This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

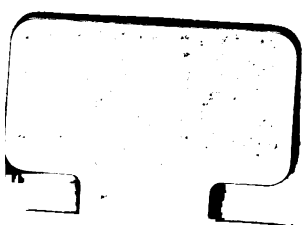
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

127

Per. 3962 e. 158

1833-5



Bulletin Littéraire

ET

Scientifique.

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU,
A Saint-Germain-en-Laye.

BULLETIN LITTÉRAIRE

ET SCIENTIFIQUE,

REVUE CRITIQUE

DES LIVRES NOUVEAUX,

RÉDIGÉE

Par Joel Cherbuliez.

Première année.

PARIS,
AB. CHERBULIEZ ET Cie, LIBRAIRES,
RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, N° 68.

GENÈVE,
MÊME MAISON.

1833

177

Per. 3962 e. 158
1833-5

Bulletin Littéraire

ET

Scientifique.

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU,
A Saint-Germain-en-Laye.

BULLETIN LITTÉRAIRE

ET SCIENTIFIQUE,

REVUE CRITIQUE

DES LIVRES NOUVEAUX,

RÉDIGÉE

Par Joel Cherbuliez.

Première année.

PARIS,
AB. CHERBULIEZ ET Cie, LIBRAIRES,
RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, N° 68.

GENÈVE,
MÊME MAISON.

1833

BIBLIOTHECA·BODLEIANA·

PRIX : 4 FR. 50 C. PAR AN.

Bulletin bibliographique

ET LITTÉRAIRE,

PUBLIÉ

PAR LA LIBRAIRIE

D'AB. CHERBULIEZ,

A PARIS, RUE DE SEINE-SAINT-GERMAIN, N° 57;

ET A GENÈVE, RUE DE LA CITÉ.

N° 1. — MARS 1833.

J'ai l'honneur de vous adresser le premier numéro d'un Catalogue que je me propose de publier chaque mois, et qui vous tiendra au courant de tout ce qui paraît soit en France, soit en Suisse et dans les pays étrangers. De courtes notices sur chaque ouvrage vous feront juger de son mérite, mieux souvent que ne le pourraient de longs articles des journaux ou des revues qui, la plupart du temps, sont écrits par les auteurs eux-mêmes ou par leurs amis.

Pour la modique somme de 4 fr. 50 c. par année, vous recevrez régulièrement ce bulletin franc de port, et en m'adressant vos demandes vous pouvez être cer-

tain que je vous ferai jouir de tous les rabais possibles sur les prix annoncés.

J'ose espérer, Monsieur, que vous voudrez bien m'accorder votre confiance, et je vous prie de recevoir les assurances de la parfaite considération avec laquelle je demeure

Votre dévoué serviteur,

AB. CHERBULIEZ.

Théologie.

DISCOURS SUR QUELQUES SUJETS DE RELIGION ET DE MORALE, par J.-H. GRANDPIERRE, ministre du Saint-Evangile. In-8°. 5 fr.

Ces sermons, prononcés pour la plupart dans les chapelles méthodistes de Paris, roulent presque tous sur des sujets de doctrine, tels que le Péché originel, l'Incarnation, la Rédemption, la Régénération, etc. L'auteur paraît avoir peu de sympathie pour les enseignemens de la morale; il les rejette même d'une manière assez claire :

« C'est une chose bien singulière, nous dit-il, que ce goût prononcé que manifestent beaucoup de personnes pour les prédications de pure morale. A les entendre, la chaire chrétienne n'est instituée que pour l'enseignement de la science qui apprend à régler les mœurs, et elles sont satisfaites, si l'on y apporte des conseils sur la manière de modérer les passions, de réformer les habitudes; si on leur présente des tableaux de la vie humaine, et si on leur expose les différens devoirs auxquels sont obligés les hommes vivans en société. Mais, en ceci, comme, au reste, sur une foule d'autres questions, le monde trahit bien sa profonde ignorance du cœur humain et de la vraie nature de l'Evangile. L'Evangile renferme, il est vrai, un système de morale, et le plus parfait des systèmes de morale; mais la morale ne constitue pas son essence; elle n'est que la conséquence des principes qu'il enseigne. »

Et plus loin :

« Demander exclusivement des enseignemens moraux, c'est dire qu'on

se sent capable d'y satisfaire, c'est vouloir établir sa propre justice, c'est méconnaître sa corruption, c'est rejeter l'Évangile.

« Cependant nous voulons bien, pour aujourd'hui, avoir quelque égard à cette opinion du monde, et puisqu'il demande la morale, nous lui prêcherons la morale. »

L'idée qui domine dans tous ces discours et sur laquelle l'auteur revient avec le plus de complaisance, c'est celle de l'abaissement et de l'indignité de l'homme. Il semble que la meilleure manière de glorifier Dieu soit d'avilir son chef-d'œuvre, de le mettre au dernier rang parmi ses créatures. Du reste, il y règne un ton élevé, plein d'enthousiasme, et une exaltation religieuse qui s'indigne contre l'indifférence du siècle et demande ouvertement la persécution plutôt que l'oubli.

« Ce réveil religieux, c'est nous, chrétiens, mes bien-aimés frères, qui avons reçu mission, de la part de notre Dieu, de l'étendre et de l'accroître. Fondés sur ses promesses, allons donc en avant, soyons vivans, travaillons, sòuffrons, s'il le faut, avant tout et par-dessus tout prions, et le règne de Dieu viendra, et il faudra bien que le monde se réveille un jour ou pour blasphémer contre le Saint des saints et persécuter l'Evangile, ou pour contempler avec ravissement les merveilles de la grâce de Dieu, croire et être sauvé. »

COURS DE RELIGION CHRÉTIENNE, par ATHANASE COQUEREL, l'un des pasteurs de l'église réformée de Paris. Résumé à l'usage de ses catéchumènes. In-12. 1 fr. 25 c.

Ce petit ouvrage, catéchisme clair et précis où tous les dogmes de la religion et tous les faits de l'Histoire sainte sont présentés de manière à servir de texte à des explications plus ou moins étendues, suivant la capacité des élèves, est rédigé dans un esprit tout différent de celui qui précède. Loin de rejeter avec dédain le secours de la raison, l'auteur y puise de nouvelles armes en faveur du christianisme. Il a compris « qu'un » catéchisme aujourd'hui ne pouvait pas être ce qu'était un catéchisme » autrefois. Les hommes sont changés; il faut que le mode d'instruction » change avec eux. La fureur du raisonnement s'est emparée de notre » génération, et il faut raisonner avec ce siècle raisonneur. »

Quoique d'une forme un peu nouvelle, l'usage de ce petit volume sera facile. Il est divisé en paragraphes dont les chiffres se suivent du commencement à la fin. Tous les passages d'après Ostervald sont cités et non indiqués seulement. Chaque paragraphe fournit matière à plus ou moins de développemens, se resserre ou s'agrandit à volonté, et peut facilement, si on le désire, se formuler en interrogation.

Jurisprudence.

LES CODES FRANÇAIS ANNOTÉS des opinions de tous les auteurs qui ont écrit sur notre droit, des lois romaines, décrets, ordonnances et avis du Conseil d'Etat, et du texte des circulaires ministérielles adressées aux tribunaux depuis leur promulgation jusqu'à nos jours; par MM. LAHAYE, président du tribunal civil de Jonzac, et Waldeck-Rousseau, avocat à Rennes. In-4°. 1re livraison.

L'ouvrage entier formera 10 livraisons;
Savoir: le Code civil. 5
le Code de procédure. 2
le Code de commerce. 1
les Codes d'instruction et pénal. 2
Chaque Code se vendra séparément.
Le prix de la livraison est de 2 fr. 50 c.

Philosophie, Morale, Education.

DE L'ÉDUCATION PUBLIQUE considérée dans ses rapports avec le développement des facultés, la marche progressive de la civilisation et les besoins actuels de la France; par F.-Ch.-L. NAVILLE. 2e édition, considérablement augmentée. In-8°. 7 fr.

Cet ouvrage a obtenu une médaille d'or à un concours proposé par la Société des méthodes d'enseignement de Paris, sur la question suivante :

« Indiquer les moyens les plus propres à favoriser le développement des facultés intellectuelles chez les deux sexes, et à donner aux élèves l'habitude et le goût du travail; établir les bases et tracer le plan d'un système d'instruction publique approprié aux besoins de chacun et de la société entière. »

Le succès de la première édition, écoulée en quelques mois, a pleinement justifié les éloges que tous les journaux se sont empressés de faire de cet excellent ouvrage. Cette nouvelle édition nous a paru contenir

beaucoup d'augmentations. Les erreurs qui se trouvaient en assez grand nombre dans la première y ont été surtout soigneusement rectifiées.

BIBLIOTHÈQUE DE LA JEUNESSE, contenant : *Léonard et Gertrude*, par PESTALOZZI; *Antoine, ou la veille de Noël*, par le chanoine SCHMIDT; *Les Soirées au logis*, par F. AIRIN et miss BARBAULT; *L'Ami des parens*, par miss EDGEWORTH; *Le Fermier aveugle*, suivi des *Merveilleux avantages de mettre à la loterie*, par HANNAH MORE. 8 vol. in-12. 16 fr.

Cette collection renferme les chefs-d'œuvre des auteurs allemands et anglais les plus distingués qui ont écrit pour la jeunesse. *Léonard et Gertrude*, dont le succès fut complet en Allemagne, se fait remarquer par une connaissance profonde du cœur humain, des caractères tracés avec une vérité parfaite et une grande élévation de sentimens jointe à la simplicité la plus touchante. Pestalozzi avait destiné cet ouvrage aux classes de la société chez lesquelles l'instruction est encore peu répandue, et tout en remplissant admirablement bien son but, il nous a donné un vrai modèle de roman populaire plein d'intérêt.

Le chanoine Schmidt est maintenant bien connu par cette foule de petits contes dans lesquels il sait inspirer aux enfans l'amour de la vertu et d'une douce piété. Quant aux autres ouvrages qui composent la bibliothèque de la jeunesse, les noms seuls des auteurs nous dispensent de tout éloge. Les contes de miss Edgeworth, les leçons pleines de charmes et d'attraits de mistress Barbault, les naïves et vraies peintures du cœur tracées par Hannah More, sont des modèles qui jusqu'ici sont demeurés sans rivaux. *L'Ami des parens*, de miss Edgeworth, a déjà bien des fois été traduit en français et a servi de texte à une foule de publications pour la jeunesse. C'est encore à cette source que l'on puise en ce moment les contes qui figurent dans *l'Education familière*. L'édition que nous annonçons a l'avantage d'être complète, et d'un prix très-modique.

Les Soirées au logis renferment une foule de notions scientifiques entremêlées de petits contes moraux et de traits d'histoire; c'est un des meilleurs livres qui aient jamais été destinés aux enfans.

LE PRÉSENT D'ÉTRENNES, par madame T. C. In-12. 2 f. 50 c.

CONTES D'UNE VIEILLE FILLE à ses neveux, par madame Emile DE GIRARDIN, née Delphine Gay. 2 vol. in-18. 7 fr.

CONVALESCENCE DU VIEUX CONTEUR, par P.-L. Jacob, bibliophile. In-12, fig. 5 fr.

AUX ENFANS, contes de E.-F.-A. Hoffmann. In-12.

Enfans, vous devez être satisfaits si vous aimez à lire, car cette année vous avez été richement fêtés par la littérature. A côté de la rente annuelle de petits volumes oblongs, bien joliment cartonnés et ornés de figures enluminées, que le mois de décembre vous apporte régulièrement sous son large manteau de fourrures, voici que, quittant la vie de salon pour rentrer dans l'intérieur du logis, nos écrivains à la mode n'ont pas dédaigné de songer à vous, et sont venus y joindre leur offrande. Vous devez être fiers d'un tel honneur, enfans, car le poète a posé sa lyre pour vous, et pour vous aussi le savant chroniqueur a secoué la poussière de ses bouquins. Enfin, le fantastique Hoffmann a fourni sa part, et ce n'est pas celle qui vous plaira le moins. Mais que vous importe ces noms fameux? vous ne demandez qu'à être amusés, sans vous informer qui vous amuse, et vous ne savez pas encore ce que c'est que la magie d'un nom, qui, à vous autres gens d'âge et de raison, fait souvent avaler des drogues détestables comme si c'était de l'ambroisie.

Si madame T. C. captive votre attention, si son petit présent vous procure quelques momens de plaisir dans vos heures de récréation, vous la jugerez aussi digne que les autres de figurer dans votre bibliothèque, et la simple histoire de la douce et gentille Annette vous paraîtra peut-être plus naturelle, plus vraie que la *Reine des Marmitons*, de madame Girardin.

Sciences et Arts.

NOUVEAU SYSTÈME DE DÉLIGATION CHIRURGICALE, ou Exposé de moyens simples et faciles de remplacer avec avantage les bandes et la charpie, de traiter les fractures sans attelles et sans obliger les blessés à garder le lit; de redresser les gibbosités sans lits mécaniques; de soulever les malades sans douleurs ni embarras; de mettre le traitement d'un grand nombre d'affections chirurgicales graves à la portée des masses, en l'absence des hommes de l'art, et de populariser la chirur-

gie dans les armées; par MATHIAS Mayor, docteur en médecine. In-8°, fig. 7 fr. 50 c.

L'auteur de cet ouvrage, persuadé que la simplicité est d'ordinaire l'apanage de ce qui est utile est bon, s'est appliqué à résoudre en chirurgie le problème suivant : « Réduire, autant que possible, tous les appareils à leur plus simple expression, en les rattachant à un principe unique et uniforme, et faire en sorte que les pièces de ces appareils, ou les objets matériels d'un pansement quelconque, soient si communs et de telle nature, qu'ils se trouvent, dans toutes ou presque toutes les circonstances, toujours à la disposition du chirurgien et de tout le monde, et qu'en l'absence de l'homme de l'art, ils puissent être appliqués facilement par le premier venu après une très-légère instruction. » En d'autres termes : « Trouver un moyen simple, facile à appliquer, sous la main ou qu'on puisse toujours se procurer, et qui soit propre à tenir lieu de charpie, de compresses, de remplissages, de bandes, bandages et liens, tels que la chirurgie les réclame pour toute espèce de pansemens. »

TARIF POUR CUBER LES BOIS en grume et équarris, d'après les mesures anciennes, avec leur réduction en mesures métriques; par Etienne PAUGNEAUX, arpenteur-forestier. In-12. 2 fr. 50 c.

Ce petit volume, qui renferme une instruction pour la réduction du bois rond en bois équarri, un tableau servant à déterminer les produits en nature des arbres de futaie pris sur pied en forêts, et un autre pour estimer la valeur des taillis d'un âge quelconque, est en quelque sorte d'une utilité indispensable aux propriétaires de forêts, aux consommateurs, et en général aux personnes qui se livrent au commerce de bois.

TRAITÉ D'ORFÉVRERIE, Bijouterie et Joaillerie, contenant la description détaillée des caractères physiques et chimiques des métaux et des pierres précieuses qui constituent les matières premières de cette belle branche de l'industrie française, etc.; par PLACIDE BOUÉ. 2 vol. in-8°, fig. 12 fr.

Littérature.

POÉSIE.

ALMANACH DES MUSES, pour 1833. 69e année. In-18. 3 f. 75 c.

ŒUVRES DE J. DELILLE. 10 vol. in-18. 8 fr. 50 c.

UN SPECTACLE DANS UN FAUTEUIL, par Alfred DE MUSSET. In-8°. 7 fr. 50 c.

IL RIANTO, par BARBIER. In-8°. 5 fr. 50 c.

Si l'on mesurait le mérite de la poésie au prix qu'elle se vend, M. Barbier serait certes un grand homme, car sa mince brochure, dont les trois quarts sont de papier blanc, ne se donne qu'au poids de l'or, et ce pauvre Delille, avec ses dix volumes qui en pourraient bien former sans peine une vingtaine comme ceux de M. Barbier, ne serait bon qu'à faire des cornets. Mais c'est au contraire les pleurs de M. Barbier, au sujet de l'Italie et du Lazzaroni, dont il nous dit que :

« Sybarite au poil noir et gras voluptueux,
Adorateur sacré du parmesan glueux,
Il a le cœur au ventre et le ventre à la tête.
Manger, boire, dormir, voilà toute sa fête,
Et le dos prosterné sur ses larges pavés,
Il n'a les bras tendus et les regards levés
Que vers le ciel lardé de ses pâtisseries.
Il admire son corps, il le trouve très-beau,
Et craint le mal que fait un glaive dans la peau ; »

se séduisons probablement dans la boutique de son libraire, tandis que la muse douce et élégante du chantre des jardins deviendra la compagne de l'ouvrier, le délassera de ses fatigues, et lui laissera dans le cœur une impression meilleure et plus utile sans doute que ne pourraient le faire les lamentations stériles d'un poète dégoûté de la vie, qui s'écrie :

« Pour moi cet univers est comme un hôpital,
Où, livide infirmier levant le drap fatal
Pour nettoyer les corps infectés de souillures,
Je vais mettre mon doigt sur toutes les blessures.

Mieux vaut aussi le spirituel Spectacle de M. de Musset; on pourra l'appeler un dévergondage d'esprit sans plan ni mesure; mais n'importe, on sera, bon gré malgré, entraîné à le lire jusqu'au bout, et à le relire souvent.

ROMANS.

LE PÉNITENT, par Edouard Cassagnaux. 2 vol. in-8°. 15 fr.

« Quel est cet homme, ou plutôt ce spectre qui reste là, immobile, comme l'ange des remords devant le criminel? Ses longs vêtemens noirs font ressortir la pierre grisâtre de ces corridors; une corde ceint ses reins..... ses yeux! nul mortel n'en pourrait soutenir le regard! la pâleur blafarde de la mort est moins pâle que celle de ses joues..... quelle main a sillonné son front de si profondes rides? ses lèvres flétries sourient encore d'un air de dédain..... quel sourire! semblable au léger éclair qui perce la sombreté de l'horizon le soir d'une nuit d'été, il éclaire d'une pâle lueur une figure glacée..... Cet homme, il ne vit plus, l'éternité pour lui depuis long-temps a commencé! Une feuille que le vent agite, le bruit lointain des flots, les pas d'une créature humaine le font tressaillir de terreur..... Il tressaille, ouf, mais aussi quelle fierté terrible, quel dédain inénarrable se viennent aussitôt montrer sur ses traits qu'une torture inconnue s'est plue à revêtir d'une teinte farouche! Cet être, quel est-il donc? c'est un pénitent noir. »

Tel est le pénitent de M. Casagneaux durant deux gros volumes qui ont pour but de nous faire *entendre les leçons terribles d'un Dieu punisseur.*

NATALIE, par madame de ***, publié par M. N.-A. *de Salvandy*. In-8°. 7 fr. 50 c.

Roman simple et attachant, précédé d'une curieuse préface de M. de Salvandy, où tour à tour, homme de salon et courtisan, il flatte toutes les femmes auteurs, et place l'élève de madame de Genlis au-dessus de l'Emile de Rousseau. Bien plus, emporté par sa verve admiratrice du beau sexe, il appelle madame de Genlis la femme-Voltaire, et nous apprend qu'elle a relevé tout ce que celui-ci avait abattu. Sans doute que M. de Salvandy, lorsqu'il fit cette préface pleine d'emphase et d'exagération, avait pour but de faire ressortir la modestie de l'humble violette qu'il nous offrait, en mettant à côté le jaune et fatigant éclat du tournesol.

LA TOUR DE MONTLHÉRY, par VIENNET. 2 vol. in-8°. 15 fr.

Un seigneur fier et rude du moyen âge veut épouser contre son gré une noble demoiselle dont le cœur ne parle pas pour lui; mais une jeune fille séduite par ce seigneur se substitue adroitement à elle, et lorsqu'après la cérémonie la ruse se découvre, ses larmes, ses menaces et ses attraits touchent en sa faveur celui qui se trouve devenu malgré lui son époux. Il consent donc à la prendre pour sa femme, à condition pourtant qu'elle conservera sans cesse la figure couverte du voile au moyen duquel elle l'a trompé; mais il ne renonce pas à poursuivre celle qui lui a échappé, et les détails de ces recherches font le sujet de ce récit, où le lecteur trouvera de l'intérêt, quoique peut-être un peu trop d'exagération dans les tableaux des désordres et des crimes du clergé et de la noblesse à cette époque. M. Viennet semble avoir oublié qu'alors, comme aujourd'hui, les abus de l'ordre social étaient masqués, ainsi que son héroïne, sous un voile qui n'en laissait pas voir à nu la réalité.

THOMAS MORUS, lord chancelier du royaume d'Angleterre, au XVIe siècle; par madame la princesse DE CRAON. 2 vol. in-8°. 15 fr.

Esquisse historique et fort dramatique de cette époque sanglante de l'histoire d'Angleterre où Henri VIII, répudiant sa femme pour mettre Anne Boleyn sur le trône, ne craignit pas d'ajouter le crime au scandale, et fit périr sur l'échafaud les hommes les plus vertueux de son royaume. Les paroles suivantes, par lesquelles l'auteur termine son livre, en sont la meilleure analyse :

« Tel est, mon cher lecteur, le récit qu'en historien fidèle, j'avais résolu de vous faire. Un livre, c'est une pensée; la mienne a été de mettre sous vos yeux une vérité trop oubliée de nos jours : c'est que la religion seule peut mener l'homme au bonheur et à la perfection, et que l'Evangile étant la règle la plus parfaite qu'il soit possible de concevoir et d'atteindre, c'est à elle seule qu'il faut nous attacher, et que c'est par elle seule que l'État verra s'élever dans son sein des princes justes et sages, croître des citoyens nobles et généreux; tous enfin verront fleurir la sagesse, la science, l'ordre et la prospérité. »

CALOMNIE, par Hippolyte BONNELIER. In-8°. 7 fr. 50 c.

LE RÉGENT DE RHÉTORIQUE, par J. BEATHOUD. In-8°. 7 fr. 50 c.

LE CORRIDOR DU PUITS DE L'ERMITE, Contes de Sainte-Pélagie; par A. Choquart et G. Guenot. In-8°. 7 fr. 50 c.

SAMUEL, roman sérieux, par Paul de Musset. In-8°. 7 fr. 50 c.

M. P. de Musset est auteur de *la Table de nuit*, équipées parisiennes. C'est le frère de M. Alfred de Musset le poète. Ces deux jeunes gens promettent de tenir un rang distingué dans la littérature, s'ils veulent bien ne pas trop sacrifier au mauvais goût de la mode, et prendre pour but de leurs écrits autre chose qu'un sophisme.

LES DEUX ANGES, par Arnould Fabrucy. 2 vol. in-8°. 15 fr.

Est-ce une ironie, est-ce une critique? Je ne sais, mais ce qu'il y a de bien certain, c'est que l'auteur nous donne un catalogue complet de toutes les infamies et de tous les crimes auxquels peut se livrer un homme blasé qui, à vingt ans, croit avoir épuisé la vie parce qu'il a prostitué à de viles et basses passions toutes les facultés de son cœur. Avis aux jeunes gens.

LES ÉCORCHEURS, ou l'Usurpation et la Peste; par le vicomte d'Arlincourt. 2 vol. in-8°. 15 fr.

LE NAIN CLICHTOUE, tradition bretonne, par madame Éveline Desormery. 2 vol. in-8°. 15 fr.

Le premier de ces deux ouvrages a eu un succès de vogue, grâce à l'esprit de parti qui y a trouvé des allusions à l'époque actuelle. Quant au second, quoique de la même école pour le style et la composition, nous ne pensons pas que son auteur prétende à la renommée du maître qu'il a pris pour guide, et nous lui conseillons de renoncer à ce style métaphorique et ampoulé qui a pu sans doute faire réussir le noble vicomte dans les salons d'autrefois, mais qui pour nous autres vilains n'est bon qu'à nous mener tout droit chez l'épicier sans autre intermédiaire. Or, le Nain Clichtoue mérite un meilleur sort.

LA SAINT-SIMONIENNE, par madame Joséphine Lebassu. In-8°. 7 fr. 50 c.

LES DEUX LIGNES PARALLÈLES, ou Frère et Sœur, roman intime, par Félix Davin. In-8°. 7 fr. 50 c.

M. F. Davin est l'auteur du *Crapaud*, 2 vol. in-8°, qui a paru il y a environ un an.

HISTOIRE INTELLECTUELLE DE LOUIS LAMBERT, par M. DE BALZAC. In-18. 5 fr.

Cet ouvrage se trouve déjà, du moins en grande partie, dans les CONTES PHILOSOPHIQUES du même auteur.

L'HACENDILLA, Contes psychologiques, par Hippolyte DALICARE. In-8°. 7 fr. 50 c.

INSOMNIES, par J. ARAGO et KERMEL. In-8°. 7 fr. 50 c.

TRISTESSES, par H. ONEL. In-8°. 7 fr. 50 c.

LE LIVRE DES CONTEURS, par ANCELOT, Eugène SUE, JAL, JANIN, SAINTINE. Tom. 1er, in-8°. 7 fr. 50 c.

Depuis que quelques traducteurs se sont hasardés à nous offrir les charmantes productions des conteurs allemands, il n'est pas, je crois, un auteur qui n'ait voulu faire son conte; et laissant de côté drames, histoires, romans de longue haleine, on nous a inondés de nouvelles bonnes ou mauvaises. La mode, cette reine toute-puissante, domine la littérature, malgré la prétendue indépendance de celle-ci, et la soumet à ses règles capricieuses. Il y a quatre ou cinq mois, on ne voyait que scènes maritimes, romans maritimes, esquisses maritimes; l'eau salée était l'encre où nos auteurs trempaient leur plume, et plus d'une fois son amère saveur leur tint lieu d'esprit pour jeter quelque piquant sur leurs ouvrages. Aujourd'hui, ils sont revenus sur la terre-ferme; les orages y sont moins à craindre; et séchant leurs habits mouillés au coin de la cheminée, ils nous content quelques scènes de la vie paisible, où du moins nous ne trouvons pas de quoi frissonner à chaque phrase.

Cependant cette nouvelle direction se ressent encore des travers de la mode; les *Insomnies*, de MM. K. et A., par exemple, sont de vrais cauchemars romantiques, où l'exagération des pensées marche de pair avec celle du style. Les *Tristesses* de M. O. sont en effet une triste production. A force de courir après le fantastique, on tombe dans la niaiserie, et l'on fait des contes qui ne valent pas ceux de ma Mère l'Oie. Dans le *Livre des Conteurs* il y a de jolies nouvelles d'Ancelot, de Jal, de Sue, puis un bavardage à la manière de M. Janin, qui plaira aux amateurs de son style. Pour moi, je ne me mêle pas de le juger, car je ne puis le lire; il me produit l'effet d'un miroir à facettes, qui représente cent fois la même image et trouble la vue. Les contes de *l'Hacendilla*, traduits ou imités de l'anglais, sans être du premier mérite, ne manquent pas d'intérêt. L'histoire de la femme aux sept maris surtout est fort originale, et de plus a

l'avantage de reposer sur un fait vrai. Au total, après avoir parcouru ces divers ouvrages, on retournera avec plaisir à Zschokke et à Hoffmann, car nulle part ne se trouvent la naïve simplicité de l'un, ni la brillante imagination de l'autre. Nos conteurs français sont pour la plupart gens qui ne vivent pas pour écrire, mais bien qui écrivent pour vivre, et se sont dit un beau matin : Faisons des contes; comme l'ouvrier horloger, voyant que les montres d'ancien modèle ne se vendaient plus guère, s'est pu dire : Faisons des montres à cylindre. Noble feu du génie, qu'es-tu devenu? As-tu donc tout-à-fait cédé ta place à l'éclat de l'or! on le croirait presque en voyant le trafic que maint auteur fait de son nom, le vendant moyennant quelques cents francs pour être placé en tête d'un conte, d'un roman qu'il n'a pas même lu.

GÉOGRAPHIE, HISTOIRE.

ÉTUDES DE GÉOGRAPHIE, appliquées à la politique actuelle; suivies de Considérations administratives et morales tendant à assurer la paix et le bonheur des princes et des peuples de la chrétienté, ou nouveau projet de paix perpétuelle; par M. B., ancien élève de l'Ecole polytechnique. 2 vol. in-8°.

HISTOIRE DES FRANÇAIS, par J.-C.-L. Simonde de Sismondi. Tom. 16, in-8°. 8 fr.

Ce volume contient la période comprise entre les années 1515 et 1538. Il nous donne une juste appréciation du règne de François Ier, ce roi surnommé le protecteur des lettres, après avoir lancé les édits les plus barbares contre la réforme religieuse qui devait tant contribuer à la propagation des lumières, et essayé d'anéantir l'imprimerie dont la puissance naissante effrayait son despotisme.

LA POLOGNE, précis historique, politique et militaire de sa révolution; précédé d'une esquisse de l'histoire de la Pologne, depuis son origine jusqu'en 1830; par le comte Roman Soltyk, membre de la diète. 2 vol. in-8°. 16 fr.

Cet ouvrage est accompagné d'une carte générale de la Pologne, de trois autres cartes coloriées, indiquant les différens mouvemens de l'armée polonaise aux trois époques de la guerre, dressées et gravées par Al. Zakrewski, officier du génie polonais, et des portraits lithographiés de divers généraux.

SOUVENIRS ANECDOTIQUES D'UN OFFICIER DE LA GRANDE ARMÉE, par L. DE MONTIGNY. In-8°. 7 fr. 50 c.

Plusieurs extraits de cet ouvrage ont paru dans la *Revue de Paris*, et ont pu donner au public un échantillon de l'intérêt piquant de ces esquisses militaires. M. de Montigny a été blessé au dernier siége d'Anvers.

SIÉGE DE LA CITADELLE D'ANVERS par l'armée française sous les ordres du maréchal comte Gérard; publié par le chevalier DE RICHEMONT. In-8°, avec un plan de la citadelle. 6 fr.

Ce volume, écrit dans un esprit tout hollandais, contient de curieux documens sur la conduite des Belges pendant et après le siége. C'est le seul récit de cette campagne qui ait été publié jusqu'à présent; il offre tout à la fois un vif intérêt historique et des détails fort piquans sur divers grands personnages du gouvernement belge.

HISTOIRE DE CHARLES ÉDOUARD, dernier prince de la maison des Stuarts; précédée d'une Histoire de la rivalité de l'Angleterre et de l'Ecosse; par A. PICHOT. Nouvelle édition. 2 vol. in-8°. 15 fr.

Cette nouvelle édition est considérablement augmentée.

LE TYROL ET LE NORD DE L'ITALIE, esquisses de mœurs, anecdotes, paysages, chants populaires; par Fréd. MERCEY. 2 vol. in-8°, fig. et carte. 15 fr.

LE MIE PRIGIONI MÉMORIE di SILVIO PELLICO DA SALUZZO. In-12. 3 fr. 50 c.

MÉMOIRES DE SILVIO PELLICO, traduits et précédés d'une Notice biographique et littéraire, par *A. de Latour*. In-8°. 7 fr. 50 c.

A l'histoire de l'Italie moderne, disons mieux, à l'histoire de l'humanité appartiennent les faits racontés dans les Mémoires que nous annonçons.

Au mois d'octobre 1820, deux jeunes Italiens furent arrêtés à Milan pour cause politique : l'un était Silvio Pellico, l'auteur de *Françoise de Rimini;* l'autre, un poète non moins distingué, mais encore peu connu, P. Maroncelli. Le procès dura deux ans. Les accusés en attendirent l'issue sous les plombs de Venise; la sentence ne fut prononcée qu'au mois de

février 1822. Condamnés au *carcero duro*, l'un pour vingt ans, l'autre pour quinze, ils furent conduits à la forteresse du Spielberg en Moravie, d'où ils ne sortirent qu'au mois d'août 1830, après dix ans de captivité.

Silvio Pellico rentra dans sa famille, où il trouva sa gloire augmentée de tout l'intérêt qui s'attache à un noble malheur noblement supporté.

Pierre Maroncelli, toujours le plus éprouvé des deux, n'a pu même embrasser sa mère. Il est venu tout mutilé chercher un asile en France, où il essaie de vivre en attendant la gloire.

Silvio Pellico a raconté ses longues souffrances dans des Mémoires dont le succès a été grand en Italie et en Allemagne. Ces Mémoires ne sont pas seulement le pathétique récit d'une grande infortune, mais la naïve confession d'une belle âme. Cette vie intérieure d'un prisonnier, cette sereine analyse de la douleur est un des plus beaux hymnes qui aient été composés à la gloire de Dieu et de l'humanité. Boèce disserte dans sa prison avec l'austère simplicité d'un sage; mais les cinq livres de ses *Consolations philosophiques* ne consoleront jamais que ceux qui, comme lui, auront vu de près les grandeurs humaines, et auront eu le temps d'en revenir. Pellico est mieux qu'un philosophe, et n'est pas seulement un poète; c'est une âme sainte, c'est une âme vraie. Son livre est de ceux dont on peut dire hardiment : *Prenez et lisez*, car il n'est pas de haute vertu qu'il n'enseigne, pas de faiblesse qu'il n'apprenne à vaincre. Ce n'est pas seulement une œuvre admirable dans la carrière d'un poète, c'est une belle action dans la vie d'un homme.

Les Mémoires de Silvio Pellico, publiés d'abord en Italie, ont dû nécessairement se ressentir de la réserve qu'imposait à l'auteur le régime sous lequel il vivait. Mais ce qu'il n'a pu dire, son ami, le compagnon de sa captivité, Pierre Maroncelli le dira, et le lecteur trouvera dans les notes de cette édition des détails qui la rendront, sous ce rapport, plus précieuse même que l'original.

HISTOIRE POLITIQUE DE L'ÉGLISE, par M. A. DE VIDAILLAN. 3 vol. in-8°. 22 fr. 50 c.

MÉMOIRES D'UN CADET DE FAMILLE, par TRELAWNEY, compagnon et ami de lord Byron; trad. par *Floran*. 3 vol. in-8°. 22 fr. 50 c.

SEIZE ANS SOUS LES BOURBONS; par Ed. MENNECHET. T. 2e. In-8°. 7 fr. 50 c.

TABLEAU STATISTIQUE ET POLITIQUE DES DEUX CANADAS, par Isidore LEBRUN. In-8°. 7 fr. 50 c.

MÉMOIRES DU CARDINAL PACCA, contenant des notes sur son ministère et l'histoire de ses deux voyages en France; trad. de l'italien par l'abbé *Jamet*. 2 vol. in-8°. 10 fr.

PRÉCIS HISTORIQUE DE LA DESTRUCTION DES JANISSAIRES; trad. du turc, par *A. Caussin de Perceval*. In-8°. 5 f.

OUVRAGES NOUVEAUX

SUR

L'Agriculture

QUI SE TROUVENT CHEZ AB. CHERBULIEZ.

PRINCIPES RAISONNÉS D'AGRICULTURE, par A. Thaer; trad. par *Crud*. 2e édit. 4 vol. in-8°. Atlas in-4°. 48 fr.

Les développemens qui ont été donnés à l'art agricole par un grand nombre d'auteurs anglais, français, allemands et italiens; les découvertes dues aux hommes qui lui ont consacré leurs veilles; les excellens traités qui en ont été la suite; les rapports nombreux que l'agriculture a avec la chimie dans son état actuel, avec la physique et avec l'histoire naturelle : toutes ces choses ont fait de l'art de tirer du sol les produits les plus avantageux, une science du premier ordre, qui n'est plus la propriété du vulgaire, de l'homme sans éducation.

L'agriculture doit maintenant posséder un certain nombre de connaissances sans lesquelles il serait incapable de faire valoir ses terres. Il était donc devenu nécessaire d'avoir un ouvrage où il pût trouver réunies les bases de la science, les directions qui seules peuvent le préparer à tirer parti des progrès que fait journellement la théorie. Ces directions, ce corps de doctrines, nous avons cru les trouver dans l'ouvrage de Thaër, et le public a confirmé notre jugement. Une première édition s'est épuisée; les *Principes d'Agriculture* sont universellement regardés comme le code, le manuel indispensable à tous ceux qui s'occupent de cet art.

DESCRIPTION DES INSTRUMENS D'AGRICULTURE, trad. par *Dombasle*. In 4°, fig. 13 fr.

PARIS, IMPRIMERIE DE DECOURCHANT,
Rue d'Erfurth, n° 1, près de l'Abbaye.

PRIX : 4 FR. 50 C. PAR AN.

BULLETIN LITTÉRAIRE

PUBLIÉ

PAR LA LIBRAIRIE

d'Ab. Cherbuliez,

A PARIS, RUE DE SEINE-SAINT-GERMAIN, N° 57 ;

ET A GENÈVE, RUE DE LA CITÉ.

N° 2. — AVRIL 1833.

Théologie.

DU POLYTHÉISME ROMAIN, considéré dans ses rapports avec la philosophie grecque et la religion chrétienne ; ouvrage posthume de BENJAMIN CONSTANT ; précédé d'une Introduction de M. F. *Matter*. 2 vol. in-8°. 14 fr.

Ces deux volumes forment la suite et le complément du grand ouvrage de B. Constant sur la religion. Il les avait achevés peu de temps avant sa mort ; c'était le résultat de son

long travail : ils renferment le dernier mot de l'auteur, le résumé de ses croyances.

B. Constant, tout en reconnaissant que le sentiment religieux est inhérent au cœur de l'homme, ne s'est jamais attaché à aucune secte, à aucune forme extérieure.

Il s'avoue théiste, mais il ne l'est pas à la manière des chrétiens ; et quoiqu'il ne rejette pas tout-à-fait la révélation, il ne l'adopte pas non plus. Il considère en philosophe instruit les diverses formes revêtues successivement par le sentiment religieux, et reportant ses regards sur l'époque actuelle, il conclut que nous touchons à l'une de ces transformations semblables à celle qui s'opéra lors de la chute du polythéisme.

« Ainsi, dit-il, le moment de l'incrédulité arrivé, les efforts des prêtres, pour défendre la forme antropomorphique du théisme, sont aussi inutiles que ceux des prêtres du polythéisme, à l'époque correspondante de cette croyance. La religion paraît de nouveau être détruite, mais, pendant la lutte même, le sentiment religieux essaie diverses formes.

» On voit paraître un théisme mystique, qui ne prend pas une forme extérieure marquée, qui reste même soumis en apparence au théisme dogmatique, mais qui néanmoins le met souvent en lutte avec lui, en réclamant, non pas l'indépendance de la pensée, mais une sorte d'indépendance de sentiment.

» Enfin, la grande révolution doit s'opérer ; mais, bien que cette révolution soit le pendant de celle qui consomma la chute du polythéisme, ce n'est pas à la chute du théisme qu'elle peut jamais aboutir. De même que, dans la destruction du polythéisme, rien ne fut détruit que ce qui ne s'accordait plus avec les lumières que l'esprit avait acquises et l'épuration que le sentiment avait subie, de même rien n'est détruit dans le théisme, que ce que l'imperfection de la nature humaine y avait ajouté. On voit disparaître le pouvoir oppressif des corporations, les principes injustes de l'intolé-

rance, les notions étroites qui rabaissent la religion au rang d'un trafic, ou qui attachent à des pratiques minutieuses une importance exagérée ; mais le fond survit à cette destruction des formes, et l'homme a de nouveau fait un pas immense vers l'ennoblissement de sa nature et vers son éternelle destinée. »

ÉCLAIRCISSEMENS SUR L'APOCALYPSE ET SUR L'ÉPITRE AUX HÉBREUX, ou Analyse de leur composition ; suivis de Remarques sur les deux premiers chapitres de saint Matthieu ; par J.-A. DE LUC. In-8°. 4 fr.

L'Apocalypse, comme toutes les énigmes historiques ou dogmatiques, a excité maintes fois les recherches les plus longues et les plus minutieuses ; elle a été le sujet de bien des dissertations, de bien des querelles. On dirait que l'esprit humain s'attache en toutes choses de préférence à ce qu'il y a de plus incompréhensible, de plus obscur et inutile ; c'est comme un défi lancé à son intelligence, et il tient à honneur de relever le gant. Cependant depuis long-temps le zèle des commentateurs s'était assoupi, il avait passé avec le goût des in-folio et des in-4°, lorsque l'an dernier M. le ministre Basset publia trois gros volumes in-8° intitulés : l'*Apocalypse considérée comme un écrit hiéroglyphique*. M. B. prétendait avoir découvert un alphabet explicatif des révélations de saint Jean qui en donnait la clef ; dans cet ingénieux dictionnaire, *une bête* signifiait le chef d'un Etat ; *un chandelier*, une église chrétienne ; des *vêtemens*, une conduite morale ; *la queue d'une bête*, un empire conquérant, etc., etc. De telle sorte que, faisant l'application de ces prédictions mystiques aux événemens de l'histoire, M. B. trouvait dans l'Apocalypse toute la suite des révolutions politiques jusques et y compris celle de juillet 1830, et celles qui pourront la suivre. Et non-seulement il y

trouvait tout cela, mais encore il s'y voyait lui-même : « Un » jour, dit le Sauveur des hommes, je susciterai des apôtres » de la vérité pour faire connaître à toutes les églises le sens » entier de l'Apocalypse, découvert par d'*heureux interprètes*, » et éminemment utile au salut des âmes. » (T. 3, pag. 517.)

Mais aujourd'hui voici venir M. de Luc, l'auteur de l'*Histoire du passage des Alpes par Annibal*, qui publie à son tour des *Eclaircissemens sur l'Apocalypse*, et débute par renverser d'un seul coup tout l'édifice péniblement construit par M. B., en déclarant que les applications qu'il veut faire de ces prophéties sont imaginaires et sans fondement réel, et que ses explications lui semblent n'avoir aucun rapport avec le livre de saint Jean.

M. de Luc considère l'Apocalypse comme tout-à-fait étrangère à l'inspiration divine. Il la regarde comme une imitation des livres de Daniel et d'Ezéchiel. « C'est, nous dit-il, un ouvrage purement d'imagination. Ce sont des inventions ou des imitations. Toutes ses visions étaient de véritables visions, c'est-à-dire des choses créées par l'imagination de l'auteur, ou imitées de l'Ancien Testament, et par conséquent copiées. »

M. de Luc s'appuie des opinions de Volney et de Dupuis, et il aurait pu ajouter à ces autorités celle de B. Constant, qui a encore plus de poids aux yeux des gens religieux, et qui, dans son ouvrage de la religion, dit : « Il est à remarquer que les animaux de l'Apocalypse sont parfaitement semblables à ceux des religions sacerdotales. Dans les mines de Persépolis l'œil est fatigué partout de combinaisons étranges, d'animaux qui ont le corps d'un lion, les pieds d'un cheval, des ailes, la tête d'un homme à longue barbe, etc. » (Tom. 4, p. 15, note 2.)

Nous laisserons le débat se vider entre ces deux messieurs, sans nous prononcer pour aucun parti, n'étant pas assez versés dans ces matières pour en parler savamment, et regardant d'ailleurs l'explication de l'Apocalypse comme fort

inutile au bonheur et au progrès de l'humanité. Seulement nous recommanderons aux lecteurs l'ouvrage de M. de Luc, qui nous a paru dicté par une raison éclairée et renfermer des principes religieux exempts de toute superstition et de tout fanatisme, tels qu'il serait à désirer de les voir se répandre chez tous les hommes.

M. de Luc est franchement unitaire; il rejette la doctrine du sacrifice de Jésus-Christ pour le salut des hommes, la regardant comme « indigne de la grandeur, de la toute-puissance et de la toute-indépendance de Dieu. C'est une insulte faite à la Divinité. La mort de Jésus-Christ devait-elle, pouvait-elle changer la conduite que Dieu avait tenue avec les hommes dès leur existence sur la terre?

» On exagère la laideur des actions des hommes, on les représente comme des péchés abominables; on représente l'homme comme un être coupable, commettant de mauvaises actions tous les jours de sa vie; les actions les plus innocentes et les plus naturelles sont des péchés, et l'on oublie que l'homme est la créature de Dieu, que c'est de lui qu'il a reçu son organisation, ses facultés, ses passions, ses penchans, son idée du bien et du mal; qu'il agit selon sa nature, sa raison, selon les impulsions qu'il reçoit.

» Si les actions des hommes étaient si laides aux yeux de Dieu, il devrait avoir en horreur l'œuvre de ses mains, il se repentirait d'avoir fait l'homme tel qu'il est. Ce ne serait pas l'homme qu'il faudrait pardonner de n'avoir pas cette perfection chimérique créée par l'imagination de quelques hommes, mais Dieu de ne la lui avoir pas donnée. »

ESSAI SUR LES CONDITIONS DE L'ALLIANCE FÉDÉRATIVE en général, et sur le nouveau projet d'Acte fédéral; par A. E. CHERBULIEZ, juge au tribunal civil et correctionnel, député au Conseil représentatif de Genève. In-8°. 1 fr. 50 c.

« Dénationaliser les intérêts, centraliser les pouvoirs, telle est, en deux mots, la condition de vie à laquelle ils doivent se soumettre; telle aussi doit être l'idée-mère, le principe dirigeant de la nouvelle alliance.

» Il n'est personne qui ne sente plus vivement que moi le prix de la souveraineté cantonnale. Quoi de plus doux que de faire toutes ses affaires en famille, de compter par sous et deniers ce qu'il en coûte pour vivre en société, de ne recevoir d'ordre que de ses magistrats immédiats, de ne rencontrer l'action du gouvernement que sous des formes toutes paternelles, et en même temps de sentir son existence politique garantie, moyennant quelques légers sacrifices de temps et d'argent, par une armée de soixante mille hommes! Qui ne serait jaloux de tels avantages? Et quand l'inflexible nécessité vous commande de renoncer à ce rêve de quelques années pour entrer dans une carrière de sacrifices et, peut-être, de mécomptes, on est disposé à se révolter contre elle et contre ceux qui les premiers vous la font entrevoir. Le mot seul de centralisation fait naître des idées d'abus et d'arbitraire; ceux qui le prononcent s'attirent la défaveur, et j'avoue que je ne suis pas sans inquiétude sur l'accueil que recevra cet écrit de la part d'un certain nombre de mes compatriotes.

» Cependant je ne vois dans tout ceci qu'une question de fait. Je ne me sens aucune prédilection pour la centralisation en théorie; mais je crois à sa nécessité actuelle. Je crois à cette maxime : *se centraliser ou périr;* et j'aime mieux que la Suisse ne périsse pas, quoi qu'il puisse nous en coûter. »

Philosophie, Morale, Politique.

DE LA SOUVERAINETÉ DU PEUPLE, par le baron MASSIAS. In-8° de 245 pages. 5 fr.

« Où et en qui résident le droit et le pouvoir de commander à ses semblables et à ses égaux? A quelles conditions et à quelles fins s'exerce ce droit? » Tel est le problême que M. le baron Massias s'est proposé de résoudre dans cet ouvrage, et qu'après avoir passé en revue :

1° Les idées renfermées dans la notion *souveraineté du peuple ;*

2° Le tableau des élémens du souverain en France;

3° A quelles conditions s'exerce la souveraineté du peuple;

4° En quoi les citoyens qui ne jouissent pas des droits politiques participent à la souveraineté;

5° Les souverainetés du sabre et du droit divin.

Il résout par le principe suivant :

« Les associations humaines, comme celles des castors, des abeilles et des fourmis, ont leur forme naturelle primitive, indépendante des conventions, appropriée à leurs besoins et à leurs facultés, et d'où naît la forme même de leurs gouvernemens. Les inégalités physiques et sociales des abeilles déterminent les mœurs, les travaux et les produits de la ruche ; le commandement y est dévolu à qui a la capacité de commander. La même chose se passe dans les ruches humaines; le corps politique, ne pouvant agir collectivement, se divise en trois organes principaux, dont l'un est le pouvoir exécutif, qui délègue pour agir un ministère responsable, d'où ressortent toutes les magistratures subalternes, lesquelles portent la vie et le mouvement dans les moindres

Sciences et Arts.

DICTIONNAIRE DE L'INDUSTRIE MANUFACTURIÈRE, COMMERCIALE ET AGRICOLE; ouvrage accompagné d'un grand nombre de figures gravées sur bois, intercalées dans le texte; par une Société de savans et d'industriels. 10 vol. in-8°.

80 fr.

L'idée de rassembler en un corps d'ouvrage toutes les notions de sciences utiles à l'industriel et au commerçant, et d'en former une encyclopédie technologique, est heureuse; et les noms des savans qui doivent concourir à l'exécution de ce monument donnent lieu d'espérer que l'exécution sera digne en tous points de notre siècle de progrès. L'indispensable utilité des connaissances scientifiques dans les arts et l'industrie, soit manufacturière, soit agricole, se fait sentir tous les jours davantage, et les beaux résultats qu'elles ont produits dans les cinquante dernières années doivent engager les industriels à ne rien négliger pour les acquérir. Ce dictionnaire remplacera pour eux une foule d'ouvrages volumineux et fort coûteux.

Parmi les principaux collaborateurs, nous distinguons M. Blanqui aîné, qui sera chargé des articles relatifs à l'économie politique;

M. D. Colladon (de Genève), qui traitera différentes parties de la mécanique;

M. D'Arcet, pour la partie chimique;

M. Despretz, pour la physique; etc., etc., etc.

La souscription une fois fermée, le prix de l'ouvrage sera porté à 90 fr.

DE LA RICHESSE, sa Définition et sa Génération, ou Notion primordiale de l'économie politique; par N. FLURY. In-8°. 5 fr.

Littérature.

ROMANS ET CONTES.

ZUR GESCHICHTE DER NEUEREN SCHOENEN LITERATUR in Deutschland, von H. HEINE. In-12. 4 fr.

L'auteur a réuni dans ce volume divers morceaux écrits par lui pour l'Europe littéraire. C'est une esquisse rapide et brillante de la littérature moderne allemande, destinée à faire suite à l'ouvrage de madame de Staël sur l'Allemagne.

CALIBAN, par deux Ermites de Ménilmontant rentrés dans le monde. 2 vol. in-8°. 15 fr.

LES BARIOLÉS, par Pascal THORRES. 2 vol. in-8°. 15 fr.

ENTRE ONZE HEURES ET MINUIT, par MM. DE SAINT-HILAIRE et Alphonse BROT. 2 vol. in-8°. 15 fr.

LES OMBRAGES, par Gustave DROUINEAU. In-8°. 7 fr. 50 c.

Depuis quelque temps la manie des titres bizarres est générale. C'est un nouveau moyen de piquer la curiosité du

tère qu'elle devrait avoir. Il y aurait, selon moi, deux manières d'arriver à ton but : soit en adoucissant l'expression des figures secondaires, et c'est ce que je ferais moi, je l'avoue : quelques jolies têtes aux traits bien doux, placées à l'entour, donneraient de suite un grand relief à celle qui semble t'embarrasser; soit en te surpassant toi-même, et en lui imposant l'expression surhumaine que tu as rêvée.

» —Tu es heureux, Raphaël di Sanzio; toi, tu es bien heureux, tu as pour modèle ta belle Fornarina, dont la tête de madone suffit à tes compositions célestes; mais moi, moi, ô rage! je ne trouve pas de créature pour poser ce que je voudrais rendre. Comment donner à cette plate face que tu vois se crisper si niaisement là-haut, cet air de douleur, de souffrance, après lequel je soupire? Ah! parfois, je l'avoue, il me prend des accès de frénésie, des idées de crime!

» —Attends, Michel-Ange, attends! dit Benvenuto Celini, l'enthousiaste; tu sais que je suis ton ami, ton admirateur le plus zélé; tu sais de quelle manière j'ai arrangé cet infâme Torrigiani, qui se vantait devant moi de la blessure qu'il t'a faite à la joue gauche dans certaine dispute; je veux, mon maître, te rendre un service....

» — Oh! mon bon Celini, tu es le Benvenuto pour moi; Celini, Celini, pourras-tu me tirer de mon embarras, dis? Il n'est rien que je ne fasse pour toi, rien, entends-tu?

» —Bien, bien, maître; vite, vite à tes brosses, vite sur ton échelle; allons, y es-tu? Vite, copie fidèlement! »

» Alors Benvenuto Celini courut vers le modèle, dont les pieds et les mains étaient, en ce moment, attachés à une croix, puis tira de son manteau un poignard, vrai bijou si on l'eût encadré dans les senteurs d'un écrin....

« Attention, Michel-Ange, attention! » et le plongea tout entier dans le sein de l'homme étendu.

» Le peintre, haletant, ne perdait pas une seule des souffrances du moribond; ses brosses ou plutôt ses balais couraient avec une volubilité surnaturelle, tandis que, près de

lui, le digne, le fantastique Celini, riant d'un rire de possédé, l'encourageait du geste et de la voix. »

Dans un autre morceau intitulé : *L'homme sansbras*, l'auteur nous donne des détails pleins d'intérêt sur un jeune peintre, dont les tableaux ont été souvent admirés aux salons de Paris, Louis-César-Joseph Ducornet, né à Lille le 10 janvier 1806.

» Long seulement de quelques pouces, n'ayant point de bras, point de cuisses, point de mains, n'ayant pour se mettre à la hauteur de notre monde de paillasse, que deux jambes sans péronés, deux jambes dont les tibias, à tête de fémur, s'attachent au bassin, et quatre doigts à chaque pied, protégé contre les chutes par deux bosses assez fortement prononcées, l'une sur le dos, l'autre par devant, il fut accueilli avec des pleurs par ses parens, qui ne soupçonnaient pas que ce chétif fœtus dût être une occasion d'aisance pour leurs vieux jours. »

CHRONIQUE DU JOUR DES MORTS, par A. LABUTTE. In-8°. 7 fr. 50 c.

LÉGENDES ROUGES, par C. FAMIN. In-8°. 7 fr. 50 c.

TITIME, histoires de l'autre monde; par Eugène CHAPUS et Vict. CH. In-8°. 7 fr. 50 c.

PAR MA FAUTE, par l'auteur de *la Famille d'un Condamné* (M. FLEURY). 2 vol. in-8°. 15 fr.

PAUL GUY L'OUVRIER, par ARNOULD. 3 vol. in-12. 9 fr.

LA CASERNE, mœurs militaires; par Léon VIDAL et J. DELMAR. In-8°. 7 fr. 50 c.

MAX, par Ernest LEGOUVÉ. In-8°. 7 fr. 50 c.

Les mauvais livres engendrent et entretiennent le mauvais goût, qui à son tour perpétue les mauvais livres; c'est un cercle vicieux duquel, une fois qu'on a eu le malheur d'y entrer, l'on ne peut plus sortir jusqu'à ce que quelque grand génie surgisse du milieu de la foule, et de sa main puissante donnant à la littérature une nouvelle impulsion, lui montre la route qu'elle doit suivre. Or, ce génie est justement ce qui manque à notre époque; depuis long-temps nous l'attendons, mais il ne vient point, et il est à craindre qu'il ne vienne de long-temps encore. Ce n'est guère que dans le calme de la paix, au milieu d'un État florissant et prospère, que le génie littérateur peut se développer. Les troubles politiques, les révolutions, l'agitation des partis, sont autant d'obstacles qui s'opposent à ce développement. Au milieu de ces luttes d'opinions qui ébranlent les États, l'on ne saurait trouver le repos nécessaire à la culture des lettres; tous les esprits sont exclusivement tendus vers la politique, c'est là qu'est le but de tous les talens, de toutes les ambitions; les tempêtes de la tribune, les escarmouches de la polémique journalière absorbent toutes les intelligences. La carrière est alors abandonnée aux écrivains secondaires, et ils s'y jettent en foule; à défaut de talens transcendans, ils cherchent à piquer la curiosité par l'extraordinaire, le terrible, et tous les sujets leur sont bons pourvu qu'ils donnent matière à des émotions fortes. C'est ainsi que MM. Fleury et Arnould, dans *Par ma foute* et *Paul Guy*, ont entassé crimes sur crimes, horreur sur horreur, quoique tous les deux eussent un but louable, qui était de nous montrer, le premier, dans quel abîme une seule faute peut nous jeter; le second, les tristes conséquences de l'état de société actuel, qui pèse sur le prolétaire et le rejette, par son injustice, en dehors de son sein. C'est ainsi encore que MM. Léon Vidal et Delsuc ont été trouver une mine à exploiter dans les corps-de-garde et les chambres d'une caserne, et que M. Legouvé, voulant faire une critique du vertige romantique, qui ne voit de la poésie

que dans la boue et le sang, s'est cru obligé de sacrifier lui-même à ce vertige, et a pensé que la personnification de cette idée était le seul moyen de faire lire au public un ouvrage de critique, qui malheureusement ne sera reconnu pour tel par personne.

Les *Légendes rouges* de M. Famin, recueil de chroniques de diverses contrées, et *Titime*, sortent quelque peu de ce genre, et se recommandent aux lecteurs par plus de vérité et de simplicité. Quant à la *Chronique du jour des morts*, M. Labutte ne fera pas mal de publier un commentaire explicatif à l'usage des simples d'esprit, au rang desquels nous nous mettons.

NOUVELLES SOIRÉES D'AARAU, contes de H. Zschokke et G. Volk, trad. de l'allemand par J. *Cherbuliez*. 5 vol. in-12. 12 fr.

Ces cinq volumes complètent la collection des romans de Zschokke, publiée par M. Gosselin; ils renferment quatre contes de cet auteur, dont le style n'a jette tant de charmes sur toutes ses compositions. Le cinquième volume contient un petit roman où les mœurs de la Savoie sont peintes avec beaucoup de simplicité.

L'ÉPOQUE SANS NOM, esquisses de Paris; par M. A. Bazin. 2 vol. in-8°. 15 fr.

M. Bazin a réuni dans ces deux volumes divers morceaux qu'il avait publiés dans la *Revue de Paris*, sur l'aspect de la capitale depuis la révolution de juillet 1830 : on y trouve des tableaux pleins d'intérêt et de vérité.

TRELAWNEY, or the Adventures of a younger son. In-8°. 5 fr.

LE MOUSSE, par madame Augusta Kernoc (M. Romieu). In-8°. 7 fr. 50 c.

LA MER ET LES MARINS, scènes maritimes; par Ed. CORBIÈRE. In-8°. 7 fr. 50 c.

La littérature maritime, puisqu'on est convenu de l'appeler ainsi, ne paraît pas être encore épuisée; ces trois nouvelles productions sont, certes, plus dignes d'être mentionnées que bien d'autres dont on a fait grand bruit. Trelawney est un aventurier dont les mémoires ont tout l'intérêt d'un roman uni aux émotions que fait éprouver le récit d'événemens qu'on sait être vrais, du moins en partie. Le Mousse est une charmante composition, et M. Corbière nous donne, dans ses scènes maritimes, des esquisses pleines de force et de vérité.

LA PRINCESSE BORGHÈSE, épisode de l'Empire; par M. J.-F. M. 2 vol. in-8°. 15 fr.

LA DUCHESSE DE FONTANGE, par mad. ***, auteur des *Mémoires d'une Femme de qualité*. 2 vol. in-8°. 15 fr.

LA GRANDE DAME ET LA JOLIE FILLE, esquisses de mœurs; par Max. PERRIN. 2 vol. in-8°. 15 fr.

UNE FAUTE, par l'auteur des *Scènes du grand monde*. 2 vol. in-8°. 15 fr.

QUAND J'ÉTAIS JEUNE, souvenirs d'un vieux; par P.-L. JACOB, bibliophile (Paul Lacroix). 2 vol. in-8°. 15 fr.

UN BON ENFANT, par PAUL DE KOCK. 2 vol. in-8°. 15 fr.

CYNODIE, par madame A. DUPIN. 2 vol. in-8°. 15 fr.

Il est une sorte de romans qui, même fussent-ils de la plus grande médiocrité, trouvent toujours une nombreuse classe de lecteurs. Ce sont ceux qui nous offrent la peinture des mœurs de la société, non pas tracée à grands traits d'après les événemens le plus frappans d'une époque, mais puisée dans les transactions journalières de la vie privée, prise sur le fait dans l'intérieur du ménage. C'est à cette espèce qu'appartiennent tous ceux que nous venons de nommer. La Princesse Borghèse et la Duchesse de Fontange sont des tableaux de cour, un peu dans le genre de ceux qui valurent jadis tant de renommée à madame de Genlis. *Quand j'étais jeune*, du bibliophile Jacob, nous retrace les mœurs du siècle dernier, mœurs assez mauvaises; mais on pardonne la licence en faveur du charme de la narration. *Une faute* est un roman à l'anglaise, peinture de salons, où la vérité des nuances fait le mérite de l'ensemble. Quant au roman de Paul de Kock, c'est, comme tous ceux de cet auteur, une réunion de scènes souvent triviales mais vraies et assaisonnées d'une franche gaîté.

Géographie, Histoire.

VOYAGE DANS LA RÉGENCE D'ALGER, ou Description du pays occupé par l'armée française en Afrique; par M. ROZET, capitaine au corps royal d'état-major. 3 vol. in-8°, et Atlas. 36 fr.

Le premier volume de cet ouvrage, qui vient de paraître, contient la description géographique et géologique de la régence d'Alger, avec d'intéressans détails sur la météorologie, la culture des terres, et l'histoire des animaux de toute es-

pèce qui s'y trouvent. Une carte de la Régence y est annexée, et la livraison d'atlas qui l'accompagne renferme plusieurs vues d'Alger et différens costumes du pays.

Ce Voyage nous donne une idée fort avantageuse de la nouvelle colonie française et du parti qu'on en pourra tirer avec une sage administration. Le climat ressemble à celui de la Provence. « Les jours de mauvais temps exceptés, la température est extrêmement agréable dans les environs d'Alger, depuis le commencement de janvier jusqu'au 15 juin. C'est alors seulement que commencent les grandes chaleurs, qui continuent presque sans interruption jusqu'à la fin de septembre. La chaleur est très-vive, mais elle n'est point accablante, et l'on y résiste fort bien si l'on peut se passer de boire pendant quelques heures : les personnes qui se livrent à toute l'ardeur de leur soif transpirent beaucoup et ne tardent pas à n'en pouvoir plus.

La végétation de la portion comprise entre la côte et la chaîne du Petit-Atlas est absolument la même que celle de tout le littoral de la Méditerranée ; on y trouve beaucoup d'arbres et de plantes de l'Europe tempérée ; nos arbres à noyaux, les poiriers, les pommiers, les noyers, etc, croissent presque sans culture dans les jardins d'Alger. »

Dans le second volume l'auteur nous donnera une description des mœurs et coutumes des différentes variétés de l'espèce humaine qu'il a pu observer dans les États Barbaresques, et le troisième contiendra des détails sur le commerce, l'agriculture, les sciences et les arts des habitans de la Régence, l'histoire de son gouvernement et un plan de colonisation.

TÉMOIGNAGES HISTORIQUES, ou Quinze ans de Haute-Police, sous Napoléon ; par DESMARETS, chef de cette partie pendant tout le Consulat et l'Empire. In-8°. 7 fr. 50 c.

Ce volume renferme des documens historiques du plus

haut intérêt sur les diverses conspirations qui se sont tramées sous le règne de Napoléon. On y trouve des détails curieux sur l'empereur, sur la tendance parfois superstitieuse de son esprit, et sur l'indifférence avec laquelle il affrontait les dangers dont sa vie pouvait être menacée. L'ouvrage de M. Desmarets fournira des matériaux à ceux qui voudront écrire l'histoire, et en attendant il se distingue d'une manière toute particulière, au milieu de la foule de ces Mémoires fabriqués par la spéculation. Ceux-ci du moins sont authentiques.

DU DUCHÉ DE SAVOIE, ou État de ce pays en 1833; par M. F.-C.-N. D'HORAN, d'après les documens fournis par M. P.-P. Darbier, ex-procureur près la judicature-mage de la province de Haute-Savoie. In-8°, avec une carte. 7 fr.

La Savoie est une preuve vivante, et la meilleure peut-être qu'on puisse offrir, des tristes résultats du despotisme et de la suprématie des prêtres. Ce pays, si richement doté par la nature, avec ses vallées fertiles et ses montagnes couvertes de pâturages magnifiques, peuplé d'habitans intelligens, probes et laborieux, possède toutes les conditions nécessaires pour la prospérité et le bonheur. Mais la main de plomb du despotisme s'appesantit sur lui, l'étouffe de sa lourde étreinte, et la superstition le couvre de ses voiles ténébreux. Ces deux puissances réunies ont réussi à détruire jusqu'au moindre germe d'abondance et d'industrie. Ecrasé de taxes, entouré de toutes parts d'institutions ombrageuses qui le blessent à chaque pas qu'il veut faire, comme autant de chaînes pesantes, le Savoyard laisse ses terres incultes, ses routes désertes, ses mines épuisées, son commerce en stagnation. Cette contrée, destinée par sa position à être le séjour de l'abondance et de la liberté, n'offre à l'œil

A MEMOIR OF FELIX NEFF, pastor of the High Alps; and of his labours among the french protestants of Dauphiné, by W. S. GILLY. In-8°. With a map. 8 fr.

Le révérend Gilly nous a déjà donné plusieurs ouvrages sur les Vaudois du Piémont, et il s'occupe avec un zèle infatigable de tout ce qui a rapport à ces débris de l'Église primitive. Ce nouveau volume renferme la biographie pleine d'intérêt d'un second Oberlin dont toute la vie fut consacrée au bien de son troupeau; comme lui, Félix Neff a laissé un exemple digne de subsister et de porter des fruits.

FACTS AND DOCUMENTS illustrative of the history, doctrine and rites of the ancient Albigenses and Waldenses, by the Rev. S. R. MAITLAND. In-8°. 24 fr.

Au milieu de cette partie sauvage et isolée des Alpes située entre le Clusone et le Pélice, deux torrens qui se jettent dans le Pô, habite une petite pleuplade d'hommes courageux et résolus qui, pendant plus d'un millier d'années, ont maintenu leur indépendance religieuse contre la suprématie de l'Église romaine. Sujets aujourd'hui du roi de Sardaigne et jadis des ducs de Piémont et de Savoie, ils habitent la partie de la province de Pignerol la plus rapprochée des frontières de France. Par leurs mœurs, leurs coutumes, leur religion et leur langage, ils tiennent le milieu entre les Italiens et les Français, sans qu'on puisse les assimiler entièrement à l'un de ces deux peuples; leur situation dans le cœur des vallées qui s'étendent à l'est le long des Alpes Cottiennes, entre le mont Viso et le Col de Sestrières, leur a fait donner les noms de *Vallenses*, *Waldenses* ou *Vaudois*, des mots *vallis*, *valle* et *vaux* qui signi-

fient vallée, en latin, en italien, et dans la langue du pays.

Professant les mêmes doctrines que les protestans de France et d'Angleterre, ils paraissent ne point devoir leur réformation à la grande révolution religieuse du seizième siècle, et n'avoir jamais partagé la croyance de l'Église romaine. D'après leurs écrits, l'on voit que dès le douzième siècle en effet ils rejetaient toutes les doctrines catholiques. Mais les ouvrages mêmes de leurs adversaires renferment des témoignages de cette haute antiquité. Reinerus Sacco, qui dans le commencement du treizième siècle agit comme inquisiteur contre les Vaudois, dit que « plusieurs font remonter l'origine de cette secte au temps du pape Sylvestre, d'autres encore plus haut, à l'époque des apôtres; » et Claudius Seisselle, créé archevêque de Turin par François Ier, la fixe, dans un ouvrage imprimé en 1547, à l'époque de l'empereur Constantin. Le langage originaire de cette contrée est la langue romane, et quelques écrits qui subsistent encore prouvent que si le protestantisme y est en quelque sorte indigène, l'instruction et les lumières, ses compagnes fidèles, y datent aussi d'une époque reculée. Mais enclavés au milieu d'un état catholique et soumis au gouvernement despotique le plus injuste et le plus superstitieux, les malheureux Vaudois furent sans cesse en butte aux persécutions les plus atroces. A plusieurs reprises leur misérable situation excita la sympathie des autres peuples, et l'Angleterre intercéda souvent pour eux. Des collectes abondantes, des subventions accordées à leurs pasteurs, et des écoles fondées par les Anglais ont sauvé ce pays d'une ruine complète.

L'histoire intéressante de cette peuplade attend encore un écrivain. M. Muston, des vallées du Piémont, a entrepris dernièrement cette tâche : si son talent répond à son zèle, son ouvrage obtiendra sans doute un grand succès, car le public est avide de tout ce qui se rattache à la grande lutte de la liberté contre le despotisme. Les Anglais ont bien publié déjà de nombreux volumes à ce sujet, tels que ceux des révérends Gilly,

Sims, Jackson, et celui de M. Maitland que nous annonçons aujourd'hui; mais dans la plupart de ces ouvrages l'histoire est laissée de côté et sacrifiée à de longues discussions dogmatiques fort peu intéressantes.

Cependant à côté de l'intérêt historique s'offraient encore les charmes puissans que présentent l'aspect du pays et le caractère de ses habitans.

Il est peu de sites qui offrent plus d'attraits pour la vue et pour l'imagination que ces pittoresques vallées de Luzerne, Pérouse et Saint-Martin. La nature y déploie ce luxe et cette richesse de beautés sauvages ou riantes, ces contrastes admirables dont elle s'est montrée si prodigue dans toutes les contrées alpestres. Vallons fertiles, précipices escarpés, torrens impétueux, cascades étourdissantes, tout semble réuni pour parler au cœur de l'homme, pour lui rappeler la grandeur et la puissance de Dieu.

Une contrée où la nature s'est montrée tout à la fois riche de ces beautés mâles et sévères qui impressionnent si fortement les hommes, et avare des dons qui les nourrissent, ne peut qu'avoir une double influence sur le caractère de ses habitans. Elle les rend sages et industrieux. Ces qualités que l'on rencontre toujours davantage à mesure que l'on s'élève sur les montagnes, se trouvent à un très-haut degré parmi les Vaudois : leur patience et leur énergie à vaincre les difficultés sont admirables, et d'une autre part, leur hospitalité et l'humanité qu'ils ont déployée en diverses circonstances ne sont pas moins dignes de remarque.

RAPPORT

FAIT A LA SOCIÉTÉ ROYALE ET CENTRALE

d'Agriculture,

Dans la séance publique du 4 avril 1833,

Par M. le vicomte Héricart de Thury,

SUR LES

PRINCIPES RAISONNÉS D'AGRICULTURE, par A. THAER; trad. par le baron *Crud.* 4 vol. in-8°, et Atlas in-4°. 48 fr.

ÉCONOMIE DE L'AGRICULTURE, par le baron CRUD. In-4°. 15 fr.

DESCRIPTION DES INSTRUMENS D'AGRICULTURE, par A. THAER; trad. par M. *de Dombasle.* In-4°, fig. 13 fr.

« MESSIEURS,

» Un des meilleurs Traités d'Agriculture qui existent dans quelque langue de l'Europe que ce soit, a dit un homme célèbre, au jugement duquel on ne saurait trop s'en rapporter, M. *Mathieu de Dombasle,* est certainement le *Traité des Principes raisonnés d'Agriculture de Thaër.*

» Pour nous, nous irons plus loin que lui, et, sans craindre d'être contredit, nous dirons que l'ouvrage de l'illustre fondateur de l'Institut agricole de Moëgelin est non-seulement un des meilleurs, et qu'il est même le premier de tous nos Traités sur l'Économie rurale. Mais, a-t-on dit, les *Principes raisonnés de l'Agriculture* sont un ouvrage de théorie, un ouvrage trop profond, trop philosophique. Non, Messieurs,

cet ouvrage n'est ni trop profond, ni trop scientifique : c'est véritablement un traité pratique, un manuel, un guide à la portée du plus simple cultivateur. L'auteur, qui connaissait tous les besoins de l'homme des champs, le dirige pas à pas, lui apprend ce qui est bon, tout ce qu'il doit éviter, tout ce qu'il doit faire; enfin, il l'instruit sur chaque objet, sur chaque partie du grand, du premier des arts : celui de cultiver la terre, d'en recueillir les fruits et de la tenir toujours en état d'en produire de nouveaux, sans jamais la fatiguer et encore moins l'épuiser.

» Traduire un tel ouvrage en notre langue était rendre à la science, à l'art, aux propriétaires agronomes et cultivateurs, un service éminent, un service essentiel, et pour lequel on ne saurait trop voter de remercîmens, trop vouer de reconnaissance á celui qui a pu entreprendre une pareille tâche.

» Il faut connaître, Messieurs, le *Traité des Principes raisonnés d'Agriculture*, il faut l'avoir souvent consulté, disons mieux, il faut l'avoir suivi, et surtout l'avoir mis en pratique, pour apprécier l'étendue de cette tâche, que n'a point craint de s'imposer un traducteur. Aussi, en reconnaissant toutes les difficultés d'une telle entreprise, il n'est personne qui ne juge qu'elle ne pouvait être exécutée, et nous entendons bien exécutée et vraiment digne de l'auteur et de l'ouvrage, que par un homme comme *Thaër*, également versé dans les sciences physiques et mathématiques et dans la pratique la plus sage, la plus approfondie et la mieux calculée de l'agriculture; enfin, que par un homme dont le nom pouvait et devait être mis à côté de celui de l'auteur.

» Tel est en effet, Messieurs, l'habile et modeste agronome auquel nous devons cette traduution, M. le baron *Crud*, lui-même auteur d'un ouvrage non moins recommandable : *l'Économie de l'Agriculture*. Vous savez, vous ne pouvez avoir oublié l'effet que produisit ce traité lorsqu'il parut: vous vous empressâtes de le signaler au Gouvernement, ce traité classique et fondamental, digne de faire suite à celui de *Thaër*, se distinguant de tous nos ouvrages en économie rurale par la méthode analytique la plus précise et la mieux raisonnée, autant que par la bonne foi et la franchise, qualités bien rares

dans les auteurs de notre temps, mais dont M. le baron *Crud* fait ouvertement profession, en parlant de ses fautes, de ses erreurs et de ses mécomptes, pour enseigner aux autres le moyen de les éviter.

» Cet important ouvrage fut accueilli en Allemagne comme il le fut en France, et le meilleur de tous les juges en cette partie, *Thaër*, qui déjà avait traduit et publié les notes, les observations et les additions de son traducteur, pour en faire jouir les souscripteurs à ses *Principes raisonnés d'Agriculture*, *Thaër* lui-même recommanda aux élèves de Moëgelin le *Traité de l'Économie de l'Agriculture*, comme le supplément du manuel pratique de son Institut agricole.

» Tels sont, Messieurs, les deux ouvrages que nous avons été chargé de vous signaler; ce sont deux ouvrages fondamentaux, deux traités essentiellement pratiques et élémentaires, que tout agronome, propriétaire et cultivateur doit consulter et étudier journellement.

» Enfin, en y joignant la description des nouveaux instrumens d'agriculture les plus utiles de *Thaër*, dont nous devons une excellente traduction à M. *Mathieu de Dombasle*, on pourra se flatter d'avoir le Traité le plus complet sur toutes les branches de l'Économie de l'agriculture, les ouvrages comme les noms de *Thaër*, de *Crud* et de *Mathieu de Dombasle* ne pouvant désormais être séparés. »

La Société royale et centrale d'Agriculture, en considérant l'importance des services que M. le baron *Crud* a rendus à l'art et à la science par sa traduction des *Principes raisonnés de l'Agriculture de Thaër*, informée que pour prouver l'excellence et la supériorité des méthodes du fondateur de l'Institut agricole de Moëgelin, et la sûreté des principes qu'il a lui-même si bien développés dans son *Traité de l'économie rurale*, M. le baron *Crud* en a fait avec le plus grand succès l'application dans le domaine de Massa-Lombarda, dont il a converti en campagnes riantes, fertiles et animées, de vastes marais infects et déserts, rendus stériles par la défense d'y cultiver du riz, et aujourd'hui couverts d'une population de colons actifs, riches et heureux;

» La Société royale et centrale d'Agriculture a décidé qu'elle offrirait, en séance publique, à M. le baron *Crud* sa grande médaille d'or, et un exemplaire du *Théâtre d'Agriculture et Mesnage des Champs d'Olivier de Serres*, comme un témoignage particulier de sa haute considération. »

Autres ouvrages d'Agriculture.

CULTIVATEUR DU CANTON DE GENÈVE. 3 vol. in-8°. 10 fr.

PRAIRIES ARTIFICIELLES d'été et d'hiver, par Ch.-J. LULLIN. In-8°. 6 fr. 50 c.

TABLEAU DE L'AGRICULTURE TOSCANE, par SISMONDI. In-8°. 3 fr.

TRAITÉ DES ASSOLEMENS, par Ch. PICTET. In-8°. 5 fr.

TRAITÉ DES ENGRAIS, par F.-G. MAURICE. In-8°. 5 fr.

VUES RELATIVES A L'AGRICULTURE DE LA SUISSE, par FELLEMBERG. In-8°. 2 fr.

NOTICE SUR HOFWVYL, par CRUD. In-8°. 60 c.

RAPPORT SUR HOFWYLL, par CAPO-D'ISTRIA. In-8°. 2 fr.

— par CHAVANNES. In-8°. 1 fr.

— par MM. HEER, CRUD, MEYER, TOBLER, etc. In-8°. 2 fr. 50 c.

— par RENGGER. In-8°. 2 fr.

COURS D'AGRICULTURE ANGLAISE, par PICTET. 10 vol. in-8°. 50 fr.

PARIS, IMPRIMERIE DE DECOURCHANT,
Rue d'Erfurth, n° 1, près de l'Abbaye.

PRIX : 4 FR. 50 C. PAR AN.

Ce journal paraît tous les mois.

BULLETIN LITTÉRAIRE

PUBLIÉ

PAR LA LIBRAIRIE

d'Ab. Cherbuliez et Cie,

A PARIS, RUE DE SEINE-SAINT-GERMAIN, N° 57 ;

ET A GENÈVE, RUE DE LA CITÉ.

N° 3. — MAI-JUIN 1833.

Théologie.

LETTRES MÉTHODISTES, par L. DAUERN, docteur en théologie. 1re série. In-12. 3 fr. 50 c.

Le fouet de la satire n'avait pas encore été employé à corriger ces esprits fanatiques ou ambitieux dont les exagérations menacent de perdre le protestantisme, ou du moins d'entraver sa marche ; car l'on ne fait pas reculer le char de la civilisation. M. le docteur Dauern s'est le premier saisi de cette arme redoutable, et, qu'on nous passe l'expression, il n'y va

pas de main morte. Ses lettres pétillent d'esprit et de malice : sans nul doute il aura les rieurs de son côté ; mais sous ce masque plaisant se cachent aussi une raison élevée et des idées religieuses qui trouveront de l'écho parmi les gens sensés. C'est l'œuvre d'un honnête homme indigné de toutes les mômeries que l'on fait jouer à la religion, et qui déchire sans pitié le voile derrière lequel se cachent les acteurs de la pièce. Il y règne d'ailleurs un ton de bonne plaisanterie, et l'auteur s'est d'avance interdit toute personnalité inconvenante.

« Je veux encore, dit-il dans sa préface, détruire une de vos inquiétudes, mon cher maître ; je le veux d'autant plus, que vous ne me la communiquez pas : vous craignez que je ne m'embarque sur une mer de scandale. Eh bien ! pas du tout ; je n'y songe pas, je n'y songerai jamais. Ce n'est pas que je n'aie aussi ma petite collection d'anecdotes ; mais tout cela est entre nous : je les réserve pour des occasions comme celles où Luther se permettait ses *Tisch-Reden*, et seulement je prendrai soin qu'il n'y ait point sous la table de traître de Rebenstock pour venir imprimer des plaisanteries bonnes ou mauvaises. Hors de là, je ne vous ai point conté d'anecdotes ; ce n'est ni mon genre, ni le vôtre. Je ne me dissimule pas toutefois qu'il y aurait à cela fort peu d'inconvéniens ; car les *régénérés*, arrivés à la *perfection*, ne sont point intéressés que leur vie privée soit murée, comme nous le sommes, nous, gens damnables et archi-damnés. C'est pour nous que la presse doit se montrer de la dernière discrétion ; mais pour les saints, tout secret devient une offense, et puisque le jour n'est pas plus pur que le fond de leur cœur, peu importe que leur vie soit transparente comme l'azur du ciel qu'elle réfléchit.

» Vous voyez donc, mon cher maître, et en deux mots, tout ce que j'ai entrepris en vous écrivant ces bagatelles échappées à ma folle plume. Je me suis amusé, pour passer le temps et me distraire d'ennuis de plus d'un genre, à faire

des commentaires à perte de vue sur les principes des saints méthodistes; s'il y en a qui s'y reconnaissent, c'est qu'ils seront venus se mirer dans mes tableaux; car je n'y fais la part de personne, mais je n'empêche personne non plus d'y prendre celle qui peut lui être le plus agréable. Quant aux personnes, je leur conserverai toujours une haute estime; par exemple, je professe tout autant de considération pour un saint prédicateur qui me stupéfie et qui m'assomme, que pour celui qui m'édifie et qui m'élève; j'en professe même davantage, parce que ma crainte de juger trop injustement l'ennuyeux premier, fait que toutes ses autres qualités distinctes de l'éloquence prennent à mes yeux plus de solidité et plus de relief : c'est assez vous dire, mon cher monsieur, que je n'en veux nullement aux méthodistes; ils ont trop de fois déridé ma soucieuse physionomie d'Allemand. En ce qui touche la terre, je leur souhaite toutes sortes de prospérités : *salus, honor, et argentum atque bonum appetitum,* comme dit ce mauvais plaisant de Molière. En ce qui touche le ciel, je leur souhaite également d'y arriver par cette voie étroite, d'où leur tendre exclusisme se flatte sans doute de voir les mécréans, comme vous et moi et *tutti quanti,* brûler dans l'abîme éternel; agréable conviction des saints, que j'espère assez voir réfuter par l'événement. Et puisque nous parlons de cela, j'ajouterai qu'il m'est venu à ce sujet une pensée joyeuse et rassurante que voici. Vous figurez-vous voir là-bas, mon cher maître, tous ces sombres régénérés, aigres en ce monde comme des chats en colère, et d'un caractère couleur de rose comme une douzaine d'enterremens, se mettre à courir partout, et aller aux informations en tous genres pour demander qu'on leur indique leur enfer, leurs flammes, leurs diables et leurs damnés, et puis enfin avoir la mortification d'apprendre qu'on n'y connaît absolument rien de tout cela? Quel désappointement! que d'éloquence perdue! que de tableaux de l'enfer tracés en pure perte! que d'anathèmes manqués! Ah! mon cher monsieur, il se passera bien

partie de la rédaction du *Globe* dans l'époque florissante de ce journal. De tous ceux qui partageaient avec lui cette rédaction, un bien petit nombre a tenu ce qu'il semblait promettre, et plusieurs n'ont plus fait parler d'eux, depuis la révolution de juillet, que par les étonnantes aberrations dans lesquelles une imagination exaltée les a entraînés. Au milieu de ce vertige qui semble saisir tous les esprits aujourd'hui et les jeter dans un tourbillon mystique, on aime à voir un homme poursuivre tranquillement la recherche de la vérité par les voies franches et droites de la philosophie écossaise. Le livre de M. Jouffroy sera lu avec plaisir par les hommes de toutes les opinions, et nul ne lui fera le reproche d'obscurité qu'on peut adresser avec tant de justice à tous ses adversaires, Kantistes, Saint-Simoniens, Néo-Chrétiens, Catholiques, etc., etc., dont les théories embrouillées ne s'appuient trop souvent que sur des sentimens exaltés, et tombent pièce par pièce devant l'analyse du raisonnement.

INTRODUCTION A LA SCIENCE DE L'HISTOIRE, ou Science du développement de l'humanité. In-8o. 8 fr.

Dans cet ouvrage, M. Buchez déploie une grande richesse de connaissances, et les recherches auxquelles il se livre annoncent un travail et un savoir immenses. Mais c'est avec chagrin que l'on voit tous ces trésors enfouis dans les profondeurs d'une philosophie mystique où règne une nuit obscure. Puis à quoi bon se créer une langue que peu de lecteurs seront à même de comprendre? Nous ne sommes plus au temps où un auteur n'écrivait que pour les savans, et c'est un véritable crime de dépouiller la langue française de cette lumineuse clarté qui fait son principal mérite, en la rendant susceptible de mettre à la portée de tous les sciences les plus abstraites.

Pour nous, ne pouvant suivre les idées de l'auteur au travers des bizarres dénominations qu'il emploie, nous ne pousserons pas plus loin cette analyse.

DE L'INFLUENCE DE LA PHILOSOPHIE DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE sur la législation et la sociabilité du dix-neuvième siècle, par E. Lerminier. In-8°. 8 fr.

Ce nouveau volume de M. Lerminier nous offre un brillant et rapide tableau de ce dix-huitième siècle dont l'influence fut et sera encore bien long-temps si grande sur les destinées du monde. En vain l'on nous répète que sa mission est finie; il ne fut qu'une phase de la grande lutte entre l'ancien et le nouveau, l'injuste et le juste, le fanatisme et la raison, lutte qui dure depuis que le monde existe, et n'est sans doute qu'une marche lente, mais toujours progressive, de l'humanité vers un but que nous ne connaissons pas.

L'ouvrage de M. Lerminier contient beaucoup d'aperçus neufs et piquans, mais tous ne nous semblent pas également raisonnables. L'auteur semble s'être parfois laissé emporter par le désir d'être neuf, original; et l'on ne sera pas peu surpris, par exemple, d'y apprendre que Voltaire, ce roi des sceptiques, qui voyait tout avec les yeux de la satire et plaisantait dans tout ce qu'il écrivait, sauf ses tragédies, que Voltaire, dis-je, ce type de l'esprit français, était enthousiaste de déisme et aimait Dieu avec passion.

ESSAIS SUR LA PHILOSOPHIE DES INDOUS, par M. H. F. COLEBROOKE; traduits de l'anglais, et augmentés de textes sanskrits, par G. GAUTHIER. In-8°. 5 fr. 50 c.

EXPOSITION DES PRINCIPES DU GOUVERNEMENT RÉPUBLICAIN, tel qu'il a été perfectionné en Amérique; par Achille MURAT. In-8°. 7 fr. 50 c.

M. Murat, qui a déjà publié il y a quelque temps un petit volume sur les États-Unis, nous donne aujourd'hui la description détaillée de cette grande machine gouvernementale dont l'on voudrait en Europe nous faire un monstre, et qui, par ses résultats d'économie et de célérité, se peut comparer à l'application de la vapeur aux procédés de l'industrie. Cet ouvrage est la meilleure réponse à toutes les diatribes lancées contre le gouvernement américain par des hommes que l'esprit de parti aveugle, et qui préfèrent mentir effrontément à leur propre raison, plutôt que d'avouer qu'il peut exister quelque chose de mieux qu'une monarchie. Il pourra rectifier bien des erreurs, combattre bien des préjugés, car la répugnance de la plupart de ceux qui repoussent la république provient de ce qu'ils n'en connaissent que le nom et n'ont aucune idée de la chose, voyant toujours devant eux le fantôme sanglant de 93. Ils ressemblent en cela à un étranger qui, après avoir lu *le Roi s'amuse* de M. Victor Hugo, déclarerait que la tragédie française ne vaut rien et ne pourra jamais rien valoir.

DE LA FRANCE, par Henri HEINE. In-8°. 7 fr. 50 c.

Pendant les années 1831 et 1832, M. Henri Heine fut le correspondant de la *Gazette d'Augsbourg* à Paris, et il nous donne aujourd'hui le recueil des articles que lui inspirèrent alors les divers événemens qui se passaient sous ses yeux. Il est curieux de voir la France jugée par un Allemand. Ces lettres, écrites toujours sous l'impression du moment, sont

remplies d'intérêt, et l'esprit vif et original de l'auteur jette un charme vraiment magique sur cette époque déjà si fertile en grandes choses. C'est un tableau mouvant qui fait passer tour-à-tour sous nos yeux les émeutes, les folies du Carnaval, les massacres des empoisonnemens, le choléra, la tentative républicaine de juin, etc., etc.

LA BONNE FILLE, ou la Petite Servante par dévoûment, historiette racontée par l'auteur des *OEufs de Pâques*, etc. In-18. 1 fr. 50 c.

LES DEUX FRÈRES, conte créole, par madame L. BERNARD. 2 vol. in-12. 6 fr.

Sciences et Arts.

EMBRYOLOGIE, ou ovologie humaine, contenant l'histoire descriptive et iconographique de l'œuf humain, par A. L. M. Velpeau. In-fol. de vingt-cinq feuilles et demie, plus, 15 planches. 25 fr.

SOUVENIRS DU CHOLÉRA A ROUEN EN 1832, par M. HELLIS, médecin en chef de l'Hôtel-Dieu. In-8°. 3 f. 50 c.

L'ART DE FORMULER, ou Tableaux synoptiques des doses des médicamens et des formes pharmaceutiques sous lesquelles ils doivent être administrés; par deux docteurs en médecine de la faculté de Paris. In-8. 3 fr.

rampe à genoux ;
On coupe nos ailes
Dans ce lieu d'effroi ;
Je pleure après elles,
Et l'on rit de moi !

Enfin, une préface de M. A. Dumas et une poésie de Lamartine ajoutent un nouvel attrait à ce volume. Nous terminerons notre article en citant quelques strophes de cette dernière, qui nous a paru, sans mentir, le chef-d'œuvre du recueil :

Souvent sur les mers où se joue
La tempête aux ailes de feu,
Je voyais passer sur ma proue
Le haut mât que le vent secoue,
Et pour qui la vague est un jeu !

Ses voiles ouvertes et pleines
Aspiraient le souffle des flots,
Et ses vigoureuses antennes
Balançaient, sur les vertes plain
Ses ponts chargés de matelots.

La lame en vain dans la carrière
Battait en grondant ses sabords,
Il la renvoyait en poussière,
Comme un coursier sème en arrière
La blanche écume de son mors !

Longue course à l'heureux navire,
Disais-je ; en trois bonds il a fui !
La vaste mer est son empire,
Son horizon n'a que sourire,
Et l'univers est devant lui !

NÉMÉSIS, satire hebdomadaire, par BARTHÉLEMY, collection complète. In-8°. 6 fr. 50 c.

NOUVELLES LÉGENDES françaises, par Édouard d'Anglemont. In-8°. 8 fr.

LES ENFANS D'ÉDOUARD, tragédie en cinq actes et en vers, par Casimir Delavigne. In-8°. 5 fr.

Cette pièce, dont le succès est dû en grande partie à un intérêt de parti et au charme de la représentation, n'ajoutera ni ne diminuera rien à la renommée de son auteur. C'est une œuvre correcte et élégante, mais où il y a plus d'esprit que de génie.

UN ENFANT, roman, par Ernest DESPREZ. 3 vol. post-in-8°, portrait. 15 fr.

Ce roman renferme deux idées nouvelles; je me trompe, une idée nouvelle et une importation de fabrique anglaise. Commençons par celle-ci : c'est le format *post in-octavo*, que depuis long-temps les Anglais ont adopté pour leurs romans, et qui est un *mezzo*, une sorte de juste milieu entre l'in-12 et l'in-8°. On n'en avait jusqu'à présent point encore fait usage dans la librairie française. Ce format est à la fois joli et commode; il permet d'employer de plus beaux caractères que dans l'in-12, et a l'avantage d'être plus portatif que l'in-8°. M. Gosselin a eu là une heureuse idée.

Celle de l'auteur ne nous a pas paru tout-à-fait si bonne, quoique sans doute plus originale. Mais en ceci, comme en tant d'autres choses, les goûts peuvent varier, et nous ne prétendons influencer personne. Le héros de son roman est un jeune homme qui a la bizarre

manie de vouloir être père sans être mari; et pour arriver à ce but, qui d'abord semble fort aisé à atteindre dans une ville comme Paris, il séduit une charmante et honnête jeune demoiselle en lui promettant de l'épouser, ce qui fait mourir de chagrin la veuve dont elle est la fille; puis, après en avoir eu un enfant, il l'abandonne en lui enlevant cet enfant, ce qui fait périr la jeune demoiselle de désespoir, ainsi que la fille qu'elle lui avait donnée, par une suite d'événemens que nous n'entreprendrons pas d'analyser, ayant hâte de sortir du milieu de ces scènes déchirantes et barbares.

A L'OUEST! roman américain, par PAULDING, traduit par mademoiselle SOBRY. 2 vol. in-8°. 12 fr.

Cooper nous a déjà familiarisés, dans ses charmantes compositions, avec la jeune Amérique, sa civilisation naissante, ses forêts vierges et ses peaux rouges.

L'Espion, le Dernier des Mohicans, la Prairie, ont obtenu un succès presque égal à celui des meilleurs romans de Scott. Depuis, l'auteur américain a voulu puiser ses sujets dans notre caduque Europe, et tout son talent a paru l'abandonner. M. Paulding semble vouloir profiter des excursions de son compatriote, et c'est avec assez de bonheur que, s'emparant des fils, il fait mouvoir ses personnages sur ce théâtre dont la grandeur et la nouveauté suffiraient seules pour captiver notre attention. Cependant nous avons trouvé, hâtons-nous de le dire, quelques traits de ressemblance trop frappans entre les colons de l'Ouest et nos anciennes connaissances. M. Paulding n'a pas besoin d'imiter, il peut mieux faire.

« Cuthbert-Dangerfield, ou, comme on l'appelait communément (suivant l'usage du pays, où sur deux individus on est sûr d'en trouver un titré), le colonel Dangerfield était un gentilhomme virginien de la vieille roche, dont la famille était venue dans cette province avec le capitaine John Smith, le conquérant, et avait résidé pendant plusieurs générations

près de la rivière James, dans le voisinage de l'île des Dindons, au-dessous de la belle ville de Richmont. Sa propriété était assez vaste pour lui donner droit de vote à la diète, si elle eût été en Allemagne, et le nombre de ses sujets, autrement dits esclaves, égalait celui des serfs d'un boyard moscovite. Il avait avec tout cela l'esprit d'un prince, en supposant qu'un prince a l'esprit beaucoup plus libéral qu'un gentilhomme. »

Mais Cuthbert-Dangerfield aimait la dépense; sa table était ouverte à tout venant; il tenait à éclipser tous ses voisins par son faste, et avec cela, amateur passionné de beaux chevaux, il risquait sans cesse des sommes considérables dans des paris que souvent il perdait. Ses folles dépenses l'obligeaient à emprunter sur ses revenus à venir, et ses récoltes étaient toujours mangées un an d'avance. Aussi, depuis longtemps, le colonel eût été réduit à la misère s'il n'eût eu le bonheur d'avoir pour compagne une femme d'un mérite rare et d'un parfait caractère.

« Mistress Dangerfield était l'ornement de son sexe : une sainte dans son boudoir, une matrone près du berceau de ses enfans, une maîtresse de maison accomplie, dans sa cuisine comme dans son salon. Mère sensible sans faiblesse, femme dévouée au bonheur de son mari sans viser à le dominer, elle employait toute son adresse à détourner le mal que pouvaient faire les imprudences et les folles manies du colonel. Neuf fois sur dix il la quittait brusquement lorsqu'elle avait combattu ses projets extravagans par des raisons auxquelles il ne pouvait répliquer. Mais il était rare qu'il ne revînt pas de lui-même au parti le plus convenable, s'il en était encore temps; et comme mistriss Dangerfield avait le bon sens de ne point rappeler ce qu'elle avait dit, il sauvait ordinairement son amour-propre à peu près en ces termes : — Ma chère, toutes réflexions faites, je crois que je vous ai mal comprise ce matin. Ne pensez-vous pas telle et telle chose ?

de satin brodé d'une forme surannée, qui devait provenir de la défroque d'un comédien, des pantalons de toile de ménage grossière, et des souliers ou plutôt des restes de souliers qui laissaient voir la moitié des pieds nus et déchirés. Il portait sur sa tête un vieux chapeau à trois cornes, orné d'une guirlande de branches de pin et de fleurs fanées, et sur sa poitrine était plaquée une large étoile d'étain. L'hôte expliqua l'apparence militaire de ses vêtemens en disant qu'il les avait échangés pour les siens avec un soldat licencié qui l'avait indignement trompé. Malgré les yeux hagards, le visage hâve, le teint plombé du péripatéticien et la barbe épaisse qui cachait presque entièrement ses traits, on voyait que sa physionomie avait dû être intéressante et belle; son œil noir, bien que profondément enfoncé, brillait d'un feu qui annonçait l'habitude de penser, de sentir fortement; mais son mouvement inquiet et continu montrait non moins évidemment le dérangement de l'esprit.

« Le bon hôte affecta de ne point s'apercevoir de la présence du nouveau venu et continua la conversation sur le commerce, la guerre, l'agriculture et les manufactures, sujets que tout habitant des Etats-Unis sait, comme l'on dit, sur le bout du doigt. Cependant l'homme en guenilles les interrompait de temps en temps, lorsqu'il croyait comprendre ce qu'ils disaient, par quelque observation incohérente qu'il lançait sans lever son menton de dessus ses mains croisées, ni celles-ci de dessus son bâton. Ainsi, lorsqu'il entendit les mots de manufactures domestiques, il partit d'un éclat de rire, et montrant ses pantalons, s'écria d'une voix rauque et creuse qui montrait qu'il souffrait d'un rhume violent.

— Voyez ! je suis un grand avocat des manufactures domestiques ; une araignée noire a filé et tissé cette toile ; elle a été cousue avec l'aiguille d'une boussole qui a marqué neuf points depuis dimanche. Ne voyez-vous pas que chaque point penche d'un côté différent?

En ce moment un mosquite se posa sur sa main; il l'attrapa, l'écrasa, et regardant son sang :

— Les mosquites sont de véritables soldats-insectes; ils vivent de sang. Hurrah ! enfans, je ferai quelqu'un de ces jours la conquête de la nation entière, et chaque cousin deviendra maréchal-de-camp.

Alors il se rapprocha de l'hôte et lui demanda s'il savait pourquoi les chats se lavaient les mains avec leur langue et couraient après leur queue; et sur sa réponse négative, le philosophe guenillard se récria sur son ignorance, d'un air de profond mépris :

— Allez, allez, dit-il, faire une corde de votre barbe grise, pour vous pendre à une canne à sucre. J'ai le projet de faire le même usage de la mienne, aussitôt qu'elle sera assez longue. Vous voyez que je la nourris soigneusement, papa. Je dors toutes les nuits dans les champs, le visage tourné vers la lune qui fait gâter le poisson et met les cervelles humaines à l'envers, à ce qu'on prétend. Mais je n'en crois rien, car, s'il était vrai, je serais fou depuis long-temps, au lieu d'être un philosophe. Mais que disais-je? Ah ! j'y suis; vous seriez surpris des choses singulières que je vois souvent dans les étoiles quand tout le monde est endormi. Quelquefois le feu follet me conduit dans la mare, car c'était autrefois un maître à danser aveugle.

— Ne fatiguez pas Monsieur de vos extravagances ; allez à vos affaires, allez dormir; c'est ce que vous pouvez faire de mieux.

—Dormir! mon hôte ; vîtes-vous jamais une oie rester en sentinelle sur une patte pour se tenir éveillée? C'est là cependant le fond de votre véritable raisonnement ; un philosophe doit avoir raison en toutes choses. Savez-vous, dis-je, pourquoi une oie se tient toujours sur la patte gauche, et un geai sur la patte droite ?

— Du diable si j'en sais rien, dit l'hôte impatienté.

— Alors, comment osez-vous parler à un philosophe, igno-

rant publicain, justement classé parmi les pécheurs? J'ai vu votre destinée cette nuit dans Mercure; vous serez pendu pour avoir méchamment volé un de vos propres tonneaux d'eau-de-vie, et l'avoir rempli d'eau.

— Je pense que vous aurez pris vous-même un peu trop d'eau-de-vie dont vous êtes passionnément amoureux.

— Amoureux! un vieux parchemin piqué de vers tel que vous connaît-il quelque chose à l'amour? Oui, j'ai été amoureux avant de devenir astronome, avant que la lune m'ait soufflé les six scrupules d'esprit que m'avait légués mon père.

Il posa la main sur son front comme pour se rappeler quelque chose.

— Ah! le voici. Je me rappelle que c'était l'année avant le déluge, avant que l'herbe poussât et que les oiseaux fissent leurs nids dans les moustaches des jeunes gens. J'ai oublié son nom, bien qu'il fût autrefois une douce musique à mon oreille. N'importe, cela vaut mieux; car si nous nous étions mariés, je l'aurais tuée par tendresse et j'aurais hurlé de désespoir. J'allais, à ce qu'on dit, l'épouser lorsque je perdis mon pauvre esprit auquel j'étais réellement trop attaché. On raconte que je devins fou en cherchant le moyen de me marier avec elle sans perdre mon âme. Mais l'histoire est ici tout entière en noir et blanc. Je l'ai écrite une nuit dans le cimetière. Lisez, lisez-la, et vous rirez à vous tenir les côtes; ensuite vous me la rapporterez dans le cimetière où je me promène toutes les nuits pour étudier les épitaphes. Cela me fait rire, ah!.... ah!.... ah! quand je vois combien il est facile d'être un excellent homme sur la pierre d'une tombe.

» En parlant ainsi, il tendait un papier sale et déchiré à Léonard, qui réfléchissait tristement sur ses paroles incohérentes, et il s'éloigna avec toute la gaîté insouciante de la folie. »

A ce papier, Léonard reconnut que cet homme n'était autre que Rainsford, car cette feuille contenait un fragment d'une

lettre adressée jadis par lui à cet infortuné. Aussitôt il se mit à sa poursuite et l'atteignit dans le cimetière.

De nouvelles tentatives pour guérir sa tête malade furent plus heureuses. La douce affection de Virginie y contribua surtout, et après quelque temps, lorsqu'on fut assuré que Rainsford avait tout-à-fait recouvré son bon sens, le colonel lui donna sa fille. Jamais Rainsford ne retomba plus dans ses accès.

Toute cette fable est narrée avec beaucoup de charme. Les événemens s'enchaînent d'une manière simple et naturelle. Rien n'est forcé, rien ne sent la recherche des émotions fortes. Nous le répétons, M. Paulding nous promet un bon romancier de plus, s'il veut bien ne plus imiter, car en littérature, plus peut-être qu'en peinture, les copies sont toujours au-dessous des originaux.

LES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX, par Michel Raymond. 2 vol. in-8°. 15 fr.

THADDEUS LE RESSUSCITÉ, par Michel Masson et A. Luchet. 2 vol. in-8°. 15 fr.

Michel Raymond, pseudonyme sous lequel parut le *Maçon*, roman qui obtint un succès mérité, cacha plusieurs auteurs dont l'union s'est rompue au grand détriment de leurs œuvres, du moins pour une partie d'entre eux; car on a pu juger à qui appartenait le talent, à qui les défauts. M. Michel Masson, avec ses *Contes de l'atelier*, a continué d'obtenir faveur auprès du public, tandis que Michel Raymond, privé de son bras droit, est tombé bien bas dans ses *Sept péchés capitaux*. La publication de cet ouvrage peut bien compter pour le huitième.

De son côté, M. Masson n'a pas été fort heureux dans sa nouvelle association : cette dualité d'auteur pour la compo-

sition d'un livre dont la pensée doit être une réussit bien rarement. On reconnaît deux styles et deux manières; et dans *Thaddéus*, il serait facile de faire à chacun sa part. M. Masson ferait mieux, selon nous, d'écrire seul, de continuer à nous peindre cette vie d'ouvrier qu'il connaît si bien, et dont les détails, rendus avec simplicité et vérité, offrent un si vif intérêt. Faites-nous des contes de l'atelier, des romans comme le *Maçon*; mais laissez là ces scènes de littérature convulsive qui cadrent si mal avec votre style naturel et franc.

UN MAUVAIS MÉNAGE, scène de la vie intérieure, par PONS. 2 vol. in-8°. . . . . 15 fr.

Maintenant un auteur n'oserait se présenter dans la lice, s'il n'est en possession tout au moins d'une idée, ainsi que jadis nul chevalier ne descendait dans l'arène avant d'avoir une dame de ses pensées qui était le but de tous ses exploits, de toute sa vie. Le moindre petit romancier a son but philosophique qu'il poursuit à perte d'haleine, au travers d'une intrigue ou d'une série d'événemens souvent si embrouillés qu'on chercherait en vain à l'y découvrir, s'il ne prenait judicieusement le soin de nous l'expliquer dans sa conclusion. M. P. Pons n'a pas même voulu nous donner la peine d'aller jusque là : adoptant une méthode beaucoup plus agréable pour le lecteur, il nous dit dès sa préface quel but lui a mis la plume à la main.

« On a émis différentes opinions relativement à la manière dont les causes influent sur la détermination de la volonté. La divergence s'en explique aisément : ces causes sont inconnues. Les uns ont prétendu qu'elles agissent en laissant à l'homme son franc arbitre, les autres pensent qu'elles ne s'opposent point à la liberté du choix, lors même qu'il y a inclination; enfin, d'autres nous disent qu'elles opèrent avec

un degré de force irrésistible. D'après ceux-ci, il n'y aurait donc que des actions utiles ou funestes à la société, il n'y aurait ni crime, ni vertu. »

M. Pons trouve qu'en définitive il y a dans ce bas monde un peu de tout cela, et, sans nous arrêter à critiquer les moyens qu'il emploie pour nous le prouver, nous déclarons qu'il peut fort bien avoir raison ; mais nous lui ferons observer que lorsqu'on se mêle de parler de philosophie, il ne faut pas jeter légèrement ses paroles sans les lester d'argumens plausibles et logiques. Ainsi, que signifie de dire que « s'il » n'y avait que des actions utiles ou nuisibles à la société, il » n'y aurait ni crime ni vertu ? » Qu'est-ce donc que M. Pons entend par crime et vertu, si ce n'est le mal et le bien de la société ? Serait-ce que l'on doive regarder plutôt comme crime ce qui est réprouvé par la religion, et comme vertu ce qu'elle enseigne ? Mais il y a des centaines de religions diverses ; chacune d'elles se subdivise en des centaines de sectes dont les opinions se contredisent : et qui nous dira quelle est la bonne ? S'il en est une que les hommes éclairés s'accordent à préférer aux autres, c'est qu'elle est la mieux appropriée au bien-être de la société qui semble être le but réel de notre existence ici-bas. Le christianisme fut un immense progrès social, la réforme en fut un autre, et c'est là ce qui fait leur excellence.

Quant à la préexistence d'un sentiment du juste et de l'injuste inné au cœur de l'homme, nous ne pensons pas que ce soit là le système de M. Pons. La conscience, ce juge formé par l'éducation, est trop facilement modifié par mille petites circonstances diverses et individuelles, pour qu'on puisse le regarder comme un guide, le poser comme un principe.

C'est par conscience qu'un inquisiteur brûle les hérétiques ; c'est par conscience qu'un mahométan traite les chrétiens de chiens ; c'est par conscience que certains chrétiens sèment la désunion dans les familles. Mais où nous a emportés l'analyse d'un roman ? Comment de ces hauteurs philosophi-

ques redescendre aux vulgaires détails de la vie domestique? La chute serait trop forte; nous renverrons donc le lecteur au livre, s'il veut en savoir davantage.

ETTORE FIERAMOSCA, o la disfida di Barletta, racconto di MASSIMO D'AZEGLIO. In-12. 4 fr. 50 c.

FALKLAND, par E.-L. BULWER, traduit de l'anglais. 2 vol. in-12. 6 fr.

LUCILE, OU LA CANTATRICE, par madame DE THÉLUSSON. 2 vol. in-12. 7 fr.

Ces trois petits romans méritent une mention honorable comme sortant tout-à-fait du genre monstre maintenant à la mode. Le premier est un récit historique ou plutôt une peinture de mœurs à la manière de Scott, par le gendre de Manzoni, qui marche sur les traces de son beau-père non sans quelque succès. Cependant, un peu moins de longueur dans les détails rendrait la marche de l'action plus rapide et l'intérêt plus vif. *Falkland* est de l'auteur de *Pelham*, *Devereux*, *Eugène Aram*, et quoique moins remarquable que ces trois autres productions, il est encore digne de son auteur.

Enfin, *Lucile* est une charmante anecdote pleine d'un sentiment tendre et profond, tel que peut le peindre une femme. L'intrigue en est fort simple, les événemens rares, et cependant l'intérêt se soutient d'un bout à l'autre.

LES CONTEURS RUSSES, ou nouvelles, contes et traditions russes, par BOULGARINE, KARAMZINE, NAREJNI, ORLOF, FÉDOROF, BATIOUCHKOF, etc., traduits par FERRI DE PIGNY et HAQUIN. 2 vol. in-8°. 15 fr.

Sous ce titre, on a rassemblé une suite de morceaux de

littérature russe qui sont, pour la plupart, plutôt des esquisses de mœurs que des contes ou nouvelles. M. Boulgarine surtout, dans plusieurs fragmens qui se trouvent en tête de ce volume, dépeint tour à tour la vie à demi civilisée des grandes villes, telles que Moscou et Saint-Pétersbourg, et les mœurs à demi barbares des seigneurs campagnards. On trouve dans ces tableaux des scènes vraies et de plaisans détails sur les vicissitudes qui attendent ces jeunes gens dont chaque printemps voit partir une nuée pour aller chercher fortune, en élevant les enfans de ces nobles sénateurs en *ff* et en *off* dans la maison desquels un cuisinier français et un précepteur suisse sont à peu près aussi indispensables qu'un chien et un chat dans le boudoir d'une vieille fille.

LE CHEVEU DU DIABLE, par Henry BERTHOUD. 2 vol. in-8°. 15 fr.

N'allez pas vous imaginer, d'après ce titre, qu'il soit question d'apparitions fantastiques : vous chercheriez en vain le diable et son cheveu dans ces deux volumes, dont le titre allégorique signifie qu'une fois que le diable est parvenu à tenir seulement un de vos cheveux entre ses doigts crochus, vous lui appartenez bientôt tout entier, corps et âme. Ainsi garde à vous.

DALILAH, par Jules DE SAINT-FÉLIX. In-8°. 7 fr. 50 c.

Des brigands, une caverne, des meurtres, des événemens sans nombre, voilà de quoi tenir en haleine la curiosité de tout lecteur qui aura le courage de lire d'un bout à l'autre le volume de M. de Saint-Félix.

UNE MÉCHANTE FEMME, par Hippolyte Bonnelier. In-8°. 7 fr. 50 c.

Avec un pareil sujet on pouvait faire un bon livre; car une méchante femme est le fléau de la société, c'est un ange déchu, c'est-à-dire un démon. M. H. Bonnelier n'en a su faire qu'un roman fort médiocre, qui tiendra du reste assez bien sa place entre *Calomnie* et la *Fille du libraire*.

CLAUDIA, ou les Prières d'une jeune fille. In-8°. 7 fr. 50 c.

LES DEUX AMOURS, par B. Tilleul. 2 vol. in-8°. 12 fr.

CONTES DE BORD, par Ed. Corbière. In-8°. 7 fr. 50 c.

ATHALE DE MONTBARD, ou Ma Campagne d'Alger, par madame Adèle. 2 vol. in-8°. 15 fr.

JEANNE LA NOIRE, par Édouard Ourillac. 2 vol. in-8°. 15 fr.

TÉLÉMAQUE A ITHAQUE; ses nouvelles aventures; suite du Télémaque de Fénélon; par A. Lemarié. In-8°. 7 fr. 50 c.

UNE RAILLERIE DE L'AMOUR, par madame Desbordes-Valmore. In-8°. 7 fr. 50 c.

CHRONIQUES IMPÉRIALES, par A. BARGINET. 1re période. In-8°. 7 fr. 50 c.

Ce volume renferme trois contes écrits d'une manière intéressante et assez dramatique : *l'Enfant du régiment*, histoire affreuse, mais touchante et malheureusement vraisemblable d'un jeune lieutenant, enfant de troupe, qui raille un vieux sergent dont il ignore être le fils, et, insulté par lui, le fait condamner à mort en le traduisant devant le conseil de guerre ; *Capri*, anecdote romanesque dont la scène est dans le royaume de Naples ; et *Suzanne Rouget*, épisode de la guerre de Russie. M. Barginet paraît vouloir exploiter toutes les campagnes de la Grande-Armée, car il nous a déjà donné *le Grenadier de l'île d'Elbe*, *la Trente-deuxième demi-brigade*, et ce nouvel ouvrage n'est qu'une première période.

MILLE ET UNE CAUSERIES, par la CONTEMPORAINE. 2 vol. in-8°. 15 fr.

Madame Saint-Edme ne veut pas faire mentir les vieux dictons sur le babil des femmes. — Après ses huit volumes de Mémoires, ses six volumes en Egypte, voici venir la première livraison d'une série dont l'aspect seul fait reculer d'épouvante ; car, si vraiment elle a formé le projet de nous donner mille et une causeries, ces deux volumes n'en contenant que vingt-trois, il faudra au moins quatre-vingt-dix volumes pour venir à bout de son entreprise, sans compter les supplémens et les complémens. Il faut convenir que c'est compter bien fort sur la patience de ce bon public, et nous craignons que l'auteur et l'éditeur n'en soient cette fois pour leurs frais.

CARACTÈRES ET PAYSAGES, par Ph. CHASLES. In-8°. 7 fr. 50 c.

Les différens fragmens contenus dans ce volume nous ont

tous paru d'un vif intérêt; et de toutes les macédoines dont on nous régale depuis quelque temps, c'est peut-être celle-ci la meilleure. Des études sur Jean-Paul et quelques morceaux traduits avec élégance font connaître cet auteur si original, tout à la fois le Sterne et le Rabelais des Allemands, que ses compatriotes ont surnommé *l'unique*, Jean-Paul der Einzige. M. Chasles professe pour cet auteur une admiration que nous partageons. Cependant Jean-Paul est Allemand, et ses bouffonneries sentent fort le terroir; elles ont un fumet prononcé de bière et de tabac; sa *humour* est parfois un peu pesante, et si profondément savante qu'à grande peine en peut-on saisir le sens. Il a du génie, sans doute, mais c'est un diamant enfoui dans la terre, qu'on ne peut voir briller de tout son éclat qu'après un long et pénible travail.

Dans un morceau intitulé : *Mœurs dramatiques du 16e siecle*, M. Chasles nous fait assister à la représentation d'une pièce de Shakespeare sur son théâtre *le Globe*, à Londres, en 1613. Cette description est faite avec un talent remarquable. Les premiers essais de l'art dramatique, au milieu de l'insolente foule des nobles seigneurs et de la turbulente tourbe du peuple encore semi-barbare, y sont peints de main de maître. Le genre descriptif paraît, du reste, être celui que possède le mieux l'auteur. Nous citerons comme exemple la peinture suivante, extraite des scènes d'un village maritime en Angleterre :

« Ici, par exemple, dans cette maison de briques, où le sort m'envoyait, et où je couchais pour la première fois, près de ce petit village à peine inscrit sur les cartes, était au commencement du 19e siècle, et subsiste peut-être encore, l'un des plus curieux fragmens de l'Europe ancienne que l'on puisse rêver ou imaginer. C'était un débris bien conservé, un des derniers restes de cette antique et terrible nation des *Covenanters*, qui compte autant de martyrs que de bourreaux, et qui fit l'Angleterre ce qu'elle est : nation toujours sévère, rigide, fière, taciturne, austère comme au

temps de son pouvoir, exaltée comme au temps de ses persécutions, poursuivant toujours de la même haine, cent cinquante ans après sa mort, le roi faible, malheureux et fourbe qu'elle frappa; vouant une impérissable idolâtrie à ses anciens martyrs; probe dans ses transactions; implacable dans ses souvenirs; ne mariant ses enfans que dans ses propres rangs, et ne donnant jamais aux *Philistins*, ni un fils, ni une fille; priant tous les jours *saint Cromwel* dans un oratoire secret; toute prête encore à *combattre le bon combat*, et pleurant avec une douleur qui n'est pas sans espérance l'époque où les saints et les élus avaient en main l'autorité!

» C'était là que m'avait jeté le hasard. Le chef de la famille puritaine rassemblée sous ce toit antique, Ezéchiel F..., dont le nom biblique annonçait la descendance, était un homme de quarante ans, négociant de père en fils. Il vendait du grain, du houblon, du charbon de terre : sa probité était renommée; riche et sobre, calme et inexorable, son caractère se lisait sur ses traits impassibles. Avec ses six pieds de haut, qu'il semblait augmenter encore par son attitude roide et fière, marchant d'un pas ferme et lent, l'air solennel, la tête élevée, les lèvres contractées et le front pensif; dès que vous l'aviez vu, sa figure restait gravée dans votre mémoire. Pym devait avoir, au long parlement, cette physionomie. Ses phrases semées d'Ancien Testament, son costume sévère et toujours le même, complétaient sa ressemblance, ou plutôt son identité avec les signataires du fameux *Covenant*. Je ne me souviens pas d'avoir entendu Ezéchiel F... prononcer, pendant les deux mois que je passai près de son foyer, ni une parole condamnable ou hasardée, ni un mot échappé aux émotions de son cœur ou à la gaîté de l'esprit.

» Son long regard et sa mine austère dominaient toute la famille. Il parlait peu, et tous se taisaient, et tous suivaient l'ordre de cette voix grave. Nul ne discutait devant lui. Je l'ai vu faire du bien sans émotion, et se montrer sévère jusqu'à la dureté la plus inflexible, sans témoigner un regret,

patriarche de l'ancienne loi dans toute sa rigueur, mais il faut le dire aussi, dans sa grandeur et sa puissance.

» La précision pharisaïque, l'exacte observation des convenances qui dirigeaient tous les mouvemens de la famille, ne me promettaient point cet accueil cordial et bruyant que les peuples méridionaux font à leur hôte. En revanche, une certaine délicatesse d'hospitalité généreuse et antique me laissait toute liberté, en prouvant sa vigilante bienveillance par des actes et non par des démonstrations. Ceci me toucha vivement de la part d'une tribu si austère. Je ne crus pouvoir mieux lui prouver ma reconnaissance qu'en me conformant, autant qu'il était en moi, à la règle qu'elle ne prétendait pas m'imposer.

» On se levait à cinq heures dans toutes les saisons. Une heure se passait à prier, et (ce dont mon ignorance me permettait heureusement de m'abstenir) à murmurer sourdement ces vieilles rimes, consacrées par les anciennes souffrances du parti; rimes fanatiques, niaises, sanglantes, enthousiastes, et auxquelles la profondeur de la conviction mêlait quelque chose d'énergique et de grand. A huit heures, à deux heures et à sept, la vaste table de noyer, noircie par le temps, et toujours sans nappe, se chargeait d'alimens sains, abondans, qui ne variaient guère. Du haut de la maison jusqu'en bas, pas un meuble d'acajou, pas une seule trace de ces métaux précieux et de ces ornemens gracieux ou éclatans dont l'habitation de l'homme riche s'embellit. Partout le chêne bronzé et le noyer poli; de grandes chaises de six pieds, au dos plat, uni et ciré, au siége bas, toutes de bois, et faites pour servir de prie-dieu dans l'occasion; une seule horloge, fort inutile d'ailleurs, car l'habitude seule eût servi de clepsydre et de cadran à toute la famille; pour unique tenture, un papier d'un gris sombre, sans gravures, sans bordure, sans aucun embellissement profane; enfin, toutes les abominations de l'*Egypte* bannies avec une sévérité inouïe, même chez les Quakers; mais aussi le soin le plus minutieux

dans l'arrangement de toutes choses; un luxe de propreté, une sorte de décence lugubre, qui laissait dans l'âme une impression solennelle. Au fond du salon ou parloir, situé au rez-de-chaussée, dans un enfoncement de la muraille, se trouvaient placées symétriquement plusieurs tablettes de bois brun qui soutenaient les ustensiles et les vases à thé, faits en terre bleue de Wedgwood. Mes yeux se tournaient fréquemment vers ce précieux cabaret de porcelaine populaire, seul ornement du logis.

» Il y avait huit jours que je demeurais dans la maison. Après le dîner de deux heures, Ezéchiel F..., voyant mes regards fixés sur cet enfoncement où se trouvaient les seules traces de luxe mondain que j'eusse remarqué chez mes hôtes, me prit par la main et me conduisit, d'un air mystérieux, vers l'objet de mon involontaire attention. Il souleva une théière, retourna le plateau de bois qui la supportait, et me montra le revers de ce plateau. J'y vis un portrait en pied, sur un fond noir, et d'une exécution magnifique : c'était Cromwell. C'était là cette figure carrée, puissante, austère, l'idole toujours présente de la maison où j'étais; c'était là cette tête vaste et inflexible qui usurpa sa patrie et la changea. On l'avait représenté debout, la main sur la masse du parlement, le sourcil épais et froncé, la lèvre inférieure proéminente et insultante : tel se montra le hardi protecteur de l'Angleterre, conquise par sa ruse, quand, les larmes aux yeux, le nom du Très-Haut dans la bouche et sa courte épée dans la main, il balaya la tourbe imbécile et cauteleuse qui le gênait, mit les clefs du parlement dans sa poche, et se résigna, tout contrit, « with a deep awe and humble sorrou, » à régner seul désormais.

» Un sourire grave effleura les lèvres d'Ezéchiel, que je n'ai jamais vu rire que cette fois; puis il retourna le plateau, replaça la théière; tout retomba dans le morne silence accoutumé. »

Nous ne terminerons pas cet article sans signaler aussi à

l'attention du public le morceau sur Shakspeare qui est à la fin de ce volume. M. Chasles juge ce grand génie avec des vues larges et élevées; il serait à souhaiter que tous ceux qui en ont parlé se fussent placés à la même hauteur. Alors, comme il l'a dit :

« Au lieu d'un *génie monstrueux*, on verrait un poète sceptique, observateur calme et souvent cruel, frère de Montaigne, ému d'une pitié un peu ironique pour les hommes et d'un profond dédain pour les caprices du sort qui les élèvent et les écrasent. Au lieu d'un paysan grossier, doué de quelque génie, et sublime par hasard, on ne reconnaîtrait pas sans étonnement le véritable Shakspeare, âme mélancolique et concentrée, homme de mœurs élégantes, ami du noble Southampton, favorisé par Elisabeth, mais solitaire au milieu de cette presse de monde, qu'il traversa sans s'y mêler; isolé par l'originalité même d'une organisation mobile et tout intérieure; doué à la fois d'une exaltation platonique et tendre, d'une clairvoyance redoutable, et d'une compassion un peu ironique pour les prétentions et les hochets de ses semblables. »

LE NÉPENTHÈS, contes, nouvelles et critiques, par A. Loève-Veimars. 2 vol. in-8°. 15 fr.

UNE MOSAIQUE, par Mérimée. In-8°. 7 fr. 50 c.

M. Loève-Veimars a réuni divers articles qu'il avait déjà insérés soit dans des revues, soit dans les feuilletons du temps. Il y règne en général un style aisé, simple et de bon ton, chose rare maintenant; mais y avait-il, en conscience, là matière à former deux gros volumes? Quelques fragmens traduits de Heine, quelques morceaux de critique littéraire sur Corneille, Racine, Molière, Beaumarchais, Victor Hugo,

entremêlés de contes et de notices ; voilà le contenu de ce livre, auquel l'auteur, sur la demande de son éditeur, M. Ladvocat, libraire de S. A. R. le duc d'Orléans, a donné le titre de Népenthès, nom d'une plante narcotique dont parle Homère dans son Odyssée. M. Loève-Veimars pourrait certes mieux faire que de nous redonner ainsi en volumes ses articles de feuilleton ; mais une paresse inconcevable semble s'être emparée de tous nos jeunes écrivains. Nul d'entre eux ne songe à entreprendre quelque ouvrage sérieux et de longue haleine ; c'est à peine si quelques-uns s'astreignent à écrire un roman en deux ou trois volumes. « On ne lit plus » que les journaux, » est leur excuse banale, excuse qui ne signifie rien ; car le public lit toujours volontiers ce qui l'amuse et l'intéresse, et les romans de Scott n'ont jamais paru trop longs. Le même reproche peut être fait à M. Mérimée, auteur de la Chronique de Charles IX, dont le succès aurait dû l'engager à nous décrire de nouvelles scènes historiques, plutôt que de spéculer ainsi sur la publication d'articles que le public a déjà pu lire dans la *Revue de Paris*, et qui, pour la plupart, ne méritaient pas la réimpression.

MANUEL DE PENSÉES et de Maximes sur la religion, la morale, la politique et la littérature. In-12. 3 fr. 50 c.

Ce petit ouvrage est destiné principalement aux instituteurs, qui y trouveront une foule de pensées extraites de trois ou quatre cents auteurs, classées dans l'ordre des règles de la Grammaire française, de manière à leur fournir des exemples de l'application de ces règles. Ce choix a été fait avec tout le tact qu'exigent les livres destinés à l'instruction de la jeunesse, et il nous semble destiné à combler une lacune qui se faisait sentir dans toutes les grammaires.

VUES SUR L'HISTOIRE CONTEMPORAINE, par Louis DE CARNÉ. 2 vol. in-8°. 15 fr.

L'auteur de cet ouvrage appartient à la rédaction de la *Revue européenne*, recueil périodique qui se distingue par une critique élevée et une grande supériorité de style, mais dont les opinions politiques sont un singulier composé d'idées libérales et de mysticisme, de théories républicaines et de formes théocratiques. M. L. de C. nous annonce une régénération religieuse et politique, dont la catholique empreinte nous ferait grandement peur s'il ne prenait soin de nous rassurer en nous disant que « la conquête de cet avenir sera longue, et que plus d'une génération dormira entassée dans les fondemens du nouvel édifice. »

Il fait fort peu de cas, et même assez de mépris, de la grande réforme du 15e siècle.

« Le monde a mis quatre siècles à fausser toutes ses idées, à corrompre ses institutions et ses mœurs, et l'on s'étonnerait qu'il fallût beaucoup de temps pour défaire, à force de science et de charité, cette œuvre de la fausse science et de l'égoïsme ! Que voyons-nous, en effet, à partir du 15e siècle, autre chose que le scepticisme s'introduisant des sciences naturelles dans les études psychologiques, de la sphère de l'entendement dans celle de l'action, du monde philosophique dans le monde social ? »

Avec de tels discours on ramènerait promptement le monde à ce bon vieux temps où le pape, chef suprême de la chrétienté, gourmandait à son gré rois et empereurs, et d'un signe de sa main vouait à l'exécration générale quiconque ne se prosternait pas le front dans la poussière devant lui. Mieux vaut encore mille fois « cette œuvre de la fausse science et de l'égoïsme, » dont les fruits sont parfois peut-être un peu âpres, mais appartiennent à tous et ne nourrissent point d'esclaves.

HISTOIRE DES SUISSES à l'époque de la réformation, continuation de J. DE MULLER, par J.-J. HOTTINGER, traduite par L. VULLIEMIN. Tome 1er. In-8°. 6 fr. 50 c.

Le chef-d'œuvre de Müller était demeuré inachevé. La mort avait enlevé ce grand écrivain au moment où la Suisse se proposait de lui assurer une existence heureuse afin qu'il pût continuer à tracer les belles pages de son histoire. Nul jusqu'ici n'avait osé ramasser sa plume : un Zurichois, M. Hottinger, l'a essayé, et le succès a récompensé son courage. La traduction que nous annonçons est à la fois simple et élégante. C'est bien là le style dont on doit se servir pour écrire l'histoire, afin que sa lecture serve à ranimer et à entretenir le patriotisme.

HISTOIRE DES RÉVOLUTIONS DE MADAGASCAR depuis 1642 jusqu'à nos jours, par M. ACKERMAN. In-8°. 6 fr.

CONVERSATIONS DE LORD BYRON avec la comtesse de Blessington, faisant suite à ses Mémoires, traduit par Ch. M. LE TELLIER. 1 vol. in-8°. 7 fr. 50 c.

Le succès prodigieux qu'ont obtenu les *Mémoires sur lord Byron*, publiés par Thomas Moore, l'épuisement de presque toutes les éditions complètes de Byron, et même des traductions plus ou moins faibles de ses œuvres; toutes ces causes, et la célébrité du poète, donnent au *Journal de conversations* que nous annonçons une grande valeur, surtout aux yeux de

ceux qui ont dans leur bibliothèque les *Œuvres complètes de Byron* et les *Mémoires de Moore*. Voici, au surplus, un passage de l'introduction de ce journal, qui pourra en donner une juste idée :

« ..... Combien d'aveux naïfs et attachans, que de réflexions, que de pensées sublimes échappent au poète confidentiellement incliné sous la douce influence d'une femme, qui l'épanouit, comme un souffle de printemps l'anémone, ou mieux encore, comme une brise d'automne la marguerite près de s'effeuiller! Bien des détails précieux, bien des incidens curieux, bien des souvenirs intimes ne sont pas venus sous la plume de J.-J. Rousseau, dans ses *Confessions*, écrites en face de lui-même, qui auraient débordé son cœur et seraient tombés de ses lèvres en présence d'une femme élevée et sympathique. Byron aussi, le Jean-Jacques Rousseau de la poésie au 19e siècle, avait écrit ses mémoires et les avait légués au monde, comme une confession, comme une malédiction peut-être..... Ces pages mystérieuses ne nous sont venues que lacérées, et ses conversations avec lady Blessington sont d'autant plus curieuses, qu'elles renferment quelques révélations sur les *mémoires*, en même temps qu'elles nous mettent dans la confidence d'une foule d'aveux échappés dans le feu de la discussion et que Byron s'était peut-être abstenu de consigner dans ses souvenirs si indignement détournés ou modifiés! »

Ce journal de lady Blessington contient, en outre, deux pièces de vers inédites, et dont l'une est de la plus grande beauté. D'ailleurs, les conversations de Byron avec cette dame, d'un esprit si élevé, sont d'autant plus intéressantes, qu'elles roulent sur une foule de sujets divers, et sont autant d'études du cœur humain profondes et variées. On n'aura jamais si bien connu le caractère de Byron, s'il est possible de le connaître, qu'après avoir lu toutes ces esquisses si simples, si légères quelquefois, et souvent si graves, si métaphysiques ou si poétiques. Que de sophismes, que de pa-

radoxes, que d'opinions, que de pensées bizarres et contradictoires dans cet homme extraordinaire qui se faisait un plaisir de déconcerter tous les observateurs!.....

MÉMOIRES DE JACQUES CASANOVA DE SEINGALT, écrits par lui-même; édition originale, la seule complète. Tomes 1 et 2, ensemble de 54 feuilles. In-8°. 15 fr.

L'édition aura 8 vol. Déjà une fois les *Mémoires de Casanova* ont été publiés en français il y a quelques années; mais c'était une traduction de l'édition tronquée et défigurée faite en Allemagne, dans un temps où l'ouvrage n'aurait pas pu voir le jour en France. M. Brockhaus, libraire de Leipsick, entre les mains duquel passèrent les manuscrits français de l'auteur, ne crut pas devoir donner l'ouvrage dans son intégrité; il n'en fit donc traduire en allemand que des extraits, et c'est cette traduction qui, traduite de nouveau en français, a déjà, malgré ses imperfections, obtenu un bienveillant accueil de la part du public. L'édition que nous annonçons aujourd'hui est la publication des manuscrits originaux de Casanova, sans aucune altération; et il est inutile d'ajouter que ce n'était pas en effet sans raison que le libraire de Leipsick avait peur d'effaroucher ses lecteurs. L'auteur, dans sa préface, nous prévient, du reste, que ce n'est pas un livre de morale qu'il écrit.

... « Je n'ai point écrit ces Mémoires pour les jeunes gens qui, pour se garantir des chutes, ont besoin de passer la jeunesse dans l'ignorance; mais bien pour ceux qui, à force d'avoir vécu, sont devenus inaccessibles à la séduction, et qui, à force d'être demeurés dans le feu, sont devenus salamandres. Les vraies vertus n'étant qu'habitudes, j'ose dire que les vrais vertueux sont ceux qui les exercent sans se donner la moindre peine. Ces gens-là n'ont point l'idée de l'intolérance, et c'est pour eux que j'ai écrit. »

Je reçois une lettre d'Eugène, que je t'envoie. Je te prie d'écrire de ma part à ces aimables enfans, et de leur envoyer quelques bijoux. Assure-les bien que je les aime comme mes enfans. Ce qui est à toi ou à moi se confond tellement dans mon cœur, qu'il n'y a aucune différence.

Je suis fort inquiet de savoir comment tu te portes, ce que tu fais.

J'ai été dans le village de Virgile, sur les bords du lac, au clair argentin de la lune, et pas un instant sans songer à Joséphine.

L'ennemi a fait le 28 une sortie générale; il nous a tué ou blessé deux cents hommes, il en a perdu cinq cents, en rentrant avec précipitation.

Je me porte bien. Je suis tout à Joséphine, et je n'ai de plaisir ni de bonheur que dans sa société.

Trois régimens napolitains sont arrivés à Brescia; ils se sont séparés de l'armée autrichienne, en conséquence de la convention que j'ai conclue avec M. Pignatelli.

J'ai perdu ma tabatière; je te prie de m'en choisir une un peu plate, et d'y faire écrire quelque chose de joli dessus, avec tes cheveux.

Mille baisers aussi brûlans que tu es froide. Amour sans bornes et fidélité à toute épreuve. Avant que Joseph parte, je désire lui parler.

BONAPARTE.

PRIX : 4 FR. 50 C. PAR AN.

Ce journal paraît tous les mois (1).

BULLETIN LITTÉRAIRE

PUBLIÉ

PAR LA LIBRAIRIE

d'Ab. Cherbuliez et Cie,

A PARIS, RUE DE SEINE-SAINT-GERMAIN, N° 57;

ET A GENÈVE, RUE DE LA CITÉ.

N° 4. — JUILLET-AOUT 1833.

Théologie.

SERMONS DE A. COQUEREL, pasteur à Amsterdam. In-8°. 7 fr.

M. Coquerel, maintenant pasteur de l'Eglise de Paris, a publié, en 1828, à Amsterdam, ce recueil de sermons, qui est encore peu connu en France, et mérite à plus d'un titre d'être recommandé au public protestant.

(1) Les personnes qui désirent faire annoncer quelque ouvrage dans ce Bulletin, très-répandu dans toute la Suisse, sont priées d'en adresser un exemplaire à l'éditeur.

VOYAGE D'UN GENTILHOMME IRLANDAIS à la recherche d'une religion, par Th. MOORE; traduit de l'anglais par l'abbé D***. In-8°. 5 fr.

Ce volume, dans lequel le poète a posé sa lyre et échangé le rhythme harmonieux de ses charmantes mélodies, contre les rudes et arides argumens de la controverse, contient une apologie du catholicisme. L'Eglise protestante d'Angleterre s'est émue à l'apparition de ce manifeste, auquel la renommée de l'auteur ne pouvait qu'ajouter un vif intérêt; aussi, une foule de brochures ont bientôt été dirigées contre lui. En France, l'esprit de controverse est depuis trop long-temps éteint pour que ce volume puisse le réveiller. Nous ne pensons pas qu'aucun écrivain veuille consacrer sa plume à renouveler ces discussions oiseuses qui firent de tout temps à la religion plus de mal que de bien.

Philosophie, Politique, Education.

ESSAIS PHILOSOPHIQUES, suivis de la Métaphysique de DESCARTES, rassemblée et mise en ordre par L. A. GRUYER. 4 vol. in-8°. 30 fr.

Ces quatre volumes se composent des traités suivans:
De l'inertie de la matière et du mouvement;
De l'espace et du temps;
De l'attraction;
De la nature et des propriétés générales des corps;

Résumé de quelques hypothèses physiques où sont exposés les systèmes de Descartes, de Leibnitz, de Lesage;

Des fluides impondérables;

Doctrines de Cabanis et de M. Broussais sur l'origine de la sensibilité et de l'intelligence;

Résumé des opinions des philosophes anciens et modernes, jusqu'à la fin du moyen âge, sur les causes premières et l'éther universel;

Système des facultés de l'âme, de M. Laromiguière, avec des notes critiques;

Métaphysique de Descartes, rassemblée et mise en ordre.

PRINCIPES DE LOGIQUE, suivis de l'histoire et de la bibliographie de cette science; par le baron DE REIFFENBERG. In-8°. 7 fr. 50 c.

Cet ouvrage, destiné particulièrement à la jeunesse, se fait remarquer par une grande clarté, et les exemples qui y sont semés nous paraissent fort bien choisis pour attacher les élèves en les intéressant. Un précis de l'histoire de la science, tracé rapidement, et une bibliographie fort complète, terminent ce volume.

LE PETIT BOSSU ET LA FAMILLE DU SABOTIER; livre de lecture courante, pour les enfans et pour les adultes; par mademoiselle S. ULLIAC-TRÉMADEURE. In-12. 1 fr.

La Société d'instruction élémentaire a décerné à cet ouvrage le prix extraordinaire proposé pour la composition d'un bon livre destiné aux écoles élémentaires. Nous extrayons du rapport de la commission le compte-rendu suivant qui nous a paru donner la meilleure idée de ce livre :

« Un jeune bossu se distrait de l'idée affligeante de sa difformité

mité par un dévoûment éclairé au bonheur de ceux qui l'entourent; animé du noble désir d'enrichir les autres de ses propres connaissances, il se charge d'élever de pauvres orphelins. Ceux-ci, petits Bas-Bretons à demi sauvages, éprouvent d'abord pour lui une aversion qui ne le décourage point: peu à peu sa bienveillance persévérante les ramène; et il finit, à force de bons procédés, par se faire chérir d'eux comme un père. Il y a, dans cette combinaison si naturelle, un double enseignement implicite, qui mérite d'être mis dans tout son jour : gardons-nous d'une répugnance, souvent aussi injuste qu'elle est peu généreuse, à l'égard de ceux que la nature semble avoir traités avec défaveur; et vous qui seriez près de vous laisser abattre sous le poids du sentiment pénible de vos infirmités, redressez un front d'où ne doit pas être banni tout rayon de joie, rouvrez votre cœur à l'espoir de douces émotions devant la peinture des jouissances que peuvent vous procurer vos bienfaits! Du choix même de la localité, village obscur au fond d'un pays retardataire, ressort encore une autre leçon, consolante aussi pour une multitude de personnes: on n'est pas forcé de quitter le berceau de son enfance pour aller, au loin et à grands frais, chercher l'instruction; presque sans dépense, avec de la bonne volonté, partout on la trouve, partout on en profite. Le jeune instituteur, une fois qu'il s'est rendu maître du cœur de ses élèves, cultive leur intelligence. Il est curieux de voir d'abord les petits automates, à qui il a donné une âme, se regarder pour la première fois dans une glace. Leur étonnement, en présence du phénomène, va jusqu'à l'effroi; bientôt une explication de leur maître les rassure : c'est l'occasion d'une leçon d'où il a soin d'élaguer ce qu'ils ne pourraient comprendre. C'est avec la même précaution qu'il leur enseigne les procédés des différentes industries : de celles du tisserand, du fabricant de chandelles, du jardinier, du mégissier, du tanneur, etc. Ils acquièrent de même des notions succinctes de météorologie, d'astronomie, d'écono-

mie politique, d'histoire ancienne, d'histoire moderne, de législation, et une infinité d'autres.

La seconde partie de ce petit volume n'est pas moins riche, pas moins variée. Comme déjà le lecteur est initié à la plupart des procédés des arts, il trouve ici des développemens plus étendus, singulièrement propres à exciter son émulation, à lui faire désirer de ne pas rester au-dessous de ses jeunes modèles. Souvent, les élèves eux-mêmes font le résumé des leçons antérieures; le maître, avec sa bonté infatigable, les reprend quand ils se trompent, les remet sur la voie quand la mémoire leur manque. On aime à raisonner avec eux sur l'hydraulique, sur la métallurgie, sur la vapeur d'eau, un des moteurs les plus puissans et les plus usuels. On assiste pour ainsi dire à la fabrication du papier, du verre, du pain à la mécanique, à celle des épingles, qui passent chacune par les mains de quatorze ouvriers; à celle des aiguilles, qui en occupent jusqu'à cent vingt; viennent ensuite les manufactures de draps et d'autres tissus; les métiers du tireur d'or, d'argent, de fer; du fabricant de masques, etc. Je ne dois pas omettre quelques pages sur la chimie, sur l'imprimerie, ni des vues saines sur la vaccine, sur l'instruction populaire, sur l'utilité générale des machines, lors même qu'elles semblent blesser les intérêts des ouvriers attachés aux professions où elles s'introduisent. Enfin, on trouve un peu d'anatomie; car le corps de l'homme est aussi une admirable machine. Toutes ces connaissances sont entremêlées, sans affectation, d'excellens principes de morale. Le maître subordonne, dans tous les cas, l'étude de la science à la pratique de la vertu : après avoir inculqué de très-bonne heure à ses élèves l'amour de la patrie et la nécessité d'obéir aux lois, il les habitue surtout à l'exercice de la bienfaisance, qui n'exige point la richesse. »

TRAITÉ COMPLET DE DIPLOMATIE, ou Théorie générale des relations extérieures des puissances de l'Europe, d'après les plus célèbres autorités, par un ancien ministre. 3 vol. in-8°. 24 fr.

La diplomatie, à tort ou à raison, a pris rang parmi les sciences, et son influence sur le sort des nations est malheureusement trop grande pour qu'un ouvrage qui en expose les principes et les théories ne soit pas un livre de haute importance. C'est un code supérieur à tous les autres que les hommes qui se destinent à cette vocation ne sauraient trop étudier; car, plus que tous les autres aussi, il est obscur et sujet à cent interprétations différentes. Puisse l'étude de la théorie apporter un peu plus de célérité et de bonne foi dans la pratique!

MÉLANGES ET CORRESPONDANCE D'ÉCONOMIE POLITIQUE; ouvrage posthume de J.-B. SAY, publié par Charles COMTE. In-8°. 7 fr. 50 c.

J. B. Say a laissé une haute réputation en économie politique; c'est lui qui a en quelque sorte créé cette science en France, car le premier il en a donné un cours complet dont la clarté et l'élégance du style rendent la lecture tout-à-fait populaire.

Ce nouveau volume, que M. Charles Comte, son gendre, livre à la publicité, est un recueil d'opuscules et de lettres jusqu'à présent inédits. La correspondance de J.-B. Say avec Dupont de Némours qui, forcé de s'exiler à un âge avancé, s'était retiré en Amérique; avec Ricardo, Malthus, le prince

royal de Danemark, etc., sur divers sujets d'économie politique; ses lettres d'amitié à M. Dumont, offrent le plus vif intérêt. Quelques mélanges et un court exposé du principe de l'utilité terminent ce volume, digne de figurer dans toutes les bibliothèques à côté du Traité et du Cours d'économie politique. On aimera à y reconnaître à chaque page le savant professeur, l'habile logicien, l'homme vertueux, et le zélé philantrope dont les leçons ont si long-temps captivé la foule.

CONTES DE MISS HARRIET MARTINEAU sur l'économie politique; traduit de l'anglais par M. B. MAURICE. Tom. I. In-8°. 8 fr.

Nous ne saurions assez recommander au public cet excellent ouvrage, dans lequel mademoiselle Harriet Martineau présente, sous une forme amusante, les principes de l'économie politique mis en pratique. Cette science a jusqu'ici été peu populaire, quoique ce soit l'une de celles qui peuvent rendre le plus de services à la société. Mais, soit qu'en général, les gouvernemens aient peu favorisé sa propagation, soit que les auteurs, occupés de rassembler en un corps de science les principes encore presque inconnus de l'économie politique, n'aient pas eu le temps d'en simplifier l'étude, il n'est peut-être pas de science moins répandue que celle-là, ni qui ait plus de préjugés à vaincre. C'est donc une heureuse idée qu'a eue miss Martineau, de renfermer, dans des cadres ingénieusement tracés, ces vérités nouvelles qui sont la vraie base du bonheur de la société. Aussi, ses petits volumes ont-ils obtenu un immense succès en Angleterre, où chaque conte se publie séparément à un prix fort modique. Il est fâcheux que l'éditeur français n'ait pas adopté ce même mode de publication. Cet ouvrage, s'adressant à toutes les classes de

la société, devait être à la portée de toutes les bourses. Le pauvre peut y prendre des leçons d'économie, d'ordre, de travail; l'ouvrier, en lisant ces pages, apprendra à admirer ces machines que, dans son ignorance, il maudit et cherche souvent même à détruire, sans réfléchir que c'est sa propre ruine qu'il consomme ainsi; l'homme industrieux, le commerçant, le fabricant y trouvent d'utiles conseils; les riches, les rentiers y voient le meilleur usage qu'ils peuvent faire de leur argent, et tous, à côté de ces divers avantages particuliers, trouveront dans ces charmans Contes une lecture pleine d'intérêt; car si, sous le rapport de l'utilité, l'ouvrage de miss Martineau est éminemment recommandable, il ne l'est pas moins sous celui de l'agrément. On le lira comme on lit un roman, et, après avoir parcouru avidement tout le volume, on sera étonné d'avoir acquis, presque sans s'en apercevoir, une bonne dose de connaissances nouvelles.

Sciences et Arts.

MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES DE L'INSTITUT DE FRANCE. Tom. 12. In-4°. 20 fr.

Ce volume renferme les Mémoires suivans :
Eloge de sir Humphry David, par le baron Cuvier.
Eloge de L. N. Vauquelin, par le même.
Eloge d'Alexandre Volta, par M. Arago.
Cinq Mémoires sur les lames osseuses du palais dans les

principales familles d'animaux vertébrés, par M. Geoffroy Saint-Hilaire.

Observations et quelques Remarques sur la nature, les causes et le traitement de la goutte, par M. le baron Portal.

Mémoires sur les dents antérieures des mammifères rongeurs, par M. Geoffroy Saint-Hilaire.

Considérations générales sur les changemens qui s'opèrent dans l'état électrique des corps, par M. Becquerel.

Réflexions sur différentes manières de démontrer la théorie des parallèles, par M. Legendre.

Recherches sur les établissemens de bains publics à Paris, depuis le VIe siècle jusqu'à présent, par M. P. S. Girard.

Mémoire sur les avantages d'un procédé opératoire particulier que nous avons imaginé au commencement de ce siècle pour la cure radicale de l'hydrocèle vésiculaire, suivi d'une Notice sur l'hydrocèle vésiculaire ou hidatique, par le baron Larrey.

Expériences sur le mécanisme de la rumination, par M. Flourens.

Mémoire d'analyse sur le mouvement de la chaleur dans les fluides, par Fournier.

Expériences sur le développement de l'électricité par la pression, par M. Becquerel.

Considérations sur les décompositions électro-chimiques, par M. Becquerel.

Mémoire sur la division et la nomenclature des monnaies, par M. Costaz.

PHYSIOLOGIE DE L'HOMME ALIÉNÉ, appliquée à l'analyse de l'homme social, par S. PINEL. In-8°. 6 fr.

TRAITÉ DE CHIMIE, par J.-J. BERZÉLIUS; traduit par M. ESSLINGER sur des manuscrits inédits de l'auteur et sur la dernière édition allemande. 8 vol. in-8°. 60 fr.

Ce bel ouvrage est maintenant entièrement terminé. Il est regardé comme le traité de chimie le plus complet que l'on possède.

TRAITÉ COMPLET DE PHARMACIE THÉORIQUE ET PRATIQUE, contenant les élémens, l'analyse et les formules de tous les médicamens, leurs préparations chimiques, etc.; par J.-P. VIBERT. 4e édition, augmentée de toutes les découvertes les plus modernes. 2 vol. in-8°, fig. 16 fr.

MANUEL DU MOULEUR EN MÉDAILLES, ou l'Art de les mouler en plâtre, en soufre, en cire, à la mie de pain et en gélatine ou à la colle-forte; suivi de l'Art de clicher ou de frapper des creux et des reliefs en métaux; par M. F.-B. ROBERT. In-8°, fig. 1 fr. 50 c.

L'ART ÉGYPTIEN considéré dans toutes ses productions, temples, palais, colonnes, obélisques, colosses, statues, figurines, pierres gravées, peintures et manuscrits, réduites géométriquement; publiées d'a-

près les recherches des voyageurs, les monumens originaux ou des dessins inédits; par P.-F. TRANBLAY. Première livraison in-8° avec six planches. 20 fr.

RÉSIDENCES DE SOUVERAINS; parallèle entre plusieurs résidences de souverains de France, d'Almagne, de Suède, de Russie, d'Espagne et d'Italie; par C. PERRIER et P.-F.-L. FONTAINE. In-4° et Atlas in-fol. 30 fr.

Ces nouveaux parallèles d'architecture sont exécutés avec beaucoup de soin, et dignes à tous égards de la réputation de leurs auteurs.

PRINCIPES ÉLÉMENTAIRES DE LA MUSIQUE, en forme de dialogues; par madame BERNIER. In-4° avec musique. 4 fr.

L'auteur de cet ouvrage le présente au public dans l'espoir qu'il pourra contribuer à hâter les progrès de ceux qui se vouent à l'étude de la musique. Il a cru qu'un ouvrage destiné à graver dans la mémoire des élèves les premiers principes indispensables manquait à notre langue, et que celui-ci pourrait être utile, comme accessoire, aux diverses méthodes pratiques en usage.

Littérature.

POÉSIES.

AMOUR ET HAINE, poésies politiques et autres, par Léon d'Aurevilly. In-8°. 6 fr.

LE GIAOUR, traduction en vers avec le texte en regard; par L. Joliet. In-18. 4 fr.

HEURES PERDUES, poésies, par Félix Arvers. In-8°. 7 fr. 50 c.

Ce volume contient plusieurs pièces assez remarquables.

THÉATRE, ROMANS.

ALI-BABA, ou les Quarante Voleurs, opéra en quatre actes; par MM. Scribe et Mélesville. In-8°. 2 fr.

LE MARIAGE PAR ORDRE, épisode de l'Histoire de Russie, drame-vaudeville; par C. Desnoyer et Alboize. In-8°. 2 fr.

LE MOULIN DE JAVELLE, par Scribe et Mélesville. In-32. 1 fr.

DRAMATIC scenes from real life, by lady MORGAN. In-12. 5 fr.

Dans ce petit volume, lady Morgan peint, sous la forme dramatique, quelques scènes de la vie avec assez de bonheur. Cependant on y retrouve souvent des traces de cette exagération dont aucun de ses ouvrages n'est exempt. Une traduction française paraîtra sous peu de jours.

BÉATRIX CENCI, tragédie en 5 actes et en vers, par M. DE CUSTINE. In-8°. 3 fr. 50 c.

Cette pièce, si elle n'a pas un mérite dramatique bien supérieur, fera époque dans l'histoire du théâtre par sa destinée bizarre. L'auteur, désireux, comme tous les auteurs, de se voir représenter, obtint, en payant, que sa pièce serait jouée à la porte Saint-Martin. Sans obtenir un succès véritable, elle n'éprouva pas non plus un échec complet; le public, attiré par un brillant spectacle, s'y serait sans doute porté quelque temps; mais des susceptibilités d'artistes ont exigé que la pièce fût retirée, et l'auteur n'a eu d'autre ressource que l'impression contre cette criante injustice. Malheureusement la lecture est peu favorable à un drame dont le principal mérite consistait dans l'ensemble de la représentation et la beauté des décors.

ISABELLE, lettres publiées par DE SENANCOURT. In-8°. 7 fr. 50 c.

LÉLIA, par Georges SAND. 2 vol. in-8°. 15 fr.

Obermann, certain bouquin poudreux que nul ne lisait et

qui, depuis des années, demeurait enseveli dans l'oubli, fut, il y a peu, remis au jour par les soins de M. Sainte-Beuve, et grâce au zèle de la coterie, la poussière échappée de ses feuillets a bientôt fécondé le terrain. Pour faire pendant à l'homme solitaire, nous avons eu la femme solitaire, qui a du moins l'avantage de ne former qu'un très-petit volume; puis de l'union de ces deux aphrodites est sorti un monstre que MM. Sainte-Beuve et Cie nous annoncent comme un vrai phénomène littéraire, chef-d'œuvre du siècle. Hélas! pauvres lecteurs, n'allez pas écouter ces marchands d'orviétan, leurs spécifiques sont parfois dangereux, et vous pourriez vous repentir amèrement de votre bonhomie. *Lélia* n'est qu'une longue suite de déclamations immorales qui n'excitent que dégoût et colère, et dont le danger serait réel sur une jeune imagination quelque peu exaltée. Vous y trouverez de sardoniques sorties contre tout ce qu'il y a de bon et de respectable chez l'homme, l'apologie de plus d'un vice, et le repoussant tableau d'une femme qui, après avoir épuisé la coupe des plaisirs, s'est tout-à-coup retranchée dans la débauche de l'imagination, qui seule peut satisfaire sa fougue. *Lélia*, sous ce rapport, ne figurera pas mal à côté des plus mauvais ouvrages du siècle dernier, cette littérature infâme qui répugne à nos mœurs d'aujourd'hui. Du reste, point d'intérêt ni d'action, rien qui ressemble à un roman. Les héros de ce chef-d'œuvre sont d'abord Lélia, dont je vous parlais tout-à-l'heure; sa sœur, courtisane effrénée; un Tremnor, forçat libéré, joueur, faussaire, etc., qui est le type favori de l'homme pour Lélia; un jeune Sténio, poète enthousiaste, dont Lélia se joue, et qui finit par se suicider après s'être livré à tous les excès de la débauche; enfin, un prêtre Magnus qui, fou d'amour, étrangle Lélia.

Voilà l'œuvre de l'auteur de *Valentine* et de *Indiana*, dont on dit pourtant que le pseudonyme cache une jeune et jolie femme. Pour l'honneur du sexe féminin, nous refusons cette fois de le croire. Tant d'immoralité ne saurait se trouver dans

un cœur de femme, et surtout s'y montrer ainsi à découvert. Cependant vous verrez, malgré tout cela, que Lélia trouvera beaucoup de prôneurs parmi nos galans et complaisans aristarques : c'est pourquoi je voulais vous prévenir de ne pas vous laisser prendre à leurs insinuantes paroles. *Lélia* est un mauvais livre ; et c'est pitié de voir tant de richesses de style et d'imagination prodiguées ainsi en pure perte, car c'est un mauvais livre qui ne restera pas. Les efforts de la coterie qui ont ressuscité *Obermann* feront peut-être briller *Lélia* pendant quelques jours, comme ces bulles de savon qui, soufflées à grande peine par les enfans, reflètent un instant les couleurs de l'arc-en-ciel, puis éclatent bientôt ; mais, comme elles aussi, *Lélia* disparaîtra sans laisser de traces. Heureusement pour Georges Sand, ce n'est pas encore là son brevet d'immortalité ; je le souhaite, du moins, bien sincèrement.

MARIE, ou L'INITIATION, par Francis Dazur. 2 vol. in-8°. 15 fr.

ELFRIDE, par Arnoud-Fremy. 2 vol. in-8°. 15 fr.

Ces deux ouvrages rentrent dans la même catégorie que le précédent ; c'est la même antipathie de tout ce qui existe, la même apologie d'un état qui ne saurait se trouver nulle part, le même luxe de fleurs de rhétorique jetées à pleines mains. Ce genre paraît vouloir devenir à la mode, et l'horrible fait place à la mélancolie ascétique. C'est un pas de fait, quoiqu'il ne nous rapproche guère du vrai. Sans doute, nous ne prétendons pas le nier, il est bien peu d'hommes dans ce monde qui n'aient eu de ces heures de découragement où le dégoût et l'ennui s'emparent de vous et vous font vague-

ment soupirer après une autre existence plus heureuse. Mais pourquoi vouloir changer ces accidens de la vie en un état constant, et mouler tous ses personnages sur le même modèle? On dirait une harpe dont les cordes seraient montées sur le même ton, de manière à rendre toutes un son exactement uniforme. Quel que fût le talent de l'artiste et la beauté de ce son, il n'en pourrait jamais tirer qu'un bruit monotone et par conséquent ennuyeux.

Marie surtout est curieux par la teinte mystique qui y est répandue d'un bout à l'autre. Dans ce livre, car, en conscience, je n'ose plus dire ce roman, vu que cela ressemble davantage à un traité de théologie tel que ceux auxquels les moines donnaient nom de *somme*, et qui étaient ainsi très-bien nommés parce qu'ils étaient éminemment soporifiques; dans ce livre, dis-je, il est parlé d'une Geneviève « qui tenait à la fois de la » nature florissante où elle était éclose et du pays des âmes » où sa semence s'était formée..... C'était une âme toujours » repliée sur elle-même..... une demi-âme échappée du » ciel..... » et, en langue vulgaire, une bonne paysanne du Poitou qui se laisse séduire par un grand seigneur, et donne naissance à une fille du nom de Marie, qui est l'héroïne du roman. Une fois que la jeune fille a 16 ans, l'auteur, n'ayant plus besoin de sa Geneviève, la fait mourir, et tout le reste des deux volumes n'est plus que dissertations vaporeuses et amphigouriques par lesquelles la jeune Marie cherche à convertir un incrédule. Mais elle meurt à la peine, la pauvre fille. Je ne sais trop pourquoi. Sans doute que c'est encore pour complaire à l'auteur qui avait besoin d'un cadavre, et, qui plus est, d'un cadavre décomposé pour convaincre cet obstiné d'Hippolyte. Vous me demanderez sans doute quelle preuve l'on peut tirer d'un corps, une fois que l'âme, cette étincelle divine, l'a quitté pour remonter vers les cieux, sinon que ce corps tombe en pourriture, parce qu'il était de matière, et que ses particules doivent se diviser pour servir à la recomposition d'autres corps? Je n'en sais trop rien non

plus, mais tant y a que l'Hippolyte de Marie, que n'avaient jamais pu gagner des paroles exaltées, si séduisantes dans la bouche d'une jeune fille belle et pure, ne résiste pas un instant à l'odeur de la putréfaction, et confesse sa religion en se bouchant les narines. En vérité, l'on ne sait si l'on doit rire ou s'indigner en présence de pareilles absurdités. Comment peut-on oser mêler la religion à de si dégoûtans tableaux? Cela vient, je crois, de ce qu'on écrit plus par mode que par conviction, et que la plupart ne connaissent guère ce dont ils parlent.

AINÉE ET CADETTE, par Auguste RICARD. 4 vol. in-12. 12 fr.

M. Ricard, dont les romans obtiennent des succès dans une classe assez nombreuse de lecteurs, ne se croit pas pour cela en droit d'endosser le format in-8° comme tant d'autres de ses confrères dont les productions sont certainement moins lues que les siennes. C'est une modestie qui mérite d'être appréciée. Ses romans peignent en général d'une manière assez vraie les mœurs vulgaires de la société. On peut seulement lui reprocher d'imiter parfois un peu trop la licence de Pigault-Lebrun. Mais dans *Aînée et Cadette* il a évité ce travers et cherché à satisfaire les exigences de la critique sous plusieurs rapports. Le public lui saura gré sans doute de ses efforts.

HECTOR FIERAMOSCA, ou le Défi de Barletta, roman historique par D'AZEGLIO, traduit par BLANCHARD; précédé d'un Essai sur les romans historiques du moyen âge, par PAULIN. Paris: 2 vol. in-8°. 7 fr. 50 c.

Le traducteur de cet ouvrage dit dans sa préface qu'il est

attribué à Manzoni, et qu'en effet il est facile de reconnaître la main du maître. Une telle supposition nous a paru tout-à-fait mal fondée; c'est à la fois être injuste envers M. d'Azeglio que de le croire incapable d'écrire un roman, et rabaisser étrangement Manzoni en lui attribuant un livre où se rencontrent tous les défauts d'un commençant avec un style si différent du sien. Le *Défi de Barletta* n'est pas un mauvais roman, mais c'est un roman médiocre, où l'intérêt est faible, l'action languissante, quelques détails vrais et piquans, mais beaucoup d'autres superflus. Du reste, en le considérant comme un début, on peut espérer de voir un jour M. d'Azeglio prendre place parmi les bons romanciers, et nous ne l'aurions pas jugé si sévèrement si son traducteur n'avait voulu le faire passer sous le manteau de l'auteur des *Fiancés*.

LE CHASSEUR DE SPECTRES ET SA FAMILLE, par BANIM; traduit de l'anglais par Auguste PICHARD. 2 vol. in-8°. 12 fr.

Sous ce titre bizarre, M. Banim a su tracer habilement quelques traits originaux de ces mœurs irlandaises qui lui ont déjà fourni les sujets de plusieurs romans. Une ardente imagination de jeune homme vivement frappée par ces croyances et ces récits merveilleux, si communs parmi les paysans de l'Irlande, finit par engendrer une vraie monomanie qui porte le héros de ce roman à quitter la maison paternelle pour courir après les revenans sur les cimetières, et lui vaut le surnom de *Chasseur de spectres*. Quelques fripons profitent de cette bizarre exaltation unie à une extrême simplicité, et entraînent ce jeune homme dans un abîme de maux qui faillissent occasioner la ruine de toute sa famille. L'adresse et l'énergie de sa sœur, jeune fille vraiment héroïque, parviennent enfin à démasquer les imposteurs et à

guérir le Chasseur de spectres de sa triste folie. Les détails de toute cette intrigue, quoique peut-être un peu longs, et, défaut habituel de l'auteur, un peu trop chargés, offrent cependant un intérêt soutenu. D'ailleurs dans cet ouvrage, comme dans le précédent, rien ne sort de la vie réelle, et c'est un mérite digne d'être apprécié au milieu des productions surnaturelles qui font gémir la presse et les lecteurs.

STRUENZÉE, ou la Reine et le Favori, histoire danoise de 1769, par FOURNIER et Auguste ARNOULD. 2 vol. in-8°. 15 fr.

Ce roman, ou plutôt cet épisode de l'histoire du Danemark, est écrit avec beaucoup de charme, et les événemens y sont développés d'une manière pleine d'intérêt. Quoique nous ne partagions pas l'opinion émise par les auteurs dans leur préface sur les associations littéraires, nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître que, pour cette fois, la tentative est couronnée d'un plein succès.

TOMES JONES, ou Histoire d'un enfant trouvé, par FIELDING; traduction nouvelle et complète. 4 vol. in-8°. Fig. 30 fr.

Le chef-d'œuvre de Fielding n'existait jusqu'à présent en français que dans la mauvaise traduction de Laplace, et il y a long-temps que l'on sentait le besoin d'en avoir une nouvelle. Celle-ci nous a paru destinée à remplir cette lacune.

LES FRÈRES D'ARMES, par JAMES; traduit de l'anglais par A.-J.-B. DEFAUCONPRET. 2 vol. in-8°. 15 fr.

Les noms de l'auteur et du traducteur sont, à eux seuls, une recommandation pour ce roman, qui, s'il n'est pas d'un ordre supérieur, offre cependant du charme et de l'intérêt.

LES CENT ET UNE NOUVELLES DES CENT ET UN, ornées de 101 vignettes, dessinées par 101 artistes. Tome 1er. In-8°. Fig. 9 fr.

Les contes renfermés dans ce premier volume sont en général d'une grande médiocrité. En vain l'éditeur a-t-il mis en jeu toutes les ressources de sa féconde imaginative; il est probable que pour cette fois le public ne se laissera pas plus prendre à ces vignettes et à ces volumes de 9 francs qu'à ces pompeuses annonces qui remplissent la moitié d'un journal. Il serait bien temps qu'on ne traitât plus la librairie comme l'eau de Cologne qui guérit de tous maux : auteurs et libraires y trouveraient à la fois honneur et profit.

EUGÈNE, par Auguste DE VILLEBRUNE. 2 vol. in-8°. 15 fr.

LE LIBELLISTE, par Henri MARTIN. 2 vol. in-8°. 15 fr.

RACHEL, par madame Eugénie FOA. In-8°.
7 fr. 50 c.

LES SEPT FRÈRES. 4 vol. in-12. 12 fr.

UN PARVENU, ou le Fils d'un marchand de peaux de lapin, par Th. MAXIME. In-8°. 7 fr. 50 c.

LA BORNE, roman de mœurs, par Edouard ARTHAUD. 2 vol. in-8°. 15 fr.

LE MAUVAIS ŒIL, tradition dalmate, suivi d'une Nouvelle française, par BRISSET. In-8°.
6 fr. 50 c.

L'ORME AUX LOUPS, par Pascal THORRES. 2 vol. in-8°. 15 fr.

DEUX NOUVELLES DU BERRY, par un maître d'étude de l'Université. In-12. 1 fr. 50 c.

L'HONNÊTE HOMME, épisode sans date, pour servir à l'histoire du cœur humain; suivi de *Un mariage de la main gauche*; par Alfred DE CALVIMONT. In-8°. 7 fr.

ALBERT JACQUENARD, ou Deux ans de révolution; par RABAN. 3 vol. in-12. 9 fr.

LA BARONNE ET LE BANDIT, par RABAN. 4 vol. in-12. 12 fr.

JEANNE DE NAPLES, par E. M. MASSE. In-8°. 7 fr. 50 c.

CHRONIQUES BRETONNES des 13e, 14e et 15e siècles; par Ch. DE COMMEQUIÈRS. In-8°. 7 fr. 50 c.

LES JEUNES FRANCES, romans goguenards, par Th. GAUTHIER. In-8°. 7 fr. 50 c.

Le nombre des romans médiocres qui se publient chaque mois est si considérable que nous ne saurions songer à consacrer à chacun d'eux un article particulier, et nous nous voyons forcés de les annoncer en bloc et de les recommander sans plus de détails à la bienveillance du public, car la plupart, s'ils ne sont pas des chefs-d'œuvre, ne méritent pas non plus d'être tout-à-fait dédaignés, et les auteurs du *Libelliste*, de *Jeanne de Naples*, ont droit à des encouragemens particuliers. Nous n'en dirons pas autant de l'*Honnête homme*, plate rapsodie inspirée par l'esprit de parti ; ni des romans de Raban, dont la malheureuse fécondité semble croître en raison inverse du succès de ses ouvrages qui trouvent tous les jours moins de lecteurs.

L'EXCELLENZA, ou les Soirs au Lido, par E. ROGER DE BEAUVOIR. Tome 1er. In-8°. 7 fr. 50 c.

Ce volume, inspiré à son auteur par une admiration en-

thousiaste pour l'Italie, son beau ciel et ses gloires passées, renferme quatre contes : Massacio, Tobias le maître de chapelle, le Marquis, et les Mazini. Malgré l'affectation que met trop souvent M. Roger à faire de l'art plutôt qu'à écrire des contes, son livre excite l'intérêt et fera sans doute désirer au lecteur de voir bientôt paraître la suite. Les infortunes de maître Tobias sont très-plaisantes, et l'histoire du Marquis peint avec beaucoup d'énergie la fougue des passions et leur despotique empire sur le cœur de l'homme.

VALLÉE AUX LOUPS, souvenirs et fantaisies, par H. DE LATOUCHE. 7 fr. 50 c.

M. de Latouche a réuni dans ce volume divers fragmens de prose et de poésie échappés à sa plume spirituelle. Il est impossible d'analyser un semblable recueil, car c'est une véritable *olla potrida* où se trouvent pêle-mêle, élégies, légendes, contes, critiques, descriptions, etc., etc. Dans une préface qu'on lira avec plaisir, l'auteur s'excuse de tout reproche à cet égard, en rejetant la faute sur les vives sollicitations de son éditeur qui a voulu absolument un volume.

Géographie, Voyages, Histoire, Mémoires.

LA GRÈCE RÉGÉNÉRÉE, ou Description topographique du nouvel État indépendant de la Grèce et des frontières qui lui conviennent; suivie de notes justificatives et historiques; par SPIRIDION-BALBI, de Missolonghi. In-8°.

SOUVENIRS ATLANTIQUES, par Th. PAVIE. 2 vol. in-8°. 15 fr.

L'auteur de cet ouvrage, entraîné par une sorte de passion, a dès sa jeunesse parcouru les États-Unis, le bas et le haut Canada. Ses souvenirs sont une suite de fragmens écrits sous l'impression du moment dans les diverses circonstances où il s'est trouvé. Ils offrent un brillant tableau de l'Amérique et de belles descriptions de ses sites les plus pittoresques.

MÉMOIRES ET VOYAGES DU PRINCE PUCKLER-MUSKAU ; traduits de l'allemand par J. COHEN. 5 vol. in-8°. 37 fr. 50 c.

Ces lettres sur l'Angleterre, l'Ecosse, la Hollande et la France, sont écrites d'une manière fort amusante. La position élevée de leur auteur, en le mettant à même de voir les plus hautes sociétés, lui a fourni une riche provision d'observations critiques sur les mœurs et coutumes de l'aristocratie anglaise, qui offrent un intérêt très-piquant. Le nom de l'auteur n'a jamais été entièrement avoué ; l'ouvrage parut en Allemagne sous le titre bizarre de *Lettres d'un mort*, et lors que le traducteur français les attribua au prince Puckler-Muskau, ce seigneur repoussa cet honneur, et il écrivit à ce sujet une lettre qui se trouve en tête de l'un des cinq volumes.

LA GRANDE-BRETAGNE en 1832, par le baron D'HAUSSEZ, dernier ministre de la marine sous Charles X. 2 vol. in-8°. 12 fr.

Les ex-ministres de Charles X, après un jugement qui

condamne les uns à un exil forcé, les autres à la détention, ont presque tous cherché dans les lettres un refuge contre le malheur. MM. Peyronnet et de Polignac ont tour à tour, par quelque publication, rappelé au public leur existence; M. de Montbel nous a donné une Histoire du duc de Reichstadt, la plus complète et presque la seule qui ait été encore imprimée; aujourd'hui M. d'Haussez, imitant ses collègues, publie les observations que son séjour en Angleterre lui a laissé le loisir de faire. Son livre n'offre rien de bien remarquable, et il nous semble que lorsqu'on ajoute à son nom la qualité de ministre de la marine, on devrait trouver en Angleterre autre chose à dire que de critiquer, jusque dans les plus petits détails, l'ordonnance d'un dîner et la manière dont mangent les Anglais.

LETTRES ÉCRITES D'ÉGYPTE ET DE NUBIE en 1828 et 1829, par CHAMPOLLION le jeune. In-8°. Fig. 8 fr.

SOUVENIRS D'ORIENT, par Henri CORNILLE; Constantinople, Grèce, Jérusalem, Égypte. In-8°. 7 fr. 50 c.

Ces deux ouvrages offrent chacun dans son genre un haut degré d'intérêt. L'un est l'œuvre d'un savant dont les travaux ont acquis une renommée européenne; l'autre est le premier essai d'un jeune homme dont le style vif et pittoresque nous décrit avec beaucoup de charme des scènes de mœurs très-originales.

BULWER'S ENGLAND AND THE ENGLISH. In-8°. 5 fr.

THE SAME. In-12. 6 fr.

Cet ouvrage est divisé en cinq livres. Le premier, dédié au prince de Talleyrand, offre *un coup d'œil sur le caractère anglais;* le second traite *de la société et des mœurs;* le troisième,

de *l'état de l'éducation et de l'influence de la religion*; le quatrième est un *aperçu de l'esprit intellectuel de l'époque*; enfin le cinquième, dédié au peuple anglais, renferme des *considérations sur l'état politique de cette contrée*.

GAULE ET FRANCE, par Al. DUMAS. In-8°. 7 fr. 50 c.

Ce volume est un exposé rapide et brillant des faits de l'histoire de France depuis l'époque primitive jusqu'à Louis XI. M. Dumas cherche à reconnaître le doigt de Dieu dans les événemens qui se sont succédé, et à suivre l'intervention de la Providence dans la marche progressive de la civilisation. Dans un résumé qui termine son livre, il en tire des conséquences pour la solution du problème de l'avenir, et trace un tableau de la route qu'il croit assignée à la nation française. Cet écrit remarquable est destinée à servir d'introduction aux Chroniques qu'il se propose de publier incessamment.

MÉMOIRES DU MARÉCHAL NEY, duc d'Elchingen, prince de la Moskowa, publiés par sa famille. 2 vol. in-8°. 16 fr.

L'intérêt de ces Mémoires est surtout militaire. On y trouve l'historique très-détaillé de toutes les campagnes du maréchal. Dans le second volume, à l'occasion de l'invasion française en Suisse, l'éditeur donne aux habitans de ce pays des conseils fort sages; mais il y a peu d'exactitude et de vérité à représenter Aloys Reding, défendant son pays contre l'étranger avec honneur et courage, comme un énergumène sans talens, un chef de rebelles, fauteur de trouble et de désordre.

MÉMOIRES DE MADEMOISELLE AVRILLON, première femme-de-chambre de l'impératrice, sur

la vie privée de Joséphine, sa famille et sa cour. 2 vol. in-8°. 15 fr.

Quelques anecdotes curieuses jointes à beaucoup de faits déjà connus, et à une assez grande quantité de niaiseries fort peu intéressantes sur la garde-robe et les bijoux de l'impératrice Joséphine; voilà ce dont on a trouvé moyen de faire encore deux volumes à ajouter à l'innombrable quantité de ces Mémoires dans lesquels l'historien futur de notre époque sera fort embarrassé de trouver des matériaux solides sur quoi fonder son édifice.

OUVRAGES SOUS PRESSE.

MANUEL DU CULTE DOMESTIQUE, Exercices de piété et prières; par ZOLLIKOFER; traduits de l'allemand par le pasteur DUMAS. Nouvelle édition. In-8°. 4 fr. 50 c.

Le succès soutenu de cet excellent livre est le meilleur éloge qu'on en puisse faire. Déjà plusieurs éditions se sont écoulées, et il est devenu le manuel indispensable de tous les chrétiens éclairés. Ce succès est dû au langage noble et éloquent d'une piété fervente, mais dénuée de toute exagération.

HISTOIRE PARLEMENTAIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, ou Journal des assemblées nationales, depuis 1789 jusqu'en 1815, contenant la narration des événemens, les débats des assemblées, les discussions des principales sociétés populaires, et particulièrement de la société des Jacobins; les procès-verbaux de la commune de Paris, les séances du tribunal révolutionnaire, le compte-rendu des principaux procès politiques, le détail des bud-

gets annuels, le tableau du mouvement moral, extrait des journaux de chaque époque, etc.; précédée d'une Introduction sur l'histoire de France jusqu'à la convocation des états-généraux; par BUCHEZ et ROUX. 15 à 20 gros volumes in-8°.

Il en paraîtra tous les quinze jours un demi-volume de quinze ou seize feuilles, ou un volume par mois. Aussitôt que les souscripteurs le demanderont, on publiera un demi-volume par semaine, ou deux volumes par mois. Le prix de chaque demi-volume est de 2 fr. Le prix du volume est de 4 fr.

JOURNAUX.

LE POLONAIS, journal des intérêts de la Pologne. In-8°.

Il paraît une fois par mois un cahier de quatre à cinq feuilles in-8°.

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR LA FRANCE :

Six mois,	6 fr.
Un an,	10 fr.

POUR L'ÉTRANGER :

Six mois,	8 fr.
Un an,	14 fr.

JOURNAL DES CONNAISSANCES MÉDICO-CHIRURGICALES, et douze planches d'anatomie de régions de grandeur naturelle, gravées en taille douce et coloriées.

Il paraît chaque mois une livraison de 2 ou 3 feuilles grand in-8° avec une planche.

Le prix de l'abonnement est de 7 fr. 50 c. par an.

PARIS, IMPRIMERIE DE DECOURCHANT,
RUE D'ERFURTH, N° 1.

PRIX : 4 FR. 50 C. PAR AN.

Ce journal paraît tous les mois (1).

BULLETIN LITTÉRAIRE

PUBLIÉ

PAR LA LIBRAIRIE

d'Ab. Cherbuliez et Cie,

A PARIS, RUE DE SEINE-SAINT-GERMAIN, N° 57;

ET A GENÈVE, RUE DE LA CITÉ.

N° 5. — SEPTEMBRE 1833.

Théologie.

MANUEL DU CULTE DOMESTIQUE, exercices de piété et prières, par ZOLLIKOFER, traduit de l'allemand par le pasteur DUMAS. Nouvelle édition. In-8°. 4 fr.

Ces exercices de piété, dont le succès continu atteste le

(1) Les personnes qui désirent faire annoncer quelque ouvrage dans ce Bulletin, très-répandu dans toute la Suisse, sont priées d'en adresser un exemplaire à l'éditeur.

vrai mérite, sont destinés par l'auteur aux chrétiens éclairés et vertueux. Seuls susceptibles d'une vraie piété, ils sont aussi les seuls qui puissent entrer entièrement dans les idées et les sentimens exprimés dans ce livre. Et quand même plusieurs d'entre eux penseraient avec plus de profondeur et sentiraient plus vivement, cependant ils n'y trouveront rien d'incompatible avec leur façon de penser et de sentir, rien qui n'intéresse, plus ou moins, leur esprit et leur cœur.

De tels chrétiens, sans doute, ne s'astreindront pas servilement à des formulaires; cependant, ils ont quelquefois besoin d'un guide, de quelqu'un qui les anime, qui les excite, qui les aide à penser, et qui leur facilite cette occupation. Nous ne sommes pas toujours également disposés à la méditation et à la prière. Les affaires, les distractions de la vie mettent souvent des obstacles plus ou moins considérables à notre dévotion. Et d'ailleurs, n'aimons-nous pas avoir un ami qui se joigne à nous pour honorer Dieu et Jésus-Christ, qui nous rende attentifs à nos besoins spirituels, à nos intérêts communs; qui nous invite à recueillir nos esprits, à rentrer en nous-mêmes; qui excite en nous des idées et des sentimens dont nous avons déjà souvent senti la vérité et les douceurs? Le désir de l'auteur est de devenir un pareil ami pour la plupart de ses lecteurs.

Sciences et Arts.

ÉLÉMENS DE PHILOSOPHIE CATHOLIQUE, par M. l'abbé Combalot. In-8°. 5 fr. 50 c.

CORRESPONDANCE COMMERCIALE, suivie de la traduction allemande et anglaise des principaux termes employés dans les lettres, et terminée par un recueil explicatif des mots les plus usités dans le commerce; par AUGUSTE SCHIEBEL. In-8°. 6 fr.

Ce recueil est d'une grande utilité pour tous les jeunes gens qui se vouent au commerce; il remplace avantageusement celui de Mozin, qui était jusqu'à présent presque le seul en usage.

DICTIONNAIRE PITTORESQUE D'HISTOIRE NATURELLE et des phénomènes de la nature. — 1re livraison. In-8°, avec figures noires. 15 c.
— avec figures coloriées. 30 c.

L'ouvrage complet formera 4 volumes grand in-8°. Publié sous la direction de M. Guérin, déjà connu par ses travaux zoologiques, il réunira sans doute le mérite d'un bon livre à celui d'un livre à bon marché. Pour la Suisse, les prix seront de 20 centimes la livraison avec figures noires, et 40 centimes avec figures coloriées.

Littérature.

DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE AU 19e siècle, considérée dans ses rapports avec les progrès de la civilisation et de l'esprit national; par CYPRIEN DESMARAIS. In-8°. 6 fr.

MOEURS D'ALGER; JUIVE ET MAURESQUE; par H. BONNELLIER. In-8°. 7 fr. 50 c.

Le fond de ce roman est un épisode tiré de la chronique scandaleuse d'Alger sous l'intendance du duc de Rovigo. M. Bonnellier était secrétaire de l'intendance générale, et déguisant les acteurs sous des noms supposés, il raconte une scène de mœurs dont il fut témoin. Il s'agit de trois femmes qui s'échappèrent du harem d'un Maure et se réfugièrent chez un Français. Celui-ci fut embarqué pour leur avoir donné asile, et les trois femmes, rendues à leur légitime propriétaire, furent victimes de sa jalousie vengeresse : il leur coupa la tête de sa propre main.

UNE HEURE TROP TARD, par ALPHONSE KARR. 2 vol. in-8o. 15 fr.

Dans ce nouveau roman de l'auteur de *Sous les Tilleuls*, on remarque une prétention à l'originalité qui trop souvent n'aboutit qu'à une faible imitation du style et de la manière de Sterne. C'est dommage, plusieurs scènes peintes avec fraîcheur et vérité donnent à penser que M. Karr pourrait mieux faire. Cependant son livre sera sans doute beaucoup lu, car il offre de l'intérêt, chose assez rare par le temps qui court. Nous nous permettrons seulement de lui faire observer 1° que les Allemands disent : *Vergiss-mein-nicht* et non *Wergiss* qui ne signifie absolument rien; et qu'en général, quand on cite une phrase en langue étrangère, il faut tâcher de la citer correctement;

2° Que bien certainement jamais nul chef d'armée n'a été parler aux Allemands du soleil de Morat, car les Allemands n'ont rien eu de commun avec la bataille de Morat dans laquelle les Suisses battirent le duc de Bourgogne.

Ce sont de bien petites observations; mais lorsqu'on fait un livre, même un roman, il faut éviter d'y laisser de ces

grosses erreurs qui peuvent passer pour de l'ignorance aux yeux des lecteurs.

THE HEADSMAN, or the Abbaye des vignerons, a tale by FENIMORE COOPER. In-8°. 5 fr.

LE BOURREAU DE BERNE, ou l'Abbaye des vignerons, par F. COOPER; traduit de l'anglais. 4 vol. in-12. 10 fr.

Une ancienne loi de la république bernoise voulait que l'état de bourreau fût héréditaire, et que le fils fût nécessairement forcé de succéder à son père dans cette épouvantable charge. Tel est le thème quelque peu usé qui forme le fonds du nouveau roman de Cooper. Une jeune fille aime un bel inconnu, officier au service étranger, qui lui a sauvé la vie et qui, peu de temps après, sauve aussi celle de son père, baron bernois. Le baron veut lui donner sa fille, qui ne demande pas mieux que d'être à lui; mais l'inconnu, nommé Sigismond, refuse le bonheur qu'on lui offre ainsi, car non-seulement il n'est pas noble, mais encore il est fils du bourreau de Berne. Cet aveu fait frémir la jeune fille et son père; cependant, et en ceci M. Cooper a montré peu de connaissance de l'aristocratie bernoise, cette découverte ne suffit pas pour leur faire rejeter entièrement leur projet. Un doge de Gênes se trouve là fort à propos pour prendre les intérêts de Sigismond. L'intrigue se complique, et quand elle est bien embrouillée de mille incidens, l'auteur en sort brusquement par un dénoûment à la Molière qu'il trouve sur le sommet du grand Saint-Bernard. A l'aide de quelques enfans supposés et interposés tout s'arrange pour le mieux; Sigismond, au lieu d'être fils de bourreau, est fils de doge, et plus rien ne s'oppose à son mariage avec Adelheid de Willading.

M. Cooper ne rachète point les défauts de cette composition par le charme des détails qui dans Scott, par exemple,

font le plus souvent oublier l'absence totale d'intrigue. Presque tout le roman se passe en conversations fort longues, oiseuses et sans intérêt ni vérité. On peut reconnaître plus d'un souvenir, plus d'une imitation dans les caractères des divers personnages; enfin le talent du romancier américain ne se retrouve que dans une ou deux descriptions : celle d'un orage sur le lac de Genève, et celle d'une tempête sur le Saint-Bernard, par exemple. Au total, le *Bourreau* vaut bien le *Bravo* et l'*Heidenmauer*, mais il fait regretter que l'auteur de l'*Espion* et du *Dernier des Mohicans* ait quitté l'Amérique pour venir puiser ses sujets dans notre vieille Europe.

C'EST DE JEHANE LA PUCELLE, légende de la fin du 15e siècle. 2 vol. in 8o. 12 fr.

Pastiche littéraire, où le style de chronique est imité avec assez de bonheur. C'est l'histoire de la Pucelle d'Orléans racontée naïvement sans aucune réflexion ni critique.

LES RÉVERBÈRES, Chroniques de nuit du vieux et du nouveau Paris. 2 vol. in-8o. 15 fr.

Cet ouvrage est de M. Touchard Lafosse, auteur des Chroniques de l'Œil-de-Bœuf et de plusieurs autres livres historiques. Il offre des tableaux de mœurs tirés des différentes époques de l'histoire de Paris. Des agens de police remplacent ici le diable boiteux et nous dévoilent toutes les intrigues qu'ils parviennent à découvrir. Un pareil ouvrage exciterait le plus vif intérêt si la forme n'en était pas usée et ennuyeuse.

DISTRACTION, par FERDINAND FLOCON. 2 vol. in-8o. 15 fr.

Ces deux volumes renferment quatre contes qui nous ont paru assez médiocres.

LE SABBAT DES SORCIÈRES, traduit de l'allemand de LUDWIG TIECK. In-8°. 7 fr. 50 c.

Roman fondé sur un fait emprunté aux annales judiciaires des temps passés. Il se recommande par un intérêt fort attachant et des détails pleins d'originalité.

L'AUBERGE DES ADRETS, manuscrit de ROBERT MACAIRE, trouvé dans la poche de son ami BERTRAND. 4 vol. in-12. 12 fr.

Amplification d'une pièce de théâtre que le jeu des acteurs fit jouir d'un long succès à la porte Saint-Martin, ces quatre volumes ne renferment qu'un ramassis indigeste d'exploits de coupeurs de bourse, d'assasinats et d'aventures de bagne.

LA DOUBLE MÉPRISE, par l'auteur du théâtre de CLARA GAZUL (M. MÉRIMÉE.) In-8°. 7 fr. 50 c.

« Julie de Chaverny était mariée depuis six ans environ, et depuis à peu près cinq ans et six mois elle avait reconnu qu'il lui était non-seulement impossible d'aimer son mari, mais encore qu'il lui était bien difficile d'avoir quelque estime pour lui. »

« Pour Chaverny, c'était un assez bel homme, un peu trop gros pour son âge, au teint frais, sanguin, et qui, par caractère, ne se donnait pas de ces inquiétudes vagues qui tourmentent souvent les gens à imagination. Il croyait pieusement que sa femme avait pour lui une amitié douce (il était trop philosophe pour se croire aimé comme au premier jour de son mariage), et cette persuasion ne lui causait ni plaisir ni peine; il se serait également bien accommodé du contraire. Il avait servi plusieurs années dans un régiment de cavalerie, mais ayant hérité d'une fortune considérable, il s'était

dégoûté de la vie de garnison, avait donné sa démission et s'était marié. » Mais en renonçant à la vie de soldat il n'en avait pas abjuré les habitudes. Le vin, la table, la pipe et la grosse joie étaient ses plaisirs favoris qu'il préférait aux spectacles, aux bals et à toutes les jouissances du grand monde. De pareils goûts ne pouvaient trouver grâce devant sa femme, et pour se soustraire au dédain qu'elle lui marquait, Chaverny avait des maîtresses. Sa conduite aurait presque autorisé Julie à écouter les protestations de Châteaufort, jeune officier du régiment de Chaverny, d'une figure charmante, fort aimable, un peu fat, très-protégé du ministre de la guerre, qui fréquentait avec une grande assiduité le salon des jeunes époux. Cependant le sentiment du devoir était trop fortement imprimé dans le cœur de Julie pour s'effacer devant les séductions du premier homme qui tenterait de l'en détourner. Elle repousse avec fierté l'aveu de Châteaufort et reste insensible à toutes ses tentatives, alors même que son mari l'expose à l'affront le plus cruel pour une femme, celui de se trouver côte à côte avec la fille sans honneur et sans pudeur qui est sa rivale préférée. Sur ces entrefaites, un jeune Darcy, que Julie avait connu et remarqué autrefois entre ses adorateurs avant qu'elle fût mariée, arrive de Constantinople, où il était depuis long-temps secrétaire d'ambassade. Julie le rencontre dans le salon d'une dame de ses amies. Son imagination lui fait voir sous de brillantes couleurs cet homme qui, s'il l'avait épousée, l'eût peut-être rendue heureuse; son cœur malade se persuade qu'il l'aime et qu'il est aimé, et Darcy, homme froid, sensuel, qui n'a pas la moindre poésie dans l'âme, profite d'une façon fort brusque et presque brutale des circonstances que le hasard jette au-devant de lui.

Cette esquisse de mœurs, peinte d'après nature, offre un grand charme de détail et de style.

Histoire.

LA VENDÉE ET MADAME, par le général DERMONCOURT. In-8°. 8 fr.

Ce récit de la dernière guerre de Vendée, écrit par le général dont le zèle et l'activité ont puissamment contribué à pacifier ce malheureux pays, offre un intérêt tout-à-fait attachant. Cette *déplorable échauffourée*, comme l'appellent les principaux légitimistes eux-mêmes, présente quelque chose de si merveilleux, qu'on est avide de tous les détails qui ont rapport à l'expédition de l'aventureuse duchesse. La relation que nous annonçons jette un grand jour sur toutes les menées carlistes, sur les moyens qu'ils avaient à leur disposition, et si la faiblesse de leurs ressources excite encore plus l'indignation contre leur coupable tentative, d'un autre côté le caractère loyal et dévoué des Vendéens fait regretter que tant de sacrifices aient été dissipés pour une si mauvaise cause. Le passage suivant que nous extrayons de ce volume explique à la fois comment la duchesse de Berry a pu sans crainte s'exposer au milieu de la France, et pourquoi la police, malgré ses fonds secrets, fut si long-temps avant de pouvoir la découvrir. C'est le récit de la manière dont M. Berryer fut introduit auprès de la duchesse.

« A deux heures de l'après-midi, M. Berryer monta dans un petit cabriolet de louage, et comme en y montant il demandait à la personne de confiance que la duchesse avait à Nantes quelle route il fallait prendre et quel lieu Madame habitait, cette personne lui montra du doigt un paysan qui se tenait au bout de la rue sur un cheval gris pommelé, et lui dit seulement : « Vous voyez bien cet homme, vous n'avez qu'à le suivre. »

» En effet, à peine l'homme au cheval gris vit-il la voiture de M. Berryer se mettre en marche, qu'il fit prendre à sa monture un trot qui permettait à M. Berryer de le suivre sans le perdre de vue; ils traversèrent ainsi les ponts et entrèrent dans la campagne : le paysan ne retournait même pas la tête et paraissait s'inquiéter si peu de la voiture à laquelle il servait de guide, qu'il y avait des momens où M. Berryer se croyait dupe d'une mystification. Quant au cocher, comme il n'était pas dans la confidence, il ne pouvait donner aucun renseignement sur la route à suivre, et comme, lorsqu'il avait demandé : « Où allons-nous ? notre maître, » le maître avait répondu : « Suivez cet homme, » il obéissait strictement à cette injonction, ne s'occupant dès-lors pas plus du guide que le guide ne s'occupait de lui.

» Après deux heures et demie de marche, qui ne furent pas pour M. Berryer sans inquiétude, on arriva à un petit bourg. L'homme au cheval gris s'arrêta devant l'auberge. M. Berryer en fit autant. L'un descendit de son cheval, l'autre de sa voiture, pour continuer la route à pied. M. Berryer dit à son cocher de l'attendre jusqu'au lendemain à six heures du soir, et suivit son bizarre conducteur.

» Au bout de cent pas, le guide entra dans une maison, et comme pendant la route M. Berryer avait gagné du chemin sur lui, il y entra presque en même temps. L'homme ouvrit la porte de la cuisine, où la maîtresse du logis était seule, et lui montrant M. Berryer qui marchait derrière lui, il ne lui dit que ces mots : « Voilà un monsieur qu'il faut conduire. — Où le conduira, répondit la maîtresse de la maison. » A peine ces paroles furent prononcées que le guide ouvrit une porte, et sortit sans donner à M. Berryer le temps de le remercier ni de paroles, ni d'argent. La maîtresse de la maison lui fit signe de s'asseoir, et continua, sans lui adresser un seul mot, de vaquer aux affaires du ménage, comme s'il n'y avait point là un étranger. Un silence de trois quarts d'heure à peu près succéda à la marque de stricte politesse que venait de rece-

voir M. Berryer, et ne fut interrompu que par l'arrivée du maître ; il salua l'étranger sans manifester ni étonnement ni curiosité, seulement il chercha des yeux sa femme, qui lui répéta de la place où elle était, et sans interrompre ce qu'elle faisait, les mêmes mots que le guide lui avait dits : « Voilà un monsieur qu'il faut conduire. »

» Après quelques questions adressées à M. Berryer, le paysan fit seller deux chevaux, son garçon de ferme en monta un, M. Berryer l'autre, et ce nouveau guide le conduisit, aussi silencieusement que le premier, jusqu'à une métairie où ils arrivèrent à huit heures et demie du soir.

» Le maître était couché; il avait passé la nuit précédente à un rendez-vous, et la journée à cheval; il était trop fatigué pour se lever; un de ses parens descendit à sa place et reçut M. Berryer. Dès que celui-ci se fut nommé, et qu'il lui eut dit qu'il désirait se rendre auprès de la duchesse, il donna ses ordres pour le départ. Il se chargeait lui-même de servir de guide au voyageur.

» En effet, dix minutes après ils partirent tous deux à cheval. Au bout d'un quart d'heure, un cri retentit à cent pas devant eux; M. Berryer tressaillit, et demanda quel était ce cri. « C'est notre éclaireur, répondit tranquillement le chef vendéen, qui demande à sa manière si le chemin est libre. Ecoutez, et vous allez entendre la réponse. » A ces mots, il étendit sa main, la posant sur le bras de M. Berryer, et le forçant ainsi d'arrêter son cheval. En effet, un second cri se fit entendre, venant d'une distance beaucoup plus éloignée : il semblait l'écho du premier, tant il était pareil. « Nous pouvons avancer, la route est libre, reprit le chef en remettant son cheval au pas. — Nous sommes donc précédés d'un éclaireur ? — Oui, nous avons un homme à deux cents pas devant nous, et un à deux cents pas derrière. — Mais quels sont ceux qui lui répondent ? — Les paysans dont les chaumières bordent la route. Faites attention lorsque vous passerez devant l'une d'elles, et vous verrez une petite lucarne

s'ouvrir, une tête d'homme s'y glisser, y demeurer un instant immobile comme si elle était de pierre, et ne disparaître que lorsque nous serons hors de vue. Si nous étions des soldats de quelque cantonnement environnant, l'homme qui nous aurait regardés passer sortirait aussitôt par une porte de derrière ; puis, s'il y avait aux environs quelque rassemblement, il serait prévenu, un quart d'heure avant son arrivée, de l'approche de la colonne qui croirait le surprendre. » En ce moment le chef vendéen s'interrompit. « Ecoutez, murmura-t-il en arrêtant son cheval. — Qu'y a-t-il ? dit M. Berryer, je n'ai entendu que le cri habituel de notre éclaireur. — Oui, mais aucun cri n'y a répondu, il y a des soldats dans les environs. »

» A ces mots il mit son cheval au trot, M. Berryer en fit autant ; presque au même instant, l'homme qui formait l'arrière-garde les rejoignit au galop. Ils trouvèrent à l'embranchement des deux routes, leur guide immobile et indécis. Le chemin bifurquait, et, comme on n'avait, ni d'un côté ni de l'autre, répondu à son cri, il ignorait lequel de ces deux sentiers il fallait prendre : tous deux, au reste, conduisaient les voyageurs à leur destination.

» Après un moment de délibération à voix basse entre le chef et le guide, celui-ci s'enfonça sous la voûte sombre qui était à droite ; cinq minutes après, M. Berryer et le chef se mirent en marche par le même chemin, laissant immobile, à la place qu'ils quittaient, leur quatrième compagnon, qui, cinq minutes après les suivit à son tour. A trois cents pas plus loin, M. Berryer et le chef trouvèrent leur éclaireur arrêté, il leur fit un signe de la main pour commander le silence, et laissa tomber à voix basse ces paroles : « Une patrouille ! En effet, ils entendirent ce bruit régulier de pas que fait une troupe en marche ; c'était une de nos colonnes mobiles qui faisait sa ronde de nuit. Bientôt le bruit se rapprocha d'eux, et ils virent se dessiner sur le ciel les baïonnettes des soldats, qui, pour éviter l'eau qui coulait dans les

chemins creux, n'avait suivi ni l'une ni l'autre des deux routes dont l'embranchement avait causé l'hésitation du guide, mais avaient gravi le talus, et marchaient de l'autre côté de la haie sur le terrain qui dominait les deux sentiers creux par lesquels il était encadré. Si un seul des quatre chevaux eût henni, la petite troupe était prisonnière; mais comme s'ils avaient compris la position de leurs maîtres, ils restèrent silencieux comme eux, et les soldats passèrent sans se douter près de qui ils avaient passé. Quand le bruit des pas se fut perdu dans l'éloignement, les voyageurs se remirent en route. »

MACHIAVEL, son génie et ses erreurs, par A. F. ARTAUD. 2 gros vol. in-8°, ornés d'un portrait et de plusieurs *fac-simile*. 20 fr.

Cet ouvrage, que nous recommandons au public comme un livre du plus grand intérêt, présente un tableau fort bien tracé de la vie de Machiavel, telle qu'elle ressort de ses ouvrages et de l'histoire de son époque. Rien de complet n'existait jusqu'à ce jour, et ce n'était pas une médiocre tâche que de raconter cette existence multiple, de suivre dans toutes ses vicissitudes ce vaste génie qui a été si diversement jugé. M. Artaud ne s'est pas caché les difficultés de l'entreprise : « J'ai entrepris, dit-il, d'écrire l'histoire d'un des plus grands et des plus célèbres génies des temps modernes. La vie de cet illustre Florentin a cela de remarquable qu'elle peut être composée d'après ses propres ouvrages; ils ont été si nombreux et si variés; il y a tant d'hommes à part dans Machiavel seul, que les matériaux abondent et ne peuvent être épuisés : le politique pratique, le politique consultant, trop asservi cependant à quelques idées barbares du 16e siècle; le commentateur profond d'Aristote, de Platon, de Tite-Live, de Tacite, de Salluste et de saint Thomas; le régénérateur des règles de la

saine comédie; le conteur joyeux, le poète tour à tour érotique et satirique; le défenseur infatigable des droits raisonnables de son pays; l'observateur attentif et pénétrant des usages de l'Europe civilisée de son temps; l'historien sublime; le publiciste universel, l'un des modèles de notre Montesquieu; le stratége moderne qui a enseigné, le premier, les préceptes de l'art de la guerre, depuis la découverte de l'artillerie. Toutes ces différentes nuances d'érudition, de sagacité, d'invention, de patriotisme, de méditation d'esprit créateur, vont successivement passer sous nos yeux dans l'ordre où elles se sont développées: année par année, nous accompagnerons le précepteur, quelquefois imprudent, du pouvoir, l'écrivain inimitable, le citoyen généreux, le judicieux conseiller des hommes de guerre. »

Ce court exposé montre assez quelle vaste érudition et quelles profondes études a dû nécessiter un tel livre. Jugeant avec la plus parfaite impartialité chaque action de la vie de Machiavel, et se tenant en garde contre toute prévention, M. Artaud nous montre tour à tour le grand homme dans le malheur et dans la prospérité, demeurant toujours fidèle au parti qu'il avait embrassé, déployant des talens nouveaux à mesure que de nouvelles circonstances se présentaient à lui, restant, au milieu de la corruption générale, citoyen probe, ami de la bonne foi, plein d'une énergie salutaire qu'il cherchait à inspirer à ses compatriotes. Enfin, il le conduit aux derniers instans de sa vie, mourant pauvre, parce qu'il avait été honnête homme, et manifestant des sentimens religieux à son lit de mort.

L'histoire littéraire de l'Italie est trop intimement liée à la sienne pour qu'on puisse écrire la vie de Machiavel sans esquisser l'Iliade dont il fut la cause et le sujet. M. Artaud passe donc en revue les plus grands génies des siècles suivans qui parurent dans la mêlée pour lui ou contre lui. Il expose à nos yeux toutes les pièces de ce grand procès qui dure depuis plus de trois cents ans; et afin que chacun puisse s'en

faire juge selon ses opinions, il l'accompagne de tous les détails et de toutes les preuves que demandait le sujet.

L'analyse des nombreux ouvrages de Machiavel n'est pas la partie la moins intéressante de ce livre. En général ces ouvrages sont peu connus, peu lus, et c'est rendre un vrai service à la littérature que de produire au grand jour des chefs-d'œuvre enfouis sous la poussière des bibliothèques. Un beau portrait du célèbre Florentin, plusieurs *fac-simile* et quelques pièces de poésie jusqu'à ce jour inédites, ajoutent encore au mérite de cette importante publication.

DICTIONNAIRE BIOGRAPHIQUE, universel et pittoresque, contenant 3000 articles de plus que la plus complète des biographies publiées jusqu'à ce jour. 4 vol. in-8° grand-raisin, ornés de 120 portraits. 48 livraisons qui paraîtront tous les mardis. Prix de chaque livraison. 40 c.

Bien que rédigé par plusieurs hommes de lettres et biographes, l'esprit de cet ouvrage sera un; écrit dans un esprit de nationalité et de progrès, il n'immolera point les gloires étrangères à un amour mal-entendu du pays, et il sera empreint de tolérance pour toutes le opinions consciencieuses, quelle que soit leur tendance.

Nous avons voulu que les traits des hommes les plus célèbres de tous les pays fussent reproduits en tête de leurs notices. L'essor que vient de prendre la gravure en Angleterre et en France nous a mis à même d'exécuter ce projet avec un luxe inusité jusqu'ici. Les dessins de M. Lecurieux, confiés à MM. Andrew, Best et autres graveurs, viendront donc, en très-grand nombre, orner cette publication, dont l'art du typographe concourra à assurer la brillante exécution.

Sous presse :

DICTIONNAIRE GÉOGRAPHIQUE, universel et pittoresque. 2 très-forts vol. in-8° grand-raisin, ornés d'un grand nombre de vues, monumens, costumes, etc.

La première livraison paraîtra le 1er novembre.

NOUVEAU DICTIONNAIRE DES ORIGINES, inventions et découvertes dans les arts, les sciences, la géographie, l'agriculture, le commerce, etc.; par M. Fr. Noel, inspecteur-général des études, et M. Carpentier, ancien professeur de rhétorique, auteur du Gradus français. Seconde édition, revue, corrigée et augmentée de plus de 800 articles par les auteurs, et par M. Puissant fils, ancien élève de l'école polytechnique. 4 vol. in-8° à deux colonnes, publiés en 30 livraisons. 50 cent. la livraison de 4 feuilles. (64 pages à deux colones.)

LA FRANCE, description géographique, statistique et topographique universelle, présentant l'état actuel physique, moral, politique, militaire, administratif, judiciaire, religieux, financier, agricole, industriel, commercial, scientifique et littéraire des départemens de la France et de ses colonies; avec une carte et un dictionnaire biographique et topographique de chaque département; publiée sous les auspices de S. A. R. Mgr. le duc d'Orléans, par MM. Dufau et Loriol, avec la coopération d'une société d'administrateurs, de députés, de savans et d'hommes de lettres de Paris et des départemens.

Conditions de la souscription :

LA FRANCE sera publiée par livraisons, qui paraîtront tous les quinze jours, à partir de novembre prochain.

Chaque livraison contiendra un département complet, accompagné de sa carte

Les Souscripteurs paieront 25 centimes la feuille.

Chaque département pris séparément : 30 centimes la feuille.

On ajoutera, pour frais de poste, 5 centimes par feuille.

Chaque département formera huit à dix feuilles in-8° semblables au *Prospectus*. Les feuilles au-delà de ce nombre seront livrées *gratis* aux Souscripteurs de l'ouvrage complet, qui formera vingt volumes in-8° de quarante feuilles environ, pour lesquels ils recevront des titres et des couvertures.

PARIS, IMPRIMERIE DE DECOURCHANT,
RUE D'ERFURTH, N° 1.

PRIX : 4 FR. 50 C. PAR AN.

Et 1 fr. en sus pour les départemens.

Ce journal paraît tous les mois (1).

BULLETIN LITTÉRAIRE

PUBLIÉ

PAR LA LIBRAIRIE

d'Ab. Cherbuliez et Cie,

A PARIS, RUE DE SEINE-SAINT-GERMAIN, N° 57;

ET A GENÈVE, RUE DE LA CITÉ.

N° 6. — OCTOBRE A DÉCEMBRE 1833.

Théologie.

DE IMITATIONE CHRISTI et contemptu mundi omniumque ejus vanitatum, *Codex de Advocatis* sæculi XIII. Editio secunda, curante EQUITE G. DE GREGORY, J.-U., doctore præside honorario in suprema regia curia Aquarum-Sextiarum. Parisiis,

(1) Les personnes qui désirent faire annoncer quelque ouvrage dans ce Bulletin, très-répandu dans toute la Suisse, sont priées d'en adresser un exemplaire à l'éditeur.

typis Firmin Didot fratrum, 1833. 1 vol. in-8°, avec 6 planches. 10 fr.

Il existe une édition d'après l'orthographe du manuscrit, tirée à cent exemplaires, sur grand papier vélin, avec sept gravures. 20 fr.

COLLECTION DE LETTRES CHRÉTIENNES, publiée par M. le pasteur GONTHIER. Tomes 4 et 5. 2 vol. in-12. 6 fr.

Le quatrième volume renferme des lettres du XVIIIe et du XIXe siècles. Le cinquième contient, sous le titre de *Lettres offertes aux âmes affligées*, un recueil de lettres pour la plupart inédites.

Jurisprudence.

DES FRAIS DE JUSTICE en matière criminelle, correctionnelle et de simple police, ou Commentaire du réglement du 18 juin 1811, fondé sur les instructions générales et particulières du ministère de la justice, la jurisprudence de la Cour de cassation, et la législation tant ancienne que moderne; suivi du texte et des motifs de l'ordonnance royale du

18 septembre 1823, contenant le Tarif des dépens en matière d'expropriation pour cause d'utilité publique; publié, avec l'autorisation de M. le garde-des-sceaux, par A. DE DALMAS, chevalier de la Légion-d'Honneur, chef du bureau des affaires criminelles au ministère de la justice. 1 vol. in-8° de 5 à 600 pages, imprimé sur papier collé. 8 fr.

Présenter avec ordre et clarté, à la suite de chaque article du réglement, les nombreuses instructions ou décisions qui y ont un rapport direct ou indirect, et les modifications que quelques-uns de ces articles ont reçues; indiquer toutes les difficultés qu'une expérience de vingt-deux ans a signalées, en en rapprochant les solutions qui leur ont été données ou celles qu'elles paraissent susceptibles de recevoir d'après les inductions qu'on peut tirer, tant des décisions déjà rendues, que de la jurisprudence et de la législation; examiner les questions que font naître les procès suivis, soit à la requête, soit avec l'intervention des parties civiles et des administrations ou établissemens publics qui leur sont assimilés, en rappelant les règles qui sont propres à ces administrations et établissemens; dire les cas où la condamnation aux dépens doit être ou non solidaire; faire remarquer les dépenses qui, dans tous les cas, doivent rester à la charge de l'Etat; enfin, ne rien omettre de ce qui a trait aux frais de justice criminelle, voilà le plan auquel on s'est rigoureusement astreint dans tout le cours de cet ouvrage, qui reproduit, en les développant et en donnant leurs motifs, toutes les décisions contenues dans l'instruction générale du 30 septembre 1826, et devient le complément indispensable de cette instruction, non-seulement parce qu'il indique une foule de décisions particulières qu'elle n'a pas mentionnées, mais aussi parce qu'il présente toutes les décisions postérieures, qui ont eu pour objet, soit

de résoudre les questions qui ne s'étaient pas encore élevées à l'époque ou elle a paru, soit d'expliquer ou de modifier plusieurs de ses parties.

Sciences et Arts.

DE L'ENSEIGNEMENT PHILOSOPHIQUE de M. l'abbé BAUTAIN dans ses rapports avec la certitude. In-8°. 7 fr.

HISTOIRE ABRÉGÉE DE LA PHILOSOPHIE ancienne et moderne, par M. C. HIPPEAU. In-8°. 7 fr. 50 c.

JOURNAL D'AMÉLIE, ou 18 mois de la vie d'une jeune fille, scènes de famille; par madame TOURTE-CHERBULIEZ. 2 vol. in-12. 7 fr. 50 c.

Cet ouvrage, d'un style simple et vrai, est la peinture fidèle du cœur d'une jeune fille, qui, chaque jour, confie au papier l'analyse de ses sentimens, qui cherche à s'entourer des principes de vertus et de raison que lui a légués sa mère, afin de se conduire d'une manière digne de tous éloges, dans les occasions les plus pénibles, pendant les dix-huit mois

qui s'écoulent depuis la mort de sa mère jusqu'à son mariage. La simplicité des événemens semble ajouter un charme de plus à cette lecture. Parmi les nombreux écrits destinés à la jeunesse, le Journal d'Amélie ne peut manquer de tenir une place honorable. Il enseigne à la jeune fille l'amour du devoir, en en écartant toute cette aridité qui accompagne souvent les leçons de la morale. Le but de l'auteur a été de mettre en pratique les principes d'éducation développés dans l'ouvrage de madame Necker, dont le succès a été couronné dernièrement par l'Académie française.

La jeune Amélie se trouve, peu après la mort de sa mère, placée dans la position la plus difficile, celle d'être en présence d'une belle-mère presque aussi jeune qu'elle, et dont le caractère léger et frivole lui cause une suite de chagrins. Une sage raison, unie à des sentimens religieux, vrais, sans exaltation, la fait traverser au milieu de ces écueils avec une conscience pure et un cœur satisfait. Elle jouit du bonheur de voir ses efforts récompensés par la tendre affection de tous ceux qui l'entourent. Cette gracieuse composition est remplie de détails intéressans et d'aperçus pleins de finesse. L'extrait suivant, emprunté aux dernières pages du Journal d'Amélie, donnera tout-à-la-fois un échantillon du style et des principes de l'auteur.

« Il me semble que je ne puis mieux clore ce tableau des vicissitudes auxquelles j'ai été exposée pendant ces dix-huit mois, qu'en décrivant ici la journée que je passai hier à D*** chez ma grand'mère, avec ma famille et quelques amis. L'union, la douce joie qui l'ont embellie, le bonheur sans mélange qu'elle m'a procuré, ne sont-ils pas le résultat de quelques efforts de ma part, la récompense de quelques sacrifices?..... *De sacrifices*, dis-je..... Il a fallu que je les relusse dans mon journal pour me les rappeler : le bonheur me les avait fait tous oublier.

» Nous nous étions rendus, mon père, Cécile, Henri, Ernest et moi, à D*** depuis la campagne. Frédéric, Char-

lotte, avec leurs trois enfans, et Elisa David étaient partis de la ville et nous avaient rejoints en chemin. Le temps était ravissant; c'était un de ces beaux jours clairs et gais du mois d'octobre. Grand'maman et son voisin le curé Binet nous attendaient devant la maison; la bonne Catherine et deux aides plus jeunes avaient tout mis en œuvre pour nous bien recevoir. On avait pensé à tout, même au plus petit des enfans, et chacun pouvait se croire l'objet d'une attention particulière. Cette bonne grand'maman recevait chez elle son Amélie mariée, heureuse, la gaîté sur le front, le sourire sur la bouche, et pas un souci en arrière. Quelle joie pour elle!

» Après le plus joli dîner du monde, Henri, qui était d'une gaîté folle, a proposé à grand'maman de nous faire prendre le café dans le bosquet.

« Point de difficultés, grand'maman, a-t-il ajouté: vous savez que quand vous refusez de nous suivre, je vous emporte. Allons, Frédéric, Ernest, Antonin, aidez-moi à porter une table et des chaises. »

» Et, sans attendre de réponse, il courut à la cuisine donner ses ordres à la vieille Catherine, qui, moitié riant, moitié grondant, s'est empressée de les exécuter. Ces messieurs ont ouvert la marche: nous les avons suivis, et bientôt nous nous sommes trouvés établis à l'entrée du bosquet, dans cet endroit que nous avons surnommé le Belvédère, à cause de la belle perspective qu'on y découvre. C'était le même lieu où, seize mois auparavant, j'avais passé une si douce après-midi avec mon père, M. Binet, Henri et grand'maman.

» Lorsque le café a été servi, les gâteaux et le fruit distribués aux enfans, on a continué à causer en divers petits groupes, et moi, qui éprouvais un secret désir de m'abandonner à mes souvenirs, je suis allée m'asseoir sur cette même pierre où j'avais fait l'esquisse de ce petit tableau que je destinais à mon père.

» De là je les contemplais tous à la fois. Grand'maman, qui est très-leste cette année, allait d'arbre en arbre, faisant admirer à mon père et à Charlotte ses jeunes plantations. Cécile causait avec le curé, et son visage avait, en l'écoutant, une expression de plaisir qui était de bon augure. Elisa tressait avec des paquerettes une guirlande pour le petit Marcel que mon frère tenait sur ses genoux. Henri regardait tour-à-tour l'ouvrage et celle qui le faisait, avec une expression et un sourire qui couvraient du rouge le plus vif les joues de cette aimable amie. Enfin, Frédéric et Ernest, grimpés sur une échelle à vingt pas de nous, arrangeaient une escarpolette pour les enfans, qui sautaient de joie autour d'eux. Il y avait sur tous ces visages une expression de bienveillance et d'affection mutuelle qui charmait mon cœur : tous portaient l'empreinte de ce bonheur calme et doux qui est le seul dont je fasse cas, parce qu'il est le seul qui puisse avoir quelque durée.

» Insensiblement mon imagination, excitée par le lieu où je me trouvais, m'a reportée à seize mois en arrière, et m'a retracé un à un tous les événemens qui se sont succédé depuis lors dans ma famille, toutes les épreuves auxquelles ils m'ont soumise. Je me suis rappelé avec confusion la douleur violente que j'éprouvais du mariage de mon père, douleur qui porta même atteinte à ma santé, qui me fit souhaiter la mort, qui me fit hésiter pendant quelques jours si je ne quitterais pas la maison paternelle. Ce souvenir pesait tellement sur mon cœur, que j'ai fait un effort pour y échapper.

» J'ai parcouru de nouveau tous ces visages amis, et je me suis dit : Non, je ne les ai point quittés ; je n'ai point volontairement renoncé à mon devoir: deux fois j'ai préféré le bonheur des autres au mien, et voilà ma récompense. Un soupir de soulagement et de reconnaissance s'est échappé de ma poitrine. Dans cet instant une main a serré la mienne, une voix chérie m'a dit : *Amélie, à quoi penses-tu là?* C'était mon père qui s'était approché de moi avec le curé. Je l'ai regardé avec

tendresse ; mais une larme qui roulait sur ma joue a attiré ses regards.

« Tu rêvais, Amélie, m'a-t-il dit ; quel souvenir pénible peut t'occuper aujourd'hui ?

» — Aucun, mon bon père ; je songeais au passé pour jouir plus vivement du présent.

» — Le passé ! a répondu tristement mon père. Comment peux-tu éprouver quelque joie à te le rappeler ? Pour moi, je voudrais pouvoir retrancher de mon existence et de la tienne l'année qui vient de s'écouler.

» — Je doute, a continué M. Binet, que madame Amélie pense de même et consentît à effacer de sa vie cette année que vous dites avoir été si cruelle.

» — Mon Dieu non, ai-je-dit vivement, le ciel m'en préserve ! c'est à elle que je dois le bonheur.

» — Vous l'entendez, a repris M. Binet avec joie : moi, j'en étais sûr d'avance. »

» Dans cet instant mon ami s'approchait de nous, il voulait savoir pourquoi son Amélie se tenait éloignée du reste de la société. Je me suis appuyée avec tendresse sur son bras ; le curé a saisi son autre main, l'a serrée avec amitié, et, se tournant vers moi, m'a dit en souriant : *N'est-il pas vrai, madame, que Dieu est bon !*

» J'ai relu ces jours passés tout mon Journal, et, je l'avoue, cette lecture m'a donné de la satisfaction. Le but que je me proposais en l'écrivant, celui pour lequel maman m'avait conseillé de le continuer, me paraît avoir été rempli. Il m'a aidé à m'étudier, à me connaître, à me juger, sinon avec toute la sévérité possible, du moins avec justice et candeur ; il m'a accoutumée à examiner journellement les sentimens qui m'animent, les motifs qui me font agir, et je crois devoir à cette habitude plus d'une bonne résolution.

» Si j'ai une fille (cette pensée fait battre mon cœur), si j'ai une fille, je lui ferai lire une fois ce Journal. Peut-être ne sera-t-il pas sans utilité pour elle. Elle y verra qu'on peut se

procurer la paix et le bonheur en s'oubliant pour les autres, en prenant son devoir pour guide et pour but. Dans la position la plus modeste comme dans la plus brillante, la vie se compose d'une multitude d'épreuves. Les plus difficiles à supporter ne sont pas toujours celles qui semblent les plus fortes ; ce ne sont pas celles que les événemens nous imposent, mais bien plutôt celles qui naissent de nos passions et des défauts des personnes avec lesquelles nous sommes appelées à vivre, celles qui se renouvellent chaque jour, à chaque heure. C'est contre ces traverses journalières que doit s'armer une femme ; c'est ce courage de détail, cette volonté de bien agir dans tous les instans, qu'elle doit travailler à acquérir. L'occasion de faire quelque action d'éclat, de montrer un dévoûment héroïque, se présente rarement dans la vie du plus grand nombre d'entre elles; mais il est au pouvoir de chacune de ne pas passer un seul jour sans donner à ceux qui l'entourent des preuves de son affection, de son support, de son empire sur elle-même.

» Celle qui commence par faire toutes ces choses par devoir les fait bientôt par affection et avec plaisir ; car il est impossible de ne pas s'attacher aux êtres qui nous ont beaucoup coûté. »

CHOIX DE PARABOLES DE T. KRUMMACHER; par X. MARMIER. In-18. 75 c.

Principes moraux et religieux présentés sous une forme simple, à la portée des enfans, et de la manière la plus propre à les graver dans leur cœur.

PIERRE, ou les Suites de l'ignorance ; imité de l'allemand ; par X. MARMIER. In-18. 75 c.

LES BONNES PETITES FILLES, contes, par madame Alida DE SAVIGNAC. In-16, fig. 3 fr. 50 c.

CLAUDINE, ou la Fille vertueuse; traduit de l'anglais. In-16, fig. 3 fr.

INNOCENCE ET VERTU, historiettes pour les adolescens; par H. MULLER. In-16, fig. 3 fr.

LAIDEUR ET BEAUTÉ, histoire morale à l'usage des jeunes personnes ; par mademoiselle Ulliac TRÉMADEURE. In-12. 2 fr. 50 c.

LA VISITE DU BON ONCLE, ou le Conteur bien accueilli ; recueil d'historiettes et de contes inédits, dont plusieurs sont véritables, offrant au jeune âge des exemples de vertu et de courage; traduit de l'anglais. In-16, br. 3 fr.

Parmi la foule d'ouvrages pour la jeunesse que font éclore les approches du jour de l'an, ceux qui précèdent nous ont paru se distinguer par la moralité du but et la simplicité du style.

L'ÉCONOMIE POLITIQUE, contes de miss Hariet MARTINEAU; traduit de l'anglais par B. MAURICE. Tome 2. In-8°. 8 fr.

Ce volume renferme trois contes : *Demerara*, *Ella de Garveloch et la Mer enchantée*. Le premier est destiné à combattre l'esclavage de la manière la plus victorieuse, c'est-à-

dire par des argumens qui sont dans l'intérêt même des planteurs. Il prouve que le travail des esclaves est inférieur à celui des animaux, en raison directe de l'infériorité de leurs forces; et inférieur à celui des travailleurs libres, en raison directe de la faiblesse de leur raison et de leur volonté. De là résulte que, indépendamment de tout sentiment d'humanité ou de christianisme, les planteurs trouveraient leur profit à libérer leurs esclaves et à employer des travailleurs libres qui, travaillant avec plus de zèle et de vivacité, feraient plus d'ouvrage en moins de temps, et ne resteraient pas à leur charge lorsque les travaux diminueraient. D'un autre côté, en rejetant le travail des animaux, le planteur renonce aux moyens de faciliter la culture convertible et de tirer de ses esclaves un travail de meilleure qualité, en les nourrissant de substances animales.

En rejetant l'emploi des machines, il se prive de la méthode la plus directe et la plus parfaite d'économiser le travail. Ainsi décroît le capital qui devrait être reproduit; et le gouvernement, pour indemniser les possesseurs d'esclaves, impose, par le moyen des primes, des taxes aux consommateurs, tandis que sa protection ne sert le plus souvent qu'à appeler la ruine, la misère et la mort sur les colonies protégées. Enfin, le système de l'esclavage inflige à l'humanité d'incalculables souffrances, sans autre résulat qu'un gaspillage en gros de travail et de capital.

Ces principes sont présentés d'une manière simple et attrayante. Le fils d'un planteur revient à Demerara, après avoir fini son éducation en Angleterre. Il rapporte avec lui un esprit imbu des plus sages théories d'économie politique, et tous les abus du régime de l'esclavage le frappent bientôt. Mais en vain cherche-t-il à arrêter le mal par ses conseils, les préjugés des planteurs s'opposent à ses innovations, et leur obstination à suivre une vieille routine les conduit à la ruine et à la misère. Alors seulement le jeune Alfred obtient quelque chose, et parvient à faire affranchir un nègre qui, mauvais

esclave pour son maître, se montrait excellent travailleur pour lui-même.

Nous n'avons qu'un seul reproche à adresser à l'auteur : c'est que ce conte est trop court. Ce n'est qu'une esquisse dont les personnages excitent vivement l'intérêt du lecteur, en sorte qu'il est fâché de les quitter si promptement, et regrette presque d'avoir fait leur connaissance pour en apprendre si peu de choses.

Dans *Ella de Garveloch*, mademoiselle Martineau passe des grands principes qui règlent la production de la richesse, aux lois de sa distribution; elle y traite des rentes, des causes et des conséquences de leur élevation ou de leur abaissement.

Enfin *la Mer enchantée* offre, comme conte, un charme tout particulier. C'est le tableau des souffrances de ces malheureux Polonais qu'on arrache à leur famille, à leur patrie, pour les envoyer dans les déserts glacés du Nord. A ce récit du plus haut intérêt, l'auteur a entremêlé quelques notions sur l'échange, sur l'argent qui en est le représentatif, sur les qualités que doit posséder une marchandise destinée à servir d'intermédiaire dans les échanges, sur les effets de la circulation de l'argent.

LA DOCTRINE MÉDICALE HOMOEOPATHIQUE, examinée sous les rapports théorique et pratique; par le docteur H. C. GUEYRARD. In-8°. 4 fr. 50 c.

La médecine homœopathique commence à se faire jour en France, et ce nouveau système, que l'on poursuit en Allemagne, menace d'avoir une vogue semblable à celle qu'eut en son temps la *médecine curative*, triomphe passager fondé sur la passion la plus généralement répandue, sur l'amour de sa propre conservation, et qu'obtiennent tour-à-tour tous les remèdes universels enfantés par l'imagination des hommes. En attendant que l'expérience ait prononcé sur ce

nouveau système, nous ne pouvons que recommander la lecture des livres destinés à éclairer la matière. En écoutant les deux partis, on pourra se former un jugement sain, et se tenir également en garde contre l'engouement et la prévention.

RECHERCHES MÉDICO-LÉGALES sur l'incertitude des signes de la mort, le danger des inhumations précipitées, les moyens de constater les décès et de rappeler à la vie ceux qui sont en état de mort apparente; par Julia DE FONTENELLE. In-8°. 5 fr.

Littérature.

POÉSIES, ROMANS.

NAPOLINE, poème; par madame Emile DE GIRARDIN. In-8°. 8 fr.

Ce poème est une espèce de petit roman en quatre chapitres, suivis d'une lettre en prose, qui sort tout-à-fait du genre auquel mademoiselle Delphine Gay nous avait habitués. C'est le style familier, le ton badin qui succèdent aux accens de sa lyre, et l'esprit a remplacé le génie. Bien des lecteurs regretteront la muse lyrique, d'autant plus que les

succès de l'auteur, dans ce genre, étaient plus assurés que dans celui qu'elle adopte aujourd'hui. Cependant on trouve dans ce petit poème beaucoup d'esprit et de jolis passages; tels, par exemple, que le suivant :

Combien nous avons ri quand nous étions petites !
De ce rire bien fou, de ces gaîtés subites,
Que rien n'a pu causer, que rien ne peut calmer;
Riant pour rire, ainsi qu'on aime pour aimer.
Je plains l'être sensé qui cherche à tout sa cause,
Qui veut aimer quelqu'un, rire de quelque chose.
Mes grands bonheurs, à moi, n'eurent point de sujets;
Mes plus vives amours se passèrent d'objet.
La perruque de mon vieux maître d'écriture,
Pendant plus de deux ans, a servi de pâture
A ma gaîté; parfois je me rappelle encor
Ses reflets ondoyans, mêlés de pourpre et d'or.
Cette perruque là, c'était tout un poème;
Ses malheurs surpassaient ceux d'Hécube elle-même.
Perruque de hasard, achetée à vil prix,
Elle était pour son maître un objet de mépris.
Soumise au même sort que la reine de Troie,
D'un fatal incendie elle se vit la proie,
Un soir que, fatigué d'un paraphe en oiseau,
L'imprudent s'endormit sur les bords d'un flambeau !
Elle avait été belle au temps de sa jeunesse;
Les cheveux en était d'une extrême finesse,
Mais rares, attestant la marche des hivers;
Partout ravins profonds, partout sentiers déserts;
De leurs fils espacés on eût compté le nombre.
Jadis peut-être un sage a rêvé sous son ombre;
Dans ses anneaux bouclés, peut-être bien des fois
Un poète rêveur a promené ses doigts;
. . . . . .

Napoline était une orpheline fille naturelle de l'empereur, qui, jeune, vive, pleine de grâces et de beauté, fut brisée à la fleur de son âge par une affection trompée. Celui qu'elle aimait préféra l'or à l'amour, et un mariage de convenance rompit un beau jour sa liaison avec notre héroïne, comme il arrive souvent dans le monde. Napoline, aurait peut-être supporté avec plus de courage ce cruel désappointement, si elle avait eu encore sa mère pour pleurer avec elle et sécher ses larmes; mais sa mère n'existait plus; son unique parent était un oncle qui l'avait élevée, mais qui ne pouvait sympathiser en aucune façon avec sa douleur.

C'était un de ces gens qu'on nomme bons garçons,
De ces vieillards légers qu'on traite sans façons;
Un quasi-philosophe à petites idées,
Aux discours peu décens, aux manières guindées;
Futile avec bon sens, ignorant avec goût;
Il savait, sans esprit, causer fort bien de tout.
Bravant les préjugés, soumis aux convenances,
Sa vie était un long concert de dissonnances.
Nos admirations nous trahissent parfois :
Il prenait les défauts des héros de son choix;
Parmi les élégans il cherchait son modèle;
Au temps de Louis-Treize, à la mode fidèle,
Le plumet de Cinq-Mars aurait paré son front;
Au siècle de Turenne, il eût singé Grammont,
Richelieu sous Voltaire, et Flahaut sous l'Empire.
Il imite aujourd'hui.... mais je ne puis le dire !...
. . . . . .
Monsieur de Beaucastel, ...
De son esprit étroit cachait la sécheresse,
Et, si l'on parlait vers, pour sortir d'embarras,
Il exaltait Racine.... et ne le sentait pas;
Il était connaisseur en musique, en peinture;

En voyage il rendait justice à la nature ;
Mais tout ce qu'on appelle amour, grands sentimens,
Il le considérait comme fable à romans.
En fait de grand courage et d'action sublime,
Il ne croyait à rien, pas même au noble crime ;
Il avait le secret de traduire en calcul
Le plus pur sacrifice, et de le rendre nul ;
Enfin, comme Mentor près d'une jeune fille,
Rien ne convenait moins qu'un tel chef de famille.
Un franc carabinier, un hussard..... amoureux
Eût, selon moi, près d'elle, été moins dangereux.
L'amour nous laisse encor du moins une croyance.....
Mais de nos vanités la fatale science,
Mais ce rire infernal, ce rire sans gaîté,
Qui flétrit notre espoir dans sa naïveté,
Qui nous montre partout des ruses d'égoïsme.
Qui fait dans notre cœur avorter l'héroïsme,
Qui jette sur nos jours des voiles attristans !
Et fait que, sans malheur, on se tue à vingt ans !
Voilà le vrai danger ; car l'amour qu'on expie.....
Offense moins le ciel qu'un désespoir impie.

Napoline donc ne put supporter le poids de son chagrin. Elle s'asphixia dans la chambre même de son amant. Voilà le sujet de ce petit roman poétique, auquel nous n'adresserons qu'un seul reproche, c'est que, d'un bout à l'autre, il y règne un ton léger et badin qui contraste étrangement avec la nature du sujet qui n'est rien moins que gai.

MARIE TUDOR, drame en trois journées, par Victor Hugo. In-8°. 6 fr.

Monstruosité dramatique s'il en fut jamais, où ne se rencontre ni intérêt, ni vérité, ni observation, ni connaissance du cœur humain. Marie Tudor est peinte, non comme

une reine méchante et passionnée, mais bien comme une misérable déhontée de la dernière classe de la société, qui affiche hautement son déshonneur, qui ourdit à elle seule la trame la plus atroce, basée sur la calomnie et la trahison, et finit par livrer elle-même sa victime au bourreau, de la main à la main, afin d'être plus sûre de son affaire. Or, cette victime c'est son amant, Fabiano Fabiani, favori détesté du peuple, de la cour, et, par-dessus tout, ayant pour ennemi un certain Simon Renard, envoyé d'Espagne, personnage mystérieux, comme il en existe un dans chacune des pièces de M. Victor Hugo, qui se mêle de tout, est à la tête de tout, on ne sait trop pourquoi. Ce Simon Renard se sert pour perdre Fabiano d'une intrigue amoureuse que celui-ci entretient avec une jeune fille inconnue. Cette jeune fille est un enfant trouvé, car il en faut aussi toujours un pour chaque pièce de M. Hugo : il paraît que c'est un des points essentiels de sa théorie dramatique. Elle ne vaut guère mieux dans son genre que Marie Tudor dans le sien ; car si elle n'assassine pas, du moins elle trompe de la manière la plus indigne ce pauvre Gilbert, ouvrier ciseleur, qui l'a élevée et l'aime de l'amour le plus pur. Aussi, dans son désespoir, le malheureux amant conclut un de ces marchés à la Hugo: je crois que nul ne lui en contestera la propriété comme inventeur; un de ces marchés, dis-je, où l'on convient de donner sa vie contre une vengeance, comme s'il s'agissait d'une somme d'argent à payer au porteur contre son reçu. Sur l'instigation de la reine, il témoigne faussement devant la justice que Fabiano l'a payé pour assassiner Marie, et tous deux sont condamnés à mort. Mais, par un imbroglio fort compliqué entre la reine, le geôlier et Simon Renard, Fabiano seul est mis à mort, et l'ouvrier est rendu à Jane Talbot, qui est le vrai nom de la jeune inconnue. Voilà la jolie société enfantée par l'imagination de M. Victor Hugo. Voilà la tragédie régénérée, le superlatif du beau dans l'art littéraire.

AHASVERUS, par Edgar QUINET. In-8°. 9 fr.

Poème en prose dont le sujet est l'histoire du Juif errant; et le but philosophique enveloppé de nuages mystiques bien difficiles àpénétrer; mais dont le style, tour-à-tour noble et superbe, gracieux et doux, plein d'une ironie amère ou d'une éloquence sublime, est un vrai chef-d'œuvre.

Ce livre, malgré l'obscurité qui y règne, l'étrangeté de la forme et la profondeur du sujet, se fera lire de tout le monde, car c'est une magnifique poésie qui attache et captive. Lorsqu'on en lit une page, on se sent insensiblement entraîné à continuer malgré soi. Nous laisserons à d'autres plus savans que nous le soin de juger le fond de cette œuvre, qui nous paraît se ressentir fortement des études allemandes de M. Quinet, et nous nous contenterons de conseiller à nos abonnés d'en essayer la lecture.

EL ALBANICO (l'Éventail), par Mme Camille BODIN (Jenny Bastide). In-8°. 7 fr. 50 c.

C'est une singulière manie que celle d'emprunter le titre de son livre à une langue étrangère, comme si le français ne suffisait pas à exprimer la pensée de l'auteur. Cet étalage de savoir sent un peu la pédanterie. On dirait que les Français, lassés du reproche qu'on leur adresse de négliger les langue étrangères, veulent racheter le temps perdu en les parlant toutes à la fois; mais, hélas! c'est un charlatanisme comme tant d'autres, et souvent l'auteur ne sait pas un mot du langage dont il a tiré son titre; à chaque citation qu'il veut faire le bout de l'oreille se montre. Ce reproche, dureste, ne doit

être regardé que comme une remarque générale, car il ne s'adresse point à madame Bodin, quoique cependant nous eussions préféré voir tout simplement le mot *éventail* figurer sur ce nouvel ouvrage de l'auteur des *Contes vrais*. Elle jouit auprès du public d'assez de faveur, pour n'avoir pas besoin de recourir à ces expédiens baroques.

JACQUES II A SAINT-GERMAIN, par M. CAPEFIGUE. 2 vol. in-8°. 15 fr.

Roman historique, écrit d'un style lourd, avec une prétention marquée à la légèreté. Singulier amalgame du genre de Scott avec celui de Paul de Kock; ayant les défauts de tous deux, sans avoir ni le talent du premier ni l'esprit du second. Cette première excursion de M. Capefigue dans le domaine du roman n'est pas heureuse, et l'engagera, nous l'espérons, à rentrer dans ses chroniques, qu'il sait si bien revêtir d'une forme intéressante et agréable. Son Histoire de France est un monument assez beau pour sa renommée, et il se consolera facilement de cet échec, qui fut déjà avant lui éprouvé par un autre historien du plus grand mérite, M. de Sismondi, lorsqu'il publia *Julia Severa*.

LA NONNE DE GNADENZELL, traduite de l'allemand de SPINDLER. 2 vol. in-8°. 15 fr.

Roman intéressant, qui nous peint d'une manière peu flatteuse, mais probablement assez vraie, l'intérieur d'un couvent au moyen âge, à cette époque de désordre social, où la dévotion et la corruption se donnaient ouvertement la main et se couvraient sans pudeur du manteau de la religion. Spindler est un auteur allemand d'un grand mérite.

LE CZAREWITZ CONSTANTIN ET JEANNETTE GRUDZINTRA. In-8°. 6 fr.

Les amours de Constantin avec une jeune Polonaise dont il fit sa femme forment le sujet de ce récit. Le caractère à demi barbare du frère d'Alexandre est assez bien peint, quoique un peu faiblement. On y voit aussi apparaître quelques nobles figures polonaises qui intéressent comme tout ce qui se rattache à ce malheureux pays. Écrit d'une manière simple et nullement prétentieuse, ce volume fait désirer que l'auteur nous donne bientôt l'ensemble du roman dont il paraît n'être qu'un épisode.

L'ATELIER D'UN PEINTRE, scènes de la vie privée, par madame DESBORDES-VALMORE. 2 vol. in-8°. 15 fr.

Ce recueil de contes se distingue d'une triste manière par l'absurdité des scènes qui y sont décrites et la ridicule affectation du style. Laissez la prose, madame Desbordes-Valmore, si c'est là ce que vous appelez de la prose, et donnez-nous plutôt des vers, dussions-nous avoir encore tout un gros volume de pleurs.

AINSI-SOIT-IL, histoire du cœur, par Alphonse BROT. In-8°. 7 fr. 50 c.

UNE ACTRICE, par Ed. GUÉRIN. 2 vol. in-8°. 15 fr.

MARITALEMENT PARLANT, par M. DE COBENTZELL. In-8°. 7 fr. 50 c.

SOUS LES TOITS, par Camille BERNAY. In-8°. 6 fr. 50 c.

CAROLINE, ou le Confesseur, par madame la baronne Aloïse DE CARLOWITZ. In-8°. 7 fr. 50 c.

LE PERRUQUIER DU GRAND-DUC, histoire de 1717, par Amédée DE BAST. 4 vol. in-12. 12 fr.

L'ABBÉ GUIRAND, par Ed. BASTOIN-BRÉMOND. 2 vol. in-8°. 15 fr.

DEUX COEURS DE FEMME, par Napoléon D'ABRANTÈS. In-8°. 7 fr. 50 c.

LE GAMIN DE PARIS, histoire contemporaine, par L.-B.-C.-L. DE LAMOTTE-LANGON. 5 vol. in-12. 12 fr.

LE MARÉCHAL D'EMPIRE et Ses Deux Aides-de-camp, par A. GOUGEARD. 4 vol. in-12. 12 fr.

NOSTRADAMUS, par Hippolyte BONNELIER. 2 vol. in-8°. 15 fr.

LIVRE ROSE. Tomes 1 et 2. 2 vol. in-8°. 16 fr.

C'est une suite de la collection intitulée *Heures du soir*. Les éditeurs ont jugé, je ne sais trop pourquoi, devoir changer le titre. Est-ce, par hasard, que le public commençait à se lasser de ces pâles esquisses, de ces maigres compositions que l'on voulait forcer sa galanterie à admirer?

ROME SOUTERRAINE, par M. Charles Didier. 2 vol. in-8°. 15 fr.

Ce roman renferme beaucoup de détails curieux et intéressans sur les antiquités de l'Italie. L'auteur a vu Rome et ses environs avec tout l'amour qu'y peuvent mettre un artiste et un poète, et les a dépeints d'après nature. Mais le style de cette composition est peut-être un peu trop poétique. Cette qualité, qui plaît dans une description ou jette un éclat plus majestueux dans un tableau, finit par fatiguer dans un long récit, et gâte souvent le charme des détails. Du reste, avec ce défaut-là, *Rome souterraine* est encore un ouvrage fort remarquable, et, pour en faire mieux juger nos lecteurs, nous en donnons le passage suivant:

« Anselme était caché dans les ruines du Cirque, où tant de Nazaréens persécutés furent livrés aux bêtes. Ce colossée, vrai colosse, est en vénération parmi le peuple. Au centre s'élève une croix, que tout passant baise pour gagner deux cents jours d'indulgence; et l'on a érigé autour de l'arène quatorze oratoires destinés à représenter les stations du Calvaire, et où se pratique en grande pompe la cérémonie de la *Via crucis*. A côté de la porte orientale est une chapelle où l'on dit la messe. Un capucin est le gardien de l'amphithéâtre.

» Le temps était splendide, et les ruines toutes parfumées de fleurs sauvages. Voltigeant en liberté parmi les broussailles, des oiseaux de mille couleurs scintillaient au soleil, et le chant gai du chardonneret se mariait aux roucoulemens plaintifs des tourterelles nichées sous les portiques abandonnés et croulans. Ces bruits, doux et gracieux comme le gazouillement tranquille des fontaines, contrastaient avec les orages de cette journée de deuil, et le contraste même apaisait Anselme. Son âme passait par degrés du désespoir à une mélancolie moins âpre.

» Et puis l'immensité du lieu a quelque chose en soi qui élève et qui pacifie. Le Colossée est la plus imposante, la plus vaste ruine, non-seulement de l'Europe, mais du monde occidental tout entier. Il est à l'Europe ce que les pyramides sont à l'Egypte, et les Israélites captifs travaillèrent au théâtre de Vespasien, comme leurs ancêtres aux mausolées des Pharaons. Tant de solitude où il y eut tant d'hommes, tant de silence où il y eut tant de bruit, ce sont là de ces péripéties dont l'effet est puissant toujours sur les âmes intelligentes et méditatives: associée à de telles vicissitudes, la douleur humaine se recueille et atteint par elle un calme stoïque.

» Seul dans l'immense arène, Anselme promenait ses yeux autour de lui, et ne voyait partout que décombres et destruction; d'un côté, le palais des Césars ; de l'autre, ce temple de Vénus, qui touchait jusqu'à l'amphithéâtre, et à la vue duquel les Vestales venaient respirer la vapeur sanglante du carnage. Les cyprès du Mont-Célien noircissaient sur le ciel bleu comme les ifs d'un cimetière, et, guidé par la pyramide de Cestius, qui est le seuil du désert, par Saint-Paul, qui en est le temple, l'œil se perdait au loin dans les larges ondulations de la campagne aride et désolée.

» Un bruit de chaînes et de voix rauques se fit bientôt entendre : c'étaient les galériens qui revenaient à l'ouvrage. Ils

inondèrent l'arêne en sifflant; et le cliquetis des chaînes alla se mêler au chant des oiseaux.

» Puis, une procession entre dans le Colossée, conduite par un religieux : hommes et femmes, et les galériens eux-mêmes, s'agenouillèrent en chantant des litanies au pied de la croix, que venait de quitter la mère de Napoléon. La cérémonie des stations commença ; vint ensuite la prédication ; le moine monta sur un fût de colonne antique, et, le crucifix à la main, il fit l'apothéose des martyrs.

« Hélas ! disait-il, combien ont rougi de leur sang précieux cette poussière où nous venons prier et pleurer ! C'est ici même, dans cette arène impie, qu'ils étaient déchirés par les chiens et les bêtes féroces ; c'est ici qu'on les mettait en croix comme le maître, et qu'on les allumait la nuit en guise de flambeaux. Et, comme ils étaient tous des saints, et qu'on ne pouvait trouver en eux aucun péché, savez-vous ce que fit pour les perdre l'empereur des Gentils? Il mit le feu à Rome de sa propre main, puis accusa les chrétiens de cet abominable forfait ; vêtu en cocher, il présida en personne à leur supplice, comme il avait assisté du haut de son palais, en jouant de la lyre, à l'incendie de la ville éternelle. Mais les décrets de Dieu étaient écrits, mes frères, et les supplices n'ont pas empêché la chute des idoles et le triomphe du vrai Dieu ; et la croix règne sur ce monde du haut du Vatican; et l'Eglise est inébranlable; elle est fondée éternellement sur le rocher des siècles, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. Gloire aux martyrs ! Couronnés des célestes palmes, ils siégent maintenant à la droite de Dieu, face à face avec ses anges. Gloire à eux ! puisse leur sang racheter nos péchés, et nous ouvrir les voies du ciel ! O saints martyrs, priez pour nous. »

» Et la foule agenouillée, répétait d'une voix pénétrée :

» O saints martyrs, priez pour nous ! »

Histoire.

VOYAGE AUTOUR DU MONDE par les mers de l'Inde et de la Chine, exécuté sur la corvette *la Favorite* pendant les années 1830, 1831 et 1832, sous le commandement de M. Laplace, capitaine de frégate; publié par les ordres de M. le vice-amiral de Rigny, ministre de la marine et des colonies.

Ce magnifique ouvrage, outre le mérite et l'intérêt qu'offre le texte, se recommande par la parfaite exécution des gravures et des cartes. Le seul reproche, si encore c'en est un, qu'on puisse adresser au dessinateur, c'est de s'être, dans le choix de ses sujets, montré plutôt artiste passionné pour les beaux points de vue qu'amateur de curiosités exotiques. Mais si cet Atlas y perd quelque chose de ce côté, il le regagne bien pour la grâce et le pittoresque des délicieux paysages qu'il renferme.

Le texte formera 3 vol. in-8° du prix de 6 fr. chacun.
L'Album historique aura 12 livraisons à 12 fr. la liv.
L'Atlas hydrographique se composera de 3 livraisons à 10 f.
Le prix total de l'ouvrage sera donc de 192 fr.

VOYAGE EN SYRIE ET DANS LE DÉSERT, par feu Louis Damoiseau, attaché à la mission de M. de Portes. In-8°, avec un portrait de l'auteur. 6 fr. 50 c.

En 1818 M. de Portes, ancien chef du haras de

Pau, fut chargé par M. Lainé, alors ministre de l'intérieur, d'aller acheter en Syrie et dans le désert une quarantaine d'étalons arabes. M. Damoiseau lui fut adjoint en qualité de médecin vétérinaire. C'est la relation de cette mission qu'on publie aujourd'hui. D'après la nature du but de cette expédition, on peut penser qu'il est surtout question de chevaux dans ce volume; et en effet l'auteur s'y étend avec complaisance sur l'histoire des principales races de l'Orient, et des croisemens divers qu'elles ont subis, sur l'état où elles se trouvent aujourd'hui, et la description des modes différens adoptés par chaque peuplade pour l'élève de ces animaux et leur éducation. Mais, outre que ces détails ne sont pas dépourvus d'intérêt, même pour les personnes qui ne se vouent point à la science chevaline, l'auteur, s'étant trouvé en rapport intime avec les habitans de la Syrie et du désert, nous donne aussi une foule de renseignemens curieux sur leurs mœurs, leurs habitudes et leur manière de vivre. Sa qualité de médecin-vétérinaire lui donnait facilement accès partout, car les Arabes le consultaient aussi, et même plus souvent pour eux que pour leurs chevaux.

Il obtint ainsi de pénétrer jusque dans le sanctuaire des sérails, faveur qu'il désirait beaucoup, mais que peu d'Européens lui envieront si toutes les beautés musulmanes sont semblables à celle dont il nous donne le portrait.

« C'était une femme de très-belle taille, mais d'un embonpoint qui me parut beaucoup trop prononcé; sa peau était d'une extrême blancheur; elle avait des yeux noirs assez beaux, un nez gros et court, des lèvres épaisses peintes en bleu. Ses joues étaient tatouées, et une raie noire tracée avec du khoel entourait ses yeux; ses mains, ses ongles surtout étaient teints avec le suc d'une plante appelée *henné*, que l'on tire d'Egypte et qui donne une couleur acajou. »

Du reste, les amateurs de la littérature galvanique trouveront dans cette esquisse de mœurs turques une pâture plus

réelle que celle qui sort de l'imagination fiévreuse de nos auteurs modernes.

» A Damas, comme dans toute la Turquie, les femmes ne peuvent sortir sans être voilées, même celles qui font métier de leurs charmes, et se vendent pour une heure au premier passant; aussi les amateurs sont-ils souvent bien désappointés en découvrant, au lieu des jeunes et gracieux traits dont ils s'étaient créé l'image, une laideur insupportable ou les flétrissures de la vieillesse. La profession de fille publique est donc assez peu lucrative par la déception que craignent les étrangers. Quelques-unes de celles qui se croient jolies se hasardent parfois à lever leur voile afin de s'attirer la préférence; mais cette infraction à la loi n'est pas sans de grands dangers pour elles : j'eus le malheur d'en acquérr la triste preuve. Passant un jour dans le bazar de Damas, une de ces malheureuses, que la faim excitait sans doute à m'aborder, se découvrit dans l'espoir de me plaire. Sa figure était intéressante et pleine de douceur. J'oubliai la condition pour ne considérer en elle qu'une belle et pauvre fille qui réclamait de moi quelques secours, et je m'apprêtais à les lui donner, quand un arnaute survint tout-à-coup, lui fit sauter la cervelle et passa froidement son chemin. Je voudrais vainement peindre ici les sentimens qui m'agitèrent alors. La piété, l'effroi, le désir de sauver celle qui se débattait à mes pieds contre la mort et de la venger de son assassin, me rendirent un instant comme fou, et l'on comprendra mieux ces sensations que je ne les pourrais expliquer. Cependant l'arnaute ne fut point puni; loin de là, son action obtint l'approbation générale; j'appris même depuis que le pacha, pour se divertir, faisait de temps à autre trancher la tête à certain nombre de femmes destinées à l'usage des soldats, et que la crainte de ce supplice n'empêchait aucunement des femmes nouvelles de se présenter pour le même service. »

M. Victor Hugo ne ferait pas mal d'aller en Syrie chercher

l'héroïne du sixième chef-d'œuvre qui succédera à Mar ie Tudor.

CORRESPONDANCE DE VICTOR JACQUEMONT avec sa famille et plusieurs de ses amis, pendant son voyage dans l'Inde, 1828 à 1833. 2 vol. in-8°.

15 fr.

Voici l'un des meilleurs livres qu'on ait publiés depuis long-temps. Nous pouvons le recommander en toute confiance à nos lecteurs, bien certain que nul ne se repentira d'en avoir fait acquisition. C'est un voyage plein d'événemens piquans, écrit avec l'abandon et la bonhomie d'une correspondance familière. En parcourant ces pages, on se sent touché d'un vif intérêt pour celui qui les a écrites, et on regrette que la mort l'ait sitôt frappé à l'entrée de sa carrière. La famille de M. Jacquemont ne pouvait élever à sa mémoire un monument plus honorable que ces lettres, qui, dès à présent, prendront place dans toutes les bibliothèques.

Voici un extrait du premier volume :

« J'arrivai à Elgra le samedi 20 février. C'était la première grande ville musulmane que je voyais ; elle est pleine des souvenirs de la grandeur récente de la famille de Timour. J'y restai trois jours, jours de repos pour mon équipage, qui en avait grand besoin, jours de fatigue extrême pour moi ; au travers des soins que je donnais à mes collections, je lassai trois chevaux dans un jour. L'hospitalité anglaise, en général, est admirable ; des hommes accablés de besogne ont été mes guides autour des stations où j'ai séjourné ; non-seulement ils m'ont prêté leurs éléphans, leurs voitures, leurs chevaux, mais c'est avec eux toujours que j'ai couru au travers des ruines. Il en est plusieurs auxquels je me suis véritablement attaché, et dont le souvenir me sera tou-

jours extrêmement doux. Les nombreuses et admirables recommandations dont je suis muni, par lord Williams Bentink, pour ses proconsuls civils, par le major général de l'armée, le colonel Fagan, pour ses camarades et ses amis, en lesquels se sont résolues celles de ces lettres que j'ai eu occasion d'employer déjà, me valent partout la réception la plus flatteuse, et il faut que je sois tombé bien malheureusement pour ne pas être convaincu, le soir, que c'est pour moi-même qu'on me fait tant d'accueil. Je sens et pense à ma manière et l'exprime naïvement dans un langage que l'on dit toujours correct, quelquefois inusité, étranger, et quelquefois pittoresque. Cette manière d'être oblige immédiatement la raideur anglaise à se détendre. Je fais *des bonnes gens*, des Français, de tous les Anglais avec lesquels je reste vingt-quatre heures.

» Muntra et Bindsabund sont deux grandes villes hindoues, isolées au milieu d'une contrée toute musulmane. Je les vis l'une et l'autre en venant d'Agra ici.

» Delhi enfin! Delhi est la terre la plus hospitalière de l'Inde. Savez-vous ce qui a failli m'arriver ce matin? J'ai manqué d'être *la lumière du monde, ou la sagesse de l'Etat, ou l'ornement du pays*, etc.; mais, heureusement, j'en ai été quitte pour la peur. L'explication est celle-ci. Vous allez rire. Le grand mogol, Châh-Mohammad-Aeber-Ahazi-Badchâh, auquel le résident politique avait adressé une pétition pour me présenter à S. M., tint gracieusement un durbar (une cour) pour me recevoir. Conduit à l'audience par le résident, avec une pompe des plus passables, un régiment d'infanterie, une forte escorte de cavalerie, une armée de domestiques, d'huissiers, le tout terminé par une troupe d'éléphans, richement caparaçonnés, je présentai mes respects à l'empereur, qui voulut bien me conférer un khélat ou vêtement d'honneur, lequel me fut endossé, en grande cérémonie, sous l'inspection du premier ministre, et, affublé comme Taddéo ou Kaimakân (si vous vous rappelez *l'Ita-*

lianna in Algeri), je reparus à la cour. L'empereur alors (notez, s'il vous plaît, qu'il descend en ligne directe de Timour ou Tamerlan), de ses impériales mains attacha à mon chapeau (un chapeau gris) préalablement déguisé en turban par son visir, une couple d'ornemens en pierreries. Je tins mon sérieux superbement pendant cette farce impériale, attendu qu'il n'y a point de glace dans la salle du trône, et que je ne voyais de ma mascarade que mes grandes jambes en pantalon noir sortant de dessous ma robe de chambre turque. L'empereur s'informa s'il y avait un roi en France et si l'on y parlait anglais. Il n'avait jamais vu de Français, si j'excepte le général Perrou, son gardien jadis quand il était prisonnier des Marattes, et parut faire infiniment d'attention à la burlesque figure qui résultait de mes cinq pieds huit pouces sans beaucoup d'épaisseur, de mes grands cheveux, de mes lunettes et de mon ajustement oriental par-dessus mes habits noirs. Après une demi-heure, il leva sa cour, et je me retirai processionnellement avec le résident. Les tambours battirent au champ quand je passai devant les troupes, avec ma robe de chambre de mousseline brodée. Que n'étiez-vous là pour jouir de ma prospérité!

» Il va sans dire que j'ai trouvé Châh-Mohammad-Acber-Ahazi-Badchâh un vieillard vénérable et le plus adorable des princes. Mais la vérité est qu'il a une belle figure, une belle barbe blanche, et l'expression d'un homme qui a été long-temps malheureux. Les Anglais lui ont laissé tous les honneurs du trône, et le consolent par une pension annuelle de quatre millions de francs de la perte du pouvoir. Ne contez pas cette histoire à mes amis, messieurs de la couleur locale, et vous les verrez trouver au carnaval de 1833 ou 34 que mon déguisement oriental est des plus mal imité. Alors, je leur dirai quel est cet habit soi-disant mal imité? Le résident traduisit Victor Jacquemont, voyageur naturaliste, etc., etc.; par *Mistaur Jakmont bâhâb bahadour;* ce qui signi-

fie : M. Jacquemont, seigneur, victorieux à la guerre. C'est ainsi que le grand-maître des cérémonies me proclama.

» Ce seigneur, victorieux dans les batailles, s'occupe ici de toute autre chose que de la guerre. Il empoisonne d'arsenic et de mercure les collections qu'il a formées durant les cinq à six cents lieues qu'il vient de faire ; il les emballe pour les laisser pendant son voyage dans l'Himalaya. La variété des situations ne manque pas dans ma vie errante. Ici je ne sors pas en voiture, en palanquin ou sur un éléphant, sans une brillante escorte de cavalerie : c'est une politesse de mon hôte. J'habite seul une maison somptueuse, environnée de superbes jardins. Si je dîne dehors, c'est chez le général ou un autre grand seigneur, et je ne déchois pas. Cependant il est probable que je passerai trois mois de l'été dans une hutte enfumée, d'une saleté horrible, de l'autre côté de l'Himalaya, et d'ici là, car c'est bien haut et bien loin encore, Dieu sait par où je passerai. Quoi qu'il arrive, pensez que dans mes vicissitudes passées, de Calcutta à Delhi, je n'ai pas éprouvé la plus légère indisposition, et (circonstance prosaïque, mais du premier ordre) que j'ai eu l'admirable talent de rester au-dessous de mon budget des dépenses.

» Samedi prochain 13, je reprendrai ma vie solitaire et perambulante. J'irai camper à cinquante lieues d'ici, vers le nord-ouest, dans le pays des Sykes, près d'une ville appelée Kithal. Le premier secrétaire d'ambassade (*first assistant to the resident*) arrivera le 20 à notre camp, avec un immense appareil d'hommes, de chevaux et d'éléphans, et, joignant nos inégales fortunes, nous *marcherons* ensemble vers l'est jusqu'au lieu où le Gange débouche des montagnes. L'objet de mon futur compagnon est de chasser des sangliers et des tigres. Pour se donner ce plaisir, il va dépenser en un mois ou six semaines une dizaine de mille francs ; mais il en a soixante par an ; garçon, d'ailleurs, de mon âge environ, et destiné par ses talens à une haute fortune en ce pays. J'aurai l'occasion de voir et de partager des exercices qui tourneront

tout naturellement au profit de mes collections. M. Trevelyan se prétend infiniment flatté que je veuille bien lui permettre d'être mon compagnon. Ces gens me rendront fat, si vous ne trouvez que la chose soit déjà faite. Cependant je ne les prends pas en traître ; je ne leur dis pas que je suis riche, que je suis noble ; je ne mets pas mieux ma cravate qu'à Paris ; mon habit n'est pas à la mode, et après deux ans presque d'existence, huit mois de navigation, et quinze jours de submersion dans l'ouragan de Bourbon, il est des plus fanés. Malgré cela, il n'est pas de distinctions qu'ils ne me prodiguent.

» N'ayez pas peur des Sikes : ce sont de subtils voleurs ; mais on ne me laisse pas aller chez eux sans une forte escorte. M. Trevelyan joignant sa petite armée à la mienne, nous voyagerons en conquérans. Quant aux dangers de la chasse aux tigres et aux lions, j'ai fait souvent cette question : D. Combien de *gentleman* anglais ont été mangés à la chasse depuis M. Hastings ? — R. Pas un.»

« Panniput, 17 mars.

» Je vous écris aujourd'hui du champ de bataille célèbre où tant de fois le sort de l'Inde fut décidé.

» Vous riez, peut-être, de cette célébrité qui vous est nouvelle ; Panniput ou Lilliput, pour vous peut-être, mon cher père, c'est tout un ; mais il faut que vous changiez là-dessus, et vous fassiez un peu Indien pour l'amour de moi. D'Eckstein n'est-il pas là pour vous instruire ? Je voudrais vous donner à l'histoire de ce pays une introduction moins sublime ; mais je ne connais que Mill, et ces cinq énormes volumes vous effraieront justement. Ah ça ! vous croirez *en moi* du moins, si vous ne me croyez pas !

» Les Delhiens, dont vous devez être amoureux, m'ont conduit à deux lieues de marche de chez eux. J'ai hurlé de bonne

grâce avec ces loups, c'est-à-dire que je me suis montré aussi indifférent qu'eux aux fortunes de ma tête et de mes membres, en courant avec eux après des sangliers. Par hasard je ne suis pas tombé, ce qui tient seulement à ce qu'on m'avait donné le meilleur arabe de toute notre cavalerie. Les chutes de cheval viennent immédiatement après l'hépatite chronique et le cholera-morbus dans la hiérarchie des causes de la mort en ce pays.

» Quelques jambes cassées, quelques épaules fracassées sont tellement dans la règle d'une chasse indienne, qu'il ne s'en fait pas sans un chirurgien. Quant aux lions et aux tigres, c'est, pour les *gentleman* s'entend, un jeu des plus innocens, attendu qu'on ne les cherche pas à cheval, mais à l'éléphant seulement. Chaque chasseur est huché, comme un témoin devant une cour de justice anglaise, dans une caisse fort élevée attachée sur l'animal. Il a un petit parc d'artillerie près de lui, savoir : une couple de fusils et une paire de pistolets. Il arrive quelquefois, quoique cela soit très-rare, que le tigre, poussé aux abois, saute sur la tête de l'éléphant; mais cela ne nous regarde pas, nous autres; c'est l'affaire du conducteur (*mohaotte*), qui est payé vingt-cinq francs par mois pour subir ces sortes d'accidens. En cas de mort, celui-ci a du moins la satisfaction d'une vengeance complète; car l'éléphant ne joue pas nonchalamment de la clarinette avec sa trompe, quand il se sent coiffé d'un tigre; il le travaille de son mieux, et le chasseur l'achève d'une balle à bout portant. Le *mohaotte* est, vous le voyez, une sorte d'éditeur responsable. Un autre pauvre diable est derrière vous, dont l'office est de porter un parasol au-dessus de votre tête. Sa condition est pire encore que celle du *mohaotte;* lorsque l'éléphant effrayé fuit devant le tigre qui le charge et s'élance sur sa croupe, le véritable emploi de cet homme est d'être alors mangé à la place du *gentleman*. L'Inde est l'utopie de l'ordre social à l'usage des gens comme il faut; en Europe, les pauvres portent les riches sur les épaules, mais c'est par métaphore seulement;

ici, c'est sans figure. Au lieu des travailleurs et des mangeurs, ou des gouvernés et des gouvernans, distinction subtile de la politique européenne, il n'y a dans l'Inde que des *portés* et des *porteurs*, c'est plus clair. »

HISTOIRE DES VOYAGES ET DÉCOUVERTES des compagnons de Christophe Colomb, par WASHINTON-JRWING ; suivie de l'Histoire de Pizarre et de la conquête du Pérou ; histoires traduites de l'anglais par A.-J.-B. et C.-A. DEFAUCONPRET. 3 vol. in-8°. 21 fr.

Cet ouvrage forme la suite et le complément de l'*Histoire de Christophe Colomb*, publiée déjà par le même auteur. C'est un des rares ouvrages nouveaux que l'on peut recommander en toute confiance comme digne de figurer dans la bibliothèque de tout homme de goût. L'histoire, écrite ainsi avec élégance et présentée sous la forme la plus intéressante, offre une lecture qui plaira toujours au plus grand nombre des lecteurs, et à laquelle on revient avec transport, las et dégoûté que l'on est de toutes les hideuses compositions de notre époque.

IMPRESSIONS DE VOYAGE ; par Alex. DUMAS. Tome 1er. In-8°. 8 fr.

Cet ouvrage est écrit avec tout l'esprit et le charme de style que possède l'auteur. Il forme une lecture fort amusante, pleine de mouvement, de pittoresque et d'intérêt. Mais sous le rapport de l'observation, M. Dumas nous paraît être un voyageur assez léger, qui juge à première vue, souvent d'après

ce que d'autres ont dit avant lui, et sans chercher à vérifier s'ils avaient tort ou raison. Au reste, ce n'est pas en séjournant deux ou trois jours dans une contrée qu'on peut connaître l'esprit et les mœurs de ses habitans.

Ce premier volume contient une course à Genève et dans les montagnes de la Savoie.

GUIDE PITTORESQUE DU VOYAGEUR EN FRANCE; ouvrage orné de 90 cartes routières, de 70 portraits, et de 600 magnifiques vignettes, gravées sur acier, représentant les principales villes, les ports de mer, les établissemens d'eaux minérales et les châteaux pittoresques, des édifices, monumens, sites remarquables, etc., etc.; publié en 100 livraisons, contenant chacune la Description complète d'un département; par une société de gens de lettres, de géographes et d'artistes. Chaque livraison se compose de 5 vues dessinées d'après nature par RAUCH, et gravées par NYON, SCHROEDER, RANSONNETTE et DEVILLIERS; d'un portrait gravé sur acier par HOPWOOD; d'une carte routière indiquant les relais de poste; et de seize pages de texte à deux colonnes. — Le prix de chaque livraison, qui se vendra séparément, est pour Paris : 50 c.

Le Guide pittoresque du voyageur en France sera divisé en cent livraisons, contenant chacune seize pages de texte, une carte, et six gravures comparables, pour l'exécution et le fini, aux jolies vignettes qui ornent les keepsakes anglais; toutes les vues ont été dessinées d'après nature, en grande partie par M. Rauch, paysagiste bien connu pour le soin et l'exac-

titude de ses dessins, qualité dont nous ne saurions trop faire ressortir l'importance.

Le plan de cet ouvrage a été conçu de telle manière que chaque livraison renfermera l'itinéraire d'une des principales routes de France, et la description *complète* d'un département. En interrogeant ainsi la France entière, en parcourant tour à tour chaque route, et décrivant à droite et à gauche tout ce qui est digne d'intérêt, le voyageur sera certain de ne rien oublier et de ne rien laisser échapper de ce qui mérite de fixer l'attention.

La première livraison du *Guide pittoresque du voyageur en France* a paru le 1er janvier 1834.

Elle contient l'itinéraire de Paris à Nantes;

La description du département de Seine-et-Oise;

Les vues de Versailles, de la Roche-Guyon, de Triel, de Montmorency, et du château de Vigny;

Le portrait de Ducis;

La carte du département.

VIAGGIO PER LA TORIDE fatto nel 1820 da MOURAVIEFF-APOSTOL, tradotto del russo sotto gli occhi dell' autore. *Napoli.* 1833. In-8°, avec cartes. 7 fr. 50 c.

Cet ouvrage offre un grand intérêt; car le pays parcouru et décrit par M. le comte de Mouravieff-Apostol est une contrée peu connue et à laquelle se rattachent une foule de souvenirs historiques. Il est rempli de recherches curieuses sur les nombreux restes de monumens antiques qui s'y voient encore, sur l'histoire et la géographie ancienne de la Tauride. Après s'être préparé par l'étude et la lecture de tout ce qu'on trouve à ce sujet, soit dans les anciens écrivains, soit dans les chroniques du moyen âge, soit enfin dans les voyageurs mo-

dernes, l'auteur a parcouru cette contrée pendant deux mois entiers, et son livre a été écrit non sur de vagues souvenirs, qui souvent enfantent une foule d'erreurs, mais sur les lieux mêmes, et comme au jour le jour pendant son voyage. De nombreuses notes et citations des auteurs grecs accompagnent le texte et viennent appuyer les assertions du voyageur.

L'UNIVERS PITTORESQUE, ou Description de tous les peuples, de leurs religions, mœurs, costumes, etc. 10 vol. in-8°, avec 720 gravures et vignettes, représentant les sites principaux, les monumens, les costumes, meubles, objets d'art et autres; publié en 180 livraisons par MM. Firmin Didot frères.— Prix de la livraison, pour Paris : 20 c.

Si les Français n'aiment pas autant à voyager que les Anglais, ils n'en sont pas moins avides de s'instruire des mœurs, des usages, des arts et de l'histoire des divers peuples de la terre; mais jusqu'ici cette instruction ne pouvait se trouver que dans des livres excessivement chers, trop volumineux, et où presque toujours l'appareil scientifique, étouffant ce qu'ils offraient d'intéressant, les empêchait d'être accessibles à toutes les fortunes.

Nous allons tâcher de satisfaire à ce besoin d'instruction qui partout se manifeste hautement, et mettre à la portée de chacun ce que ces grands et magnifiques ouvrages contiennent de plus remarquable. Des dessins inédits enrichiront encore cette collection.

Trop long-temps les livres ont été le partage du petit nombre; et cela devait être, car jusqu'ici ce fut seulement le petit nombre qui jouissait des bienfaits de l'instruction. Mais

maintenant que chacun sait lire, chacun doit participer à cette instruction qui égalise les hommes de toutes les classes.

Les plus habiles écrivains se font gloire à présent d'écrire pour le peuple, et sont plus fiers d'être lus par des milliers de lecteurs que d'être précieusement enfermés dans de riches bibliothèques où leurs ouvrages restent souvent des siècles avant d'être feuilletés. Aussi voyons-nous, en Angleterre, le lord-chancelier, l'illustre Brougham, se mettre à la tête des plus célèbres écrivains de son pays, et composer des livres à la portée de tous. Y a-t-il en effet de plus douce satisfaction que d'employer la supériorité de son talent à éclairer ses concitoyens, en leur inspirant le goût de l'étude, en améliorant ainsi leurs mœurs, et en leur procurant plus de jouissances et de bonheur?

C'est de ce sentiment que sont animés ceux qui participent à cette entreprise. L'histoire de chaque pays sera confiée aux écrivains qui, par le séjour qu'ils auront fait sur les lieux mêmes et par le mérite de leurs ouvrages, semblent désignés d'avance pour traiter chaque spécialité; de leur côté, les éditeurs feront tous leurs efforts pour qu'à l'aide des perfectionnemens que la typographie et l'art de la gravure sur acier ont reçus de nos jours, ils puissent mettre à la portée de toutes les fortunes, par la médiocrité du prix, un ouvrage digne, par sa perfection, de se placer dans les bibliothèques à côté des plus beaux livres.

Chaque livraison, composée de 16 pages in-8°, à deux colonnes, et accompagnée de 4 gravures exécutées avec le plus grand soin par M. Lemaitre, l'un de nos plus célèbres graveurs, *paraîtra tous les samedis*.

Afin que dans aucun cas les livraisons ne puissent éprouver le moindre retard, les éditeurs ont entrepris simultanément plusieurs importantes parties de l'ouvrage : l'*Italie*, la *Grèce*, l'*Espagne*, le *Portugal*, l'*Égypte* et le *Brésil*. Il suffira d'annoncer que M. le chevalier Artaud, membre de l'Institut, ancien chargé d'affaires de France à Florence et à Rome, etc.,

a bien voulu se charger de l'*Italie;* M. Pouqueville, membre de l'Institut, consul général au Levant, de la *Grèce*, M. Champollion-Figeac, conservateur de la Bibliothèque du roi, etc., de l'*Egypte;* M. le comte Alexandre de La Borde, membre de l'Institut, etc., de l'*Espagne* et du *Portugal;* M. Ferdinand Denis s'est chargé du *Brésil*, où il a séjourné long-temps. Ces noms dispensent de tout éloge. La voix publique les eût proclamés les premiers pour décrire chacun de ces pays. Nous devons donc nous féliciter de pouvoir ainsi répondre d'avance au vœu général, et d'avoir rencontré dans l'amitié de ces honorables écrivains un tel secours et un tel appui. Des autres parties du plan général seront également confiées à des mains non moins habiles.

AVENTURES D'UN MARIN DE LA GARDE IMPÉRIALE, prisonnier de guerre sur les pontons espagnols, dans l'île de Cabrera et en Russie; par Henri Ducor. 2 vol. in-8°. 15 fr.

Ces deux volumes sont une lecture fort amusante, pleine d'incidens variés qui excitent au plus haut point l'intérêt et la curiosité. Vraies ou fausses, ces aventures plaisent d'autant plus qu'elles sont toujours vraisemblables, et que sous les broderies inséparables d'un pareil ouvrage on reconnaît un canevas de réalité. Les amateurs d'émotions fortes trouveront de quoi se satisfaire dans le tableau des souffrances de ce pauvre prisonnier, et son récit excitera la sympathie de tous ses lecteurs.

MÉMOIRES DU BARON GEORGES CUVIER, publiés en anglais par mistriss Lee, et en français par Théodore Lacordaire. In-8°. 7 fr.

C'est une esquisse de la vie du grand maître de la science;

mais dans laquelle ses travaux ne sont appréciés que d'une manière fort superficielle. L'auteur n'a pas eu la prétention d'offrir au public une biographie complète de Cuvier, ni de juger ses œuvres ; c'est plutôt un hommage rendu à la mémoire de l'homme privé qui, au milieu de ses occupations innombrables et de tout genre, trouvait encore le temps d'être bon et aimable. Du reste, c'est à tort qu'on avait d'abord annoncé ces mémoires comme étant publiés d'après les papiers de Cuvier ; sa famille a réclamé contre cette prétention, et déclaré que les mémoires laissés par lui ne pourraient de long-temps être mis au jour.

Sous presse :

INSPIRATIONS RELIGIEUSES. 1 vol. grand in-18. 5 fr.

LA FOI DE L'ÉGLISE UNIVERSELLE, par miss HARRIET MARTINEAU. In-8°. 2 fr. 50 c.

LECTURES ÉLÉMENTAIRES à l'usage des écoles primaires ; traduites de l'italien. Nouvelle édition. In-18. 1 fr.

PARIS, IMPRIMERIE DE DECOURCHANT,
RUE D'ERFURTH, N° 1.

LIBRAIRIE D'AB. CHERBULIEZ ET Cie,
A Paris, rue de Seine Saint-Germain, n° 57; et à Genève, rue de la Cité.

LE LIBRE EXAMEN,

JOURNAL

RELIGIEUX, POLITIQUE, PHILOSOPHIQUE ET LITTÉRAIRE,

Paraissant tous les jeudis par numéros d'une feuille grand in-4°; publié sous la direction de M. le pasteur ATHANASE COQUEREL et de M. ARTAUD, inspecteur de l'Académie de Paris.

EXTRAIT DU PROSPECTUS.

Pour aider, selon nos forces, au grand œuvre qui s'accomplit en France, il faut que la philosophie, la politique, la littérature, les sciences et les arts, passent dans notre feuille au creuset de la religion, et que chaque livraison en offre quelque chose. Nous essaierons donc de faire de la philosophie, sans nous inquiéter si elle nous vient d'Ecosse ou d'Allemagne; mais en déclarant bonne et franche guerre à ce froid éclectisme, qui argumente et ne conclut pas, qui promet tout et qui tient si peu; à ce matérialisme surtout qui flétrit tout ce qu'il touche, même le plaisir qu'il déifie, et qui ne voit dans les phénomènes de l'intelligence et les pures ardeurs de la sensibilité, que le jeu de quelques fibres, c'est-à-dire un peu de poussière pour le moment organisée. Nous essaierons de faire de la politique, en dehors et au-dessus de l'arène des partis; de la politique sociale, bien plutôt que cette politique terre à terre qui exploite les plus petits détails et les hommes les plus insignifians, et réduit, sans le savoir, l'histoire contemporaine à des riens. Nous essaierons de faire de la littérature et de la critique; on est fatigué à la fin de voir distribuer la gloire et vendre la publicité à 1 fr. 5 oc. la ligne, et traiter à forfait lorsqu'on prend un peu plus d'illustration à la fois, et qu'on la veut en majuscules. Aucune annonce ne sera payée dans notre recueil; mais chaque numéro contiendra un bulletin de livres qui donnera une idée sommaire de tous les ouvrages nouveaux, et qui permettant à chaque lecteur de suivre le mouvement intellectuel, religieux et scientifique du temps, lui donnera l'occasion de

choisir les livres spéciaux qui conviendront le mieux à ses réflexions ou à ses travaux. Notre littérature sera aussi peu exclusive que notre foi ; nous ne serons ni de l'école classique, ni de l'école romantique ; nous serons de celle de la morale et de la religion, sûrs qu'en dernière analyse le bon sens et le bon goût se trouveront être de ce côté-là. Ainsi, nous espérons incessamment publier une galerie philosophique, où seront appréciés tour à tour les divers essais de réforme sociale et de dogmatisme philosophique tentés depuis Juillet, et qui sont plus nombreux qu'on ne pense ; tous ces symptômes seront pesés à la balance de la religion. Un travail du même genre sera tenté sur nos célébrités littéraires ; compte sera demandé à chacun de sa gloire, et nous rechercherons surtout, non pas ce que le commerce de la librairie, mais ce que l'avenir moral de la patrie y a gagné. Les mêmes principes dirigeront nos excursions dans le domaine des sciences et de l'industrie, et nos réflexions sur les chefs-d'œuvre des arts ; serait-il donc inutile de prouver parfois à nos savans que la religion est une science, et à nos artistes, que le pinceau, le burin et la lyre ont acquis leur plus éclatante gloire en des siècles religieux ?

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour Paris :		*Pour les départemens :*	
Un an,	18 fr.	Un an,	20 fr.
Six mois,	10 fr.	Six mois,	11 fr.
Trois mois,	5 fr.	Trois mois,	6 fr.

Sous presse chez les mêmes libraires :

INSPIRATIONS RELIGIEUSES. 1 v. in-18. 5 f.

MISS HARRIET MARTINEAU. La Foi de l'Église universelle. In-8°. 2 fr. 50 c.

LECTURES ÉLÉMENTAIRES à l'usage des écoles primaires ; traduites de l'italien. Nouvelle édition. In-18. 1 fr.

PARIS, IMPRIMERIE DE DECOURCHANT,
RUE D'ERFURTH, N. 1, PRÈS L'ABBAYE.

Bulletin Littéraire

ET

Scientifique.

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU,
A Saint-Germain-en-Laye.

BULLETIN LITTÉRAIRE

ET SCIENTIFIQUE,

REVUE CRITIQUE

DES LIVRES NOUVEAUX,

RÉDIGÉE

Par Joel Cherbuliez.

Deuxième année.

PARIS,
AB. CHERBULIEZ ET Cie, LIBRAIRES,
RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, N° 68.

GENÈVE,
MÊME MAISON.

1834

PRIX : 4 FR. 50 C. PAR AN;

Et 1 fr. en sus pour les départemens.

Ce journal paraît tous les mois.

BULLETIN LITTÉRAIRE

PUBLIÉ

PAR LA LIBRAIRIE

d'Ab. Cherbuliez et Cie,

A PARIS, RUE DE SEINE-SAINT-GERMAIN, N° 57;

ET A GENÈVE, RUE DE LA CITÉ.

Seconde Année.

N° 1. JANVIER 1834.

LA RELIGION *constatée universellement à l'aide des sciences et de l'érudition modernes;* par M***, de la Marne. Paris. Hivert. 1833. Deux vol. in-8°. Prix : 8 fr.

Cet ouvrage contient un vaste assemblage de faits et de raisonnemens utiles, mais mal disposés, quoique l'auteur semble avoir pris plaisir à multiplier les classifications et subdivisions. Voici les sujets de la partie raisonnable de son ouvrage : de la nécessité d'étudier la religion; de l'existence de Dieu et de l'*inexistence* de toute morale naturelle; suite et universalité de la religion; rationalité des enseignemens de la religion et notification des enseignemens de la religion par les sciences humaines; probabilité scientifique de la religion; valeur historique des livres de la Bible; prédiction de Daniel; miracles de la vie du Christ; esquisse de l'histoire de la religion. Cette partie renferme une foule de données historiques et critiques, un grand nombre de citations, trop multipliées peut-être, une masse imposante d'érudition de seconde main, le tout

écrit d'un style animé, mais trop déclamatoire. Les chapitres les plus curieux (Chap. 9, 11, 12 et 13) sont ceux où l'auteur donne les plus étranges détails sur les démons et sur les jansénistes. Ici commence la partie de son livre qui n'est pas la partie raisonnable. Après avoir établi que des démons surhumains opèrent encore tous les jours des miracles et des prodiges, il se jette, tête baissée, dans les phénomènes somnambuliques et magnétiques, qu'il admet dans tous leurs détails, et qui sont produits, selon lui, par l'action des démons. Ensuite, on ne sait pourquoi, il passe aux jansénistes; il examine les faits de leurs extases, de leurs guérisons et de leurs convulsions, qu'il attribue également à l'action directe des démons. Nous laisserons aux descendans de Carré de Mongéron le soin de réfuter ces rêveries superstitieuses: le tout est couronné par une justification et par une défense opiniâtre du miracle de la croix de Migue de 1826. Nous regrettons que de telles faiblesses déparent un ouvrage qui porte l'empreinte d'une grande sincérité et de beaucoup de zèle, et qui doit avoir coûté beaucoup de recherches laborieuses.

L'INDIFFÉRENTISME RELIGIEUX, sermon prêché dans l'Eglise française de Bâle, par A. Vinet. Bâle. 1833. Prix: 60 c. — L'UNITÉ ÉVANGÉLIQUE; sermon par M. le pasteur Galland; Nîmes. 1833.

Voici deux discours d'un caractère assez différent: le premier est écrit avec élégance, soigné même pour le style, quoique, çà et là, on y trouve des termes et des tournures un peu prétentieuses; le second, d'un ton dogmatique beaucoup plus tranché, semble dédaigner de s'appuyer sur une forme polie et classique de langage; la conviction tranchante de l'auteur de ce dernier sermon, l'attention avec laquelle il reproduit la phraséologie des sectes dissidentes de l'Eglise nationale de France, tout en effet annonce un esprit d'exclusion et de séparatisme, que l'occasion de ce discours, la réunion d'Uchaud (Voyez plus haut, les *Mélanges*), aurait d'ailleurs suffi pour indiquer. Le discours de M. Vinet mérite plus d'attention, en ce qu'il semble avoir pour but de traiter un sujet bien usé sous une forme nouvelle, c'est-à-dire de trouver dans le caractère de Ponce-Pilate, comme type de l'indifférence religieuse, le tableau résumé de l'esprit de nos jours. Il aurait pu ajouter que le faible et coupable proconsul a reçu une funeste immortalité de l'inscription de son nom dans *le Symbole des Apôtres*, qui ne contient nul autre nom d'homme que le sien. Ce sermon a les qualités et les défauts de la manière de M. Vinet: une exposition simple et fine à la fois, mais plus de sensibilité que de chaleur, plus d'élégance que de force. On regrette que l'auteur paraisse quelquefois tacher son style, si pur et si élégant, par des concessions à l'école romantique en manière d'écrire. Pourquoi dire que la Judée *haletait* dans l'attente du Sauveur, et pourquoi dire surtout que *l'indifférence est la mort vivante?* Quelle bizarre image présente cette phrase « Il y a dans chaque indifférent l'étoffe d'un ennemi, *étoffe qui attend l'occasion de se dérouler.* » Ne sont-ce pas là des expressions qui peuvent échapper à l'ardeur d'une improvisation, mais qui doivent tomber devant la calme révision du

style écrit. M. Vinet, qui est l'un de nos bons écrivains protestans, nous pardonnera cette observation. C'est apprécier le talent d'un homme que de relever des fautes si légères. On trouvera, du reste, dans ce discours une foule d'excellentes remarques, empreintes d'un esprit de parfaite convenance et de douceur évangélique. On croit reconnaître ici l'influence de la savante université de Bâle, où toutes les opinions se font jour sans troubler le lien de la charité, celles du savant de Wette aussi bien que celle de l'ancienne confession helvétique. Nous remarquerons encore que ce discours offre partout un ton de conciliation et de mansuétude chrétienne, loin de contenir la moindre allusion aux tristes événemens de Bâle; l'auteur paraît avoir senti que l'œuvre d'un ministre de l'Evangile, en présence d'une guerre civile à peine éteinte, est de rappeler à tous les hommes qu'ils sont frères, et qu'ils doivent s'aimer.

Véracité des Evangiles. Par M. Roussel, pasteur de l'Eglise réformée de Saint-Etienne. Saint-Etienne. 1833. Un vol in-12. Prix : 2 fr.

Le but de l'auteur est de prouver que les faits rapportés dans les quatre Evangiles ont réellement eu lieu, et de concilier les difficultés qui paraissent s'élever de quelques différences minutieuses dans les récits. Le point de vue le plus saillant de ce petit volume, qui peut être mis fort utilement entre les mains des chrétiens de toutes les communions, consiste à démontrer que, si les faits *naturels* sont vrais, il est impossible que les faits miraculeux soient *faux*, et l'inverse. Il montre l'accord parfait entre les écrivains; il avertit que ce travail doit être lu l'Evangile en main, en pesant bien et en vérifiant toutes les circonstances. Il a encadré, sous quarante-cinq titres, les questions les plus importantes que présente l'étude attentive et critique de l'harmonie évangélique. Elles sont, en général, résolues d'une manière qui confirme la foi, et qui satisfait la raison. Nous recommandons cet ouvrage à toutes les personnes qui voudront trouver, sous forme d'épitomé clair et substantiel, la réponse à une foule de petites objections malveillantes ou ignorantes, que des esprits légers présentent si souvent aujourd'hui; le style est de la bonne école : il est simple sans affectation de simplicité.

Confessions *de M. J. A. Balbaïth, israélite allemand; lettre adressée à ses frères.* 1833. Brochure. Prix : 75 c.

Cette brochure, qui est signée, on ne sait pourquoi, du nom de Balbaïth, est de M. Hausmeister, ancien israélite du Wurtemberg, actuellement ministre du Saint-Evangile, à Strasbourg. C'est une traduction de l'allemand, par M. Oster. Cet écrit commence par un exposé intéressant de la vie de l'auteur et des progrès qui le conduisirent à briser les chaînes du Talmud. Ensuite, il donne les raisons critiques et dogmatiques qui le décidèrent à devenir chrétien. En général, l'examen dans lequel il entre du judaïsme et du christianisme est de nature à faire im-

pression, parce qu'il est rapide et substantiel, et nous ne doutons point que cet exposé, destiné plus spécialement aux israélites, ne produise d'heureux fruits. Seulement nous voudrions que l'auteur, dont tout laisse supposer la parfaite sincérité, ne portât point sa ferveur de nouveau converti jusqu'à tomber dans des exagérations dogmatiques qui ne pourront qu'entraver le mouvement que son changement devrait faire naître. Nous voudrions savoir dans quel passage de sa nouvelle loi il a appris à traiter les œuvres de l'aumône de *soi-disant œuvres de charité* (p. 7), Il nous semble que le Christ disait absolument le contraire. Cette expression et quelques autres déparent cet exposé, d'ailleurs très-estimable; car il est toujours utile et loyal d'avouer hautement la foi qu'on embrasse.

MÉDITATIONS *chrétiennes sur l'histoire de saint Pierre*, par H. Blunt, pasteur de Chelsea, près Londres. Traduit de l'anglais. Paris. 1834. Prix : 1 fr. 50 c. par la poste.

Encore une de ces traductions d'ouvrages d'une piété profonde et spéciale, et dont l'action est dès lors presque perdue sur la masse du public français d'aujourd'hui. Le genre de M. Blunt se rapproche de celui de Newton; mais il est plus clair et moins mystique. Le culte domestique pourra y puiser quelques ressources utiles. Cependant, nous devons l'avouer, nous y avons remarqué quelques pages qui pourraient avoir des conséquences dangereures, sur la récompense qui attend certains sectaires, à cause du désaccord qui peut régner dans les familles pour motif de foi : entre une femme et son mari, « entre un enfant et ses parens » (p. 77). Sans doute, dans des circonstances très-rares, de tels faits peuvent être inévitables; mais il faut, dans tous les cas, les laisser venir, sans paraître les exciter en disant que « c'est précisément dans cet état de l'ame que l'on apprend à apprécier l'étendue de la promesse. »

ESSAI SUR LA THÉORIE DE LA VIE SOCIALE ET DU GOUVERNEMENT REPRÉSENTATIF, pour servir d'introduction à l'étude de la science sociale ou des droits et des sciences politiques; par M. G. PH. HEPP, avocat, professeur de droit des gens à la faculté de droit de l'académie de Strasbourg. Un vol. in-8°, avec trois tableaux. Paris et Strasbourg, chez Levrault. 1833. Prix : 6 fr.

Nous proposant de rendre prochainement compte de cet ouvrage, nous nous contentons ici de le recommander à toutes les personnes qui aiment à méditer sur les graves questions qui intéressent l'ordre social, et par conséquent aussi la religion, ce lien si puissant de toutes les sociétés. Le livre de M. Hepp arrive à propos dans ce temps, où tant d'hommes inhabiles portent une main téméraire sur le système de nos institutions, et prétendent le renverser pour y substituer l'œuvre informe d'une imagination sans frein. L'ouvrage est conçu dans l'esprit du gou-

vernement représentatif, dont il démontre tous les avantages ; quoiqu'il suppose de la part de son auteur de profondes méditations sur la nature humaine, il n'est pas entouré des ténèbres de la métaphysique : au contraire, il est aussi clairement que judicieusement écrit ; en sorte que, s'il y a quelque défaut à lui reprocher, c'est sa brièveté qui en a trop resserré le cadre, et l'a privé des développemens que présentait un aussi vaste sujet. Mais ce reproche même est un éloge : les écrivains qui disent de bonnes choses sont les seuls à qui l'on demande d'en dire davantage, et qu'on a regret de quitter. La preuve, au reste, du mérite de l'ouvrage de M. Hepp est que son essai a promptement mérité l'estime des publicistes d'outre Rhin, et obtenu, presque au moment de sa publication, l'honneur d'être traduit en allemand, et de servir de sommaire à l'une des cours de l'université de Fribourg.

Du Christianisme, *des causes et des conséquences de son établissement en Europe*, par M. Roux-Ferrand. Nîmes. 1832.

On a besoin de savoir que cette brochure a formé une lecture académique, pour n'être pas surpris de la grandeur du titre et de l'exiguité de l'espace que l'auteur s'est donné. Comme discours académique, ce travail n'est pas sans mérite ; mais nous ne saurions y voir que l'esquisse légère d'un travail plus important, que l'auteur nous paraît de force à mener à bonne fin. On ne saurait d'ailleurs trop engager les académies à appeler les travaux de leurs associés sur des sujets bien autrement importans que de simples futilités littéraires ; malheureusement on ne peut pas dire que l'Académie française, qui devrait être le modèle de toutes les autres, donne à cet égard un exemple bien concluant.

De la réunion des communions chrétiennes en général, et de la réunion des Églises protestantes de la France en particulier ; thèse de la faculté de Strasbourg : par C. Langlé. In-4° de 54 pages.

L'auteur de cet essai, un des élèves distingués de la faculté de Strasbourg, n'est pas resté au-dessous de son sujet, dont le choix heureux et opportun dans les conjonctures actuelles lui donne un titre à la reconnaissance de tous les amis de notre communion. Cette thèse est écrite dans un esprit chrétien, tolérant, modéré, impartial : on y découvre du zèle, de la conviction et de la candeur ; l'opinion qui y prédomine est celle de la plupart des théologiens éclairés, et le style ne manque pas d'élégance. Il est temps, sans doute, nous en convenons avec l'auteur, de réparer la grave faute commise par nos réformateurs, et que, dans leur siècle, ils ne pouvaient éviter, de s'être mis dans une opposition hostile les uns aux autres sur des questions de dogme dont la solution doit être abandonnée à la conscience de chacun, et d'avoir provoqué des divisions qui ont fait d'autant plus de mal à nos Églises que leurs successeurs les ont fomentées et perpétuées au lieu de les faire cesser. De nos

jours les opinions sont bien plus divergentes, mais on ne se sépare plus, et on a raison ; si on se sépare, c'est sans l'avouer. Répandue dans nos Eglises, cette thèse, que nous pouvons montrer avec satisfaction aux amis et aux détracteurs de nos facultés, et qui prouve assez ce qu'elles peuvent devenir, contribuerait sans doute à jeter sur la question de la réunion des deux facultés protestantes d'utiles lumières. Nous reviendrons très-incessamment sur ce grave sujet, qui occupe en ce moment tous les esprits en Alsace, comme touchant de près à la difficile entreprise d'une réorganisation de la communauté protestante. Un de nos prochains numéros contiendra un exposé de l'état de la question parmi nos frères de l'Est ; et il est d'autant plus essentiel d'appeler l'attention sur ce sujet, que dans le Midi on n'a en général qu'une idée incomplète et inexacte de ce qui se passe en Alsace.

Recherches historico-monumentales concernant les sciences, les arts de l'antiquité, et leur émigration d'Orient en Occident ; par G. Goury aîné, ingénieur en chef, directeur au corps royal des ponts et chaussées, etc., etc. Paris. 1833. F. Didot. Un fort volume in-8° et deux cartes. Prix, 9 fr.

Ce volume est un recueil de matériaux intéressans pour l'histoire des sciences et des arts. L'auteur fait passer tour à tour sous nos yeux les Chinois, les Hébreux, les Chaldéens, Babyloniens, Phéniciens, les Egyptiens, les Grecs, les Romains et les Gaulois, avec leurs caractères, leurs monumens civils et religieux, leurs mœurs diverses. C'est un résumé complet d'archéologie fort utile pour les personnes qui veulent connaître cette science sans l'approfondir, et sans l'aller puiser dans des volumes nombreux qu'il serait difficile de réunir.

Le Prince, de Machiavel, ou la Romagne en 1502, par H. Auger. 1833. 2 vol. in-8°. Prix : 15 fr.

Roman historique destiné à peindre l'époque des Borgia et Machiavel. L'auteur, adoptant l'idée de Machiavel, que César Borgia doit être considéré comme type modèle du prince, en infère, d'une manière assez neuve et piquante, qu'en tout état de cause, l'autorité princière est le gouvernement le plus immoral et le plus détestable de tous. Il suppose que telle a pu être la pensée de Machiavel dans son traité du *Prince*, quoique cependant il soit plus porté à croire que Machiavel était dans le doute, se contentait d'examiner froidement, et laissait à d'autres le soin de conclure et de décider. « Comment oublier, dit-il, que Machiavel vit dans un siècle où les croyances s'affaiblissent, où le doute commence, où le *Qui sait ?* doit nécessairement s'attacher à tout ce qui est intellectuel. »

Quant à la partie romanesque de cet ouvrage, l'intrigue est tellement compliquée qu'il serait difficile d'en donner une analyse intelligible. Nous engageons plutôt le public à lire ces deux volumes, qui

donnent des Borgia et de leur époque une esquisse plus vraie que la *Lucrèce* de M. V. Hugo, et serviront sans doute à détruire bien des préjugés et des erreurs qu'avait pu faire naître ce drame.

Les Historiettes de Tallemand des Reaux. Un volume in-8°; chez Levavasseur, à Paris. 1833. Prix : 6 fr. 50 c.

Cet ouvrage forme le premier volume de la collection des Mémoires pour servir à l'histoire du dix-septième siècle, que publient MM. Monmerqué, de Châteaugiron, et Taschereau. Il renferme une suite d'anecdotes assez piquantes, mais souvent fort scandaleuses, sur divers personnages célèbres, dont les faiblesses et les ridicules sont dévoilés à nu. Cette première partie commence à Henri IV et finit au cardinal de Richelieu. Les articles les plus étendus sont ceux de ces deux hommes, d'une renommée si diverse, puis celui de Malherbe, dont l'auteur nous peint en détail le singulier caractère. A en juger par cet échantillon, cette collection s'est imposé, pour la vie privée du dix-septième siècle, et les mœurs de cette époque, la même tâche qu'avait entreprise pour l'histoire celle de M. Petitot. Ce sera une ample provision de documens dont plusieurs sans doute ont déjà été publiés, mais épars çà et là, et d'ailleurs il s'en trouve un grand nombre de tout-à-fait inédits.

La Vigie de Koat-Ven, roman maritime (1780-1830), par Eugène Sue. Paris; Vimont; 4 vol. in-8°. 1834. Prix : 30 f.

Ces quatre gros volumes forment certainement un des ouvrages les plus affligeans qu'on ait publiés depuis long-temps. M. Sue nous avait déjà donné l'histoire d'un nègre qui s'acharne sur son maître comme une bête féroce sur sa proie, le fait mourir à petit feu au milieu des plus atroces tortures, puis, lorsque l'œuvre est consommée, se voit couronné comme un modèle de vertu, par l'Académie qui lui décerne le prix Monthyon. Aujourd'hui c'est un homme qui, après une vie de crimes et d'infamies, meurt converti, persuadé que le paradis lui est acquis, et, dans cette conviction paraît quitter la vie avec joie; tandis qu'un cardinal, honnête homme, vertueux, témoin de cette mort, y trouve une raison de douter de Dieu et de l'immortalité. Quelles déplorables conséquences peuvent surgir d'un tel contraste! En vain l'auteur cherche-t-il à se justifier dans sa préface, en disant que son but est de démontrer quel être méprisable devient l'homme à qui l'on ôte toutes ses illusions une à une; nul ne se laissera prendre à de pareilles excuses. La morale, la vertu, ne sont pas des illusions; et il a un bien petit esprit celui qui ne voit dans la religion que la pompe extérieure du culte; dans la destinée d'un peuple que la splendeur d'un trône. Le vrai poète n'a pas besoin de ces misérables hochets pour comprendre le Créateur et l'adorer dans ses œuvres; enfin, si c'est ainsi qu'on veut enseigner la morale, pourquoi ne pas nous donner plutôt la biographie des galériens : ce serait plus vrai, et toujours un peu maritime.

DELLA FELICITA CHE GL'ITALIANI POSSONO E DEBBONO DAL GOVERNO AUSTRIACO PROCACCIARSI, col plano di un associazione per tutta Italia, avente per oggetto la diffusione della pura lingua italiana, e la contemporanea soppressione de dialetti che si parlano ne' varj paesi della Peninsola; del conte Ferdinando dal Pozzo. *Parigi.* 1833. *Ab. Cherbuliez.* In-8°. Prix : 4 fr.

Le but de cet ouvrage est de prouver aux Italiens que, loin de chercher à secouer le joug de l'Autriche, ils devraient se réunir avec amour sous l'étendard protecteur de cette puissance, et attendre d'elle seule l'avenir et l'unité de l'Italie. Si ce livre partait d'une plume vulgaire, soudoyée par les hommes intéressés à soutenir de pareilles idées, il passerait inaperçu, et la critique dédaignerait de s'en occuper; mais l'auteur est un homme placé dans une position éminente, indépendant par sa fortune et son caractère, connu jusqu'ici par des opinions libérales, qui l'exilèrent du Piémont après les événemens de 1831. Ceci devient donc plus grave, et souvent un nom suffit pour donner du crédit à des argumens qui tombent devant la plus simple logique. Hâtons-nous donc, dans l'intérêt même de M. dal Pozzo, d'ajouter qu'après avoir cherché à prouver : 1° qu'il n'agit que par amour de la vérité et de la liberté, et non par une aveugle prévention en faveur de l'Autriche; 2° que le Piémont doit demeurer, tel qu'il est, un état indépendant; 3° que les Italiens, trop portés à la désunion, ne sauraient trouver que dans le sein de l'Autriche un abri contre les dissensions intestines; que leur intérêt et leur devoir doivent les porter à garder fidélité, obéissance, amour à ce gouvernement; qu'il existe beaucoup plus de sympathie entre les peuples allemands et italiens qu'entre ceux-ci et les Français, que l'idée d'extirper la domination autrichienne est la plus fantastique et la plus absurde : que l'auteur, disons-nous, après avoir compromis sa plume en soutenant d'aussi étranges propositions, nous donne un chapitre intitulé *Consigli all' Austria*, Conseils à l'Autriche, qui paralyse l'effet de tout le reste de son livre, et nous rassure pleinement, car l'Autriche n'est pas d'humeur à écouter des conseils, surtout tels que ceux-ci : *Bonté, clémence, affection envers ses sujets italiens; amnistie générale pour les condamnés, prévenus ou exilés pour délits politiques; indépendance aussi grande que possible de l'administration du royaume lombardo-vénitien; liberté illimitée de voyager; libre entrée des livres et des journaux étrangers*, etc., etc. De pareils conseils donnés sérieusement à l'Autriche, comme seuls moyens de conserver la domination de l'Italie, ressemblent à la sublime idée de ce personnage des Proverbes de Leclercq, qui voulait que le gouvernement fît lui-même l'opposition.

DE LA CONSTRUCTION DES ÉCOLES PRIMAIRES; par A. Bouillon. Paris; Hachette. 1833. In-8°, figure. 3 fr.

Ce volume, dont la publication est tout-à-fait de circonstance dans un moment où l'on s'occupe partout de répandre et d'encourager l'in-

struction populaire, a été adopté par monsieur le ministre de l'instruction publique. Il renferme : 1° des projets descriptifs et estimatifs pour six maisons d'écoles adaptées à différentes localités, avec les détails de leur exécution et la disposition des classes. D'après ces devis, qui paraissent dressés avec une minutieuse exactitude, on peut calculer que, la commune fournissant le terrain et les divers matériaux qui peuvent se trouver à sa disposition, c'est une dépense de 2,000 à 3,000 fr. qu'il convient de porter pour la construction d'une maison d'école de cinquante enfans, et l'on pourra, d'après cette évaluation, estimer proportionnellement celle d'écoles plus nombreuses; 2° un projet descriptif pour une école normale primaire; 3° un modèle de gymnase, avec la description des machines; 4° des notions sur la ventilation et le chauffage des classes. Lorsque ces projets auront reçu leur exécution dans toutes les communes de France, l'instruction populaire marchera à grands pas, et il ne faudra pas beaucoup d'années pour que les bienfaisans résultats s'en fassent sentir. Nous espérons que la gymnastique ne sera pas plus négligée que le reste; trop long-temps on l'a dédaignée en France; son influence, non-seulement sur la santé des enfans, mais encore sur leur développement moral, est aujourd'hui un fait trop bien prouvé pour qu'on ne se hâte pas d'adopter ce moyen facile et peu dispendieux de perfectionner l'éducation du peuple.

Les Aventures de Jean-Paul Choppart, par Louis Desnoyers. 1833. 2 vol. in-12. Prix : 7 fr.

Le Journal des Enfans a déjà donné ces aventures dans ses colonnes. C'est l'histoire d'un méchant petit garçon, possédant tous les défauts possibles, et qui, n'en voulant faire qu'à sa tête, passe de tribulations en tribulations, et se voit puni par les conséquences de ses fautes. Le but est très-moral, mais nous n'approuvons pas cette manière d'enseigner la morale par contraste; on court le risque, par cette méthode, de produire le même effet que ces drames où le héros criminel intéresse si vivement le public par son esprit, sa fermeté, son adresse, que, lorsque arrive le dénouement fatal, on est enclin à regarder l'assassin comme une victime et ses juges comme d'indignes bourreaux.

Histoire des duchés de Lorraine et de Bar, et des trois évêchés (Meurthe, Meuse, Moselle, Vosges); par E. A. Begin. Nancy, Vidart et Julien. 1833. Deux vol. in-8° et atlas.

Malgré la quantité de volumes qui ont été écrits sur la Lorraine, cette partie intéressante du royaume de France réclamait encore un historien. M. Begin a voulu combler cette lacune en nous donnant une histoire complète de la Lorraine, jusqu'à la mort du roi Stanislas, dont le caractère faible et facile à influencer avait introduit dans l'administration de cette province des germes de désordre et de dissolution qui ne tardèrent pas à porter leurs fruits. Cette histoire nous paraît consciencieusement écrite et puisée aux meilleures sources; nous re-

gretterons seulement que ce soit plutôt celle des ducs que du peuple de Lorraine. Aujourd'hui, il ne suffit plus de raconter les faits et gestes des familles princières; on demande à l'historien plus que cela : on veut le tableau des mœurs aux différentes époques, l'histoire des progrès de la civilisation au sein du peuple. C'est, il est vrai, une tâche bien difficile à remplir, car les documens manquent sur ces temps où la plèbe était comptée pour rien dans un gouvernement; et l'on n'en doit pas moins tenir compte des efforts de ces écrivains qui consacrent leur plume à l'histoire particulière d'une ville, d'un duché, d'une province de France; car, comme la botanique ne s'avance qu'à force de monographies, ce n'est qu'au moyen des histoires particulières qu'on édifiera une bonne histoire générale de la France.

INTRODUCTION A LA GÉOLOGIE, ou première partie des élémens d'histoire naturelle inorganique, contenant des notions d'astronomie, de météorologie et de minéralogie; avec un atlas de trois tableaux et dix-sept planches; par J. J. d'Omalius d'Halloy. Paris; 1833. Levrault. In-8°. 16 fr.

Cet ouvrage est destiné à servir de préliminaire aux *Élémens de géologie* du même auteur; il renferme de courtes notions, claires et faciles à comprendre, sur les principaux phénomènes des diverses sciences qui se rattachent à la géologie. La partie minéralogique est la plus étendue; elle forme à elle seule plus des trois quarts du volume. Après avoir traité en détail des diverses propriétés chimiques, géométriques, mécaniques, optiques, électriques, magnétiques et acoustiques des minéraux, l'auteur nous donne leur classification, la description des espèces, et dans son dernier chapitre il traite des roches considérées minéralogiquement. On ne peut qu'applaudir au zèle des savans qui cherchent ainsi, par leurs travaux, à populariser la science, en la mettant à la portée de tous. La connaissance des merveilles de la nature est essentiellement propre à améliorer les hommes et à leur inspirer des sentimens religieux, en parlant sans cesse à leur esprit de la grandeur, de la puissance et de la bonté de Dieu.

ESSAI SUR L'ÉPOQUE DE L'HISTOIRE ROMAINE LA PLUS HEUREUSE POUR LE GENRE HUMAIN, par D. P. Hegewisch; traduit de l'allemand par Ch. Solvet. Paris; Mercklein. In-8°. Prix : 6 fr. 1833.

La république romaine, ce gouvernement si célèbre dans l'histoire par son esprit de conquête, sa gloire militaire et les nombreux grands hommes qu'il a produits, apparaît sous un tout autre aspect si on le considère sous le rapport du bonheur de l'humanité. Chez cette nation, divisée en hommes libres et en esclaves, en patriciens et en plébéiens, la liberté n'était qu'une chaîne dorée, qui pesait lourdement sur le peuple. Lorsqu'on dépouille les récits pompeux des victoires et des triomphes de l'éclat séduisant qui les accompagne, on voit à nu le désolant tableau qu'offrent ces scènes de carnage presque continuelles qui rava-

geaient des contrées entières, ces nations asservies au joug le plus dur et le plus avilissant pour satisfaire quelques ambitieux. Parmi les innombrables divinités du paganisme, il n'y avait pas un Dieu de charité et de paix qui pût inspirer quelques sentimens d'humanité et de philantropie. Dans tout le cours de l'histoire romaine, quelques rares et courtes périodes seulement paraissent avoir été assez calmes pour qu'il fût permis au genre humain de respirer, et parmi elles il en est une surtout qui mérite d'être citée. C'est celle qui, commençant à l'avénement de l'empereur Nerva et finissant à celui de Commode, embrassa ainsi un espace de quatre-vingt-quatre ans. Encore, cette exception n'est-elle même qu'une piquante satire du gouvernement romain; car si cette époque a été louée par tous les historiens comme un âge d'or pour la terre, c'est grâce à une suite non interrompue de bons princes. Les caractères de Nerva, Trajan, Adrien et Marc-Aurèle sont justement célèbres; ils n'abusèrent point du pouvoir sans bornes que leur accordait la constitution romaine, et ne s'en servirent que pour le bien de leurs sujets. Pour une telle constitution il fallait de tels hommes, et leur rareté prouve combien est insensé le peuple qui confie entièrement ses destinées à la seule volonté d'un maître, qu'il ne doit le plus souvent qu'au hasard de la naissance.

Ces cinq empereurs rendirent de bonnes lois, formèrent nombre d'établissement utiles, s'efforcèrent constamment de diminuer les charges du peuple, entreprirent peu de guerres, ne se laissèrent point entraîner par un injuste esprit de conquête. Une seule fois, Adrien fut obligé d'employer ses légions contre un ennemi intérieur. Ce prince avait relevé Jérusalem, et envoyé dans ses murs une colonie romaine. Un temple consacré à Jupiter occupait l'emplacement de l'ancien temple des Juifs, et la ville devait s'appeler Ælia-Capitolina, du nom de l'empereur uni à celui de Jupiter. Vraisemblablement Adrien ignorait le caractère opiniâtre et fanatique des Juifs; autrement il ne les eût point irrités par de semblables mesures. Quoi qu'il en soit, rien ne saurait exprimer les transports de rage de ce peuple, à la vue de la profanation d'un lieu aussi saint pour lui. Un soulèvement général s'ensuivit en Syrie, sous la conduite d'un certain Bar-Cochab, qui se donnait pour le Messie. Il fallut un déploiement de forces extraordinaire et l'emploi de moyens énergiques pour empêcher ce soulèvement de s'étendre dans toutes les provinces où les Juifs habitaient en grand nombre, et le comprimer en Syrie. On peut juger de la rage qui animait les révoltés par la longue résistance qu'ils opposèrent aux légions romaines. Il ne fallut pas moins de trois années pour les dompter entièrement. Cinquante forteresses, que leur ardeur accoutumée avait promptement élevées et fortifiées, et neuf cent quatre vingt-cinq villes, bourgs et villages, où ils se défendirent comme dans des forteresses avec une opiniâtreté et un désespoir que le fanatisme seul peut inspirer, durent être emportés et rasés par les soldats romains. Dans le cours de ces trois années d'extermination, le fer moissonna, à ce que l'on rapporte, cinq cent quatre vingt mille Juifs; enfin cette guerre transforma la Judée en un vaste désert. C'est le dernier effort que tentèrent les Juifs pour rentrer en possession de leur pays et se reconstituer en corps de nation.

L'auteur nous semble traiter trop sévèrement les Juifs, dont les efforts pour reconquérir leur patrie et leur temple ne sauraient être justement taxés de fanatisme. Les Romains étaient de rudes maîtres, et

l'amour de la liberté est inné au cœur de l'homme ; et ce que surtout l'auteur a omis, c'est de faire voir dans ces terribles événemens l'exact accomplissement des prophéties de Daniel et des menaces prononcées par le Seigneur. Du haut de la colline de Gethsemané, il déclara que bientôt de ces grands bâtimens il ne resterait pas pierre sur pierre ; et c'est Adrien, c'est Titus, ce sont des païens, des Romains, qui réalisent le divin oracle.

QUESTION DES JUIFS POLONAIS envisagée comme question européenne; par Jean Czynski. Paris; Guillaumin. in-8°. Prix : 1 f. 1833.

Cette brochure contient des détails fort intéressans sur l'état des juifs en Pologne, depuis leur origine jusqu'à nos jours. D'après les meilleurs historiens, leur existence dans cette contrée remonte à une époque fort ancienne. Plusieurs documens semblent prouver que, dès le huitième siècle, un grand nombre d'Israélites y étaient répandus. Au commencement du onzième siècle, toute l'Europe bannissait et exterminait les Israélites, en abusant étrangement pour cela du nom de Christ, et changeant une religion de paix et de charité en un brandon de discorde sanglante : les seuls Polonais leur donnèrent asile ; mais ils ne jouirent pas long-temps de cette protection : avec les progrès du catholicisme augmenta l'influence de son clergé ; avec les priviléges des seigneurs s'accrut leur licence, et bientôt l'ambitieux fanatisme des uns s'unit à l'avidité cruelle des autres pour opprimer les serfs et persécuter les juifs polonais. Là, comme ailleurs, la populace ignorante se porta souvent à de criminels excès contre ces malheureux. En 1347, Casimir-le-Grand se montra plus favorable aux Hébreux ; il déclara calomnieuses toutes les odieuses imputations dont on les chargeait, et leur accorda des priviléges. « De ce moment, il fut défendu de s'emparer de force des enfans israélites pour les baptiser ; des peines furent infligées à ceux qui profanaient leurs cimetières. »

Les successeurs de Casimir ne suivirent point une aussi sage politique : Louis, roi de Pologne et de Hongrie, crut ne pouvoir mieux consolider son trône qu'en flattant le clergé et la noblesse. » Il dirigea des persécutions contre les Israélites pour leur faire embrasser le catholicisme ; détestable moyen, qui ne lui réussit pas mieux qu'à tant d'autres : le sang est un engrais qui fertilise le terrain de la foi. Les persécutions se renouvelèrent encore sous les rois Alexandre et Jean Albert ; mais quelque déplorables qu'elles fussent, ces persécutions ne furent jamais poussées aussi loin que dans le reste de l'Europe, à cette époque. Ce fut seulement à partir du règne de Sigismond III (1587-1632) que le fanatisme se réveilla avec une nouvelle force, sous l'influence des jésuites ; de ce moment date aussi la décadence de la Pologne. La liberté religieuse et la liberté civile sont inséparables : toutes les persécutions dirigées contre une foi quelconque ont eu pour résultat l'affermissement de la tyrannie, et partout les réformes religieuses furent accompagnées de l'émancipation politique.

La révolution aurait dû chercher à s'appuyer d'abord sur les serfs et les juifs, en proclamant l'égalité religieuse et l'égalité politique ; mais la suprématie de la noblesse et du clergé fut un puissant obstacle qui

s'opposa aux réformes radicales que réclamait l'état du pays. La constitution de 1791, et ensuite la charte de 1807, ne furent que des demi-mesures qui n'atteignirent point le but. La servitude fut détruite de droit, mais non de fait; et la liberté de conscience, proclamée en ne conférant qu'aux chrétiens seuls l'exercice des droits politiques, consacrait tous les antiques préjugés religieux. La charte octroyée par l'empereur Alexandre empira encore la position des juifs, car elle était toute favorable aux priviléges des nobles et du clergé. Bientôt des ordonnances contre les Israélites se succédèrent; on renouvela l'ancienne interdiction qui leur avait été faite d'acquérir des biens ruraux, et d'occuper les principaux quartiers des villes. On leur soutira des sommes immenses par le moyen d'un impôt dont il frappa les alimens que la loi de Moïse permettait aux Hébreux, et, chose inouïe dans le siècle où nous vivons, on les contraignit à payer un *octroi personnel* en entrant dans Varsovie.

Enfin Nicolas, par un ukase de 1827, arracha des milliers d'enfans Israélites du sein de leurs mères, pour les transplanter dans des pays éloignés, où, contraints de renoncer à leur culte, ils étaient formés, dans des établissemens militaires, aux rudes et pénibles services de soldats et de matelots. On élève le nombre de ces malheureux enfans à plus de trente mille.

Après nous avoir ainsi donné un court précis de l'histoire des juifs polonais, l'auteur reproche aux chefs de la dernière révolution d'avoir commis une faute énorme en repoussant l'appui des Israélites, qui, soit à cause de leurs richesses et de leur nombre, soit à cause des longues souffrances qu'ils avaient à venger, devaient être considérés comme un puissant moyen de succès, et il termine son écrit en faisant des vœux pour que la régénération de la Pologne et la délivrance d'Israel soient proclamées par les nations de la chrétienté. Nous joindrons notre voix à la sienne, et nous demanderons si ce n'est pas une monstrueuse anomalie de voir de pareils actes se passer sous les yeux de l'Europe civilisée, sans qu'une seule voix royale se fasse entendre pour en arrêter le cours, tandis que si souvent une simple infraction à l'étiquette, une vaine dispute de mots, ou de moindres bagatelles encore, ont suffi pour entraîner d'interminables conférences diplomatiques, quelquefois même des guerres sanglantes.

L'Ami des écoliers, livre de lecture à l'usage des écoles primaires; par A. Mœder. A la librairie Levrault. Paris et Strasbourg. 1834. Un vol in-12 de 254 pages. 2 fr.

Ce petit ouvrage, entre les mains d'un instituteur intelligent, est éminemment propre à produire beaucoup de bien dans les écoles. Destiné aux enfans de huit à quatorze ans, il est tout-à-fait à leur portée pour le style et pour les choses. Il renferme, dans une succession de chapitres, des exercices des facultés intellectuelles, des contes moraux, des maximes, fables et poésies diverses, des notions sur la connaissance du ciel et du temps, de la terre, de l'homme considéré comme être organisé et comme être spirituel. Le dernier chapitre donne des modèles de lettres, mémoires, certificats et actes divers. Dire que M. Mœder a puisé dans les ouvrages allemands pour composer le sien, c'est faire l'éloge de son travail; car on sait que nos voisins d'outre-Rhin sont nos

maîtres dans la composition des livres élémentaires pour les écoles primaires comme pour celles de haut enseignement. Son livre vient à propos, dans un moment où l'instruction populaire reçoit en France une impulsion nouvelle. On peut le recommander en toute confiance, et en le signalant comme un des meilleurs qui puissent être mis entre les mains des enfans, nous ne craignons pas d'être démenti par les maîtres qui en feront usage.

TCHAO-CHI-KOU-EUL, ou *l'Orphelin de la Chine*, drame en prose et en vers, suivi de mélanges de littérature chinoise; traduit du Chinois par Stanislas Julien. Paris. Moutardier. In-8°. 7 fr. 50 c. 1834.

Cette pièce avait déjà été traduite en 1731, par le P. Prémare, et c'est dans cette traduction que Voltaire puisa le sujet de son *Orphelin de la Chine;* mais elle avait été tronquée et fort abrégée par le traducteur, qui en avait retranché tous les chants, comme trop difficiles à traduire. M. Stanislas nous donne aujourd'hui une traduction complète, et rend ainsi un véritable service à la littérature, en mettant le public français à même de juger avec connaissance de cause le drame chinois. Plusieurs nouvelles et poésies chinoises terminent ce volume, dans lequel se retrouve ce mélange bizarre de civilisation et de barbarie qu'on remarque dans tout ce qui nous vient du *céleste empire*. Dans la littérature, comme dans les beaux-arts et la législation, les Chinois présentent un contraste perpétuel entre la rude naïveté des premiers âges et les raffinemens d'un peuple usé et blasé. On dirait un vieillard dans l'enfance.

CONFESSIONS POÉTIQUES, par G. Drouineau; un volume in-8°. prix : 8 fr. 1834.

Des confessions sont toujours difficiles, et peut-être plus difficiles en vers qu'en prose. Ce recueil est divisé en trois parties, sous les titres de *Illusions*, *Lutte*, *Foi*. La première mérite bien son nom : ces vers ne sont qu'un mélancolique et long regard jeté sur les paisibles scènes de l'enfance, sur les premières émotions de la vie, sur les beautés de la nature que le poète a vues les premières, et ces souvenirs sont racontés en un style assez naïf et assez simple pour que chaque lecteur y retrouve quelque chose de son enfance et de ces vagues impressions qu'il est doux d'y rechercher. Dans la seconde division, ce n'est plus l'enfance, c'est la vie; c'est une lutte contre le malheur et contre le scepticisme, et l'on y voit le poète passer par la douleur et le deuil pour arriver à la foi. La troisième partie exprime avec une force très-supérieure, selon nous, à la poésie des deux premières divisions du volume, les pensées religieuses dont son esprit s'est pénétré. Ici nous retrouvons pleinement l'auteur de *Résignée* et de *l'Ironie;* c'est bien sa foi : une foi consciencieuse, sincère, amie de l'étude et de l'examen, pure de toute mauvaise honte, mais flottante, incertaine, cherchant encore, et ne se disant pas son dernier mot parce qu'elle ne l'a point encore trouvé. Ce vague est surtout sensible dans la pièce, d'ailleurs pleine de poésie, qui ter-

mine le volume : *Christianisme*. L'espace nous manque pour des citations ; mais c'est dans la dernière partie que se lit un morceau déjà célèbre avant son apparition : *les Rêveries au coin du feu*, pièce capitale, où les philosophies anciennes et modernes sont passées en revue ; le secret de la vie est demandé à toutes, et leur impuissance déclarée en beaux vers dont la pensée est d'une grande justesse. Un seul trait religieux, dans ce recueil, nous semble plus que hasardé, c'est le vers :

« Jésus-Christ serait-il l'Œdipe de la tombe ? »

Le rapprochement du nom du Sauveur et de celui d'un héros de la fable est de peu d'effet comme style, et en produit moins encore comme pensée religieuse. Les notes contiennent une erreur de fait : il est question de *la Samaritaine*, qui a oint le Christ ; Jésus n'a été oint que deux fois, d'abord chez le Pharisien Simon, par la femme pécheresse, qui était probablement Galiléenne, puisque cette scène eut lieu à Naïm, en Galilée, et que la tradition, sans ombre de fondement, confond avec Marie Madeleine ; la seconde onction arriva à Béthanie, et ce fut Marie, la sœur de Lazare, Juive et non Samaritaine, qui répandit le parfum. Une inadvertance semblable se remarque dans *l'Ironie*, ouvrage analysé dans notre précédent numéro ; la famille protestante lit dans sa Bible le psaume 33, et apparemment se sert d'une Bible catholique ; car ce psaume 33 est le 34 de nos versions. L'imagination féconde de l'auteur est assez religieuse pour que nous lui demandions compte même de ces légères inexactitudes.

INSPIRATIONS RELIGIEUSES. Paris. Ab. Cherbuliez et Comp^e^. Un vol. in-18, grand papier vélin. 5 fr. 183[illegible].

Ce recueil se distingue par un talent poétique très-remarquable. L'auteur, disciple et ami de M. de Lamartine, semble parfois inspiré de la même muse aux accens sonores et harmonieux, à qui nous devons les plus belles méditations de ce poète. Sans doute, à côté de ces beautés, se rencontrent beaucoup d'imperfections et de négligences inséparables d'une première publication ; mais ce petit volume nous promet un poète de plus, et un poète au style pur et correct. Nous donnons ici, à l'appui de nos éloges, la troisième inspiration intitulée : *le Mépris du monde* :

Plaignons celui dont l'oreille imprudente
Du monde écoute le vain bruit :
Comme une eau que le vent tourmente,
Son existence inquiète s'enfuit :
C'est le nocher qui sur la rive,
Las du calme qui le captive,
Écoute, au loin, le bruit naissant des eaux,
Il sait que là sont les orages ;
N'importe : au risque des naufrages,
Impatient, il court braver les flots.

Sur cette terre qu'il oublie,
Que différent est le mortel,
Qui, les yeux fixés vers le ciel,
Phare immobile de sa vie,

Marche, en adorant l'Éternel,
Et sous son pouvoir immortel
Courbe son front et s'humilie !
Ses jours sont-ils, dès le berceau,
Voués à la dure infortune ?
Loin de sa bouche une plainte importune,
Il est un ciel au-delà du tombeau !
A qui lui prodigue l'outrage,
Il dit tout bas : « Tu dois mourir :
» Comment pourrais-tu donc flétrir
» Celui qui d'un Dieu fut l'ouvrage ?

Aussi, ce n'est plus ce roseau
Qui se balance avec mollesse,
Que le plus léger souffle abaisse
Dans le sein frémissant de l'eau ;
C'est ce rocher à la base profonde,
Aux larges flancs, au front majestueux ;
C'est en vain que retentit l'onde,
C'est en vain que la foudre gronde :
Immobile, il s'élève aux cieux.

TABLEAUX PITTORESQUES DE L'INDE, traduction de l'*Oriental annal*, par P. J. Auguste Urbain ; avec vingt-cinq gravures d'après les dessins originaux de M. Daniel. Paris ; Bellizard et Compagnie. Un vol. grand in-8°. 25 fr. 1834.

Parmi tous les annuaires élégans que cette année a fait éclore, celui-ci se distingue, non-seulement par la perfection de ses gravures et le luxe typographique avec lequel il est exécuté, mais encore par l'intérêt du texte, qui offre la relation suivie d'une excursion dans l'Inde, et donne une foule de détails fort curieux, soit sur les mœurs, soit sur l'histoire naturelle de cette contrée. C'est un bon livre de bibliothèque en même temps qu'un chef-d'œuvre de l'art.

SCÈNES DU JEUNE AGE, par Mme Sophie Gay. Deux volumes in-12. 1833. Dumont, 7 fr.

Ces contes, destinés au jeune âge, ne nous paraissent guère de nature à atteindre le but ; ils sont écrits, en général, d'un style trop négligé et trop enfantin. Le nom de l'auteur nous avait fait concevoir d'autres espérances.

De l'Imprimerie d'ÉVERAT, rue du Cadran, n° 16.

PRIX : 4 FR. 50 C. PAR AN;

Et 1 fr. en sus pour les départemens.

Ce journal paraît tous les mois.

BULLETIN LITTÉRAIRE

PUBLIÉ

PAR LA LIBRAIRIE

d'Ab. Cherbuliez et Cie,

A PARIS, RUE DE SEINE-SAINT-GERMAIN, N° 57;

ET A GENÈVE, RUE DE LA CITÉ.

Seconde Année.

N° 2. FÉVRIER 1834.

LE CHATEAU SAINT-ANGE; par M. Viennet. Paris. Abel Ledoux. 2 vol. in-8°. Prix : 15 fr.

Le sujet de ce nouvel ouvrage d'un député célèbre à plus d'un titre, est puisé dans l'histoire de la famille Borgia. Le public saura bientôt cette histoire à satiété. Depuis que M. Victor Hugo a ouvert cette mine féconde en impuretés, en trahisons et en crimes, chacun y vient puiser à son tour. Ce roman de M. Viennet est tout-à-fait le pendant de sa *Tour de Montléry*. C'est un livre écrit avec une imagination tranquille, où les couleurs locales sont quelquefois outrées et en général d'une teinte peu fidèle. L'ouvrage cependant est supérieur à bien des productions contemporaines, et ne jetterait aucune ombre sur la réputation littéraire de l'auteur sans la malheureuse préface dont il l'a fait précéder. Ce morceau est vraiment étrange dans son genre; à chaque ligne, l'auteur s'y donne un coup d'encensoir, avec une naïveté et un aplomb surprenans. Enfin on y lit une chose prodigieuse, que le public

apprend de la bouche de M. Viennet. C'est que « la Tour de Montlhéry » s'est enlevée en moins de six semaines, et que les abonnés font queue » au bureau des cabinets de lecture. » Aussi, à la prochaine session, M. Viennet « proposera une loi qui interdira les cabinets de lecture aux » citoyens dont la fortune passera douze mille francs, à Paris, et six » mille francs en province, » afin de les forcer à acheter ses livres. Ces plaisanteries législatives ont paru avoir peu de convenance de la part d'un membre de la représentation nationale; dans l'intérêt de sa renommée littéraire, l'auteur aurait mieux fait peut-être de ne les point hasarder.

HISTOIRE ET ROMAN; par M. Audibert. Paris. 1834. Dufey. In-8°. Prix : 7 fr 50 c.

Cet ouvrage est composé d'une suite de nouvelles et de fragmens pleins de variété et d'intérêt. Des entretiens avec Talma nous ont surtout paru fort remarquables, d'autant plus que l'auteur les a retracés d'après des notes recueillies par lui, dans le temps même où il était en relation avec le grand interprète de notre poésie tragique. Ils renferment des détails curieux sur les rapports qui existaient entre Napoléon et Talma, dont on a beaucoup parlé, et dont M. Audibert rapporte des particularités qui font honneur à l'un et à l'autre. On sait que le génie de Talma n'a pas eu de meilleur juge que celui de Napoléon.

AUTOUR DU MONDE; par MM. Paul de Julvécourt et Jules de Saint-Félix. Paris. 1834. Hivert. In-8°. Prix : 7 fr. 50 c.

Sous ce titre bizarre, ce volume renferme divers fragmens de voyage, des esquisses historiques et quelques nouvelles fort romanesques. Tout cela est empreint d'un style romantique et d'une couleur légitimiste qui ne peut plaire qu'à des partisans fanatiques de la branche aînée. Ce n'est pas de la littérature pure et simple : c'est de la littérature de parti.

ENCYCLOPÉDIE DES GENS DU MONDE, répertoire universel des sciences, des lettres et des arts, avec des notices sur les principales familles historiques et sur les personnages célèbres morts et vivans; par une société de savans, de littérateurs et d'artistes français et étrangers; tome I et première partie du tome II. Grand in-8° à deux colonnes. 1832-33. Prix. 10 fr. le volume. Paris. Treuttel et Wurtz.

Cet ouvrage est annoncé en douze tomes, formant 24 volumes ou livraisons. Les trois volumes parus, qui contiennent, y compris les renvois, près de trois mille articles, n'épuisent pas encore la lettre A; il est donc peu probable que l'ouvrage entier ne dépasse pas douze tomes. On

distingue, parmi les morceaux importans, les articles *Académie*, *Afrique*, *Asie*, *Amérique*, *Allemagne*, *Anciens*, *Antiques*, *Archéologie*, *Athènes*, etc., etc. M. Spach a donné, sous la rubrique *Langue anglaise*, un bon résumé de la littérature britannique, qui n'indique cependant pas toutes les sources de l'histoire de cette littérature. M. Schnitzler a fourni un grand nombre d'articles philosophiques et philologiques intéressans, et surtout un tableau fort bien fait de la langue et de la littérature allemandes; ce morceau sera très-instructif pour la France. Nous avons aussi distingué l'article *Art*, par mademoiselle Louise Ozenne. Il paraît que l'ouvrage n'aura point de planches; car on ne peut donner ce nom à quelques figures médiocres placées dans le texte. Cette absence est un défaut auquel il est indispensable de remédier; car sans planches, les articles de physique resteront inintelligibles, aux *gens du monde* surtout; témoins les articles *Arc-en-ciel*, *Aberration*, etc. Nous présenterons bientôt quelques observations plus détaillées sur cette publication importante..

SOUVENIRS HISTORIQUES SUR LA RÉVOLUTION DE 1830; par S. Berard, député de Seine-et-Oise. Paris, Perrotin. 1834. In-8°. Prix, 7 fr.

Cette publication est un événement historique et politique d'une assez grande importance. Toutes les feuilles quotidiennes s'en sont emparées, et le commentent suivant leur position spéciale. Le livre de l'honorable rapporteur de la Charte de 1830, contient un avant-propos, deux lettres politiques au roi, l'une du 31 juillet 1832, et l'autre du 11 juin 1833, toutes deux renfermant une vive et franche critique du système suivi depuis la révolution de juillet; une série de lettres écrites à la fin de 1830 (p. 58—413), contenant un tableau du rôle que M. Berard a rempli dans les événemens de juillet, accompagné de réflexions et du texte de toutes les discussions politiques auxquelles la constitution de 1830 a donné lieu; diverses pièces justificatives, dont trois sont importantes, le texte même des procès-verbaux des réunions des députés depuis le 29 jusqu'au 31 juillet 1830, rédigé par le secrétaire M. Lagarde, l'état officiel des pertes des troupes dans Paris, enfin la rédaction faite par M. Broglie, avec note marginale de M. Guizot, du projet de constitution qui a été adopté. L'auteur a cru devoir faire exécuter le fac simile lithographique de cette pièce, *ne varietur*. C'est en quelque sorte le fanatisme de l'exactitude. Les ordonnances de juillet et le rapport des ministres de Charles X grossissent inutilement le volume. Tous les autres documens sont originaux, et par cela seul très-précieux. La partie essentielle du livre, ce sont les lettres de M. Berard, qui renferment une multitude de faits du plus grand intérêt, exposés avec clarté et d'une bonne foi parfaite, touchant les avis qui furent émis par les députés, et les démarches qu'ils firent dans les conjonctures critiques des journées de juillet. On ne peut apprécier sainement ces événemens sans en prendre connaissance. Voici la conclusion de l'honorable député.

« Je pense que l'on aurait pu tirer un meilleur parti de l'édifice que nous avons construit; mais je n'ai pas cessé de penser que nous avons fait en juillet et en août 1830 ce qu'on pouvait faire de mieux, ce qu'il

y avait de plus convenable dans les intérêts du pays ; et, si je me retrouvais dans des circonstances absolument semblables, dût-on m'accuser d'un opiniâtre aveuglement, je ferais encore ce que j'ai fait ; seulement, je l'avoue, je croirais devoir prendre plus de précautions pour l'avenir.» Cette conclusion nous paraît d'un grand sens. Parmi les pièces historiques qui terminent l'ouvrage, M. Berard en a donné une qui est fort essentielle pour l'histoire, parce que c'est la première fois, nous le croyons, qu'elle est publiée, et qu'elle peut servir à arrêter quelques points fort controversés ; c'est l'état officiel de la position et des pertes des troupes dans les journées de juillet ; document authentique, émané du ministère de la guerre. Il en résulte qu'un régiment de cuirassiers, un de dragons, un de lanciers, trois de garde royale, un de garde suisse, trois régimens de ligne et un léger, complets ou incomplets, et de l'artillerie, prirent une part plus ou moins directe à l'action. Les quatre régimens de ligne n'eurent ensemble que dix-neuf hommes tués et soixante-quatre blessés ; le 53e régiment de ligne ne perdit personne ; le résultat total, portant presque entièrement sur la garde royale, fut de cent soixante-trois tués et de cinq cent soixante-dix-huit blessés. Le régiment français qui perdit le plus fut le 6e de la garde royale : trente tués et soixante-dix-huit blessés. Le 7e suisse eut cinquante-un tués et deux cent-dix-sept blessés. Toutefois ces chiffres sont encore incertains, car de la cavalerie de la garde royale, il y a plus de cent hommes dont le sort reste inconnu. La perte totale des officiers et sous-officiers fut de dix-huit tués et de trente-six blessés. Que l'on ajoute à ces chiffres douloureux environ huit cents hommes tués du côté des citoyens, et près de quatre mille blessés, et on pourra se faire une idée exacte de l'effroyable guerre civile allumée dans la capitale. Puissent les Français, armée et peuple, ne s'en souvenir que pour détester ces désolans conflits et profiter de la leçon qu'ils donnent !

SCHINDERHANNES, ou *le Brigand du Rhin*, par M. Leigh-Ritchie ; traduit de l'anglais par A. J. B. Defaucompret. Paris. 2 vol. in-8°.

Ce livre offre des détails curieux et intéressans sur les bandes de brigands qui désolèrent les bords du Rhin pendant les dernières années du dix-huitième siècle. Les convulsions de la France se faisaient ressentir dans toute l'Europe, et particulièrement dans les contrées plus immédiatement soumises à son influence. Ce n'était pas seulement une agitation politique, influant plus ou moins sur les sentimens moraux ; c'était une révolution morale qui attaquait tous les élémens de la société. Les plus étranges doctrines se montraient hardiment au grand jour, les idées du juste et de l'injuste étaient bouleversées, et l'état social semblait prêt à rentrer dans le chaos. Cette confusion fut encore aggravée par les souffrances physiques du peuple. Les armées républicaines avaient mis tout ce territoire à feu et à sang ; et même après l'occupation de la Belgique par les Français, en 1794, la guerre qu'on ne pouvait continuer contre les baïonnettes se faisait contre les lois des vainqueurs. Ce fut ainsi qu'à la suite de la guerre de sept ans, les troupes de partisans, au lieu de déposer leurs armes pour rentrer dans la vie civile, préférèrent continuer

cette vie périlleuse et nomade, et la sévérité des lois les fit tomber du rang de guérillas à celui de brigands. Cependant aux délits mêmes les plus désespérés de ces vagabonds il se mêlait quelques teintes d'honneur martial. Plusieurs de leurs chefs se distinguèrent par un grand caractère, et Schinderhannes surtout laissa un nom fameux. Né en 1779, à Nastatten, de parens placés au dernier rang de la société, il fut, pour quelque délit de jeunesse, condamné au châtiment public des verges, et cet incident décida du cours de sa vie. Il se lia bientôt avec les ennemis de ces lois qui l'avaient frappé d'ignominie, et ne tarda pas à devenir le chef de la troupe qui l'avait reçu comme compagnon. Pendant bien des années il exerça impunément ses brigandages; favorisé par les paysans, qui l'aimaient et seraient morts plutôt que de le trahir, et dirigeant ses expéditions surtout contre les Juifs à qui il avait voué une haine toute particulière. Enfin, le 21 novembre 1803, il fut exécuté avec dix-neuf de ses compagnons.

RÉORGANISATION, ou *Désorganisation dont est menacée l'intendance militaire.* In-8°. Paris. Ancelin et Pochard.

Tel est le titre d'une brochure nouvelle, où sont traitées des questions importantes qui se rattachent à la gestion de la fortune publique. On y examine un plan qui paraît avoir trouvé appui au ministère de la guerre, et qu'on se dispose même à exécuter. Il s'agit de mettre l'administration militaire sous la direction des généraux commandant les troupes. Pour en venir là, on soustrait l'organisation de l'intendance au régime légal; car, sans doute, M. Humann n'aurait pas laissé passer dans le conseil des ministres un projet de loi qui ôterait aux contrôleurs des dépenses de l'armée toute leur indépendance, lui qui aurait voulu, au contraire, que les sous-intendans militaires dépendissent du ministre des finances et fussent ses agens, pour opposer une digue aux prodigalités du ministre de la guerre. Dans un moment où la discussion des crédits supplémentaires va s'engager, on lira avec fruit cette brochure pleine de faits et rédigée avec un talent remarquable. On l'attribue à un écrivain que ses connaissances administratives et ses services dans le corps de l'intendance rendent tout-à-fait compétent sur une pareille matière.

NOUVELLES CONSIDÉRATIONS SUR LE CÉLIBAT DES PRÊTRES, où l'on expose les motifs qui portent à en abolir la loi, et les moyens à prendre pour y parvenir; par un ecclésiastique, et publiées par M. Durosoy. Paris. 1833. Brochure in-8°.

L'honorable prêtre, auteur pseudonyme de cet ouvrage, écrit avec chaleur et avec logique, démontre très-bien que la loi du célibat est opposée à la morale, par les abus qui en découlent; qu'elle est condamnée par l'Évangile; que le temps est venu d'établir, en abolissant cette loi, l'uniformité entre les Églises grecque et latine; que cette loi est nuisible aux états et à la religion; que cette abolition ne tirerait pas à conséquence contre l'Église catholique; qu'elle ne nuirait aucunement au sacerdoce; enfin que nul ne peut raisonnablement s'y opposer. Sui-

vant nous, M. Durosoy prouve sa thèse victorieusement. Nous reviendrons sur la question et sur la brochure, qui est un excellent plaidoyer et une bonne action.

Etudes sur Mirabeau; par Victor Hugo. Paris. A. Guyot. In-8°. Prix : 2 fr. 50 c. 1834.

Cette brochure offre un tableau tout-à-fait dramatique de la vie de Mirabeau, de son génie, de son influence sur la révolution. Avec le style pittoresque et animé qu'on lui connaît, M. Victor Hugo retrace habilement les contrastes du caractère de ce grand homme, et nous montre comment il se fait « que ce démon d'une famille devienne l'i» dole d'une femme en rébellion contre son mari, et le dieu d'une na» tion en divorce avec son roi. » Peut-être lorsqu'il reproche à l'envie de s'acharner toujours contre les hommes de génie, et qu'il accuse la médiocrité de chercher sans cesse à les rabaisser en élevant au-dessus d'eux les hommes de talent, quelques lecteurs ne pourront s'empêcher de reconnaître dans ces paroles amères l'empreinte d'un amour-propre blessé, et d'en faire même l'application à une rivalité récente, qui a eu quelque retentissement dans le monde littéraire; mais que ce rapprochement soit exact ou non, on ne peut lui refuser une sincère admiration pour le talent avec lequel il caractérise l'homme de la grande révolution. Il n'écrit pas, il grave, et cette fois l'histoire a guidé son burin.

Mémoires biographiques, littéraires et politiques de Mirabeau, écrits par lui-même, publiés par M. de Montigny, son fils adoptif. Paris. 1834. A. Guyot. 2 vol. in-8°. Prix : 15 fr.

Ces deux premiers volumes, qui viennent jusqu'à 1780, renferment une foule de détails curieux sur la vie privée de Mirabeau, des lettres de son père et de son oncle, fort remarquables par l'originalité du style et de la pensée, enfin une foule de documens authentiques qui justifient pleinement l'impatience avec laquelle on attendait cet ouvrage. Nous consacrerons un article plus étendu à analyser cette importante publication.

Etudes sur l'économie politique; par Adhelm Bernier, avocat. Paris. 1834. Verdière. In-8°.

Ce volume renferme une critique des principes et des idées de Say sur la propriété, l'utile, la consommation, etc., critique qui nous a paru souvent minutieuse dans ses reproches, et d'une obscurité qui forme un contraste frappant avec la lucidité ordinaire des explications du grand économiste que la France a eu le malheur de perdre. Au lieu des producteurs et des consommateurs, distinction facile à faire, M. Bernier ne voit ici que des *demandeurs*. « Le vendeur, dit-il, demande de la monnaie à l'acheteur, qui lui a demandé de la marchan-

dire; le prêteur demande aussi ordinairement de la monnaie à l'emprunteur qui lui a demandé sa chose. » Il subdivise la valeur en valeur intrinsèque et valeur extrinsèque; la propriété en *possession*, *reposession* et *dépossession*, et paraît en général baser sa doctrine plutôt sur un néologisme, dont l'abus est blâmable, que sur des principes nouveaux. C'est une chose remarquable de voir, depuis la mort de Say, une foule d'économistes, inconnus jusqu'alors, venir attaquer son système et le faire considérer comme mort avec son auteur, parce qu'il n'est plus là pour le défendre. Mais tous ces vains efforts n'aboutiront qu'au but opposé, et si la discussion fait découvrir quelques erreurs dans des livres de Say, elle ne lui ôtera pas la gloire d'avoir fait faire un grand pas à la science, et offrira elle-même une preuve du service qu'il a rendu en la popularisant dans notre pays.

VENEZZIA LA BELLA; par Alphonse Royer. Paris. 1834. Renduel. 2. vol. in-8°. Prix: 15 fr.

Roman écrit avec un talent plein de verve, et dans lequel l'intrigue habilement conduite est entremêlée de descriptions du style le plus poétique, mais où se rencontre à chaque page l'empreinte d'une déplorable exagération, soit dans la peinture des caractères, soit dans la manière d'envisager la vie et les passions. Ce sont des amours qui tuent, des intrigues où l'on joue sa vie comme si l'on en avait plusieurs à sa disposition, des hommes dont toute la destinée dépend des caprices d'une femme. Le héros, Frédéric Ermer, est un jeune Français dont le cœur, encore plein de chaleur et de générosité, est heurté en tous sens, blessé dans ses plus chères croyances, broyé comme à plaisir par l'auteur, qui prétend nous donner le premier acte d'une trilogie dans laquelle il anatomisera la destinée humaine ici-bas, dont il fait le triste tableau suivant: « La jeunesse d'une ame bien créée et placée en bon lieu n'est qu'un hymne d'amour au ciel, à la terre, à la nature humaine. Alors, l'orage qui ravage les moissons n'est pas un cri de colère de la nature, mais un tableau pittoresque qui impressionne l'ame délicieusement; la guerre est un éperon pour le courage; l'ambition, un noble désir de bien faire; l'amitié, un attachement sans restriction et sans borne; et la poésie, les arts, un fanatisme.

« Le sang se calme, l'enthousiasme s'en va; la séve vitale s'est arrêtée et cesse de battre et d'agrandir le cerveau. La personnalité découvre sa face hideuse. Nous ne faisons plus partie de la nature, c'est la nature qui fait partie de nous. La foudre ne nous réjouit plus qu'à l'abri de ses éclats; le courage est une folie ou un moyen; l'amitié un calcul; les arts un passe-temps ou une fatuité.

« La première ride, le premier cheveu qui blanchit sur notre crâne, dont les sutures se sont ossifiées, nous en révèlent plus sur notre destinée dernière que les moralistes de tous les âges. C'est une révélation subite et intime, une inoculation philosophique. Le dernier poil qui blanchit ou qui tombe nous livre en esclaves à l'égoïsme. Le vieillard se cramponne à l'égoïsme comme le damné du Dante à la barque infernale: tout est lui, tout est dans lui, tout est pour lui: l'enthousiasme se transforme en dérision; la beauté ne lui arrache qu'un regret; l'ami-

tié est un piége; l'amour un guet-à-pens. Il se débat dans le linceul, avec un grincement de dents, entre le dégoût de ce qui est et la crainte de ce qui va être; il râle, les yeux retournés comme un bouc qu'on égorge. Il est horrible à voir quand la vie se retire de lui, et laisse ses os à découvert. »

Sans nous arrêter à faire ressortir tout ce que cette dégoûtante peinture offre de faux et de repoussant, nous demanderons si un écrivain n'est pas bien imprudent d'employer ses talens à rabaisser, avilir la dignité humaine, en représentant ses excès comme son état naturel, inévitable, et en tuant ainsi dans le cœur de l'homme tout sentiment de reconnaissance envers son Créateur, qui le comble de tant de bienfaits? Ce monde est un chemin qui nous conduit vers un but de perfection que les nuages de l'avenir cachent à nos regards; plusieurs tombent en route, mais le sentier est assez large et la nature humaine douée d'assez de force pour que ceux qui le veulent puissent y marcher droit. Ne

---

HISTOIRE PARLEMENTAIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, ou Journal des assemblées nationales depuis 1789, jusqu'en 1815; par B.-J.-B. Buchez et P.-C. Roux. Paris, chez Paulin, place de la Bourse. 1833-34; 1re, 2e et 3e livraisons. Prix : 2 fr. la livraison.

Cet ouvrage aura de 15 à 20 vol. in-8°, chacun contenant la matière de deux vol. in-8°. Il paraît par livraisons d'un demi-volume, formant quinze à seize feuilles, le 10 et le 25 de chaque mois, ou un volume de 500 pages. On publie de nos jours tant de livres futiles, tant de prétendus ouvrages historiques, plutôt romanesques qu'exacts, qu'il faut s'estimer heureux d'annoncer au public un livre fait avec conscience et avec talent, et qui réunit, sous un format commode et à un prix accessible à toutes les fortunes, les pièces authentiques du plus grand événement des temps modernes. Les trois livraisons que nous avons sous les yeux remplissent très-fidèlement les promesses du prospectus. Elles comprennent la série d'événemens politiques depuis le commencement de la révolution jusqu'à la séance du 4 août 1789, de l'assemblée nationale. Suivant nous, MM. Buchez et Roux ont adopté la véritable et la seule manière de bien écrire l'histoire de notre révolution. Ils nous donnent le texte même des débats des assemblées législatives. Les livraisons parues contiennent toute l'histoire parlementaire des assemblées des notables, des états-généraux et du commencement de l'assemblée constituante, précédée d'une introduction générale sur l'histoire de France, et d'un tableau du plus grand intérêt des causes immédiates de la révolution, contenant les budgets très-curieux des années 1759, 1764, 1775, 1776, 1781 et 1789. La forme de cet ouvrage fait assister le lecteur aux débats des assemblées : tout y prend du mouvement et de la vie; il réunit les qualités d'un livre de sévère histoire et du drame le plus imposant. On y trouvera tous les élémens nécessaires pour se former un jugement impartial sur les lois, sur les faits et sur les hommes. L'introduction générale est un morceau en quelque sorte détaché du reste, et sur lequel nous aurons à présenter plus tard des observations critiques assez graves. Mais, en ce qui touche l'histoire des débats de la

révolution, on ne saurait trop rendre justice à l'exactitude et aux soins que les auteurs ont apportés à leur travail. Sous tous les rapports, ce livre est un livre fait en conscience, car l'éditeur nous donne à un prix modique de fortes livraisons formées de très-grandes pages, qui sont cependant très-lisibles.

serait-ce pas, au contraire, une noble tâche de venir au secours de ceux qui chancellent et de leur offrir un appui, au lieu de les pousser dans l'abîme par le désespoir ?

Une ame en peine; par Amédée Kermel. Paris. Levavasseur. In-8°. Prix : 7 fr. 50 c.

Nous empruntons une phrase de l'auteur pour apprendre à nos lecteurs ce que c'est qu'une *Ame en peine*. « C'était la vierge palingénésique, sentiment d'anticipation sur une échelle inachevée de la création, l'être compréhensif dans le monde des êtres pensans. »

M. Kermel a été inspiré dans son livre par la croyance « qu'il est des ames autour de nous que, dans un moment d'oubli, Dieu a jetées sur une terre où, froissées incessamment, elles sont obligées de se réfugier dans un monde conjectural, en attendant la voix du ciel qui les rappellera à leur primitive destination. » Nous pensons avec lui que la religion offre de sublimes consolations à tous les malheureux sur cette terre; mais n'est-ce pas un étrange blasphème que d'accuser Dieu d'oubli, parce que notre intelligence bornée ne peut sonder la profondeur de ses vues, ni embrasser l'ensemble de ses moyens !

C'est, au reste, un défaut commun à la plupart de nos productions modernes; les manifestations de religiosité s'y trouvent alliées à une légèreté de langage qui forme le contraste le plus déplorable.

Essai sur l'histoire des Arabes et des Maures d'Espagne; par Louis Viardot. Paris. Chez Paulin, éditeur. 1833. 2 vol. in-8°. Prix : 12 fr.

Scènes de mœurs arabes; Espagne, 10e siècle; par le même. Paulin. Paris. 1834. Un vol. in-8°. Prix : 6 fr.

L'auteur de ces deux ouvrages a eu pour but, d'abord, de combler une lacune qui existe dans l'histoire de l'Espagne jusqu'à l'époque de Charles-Quint, et ensuite d'ajouter aux aperçus généraux des événemens d'autres aperçus de mœurs publiques et privées. Le second livre est donc le complément du premier. Dans l'*Histoire des Arabes*, M. Viardot les considère comme un peuple conquérant et civilisateur de l'Espagne. Le tome premier et la moitié du second offrent le précis des événemens historiques, les faits de la conquête de l'Espagne (710 à 756), le califat de Cordoue de la dynastie Omniade, la conquête des Almorravides, la fin de l'histoire des Arabes et le commencement de celle des Maures (1001 à 1094), la conquête des Espagnols (1094 à 1252) jusqu'à la chute du royaume de Grenade, en 1492. M. Viardot a consacré la seconde partie du tome second au tableau de la constitution politique

et de la civilisation des Arabes, à l'examen des causes de leur décadence et de leur influence sur le reste de l'Europe. Des tables chronologiques des souverains chrétiens et musulmans complètent son travail. Le style de cette histoire se distingue par la concision, par une simplicité élégante, sans trace de déclamation et de ces expressions outrées, si chères à la soi-disant école moderne. Quant aux *Scènes*, l'auteur remarque avec justesse qu'il faudrait que les Arabes trouvassent un Walter Scott pour compléter l'œuvre d'un Robertson; mais au lieu de se jeter dans l'entreprise chanceuse d'ordonnancer un grand roman historique; il nous donne une espèce d'album, offrant un à un le tableau et le coloris d'un des traits de mœurs les plus saillans et les plus propres à faire connaître la vie intérieure d'un peuple. M. Viardot assure qu'il n'a rien inventé, mais que tous les détails qu'il donne sont fidèlement empruntés aux orientalistes et aux auteurs espagnols. Voici les titres de ces divisions : la Mosquée, les Joûtes, le Combat, les Académies, l'Amour, *le Madhy* ou le prophète africain, la Prédiction. Il y a une idée très-ingénieuse dans l'ouvrage de M. Viardot; c'est celle d'écrire d'abord un livre d'histoire fidele et authentique, et ensuite de colorier son dessin par l'addition d'un volume rempli de tableaux poétiques et passionnés. Les deux ouvrages ont chacun le caractère qui convient à leur genre spécial. Le premier est plus instructif et plus sévère; le second est plus descriptif et plus gracieux. Réunis, ils forment un tableau fort instructif et fort poétique d'une civilisation qui fut sans contredit la plus avancée de l'Europe au moyen âge.

Vues sur l'histoire contemporaine, par M. Louis de Carné. 2 vol. in-8°. Paris; chez Paulin. 1833. Prix : 14 fr.

Voici un ouvrage important sous un titre modeste. L'auteur appartient à cette classe de royalistes consciencieux, honnêtes et éclairés, dont les conseils eussent sauvé la dynastie de Charles X, si un incroyable aveuglement ne l'eût pas sans cesse porté à s'éloigner de ses vrais amis pour se confier à ceux qui l'ont perdu. M. de Carné honore cette ombrageuse délicatesse qui entoure d'hommages une royauté dans l'exil, et déserte un palais auquel la Providence a donné d'autres maîtres; mais il pense avec grande raison qu'il est en tous temps des devoirs dont l'homme de bien ne saurait s'abstenir, et que ses obligations envers la société ne cessent point avec la chute d'un principe, même salutaire. Il ne faut pas, suivant lui, subordonner toute l'économie de la vie sociale à un principe. Quant à l'esprit général de son livre, M. de Carné nous paraît l'avoir formulé dans cette idée extrêmement importante : « La mission actuelle de la France, celle qu'elle reçoit chaque jour des événemens, c'est d'épurer les principes de 1789, d'en écarter tout ce qui, loin de tenir au progrès de l'humanité, serait en contradiction manifeste avec lui. Alors on saisira dans sa vérité le caractère de la mission que la France achève, et qui commence pour l'Europe; et l'on comprendra qu'en écartant du symbole de 1791 tout ce qu'empruntèrent les passions contemporaines, soit à la corruption du siècle, soit à de méchans souvenirs classiques, il ne reste que des principes sociaux, chrétiens par essence, fruits naturels d'une civilisation progressive et du travail intérieur de l'esprit divin dans l'humanité. » C'est ce point de vue

fondamental, mêlé il est vrai d'une teinte prononcée de catholicisme mystique, que l'auteur prend pour guide dans l'appréciation, très-instructive et souvent même d'une grande justesse, des événemens politiques importans de 1814 à 1830 ; depuis la chute du régime impérial et la charte de 1814 jusqu'au ministère Polignac et la révolution de juillet. Le tout est terminé par une dissertation fort intéressante sur le système d'équilibre européen, à l'occasion de la nationalité polonaise. Ce livre, dont quelques fragmens avaient été remarqués dans la *Revue européenne*, abonde en pensées profondes et justes, présentées sous des formes de style fortes et poétiques. On voit par mille signes que M. de Carné a un esprit élevé et religieux. Cependant nous différons d'avis sur un point dominant de ce travail ; l'auteur pose en principe que la restauration était un fait nécessairement transitoire, et qu'il ne dépendait de personne d'en conjurer la chute : nous croyons très-fermement, au contraire, que « cette même couronne séculaire que Louis XVIII avait mise généreusement en gage dans la boutique des électeurs à cent écus, » Charles X l'a bien volontairement brisée. Nous reviendrons sur cet important ouvrage, où il y a plus d'une vue religieuse qu'il est essentiel de noter.

Géologie de la période quaternaire, et introduction à l'histoire ancienne; par Henri Reboul. Paris. 1833. Levrault. In-8°. Prix : 3 fr.

La période quaternaire est celle où, pour la première fois, paraissent les mammifères existant aujourd'hui, surtout les quadrumanes et l'homme ; mais de cette époque et des peuples qui ont pu habiter le globe alors, il ne reste aucun monument, aucun vestige, que quelques ossemens enfouis dans la terre, et divers phénomènes géologiques. C'est d'après ces données éparses çà et là que M. Reboul a tenté de reconstruire une introduction à l'histoire ancienne. Ses recherches l'ont amené à des résultats insoutenables. il fait remonter l'origine du genre humain à 40,000 ans, et appuie son hypothèse sur les généalogies égyptiennes de Manéthon. Sans attaquer en rien les livres saints, dont les dates ne concordent point avec les siennes, il déclare qu'il ne croit pas que la révélation doive s'appliquer à la science, et que Moïse, législateur divin, pourrait bien n'être pas géologue. Il s'appuie sur l'opinion de Bacon, qui a dit : « Il ne faut réserver à la foi que ce qui appartient à la foi. » « Et d'ailleurs c'est, dit-il, l'opinion de Maimonide, le plus savant et le plus orthodoxe des rabbins, que les prophètes ont parlé des choses astronomiques selon les idées de leur siècle et de leurs peuples, quoique ceux-ci fussent, sur ce point, bien en arrière des savans étrangers. » Il veut que l'on considère le déluge comme un fait miraculeux, parce que toute tentative est vaine pour l'expliquer par les lois de la nature, et il remarque à ce sujet que la doctrine diluvienne des observateurs anglais n'est ni religieuse ni géologique. « Ceux-ci, dit-il, qui veulent convertir un miracle en phénomène naturel ne servent pas la raison, et manquent à la foi. » Cet essai sur la période quaternaire est un fragment et le dernier période d'une histoire de la terre, divisée en quatre périodes et dix époques. Sans adopter les opinions hardies et nouvelles de l'auteur, on ne peut qu'approuver ses travaux savans, qui, en ramenant sur le terrain de la discussion ces hautes et importantes questions, ser-

viront sans doute à déchirer quelqu'un des voiles qui couvrent encore la vérité. Nous ajoutons seulement qu'une étude plus profonde des six époques de la création selon Moïse, des six organisations successives par lesquelles notre planète a passé, aurait évité à l'auteur de renouveler ces calculs d'antiquité prodigieuse de la race humaine, dont Cuvier, le dernier, a fait si bonne justice.

VORSCHLAGE zu einer revision des gesetzes vom 18 germinal X und zur vereinigung beider evangelischen kirchen, entworfen von C. Ph. Kimmach. Strasbourg. Schmidt. In-8°.

L'auteur de cet écrit voudrait qu'à propos de la révision de la loi du 18 germinal an X, on réunit les deux Eglises évangéliques sous une seule et même direction. Les différences de doctrine et de liturgie qui les séparent sont si minimes, qu'elles ne sauraient présenter un obstacle à cette fusion, et, pour y parvenir, M. Kimmach pense que le meilleur moyen serait de convoquer un synode général, où seraient représentées les Eglises des deux départemens du Rhin, et l'on appellerait aussi des députés des consistoires réformés, afin de s'entendre sur la marche à suivre. Nous nous associons sincèrement aux vœux de l'auteur pour la réunion des deux Églises en une seule; mais nous ne partageons pas ses idées sur un synode. Dans une telle assemblée il serait presque impossible que l'on n'en vînt pas à aborder les points de doctrine; et une fois la discussion commencée sur cette matière, nous n'entrevoyons pas à quoi elle aboutirait. L'œuvre sainte de l'union des deux communautés réformées de la France serait plus facile si chacun y apportait autant de dévouement et de zèle que l'auteur de cet essai.

MANUEL des fondateurs et des directeurs des premières écoles de l'enfance connues sous le nom de *salles d'asile;* par M. Cochin. Paris. 1833. Hachette. In-8°. Figures.

On appelle *salles d'asile* des établissemens où l'on reçoit pendant le jour de petits enfans, auxquels on assure ainsi la première éducation, que la misère, l'ignorance ou de continuelles occupations, empêchent leurs mères de leur donner elles-mêmes. L'immense utilité d'une semblable institution a bien vite été reconnue, et les résultats qu'on en a obtenus en Angleterre, en Suisse, en Hollande, ont engagé à en faire l'essai en France. L'auteur du manuel que nous annonçons, M. Cochin, maire du douzième arrondissement, est lui-même le fondateur de la première salle d'asile-modèle, à Paris, située rue Saint-Hippolyte, faubourg Saint-Marcel. Son livre renferme les instructions les plus détaillées et les conseils les plus sages, soit sur les moyens de fonder de semblables établissemens, soit sur la manière de les diriger. Il indique comment, en occupant sans relâche ces petites imaginations que le repos endort, on prévient l'ennui; comment on les intéresse, en variant les occupations; comment, par de courts entretiens à leur portée, le maître peut tout à la fois implanter dans leurs cœurs des germes de vertu et développer leurs intelligences. Le manuel de M. Cochin

peut être utile non-seulement aux fondateurs et aux directeurs de ces écoles, mais encore aux pères et mères qui élèvent leurs enfans chez eux, et qui y trouveront d'excellentes idées sur les soins nécessaires à la santé et au développement physique, ainsi que sur l'instruction morale et religieuse. La première enfance, cette période où l'ame reçoit des impressions qui influent plus ou moins sur tout le reste de la vie, est le plus souvent négligée, même dans les familles aisées ou opulentes. Objet d'une constante adulation, elle voit ses moindres caprices satisfaits, et d'imprudentes mères se jouent des premiers symptômes de ses passions, sans songer qu'en agissant ainsi elles se préparent un triste avenir, dans lequel elles seront à leur tour le jouet de leurs enfans. On ne saurait donc trop encourager la propagation de cette instruction, véritablement primaire, qui offre un des plus puissans moyens de faire avancer un peuple dans la voie du perfectionnement moral et religieux.

PARABOLES, par le docteur F. A. Krummacher; traduites de l'allemand par M. L. Bautain, professeur de philosophie à la Faculté de Strasbourg, etc. Strasbourg. Février. 1834. In-12. Prix : 3 fr.

Ces petits récits, simples et poétiques, renferment des leçons de la plus haute sagesse, des idées d'une philosophie douce et religieuse, des tableaux pleins de grâce, propres à frapper agréablement l'imagination, et à mieux graver dans le cœur les vérités qu'ils enseignent. Il est impossible d'analyser un ouvrage de ce genre : la parabole suivante, intitulée *Le miracle*, que nous en extrayons, donnera une juste idée du style et de l'esprit de ce recueil :

« Un jour de printemps, le jeune Salomon était assis sous des palmiers, dans les jardins du roi son père, et il regardait à terre, devant lui, tout pensif. Nathan, son maître, s'approcha et lui dit : Salomon, à quoi penses-tu si sérieusement sous les palmiers ? Le jeune homme leva la tête, et répondit : Nathan, je voudrais voir un miracle. — C'est un désir que j'avais aussi dans mes jeunes années, dit le prophète en souriant.—Et cela vous fut-il accordé, demanda précipitamment le prince? — Un homme de Dieu, continua Nathan, se présenta un jour devant moi, avec une semence de grenade dans sa main; regarde, dit-il, ce que cette graine va devenir. Alors il fit avec son doigt un trou dans la terre, il y mit la semence et la recouvrit. Il n'eut pas plus tôt retiré sa main, que l'enveloppe de la graine s'entr'ouvrit, et je vis paraître deux petites feuilles; à peine les eus-je aperçues, qu'elles se séparèrent, et il s'éleva une tige ronde, entourée d'une écorce, qui s'agrandit et grossit à vue d'œil. Fais attention, me dit l'homme de Dieu; et, pendant que je regardais, sept rameaux sortirent du tronc, comme les sept branches du chandelier de l'autel. J'étais stupéfait : l'homme de Dieu m'ordonna, par un signe, de me taire et d'être attentif. Regarde bien, dit-il, de nouvelles créations vont commencer.

»Il prit de l'eau dans le creux de sa main au ruisseau qui coulait devant nous; il arrosa trois fois les branches, et voilà qu'elles se garnissent toutes d'un feuillage verdoyant, qui répand autour de nous un ombrage frais et d'une agréable odeur. D'où viennent, m'écriai-je, ces

doux parfums ? — Ne vois-tu pas, reprit l'homme de Dieu, la fleur de pourpre qui sort du milieu des feuilles, et pend en bouquets? — Je voulus parler; mais un vent léger, soufflant dans le feuillage, répandit les fleurs à nos pieds comme une neige, et alors pendirent entre les feuilles des grenades rouges comme les amandes à la verge d'Aaron. Le prophète me laissa alors dans un profond étonnement.

» Nathan se tut. Salomon lui demanda vivement : — Où est-il, cet homme de Dieu? Quel est son nom? Vit-il encore? — Fils de David, répondit Nathan, je t'ai raconté un songe. — Comment pouvez-vous ainsi me tromper, dit le prince avec chagrin? — Je ne t'ai point trompé! Regarde autour de toi, dans le jardin : tu peux y voir en réalité tout ce que je t'ai dit; cela ne se fait-il pas ainsi en chaque grenadier, en chaque arbre? — Sans doute, dit Salomon, mais peu à peu et avec le temps. — L'opération en est-elle moins divine, reprit Nathan, parce qu'elle se fait doucement et en silence? Il me semble qu'elle en est plus divine encore. Apprends d'abord à connaître la nature et son action, ajouta-t-il; alors tu croiras facilement à quelque chose de plus haut, et tu ne désireras plus voir des miracles de main d'homme. »

CHARLES-MARTEL, poème lyrique en douze chants, enrichi de notes historiques; par E. F. M. Dupré Deloire. Paris. Aurel. 1834. 2 vol. in-8°.

« Ce poème, commencé en 1803, est l'ouvrage de ma vie entière », dit M. Deloire; mais un poème épique est moins une affaire de temps que de génie, et peu nous importe aujourd'hui combien d'années de travail la *Divina Comedia* ou le *Paradise ost* ont coûté à leurs immortels auteurs. Le travail que nous annonçons, et auquel nous sommes loin de pouvoir consacrer un espace proportionné à son importance, est une preuve nouvelle de l'extrême difficulté, pour ne pas dire de l'impossibilité, d'écrire avec succès un poème épique aujourd'hui. D'un côté, l'auteur a choisi un sujet des plus heureux : la lutte d'une partie du monde contre l'autre, et de l'opulente et voluptueuse Asie contre la fière et sauvage Europe; le combat du Coran contre l'Evangile; la bataille de Tours, où un chef franc brisa le glaive de la puissance musulmane, et la força à reculer au-delà des Pyrénées; le contraste entre les mœurs des Francs et celle des Arabes, et tout ce mélange de barbarie et de fierté chevaleresque : voilà un champ bien riche, où la raison et la fiction peuvent librement s'exercer. D'un autre côté, l'histoire se tait presque complétement sur un de ses plus grands événemens; elle nous a transmis peu de détails positifs sur les mœurs des Francs, quoique l'auteur ait réuni des documens curieux sur ce point dans ses notes; ces souvenirs sont trop anciens et trop peu connus pour exciter aujourd'hui notre enthousiasme national; les siècles ont passé, laissant après eux d'autres impressions et excitant d'autres besoins; la fantasmagorie du poème épique ne convient point aux peuples modernes, ce dont *la Henriade*, dont tout le monde parle, mais que personne ne lit, est une preuve surabondante; enfin de longs tableaux descriptifs, des récits de combats en vers alexandrins, de grands discours de sentimens personnifiés, tels que *la Politique*, *la Religion*, etc., tout ceci nous laisse calmes et froids. La génération actuelle demande d'autres impressions

à la littérature contemporaine ; à quoi il faut ajouter qu'il serait merveilleux qu'on pût traiter un tel genre sans tomber dans de nombreuses redites empruntées à Virgile, au Tasse et à Milton. Ainsi M. Deloire a eu le malheur de choisir un sujet fort difficile, fort laborieux, où il y a beaucoup de mérite à réussir même à peu près, mais pour lequel notre siècle positif a peu de sympathie. Quant à l'exécution, nous dirons que l'auteur confond trop souvent la versification et la poésie, choses fort distinctes : tout ce qui est bien rimé n'est pas pour cela de la poésie. Cependant plusieurs morceaux se distinguent par ce double mérite. Nous dirons en terminant que ce volumineux poème, tout imparfait qu'il est, indique un véritable talent de conception et de style ; mais nous aurions souhaité que M. Deloire eût consacré ses veilles à élever quelque autre monument plus en rapport avec les idées et les besoins du temps.

Le village sous les sables ; par Ernest Fouinet. Paris. Silvestre. 2 vol. in-8°. Prix : 15 fr.

Récit simple et intéressant, malheureusement défiguré par un style souvent fort incorrect et quelquefois prétentieux.

Histoire parlementaire de la révolution française, ou Journal des assemblées nationales, depuis 1789 jusqu'en 1815 ; par MM. Buchez et Roux. Chez Paulin. Paris. 1834. Quatrième livraison. Prix : 2 fr.

Cette livraison, qui est rédigée avec le même soin que les précédentes, renferme le tableau textuel des débats de l'assemblée nationale constituante, depuis la fameuse séance de nuit du 4 août 1789, où toute noblesse et tous priviléges furent abolis, jusqu'à celle du 18 septembre même année ; elle se termine par des détails fort curieux sur les sociétés d'accaparement du commerce des blés. Les auteurs ont rapporté avec étendue la discussion si importante et si dramatique du *Veto*. En général, comme ce travail place la série des faits à côté du texte des débats présentés sans réflexion, il serait difficile de choisir un moyen plus efficace pour bien faire apprécier la révolution française. Ce travail n'est pas un abrégé du *Moniteur* ; les auteurs ont consulté principalement une foule de journaux et de brochures devenus extrêmement rares aujourd'hui.

Sur la mortalité proportionnelle des peuples, considérée comme mesure de leur aisance et de leur civilisation ; par sir Francis d'Ivernois. Genève. 1833. Ab. Cherbuliez et Comp. In-8°. Prix : 2 fr. 50 c.

Cet opuscule, qui est le troisième publié par l'auteur sur ce sujet, contient la réfutation de quelques erreurs qu'il reproche aux écrivains qui ont traité des populations. C'est une espèce d'introduction à un ouvrage plus considérable, dans lequel M. d'Ivernois se propose d'appuyer

ses argumens sur des éclaircissemens plus complets et plus dignes de foi que n'a pu le faire aucun de ses devanciers, vu que depuis quelques années seulement les gouvernemens publient les registres officiels qui constatent la marche de leurs populations. Le principal but de l'auteur, dans ce travail, est de mettre en relief sa thèse favorite : « Pour les po-» pulations qui ont déjà fait leur effort et atteint leur niveau, le vrai » *desiratum* consiste à se maintenir au grand complet avec le moins de » renouvellement possible. » Quel est cet effort ? Quel est ce niveau ? La brochure que nous annonçons n'en dit rien ; l'auteur, sans doute, l'expliquera dans une suite qui ne tardera pas à paraître. Elle renfermera un tableau complet du mouvement des populations de la France.

Histoire critique des prétendues réformes des sieurs Châtel, Auzou, Fabré-Palaprat et Roch, suivie d'une notice sur les schismatiques actuels des Eglises anglicane et protestante, Première livraison. Paris. 1834. Jeanthon. In-12. Pr. : 1 f.

Cette première livraison se compose de 48 pages, qui paraîtront d'un prix un peu élevé ; mais l'auteur nous prévient, dans un avis préliminaire, que n'ayant pas les fonds nécessaires pour suffire à son entreprise, il a voulu s'assurer ainsi les frais des livraisons suivantes, qui seront au nombre de trois, et pourront être données à 75 c. ou même à 50 c., selon le nombre de ses souscripteurs. Les deux feuilles que nous avons sous les yeux renferment, au sujet de l'abbé Châtel et de ses adhérens, une foule de faits curieux, s'ils sont vrais ; mais en général présentés dans un style de pamphlet peu convenable en des matières graves. Le manque de documens nous empêche d'apprécier quel peut être le mérite réel de toutes ces assertions. Nous nous réservons de parler plus au long de cet ouvrage, lorsqu'il en sera à sa *Notice sur les schismatiques actuels des Églises anglicane et protestante*. Étrange expression, qui annonce un controversiste peu au fait de la situation du protestantisme. La réforme tentée par l'abbé Châtel n'est pas présentée sous son point de vue le plus curieux et le plus important. Sa foi se borne à l'idée de l'existence de Dieu, de sa providence, de l'immortalité de l'ame, et de peines et récompenses futures. Ce système est un simple déisme, et cependant, dans le culte catholique français, est conservé le sacrifice de la messe. L'abbé Châtel est certainement le premier réformateur qui ait enseigné le déisme et célébré la messe ; c'est une simple offrande, dit-il, mais à qui ? A Jésus-Christ, un sage de Judée ? Et une offrande de quoi ? Évidemment dans le système déiste l'hostie ne représente rien.

Une passion secrète, scènes de la vie intérieure ; par P. Pons. Paris. Tenon. 2 vol. in-8°. Prix : 15 fr.

Ce roman est une pièce de plus à ajouter au procès contre le célibat des prêtres. Il peint avec simplicité et vérité des scènes qui ne sont que trop souvent le résultat de cette obligation imposée à ceux qui embrassent l'état ecclésiastique.

Imprimerie d'Éverat, rue du Cadran, n. 16.

PRIX : 4 FR. 50 C. PAR AN;

Et 1 fr. en sus pour les départemens.

Ce journal paraît tous les mois.

BULLETIN LITTÉRAIRE

PUBLIÉ

PAR LA LIBRAIRIE

d'Ab. Cherbuliez et Cie,

A PARIS, RUE DE SEINE-SAINT-GERMAIN, N° 57;

ET A GENÈVE, RUE DE LA CITÉ.

Seconde Année.

N° 3. MARS 1834.

Souvenirs de la marquise de Créqui; 1710 à 1800. Tome Ier. Paris. 1834. Fournier. In-8°. Prix : 7 fr. 50 c.

Ces mémoires renferment des détails intéressans et curieux sur le siècle presque entier que l'auteur a vu; mais on y respire à chaque page, à chaque ligne, un parfum d'aristocratie pure et naïve, qui justifie pleinement le mot sévère de J.-J. Rousseau, lorsqu'il disait d'elle que c'était « le catholicisme en cornette et la haute noblesse en déshabillé. » Madame la marquise professe le plus profond mépris pour les bienfaits du négoce et le génie du commerce. « C'est, dit-elle, tout ce que je connais de plus vil et de plus bas. Je disais toujours à ce bon M. Turgot que Joseph vendu par ses frères avait été le premier exemple et le modèle de toutes les transactions commerciales. » Puis, oubliant que c'est justement le négoce, détourné de sa vraie destination et appliqué aux choses sacrées, qui a été la première cause de la réforme, elle ne laisse jamais échapper une occasion de médire du protestantisme et

des protestans, d'entasser contre eux une foule d'accusations fausses ou vides de sens, telles, par exemple, que de croire plus que les catholiques aux revenans, et d'avoir des craintes superstitieuses dans l'obscurité, de professer ouvertement la magie, de se montrer niais en toutes choses, enfin, et ceci est plus sérieux, d'avoir calomnié ce bon roi Philippe II au sujet de l'infant don Carlos, et d'avoir si bien embrouillé l'histoire à ce sujet qu'ils sont parvenus à envelopper dans l'obscurité un fait aussi facile à bien éclaircir. Suivant madame de Créqui, l'amiral de Coligny était un *traître*, *un parjure*, *un hypocrite*; elle ne parle que de *la brutalité de Luther* et de *la férocité de Calvin*. Et parmi tous les chefs de la réforme, elle nous dit « qu'à la réserve de Mélanchton, peut-être, il n'en est pas un autre en qui l'on puisse entrevoir une apparence de vertu ni de bonne foi. » Les *Mémoires de madame de Créqui* formeront 4 volumes in-8°. Il est probable que les trois suivans ne mériteront pas plus que le premier une analyse ou une réfutation dans notre feuille. En vérité, il ne vaut pas la peine de naître sous Louis XIV et de mourir sous le consulat pour assister, sans rien apprendre, au spectacle de ce siècle, et pour juger avec une si fanatique ignorance son temps et son pays.

HISTOIRE monarchique et constitutionnelle de la révolution française, composée sur un plan nouveau et d'après des documens inédits, par Eugène Labaume. Paris. 1834. Ancelin. Tome Ier. In-8°. Prix : 6 fr.

Cette histoire formera 21 volumes in-8°. Le premier ne renferme que l'introduction, qui nous a paru écrite dans un esprit fort modéré. Cependant l'auteur paraît un peu trop enclin à l'indulgence pour les fautes des rois. Il excuse les persécutions de Louis XIV contre les protestans, en représentant ceux-ci comme des démagogues prêts à tout bouleverser dans l'état, si la force des armes et des intrigues leur eût donné la prépondérance. Sans doute l'esprit du protestantisme était un esprit de liberté et d'indépendance qui devait conduire à la réforme politique; mais les abus du gouvernement civil n'étaient-ils pas aussi insupportables que ceux du pouvoir ecclésiastique, et le fanatisme des persécuteurs en devint-il moins odieux pour avoir été un instrument de tyrannie? Au reste il est vrai que M de Labaume écrit une histoire monarchique, et ce mot, qui forme déjà sur le titre de son livre un contraste étrange à côté de celui de révolution, ne pouvait manquer de jeter sur le contenu une couleur plus ou moins prononcée, malgré toute l'impartialité qu'il pourra mettre dans l'exposition des faits. Des volumes suivans, un sera consacré au règne de Louis XVI, trois à la Constituante, deux à la législation, quatre à la Convention, deux au Directoire, deux au Consulat, quatre à l'Empire, deux aux Cent jours et à la Restauration.

LETTRE DE BONNE ANNÉE A L'ÉGLISE POUR 1834; par E. L***. Paris. Millerand-Bouty. In-12. Prix : 30 c.

Ce petit écrit, où règne un désordre d'idées qui approche de la folie, renferme une censure fort sévère du haut clergé catholique, et quelque

conseils assez sages. Mais tout cela est entremêlé de pensées mystiques inintelligibles, du récit de l'affection conçue par l'auteur dans un rêve pour l'une des princesses royales, et de déclarations adressées à cette princesse, ce qui compose le plus bizarre amalgame qui se puisse imaginer. Au reste, l'auteur nous apprend qu'il a été enfermé quatre mois à Bicêtre; ceux qui liront sa lettre n'auront qu'une surprise, c'est qu'il en soit sorti.

De la jurisprdence sur le mariage des prêtres, dénoncé à la Chambre des députés, et des règles du Code civil sur le mariage. Paris. 1834. Videcoq. In-8°.

L'auteur de cet écrit cherche à prouver que le mariage des prêtres est tout-à-fait illégal, civilement comme canoniquement, et que la chambre des députés ne saurait être compétente pour changer la législation à cet égard. Il s'appuie de tous les argumens que l'histoire et la jurisprudence lui fournit, ainsi que des opinions de M. de Pradt qui, dans sa dernière brochure, avance la proposition suivante, qui nous semble fort hasardée:

« Cette époque, dit-il, ne sera point favorable aux fauteurs des systèmes et des actes qui choquent la moralité publique. Le mariage des prêtres ne prévaudra jamais en France sur les sentimens qu'il soulève contre lui; et tous les efforts seront vains pour l'implanter sur ce sol consacré à la religion et à l'honneur, qui s'obstine à le repousser. » A l'époque où l'affaire Dumonteil occupait les esprits, nous avons fait connaître avec franchise notre opinion sur ce sujet délicat, et nous dirons seulement ici que l'on confond trop souvent, en discutant cette matière, la question du mariage des prêtres, question purement religieuse et ecclésiastique, et celle du mariage des ex-prêtres, question purement civile.

Mémoires et voyages du capitaine Basil Hall. 2 vol. Paris. 1834. Ch. Gosselin. Prix: 15 fr.

Ces deux volumes, qui sont l'un le tome premier des *Mémoires*, l'autre le tome premier des *Voyages*, forment une lecture à la fois amusante et instructive. M. Basil Hall décrit avec un grand charme les nombreux souvenirs que lui ont laissés ses lointains voyages. Son entrevue avec Bonaparte à l'île de Sainte-Hélène nous a paru, entre autres, un morceau plein d'intérêt; et en général tous les tableaux de scènes maritimes qu'il nous offre sont empreints d'une couleur de vérité qui ajoute encore à leur mérite.

Manuel de la littérature nationale allemande; par Aug. Koberstein; trad. par X. Marmier. Paris. Levrault. 1834. In-8°.

Résumé rapide et concis de l'histoire de la littérature allemande, qui peut servir de fil conducteur dans ce labyrinthe immense. Les époques littéraires, leurs rapports avec les événemens politiques sont habilement

retracés, et tous les écrivains dignes d'attention y sont jugés et appréciés en quelques mots qui expriment avec fidélité l'esprit de leurs œuvres et la portée de leur influence. En attendant qu'on dote la France d'une bonne histoire de la littérature allemande, le manuel de Koberstein est bien le meilleur guide que puissent prendre ceux qui veulent l'étudier.

La reine Hortense en Italie, en France et en Angleterre, pendant l'année 1831; fragment extrait de ses mémoires inédits écrits par elle-même. Paris. Levasseur, 1834. In-8°. Prix : 7 fr. 50 c.

Ces fragmens, dont quelques-uns ont déjà paru dans des *Revues*, ne rendront pas le public fort impatient de posséder les Mémoires dont ils sont un extrait; car ils contiennent très-peu de faits intéressans. La reine Hortense raconte dans les plus minutieux détails la part que ses fils prirent aux derniers mouvemens révolutionnaires de l'Italie et les tracasseries dirigées contre elle à la suite de ces malheureuses tentatives. Son récit est plein d'une sensibilité exquise, et respire l'amour maternel le plus respectable; mais elle nous paraît oublier trop souvent qu'il ne suffit pas d'appartenir à la famille d'un homme célèbre pour entretenir le public de ses moindres actions; et l'encens qu'elle prodigue à la mémoire de Bonaparte comme *véritable ami de la liberté et bienfaiteur de la France* peut à peine se pardonner à l'enthousiasme le plus irréfléchi. Rendons à César ce qui appartient à César : Napoléon fut un génie extraordinaire; le plus grand général peut-être qui ait paru, et celui qui a gagné plus de batailles que nul autre, et fascina les yeux de la France par l'éclat de la gloire qu'il répandit sur elle. Mais l'ambition et l'amour de la liberté, la guerre et le bien-être d'un peuple, sont des choses que le plus prodigieux génie ne saurait concilier.

Essai sur la constitution de l'homme considérée dans ses rapports avec les objets extérieurs, de M. George Combe; traduit de l'anglais par M. Prosper Dumont. Paris. A. Bertrand. 1834. In-8°. Prix : 7 fr.

Cet ouvrage, fondé sur les principes phrénologiques de Gall et de Spurzheim, que nous n'acceptons pourtant pas comme système, nous a paru renfermer une foule de vues utiles et ingénieuses. Le but de l'auteur est de maintenir dans le cœur de l'homme le noble sentiment de sa dignité, de lui faire aimer sa destination morale, et de le ramener enfin à l'adoration de la Divinité! Il défend ainsi la doctrine phrénologique du reproche de matérialisme qui lui a été souvent adressé, et tend à démontrer l'accord de la raison avec le dévouement aux hommes et à Dieu.

Après avoir exposé l'admirable sagesse qui a présidé à l'organisation de l'univers et à la création de l'homme, l'auteur compare nos facultés entre elles, et fait ressortir la suprématie incontestable des sentimens moraux et de l'intelligence. Examinant les sources du bonheur humain et les conditions de sa durée, il les trouve dans l'observation des lois

naturelles établies par le Créateur et cherche à prouver que toute misère humaine vient d'une infraction à ces lois, d'un désordre jeté par l'homme lui-même soit au moral, soit au physique, au milieu de cette parfaite harmonie: ce point de vue est éminemment évangélique et explique tout le christianisme. Enfin il termine son ouvrage en disant :

« En résumé, s'il est vrai que l'obéissance aux lois de la nature soit une condition indispensable du bonheur dans ce monde, si la vertu et le bonheur sont inséparablement alliés, les instituteurs religieux du genre humain pourront peut-être découvrir, dans l'ignorance générale de ces lois, une raison du peu de succès qui a suivi jusqu'ici leurs efforts pour l'amélioration de l'espèce. Ils ne trouveront peut-être pas qu'il soit incompatible avec leur ministère sacré, d'enseigner aux hommes les institutions naturelles du Créateur. C'est là le vrai complément de la révélation. »

L'union intime de la science et de la religion est en effet une vérité qui a trop souvent été négligée et même oubliée à dessein, soit par le fanatisme superstitieux, soit par l'orgueil des hommes. La vraie destination de la science, le plus noble but de ses efforts, est de nous guider sur la route qui nous conduit à la connaissance et à l'adoration de Dieu dans ses œuvres; et l'exaltation religieuse s'est égarée toutes les fois que, dédaignant le secours de la raison, elle a prétendu pouvoir marcher hors de la lumière de ce flambeau que Dieu même a allumé pour nous conduire.

LECTURES ÉLÉMENTAIRES pour les enfans, traduites de l'italien, adoptées à Genève pour l'enseignement primaire. Paris. Ab. Cherbuliez et Compagnie. 1834. In-18. Prix : 1 fr.

C'est au fondateur de l'une des écoles d'enseignement mutuel de Florence, à M. le comte G. Bardi, qu'on doit l'idée et l'exécution de ces *leçons élémentaires*. Il serait difficile de trouver un livre mieux fait pour les enfans; les premières notions des sciences y sont échelonnées, tous les prodiges de la création s'y trouvent développés de manière à pouvoir être saisis par la jeune intelligence de l'élève et à l'amener graduellement, et comme de lui-même, à conclure l'existence éternelle d'un Dieu tout bon, tout-puissant et tout sage, auquel nous devons obéissance, adoration et amour. Ce petit volume est destiné à servir à l'enseignement de la lecture; dans les premières leçons, les syllabes sont coupées de manière à faciliter le travail de l'enfant. Il pourra être d'une grande utilité dans les premières écoles de l'enfance, ou salles d'asile.

MANUEL DE L'INSTRUCTION PRIMAIRE. Johanneau. 1833. In-18. Prix : 1 fr. 50 c.

Ce petit volume renferme une foule de notions utiles aux instituteurs. Chaque article de la loi du 24 juin dernier y est expliqué, commenté et appliqué à la pratique. L'ouvrage développe ensuite l'organisation des écoles des différens degrés, et contient un examen fait avec soin des différentes méthodes d'enseignement; enfin la quatrième partie ren-

ferme un petit traité des droits et devoirs des instituteurs, suivi du programme du jardin botanique de l'école normale primaire de Versailles.

Une Fête sanglante, 1632; par Anthelme Rollin. Paris; Renduel; in-8°. 7 fr. 50 c.

La mort du maréchal de Montmorency, condamné par l'influence du cardinal de Richelieu, forme le sujet de cette composition, qui nous a paru de second ordre sous le rapport du style, et même sous celui de l'intrigue et de la peinture des caractères. Les personnages que l'auteur met en scène n'ont guère d'historique que leurs noms. Il fait de Louis XIII un esprit à la fois lâche et cruel, tandis que ce n'était qu'un homme faible et timide, et la redoutable figure de Richelieu est trop faiblement esquissée.

Soirées d'Abbotsford, chroniques et nouvelles recueillies dans les salons de Walter Scott. Paris. Dumont. 1834. In-8°. Prix : 7 fr. 50 c.

Cet ouvrage, comme celui publié il y a quelques années, sous un titre à peu près semblable, par le bibliophile Jacob, n'a de Walter Scott que le nom sur son enveloppe, espèce de laisser passer dont on connaît le crédit auprès du public, et que l'on emploîra sans doute encore long-temps. Les Soirées d'Abbotsford ne sont qu'un recueil de contes extraits et traduits de diverses collections anglaises. Il y en a pour tous les goûts et de tous les genres, et, en général, leur principal défaut est d'être trop courts. Ce sont de ces petits fragmens légers, mais pleins d'intérêt, genre dans lequel les Anglais excellent, et dont ils remplissent chaque année leurs nombreux *Keepsakes*.

Histoire de la philosophie morale, particulièrement aux dix-septième et dix-huitième siècles; par sir James Mackintosh; traduit de l'anglais, par M. H. Poret, professeur suppléant à la faculté des lettres. Paris. Levrault. 1834. 1 vol. in-8°. Prix : 6 fr.

Sir James Mackintosh fut élève de l'école de Reid. Homme politique en même temps que philosophe, il se fit connaître d'abord par sa célèbre défense de la révolution française contre Burke, *Vindiciæ Gallicæ*, qui lui valut le titre de citoyen français, décerné par l'assemblée législative. Dans le cours de sa vie politique et littéraire, cet écrivain, celui de tous ceux de la Grande-Bretagne, dont la conversation était la plus brillante, au jugement de madame de Staël, chercha à fixer ses idées sur la théorie de la morale. L'ouvrage que nous annonçons est le résumé de ses méditations. L'auteur présente d'abord un aperçu des systèmes de morale qui ont régné dans l'antiquité et dans le moyen âge. Partant ensuite de la controverse qui fut suscitée

par les ouvrages de Hobbes, il développe et critique tour à tour les systèmes moraux de Cumberland, Cudworth, Clarke, Shaftesbury, Fénelon, Bossuet, Leibniz, Malebranche, Edwards et Buffier. Selon l'auteur, la véritable morale philosophique naquit avec Butler, Hutcheson et Berkeley, et fut propagée avec plus ou moins de logique par Hume, Smith, Price, Hartley, Tucker, Paley, Bentham, Stewart et Brown, dont il expose successivement les idées. Le principe dominant de sa philosophie spéciale paraît être de réconcilier les écoles intellectuelle et sensualiste, en démontrant, comme loi générale, ce principe : « Que les actions vertueuses sont nécessairement utiles. » L'ouvrage est fort instructif, rempli de maximes ingénieuses et de critiques présentées avec esprit, et n'est pas dépourvu d'une érudition choisie avec goût, si supérieure à cette autre érudition d'apparat, qui écrase un lecteur sous une montagne de textes et de citations. Une préface fort bien faite, de M. Poret, présente une esquisse très-intéressante de la vie de l'auteur, et un résumé concis et clair de sa philosophie morale. Nous reviendrons sur cette publication importante.

Hymnes en prose pour les enfans ; par Mad. Barbauld. Traduit en français, sur la vingtième édition, par Athanase Coquerel, l'un des pasteurs de l'Église réformée de Paris. Montbéliard, chez Deckerr. Un vol. in-32. Prix : 40 c.

Ce petit volume, d'un format tout-à-fait approprié aux mains de l'enfance, est une réimpression de la traduction de cet excellent ouvrage, qui a paru en 1822 à Leyde, et en 1824 à Paris, à la librairie de Servier. La réimpression est fidèle au point que la première page donne au traducteur un titre qui lui sera toujours cher, mais qu'il ne porte plus. C'est toujours rendre un grand service à nos Églises que de mettre à la portée de toutes les fortunes un livre, le meilleur peut-être qu'il soit possible de donner à l'enfance pour première lecture religieuse. Ces hymnes sont admirables de poésie, de simplicité et de piété. Il est impossible d'exprimer avec plus d'élévation et de clarté à la fois ces douces et vives convictions d'une foi naissante, que le spectacle des merveilles de la nature, la notion d'un Dieu créateur, les touchans et sublimes récits des livres saints, le nom de Jésus-Christ, font germer dans l'ame docile d'un enfant. Aucun livre ne peut être lu avec plus de fruit dans le jeune âge, et relu avec plus de reconnaissance et de joie dans l'âge avancé. On sait avec quelle inquiétude, dans l'éducation domestique, une mère pieuse essaie de réveiller le sentiment religieux et de présenter à une intelligence à peine entr'ouverte ces vérités sublimes qu'il est également dangereux d'annoncer trop tôt ou trop tard dans la vie ; il faut que la religion commence, pour ainsi dire, avec la vie ; mais le danger est dans l'empire qu'exerce alors une seule fausse idée ; la pire théologie, après celle d'ergoteurs sans bonne foi, est celle de raisonneurs enfantins. Le recueil de madame Barbauld ne présente nullement ce danger, et le sentiment religieux y est analysé et développé sous des images si frappantes et si simples que cet excellent travail prépare de loin, pour la suite de la vie, un christianisme pur, éclairé, solide, sans exclusisme haineux et sans fatale tiédeur. Nous recomman-

dons, avec une confiance que l'exemple de toute l'Angleterre justifie depuis trente ans, ce petit volume à toutes les écoles du premier âge, toutes les salles d'asile, toutes les mères de famille qui ont assez de foi au cœur pour songer d'avance à celle de leurs enfans.

ANNUAIRE HISTORIQUE UNIVERSEL POUR 1832, avec un historique contenant les actes publics, traités, notes diplomatiques, papiers d'état et tableaux statistiques, financiers, administratifs et nécrologiques; — une chronique offrant les événemens les plus piquans; les causes les plus célèbres, etc.; et des notes pour servir à l'histoire des sciences, des lettres et des arts; rédigé par M. Ulysse Tencé, revu et publié par M. C. L. Lesur. Paris; Thoisnier Desplaces. Un gros volume in-8°. 15 fr.

En changeant de rédacteur, *l'Annuaire historique* n'a changé ni d'esprit ni de forme. La même impartialité et la plus grande exactitude président toujours à sa rédaction. C'est, de toutes les publications de ce genre, la plus complète et la plus consciencieuse. Aussi jouit-elle de tout le succès qu'elle mérite, et ce volume était-il attendu avec impatience par ses nombreux souscripteurs. L'année 1833 ne tardera pas à paraître. Cette collection sera un monument précieux pour l'histoire de notre époque.

DE LA SOCIETÉ ET DU GOUVERNEMENT; par M. le comte Henri deViel Castel. Paris. Treuttel et Wurtz. 1834. Deux volumes in-8°.

Voici encore un nouveau système, ou plutôt un nouvel essai de reconstruire l'avenir avec les ruines du passé. M. de Viel Castel nous paraît être un de ces esprits rêveurs qui, poussés à regret par le mouvement universel de l'époque, emportent avec eux dans l'arène une foule d'anciennes erreurs, dont leur jeunesse fut imbue, qui s'amalgament de la plus étrange manière avec la marche progressive de l'humanité. M. de Viel Castel pense que « l'avenir doit être rempli par une *synthèse* qui viendra réunir tous les hommes. Cette *synthèse* ce sera la grandeur ressuscitée du christianisme. » Nous voudrions bien savoir quand le christianisme est mort pour qu'il ait besoin d'être ressuscité. L'auteur entend sans doute par christianisme non la religion évangélique, mais bien l'Eglise catholique romaine, car il ajoute: « L'avenir appartient donc au christianisme, mais non au christianisme réformé; car le protestantisme n'est qu'un vrai contre-sens. » Etrange assertion, qui se réfute d'elle-même et n'a pas besoin de commentaire! « C'est la philosophie sous le manteau de la religion; c'est la souveraineté ou la raison de l'homme mise à la place de l'autorité extérieure et universelle. Le protestantisme s'éteindra naturellement; non que je parle ici des points de foi qui le séparent du catholicisme: je parle uniquement de l'organisation extérieure. Le sacerdoce protestant, dans l'avenir religieux qui se

prépare, deviendra, lui aussi, l'autorité extérieure et devant laquelle disparaîtra toute souveraineté humaine. Le mieux serait une même foi sous une même autorité. »

Nous conviendrons avec l'auteur que la réforme ne fut pas constamment la substitution de la liberté au despotisme, de la raison à la déraison, de la logique à l'absurdité; mais nous ne saurions en tirer les mêmes conséquences que lui, et notre esprit n'est point assez profond pour concevoir comment la doctrine du libre examen, base sur laquelle repose le protestantisme, pourra *devenir l'autorité extérieure devant laquelle disparaîtra toute souveraineté humaine*. Sans vouloir rien préjuger de ce que l'avenir nous prépare, nous ferons observer à M. de Viel Castel que le protestantisme est peu jaloux de s'immiscer dans le gouvernement civil, et nous ajouterons que toute doctrine d'autorité religieuse, comme toute tentative de despotisme politique, nous semble un pas rétrograde que l'humanité n'est point tentée de faire.

Viaggio per la Tauride, fatto nel 1820, da Mourawieff Apostol, tradotto dal russo sotto gli occhi dell' autore. Napoli. Fibreno. 1833. In-8°. cartes. Prix : 7 fr.

Ce voyage, écrit avec un esprit de critique haute et philosophique, présente un grand intérêt. M. de Mouravieff a parcouru cette terre classique, ses auteurs grecs à la main, et recherchant les moindres vestiges de ruines antiques qui peuvent jeter quelque lumière sur l'histoire et la géographie anciennes. Ses investigations l'ont conduit à relever plus d'une erreur commise par Pallas et par d'autres voyageurs. Les savantes observations de l'auteur dénotent la profondeur et l'étendue de son érudition, et le charme du style en fait un livre d'une lecture agréable, souvent même amusante pour les gens du monde. Il est accompagné d'une grande carte itinéraire, et de deux autres plus petites.

Dictionnaire raisonné, étymologique, synonymique et polyglotte des termes usités dans les sciences naturelles; par A. J. L. Jourdan, docteur en médecine, etc. Paris. 1834. Baillère. 2 vol. in-8°.

Ouvrage éminemment utile, et dont le besoin se faisait vivement sentir depuis que les classifications scientifiques ont été presque toutes renouvelées. Le dictionnaire de M. Jourdan nous paraît fort bien exécuté. A côté du mot français se trouve le mot latin correspondant, l'étymologie grecque quand le mot est tiré de cette langue, et souvent la synonymie anglaise, allemande et italienne.

Résumé des principes et des exercices de l'enseignement universel appliqués à l'étude de la composition française; par M. Deshoulières. Paris. Mansut fils. 1832. Prix : 1 f. 50 c.

Ce Résumé, qui nous paraît fort utile pour toutes les personnes qui veulent pratiquer l'enseignement universel, renferme, après un

aperçu de la méthode Jacotot, un tableau des principaux exercices de cette méthode, différens genres de questions sur le premier alinéa de Télémaque, une réduction syllogistique du discours de Télémaque à Calypso, et diverses analyses, parallèles, analogies, études philosophiques, etc., etc. M. Deshoulières a su resserrer dans un fort petit cadre tous les point essentiels de l'enseignement, et en faire habilement ressortir les avantages. Les instituteurs y pourront puiser une foule d'aperçus ingénieux et de méthodes avantageuses, lors même qu'ils n'adopteraient pas l'ensemble du système.

LE MARIAGE ET L'AMOUR; par Madame Elise Voïart. Paris. Delongchamps. 1834. In-8°. Prix : 7 fr. 50 c.

Joli roman, écrit avec beaucoup de simplicité. Madame Elisa Voïart a appris des Allemands à conter avec charme, en traduisant les chefs-d'œuvre des meilleurs maîtres en ce genre. Parmi toutes les femmes qui, depuis quelques années, occupent le public de leurs écrits, elle nous paraît être une de celles qui savent le mieux se faire lire, et qui, en devenant auteurs, n'ont pas cessé d'être femmes. C'est éviter l'écueil le plus dangereux. Il importe, en toute chose, de rester fidèle à soi-même et de ne point se démentir.

HISTOIRE DE LA PASSION DE N.-S. JÉSUS-CHRIST, ouvrage de littérature sacrée et de dévotion, par J. Francillon. Nouvelle édition. In-8° de 316 pages. Librairie protestante de E. Aurel, à Paris, rue de Richelieu, n. 35; à Valence, chez M. Aurel. Prix : 2 fr. 50 c.

Il y a bien des manières d'écrire une histoire de la Passion du Seigneur, et de tracer le tableau de ces longues scènes de douleur et d'opprobre, de vertu et de crime, de haine et d'amour, où le Christ a achevé sa grande tâche, en se montrant parfait dans une mort d'homme, après avoir mené une vie parfaite. On peut ne voir là qu'un vaste champ ouvert à la critique sacrée : éclaircir mot par mot les récits des évangélistes, en discuter le sens, en établir l'harmonie et traiter le sujet plutôt en interprète qu'en narrateur; ce sera une glose plutôt qu'une histoire, et ce froid commentaire est tout ce qu'on trouve dans la plupart des ouvrages d'exégèse. On peut aussi examiner les faits sous le seul rapport juridique, rechercher sous l'empire de quelles lois, juives ou romaines, le Christ a été jugé, condamné et mis à mort; et ne voir dans les événemens de la Passion qu'une procédure bien ou mal instruite, qu'une sentence bien ou mal rendue. Restent encore les deux points de vue théologique et moral; dans l'un, la Passion est un dogme; dans l'autre, elle est un exemple. Un tableau complet de la Passion devrait la présenter sous toutes ces faces; et c'est un peu ce qu'a tenté le pieux pasteur de Genève. Cependant ce volume n'est point un livre de science, mais d'édification; la critique en est faible et peu profonde; mais les vues de simple piété et de foi en rendent la lecture attachante et utile. Le dogmatisme est peu prononcé, et n'a pas de quoi satisfaire la som-

bre théologie qui charme encore quelques esprits ; ainsi dans le discours sur l'agonie en Gethsemani nous ne trouverions qu'un seul mot à changer. C'est qu'en 1796, époque de la mort de ce digne serviteur de l'Évangile, ceux qui croyaient se contentaient d'une foi douce et paisible, et s'efforçaient avec sagesse d'adoucir les principes du calvinisme au lieu de les pousser à un excès que Calvin lui-même aurait désavoué. La maison Aurel, de Valence et de Paris, qui a pourvu nos Eglises d'un si grand nombre d'ouvrages de piété, leur a rendu un véritable service, en publiant une édition peu dispendieuse, mais fort soignée, de cet ouvrage, autrefois très-répandu dans nos communautés, et très-digne de reprendre son ancienne faveur. Les prédicateurs y trouveront des vues utiles à développer, et les fidèles des pensées salutaires dignes de toute leur attention. Ce volume serait aussi une lecture salutaire aux approches des fêtes de notre sainte religion.

Littérature et Voyages ; par J. Ampère, professeur au collége de France. — Allemagne et Scandinavie. — Paris. Paulin. 1833. Un vol. in-8°. Prix : 8 francs.

Voici un ouvrage instructif et d'une lecture attachante, qui pourra contribuer à répandre dans notre pays quelques idées de littérature large et philosophique, et à propos duquel nous déplorons vivement que nos colonnes ne nous fournissent que si peu d'espace. Nous pourrons y revenir ; mais, fidèles à notre loi, contentons-nous aujourd'hui de dire à nos lecteurs ce que ce livre renferme. La masse de l'ouvrage est occupée par le récit d'un voyage descriptif et littéraire de M. J. Ampère, fils du célèbre géomètre et physicien de l'Académie des sciences, dans une partie du nord de l'Europe, comprenant le Danemark, la Norvége, la Laponie et la Suède, entremêlé de souvenirs de l'excursion, de morceaux de biographie et de critique, « les uns sur d'illustres morts, les autres sur des contemporains dont il a goûté le commerce et aimé le génie. » L'auteur promet un second volume, qui contiendra des souvenirs de Sicile et des recherches sur quelques portions des littératures italienne et espagnole. Sous le titre *littérature danoise* il nous donne l'analyse de la vie et des productions du poète Ælenschlœger, dont le nom est malheureusement si *imprononçable* en français, et du poète comique Holberg. La division de la *littérature allemande* renferme une analyse du théâtre de Gœthe, où nous avons cru reconnaître quelques réminiscences des articles de l'auteur dans l'ancien *Globe*, et des idées romantiques de Tieck et de Hoffmann ; enfin, sous les titres de *littératures slave et scandinave*, M. J. Ampère a placé une esquisse de l'histoire nationale de ces peuples, de leurs poésies et des spécimens assez étendus de l'Edda et des Sagas (traditions homérides) des Scandinaves. A côté de ces extraits divers, M. J. Ampère nous présente ses idées historiques générales en littérature et en poésie, dans trois discours prononcés à l'Athénée de Marseille et à la Faculté des lettres de Paris. Ces morceaux sont d'un très-grand intérêt en ce qu'ils font voir en germe les théories de l'auteur sur la science des littératures comparées, édifice immense, que personne n'a encore essayé de construire parmi nous, et pour lequel il est allé recueillir des matériaux dans des

mines diverses et lointaines, « du fond des antiquités orientales jusqu'au sein des origines du moyen âge, et d'Agrigente jusqu'à Drontheim. » Il est indispensable de lire ces discours pour se mettre au courant des nouvelles idées littéraires de nos jours et de la nouvelle direction que l'enseignement du collége de France va prendre. Sous ce rapport, on ne peut que rendre hommage aux études sérieuses de M. J. Ampère, comme professeur et comme artiste, à son arrivée dans la première chaire littéraire de France. Cet ouvrage garantit qu'il est fait pour la remplir avec éclat.

HISTOIRE PARLEMENTAIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, ou Journal des assemblées nationales depuis 1789 jusqu'en 1815; par MM. Buchez et Roux, Tome 3; cinquième livraison Paris. Paulin. 1834. Paris. Prix : 2 francs.

Cette livraison comprend le récit des événemens, le journal des débats de l'assemblée nationale, de la commune de Paris, et de plusieurs districts, depuis le 19 septembre 1789 jusqu'au 26 octobre même année. On y trouve en grand détail le récit des journées des 5 et 6 octobre 1789, lorsque les craintes de la famine, les intrigues irritantes des accapareurs, et la plus effrayante agitation politique, lancèrent sur Versailles, siége du monarque et de l'assemblée, cette armée populaire, composée surtout de femmes, qui ramena le roi dans Paris. Il n'y a rien dans les ouvrages d'imagination, par exemple dans les beaux tableaux des compositions de Walter Scott, d'un intérêt plus effrayant et plus dramatique que la première irruption du peuple à l'Hôtel-de-Ville, sa marche en colonne, suivie bientôt de celle de toute la garde nationale; les événemens de la route et de l'arrivée à Versailles, où l'on vit une jeune ouvrière en dentelle haranguant, au nom de ses compagnes, l'infortuné héritier de la monarchie de Louis XIV, dans le palais même du grand monarque. Le récit très-détaillé de ces grands événemens, qui décidèrent le cours, depuis lors irrésistible, de la révolution française, entremêlé des lettres de la cour, des délibérations de la commune et des délibérations de l'Assemblée, éclaircit parfaitement les causes de ces journées célèbres, et rectifie toutes les exagérations et erreurs dont elles ont été l'objet; les auteurs, sans en avoir l'intention et en laissant simplement parler les faits et les pièces, ont démontré que le général Lafayette, loin d'avoir encouragé ou toléré la moindre violence qu'il eût pu empêcher, loin d'avoir montré la plus petite négligence dans l'accomplissement des plus graves devoirs, a sans cesse maintenu l'ordre, autant que cela se pouvait alors, et que c'est en grande partie à lui, à Hullin, à Maillard et à Lecointre que l'on dut que cette agression du peuple, provoquée par l'imprudente orgie des gardes-du-corps, ne dégénérât pas en un massacre affreux. Nous engageons nos lecteurs à s'en convaincre eux-mêmes en lisant ce récit, qui nous paraît écrit avec une complète impartialité. Au surplus, en étudiant ainsi l'histoire de la révoluiton française dans les pièces mêmes qu'elle a produites, on acquiert la complète conviction qu'il n'était au pouvoir de personne, ni de la cour ni de l'Assemblée, d'arrêter le torrent qui s'avançait de plus en plus; il y eut dans tout ceci quelque chose de fatal, ou plutôt quelque chose d'évidemment providentiel que nous

avons vu se renouveler dans la révolution de juillet. On remarque dans les pièces réellement curieuses de cette livraison un dernier et barbare monument de notre ancien droit criminel ; c'est un arrêt du parlement de Paris, du 11 août 1789, condamnant Louis Tonnelier, pour cause de meurtre, « à avoir les bras, jambes, cuisses et reins rompus vifs ; ce fait, mis sur une roue, la face tournée vers le ciel, pour y demeurer tant et si long-temps qu'il plairait à Dieu lui conserver la vie. » En vérité, le mal passager qu'a fait la révolution paraît suffisamment compensé quand on songe qu'elle nous a délivrés de pareilles barbaries. On trouve souvent dans les débats de notre première assemblée de la révolution, des pensées qui sont encore applicables à la situation actuelle; témoin ce beau mouvement de Mirabeau, à propos du débordement de la presse : « Vous voulez défendre les injures ; mais je mourrais de peur si l'on pouvait punir quelqu'un parce qu'il m'appellerait *sot*. Si les injures sont vomies dans un écrit anonyme, un honnête homme n'y prend pas garde et les méprise ; si cet écrit est signé, il devient alors un délit ordinaire qui doit être puni par les lois. » Les auteurs ont compulsé et analysé, outre les débats de l'assemblée, de la commune et des districts, les brochures de l'époque, et même les plus fameuses caricatures et chansons du temps ; leur ouvrage terminé formera une collection d'une grande importance historique.

De l'éducation des mères de famille, ou de la Civilisation du genre humain par les femmes ; par L. Aimé Martin. Paris. Ch. Gosselin. 1834. Deux vol. in-8°. Prix : 16 fr.

L'influence des femmes sur l'éducation et les mœurs d'un peuple, telle est la thèse qui a suggéré le livre de M. Aimé Martin. L'auteur assigne, avec beaucoup de sagacité, la haute place que devrait occuper la femme dans l'éducation du cœur et de l'ame, dans le développement des sentimens religieux.

Dans la première culture de ce terrain vierge et fécond que chaque enfant apporte avec lui en venant au monde, il signale avec raison le manque de l'éducation de famille comme une des plaies qui s'opposent le plus au progrès de la société. Il passe tour à tour en revue les principaux points sur lesquels la mère de famille doit surtout chercher à approfondir ses connaissances ; sous les titres de *Psychologie*, *Philosophie*, *Études morales et politiques de la mère de famille*, il nous offre un tableau rapide et brillant de ce que doit savoir une mère pour élever des hommes. Enfin il couronne son œuvre par des *Études morales de l'Évangile*, où il fait ressortir la sublime supériorité du christianisme et en développe les principes avec un esprit de large tolérance et de haute raison. Nous recommandons vivement la lecture de cet ouvrage à toutes les mères de famille, bien persuadés qu'elles n'y pourront puiser que d'excellens conseils et de sages directions.

En effet, sous le point de vue philosophique comme sous le point de vue pédagogique, M. Aimé Martin a su traiter ce sujet important sous un aspect neuf et élevé : les principales divisions pourront donner quelque idée du plan de l'auteur. Il examine dans le liv. I, *l'influence des femmes et la nécessité de leur éducation*. Le liv. II, qui a pour titre *l'Education de l'ame*, est une véritable psycologie et philosophie

de la mère de famille. Les questions les plus importantes, l'instinct, l'intelligence, la raison, les facultés de l'ame, le beau, le génie, la vertu, et une foule d'autres y sont discutées avec autant de sagacité que d'éloquence. Après cette théorie, les deux derniers livres traitent de *l'éducation de l'ame* sous le point de vue pratique, c'est-à-dire, d'abord des *études morales et politiques de la mère de famille* (liv. III), et ensuite de *la religion de la mère de famille* (liv. IV). Le style de l'ouvrage est celui de la bonne école. Il est en général plein de concision et de nerf; nous citerons, comme modèle littéraire, un admirable chapitre intitulé *Mission de Rousseau*. Nous reviendrons sur cet ouvrage avec tout le soin que mérite un travail qui paraît écrit en conscience et que de longues méditations ont mûri. Nous nous contentons de l'annoncer dès son apparition et après une rapide lecture, comme l'une des meilleures et des plus utiles productions de notre temps.

LA NUIT DU TREIZE SEPTEMBRE; par F. Dinocourt. Paris. Lecointe et Pongin. 1834. 2 vol. in-8°. Prix: 15 fr.

Aventures mystérieuses, intrigues communes et innombrables, meurtres, prisons, moyen âge, victimes innocentes et persécutées, oppresseurs cruels et barbares, en un mot tous les ressorts mélodramatiques se trouvent employés dans cet ouvrage avec la même profusion que dans les quatre-vingt-quatre volumes déjà publiés par l'auteur. C'est donc une bonne fortune pour les amateurs de ce genre de littérature, qui paraissent être encore assez nombreux dans le public français. Seulement les lecteurs de ces faciles écrits doivent être gens de loisir; car, quand la lecture est achevée, on est fort embarrassé à déterminer ce qu'on y a appris.

L'ESPAGNE, Souvenirs de 1823 et de 1833; par M. Adolphe de Bourgoing. Paris. Dufort. 1834. In-8°. Prix: 7 f. 50 c.

Esquisses de la guerre de 1823, suivies de quelques considérations sur l'état présent de l'Espagne et sur la lutte actuelle entre l'infante et don Carlos. Ce livre n'est qu'un long éloge, en style diffus, du pays et du peuple espagnol. L'esprit qui domine dans l'ouvrage est celui de la légitimité qui fit résoudre la campagne contre les constitutionnels d'Espagne, et qui se rallie aujourd'hui autour de don Carlos, appuyé par le fanatisme des prêtres et leur cortége obligé de superstition et de ténèbres. L'auteur ne trouve rien de mieux que de rappeler les conseils de Louis XIV à son petit-fils le duc d'Anjou: « Ne vous laissez pas gou-» verner; soyez le maître; n'ayez jamais de favori ni de premier minis-» tre; écoutez, consultez votre conseil, mais décidez. Faites voir qu'il » y a un roi en Espagne, et que vous y commandez. » Ces avis-là étaient à peine bons à suivre dans le dix-septième siècle; et sans doute, après avoir dit « l'état, c'est moi! le révocateur de l'édit de Nantes devait désirer que, sous ce rapport aussi, il n'y eût plus de Pyrénées: mais ces conseils, que valent-ils dans le dix-neuvième siècle? La révolution de juillet est là pour répondre.

VOYAGE A LA GRANDE-CHARTREUSE ; par M. Dupré Deloire. Un vol. in-12. Paris. 1834. Marc-Aurel. Prix : 3 fr.

Cet ouvrage est instructif, et le style poétique et animé de l'auteur le fait lire avec charme. On n'y trouve pas de digressions trop savantes, et fort peu d'élans vers la métaphysique nuageuse du romantisme. En général, les idées de M. Dupré Deloire sont claires et positives. Il nous donne un tableau fort coloré et pittoresque du site de la grande Chartreuse, près de Grenoble, ses aventures de voyageur et d'observateur lorsqu'il fut la visiter, quelques détails historiques sur l'origine de la maison, un résumé fort curieux de la règle de saint Bruno et des défrichemens de ses moines, un récit des vicissitudes de ces religieux, d'abord chassés par le grand ouragan révolutionnaire, ensuite rétablis par la restauration, enfin troublés de nouveau par la révolution de juillet. Cette dernière fois, cependant, les trappistes en furent quittes pour la peur. On y trouve aussi des extraits curieux de l'*Album* des voyageurs.

NOUVEL ESSAI sur les hiéroglyphes égyptiens, d'après la critique de M. Klaproth sur les travaux de Champollion le jeune ; par M. l'abbé Affre, vicaire-général d'Amiens. Paris. Ad. Leclère. 1834.

L'auteur a entrepris de reproduire en substance la critique de M. Klaproth tendant à démontrer que la science complète des hiéroglyphes égyptiens n'existe pas encore. Cet exposé élémentaire est débarrassé de toute citation cophte, grecque ou hiéroglyphique. L'auteur traite ces deux questions : Peut-on *lire* les caractères égyptiens ; peut-on les *traduire?* Il les résout, avec M. Klaproth, par la négative. Nous ne pouvons nous arrêter ici à discuter les argumens présentés dans cette brochure ; mais il nous semble que M. Klaproth, ainsi que son prosélyte, M. l'abbé Affre, déprécie beaucoup trop la réalité et la valeur des recherches de Champollion. Quand la découverte, après tout, se réduirait (ce qu'on peut contester) à la lecture des noms propres en lettres phonétiques inscrits sur un très-grand nombre de monumens, ce seul mérite suffirait pour la ranger au nombre des plus importans résultats de l'archéologie moderne. Au surplus, la brochure de M. l'abbé Affre est intéressante en ce qu'elle met à la portée de la généralité des lecteurs une discussion jusqu'ici presque confinée dans des journaux ou livres exclusivement scientifiques et érudits.

MATER DOLOROSA ; par S. Henry Berthoud. Paris. Astoin. 1834. Deux volumes in-8°. Prix : 15 fr.

Ce roman, destiné par l'auteur à peindre la vie de famille dans l'état de décadence où il prétend l'avoir vue en province, nous a paru offrir en général des tableaux forcés, d'un coloris faible et faux, et présenter des scènes tout-à-fait hors de notre siècle, décrites par une plume malhabile qui manque souvent sous la main de l'auteur. Le titre de

Mater dolorosa semble annoncer que la douleur d'une mère fait le sujet principal du roman, et cependant c'est la partie du tableau qui ressort le moins. Le peintre, tout occupé des détails et des accessoires qui sont, il est vrai, ce qu'il sait le mieux faire, a perdu de vue son but. Cependant, quand au verso de son premier chapitre on inscrit le *Stabat mater*, le public a droit de s'attendre à quelque chose de plus qu'un roman vulgaire, sans enseignement moral ni conception élevée. Ces portiques pompeux, qui servent d'entrée à une masure, sont des enseignes dont on ne saurait trop se méfier, et depuis quelque temps on en fait un abus déplorable. Un titre bizarre, une ou deux médiocres vignettes, et le concerto obligé des éloges et des exclamations de la camaraderie journaliste, servent ainsi de protection à une foule de chétives productions.

La maçonnerie considérée comme le résultat des religions égyptienne, juive et chrétienne; par M. de Schio. Trois volumes in-8° et atlas de 10 planches. Paris. 1834. Dondey-Dupré. Prix : 24 fr., et 29 fr. par la poste.

L'auteur de ce livre curieux et érudit dévoile complétement l'institution de la franche-maçonnerie, et expose fort au long les liaisons intimes qui existent entre les cérémonies religieuses de plusieurs sociétés anciennes et modernes, avec les rites de différentes professions maçonniques. Il entreprend de prouver que les emblèmes de l'institution maçonnique ont l'antique Egypte pour véritable origine. Il examine les anciens rites et doctrines d'initiation, les peines portées contre les profanes indiscrets, la liaison du rit secret avec ce qu'il appelle les doctrines de la Bible, avec les emblèmes des tombeaux des rois francs, avec les abraxas gnostiques; passant ensuite à la question historique, il étudie les rits secrets dans l'histoire des premiers chrétiens, de Nicée, de Mahomet, des croisades; enfin, il nous donne le tableau de la maçonnerie actuelle dans tous les pays de l'Europe, et des Carbonari, qui sont si vivement persécutés par l'Autriche et la cour de Rome. L'auteur attaque avec force les abus et innovations de l'Eglise romaine, et cherche à démontrer que les maçons ont conservé la doctrine primitive du christianisme. Nous nous réservons de rendre compte plus en détail de ce livre, rempli de recherches et de faits curieux; nous aurons quelques remarques critiques à faire sur la partie religieuse. La même maison de librairie annonce, par souscription, un livre important de M. Salvolini: *Analyse grammaticale des différens textes égyptiens*, trois volumes in-4°, ainsi qu'une *Histoire universelle du dix-neuvième siècle*, par M. Chapuys-Montlaville, député, ouvrage de luxe, avec gravures et portraits dans chaque livraison, au prix de 50 centimes.

Paris. — Imprimerie d'Everat, rue du Cadran, n. 16.

PRIX : 4 FR. 50 C. PAR AN;

Et 1 fr. en sus pour les départemens.

Ce journal paraît tous les mois.

BULLETIN LITTÉRAIRE

PUBLIÉ

PAR LA LIBRAIRIE

d'Ab. Cherbuliez et Cie,

A PARIS, RUE DE SEINE-SAINT-GERMAIN, N° 57;

ET A GENÈVE, RUE DE LA CITÉ.

Seconde Année.

N° 4. AVRIL 1834.

LA BIBLE, édition populaire et de luxe, tirée à 100,000 exemplaires, Trois sous la livraison; cinq sous avec gravures. Rue Saint-Honoré, n. 251.

Les quatre premières livraisons de cette vaste publication viennent de paraître, et nous devons rendre justice aux soins de l'éditeur. Les premiers cahiers remplissent parfaitement les promesses du prospectus, et si, comme il y a tout lieu de le croire, la suite répond au début, ce sera un magnifique volume à placer, à peu de frais, dans toutes les bibliothéques. L'impression est très-nette et soignée, et fort lisible, quoique le caractère soit un peu petit. Chaque page est fermée d'un encadrement qui fait heureusement ressortir les deux colonnes qui la composent. Le papier est fort beau. Les gravures qui accompagnent le texte sont d'une composition et d'une exécution très-remarquables. Les sujets sont: le Déluge, la Tour de Babel, le Sacrifice d'Abraham, Jacob chez Laban. Il y a absence complète de mauvais goût, et, ce qui est plus rare et plus important, de contre-sens bibliques. Nous croyons

même remarquer déjà dans les artistes à qui cette partie de l'entreprise est confiée, plus d'intelligence de la Bible qu'on n'en trouve d'ordinaire chez les dessinateurs et les peintres qui traitent des sujets tirés des livres sacrés. *Le Déluge* est bien un déluge, et non un orage vulgaire, et, dans *le Sacrifice d'Abraham*, Isaac est un homme fait, et non un enfant; on sait que cette énorme faute chronologique, qui change entièrement la nature de l'épreuve, a été presque toujours commise dans les ouvrages d'art. En résumé, nous recommandons cette entreprise à tous les amis de la religion; elle est digne de leur appui.

MYTHOLOGIE ÉLÉMENTAIRE; par Jean Humbert, professeur d'arabe à l'Académie de Genève. 2 vol. in-12. Paris, chez Cherbuliez; Lyon, chez Bohaire, Toulouse, chez Marte-Goutte. Prix : 4 fr.

La mythologie est de toutes les études qui doivent trouver place dans une éducation complète, la plus difficile peut-être à y faire entrer. Les fables anciennes offensent si souvent la pureté du jeune âge, et les images qu'elles présentent offrent une poésie si hasardée, qu'elles inquiètent la sollicitude des parens et des maîtres, et trompent quelquefois leur prudence. Cependant il est impossible d'omettre dans une éducation libérale la mythologie classique; les dieux des Grecs et des Romains sont encore partout, dans notre langue, dans notre littérature, dans nos arts, dans les décors de nos maisons, dans les allégories de nos fêtes; laisser la jeunesse dans l'ignorance sur ces traditions de l'antiquité, serait la déshériter, pour ainsi dire, de la poésie moderne et lui refuser l'intelligence d'une multitude de souvenirs, d'allusions et de monumens qui se rencontrent à chaque pas. Un travail ni trop élémentaire ni trop étendu, qui contient des notions précises sur toutes ces divinités fabuleuses, depuis l'obscur et inconnu Cœlus et le fameux Jupiter jusqu'aux humbles déités des fontaines et des bois, leurs aventures, leurs attributs, leur culte, leurs temples; rédigé dans un style simple, élégant et pur, et avec un tel soin que le volume pût être mis sans inquiétude entre les mains des élèves de tout âge, un tel livre, les parens et les instituteurs le savent, manquait. Entre le grand dictionnaire de la fable, de Noël, où toutes les mythologies sont en présence, et le vieux travail de Chompré, où, pour ainsi dire, il n'y en a aucune, tant tout y est incomplet, fade, décoloré, insignifiant, on ne trouvait rien. M. le professeur Humbert vient de remplir cette lacune et de publier un véritable traité de mythologie que les mères de famille peuvent faire lire d'un bout à l'autre aux plus jeunes de leurs filles. Ces deux volumes, qu'on peut aisément réunir sous une seule reliure, contiennent, sous la forme d'un dictionnaire alphabétique facile à consulter, un article séparé sur chaque personnage mythologique; et des tableaux, rejetés à la fin du traité, donnent moyen de l'étudier dans un ordre méthodique. Ces diverses notices ne se répètent point les unes les autres, et chaque nom est accompagné seulement des détails qui le concernent. L'ouvrage est écrit avec une élégance soutenue, qui fait lire un livre d'étude comme un livre de délassement et de plaisir; ce style-là est du français tel qu'il n'y en a nulle part de meilleur. Un grand nom-

bre de ces notices sont de petits poèmes pleins de grâce, d'harmonie et de pureté, et offrent un intérêt assez vif pour aider utilement la mémoire des élèves. Nous recommandons avec confiance cette consciencieuse publication à tous les amis de la jeunesse; l'Olympe païen y est dépeint de main de maître, et avec une adresse si délicate que chacun peut accompagner tous ces dieux jusque derrière leurs nuages.

TIEL-LE-RÔDEUR; par M. Frédéric Mercey. Paris. Renduel. 1834. 2 vol. in-8°. Prix : 15 fr.

Recueil de contes, en général peu remarquables, écrits avec une grande prétention de couleur locale. L'ouvrage de M. Mercey sur le Tyrol faisait mieux présumer de son talent, et *Tiel-le-Rôdeur* nous a paru fort inférieur, sous tous les rapports, à son devancier. On y trouve presque à chaque page une continuelle recherche d'aventures bizarres, invraisemblables, forcées, écrites dans un style qui vise trop à l'originalité. Il est une foule de ces légères saillies, de ces bons mots, de ces idées étranges, qui peuvent plaire, amuser dans une causerie de salon, mais qui, imprimées dans un livre, fatiguent et ennuient. Au reste, c'est un défaut assez commun de nos jours que celui d'abandonner, en écrivant, son imagination à tout le laisser aller d'une conversation intime. Cette négligence s'appelle *faire de l'art*.

HERMÉNEUTIQUE SACRÉE, ou Introduction à l'Écriture-Sainte; à l'usage des séminaires; par J. Hermann Janssens, prêtre du diocèse de Liége; traduit du latin par J.-J. Pacaud. Nouvelle édition. Trois vol. in-12. Blaise. Prix : 8 fr.

Aucune étude n'est plus arriérée en France que celle de la critique sacrée. A de très-rares exceptions près, qui ne sont presque à trouver qu'au sein de nos Églises, personne ne s'en occupe. Les livres manquent, et l'on éprouve les plus grandes difficultés, même à Paris, pour se procurer ces indispensables ouvrages, qui, en Allemagne, en Angleterre, en Hollande, ont fait faire à la science de si étonnans progrès, tous favorables, en définitive, au triomphe de la foi chrétienne et à la certitude de la vérité révélée. Les noms des maîtres de la science, des Drusius, des Grotius, des Wetstein; et, plus tard, ceux des Schleusner et des Kuinoel, des Michaelis et des Eichhorn, des Hug et des Jahn, sont presque inconnus, et il est triste d'avouer dans une feuille comme la nôtre, qu'il n'est pas très-sûr qu'on pût trouver à Paris un exemplaire du Lexique de Schleusner ou des Scholia de Rosenmuller. Si la capitale est pauvre à ce point, qu'on juge de la pauvreté des départemens, et si nos Facultés en sont là, qu'on se figure où en sont les séminaires. Dans cette pénurie, nous avons vu avec joie une réimpression à bon marché de l'ouvrage de M. Janssens. Cette introduction, sans doute, est une bien incomplète esquisse, comparée aux grands ouvrages qu'ont publiés sous le même titre des hommes tels que Michaelis, Hug et Jahn; après lui et en Angleterre, la vaste encyclopédie biblique de Hartwell Horne; mais qui n'a point l'un des tableaux consultera l'esquisse avec fruit. La

couleur catholique de l'ouvrage n'empêche pas qu'on ne s'aperçoive çà et là que l'auteur écrivait assez près de la science protestante pour la consulter. C'est au point que le traducteur laïque est plus catholique que l'auteur prêtre, et qu'il adoucit souvent dans ses notes les velléités libérales de l'original. Quelques points difficiles de l'histoire sainte, le cri de Josué, le sacrifice de Jephté, la pythonisse d'Endor, sont traités avec assez d'indépendance et de sagesse. La partie la plus faible de l'ouvrage est celle des livres apocryphes; l'article sur Judith semble écrit contre ce livre, tant les réponses sont pauvres, et sur la géographie impossible de ce poème, l'ouvrage garde un profond silence. Tel qu'il est, nous désirons vivement que l'ouvrage pénètre dans tous les séminaires; un ouvrage de critique sacrée est toujours à moitié protestant.

Galerie historico-chronologique, ou Collection des portraits des hommes célèbres de tous les siècles et de tous les peuples; présentant, en 24 tableaux gravés à l'eau forte, près de 1,500 portraits authentiques rangés par ordre chronologique, une biographie et texte explicatif; par Phil.-Ant. Dethier. Paris. Heideloff et Campé. 1833. in-4°. Prix : 18 fr.

Cet ouvrage est destiné à servir à l'instruction, et peut être, sous ce rapport, d'une grande utilité pour les pensionnats. C'est une espèce de mnémonique raisonnée, et basée sur un moyen qui n'est pas purement mécanique, mais qui exige le travail de l'intelligence. Chaque tableau renferme un siècle, dans cent petits carrés dont chacun représente une année. Les portraits des hommes célèbres sont placés à l'année de leur première apparition sur la scène du monde. Pour mieux fixer les rapports de cette galerie historique avec l'histoire, dans la mémoire de l'élève, on donne à chaque siècle le nom de l'un des hommes les plus célèbres, par exemple le siècle de Périclès, celui d'Annibal, celui de Néron, etc., personnages dont les portraits se trouvent dans un cadre plus orné. On fait apprendre par cœur les noms à l'élève, et pour qu'il les retienne mieux encore on l'intéresse par le récit de leur vie et de leurs grandes actions. Cette méthode nous paraît ingénieuse et susceptible d'être appliquée avec succès. L'ouvrage se compose de trois parties : *Histoire ancienne*, *Histoire du moyen âge* et *Histoire moderne*, qui peuvent s'acquérir séparément. Les portraits ont été gravés, autant que possible, d'après des originaux authentiques, et l'auteur a repoussé tous ceux en faveur desquels il n'existe pas au moins une grande probabilité.

Le vicomte de Beziers, roman historique; par Frédéric Soulié. Paris. Ch. Gosselin. 1834. 2 vol. in-8°. Prix : 15 fr.

Le commencement de la guerre des Albigeois forme le sujet de ce roman, qui mérite d'être distingué de la foule. Il retrace avec talent quelques scènes de cette époque si riche en événemens dramatiques, en nobles caractères et en grandes actions; époque où Walter Scott, s'il eût été Français, aurait trouvé une mine non moins féconde que dans

l'histoire d'Écosse. Ces premiers cris de liberté, jetés par le peuple encore esclave de ses seigneurs, ce premier défi lancé par l'intelligence à la force brutale, ces principes d'égalité semés par le christianisme, et germant tout à coup dans la tête et le cœur de quelques serfs du Midi, offrent le plus puissant intérêt; car c'est là le premier signal de la réforme religieuse, en même temps que le premier pas du peuple vers son émancipation et son perfectionnement. M. Soulié n'a peut-être pas su tirer de son sujet tout le parti possible; trop souvent l'intrigue romanesque vient couper l'intérêt, et le tableau qu'il nous présente n'avait pas besoin d'emprunter de l'effet aux ressources de l'art; l'auteur eût mieux fait de ne pas sacrifier au goût du jour. Nous lui adresserons un autre reproche plus grave, c'est d'avoir représenté les Vaudois sous un faux aspect, en nous les montrant livrés aux plus épouvantables excès de la superstition la plus désastreuse. Sans doute, dans ces temps de barbarie où les mœurs de l'homme étaient encore rudes, et son esprit peu cultivé, le fanatisme devait se montrer parfois dans toute sa sauvage exaltation; mais lorsqu'on veut peindre l'histoire d'une secte nouvelle, ce n'est ordinairement pas dans les annales de ses adversaires acharnés qu'on puise ses documens, et M. Soulié aurait dû chercher ailleurs que dans les procès-verbaux de l'inquisition, les détails qu'il nous donne dans son chapitre intitulé : *L'Hérétication*. Les premiers efforts des Vaudois, Albigeois et autres évangéliques, pour secouer le joug pesant de l'Eglise et de la féodalité, pour rendre au christianisme sa pureté et sa simplicité primitives, sont riches en épisodes plus vrais, plus nobles et non moins dramatiques.

Le comptoir, la plume et l'épée; par E.-L.-B. de Lamothe-Langon. Paris. Ch. Gosselin. 1834. 2 vol. in-8°, Prix : 15 fr.

Roman faible, dont l'intrigue est très-embrouillée et le style souvent forcé. Il n'est, du reste, pas étonnant qu'il se ressente de la fécondité prodigieuse de son auteur. Ce serait une chose curieuse que le catalogue complet des ouvrages, tant pseudonymes qu'avoués, publiés par M. de Lamothe-Langon depuis deux ou trois ans. On annonce encore, sur la couverture de celui-ci, des Mémoires de Napoléon Bonaparte, en huit à dix volumes in-8°, à la publication desquels il pourrait bien n'être pas étranger, quoique l'éditeur nous certifie qu'ils sont aussi authentiques que ceux de Louis XVIII, *à l'égard desquels aucun doute ne s'est élevé.*

Le Fils du Régicide; par L. C. de Belleval. Paris. 1834. In-8°. Prix : 7 fr. 50 c.

Ce volume est un violent acte d'accusation contre les membres de la convention qui ont voté la mort de Louis XVI. L'auteur a pris la forme du roman pour développer à son aise et d'une manière plus frappante ses principes légitimistes. Il semble avoir craint que, sans cet enjolivement, l'exposé de ses idées n'eût pas trouvé de lecteurs. C'est une triste inspiration que celle des passions politiques, et il n'en peut guère sortir

que dès résultats ou faux ou injustes. On est donc surpris que des auteurs persistent à prendre pour base de leurs productions des idées exagérées qui sont hors de nos mœurs et de notre temps. A plus forte raison doit-on repousser le système de faire retomber sur les enfans les crimes vrais ou prétendus de leurs pères, et M. L. C. de Belleval, qui croit avoir lu dans la Bible que les descendans du premier meurtrier furent frappés d'anathème, aurait dû se rappeler que cette doctrine est formellement condamnée par l'Ancien-Testament dans un sublime chapitre d'Ezéchiel, et que nous avons dans l'Evangile un nouveau code moral et religieux mieux approprié à notre civilisation progressive, dans lequel l'oubli des injures, le pardon des offenses, sont recommandés à chaque page. M. L. C. de Belleval eût mieux fait de choisir pour devise ce précepte divin qui veut la conversion et non la mort du pécheur. Un volume portant pour épigraphe : *Il faut du sang*, est de nos jours un véritable anachronisme.

Rapports inattendus établis entre le monde matériel et le monde spirituel par la découverte de la langue de la nature, ou transition de G. Oegger, premier vicaire de la cathédrale de Paris, à la nouvelle Église du Seigneur, dite la nouvelle Jérusalem, et circonstances surnaturelles qui ont accompagné cette démarche. Paris. Heideloff et Campé. 1834. In-8°. fig. Prix : 3 fr.

M. Oegger paraît avoir fait de rapides progrès dans la doctrine swedenborgienne, et s'être lancé dans la carrière des révélations mystiques; il parle toujours le langage de la nature, dont il a publié, il y a quelques années, le dictionnaire, et il trouve une inspiration divine, un sens mystérieux dans chacun des moindres rêves que peut lui offrir, pendant son sommeil, son imagination exaltée. En parcourant un livre pareil, on se persuade à peine que ce soit bien une production de notre siècle, et l'on est obligé de regarder à plusieurs fois la date du titre. Cet essai est d'ailleurs un des écrits religieux les plus curieux. Nous y reviendrons avec détail. M. Oegger, qui a consciencieusement quitté une belle position selon le monde pour obéir à ses convictions, est en droit de demander qu'on les examine avec maturité. Une gravure fort extraordinaire accompagne le volume; elle représente quelques-uns des songes mystiques de l'auteur.

Bibliothèque du chimiste; publiée par M. de Lonchamp. Paris. Baillière, 1834. tome septième. In-8°. fig. Prix : 8 fr.

Ce volume forme la première livraison d'une collection des ouvrages ou mémoires qui ont été publiés sur la doctrine chimique, et qui, pour la plupart, se trouvent disséminés dans des recueils scientifiques. Elle sera divisée en trois époques : *époque chrysopéique, époque phlogistique, époque pneumatique;* c'est par cette dernière que commence la publication; le tome 7 que nous annonçons, est le premier de l'époque pneumatique. Il renferme quelques essais de Bayen, de Jean Rey, cinq

traités médico-physiques par Jean Mayou; les opuscules physiques et chimiques de Lavoisier, quelques mémoires du même sur la décomposition de l'air par le plomb, l'étain, le mercure, le phosphore, le soufre et le carbone; des notes et observations de Berthollet, Thenard, Bellani de Monza, de Marti, sur le même sujet; et, enfin, un mémoire sur l'action des fleurs sur l'air et sur leur chaleur propre, par M. F. de Saussure.

Aventures et exploits des bandits et brigands de tous les pays du monde; traduit de l'anglais de Macfarlane; par M. Defauconpret. Paris. Fournier. 1834. Deux volumes in-8°. Prix : 15 fr.

Voici un livre qui trouvera sans doute un grand nombre de lecteurs; car rien n'excite plus généralement l'intérêt que le récit des aventures de brigands. Leurs exploits sont le plus souvent empreints d'une teinte romanesque qui y ajoute un nouvel attrait. Il est vrai qu'ils la doivent parfois plus à l'imagination de l'historien qu'à la réalité; mais sous ce rapport on n'aura nul reproche à faire à l'auteur anglais. Quoique épris dès sa jeunesse des exploits de bandits et de tous les romans écrits sur ce sujet, il ne partage point les illusions ridicules de ceux qui croient à un Robin Hood ou à un homme professant une métaphysique raffinée, comme le brigand Moor.

Les récits qu'il nous donne sont simples, sans recherche poétique, et n'offrent jamais rien qui soit hors de la vérité. Ils n'en sont cependant pas moins intéressans pour cela. La plupart de ces brigands fameux furent en réalité de petits conquérans s'insurgeant contre la civilisation, et vivant aux dépens de leurs semblables qu'ils traitaient en ennemis et pillaient sans miséricorde. L'histoire de leur vie fait voir combien peu il y a de différence entre la guerre et le brigandage, en même temps qu'elle offre un singulier mélange de vices, de cruautés et de superstitions. Considérée sous ces deux points de vue, elle peut présenter un but moral utile aux progrès des idées. M. Macfarlane a puisé surtout aux sources italiennes et espagnoles, qui sont les plus abondantes, et qui doivent l'être en effet, puisque ce sont les deux pays de l'Europe qui furent jusqu'à présent les mieux enlacés dans les chaînes du despotisme et de la superstition. Il y a joint quelques notices sur les brigands allemands, hongrois, sur ceux de l'Inde, sur les boucaniers d'Amérique et les pirates chinois; enfin, la France a fourni pour sa part l'abbé de Vatterville, dont parle Saint-Simon dans ses Mémoires.

Corps sans ame; par Jules Lacroix. Paris. E. Renduel. 1834. Deux volumes in-8°. Prix : 15 fr.

L'auteur de ce roman a pris pour type l'égoïsme matérialiste qui ne vit ici-bas que pour boire, manger, dormir et parvenir, coûte que coûte, au prix des plus viles bassesses. Son héros est un être de boue et de fange, en qui les plus grossiers penchans de la matière ne sont contrebalancés par aucune qualité du cœur. Les personnages qui s'agi-

tent autour de celui-là sont, pour la plupart, aussi méprisables que lui. C'est un tableau repoussant qui ravale l'homme au rang de la brute, et l'auteur, comme tant d'autres, nous semble employer bien mal un vrai talent à peindre la société sous un aspect aussi déplorable, et à charger encore le tableau de couleurs exagérées. C'est distraire tout-à-fait le roman de sa destination, c'est priver ce genre de littérature de tout le charme qui en fait le principal mérite, et même de l'utilité morale qu'il peut présenter.

Biographical and critical history of the british litterature of the last fifty years, by Allan Cunningham. Paris. Beaudry. 1834. In-12. Prix : 3 fr. 50 c.

On a réuni, sous ce titre un peu trop prétentieux, une suite d'articles écrits pour le journal *l'Athenæum*. Ce sont de courtes notices biographiques et critiques sur presque tous les auteurs anglais qui se sont distingués dans les cinquante dernières années. Les principaux faits de leur vie sont brièvement racontés, et les traits caractéristiques de leurs ouvrages présentés d'une manière assez piquante. Le volume commence par une courte notice sur l'auteur, puis une introduction, et se divise ensuite en six sections : *Poésie, Romans, Histoire, Biographie, Drame, Critique;* division qui nous a paru mauvaise, en ce qu'elle oblige à diviser aussi en plusieurs parties la notice d'un même écrivain, et empêche de saisir l'ensemble de ses productions ; enfin, il se termine par un chapitre intitulé : *De l'influence de la littérature orientale sur la littérature anglaise.* Quoique ce petit volume ne mérite pas le titre d'Histoire de la littérature anglaise, il n'en est pas moins recommandable par son style élégant, et l'esprit de saine critique qui l'a dicté.

Sketches in Spain during the years 1829-30-31-32; by captain S. E. Cook, R. W. Paris. Galignani. 1834. Deux volumes in-8°. Prix : 16 fr.

Ces esquisses sont le résultat d'observations faites pendant un séjour d'environ trois années en Espagne. On y trouve des descriptions intéressantes de cette contrée peu connue même de ses habitans ; une analyse de son gouvernement et de l'étrange composition des diverses branches de l'administration, des détails curieux sur le clergé, les moines, les biens de l'Église et leur revenu ; sur les mœurs du peuple, sur les brigands espagnols et leur système de conduite, sur le commerce, l'industrie et les diverses productions du pays. Ensuite viennent plusieurs chapitres sur l'architecture, la sculpture et la peinture, dans lesquels l'auteur passe en revue l'histoire de ces arts, depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours, et indique les lieux où se trouvent les chefs-d'œuvre des grands maîtres. Enfin, la dernière partie de l'ouvrage traite de l'histoire naturelle ; elle renferme une notice sur les forêts de l'Espagne, sur les arbres qui y croissent spontanément, la désignation des zones ou degrés d'élévation qui favorisent leur culture, et des considérations générales sur la structure géologique de la contrée. Cet ouvrage est écrit par un observateur consciencieux et

éclairé, et la manière dont il envisage l'Espagne et les Espagnols est bien faite pour rassurer les amis de la liberté sur l'avenir de ce beau pays. Il y montre des sources de prospérité qui ne demandent que la liberté pour féconder le pays, et, dans un court aperçu de la situation politique, on lit ces paroles consolantes :

« Ramener l'ancien régime serait de toute impossibilité. Autant vaudrait faire revivre les lois pénales d'Irlande, ou évoquer les ombres des Stuart sur le trône d'Angleterre. Si don Carlos réussissait, il ne pourrait régner que par des lois militaires et tyranniques, comme le fit Calomarde, et, au premier mouvement qui s'opérerait en France, une petite armée suffirait pour mettre son trône en pièces. Il n'y a pas plus d'attachement à la dynastie ou à la personne du souverain en Espagne que partout ailleurs. Il y règne un profond amour de l'ordre et de la tranquillité, et la partie éclairée du peuple veut et obtiendra probablement des institutions libres. Le gouvernement actuel n'a qu'à compléter l'armement des gardes nationales pour être à l'abri de toute secousse intérieure. Je ne doute pas, qu'en agissant avec prudence et fermeté, il ne parvienne à vaincre l'opposition du clergé lui-même, et à opérer les réformes nécessaires dans l'administration du pays. »

Essai historique et archéologique sur la reliûre des livres et sur l'état de la librairie chez les anciens; par Gabr. Peignot. Dijon. Lagier. 1834. In-8°. Fig. Prix : 2 fr. 50 c.

Annoncer un ouvrage de M. Peignot, c'est offrir aux amateurs un livre de recherches curieuses et intéressantes, car il est peu de bibliophiles qui aient su autant que lui jeter du charme sur la science. Cette brochure n'est que la première partie d'une histoire de la reliûre chez les anciens et les modernes; elle contient une foule de détails sur la manière dont un livre était conditionné à Rome lorsqu'il sortait des mains du *bibliopegus* (relieur); sur les divers métiers qui se rattachaient soit à la librairie, soit à la reliure des livres, tels que le *librarius*, copiste chargé de transcrire les manuscrits; le *bibliopola*, qui remplissait le rôle du libraire de nos jours, faisaient multiplier les copies des ouvrages nouveaux et les exposait dans sa boutique pour les vendre; un passage de Martial nous prouve que les libraires de Rome ressemblaient sous plus d'un rapport à ceux de Paris. Dans une épigramme adressée au lecteur, il dit :

Omnis in hoc gracili xeniorum turba libello
Constabit nummis quatuor empta tibi.
Quatuor est nimium; poterit constare duobus,
Et faciet lucrum bibliopola Tryphon.

« Ce recueil complet d'étrennes renfermées dans ce petit volume te coûtera quatre pièces d'argent. — Quatre ! c'est trop, — Peut-être l'auras-tu pour deux, et le libraire Tryphon y fera encore son profit..... »

Les *librarioli* étaient des ouvriers qui s'occupaient de la décoration des bibliothèques, art dans lequel les Romains étaient fort avancés, comme il paraît d'après plusieurs passages de Cicéron et autres auteurs. Enfin les *bibliopegi* étaient les relieurs proprement dits, dont l'office était de coller proprement les feuilles de papyrus les unes aux autres

pour en former un volume, adapter solidement à la première feuille la peau servant de couverture, et d'attacher avec la même solidité la dernière feuille au cylindre autour duquel se roulait le manuscrit. M. Peignot a rassemblé tous les fragmens qu'il a pu trouver à ce sujet dans Horace, Virgile, Catulle, Pline, etc., etc.; et, au moyen de ces divers renseignemens, il est parvenu à tracer un tableau assez complet de l'aspect que devait présenter une bibliothèque romaine, espèce d'armoire élégamment sculptée et divisée en une foule de cases où étaient rangés, à peu près comme le sont les rouleaux de nos marchands de papiers peints, de nombreux manuscrits présentant chacun son *umbilicus*; extrémité du cylindre qui était garnie d'un bouton garni d'ivoire, d'argent, d'or, et quelquefois de pierres précieuses, et portait sans doute le nom de l'auteur du livre. « Ces ornemens, éclatans par la richesse et le poli de la matière, devaient donner à une bibliothèque somptueuse l'aspect d'un ciel semé d'étoiles brillantes. » Deux planches lithographiées accompagnent ce petit volume et servent à faire mieux comprendre les descriptions qu'il renferme.

VOYAGE EN SUÈDE, contenant des notions étendues sur le commerce, l'industrie, les arts et la littérature de ce royaume; les mœurs de ses habitans, etc., etc.; suivies de détails sur le gouvernement du roi Charles XIV (Jean Bernadotte); par Al. Daumont. Paris. A. Bertrand. 1834. 2 vol. in-8° et atlas in-4°. Prix : 21 fr.

L'auteur de ce Voyage se rendait en Suède dans l'espoir d'être accueilli et employé par Bernadotte, qu'il avait connu autrefois, et qui, dans le temps où il ne songeait pas à devenir jamais roi, lui avait montré beaucoup de bienveillance. A son arrivée à Stockolm, il obtint une audience; et Sa Majesté, après l'avoir reçu avec une froideur excessive, renversa tout l'échafaudage de ses espérances par un refus formel, basé sur le motif assez naturel que la première condition nécessaire pour remplir une place en Suède était d'être Suédois. Mais ce triste désappointement n'a point influé sur les jugemens de M. Daumont, et toutes les fois qu'il a occasion de parler du roi, c'est dans les termes les plus avantageux. Il fait beaucoup d'éloges de son administration, de sa popularité et de tous les bienfaits que lui doit la Suède. La description qu'il donne de ce pays annonce en effet un état prospère et florissant. On lira avec intérêt des détails sur les produits de l'agriculture, des mines et des manufactures de la Suède; sur son commerce, sa navigation, ses douanes que les nôtres feraient bien de prendre pour modèle; ses armées de terre et de mer. L'auteur nous donne beaucoup de renseignemens curieux sur l'état de l'instruction, sur les universités sur les arts et la littérature de cette contrée. L'art typographique y a fait jusqu'à présent peu de progrès; mais cela était dû sans doute au système de censure qui entravait sa marche. Maintenant une grande liberté de la presse règne en Suède; les frais pour l'établissement d'un journal sont peu considérables; il n'y a pas de cautionnement; le timbre n'est que d'environ un denier tournois la feuille; aussi les journaux abondent. Après avoir passé en revue l'administration judiciaire,

les diètes; la constitution, les finances et la banque, les rapports politiques de la Suède, M. Daumont donne un court précis des causes du changement de dynastie et de l'avénement du roi Charles Jean, puis il termine son livre par quelques détails de mœurs et l'itinéraire de son retour. L'atlas qui accompagne ce Voyage renferme une belle carte de Suède et de Danemark, par J. Andriveaux, quelques vues fort pittoresques et des costumes de paysans dalécarliens et smolandais.

Précis des derniers événemens de Savoie, par le général Ramorino. Paris. A. Dupont. 1834. In-8°. Prix : 1 fr. 50 c.

En butte aux plus violentes accusations, au sujet de la déplorable tentative contre la Savoie, le général Ramorino a jugé convenable de publier sa justification. Sans s'arrêter à d'inutiles récriminations qui ne prouvent rien, il nous présente un simple récit des événemens tels qu'ils se sont passés, et desquels ressort évidemment l'injustice de ses accusateurs. Appelé à se mettre à la tête d'une expédition qui, lui écrivait-on, était impatiemment attendue du peuple savoisien prêt à se soulever, Ramorino n'a pu en effet qu'éprouver un désappointement cruel et un complet découragement lorsqu'au lieu de 800 hommes qu'on lui promettait, il s'est trouvé à la tête d'une poignée de 150 à 200 hommes, dont la plupart n'avaient jamais manié un fusil; lorsqu'à la place de cette révolution prête à éclater, il n'a rencontré sur son passage que froideur et apathie, et, qu'après un séjour de vingt-quatre heures sur le territoire de Savoie, il a vu sa troupe, loin de recevoir du renfort, diminuée par la désertion, démoralisée et prête à se dissoudre d'elle-même. Si tout ce qu'il raconte est vrai, et les pièces officielles qu'il cite, semblent donner beaucoup de poids à son récit, on ne peut que déplorer l'étrange folie qui a présidé à toute cette affaire. Ils sont bien coupables les hommes qui, par leur imprudence, reculent ainsi le triomphe de la liberté, ébranlent inutilement l'état social et semblent prendre à tâche de fournir des argumens aux fauteurs de l'absolutisme.

Etat de la civilisation morale et religieuse des Grecs dans les siècles héroïques; par P. van Limburg Brouwer; t. Ier. Groningue. Boekeren. 1833. In-8°. Prix : 10 fr.

L'auteur de cet ouvrage s'est proposé d'examiner d'abord la civilisation des Grecs sous le rapport moral, examen qu'il fait précéder de vues générales sur le pays qu'ils habitaient et sur les principaux événemens qui ont fixé leur sort, afin de déterminer quelle a pu être l'influence, tant du climat et du sol qu'ils habitaient, que des révolutions qu'ils ont subies, et des peuples avec lesquels ils ont eu quelques rapports; sur leur caractère, sur le développement de leurs idées morales et sur leurs mœurs. Ces descriptions sont présentées de la manière la plus pittoresque, et dans un style tout-à-fait poétique, emprunté aux anciens auteurs grecs. Après avoir rapporté les traditions qui retracent les principaux événemens des siècles héroïques et des fables qui s'y rattachent, l'auteur s'occupe de la civilisation morale des Grecs dans la

première époque de leur histoire; il esquisse, d'après Thucydide, l'état politique de l'ancienne Grèce, les émigrations; il nous montre la piraterie et le brigandage, alors si communs, que ce n'était pas considéré comme une injure de demander à des étrangers s'ils étaient pirates; la force corporelle se développant avant les facultés morales, la férocité, la grossièreté des anciens héros et les coutumes barbares qui en résultaient. Un chapitre est consacré à peindre l'état des femmes, l'amour chez les Grecs, le mépris qu'ils professaient pour le beau sexe, et l'état de soumission dans lequel ils le maintenaient. Ce chapitre fort intéressant renferme une foule de faits curieux sur la manière dont les pères disposaient de leurs filles, et sur les diverses relations de la condition des femmes. L'auteur traite ensuite de la civilisation intellectuelle des Grecs, il passe en revue les différens hommes qui, par leurs talens, influèrent sur les mœurs ou sur les destinées de ce peuple, nous montre les prêtres se réunissant en société pour travailler plus activement à la recherche de la vérité, et tend à prouver que cependant il n'y eut jamais en Grèce de caste sacerdotale comme celle de l'Egypte et de l'Orient. Enfin, ce volume se termine par un examen particulier des principaux sages de cette époque, célèbres surtout comme poètes; une appréciation d'Orphée comme devin, médecin, poète, philosophe, et une réfutation assez vive de Heyne, Hermann, Creuzter et autres savans, qui ont proposé ou soutenu l'idée d'une école de philosophes grecs antérieurs à Homère, et inventeurs de cosmogonies et de théogonies destinées à communiquer leurs opinions sur l'origine des choses.

Dans la seconde partie de ce consciencieux travail, qui, nous l'espérons, ne tardera pas à paraître. M. van Limburg Brouwer examinera les opinions des Grecs sur la nature et les propriétés des êtres surnaturels qu'ils adoraient, sur les devoirs de l'homme envers la divinité, sur le culte qu'ils croyaient devoir lui offrir; puis, rapprochant les deux points de vue de la religion et des mœurs, et comparant leurs idées sur le culte avec leurs opinions sur la morale, il tâchera de montrer l'influence que les idées religieuses ont exercée effectivement sur la moralité du peuple en général et sur celle des individus, sur l'ordre social et sur les rapports de la vie domestique.

L'Espagne et ses révolutions; par Emmanuel Marliani. Un vol in-8°. Paris, à la librairie espagnole de N. Salva, rue de Richelieu, n. 60.

Au moment où l'Espagne essaie pour la troisième fois de secouer le joug de l'absolutisme, l'ouvrage que nous annonçons doit être favorablement accueilli du public. Cet écrit avait pour premier objet de réfuter *l'Essai historique sur la révolution d'Espagne*, publié par M. de Martignac, dans le but de justifier l'intervention de la France en 1823. Il a cependant une portée bien plus étendue. L'auteur démontre avec talent que, quels que soient les motifs qui déterminent un gouvernement étranger à s'entremettre entre les deux partis qui divisent l'Espagne, cette intervention ne peut avoir d'autre résultat que d'humilier la nation, en attaquant son indépendance, et d'y faire triompher le parti qui sera le plus disposé à vendre sa patrie au gouvernement mé-

dateur. M. Marliani réfute d'une manière victorieuse les accusations lancées par M. de Martignac contre les hommes honorables qui, placés à la tête de la révolution espagnole, avaient à lutter à la fois contre les nombreux ennemis de la réforme politique au dedans et contre les cabinets de l'Europe au dehors. Il appartenait à un homme qui a pris une part active aux événemens de 1823, de justifier ce but de la révolution et le caractère de ceux qui ont défendu la même cause.

Des divers gouvernemens considérés dans leurs rapports avec le bien-être des populations; par le baron Massias. Paris. Didot. 1834. In-8°. Prix : 3 fr.

Cette brochure, qui n'est qu'un fragment d'un ouvrage plus étendu que prépare l'auteur, renferme un long plaidoyer en faveur de la monarchie constitutionnelle telle que l'a faite en France le gouvernement actuel, contre les théories républicaines que M. le baron Massias représente comme inséparables de la guillotine et de toutes les horreurs de 93. Il combat une à une toutes les objections qu'on élève contre la monarchie représentative héréditaire du 7 août. Il prend à tâche de laver le gouvernement de toute espèce de reproche, de justifier toutes ses mesures, et se donne beaucoup de peine pour prouver que la liberté de la presse et l'institution du jury seront conservées intactes, quoi qu'il arrive. Pour mieux faire juger l'esprit qui a dirigé sa plume, nous citerons ce qu'il dit du *Journal des Débats*, dans un appréciation des feuilles quotidiennes de France.

« *Débats* : Ministériels indépendans. — Littérateurs savans, à vues » saines et profondes. — Critiques presque tout-à-fait impartiaux. — » Publicistes adroits, logiciens nets et serrés, pliant les principes aux » époques. — Populaires autant qu'il faut pour ne pas aliéner le peu- » ple, habiles appréciateurs des circonstances, tâtant le pouls aux temps, » entremetteurs du passé et de l'avenir, ils sont, non la voile et le gou- » vernail, mais le lest et les gardiens de la civilisation. »

Contes de miss Harriet Martineau sur l'économie politique; traduits de l'anglais par B. Maurice; tome III. Paris. Ch. Gosselin. 1834. In-8°. Prix : 7 fr. 50 c.

Les trois contes renfermés dans ce volume sont : *Prospérité et désastre à Garveloch; la Coalition d'ouvriers à Manchester; Pour chacun et pour tous.* Le premier traite de la population, de son accroissement, qui est nécessairement limité par les moyens de subsistance, de la tendance perpétuelle qu'elle a toujours à dépasser cette limite, du rétablissement de l'équilibre par deux agens principaux, le vice et la misère; et enfin des moyens que la société doit employer pour favoriser l'accroissement du capital et restreindre celui de la population. Les deux suivans, dont l'un, *la Coalition*, offre un intérêt tout-à-fait de circonstance, sont des corollaires de l'autre, et ont pour but d'exposer quelques-uns des fâcheux résultats qu'entraîne après elle l'inégale progression de la population et du capital. L'auteur ne trouve de remèdes

Curiosités homilétiques, extraites du n° 192, du 14 décembre 1833, de la *Gazette ecclésiastique* de Darmstadt.

Quelques citations suffiront pour justifier ce titre. Dans un sermon publié en 1833, par Groos, à Carlsruhe, prêché le jour du vendredi-saint de la même année, par W. Stern, professeur du séminaire pédagogique évangélique, nous lisons, entre autres choses remarquables, la proposition suivante : « Quelque grands que soient tes péchés, quelque puissante que puisse être en toi la disposition à faire ce qui est défendu, » quelque forte passion qui t'y conduise, quelque grande même que soit » la condamnation que tu éprouves en toi-même, crois ! crois seulement » que ton Rédempteur est mort pour toi et que son sang t'a lavé, et tu » es libre, tu es racheté, tu es bienheureusement sauvé ! » Est-il possible d'ouvrir une voie plus facile pour conduire au salut ?

Quelle différence énorme ne trouve-t-on pas dans la réponse que le Sauveur, le plus sage de tous les docteurs, fit à ce docteur de la loi, qui lui demandait : « Que faut-il que je fasse pour obtenir une vie éternelle ? » Et nous lisons encore une autre proposition dans le même sermon, que ne confirme nulle part la Bible, et qui ne tendrait pas à moins qu'à faire de Satan l'ami de la vertu : « Crois au Seigneur Jésus-Christ, et Satan ne pourra plus t'accuser devant Dieu. » Enfin, le même sermon contient encore le passage suivant : « C'est lui, c'est le Seigneur que nous avons cloué sur la croix ! lui qui siégeait sur l'arche de l'alliance dans le saint des saints ; lui, qui, de son bras fort, retira son peuple de l'Égypte, qui le porta sous ses ailes comme un aigle ses petits ; qui lui fit traverser le désert et le nourrit. Et c'est là la reconnaissance que lui témoigne ce peuple chéri, pour la protection qu'il lui a accordée, et pour la direction dont il usa si souvent à son égard ! »

On voit qu'à force de vouloir être orthodoxe on peut devenir hérétique. Rien n'est plus anti-biblique que le passage qu'on vient de lire.

Choix de morceaux *fac simile* d'auteurs contemporains, destiné à enseigner à lire dans les manuscrits ; recueillis et publiés par M. Cassin. Paris. L. Colas. 1833. Première et seconde livraison. In-8°. Prix : 1 fr. 20 c.

Ces deux livraisons renferment une courte introduction de M. E. Cassin : *Il n'y a pas de sorcier*, fragment signé Villeneuve ; *Souhaits pour un nouveau-né*, pièce de vers assez faible de M. Carnot ; *Manière de faire le pain*, par M. Francœur ; *le Devin*, petite anecdote de M. de Lasteyrie ; *Ne trempez pas dans le secret de la maison*, trait moral, traduit du chinois par M. Saint-Julien ; un passage de M. Charles Dupin sur *les Salles d'asile* ; enfin une notice sur *M. l'abbé de la Faye*, grand-vicaire de l'archevêque de Toulouse, puis évêque d'Oleron, en Béarn, par M. Assïs. L'ouvrage complet formera un volume in-8° qui paraîtra en douze livraisons. Chaque morceau est accompagné d'une petite vignette. Si l'utilité de ce recueil n'est pas fort évidente, du moins on peut le recommander comme un objet curieux et intéressant. L'exécution lithographique en est très-soignée et le prix aussi réduit que possible.

Paris. — Imprimerie d'ÉVERAT, rue du Cadran, n. 16.

PRIX : 4 FR. 50 C. PAR AN;

Et 1 fr. en sus pour les départemens.

Ce journal paraît tous les mois..

BULLETIN LITTÉRAIRE

PUBLIÉ

PAR LA LIBRAIRIE

d'Ab. Cherbuliez et Cie,

A PARIS, RUE DE SEINE-SAINT-GERMAIN, N° 57;

ET A GENÈVE, RUE DE LA CITÉ.

Seconde Année.

N° 5. MAI 1834.

LITTÉRATURE ET PHILOSOPHIE MÊLÉES, par Victor Hugo. Paris. Renduel. 1834. 2 vol. in-8°. Prix : 15 fr.

« Le premier de ces deux volumes, dit M. Hugo dans sa préface, enserre onze années de la vie intellectuelle de l'auteur, de 1819 à 1830. Le deuxième contient également onze années, de 1823 à 1834. Mais comme une partie de ce deuxième volume rentre dans l'intervalle de 1819 à 1830, les deux volumes réunis n'offrent le mouvement, en bien ou en mal de la pensée de celui qui les a écrits, que sur une échelle de quinze années, de 1819 à 1834. » En d'autres termes, M. Victor Hugo a recueilli dans son portefeuille toutes les moindres lignes échappées à sa plume dans ses momens de loisir, et de ces miettes littéraires semées fort clair sur de petites pages in 8°, on a fait deux volumes. Le premier renferme : *Journal des idées d'un jeune jacobite* de 1819, et *Journal des idées d'un révolutionnaire* de 1830; en mettant en présence ces deux époques de sa vie, l'auteur a voulu nous faire com-

prendre le changement opéré par le temps et la marche des choses dans ses opinions. Du reste, la plupart de ces fragmens nous ont paru médiocres et peu dignes de l'impression; on y rencontre parfois de l'esprit, mais plus souvent des pensées assez étranges, telle que celle-ci: « La France est toujours à la mode en Europe; » ou bien: « Un classique jacobin, un bonnet rouge sur une perruque; » ou bien encore: « Genève, une république et un océan en petit. » Voltaire avait déjà comparé, avec bien plus d'esprit, les révolutions de cette petite république à des tempêtes dans un verre d'eau.

Le second volume est bien supérieur au premier. On y retrouve d'abord *l'Étude sur Mirabeau*, *Guerre aux démolisseurs!* et un morceau sur *M. d'Ovalle*, déjà publiés ailleurs. L'auteur y a ajouté un fragment sur Voltaire, un autre sur La Mennais, un autre sur Walter Scott, où le génie de ce grand écrivain est dignement apprécié; enfin, une notice touchante sur Imbert Gallois, de Genève, pauvre jeune homme qui, poussé par une imagination inquiète et poétique, vint à Paris chercher fortune, et n'y trouva que la misère et la mort. Accueilli d'abord avec bonté, par plusieurs hommes de lettres distingués, il vécut quelque temps d'espérance; mais, bientôt déçu dans son attente, il s'abandonna au découragement, et une phthisie pulmonaire le conduisit rapidement au tombeau. Quatre jeunes gens, ses compatriotes, qui se trouvaient alors à Paris, accompagnèrent seuls son convoi, et lui rendirent les derniers devoirs de l'amitié. Au total, cette nouvelle publication de M. Victor Hugo n'ajoutera probablement rien à sa renommée, et ce qui en ressort le plus évidemment, c'est la complaisance avec laquelle il remet à son libraire ses moindres manuscrits. Il y a surtout une singulière affectation à répéter sans cesse que toute grande ère a deux faces; que tout siècle est un binome, $a - b$, l'homme d'action, plus, l'homme de pensée; que l'homme d'action, Napoléon, a paru, et que l'homme de pensée, le poète, manque encore; qu'il faut le laisser se dessiner. On pourrait croire, sans doute à tort, que M. Victor Hugo espère offrir le second profil du siècle.

Histoire financière et statistique générale de l'empire britannique, avec un exposé du système actuel de l'impôt; par Pablo Peprer; traduit de l'anglais par J. M. Jacobi. Paris. Bellizard. 1834. 2 vol. in-8°. Prix: 24 fr.

Cet ouvrage renferme une foule de documens de la plus haute importance sur les impôts, revenus, dépenses, dettes, forces et richesses de l'empire britannique et de ses nombreuses colonies dans toutes les parties du monde. Il est divisé en quatre parties; la première traite de l'histoire financière, depuis les temps les plus reculés jusqu'au moment actuel, et déroule à nos yeux la graduation successive du revenu public, nous montrant comment, de la simple et modeste contribution en poisson et en bestiaux, qui a été le point de départ, il a fini par atteindre un degré d'élévation qu'on a peine à concevoir. Nous y voyons le parlement voter les premiers fonds en espèces, montant à 50,000 liv. sterl., pour l'expédition de Poitiers, et, plus tard, 700 millions de liv. st. accordés pour soutenir ces longues guerres qui ont fini

à Waterloo. Dans la seconde partie, l'auteur suit les progrès de la dette nationale, depuis son origine jusqu'à son état actuel ; il nous donne une esquisse de l'histoire de la Bourse et de celle de la Banque. La troisième offre une statistique générale de l'empire britannique, une évaluation de son capital, de l'étendue et de l'importance de ses possessions en Europe, dans l'Amérique du nord, dans les Indes occidentales ; en Afrique, dans l'Austrasie, dans l'Océan indien et dans le vaste empire de l'Inde. Enfin, la quatrième partie traite des effets de l'impôt et présente un plan pratique pour la liquidation de la dette nationale. Chacune de ces divisions est accompagnée de nombreux tableaux financiers et statistiques, et l'ouvrage se termine par une liste générale des institutions philantropiques établies à Londres et dans les environs, soutenues en tout ou en partie par des contributions volontaires; leur nombre s'élève à 315. Ce chiffre est le plus bel éloge qu'on puisse faire de la charité et de la bienfaisance de nos voisins d'outre-mer.

Les Juifs dans le moyen âge; essai historique sur leur état civil, commercial et littéraire; par G. B. Depping. Paris. Imprimerie royale. 1834. In-8°. Prix : 8 fr.

Ce volume, auquel l'Académie des inscriptions et belles-lettres a décerné une mention honorable, offre un tableau fort intéressant de l'histoire du peuple israélite, depuis le sixième siècle jusqu'au seizième. L'auteur nous retrace l'entrée des Juifs en Europe, les premiers témoignages de leur apparition en France, leurs communautés à Rome et la politique des divers empereurs à leur égard. Nous les voyons, tour à tour, favorisés sous Théodose et ses successeurs, traités durement sous Justinien, en butte aux séductions de Grégoire Ier ; puis, à la législation barbare des Visigoths, qui les qualifie de *secte détestable*, et leur enjoint, sous peine de mort, de renoncer aux pratiques de leur religion ; enfin, tolérés par les Maures en Espagne, où, plus tard, ils prirent un grand accroissement et brillèrent quelque temps d'un nouveau lustre. « Sous la protection du croissant, la nation ennemie de la croix commença une époque fertile en grands hommes, qui lui donna une littérature et une ère nouvelle. » Une académie juive fut fondée à Cordoue, des écoles s'élevèrent à Grenade, Tolède, Barcelonne; les israélites eurent d'habiles médecins, des astronomes renommés, des poètes, des grammairiens et de savans commentateurs de la Bible.

Les peuples chrétiens ne se montrèrent pas si favorables aux juifs. Bien loin de là, dans la plupart des pays de l'Europe, les persécutions les plus cruelles étaient souvent dirigées contre les malheureux israélites, et, lorsque les princes leur avaient extorqué tout l'argent qu'ils pouvaient en obtenir par voie d'emprunt, ils les abandonnaient, pour se libérer de leurs dettes, à la fureur d'une populace fanatisée, qui n'voyait en eux que de détestables usuriers, capables de toute espèce d'abominations. « Ce qui s'est passé à Béziers prouve jusqu'à quel point les sentimens d'humanité étaient pervertis chez les chrétiens à l'égard du peuple juif. Tous les ans, au dimanche des Rameaux, l'évêque montait en chaire et disait ces paroles au peuple : « Vous avez » autour de vous les descendans de ceux qui ont crucifié Jésus-Christ, » nous allons célébrer la passion. Fidèles à la coutume de vos ancêtres,

» armez-vous de pierres avec l'aide de Dieu, lancez-les contre les juifs, » et vengez courageusement l'injure du Sauveur autant qu'il se peut. » Il donnait ensuite la bénédiction à la multitude déjà toute disposée à lui obéir ; on se munissait de pierres, seule arme dont il était permis de se servir en cette occasion, et l'on courait assaillir les maisons des juifs. Ceux-ci avaient, suivant la même coutume ancienne, la faculté de se défendre aussi à coups de pierres ; la ville demeurait dans un état d'anarchie et de guerre civile qui durait jusqu'au jour de Pâques. »

Les juifs trouvèrent plus tard moins de préjugés à vaincre en Italie, où leur esprit mercantile ne pouvait qu'être une recommandation auprès de ces républiques puissantes dont le commerce avait fait la fortune. Ils obtinrent la protection des Florentins et fondèrent une colonie à Livourne, qui dès lors prospéra constamment. Là, comme partout où on les laissa tranquilles, il s'opéra bientôt parmi eux un progrès moral évident, et leur activité sortit de la sphère purement commerciale pour s'adonner à la littérature et aux sciences ; ils firent faire de grands pas à l'art typographique, et travaillèrent avec zèle à multiplier les éditions de la Bible et de ses commentaires. Plusieurs d'entre eux ont laissé des noms célèbres dans les annales de l'imprimerie.

L'ouvrage de M. Depping est un peu trop diffus, il manque d'ensemble et d'unité, on y chercherait en vain un résumé de la situation relative des Juifs au sein de la société européenne, un aperçu de leurs mœurs, de leur vie intérieure ; c'est plutôt un recueil de documens ; mais, sous ce seul rapport, c'est déjà une œuvre de grand mérite, vu la difficulté du travail et les recherches laborieuses qu'il a fallu faire pour rassembler en un seul corps tous ces faits épars et isolés.

Un cœur de jeune fille ; confidence publiée par Michel Masson. Paris. Allardin. 1834. Prix : 7 fr. 50 c.

L'auteur de ce roman nous prévient, dans sa préface, que, voyant le dégoût du public pour la littérature galvanique et dramaturge, telle qu'on la lui fait depuis quelques années, il a pensé que le meilleur moyen d'exciter l'intérêt, d'être original et de se faire lire, serait de se rapprocher de la simplicité naturelle, d'offrir un récit vrai puisé dans la réalité, de dérouler à nos yeux le cœur d'une jeune fille avec toute sa naïve innocence, et ce besoin d'affections qui le trouble souvent. On ne peut qu'approuver une tentative si sage, où le bon goût et le bon sens se rencontrent ; il est temps que des hommes doués de talent protestent contre le mauvais goût qui écrase la littérature française, et, sous ce rapport, nous ne saurions qu'applaudir à l'intention de M. Michel Masson. Mais nous n'en dirons pas autant de l'exécution de son plan. La jeune fille que peint l'auteur nous a paru peu naturelle, ou du moins d'une nature fort peu recommandable. C'est un de ces types qu'on rencontre heureusement moins souvent dans la société que dans les romans du jour, qui, croyant le monde renversé, prennent le vice pour la vertu et le mariage pour la débauche. M. Michel Masson voyait mieux la nature telle qu'elle est lorsqu'il écrivit *le Maçon*, et il est fâcheux que depuis lors il ait jugé à propos de chercher ailleurs ses modèles, ou bien, peut-être, devons-nous regretter que l'association qui s'était formée sous le pseudonyme de Michel Raymond, pour enfanter

cette peinture si vraie de mœurs populaires, se soit dissoute, car il est remarquable qu'aucun de ses membres, pris séparément, n'a rien fait qui puisse être comparé à cet ouvrage.

Histoire de Lucie Clare; par un ecclésiastique, publiée pour l'usage des jeunes personnes, par madame Scherwood, auteur de *Suzanne Gray*, etc.; traduit de l'anglais sur la septième édition. Valence et Paris, chez Marc-Aurel, rue Richelieu, n. 35. Prix : 1 fr.

Il n'est point facile d'écrire de petits romans, simples, gracieux, d'une lecture intéressante, et qu'on puisse placer sans inconvénient dans les pensionnats de l'un ou de l'autre sexe. Madame Sherwood a réussi à éviter les écueils que présente ce genre de composition, trop dédaigné parmi nous, et qu'on ne traite tout-à-fait bien qu'en Angleterre ou en Allemagne, où une sève de piété profonde anime tout le corps social. Que les chefs de famille et d'institution, qui cherchent à placer entre les mains des enfans un petit récit assez gracieux, d'un intérêt tendre et mélancolique, écrit sous l'influence d'une vive piété et d'une confiance évangélique, n'offrant aucun détail que le goût ou les mœurs puissent réprouver, et qui ne redoutent pas l'influence d'un livre élémentaire d'une couleur fortement dogmatique, s'empressent donc de se procurer l'*Histoire de Lucie Clare*.

Voyages en Orient, entrepris par ordre du gouvernement français, de 1830 à 1833; par V. Fontanier; deuxième voyage en Anatolie. Paris. Dumont. 1834. In-8°. 7 f. 50c.

L'auteur de ce voyage fut chargé par le gouvernement de se rendre à Trébizonde avec la mission d'y rétablir le consulat français, et de lui transmettre tous les renseignemens qu'il jugerait utiles aux intérêts politiques et commerciaux de la France. Il devait, en outre, passer par la Grèce pour remettre des dépêches au ministre français, M. le baron Rouen. Sa position le mettait à même d'observer les Turcs de près et de les étudier avec fruit. Aussi ce voyage offre-t-il un grand intérêt sous ce rapport. M. Fontanier nous donne une foule de détails curieux sur le sultan Mahmoud, et ses prétendues réformes qui se bornent à avoir changé les vêtemens de ses sujets, et sur son génie qui ne consiste guère qu'à s'enivrer sans cesse au milieu de la débauche. Rien n'est plus original cependant que la manière dont, après avoir cédé aux menaces de l'ambassadeur français, il annonça aux Turcs qu'il consentait à reconnaître la révolution de juillet. — « L'ambassadeur » français a fait une prière pour qu'on lui permît de changer son » pavillon, et pour que le sultan Mahmoud, notre seigneur, envoyât » un trône au nouveau roi qu'on a créé en France; notre seigneur a » beaucoup pensé, puis il a dit à l'elihi : Eh ! mon ami, tu avais un » pavillon tricolore et tu l'as changé pour un blanc, voilà que tu veux » changer le blanc pour le tricolore, et tu fais d'une chose si simple » une affaire d'état. Choisis le tricolore puisque cela te plaît, reprends

» le blanc quand tu voudras, inventes-en même un nouveau, et ne me » romps plus la tête à ce sujet. »

M. Fontanier offre un tableau très-piquant de l'administration turque, singulier mélange de liberté individuelle et de despotisme, de la corruption la plus raffinée et du plus barbare arbitraire. La destruction des janissaires n'a pas amené de grands changemens dans cette organisation, elle n'a fait que changer de mains le pouvoir oppressif qu'ils exerçaient. La situation de tous les employés du gouvernement turc est toujours absolument semblable à celle de Damoclès; ils passent leur vie dans la crainte du cordon. S'ils oppriment trop violemment le peuple, ils excitent des révoltes et y perdent la vie; s'ils ne font pas exécuter à la lettre les ordres de la Sublime-Porte, un messager de mort leur est aussitôt envoyé par elle; enfin, pour compléter leur agonie, s'ils osent envoyer leur démission, il n'y a plus pour eux un lieu de repos dans tout l'empire ottoman, ils sont exposés à toutes les persécutions et à une mort certaine, parce qu'on les soupçonne possesseurs de grandes richesses. Sous un tel régime on n'a du moins pas à redouter la manie des places, qui fait tant de mal en d'autres contrées.

Le volume que nous annonçons se termine par des considérations sur la politique russe en Turquie, sur la manière dont s'est faite la dernière guerre, et sur les traités qui existent entre la Sublime-Porte et l'autocrate. On y verra quels tristes résultats entraînera la faiblesse de la Turquie, et quelle sorte de protection les Européens peuvent espérer dans cette contrée du knout russe.

DICTIONNAIRE de la conversation et de la lecture. Paris, au bureau du répertoire des Connaissances usuelles. Belin-Mandar. 1833. A—CAR. 10 vol. formant 20 livraisons. Prix : 2 fr. et 2 fr. 50 c. la livraison, in-8° de 260 pages à 2 colonnes.

Ce vaste et important ouvrage se continue avec activité, et mérite le succès qu'il obtient. Les rédacteurs, parmi lesquels on compte la plupart des notabilités littéraires et philosophiques de notre temps, se sont imposé la tâche difficile de sortir complétement des préjugés de toutes les coteries régnantes et d'admettre dans leur galerie l'expression de toutes les opinions, l'exposition et la défense de tous les systèmes qui se partagent le monde de la pensée. Ils se sont attachés à ne jamais confier la rédaction d'un mot représentant un principe qu'à un écrivain ayant foi en ce principe. Comme exemple de cette utile impartialité, nous citerons un fait assez curieux, qui intéressera nos lecteurs, et où se peint toute la haute tolérance de notre époque; au mot *Allemagne*, on trouve *deux* articles intitulés : *Église d'Allemagne*, l'un écrit par un catholique, l'autre rédigé par un protestant. Lorsque ce dictionnaire sera encore plus avancé, nous tâcherons d'en apprécier l'ensemble dans un article plus étendu; en attendant, contentons-nous de dire qu'en général les articles très-variés et très-nombreux que renferment les vingt livraisons que nous avons sous les yeux, sont écrits avec clarté, avec impartialité, et donnent un résumé substantiel du sujet qu'ils traitent; ils réunissent donc les qualités les plus essentielles à une *Encyclopédie*. Un seul article nous semble un peu long : *Napoléon Bonaparte*, par M.

Salvandy; mais le lecteur y trouvera un tableau complet de son histoire. En prenant presque au hasard, parmi une foule d'articles qui nous ont frappés, nous citerons *Aristote* et *Athéisme*, par M. J.-J. Virey; l'article *Archéologie* et *Bibliothèque*, par M. Champollion-Figeac, qui, sous ce dernier titre, a placé une foule de détails curieux, qu'on chercherait en vain ailleurs; l'article *Agriculture*, par M. Français de Nantes, qui, outre les détails et systèmes techniques, y a placé une foule de remarques aussi justes que piquantes; l'article *Marie-Antoinette*, par M. Jules Janin. Les hommes remarquables vivans ne sont pas oubliés dans cette vaste galerie; nous citerons en ce genre les articles *Bonald*, Odilon *Barrot*, et une dissertation très-sagement pensée, de M. Linot, sur *Béranger*. On y trouve même les articles *Aguado* et *Balbi* (comtesse de). En somme, nous pensons que cet ouvrage présente un ensemble très-satisfaisant, et qu'il faut le ranger parmi les rares productions qui sont à la fois agréables à lire et utiles à consulter.

AIDE-MÉMOIRE du Voyageur, ou Questions relatives à la géographie physique et politique, à l'industrie et aux beaux-arts, etc.; à l'usage des personnes qui veulent utiliser leurs voyages ou acquérir la connaissance exacte du pays qu'elles habitent. Paris. Bellizard. 1834. Un volume in-12 et un atlas in-4°. Prix : 10 fr.

Cet ouvrage, en remplissant une lacune sentie depuis long-temps par tous les voyageurs, pourra être de la plus grande utilité à ceux qui veulent recueillir quelques fruits de leurs observations, et apprendre à connaître, d'une manière approfondie, les contrées qu'ils parcourent. Il renferme toutes les instructions nécessaires pour ce but. Passant en revue les divers aspects physiques, civiles, philosophiques et littéraires que peut présenter un pays, l'auteur, après quelques considérations générales sur chacun de ces objets, inscrit toutes les questions propres à guider l'observateur dans ses recherches et à empêcher qu'il oublie aucun point de quelque importance. A la partie qui traite de l'histoire naturelle sont jointes des instructions sur les meilleurs moyens de soigner les collections soit de zoologie, soit de botanique ou de géologie. Enfin, l'atlas qui accompagne l'ouvrage contient divers modèles de tableaux statistiques et financiers, dont l'utilité est maintenant si généralement appréciée. En suivant avec attention les indications de l'*Aide-Mémoire*, les voyageurs pourront tous contribuer à faire rapidement avancer la science géographique qui se traîne depuis si long-temps dans l'ornière de la routine.

L'UNIVERS PITTORESQUE, ou Histoire et description de tous les peuples, de leurs religion, mœurs coutumes, etc. 10 volumes in-8°, avec 720 gravures. Paris. Didot. 1834. 180 livraisons. Prix : 20 cent. la livraison pour Paris.

Cet ouvrage, publié avec un luxe typographique digne des presses dont il sort, promet d'être une collection précieuse destinée à remplacer

une foule de livres fort chers, et à répandre les connaissances historiques dans toutes les classes de la société. Des écrivains d'un grand mérite, déjà connus par d'importans travaux, en rédigent le texte, et chaque livraison est accompagnée de quatre gravures à l'eau forte, par M. Lemaître. M. Champollion-Figeac rédige la partie de l'Égypte, M. le chevalier Artaud celle de l'Italie. Ce sont les seules dont il ait paru quelques livraisons, et elles justifient complétement les promesses du prospectus. Parmi les auteurs qui concourront à cette entreprise, on cite encore M. Pouqueville, qui sera chargé de la Grèce; M. le comte Alexandre de Laborde, de l'Espagne et du Portugal; M. Ferdinand Denis, du Brésil; M. Jouannin, de la Turquie et de la Perse; M. Hereau, de la Russie; enfin M. Dureau de la Malle, de Carthage et d'Alger. Il est à désirer que chacun de ces écrivains se pénètre bien de l'idée qu'un pareil ouvrage ne s'adresse pas aux savans, mais bien au contraire à ceux qui ne le sont pas, et que par conséquent les faits doivent y être présentés d'une manière simple et populaire, de façon à n'exiger, pour être compris, presque aucune lecture antérieure. C'est une chose qu'oublient trop souvent les rédacteurs de la plupart de ces publications à 2 ou 5 sous, qui sont cependant destinés, par leur prix modique, à pénétrer dans les masses, et pourraient ainsi faire faire d'immenses progrès à l'instruction.

Raoul de Pellevé, esquisse du temps de la ligue, 1593-1594; par l'auteur du *Duc de Guise à Naples*. Paris, chez Renduel; deux volumes in-8°. 15 fr.

Roman historique, ou plutôt esquisse romanesque des troubles qui agitaient Paris sur la fin de la ligue, lorsque Henri IV s'approchait de cette capitale qu'il acheta au prix de ses croyances. Cet ouvrage, écrit dans un esprit légitimiste et avec une certaine affectation de vieux langage, offre cependant de l'intérêt, et vaut mieux que la plupart des productions nouvelles du même genre.

Hélène; par Maria Edgeworth; traduit de l'anglais par Louise Sw. Belloc. Paris. Guyot. 1834. 3 v. in-8°. Pr. 22 f. 50 c.

Roman d'un genre simple, vrai et plein d'intérêt, tel, en un mot, que sait les faire l'auteur et qu'on n'en fait plus depuis long-temps en France. C'est une peinture fort amusante de la société anglaise et de la vie d'une jeune fille orpheline et sans fortune, qui, sans autre guide que sa conscience et son propre jugement, traverse heureusement les écueils du monde. Comme dans les ouvrages de Maria Edgeworth, le but moral n'est jamais perdu de vue, et de chacune des scènes qu'elle dépeint ressort une leçon facile à saisir. *Hélène* est un roman dont la lecture peut non-seulement être recommandée en toute confiance, mais encore offrir d'utiles conseils et de sages directions. Un pareil éloge est d'autant plus précieux que, depuis quelques années, c'est celui qu'ont le plus rarement mérité les productions de ce genre. Nous n'avons qu'un reproche à faire à cet ouvrage, et ce n'est pas à l'auteur qu'il s'adresse:

Le style de la traduction nous a paru fort négligé; il se ressent de la hâte avec laquelle il a été écrit, sans doute pour n'être pas devancé, et quelquefois il fait paraître longues et pénibles des causeries qui auraient besoin au contraire d'une grande légèreté. A cela nous ajouterons que l'éditeur a eu grand tort de faire d'*Hélène* trois gros volumes, tandis que l'original anglais n'en forme qu'un dans la collection de M. Beaudry. Nos libraires, qui se plaignent sans cesse des contrefaçons de Bruxelles et de la librairie à 2 sous, devraient mieux entendre leurs intérêts, et ne pas dégoûter le public des beaux et bons livres par la ridicule exagération de leurs prix.

Le Romancero français, histoire de quelques anciens trouvères, et choix de leurs chansons; le tout nouvellement recueilli par M. Paulin Pâris, membre de la Société des antiquaires de France, et employé aux MSS de la Bibliothèque du roi. Un vol. in-12, chez Techener, place du Louvre.

Nous croyons rendre un véritable service aux amateurs de notre ancienne littérature en leur signalant l'apparition du *Romancero français*, que vient de publier M. Paulin Pâris, auquel nous sommes déjà redevables d'une traduction estimée de lord Byron et d'une foule de travaux importans sur le moyen âge.

Sous le titre de *Romancero*, titre emprunté à la langue espagnole, le savant editeur des *Romans des douze Pairs* a rassemblé les principales poésies inédites de Quenes de Bethune, d'Audefroy le Bastard, de Guillaume, Vidame de Chartres, de Charles d'Anjou, roi de Sicile, d'Auboin de Sezannes, de Jean de Brienne, du comte de Bretagne, de Hues de la Ferté, etc., et les a fait précéder de préfaces historiques du plus haut intérêt, et dans lesquelles il combat, avec le talent qu'on lui connaît, les assertions erronées de plusieurs écrivains. Pour donner à nos lecteurs une idée exacte du charme et de l'érudition profonde qui président à ces espèces de dissertations, il faudrait de longues citations que les bornes accoutumées de cette revue nous interdisent. On lira surtout avec un vif intérêt le morceau sur Quenes de Bethune, poète et guerrier peu connu, et digne d'une haute renommée

« Quesnes de Bethune, dit M. Pâris, fut en effet l'un des ancêtres du fameux ministre de Henri IV; il a des droits à tous les genres d'illustration; mais la gloire est le plus souvent un coup de dés. Quesnes peut réclamer une place parmi les guerriers les plus braves, les conseillers les plus sages, les orateurs les plus éloquens et les poètes les plus ingénieux; tout cela n'a pu le sauver d'un long oubli, et, jusqu'à l'historien des croisades, M. Michaud, à peine si un écrivain avait cru pouvoir le nommer.

» Quesnes de Bethune passa une grande partie de sa vie hors de son pays. Il vint à la cour de France, sans doute à l'occasion du mariage de Philippe-Auguste avec Isabelle de Haynaut, en 1180, et ce fut là qu'il put voir la comtesse de Champagne, Marie de France, veuve de Henri Ier, que les monumens contemporains s'accordent à représenter comme une princesse habile; elle sut tenir les rênes du gouvernement avec prudence et fermeté. Mais elle était belle, et de plus fille de la célèbre Éléonore de Guyenne, elle eut les défauts comme les qualités de sa mère. Son goût

pour les plaisirs et pour la poésie avait fait de la cour de Champagne le rendez-vous des trouvères et des ménestrels ; elle protégeait Auboin de Sezanne ; elle sut inspirer à Quesnes de Béthune ses premiers sentimens de tendresse ; cependant elle était plus âgée que lui de dix ans, pour le moins. »

M. Pâris nous apprend plus loin que le jeune ménestrel se croisa deux fois, en 1188 et en 1198. Il partagea effectivement tous les dangers de la guerre avec les princes et les chevaliers les plus illustres de son temps, et fut l'Ulysse de cette nouvelle Iliade. Nommé plusieurs fois régent, en l'absence de l'empereur de Constantinople, il gouverna même seul pendant quelques années d'interrègne, comme le constate la chronique de Monske.

Par cette esquisse de l'un des morceaux de ce recueil on peut juger de l'intérêt du reste.

ANNALES SECRÈTES D'UNE FAMILLE pendant 1800 ans, mises au jour par A. Creuzé de Lesser. Paris. Ch. Gosselin. 1834. 2 vol. in-8°. Prix : 15 fr.

C'est une idée ingénieuse qu'a eue l'auteur de cet ouvrage de tracer un tableau comparatif des mœurs et des usages aux diverses époques de l'histoire du monde. Un pareil sujet était fécond en développemens curieux, en contrastes pleins d'originalité. La vie intérieure de famille, les transactions sociales et privées qui ne peuvent entrer dans le domaine de l'histoire dont elles reculeraient encore les bornes déjà si vastes, offrent cependant un vaste intérêt. On y voit refléter, comme dans un miroir brillant, le cœur de l'homme, sa foi, ses doutes, ses passions bonnes ou mauvaises, la marche progressive de son intelligence, le perfectionnement de ses mœurs et de ses idées morales. C'est un complément de l'histoire, qui bien souvent peut servir à faire comprendre une époque, à expliquer tel événement dont on rechercherait vainement les causes ailleurs. Il y avait là matière à faire un livre fort intéressant, et M. Creuzé de Lesser a en partie réussi. Cependant nous lui reprocherons la forme qu'il a choisie : il suppose des mémoires écrits et continués par un membre de chaque génération. Il en résulte une certaine monotonie qu'il aurait pu facilement éviter. D'ailleurs le style étant à peu près le même du commencement jusqu'à la fin, détruit le seul avantage que pouvait présenter cette forme, celui de peindre plus exactement le caractère propre à chaque époque, de faire passer devant les yeux du lecteur comme une galerie de portraits dessinés d'après nature. Malgré ce défaut, nous ne doutons pas que l'historien de la famille Otton ne trouve un grand nombre de lecteurs.

TOUT OU RIEN, roman nouveau ; par Paul Foucher. Paris. G. Barba. 1834. In-8°. Prix : 7 fr. 50 c.

M. Paul Fouché, cousin d'un homme dont le nom est européen, comme il a soin de nous l'apprendre dans sa préface, veut écrire des romans psychologiques. Le divorce lui a paru un sujet neuf et de circonstance, il s'en est emparé, et, repoussant avec dédain l'adultère, ce

type de l'école moderne, qui nous a valu tant de drames affreux, et de romans dignes de ces drames, il y substitue le divorce : on l'accusera de lever l'étendart de la révolte. Sa verve l'emporte, et il ne saurait donner un petit conte de 200 pages sans se proposer un but philosophique, qu'il a toujours soin d'exposer dans sa préface ; cette précaution est fort louable, car autrement le lecteur pourrait arriver à la dernière page du livre sans en avoir saisi la moralité, si toutefois il avait le courage d'affronter le style, dont voici un échantillon :

« Son ame, à demi sortie de son corps et se balançant déjà pour s'envoler, avait laissé plus bas qu'elle et les désirs et les soupçons, l'aiguillon mort et le frein terrestre de cette passion divine. Cette ame, lancée libre à travers l'espace, avait abandonné sur la terre le cadavre de cet homme qui, dans cet univers borné à ses regards, avait l'infini dans le cœur. »

La Nouvelle France, fragment d'un roman politique inédit; par J.-N. Bidaut. Paris. Renard, rue Sainte-Anne, n° 71. 1814. Broch. in-8°. Prix : 2 fr.

On ne peut refuser à cet ouvrage le mérite d'une idée ingénieuse et séduisante. L'auteur, convaincu que la France est sur la voie qui mène au bien-être social, pose en principe que chacun doit émettre son idée sur les travaux à exécuter ; et pour cela il apporte son tribut, il écrit ce qu'il croit vrai, il indique ce qu'il croit utile. La forme qu'il a choisie est originale encore, quoiqu'on l'ait plusieurs fois essayée, depuis l'utopie de Morus jusqu'à l'an 2440 de Mercier. M. Bidaut nous donne à son tour une histoire de France imaginaire. Il se suppose accompagnant un roi imaginaire dans un voyage imaginaire par tout le royaume. Le roi, voyageant sans escorte, comme un simple bourgeois, visite avec l'auteur les hospices, les écoles, les presbytères ; dans le premier chapitre, nous voyons le roi faisant visite au pasteur qu'il trouve à table « avec sa femme, au milieu de sa famille, composée de *vingt-deux* personnes » ; suit une très-bonne prédication du prêtre, père de famille, sur laquelle l'auteur et le roi font aussi de très-bonnes observations. Ensuite M. Bidaut, toujours avec son auguste compagnon, visite le président du tribunal, dont il voit marier la fille ; il donne audience à chacun ; il semonce le préfet ; il assiste au collége électoral et au spectacle. Suivent de nombreuses remarques, chemin faisant, sur les villages, les routes, les fermes, les défrichemens, la culture, les peines criminelles, les prisons, l'organisation militaire, et des réflexions très-curieuses sur les duels ; enfin le roi et l'auteur visitèrent en vingt jours vingt villes ; le roi s'entretint avec plus de douze cents personnes, et en reçut près de six mille ; après avoir parcouru trois cents lieues de routes qu'il trouve partout en bon état, après avoir fait un peu de bien dans tous les lieux où il s'était arrêté, le roi rentre dans son palais, et M. Bidaut écrivit son livre. On voit que l'idée de l'auteur a été de faire le commentaire moral et philosophique de la célèbre chanson du roi d'Yvetot. Nous engageons nos lecteurs à se convaincre par eux-mêmes qu'il a heureusement rempli ce cadre agréable, et qu'il y a placé un bon nombre de détails gracieux et d'idées très-justes. Cette brochure ne peut que faire désirer l'ouvrage entier. Nous aurions bien quelques remarques à faire sur la partie religieuse ; ainsi nous sommes loin de penser que les petits

traités de Volney et de Dupuis puissent remplacer la morale fondée sur le dogme chrétien. Sauf cette idée, qui dépare un livre où il y a tant de bonnes choses, nous pensons que la brochure de M. Bidaut est d'un homme d'esprit et d'un bon citoyen.

LE LITTÉRATEUR UNIVERSEL, journal de deux grandes feuilles d'impression, à deux colonnes, paraissant le 25 de chaque mois, au bureau, quai Pelletier, n° 20. Prix : 6 fr. pour la France; 7 fr. 50 c. par la poste; 9 f. pour l'étranger.

Ce recueil nous semble ingénieusement conçu et bien exécuté. Il paraît avoir pour but de réunir des morceaux choisis de toutes les littératures anciennes et modernes. La première livraison contient une traduction nouvelle du chapitre X d'Esaïe, et ensuite des morceaux choisis d'Euripide, de Claudien, de Ronsard, de Dubartas, de Racan, du Dante, de Bossuet, de Shakspeare, de Schiller, de Soumet, de Biron, de Mirabeau, etc. Les traductions sont élégantes et le choix est judicieux. De courtes notices précèdent les extraits. Ce recueil ne semble affecter aucune couleur littéraire d'une manière absolue, et nous engageons fortement le rédacteur, M. His, à persister en cette voie d'impartialité éclectique. Si toutes les livraisons ressemblent à la première, il y aura peu de journaux littéraires d'une forme plus agréable et plus instructive.

HISTOIRE DES PROGRÈS DE LA CIVILISATION EN EUROPE, depuis l'ère chrétienne jusqu'au dix-neuvième siècle; par H. Roux-Ferrand. Paris. L. Hachette, rue Pierre-Sarrazin. Tom. Ier. 1833.

En signalant, il y a quelques mois, une brochure du même auteur, sur l'établissement du christianisme, nous disions que ce travail ne pouvait être considéré que comme l'annonce d'un ouvrage plus important. On apprendra avec intérêt que M. Roux-Ferrand a justifié nos espérances. Le livre que nous avons sous les yeux révèle assez, même par une première et rapide lecture, que l'auteur mérite d'occuper un rang distingué parmi les écrivains qui cultivent les sciences historiques. Reprenant la vaste et féconde idée que Herder a traitée plutôt en poète qu'en historien, et que plusieurs écrivains écossais ont développée d'une touche plus ferme dans des livres à peu près inconnus en France, M. Roux-Ferrand s'est proposé de faire l'histoire de la *Civilisation*, envisagée ailleurs que dans le récit des faits, c'est-à-dire étudiée dans la série des résultats des arts, des sciences, de l'industrie, des lettres, et surtout dans la série des perfectionnemens religieux, philosophiques, politiques et moraux. Le christianisme étant la véritable origine de la civilisation moderne, étant la puissance nourricière de tous nos progrès, étant en un mot le fait, comme dit très-bien l'auteur, « qui a créé en Europe des hommes tout différens des anciens, » l'histoire doit faire de cette immense révolution le point de départ de son cours. C'est la seule méthode qui permette d'envisager l'histoire de la civilisation sous toutes ses faces. M. Roux-Ferrand a pensé que ce cadre ne pouvait être

rempli qu'après que l'on aurait déterminé l'état de la civilisation morale et matérielle des peuples de l'Europe aux premiers siècles de l'ère chrétienne. Nous sommes entièrement de son avis sur ce point ; car l'étude du progrès ne peut naître que d'une haute comparaison philosophique. C'est au développement de cette idée que le premier volume de ce cours est consacré.

L'auteur, après avoir examiné l'esprit et la tendance des divers systèmes historiques, représentés par Vico, Voltaire, Hume, Robertson, Gibbon, Montesquieu, Herder, Condorcet, Barante, Thierry, nous donne une esquisse fort bien tracée de la civilisation romaine, sous les divers points de vue de ses mœurs, de sa philosophie, de ses lettres, de ses beaux-arts et de sa constitution politique, spécialement ce qui touche la province gauloise ; ces matières occupent les neuf premières leçons : les trois dernières retracent la naissance du christianisme, les sectes juives et païennes, les premières persécutions, les victoires de la foi, les divisions du christianisme, ses progrès vers le Nord, qui firent plus que contrebalancer les pertes qu'il subissait vers le Midi, au sein d'une prospérité dont les abus le minaient sourdement. Bizarre destinée d'une si bienfaisante révolution ! sans l'imagination vive et subite des hommes du Midi, le christianisme fût resté en état de germe stérile, et sans l'esprit guerrier et superstitieux des hommes du Nord, l'autorité papale et l'unité de l'Occident, qui luttèrent avec tant de succès contre l'islamisme, n'eussent point produit cette invincible organisation, qui fit sortir un droit national européen du conflit de tant de races ennemies. Nous indiquerons, comme morceau fort de pensées et de style, la leçon douzième, où il discute les avantages du christianisme et où il examine ce que la race humaine fût devenue au moyen âge sans ce fécond réservoir d'activité et de vie morale. Nous ne pouvons que considérer ce livre comme un témoignage éloquent et consciencieux, en faveur de l'immense influence du christianisme sur le développement de la civilisation générale. Il y a bien loin des idées de Voltaire et de Gibbon, à des vues aussi utiles et aussi impartiales ; de sorte que ce livre est à la fois une histoire et un signe de progrès. Nous y reviendrons quand les volumes parus nous permettront de mieux apprécier la théorie générale de l'auteur. L'ouvrage aura six volumes ; prix de chaque volume : 8 fr., et 7 fr. pour les souscripteurs.

HISTOIRE PARLEMENTAIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, ou Journal des assemblées nationales, depuis 1789 jusqu'en 1815 ; par MM. Buchez et Roux. Tome 5, 9me liv. Paris. Paulin. 1834.

Les débats et mesures législatives de l'assemblée nationale, dans les mois de mars et d'avril 1790, roulèrent principalement sur les lois de finance et sur l'organisation judiciaire. Cette livraison les retrace avec détail, et, comme les principes les plus élevés de l'ordre social furent discutés par cette assemblée, comme elle procédait avec un amour sincère du bien uni à la plus chaleureuse et naïve éloquence, à l'établissement tout-à-fait *à priori* des bases de l'ordre politique du pays, le narré fidèle des discours, des motions et des nombreux incidens in-

surrectionnels qui vinrent la troubler, présente encore aujourd'hui un puissant intérêt de narration et d'instruction. Il est impossible de lire cet ouvrage consciencieux et exact, sans parfaitement apprécier le caractère de l'assemblée constituante, dont, au reste, les titres à la reconnaissance du pays ne sont plus contestés aujourd'hui par les hommes impartiaux. On lira surtout avec un vif intérêt les discussions sur l'institution du jury, précieux monument de la sagesse de cette assemblée, qui a légué ce bienfait à nos jours, et surtout les débats, qui portèrent sur la question curieuse et tant controversée de la possibilité de faire apprécier par des jurés les causes civiles; ce qui se pratique le mieux du monde en Angleterre dans tous les procès, où il y a *points de fait* à établir. En général, la doctrine du jury mène à cette conséquence : le jury doit intervenir toutes les fois qu'il s'agit d'asseoir légalement *un fait*, hormis tous ceux de simple police municipale. Nous citerons comme épisode curieux de ces graves débats, une discussion entre l'abbé Maury et Robespierre, sur le point de savoir si l'assemblée ordonnerait la mise en liberté sur-le-champ de tout prisonnier détenu par lettre de cachet. Nous indiquerons aussi à nos lecteurs protestans les nombreux discours de *Rabaut-Saint-Étienne* (et non Rabaud de saint Étienne), dans lesquels cet illustre martyr de la liberté montre une si belle et si pure éloquence. L'ouvrage est arrivé à peu près au tiers de son exécution, et l'éditeur, dépassant ses promesses, nous annonce des tables de matières et des cartes des guerres de la révolution. Il y a long-temps qu'on n'a publié en France un livre où l'on trouve autant de sources d'instruction présentées sous la forme d'un récit aussi animé et aussi dramatique; c'est à la fois de l'histoire philosophique et un magnifique roman.

La Bible, édition populaire et de luxe tirée à 100,000 exemplaires. Trois sous la livraison; cinq sous avec gravures; rue Saint-Honoré, n. 251.

Les livraisons de cette belle et utile entreprise (voir le n. 11) continuent de paraître avec exactitude, et l'édition répond aux espérances que le début avait fait naître. Le succès nous semble désormais assuré, et, sans contredit, c'est *un signe du temps* bien digne de l'attention du philosophe et du chrétien que la réussite, dans notre siècle, d'une publication de ce genre. On dira que les gravures sont pour beaucoup dans l'accueil favorable fait par le public à cette entreprise; mais ces gravures accompagnent le texte de la Bible, et le regard passe facilement de la gravure à la page. Il nous semble certain qu'au temps de la gloire et de la prépondérance de Voltaire une édition pareille n'aurait pas réussi, même à la faveur des dessins les plus élégans : texte et *illustrations* auraient été enveloppés dans un commun anathème. Les amis de la religion feront donc une bonne œuvre en enrichissant leur bibliothèque d'un beau livre. Les sujets des dessins sont bien choisis, et nous n'y trouvons pas de ces anachronismes qui déparent ordinairement les collections de ce genre. Nous dirons cependant que le Jacob de la septième livraison ressemble un peu trop à la figure bien connue de Socrate; ceci est sans doute un hasard du burin; si le patriarche hébreu a bien eu quelque chose de la finesse d'esprit du philosophe grec, il l'a autrement em-

ployée, et, dans le *Moïse sauvé des eaux*, la scène semble placée au milieu d'une ville d'Égypte ; elle n'a pu avoir lieu que sur un endroit solitaire du rivage. Ces inexactitudes sont légères comparées à celles des recueils de Moreau ou de la Bible dite de Royaumont, et c'est un véritable devoir pour nous, protestans, d'appuyer une entreprise qui met la Bible entre les mains de nos frères de l'Église romaine ; quel prosélytisme vaut celui-là ?

PRÉCIS ÉLÉMENTAIRE D'HISTOIRE NATURELLE ; par G. Delafosse, maître de conférence à l'école normale. 2me édit. Paris ; lib. de Hachette. 1833. 2 vol. in-12.

Cet ouvrage concis, clair et substantiel, a été adopté par le conseil royal de l'instruction publique, et, à notre avis, il mérite pleinement cet honneur académique. Le premier volume renferme la physique générale, les notions de chimie, de géographie physique, de météorologie, quelques mots sur la méthode dans les sciences, le règne minéral, la cristallographie, la minéralogie et la géologie ; le second volume comprend les vues générales sur l'organisation, le règne végétal et sa physiologie, la méthode naturelle de Jussieu avec ses familles ; ensuite, le règne animal, précédé de notions d'anatomie humaine et comparée ; enfin, un tableau de la classification du règne animal, d'après Cuvier, depuis l'homme et les autres mammifères, jusqu'aux infusoires microscopiques. De nombreuses planches, bien exécutées, sont intercalées aux descriptions, et en forment l'accompagnement indispensable. Ce traité, qui renferme une immense quantité de matières condensées en un très-petit espace, nous paraît très-bien remplir le but auquel il est destiné. L'auteur a eu soin, dans les sciences physiques comme dans celles de l'organisation, d'indiquer les résultats les plus modernes et les derniers travaux. Nous avons surtout remarqué une esquisse très-bien faite de la géologie, où l'état de la science est posé avec clarté, et qui donne une idée juste des découvertes récentes. L'histoire naturelle proprement dite est exposée avec méthode et avec élégance. L'auteur a évité la concision obscure et l'immense diffusion de détails. Nous pensons que ce livre, non-seulement est excellent pour les jeunes gens, mais qu'il y a parmi nous foule de grands enfans, qui pourraient le lire avec beaucoup de fruit.

COURS DE PHILOSOPHIE ; par G. Damiron, professeur de philosophie au collége royal de Louis-le-Grand. 2me partie : MORALE. Paris, Hachette. 1834. Un vol. in-8°.

Ce livre est le complément logique de celui que le même auteur a donné, en 1831, sous le titre de *Psycologie*. M. Damiron montre d'abord comment la morale se lie à la psycologie, quels sont les avantages de cette liaison ; et, pour mieux faire comprendre son travail, il commence par donner un résumé de sa doctrine pratique, en forme de maximes. Il divise ensuite ses idées en plusieurs groupes, dans la division desquels on peut reconnaître l'étude approfondie des facultés pratiques. Voici l'énumération de ces groupes principaux : le bien de l'ame

considérée *dans son activité intime*, se divise, suivant l'auteur, de bien relatif à l'intelligence, à la sensibilité et à la liberté; le bien de l'ame considérée *dans son rapport avec la nature*, se compose des rapports qui existent entre l'ame d'une part, et d'autre part, le corps, les animaux, les végétaux, la nature en général; le bien de l'ame considérée *dans son rapport avec la société*, embrasse ses relations avec la société domestique, avec la société politique, avec la société étrangère, avec la société des masses; et à côté de ces diverses sources de bien pour l'ame se posent en chacune de ces questions ses droits et ses devoirs; dans la sphère du bien de l'ame considérée *dans son rapport avec Dieu*, M. Damiron n'admet que deux sections d'idées, la prière et l'œuvre; il examine successivement la question du beau moral dans la vie intime, extérieure, physique, sociale et religieuse, ainsi que sous le rapport de l'obligation qu'elles imposent; enfin, il traite dans les trois derniers chapitres les questions immenses renfermées sous ces trois titres : Du Bonheur, du Mal, du Malheur.

M. Damiron nous annonce dans sa *Conclusion* un ouvrage philosophique beaucoup plus vaste encore; il y serait traité des *moyens* de conduire l'homme à son but, *des pratiques* propres à lui assurer le bien et le bonheur; en un mot, *de l'art* de le rendre meilleur et plus heureux. Il commencerait par expliquer *la destination* de l'homme, et ensuite il chercherait par quels actes il convient de l'accomplir. Ce livre se résoudrait logiquement en une suite de *traités*, qui auraient tous un but défini : le premier serait un *Traité de l'art de se connaître*; le second, un *Traité de l'art de penser*, divisé en *logique*, *poétique* et *rhétorique*; le troisième, un *Traité de l'art de sentir*; le quatrième, un *Traité de l'art de bien user*; le livre comprendrait encore des traités sur trois arts de conduite, se rapportant aux devoirs *physiques*, *sociaux* et *religieux*. De tous ces traités divers, M. Damiron conçoit la possibilité de composer en substance un livre des faibles et des forts, qu'il voudrait nommer *le Manuel des consciences*. Mais l'Evangile n'est-il pas depuis long-temps ce livre là ? Cependant nous avons pensé que l'originalité de ce projet de future campagne philosophique pourrait intéresser nos lecteurs. Quant au traité de *morale* que M. Damiron nous donne aujourd'hui, la seule énumération des points qu'il aborde suffit pour signaler à l'attention des penseurs la gravité des points qu'il établit ou qu'il discute; le charme d'un style, partout empreint de cette sorte de naïveté poétique, qui est le caractère de sa manière d'écrire, assure à ce livre un double mérite. Nous examinerons bientôt ce système avec tout le soin qu'il mérite. On trouvera à la même librairie le cours de philosophie, *Psycologie*, du même auteur, livre dont la connaissance est un préliminaire indispensable à la lecture de la *Morale* que nous annonçons aujourd'hui.

Paris. — Imprimerie d'ÉVERAT, rue du Cadran, n. 16.

PRIX : 4 FR. 50 C. PAR AN;

Et 1 fr. en sus pour les départemens.

Ce journal paraît tous les mois.

BULLETIN LITTÉRAIRE

PUBLIÉ

PAR LA LIBRAIRIE

d'Ab. Cherbuliez et Cie,

A PARIS, RUE DE SEINE-SAINT-GERMAIN, N° 57;

ET A GENÈVE, RUE DE LA CITÉ.

Seconde Année.

N° 6. JUIN 1834.

HISTOIRE POLITIQUE ET MILITAIRE de la révolution polonaise, pendant les années 1830 et 1831; par Richard Otton Spagier. Paris. Bossange père. 1834. Tome 1er; in-8°. 7 f. 50.

Cette histoire, la première qui renferme de nombreux détails sur les derniers événemens de Pologne, est écrite dans un esprit fort éclairé. L'auteur, après avoir tracé le tableau de l'état de cette contrée antérieurement à la révolution, la lutte acharnée entre les Polonais et les Russes, pendant l'existence du nouveau royaume de Pologne, depuis 1820 jusqu'à 1827, le plan et la conduite du gouvernement russe pour détruire la nationalité polonaise, arrive au soulèvement de 1830, donne un récit fort circonstancié de cette terrible insurrection qui vint tout à coup réveiller la Pologne assoupie dans les fers. On y découvre, dès l'origine, les causes qui ont fait avorter si malheureusement cette révolution; il les signale dans l'incertitude et la défiance des chefs, et

surtout dans l'aveuglement de cette noblesse polonaise qui, tout en désirant secouer le joug de la Russie, ne voulut pas comprendre les réformes urgentes qu'exigeait l'état des paysans et de la bourgeoisie. Ce volume ne s'étend que jusqu'à la fin de l'année 1830, il est terminé par le manifeste du peuple polonais, sanctionné par la diète, dans sa séance du 20 décembre. L'auteur a travaillé sur des documens qui lui ont été fournis par une foule de personnages éminens, acteurs eux-mêmes dans ce grand drame, dont il donne la liste en tête de son ouvrage.

Excursions en Grèce, pendant l'occupation de la Morée par l'armée française, dans les années 1832, 1833; par M. J.-L. Lacour. Paris. A. Bertrand. 1834. In-8°. Prix : 7 f. 50.

Ce voyage est rempli de détails, de mœurs et de descriptions qui lui donneraient un grand intérêt si le style était plus suivi et moins léger. L'auteur ne paraît du reste pas avoir la prétention de nous donner autre chose qu'un journal de ses promenades en Grèce. Nous regrettons seulement qu'avant de livrer ce volume à la presse il ne l'ait pas davantage travaillé. On y reconnaît d'un bout à l'autre la négligence la plus grande, et l'on ne peut en lire quelques pages sans éprouver une fatigue qui nuira sans doute à son succès auprès du public.

Poésies de J. I. Gallois. Paris. 1834. Ab. Cherbuliez. In-12. Prix : 4 fr. 50 c.

L'auteur de ces poésies est le même dont M. Hugo raconte, dans son dernier ouvrage, la courte et malheureuse existence. Mort à vingt ans, il n'a pu voir se réaliser aucun de ses rêves; les accens de sa lyre n'ont été que des essais inachevés, et il est tombé dès les premiers pas que son génie le poussait à faire sur le chemin de la gloire. C'est donc avec l'indulgence et l'intérêt qui s'attachent au malheur qu'on doit accueillir cette publication faite par quelques amis de Gallois, qui ont voulu rendre cet hommage à sa mémoire. Cette seule considération suffirait pour bien disposer le public en sa faveur; mais nous devons ajouter que ce recueil porte l'empreinte d'un talent véritable, d'un sentiment poétique profond, d'une riche imagination. Pour appuyer nos éloges, nous citerons l'extrait suivant de l'une des pièces de ce recueil intitulée : *la Nuit de Noël*.

Voici la nuit où le sauveur du monde
Naquit jadis aux murs de Bethléem,
Enfant plaintif, dans une crèche immonde,
Pauvre, étranger, loin de Jérusalem.

Mais en ce jour, sur de lointaines plages,
L'esprit divin éclaira de ses feux
L'ame et le cœur de trois antiques mages
Qu'au ciel guidait un astre aventureux.

Oh! qui, mon Dieu, sans ta vive lumière,
Eût dit alors ses immenses destins?

Combien l'enfant délaissé de la terre
Réveille encor d'échos doux et lointains !

Le Roi des rois naître dans l'indigence !
Le Roi des rois honorer le malheur !
Humble et souffrant dans sa jeune existence,
Que de leçons il donne à la douleur !

A sa voix tendre, oh ! vous que l'on méprise,
Vous que le monde a flétris sans retour,
Venez, venez, votre cœur qui se brise
Dans le pardon retrouvera l'amour.

Il vous aima jusqu'à donner sa vie ;
Pour nous sauver il mourut sur la croix.
Sages du monde, admirez sa folie ;
Infortunés, accourez à sa voix !

. . . . . .

Oh mon Sauveur ! viens éclairer ma route !
Viens me couvrir des ailes de la foi !
Ouvre mon ame et dissipe mon doute !
Viens, je t'attends et je me livre à toi.

Le Presbytère. Genève. 1833. In-8°. Prix : 3 fr.
La Bibliothèque de mon oncle. Genève. 1833. In-8°. 3 fr.
L'Héritage. Genève. 1834. In-8°. Prix : 3 fr.
Élisa et Widmer. Genève. 1834. In-8°. Prix ; 2 fr. 50 c.

Ces quatre petits romans ou contes, écrits avec beaucoup d'esprit et un genre de talent fort original, prouvent que Genève peut prétendre à occuper un rang dans la littérature française, et que, malgré ce qu'en dit M. Alexandre Dumas dans ses *Souvenirs de Voyages*, on s'y occupe d'autre chose que de chiffres, on y trouve d'autres plumes que celles des commis banquiers. Ce sont de délicates esquisses tracées avec une grande naïveté de détails, et souvent empreintes d'un charme délicieux. Il est seulement fâcheux que l'auteur se laisse parfois emporter par son goût pour l'analyse, la dissection du sentiment poussée jusqu'à l'extrême. Quand on veut fondre les moindres nuances d'une aquarelle il en résulte un lavis général d'une teinte confuse et sans vigueur. C'est un défaut que l'auteur de l'*Héritage* et du *Presbytère* n'a pas su éviter. Ses compositions sentent un peu le Sterne délayé ; s'il n'y prend garde, elles créeront un nouveau genre de littérature qu'on pourrait appeler, par analogie avec la nouvelle médecine des infiniment petites doses, littérature homéopathique, et ce serait vraiment dommage, car à côté de ces défauts on y rencontre une foule d'aperçus ingénieux, de traits spirituels et d'idées pleines d'originalité. Le morceau suivant, que nous extrayons du dernier de ces petits ouvrages, nous a paru d'une touche pleine de finesse et d'une sensibilité bien vraie :

» Pauvre tante ! j'ignore à quel degré j'étais son neveu ; mais son accent, qui résonne encore à mon oreille, m'a fait penser plus tard qu'elle était allemande, parente de mon père, je m'imagine. Elle avait des chagrins ; depuis, j'y ai pris part ; mais alors, le chagrin ! je ne pouvais le comprendre. Le chagrin dans un univers si riant, dans ce beau séjour de fête ! le chagrin chez ma tante, qui élevait deux canaris charmans, qui avait un chat si gracieux, des bonbons dans son armoire, du sucre dans le tiroir ! Le chagrin ! j'en voyais bien les signes sur sa figure, mais sans en comprendre le sens ni la cause. Souvent, assise dans sa bergère, après m'avoir établi à quelque jeu, elle devenait pensive, triste, et si elle se mettait à lire quelques papiers que recelait l'autre tiroir, j'étais sûr de voir les larmes couler le long de ses joues. Tante, lui disais-je, laissez les papiers, vous pleurerez. — Oui, mon enfant, répondait-elle ; c'est fini. Elle les replaçait dans le tiroir, mais long-temps encore ses larmes coulaient, en sorte que, contraint par cette vue, je continuais à jouer, mais sans bruit, sans comprendre non plus pourquoi, les papiers cachés, ma tante pleurait encore.....

».... De temps en temps, elle lisait dans un gros livre à tranche rouge. Un instinct confus me portait à ne pas l'interrompre dans ces momens-là ; je marchais doucement par la chambre, je n'osais déranger le chat qui faisait la roue sur la tablette de la fenêtre, et volontiers je m'accoudais auprès pour écouter le babil des canaris, dont les sauts et les jeux me récréaient, à défaut de ceux où j'eusse mieux aimé être acteur moi-même. Mais quand j'entendais le gros livre se refermer, je reprenais à l'instant ma liberté.

» Ce gros livre, c'était la Bible. Je l'ai compris plus tard. Comme je la voyais toujours recueillie pendant cette lecture, et plus sereine après l'avoir faite, il m'en est resté une impression ineffaçable de respect pour le livre lui-même, et la conviction des consolations qu'apporte la religion à ceux qui la cultivent par eux-mêmes dans la simplicité de leur cœur. Elle s'est éteinte, ma pauvre tante ; mais, j'en suis sûr, comptant sur les divines promesses, aspirant à un monde meilleur, y apportant ses œuvres, ses vertus, ses chagrins et cette confiance douce qu'ont les belles ames en un Dieu qui répare et guérit, qui efface les fautes et tient compte des efforts. »

PIERRE SIMPLE, ou Aventures d'un officier de marine ; par le capitaine Marryat ; trad. de l'anglais par A.-J.-B. de Fauconpret. Paris, Gosselin. 1834. 2 vol. in-8°. Prix : 15 fr.

Pierre Simple, cadet de famille, destiné à la marine par le vote unanime de toute sa famille rassemblée, raconte avec beaucoup de simplicité en effet toutes les aventures de sa vie, dès sa première entrée sur un vaisseau de S. M. britannique. Ce récit n'est pas, comme la plupart des romans maritimes que l'on nous donne, assaisonné d'horreurs inventées par une imagination en délire, ni rempli de ces termes énergiques que nos auteurs croient indispensables dans un tableau quelque peu naval. Les aventures de Pierre Simple n'en sont pas moins intéressantes, tant il est vrai qu'il n'est pas nécessaire de sortir de la vie réelle pour exciter l'intérêt, et qu'avec du talent on en peut faire jaillir

les événemens en apparence les plus ordinaires. Nous n'adressons à cet ouvrage qu'un seul reproche, c'est de se traîner parfois d'une manière un peu trop languissante dans des détails sans fin. Ce défaut est commun parmi les auteurs anglais, et demanderait souvent à être corrigé par les traducteurs pour faire goûter leurs productions à la vivacité française, qui n'a pas toujours la patience d'écouter jusqu'au bout ses flegmatiques voisins.

La Pucelle de Belleville; par Paul de Kock. Paris, Barba. 1834. 2 vol. in-8°. Prix : 15 fr.

M. Paul de Kock, auteur favori d'un certain public, puisque ses innombrables romans se vendent et ont tous plusieurs éditions, fait, nous devons le dire, un bien triste emploi de son talent. Ses romans, où l'on rencontre souvent de l'esprit et de piquantes esquisses de mœurs, sont d'une licence et d'un cynisme repoussans. Ce n'est plus assez de nous peindre la bourgeoisie comme ayant hérité de toute la corruption de la noblesse des siècles passés, ce qui heureusement est faux, mais encore le cynisme se glisse jusque dans les titres de ses romans. On ne saurait assez blâmer un pareil abus. Tous les efforts, toutes les tentatives pour régénérer, moraliser un peuple et le rendre tout à la fois digne de posséder la liberté et capable de la conserver, seront vains tant qu'on verra des hommes de lettres user de leur popularité pour distiller dans la société un poison qui attaque et détruit tout ce qui est grand, tout ce qui est noble, tout ce qui est sacré. Ce n'est pas que nous accusions M. Paul de Kock d'avoir un but immoral, non, il serait injuste de lui adresser ce reproche; dans ses romans la fin corrige toujours, mais elle ne justifie pas les moyens, et cette légèreté de style, qui parle de tout en riant, qui va, vient, du bien au mal, du vice à la vertu, sans changer son ton badin, a une influence plus fâcheuse qu'on ne pense sur les nombreux lecteurs que trouvent les romans. Nous le répétons, M. Paul de Kock possède un talent digne d'un meilleur emploi, et le charmant morceau qu'il inséra dans l'un des premiers volumes des *Cent et Un*, prouve qu'il peut, quand il veut, être fort amusant et vrai sans être cynique.

Dictionnaire de la Conversation et de la Lecture; xxiie livraison. CAS-CAZ. Belin-Mandar. Paris. 1834.

Ce livre, qui offre une lecture aussi instructive que variée et piquante, se continue avec activité et avec succès. On y trouve à la fois des discussions religieuses, des expositions stratégiques, des articles de philosophie, de science, d'histoire, et aussi des revues des personnages contemporains. Nous indiquerons parmi les morceaux de cette livraison, qui sont plus particulièrement faits pour intéresser nos lecteurs, deux articles principaux, *Calvin*, par M. Capefigue, et *Catholicisme*, par l'abbé Gerbet. On ne sait trop pourquoi M. Capefigue a placé cet article sous la rubrique *Cauvin*, puisqu'il est très-sûr que le réforma-

teur signait de son vivant, *Jehan Calvin*. L'article forme d'ailleurs une esquisse complète et assez impartiale. L'auteur attribue avec raison à l'illustre pasteur de Genève d'avoir été la principale puissance organisatrice de la révolution religieuse, et d'avoir régularisé le changement des idées par une forme stable du gouvernement. M. Capefigue cependant n'a fait qu'indiquer la publication de *l'Institution chrétienne*, sans analyser le système de métaphysique réellement transcendante que l'ouvrage renferme et auquel Calvin a donné tout le cachet de son génie supérieur. La malheureuse histoire de Servet, victime plus encore de l'intolérance de l'époque que de la haine de son ennemi, occupe une large place dans cette biographie. L'auteur a omis de raconter un fait curieux et pourtant positif : c'est que Calvin fit une démarche infructueuse pour obtenir que le supplice de celui qu'il regardait comme un affreux blasphémateur fût adouci, humanité bien rare au milieu des bûchers du quinzième siècle. Il y a d'ailleurs des vues fort justes et profondes dans ce morceau.

L'article *Catholicisme*, de M. l'abbé Gerbet, mériterait une analyse détaillée. C'est une exposition méthodique et raisonnée du système catholique, envisagé sous le rapport de ses principes généraux, de l'application de ces principes, de la morale, du culte, de la hiérarchie et des fondemens catholiques de la puissance temporelle. Nous avons remarqué un passage curieux, où l'auteur discute les causes qui tiennent encore tant d'esprits éloignés du catholicisme. Suivant lui, la première est la répugnance que leur inspirent les intrigues politiques qui, il y a quelques années, ont été couvertes du manteau de la religion. La seconde, plus radicale que la première, est la répugnance à admettre ce qu'on a désigné sous le nom *d'ordre surnaturel*. M. l'abbé Gerbet remarque avec raison que cette cause intéresse la question chrétienne en général. Nous observerons que la foi est toujours fervente dans les pays protestans, et, chose fort singulière pour le point de vue de l'abbé Gerbet, il règne presque un esprit chrétien aussi zélé et aussi évangélique dans la rationaliste Allemagne que dans l'orthodoxe Angleterre. Mais parmi les causes de la décadence du catholicisme, l'auteur a incontestablement omis la plus forte et la plus évidente ; c'est l'immobilité de l'Église, son insoutenable infaillibilité, qui ne produit d'autre résultat aujourd'hui que de l'obliger à rester étrangère au progrès général. Tout bon catholique ne peut connaître d'autre foi que celle du dernier concile œcuménique ; mais qui oserait soutenir aujourd'hui que les doctrines du concile de Trente, délibérées il y a près de trois siècles, soient faites pour nos jours, et soient capables de satisfaire les besoins des générations de 1834 ? Le seul énoncé d'un pareil rapprochement implique contradiction. On peut juger d'ailleurs de l'extrême difficulté de réconcilier l'Église et la raison par les vains efforts que fait un homme de conscience et de talent, tel que l'auteur de cet article, pour défendre ses dogmes ; il ne le tente même qu'en les *rationalisant* pour ainsi dire ; par exemple, pour soutenir la *présence réelle*, il présente cette pensée remarquable : « L'univers, où tout ce qui est divin est enveloppé de symboles matériels, est une grande et immense eucharistie. » N'est-ce pas là vouloir sauver un dogme contradictoire en se jetant tête baissée dans le panthéisme ? A quoi il faut ajouter que Rome ne s'arrangerait aucunement des théories philosophi-

gnes de l'auteur sur une Eglise qui ne s'est jamais donné la peine d'être philosophique.

Au surplus, le morceau de l'abbé Gerbet est d'un esprit très-distingué; la forme est toute philosophique, si le fonds est encore marqué du joug pesant de l'autorité; il est clair qu'ainsi que tous les autres prêtres d'un ame élevée et chaleureuse, l'auteur sera mené beaucoup au-delà de sa pensée actuelle — On voit par ces courtes indications que le *Dictionnaire de la Conversation* est un ouvrage utile et sérieux, et qu'il joint l'agrément d'une galerie variée au mérite de faire penser ses lecteurs.

SCRIPTA NOVÆ DOMINI ECCLESIÆ, SIVE NOVÆ HIEROSOLYMÆ. OEuvres complètes d'Emmanuel Swedenborg, touchant la nouvelle Église du Seigneur, dite la nouvelle Jérusalem; publiées par L. Hofaker et G. Werner. Tubingue. 1834. Paris, chez Heideloff et comp^e^.

Cette collection volumineuse, qui nous paraîtrait en France une entreprise des plus hardies, n'a rien d'effrayant pour la presse allemande ou anglaise. Le public religieux, chez nos voisins d'outre-mer, n'a-t-il pas dernièrement suffi à l'écoulement d'une édition complète des écrits théologiques et autres de Priestley, par M. Rutt, en vingt-cinq volumes in-8°. Nous ne doutons pas que cette édition du célèbre sectaire suédois ne trouve des acheteurs. Les éditeurs commencent par affirmer que la nouvelle Eglise a fixé l'attention de toutes les parties du globe, et que de la Suède aux Pyrénées, et jusqu'en Afrique, elle compte une infinité de partisans, qui admirent et étudient en secret des principes destinés à sauver le christianisme. Il y a même, dans une foule de pays, des sociétés visibles. En effet, en France, le respectacle M. O'Egger a quitté les brillans parvis de Notre-Dame-de-Paris pour lever l'étendard swedenborgien. En conséquence, les éditeurs ont résolu d'entreprendre une édition princeps des originaux latins de Swedenborg. En faisant le relevé des très-nombreux ouvrages et traités dont elle sera composée, suivant le prospectus, nous trouvons qu'elle formera douze livraisons comprenant un total de trente-huit volumes grand-in 8°. Les *Arcana celestia* figurent dans ce nombre pour seize volumes in-8°. Il paraît qu'il y aura trois éditions différentes, ou plutôt trois tirages de prix différens, suivant la beauté du papier, depuis le beau vélin jusqu'au papier ordinaire, mais blanc. Les éditeurs ont adopté pour ces trois degrés la classification bizarre qui suit : *Editio elegans, Editio ordinaria, Editio parabilior.* Nous avons sous les yeux la *parabilior*, ou troisième édition du commentaire sur l'Apocalypse, *de Deo Triuno*, qui en effet est exécutée avec soin. Nous n'avons point le dessein d'analyser ici ce traité mystique, servant d'introduction à une doctrine fort ingénieuse et assez bien connue; nous dirons seulement, en ce qui touche la France, que notre pays trouvera probablement que les préceptes si simples et si clairs de l'Evangile peuvent être compris sans ce commentaire de trente-huit volumes latins. Est-ce par de pareils moyens qu'on espère sérieusement relever la foi parmi nous?

La foi de l'Église universelle, d'après les saintes Écritures, par miss Harriet Martineau; traduit de l'anglais. Paris. Cherbuliez. 1834. Prix : 2 fr.

Tout le monde connaît les contes spirituels de miss Martineau, où elle a donné la tournure de nouvelles intéressantes aux vérités fondamentales de l'économie politique. L'ouvrage que nous annonçons est beaucoup plus grave et pour le fond et pour la forme. C'est une profession de foi qui contient les principes généraux de la théologie et de la morale tels qu'ils se sont présentés à l'auteur, qui a eu pour but de les considérer en dehors de tout symbole ou de toute confession de foi. Les maximes générales de cette brochure, où règne la plus grande sincérité et un esprit de saine logique, peuvent se réduire aux suivantes : tous les dogmes essentiels sont explicitement renfermés dans les prédications du Christ et de ses disciples; il s'agit d'examiner quels sont ces dogmes, de peser les témoignages sur lesquels ils sont fondés, et de déduire les applications morales qui en découlent; il faut donc exposer, en première ligne, les dogmes fondamentaux, qui sont l'unité de Dieu, la généralité de la rédemption, la réalité d'une vie future et du jugement; il faut ensuite découvrir les institutions temporaires et transitoires du christianisme, et les distinguer d'avec ses principes permanens et éternels. Miss Martineau juge le christianisme au point de vue de la doctrine unitaire. L'ouvrage comprend les trois sections suivantes : *Unité absolue de Dieu; Rédemption universelle en Jesus-Christ; Immortalité de l'ame et conséquences morales de l'Evangile.* Nous croyons devoir citer la conclusion du livre, qui donnera une idée de la manière et des principes de l'auteur : « Il n'est pas donné à l'homme d'étouffer la voix du ciel, qui parle par Christ; mais il faut qu'il ait soin de ne pas écouter, au lieu de la vérité divine, un oracle humain, soit que cet oracle s'appuie au trône de saint Pierre, ou parle par la voix des conciles, ou se décore du titre pompeux de vicaire de Christ. Mais heureusement l'Evangile est au-dessus des atteintes de nos faibles mains; il sera toujours pour le monde ce qu'il a été, ce qu'il est encore. Il aura toujours la puissance de remplir d'un esprit de pieuse sagesse les diverses émotions de l'ame; il aura toujours l'univers et l'humanité pour théâtre de son triomphe. Dans toutes les parties de la terre il y aura des hommes qui lui devront la pureté de leurs affections, la noblesse de leurs idées, le bonheur de leur vie et le calme de leur mort. A mesure que les siècles épuiseront leur cours, ce sera le moindre de ses mérites d'adoucir les douleurs de l'existence et de verser du baume sur les plaies de l'ame; il ira plus loin, il dirigera la carrière de l'homme de manière à lui faire apprécier de plus en plus sa ressemblance avec son Dieu. Les destinées de l'homme s'accompliront, si chacun de nous reste fidèle au devoir de ne jamais confondre la crédulité avec la religion, et de ne jamais sacrifier sur l'autel des préjugés, cette liberté sainte que le Christ a donnée au monde afin qu'il fût « rendu libre. » On voit que de pareils sentimens sont dignes d'une ame chrétienne. En général le résumé de miss Martineau est instructif et curieux; instructif à cause des idées nombreuses qu'il renferme en un court espace, curieux à cause d'une méthode originale qui ne ressemble point au travail ardu d'un traité. Ce livre critique vivement, mais sans amertume, et l'Eglise romaine et la vieille orthodoxie

protestante, et on est frappé de voir combien l'auteur, au milieu de tant de négations, professe cependant une foi précise et arrêtée, dont tous les principes ne sont pas les nôtres, mais dont nous admirons la tendance morale et la franche sincérité.

ITALIE PITTORESQUE, ou Tableau historique et descriptif de l'Italie, du Piémont, de la Sardaigne, de la Sicile, de Malte et de la Corse. Cinquante livraisons contenant chacune seize colonnes de texte, et deux feuilles de planches sur acier; prix: 30 centimes la livraison pour Paris, et 40 centimes pour les départemens. Paris, 1834. Amable Costes, éditeur, rue des Beaux-Arts.

Depuis qu'on imprime librement en France, c'est-à-dire depuis vingt ans, il y a eu en librairie ce qu'on a nommé plusieurs *fièvres* très-distinctes. Nous avons vu régner la fièvre des éditions compactes, celle des résumés, celle des réimpressions, enfin aujourd'hui nous avons la fièvre des *pittoresques* à bon marché. Le défaut de la plupart de ces recueils, tels que le *Magasin pittoresque*, le *Musée des familles*, *la Lanterne magique*, etc., etc., est d'être simplement amusans, et de ne contenir qu'un mélange confus d'articles sans suite, et par conséquent sans véritable instruction. Tous ont cependant un prodigieux succès. *L'Italie pittoresque* se distingue très-avantageusement dans ce nouveau mouvement de la librairie. Tandis que l'éditeur nous donne aussi, à un prix extrêmement modique, de bons articles d'hommes d'esprit tels que MM. de Norvins, Nodier, Dumas et autres, et des gravures sur acier d'un fini précieux et d'un effet très-satisfaisant, il nous fournit de plus un véritable voyage raisonné et politique à la fois, sur une terre classique où vivent encore les souvenirs de la grandeur éclipsée et aussi de la gloire récente. Il nous offre le tableau complet d'une nature et d'une civilisation aussi riches du passé que du présent. Cette livraison contient deux belles descriptions du Simplon et de Naples, l'une par M. de Norvins, l'autre par M. E. Legouvé. On y trouve aussi de charmantes vues italiennes. Cet ouvrage est peut-être ce que le nouveau genre a produit de plus instructif et de plus joli en même temps. Nous pensons qu'un grand succès viendra récompenser les soins de l'éditeur.

DES DEVOIRS DES HOMMES, par Silvio Pellico; traduit de l'italien, avec une introduction, par Antoine De Latour. Paris, 1834. Fournier. In-8°. Prix: 7 fr. 50 c.

Ce nouvel ouvrage, de l'auteur de *Mie Prigioni*, est rempli d'une morale pure et sublime, puisée dans les inspirations de la religion chrétienne; cependant nous nous permettrons de douter qu'il obtienne jamais le succès de son aîné. La religion de Pellico est parfois entremêlée de certaines manières de voir qui rencontreront peu d'échos dans le public. Nous citerons, par exemple, le chapitre du célibat. Mais ce ne sont là que de faibles ombres au tableau, qui ne nous empêchent pas de regretter que la librairie ait encore plus nui à la po-

pularité de cette publication, en faisant un gros volume in-8° de ce qui, en italien, ne forme qu'une mince brochure in-12. Quoi qu'il en soit, ce livre sera lu avec beaucoup d'intérêt comme enseignement moral. Le public a déjà bien compris tout ce qu'il y avait de charme et de leçons dans la position d'un homme qui, plongé dans les horreurs d'une captivité sans terme, vint ensuite en tracer le récit sans s'appitoyer sur lui-même et sans maudire ses tyrans. On avait rarement vu un exemple de si haute abnégation. Aussi la simplicité de ce style est devenue, sans le vouloir, une sorte d'artifice littéraire, et peu de livres ont eu autant de succès que ceux du Prisonnier philosophe. Son dernier ouvrage prouve que cette âme, stoïque sans étalage, est avant tout chrétienne, et même qu'il y règne une légère teinte de mysticisme poétique; en général, on ne peut lire sans attendrissement la morale d'un homme qui sut donner un si sublime exemple de résignation et d'oubli.

Les Hommes et les Moeurs aux États-Unis d'Amérique; par le colonel Hamilton; trad. de l'anglais par le comte D. L. C. Paris, Fournier. 1834. 2 vol. in-8°. Prix : 15 fr.

En lisant les divers ouvrages qui ont été publiés depuis deux ou trois ans sur les États-Unis, on ne peut s'empêcher de faire une remarque qui nous a paru assez curieuse; c'est que chaque voyageur semble s'attendre à rencontrer dans ce pays de tout autres hommes qu'en Europe, des espèces d'êtres perfectionnés, supérieurs à notre race, et se trouve fort désappointé en voyant que les Américains sont sujets aux mêmes passions, aux mêmes travers que nous. Alors, irrité de ce désenchantement, il s'en prend à la constitution, à la république, à son président, et médit des uns et des autres, pensant nous prouver ainsi que ce gouvernement-là ne vaut pas mieux que les autres; mais il se trompe, il ne prouve rien sinon que la traversée de l'Océan ne suffit pas pour faire tomber le bandeau du préjugé des yeux de celui qui le porte.

M. le colonel Hamilton ne doit cependant pas être rangé au nombre des détracteurs de la jeune Amérique. Mais quelque justice qu'il rende à l'hospitalité et aux mœurs de ses habitans, il n'en résulte pas moins de la lecture de son livre deux faits qui nous paraissent avancés fort légèrement et que nous croyons devoir relever, car ils nous semblent propres à induire le public en d'étranges erreurs. M. Hamilton pense qu'une république gouvernée par un magistrat électif ne saurait cheminer long-temps sans qu'on y voie éclater la guerre civile, et qu'une religion de l'état est absolument nécessaire pour maintenir l'esprit religieux et former des prêtres instruits. Or, nous le demandons à tous les hommes de bonne foi, depuis cinquante ans que la république des États-Unis existe, quel est l'état monarchique qui n'ait été ébranlé par quelque révolution? N'avons-nous pas vu à la mort d'Alexandre des troubles éclater à Saint-Pétersbourg; n'avons-nous pas été témoins de deux guerres de succession en Espagne et en Portugal? Et dans ce même intervalle, quelles commotions se sont fait ressentir aux États-Unis, république toute nouvelle, et par cela même plus exposée aux commotions intérieures? Quelques troubles passagers sans impor-

tance n'ont jamais inspiré à un Américain la pensée que la patrie fût en péril.

Quant à la prédilection de M. Hamilton pour une religion de l'état, nous ne saurions non plus la partager, du moins pour ce qui concerne l'Amérique. Dans les monarchies catholiques de l'Europe nous ne voyons pas que les prêtres soient plus instruits qu'ailleurs; au contraire rien de plus ignorant que la plupart des curés de campagne, et dans les états protestans, l'Angleterre est une preuve de l'impuissance d'une Eglise officielle pour entretenir l'unité de croyance; car c'est au sein des trois royaumes unis de la Grande-Bretagne qu'ont pris naissance la plupart des sectes dont la présence en Amérique a offusqué M. Hamilton. Au reste, cet auteur se réfute lui-même lorsqu'il fait l'éloge de la tolérance de toutes ces sectes, qui vivent ensemble, et lorsqu'il nous déroule le tableau de la marche de géant de cette république née presque d'hier.

Documens sur le système pénitencier et la prison de Genève; par L. G. Cramer-Audéoud. Genève. Ab. Cherbuliez. 1834. In-8°. Prix: 3 fr.

Ce petit volume renferme des renseignemens très-curieux sur le régime du pénitencier de Genève et sur les résultats qu'a produits cet établissement. L'auteur plaide victorieusement en faveur de ce nouveau système contre les déplorables erremens des vieilles prisons de France et autres contrées de l'Europe, dans lesquelles on a jusqu'ici introduit fort peu d'améliorations à cet égard. Cependant il trouve que trop d'indulgence et de douceur, dans le régime intérieur auquel sont soumis les prisonniers à Genève, détruit en partie l'influence salutaire que doit produire le système pénitenciaire. Il donne des conseils qui nous ont paru fort sages, et démontre fort bien qu'une sévérité bien entendue, ajoutée aux excellentes réformes qu'on a déjà exécutées, donneront à la prison de Genève toute la perfection qu'on peut désirer d'atteindre.

Nouveau Manuel des écoles primaires, moyennes et normales, ou Guide complet des instituteurs et des institutrices; par un membre de l'Université, et revu par M. Matter, inspecteur général des études; orné de figures. Paris, Roret. 1834. Prix: 3 fr.

C'est avec une grande satisfaction que nous annonçons cet excellent et utile *Manuel*, qui devra figurer au nombre des meilleurs de la grande collection de M. Roret. Ce qui donne à ce livre, aussi complet que commode, une véritable importance, c'est que l'instruction populaire va enfin recevoir parmi nous une extension tout-à-fait indispensable, puisque sur le total de nos 38,149 communes, il en est un nombre considérable qui sont privées d'école. L'auteur de ce livre a cherché à embrasser dans ses leçons tous les intérêts et tous les établissemens de l'instruction populaire, depuis la salle d'asile jusqu'à l'école des arts, en joignant toujours aux meilleurs principes l'indica-

tion des meilleures méthodes. Il nous serait difficile même d'indiquer dans une courte analyse l'extrême variété d'objets que ce livre contient en un style clair et parfaitement adapté à la question. Il traite d'abord des diverses espèces d'éducation pédagogique, scientifique, populaire, nationale, privée, morale et religieuse. Il discute les diverses méthodes, depuis celle de Socrate, jusqu'aux méthodes Pestalozzi, Girard et Jacotot; il expose les principes et les avantages divers de l'enseignement individuel, simultané, mutuel et combiné. Il indique les objets des études, dans de nombreux chapitres qui traitent de l'écriture, de la lecture, de la grammaire, du calcul, du dessin, de la géographie, du calendrier, de l'hygiène, de l'histoire naturelle, de la physique, de l'histoire proprement dite, de la musique, etc. Il donne la classification des diverses écoles, celle du hameau, de la petite ville, des écoles du soir et du dimanche, des écoles industrielles, spéciales et normales. Il examine quelle doit être leur organisation, et il indique les moyens d'encouragement, les examens, les peines, les conférences et l'espèce de bibliothèque qui offre le plus d'avantages; le tout, constamment accompagné d'excellens conseils, est terminé par un tableau de la législation de l'enseignement primaire. Telles sont quelques-unes des divisions de ce livre instructif. Nous ne doutons pas qu'il n'opère un bien très-marqué dans la grande question de l'éducation populaire, et que le public ne confirme en tous points les éloges que M. l'inspecteur général Matter a accordés à ce travail consciencieux. Nous devons ajouter que deux grandes planches, fort nettement exécutées, accompagnent ce volume.

TITAN, de Jean-Paul-Frédéric Richter; traduit de l'allemand par Philarète Chasles. Paris, Ledoux. 1834. 2 vol. in-8°. Prix : 15 francs.

M. Chasles a entrepris la tâche difficile, mais louable, de faire apprécier au public français le célèbre Jean-Paul, ce génie chéri des Allemands, dont les ouvrages n'étaient jusqu'ici connus en France que par ouï-dire. Il débute par nous donner son chef-d'œuvre, Titan, roman philosophique d'une haute portée. La traduction nous a paru tout ce qu'elle pouvait être; c'est une tentative hardie, téméraire même; car de tous les écrivains allemands, Jean-Paul est le plus difficile à comprendre, et les Allemands eux-mêmes disent souvent qu'il est inintelligible. Nous doutons que l'essai de M. Chasles obtienne tout le succès qu'il mérite. Le public français veut avant tout comprendre ce qu'il lit, sans peine, sans être obligé de réfléchir sur chaque phrase, sur chaque mot, d'en peser le sens et la portée. Or, la clarté est la chose dont Jean-Paul paraît s'être le moins inquiété; il écrivait pour lui, non pour les autres, et sans cesse il fait allusion à des faits connus de lui seul, souvent le fruit de sa bizarre imagination. Cependant au milieu du dédale inextricable qu'offre parfois son style, jaillissent des milliers d'étincelles brillantes, pensées profondes et ingénieuses, traits admirables d'une sensibilité parfaite, remarques fines et frappantes d'un observateur qui a scruté le cœur humain dans ses replis les plus cachés. C'est une sombre nuée d'orage sillonnée par de fréquens éclairs.

Dans la traduction d'un ouvrage pareil on eût mieux fait, il nous semble, d'élaguer toutes les longueurs germaniques et de ne donner que les fragmens remarquables, d'autant plus que l'intérêt en aurait peu souffert, car Jean-Paul écrivait sans suite et n'épargnait pas les divagations les plus étrangères à son sujet.

Vies et Exploits des voleurs de grands chemins, pirates et brigands anglais, par M. C. Whitehead; traduit par Defauconpret. Paris, Bellizard. 1834. 2 vol. in-8°, fig. 16 fr.

Cet ouvrage est fort intéressant; les aventures qu'il renferme sont bien choisies, et racontées d'une manière frappante, sans longueurs ni répétitions. Dans l'état de pauvreté où se trouve notre littérature, on se jette avec avidité sur tout ce qui sort du genre faux et absurde qui domine depuis si long-temps; aussi *les Vies et Exploits des voleurs* trouveront sans doute un grand nombre de lecteurs. Des vignettes anglaises, exécutées avec un grand soin, sur papier de Chine, ajoutent un mérite de plus à ces deux volumes et en font une des plus jolies publications qui aient été faites en ce genre. La curiosité est vivement excitée par ces tragiques et surprenans récits, et le point de vue moral n'en est pas sans importance; il résulte deux leçons de tous ces frappans exemples; tous ces héros du crime ont misérablement fini, et, ce qui est plus frappant encore, c'est que tous, presque sans exception, ont commencé par des fautes légères qui peu à peu les ont fait arriver aux plus affreux excès.

Vie politique et littéraire de F. Salfi, ancien professeur des Universités de Bréra, de Milan et de Naples, continuateur de l'Histoire littéraire d'Italie de feu Ginguené; par M. A. Renzi. Paris, Fayolle. 1834. Prix: 1 fr. 25 c.

Cette notice mérite d'être lue parce qu'elle fait bien connaître un des caractères littéraires les plus distingués, et un des plus purs patriotes de la moderne Italie. Salfi, dont tous les gens de lettres de Paris ont apprécié l'excellent cœur et l'esprit libéral porté jusqu'au stoïcisme, naquit à Cosenza, en 1759. Il débuta par la poésie, et manifesta bientôt des vues éclairées en opposition avec celles du clergé. Témoin des affreux ravages du fameux tremblement de terre qui bouleversa la Calabre en 1783, et fit périr 60,000 personnes, il se mit à étudier l'homme sous l'influence de ce grand désastre, et publia un livre fort curieux, intitulé: *Essai sur les phénomènes antropologiques relatifs au tremblement de terre*, 1783. Salfi y combattait la superstition; aussi fut-il poursuivi par l'inquisition; il fut délivré par l'intervention de la cour de Naples, dont la protection se changea bientôt en haine violente lorsqu'il montra qu'il partageait les doctrines de la révolution française. Il faut lire dans cette brochure de M. Renzi, les aventures politiques de Salfi, dans la terrible réaction contre l'armée française et contre les patriotes italiens, lorsque, retenu au fond de cale de *la Polacca*, il attendait le supplice où avaient été traînés l'amiral Car-

raciolo, la signora Pimentel et tant d'autres personnes des plus distinguées de l'Italie. Lors de l'organisation du royaume de Naples, Salfi obtint une place de professeur à Bréra, et ensuite à Milan. Les événemens de 1814 et 1815 l'obligèrent de se fixer en France, où il travailla principalement à continuer la grande histoire littéraire d'Italie, dont il a laissé la fin en manuscrit. Il termina son honorable carrière en 1832. On citerait difficilement dans l'histoire de tous les temps un patriote plus constant que Salfi. Aussi nous recommandons à nos lecteurs la brochure où M. Renzi a rendu pleine justice au caractère et au dévouement de son compatriote. Comme Salfi a joué un grand rôle dans presque tous les événemens politiques de la Péninsule, cette notice présente le résumé de l'histoire des révolutions italiennes.

La duchesse de Chateauroux; par Madame Sophie Gay. Paris, Dumont. 1834. 2 vol. in-8°. 15 francs.

Voici un livre dont l'héroïne n'est pas digne de l'auteur. Nous aimions à penser que le temps n'était plus où les maîtresses de rois, représentées comme des victimes pures et sans tache, dévouées au bien public, étaient offertes à l'admiration du public dans des romans mensongers tels que ceux de madame de Genlis, où l'histoire de ce qu'il y a eu de plus honteux dans la monarchie française est caché sous le voile de la piété dévote, de la vertu, des grands sacrifices. Nous nous étions trompés; il faut encore subir l'éloge d'une courtisanne royale. Les *perfections de Louis XV*, et *la passion noble, courageuse, l'air inspiré, l'expression céleste* de madame de Châteauroux, remplissent deux épais volumes que nous n'avons pu parcourir sans une pénible impression, en songeant qu'au milieu de la corruption du présent siècle, on atténue celle des précédens, qu'on pouvait croire avec raison bien morte et bien ensevelie à jamais sous les ruines dont la révolution avait jonché le sol de la patrie. S'il est une vérité aujourd'hui universellement reconnue, c'est que le manteau royal ne cache pas mieux le vice et le déshonneur que les haillons du pauvre.

La Dame noire de Doona, roman historique de sir Maxwel; trad. par Paquis. Paris, Allardin. 1834. 2 vol. in-8°. 15 fr.

La scène de ce roman se passe en Irlande. La Dame Noire est une espèce de gendarme féminin, dont les catastrophes les plus extraordinaires font un chef redouté de tous ses voisins, et qui ne parle que par anathèmes et exécrations. Elle est maîtresse du château de Doona. « Les vagues de l'Océan venaient se briser à ses pieds avec un bruit » sourd et plein d'un charme mystérieux, et l'orbe argenté de la nuit » dansait gaiement sur les eaux lumineuses; » devant ce point de vue, la Dame noire passe les nuits à méditer sur le mariage qu'elle veut faire contracter à une jeune parente avec *O'Connor au Lauve d'Hanag ou à la Main-Rouge*. La jeune personne se refuse à cette alliance, parce que O'Connor est un voleur; mais la Dame Noire se rit de ses scrupules, et lui démontre fort logiquement qu'un tel reproche est une folie de sa part, puisqu'elle, Dame Noire de Doona, surpasse en bri-

gandages tous les voleurs du monde, et s'en fait honneur et gloire. Sur ces entrefaites, « un vaisseau se berçant paresseusement sur les vagues immobiles, » arrive dans le port, chargé de deux proscrits qui viennent renverser tous les projets de la Dame Noire pour son ami *à la Main-Rouge;* il résulte de cet incident une foule de petites intrigues, et tout se termine par des mariages. Voilà le canevas sur lequel l'auteur a brodé, avec de longs détails, de pâles caractères et de fausses couleurs, ce qu'il appelle un roman historique.

DE TOUT UN PEU, tiré des papiers du défunt, et traduit de l'ouvrage allemand, *Tutti frutti*, du prince Pukler-Muskau; par J. Cohen. Paris, Fournier. 1834. 2 vol. in-8°. Prix : 12 fr.

Ce nouvel ouvrage de l'amateur passionné des parcs anglais, justifie assez bien son titre français; car, au total, les deux volumes ne contiennent pas grand'chose. *Une visite aux frères Moraves*, des *extraits* de l'*Album d'un homme inquiet*, quelques esquisses de voyages : voilà tout leur contenu, lesté de plusieurs préfaces, dédicaces, lettres au lecteur, puis d'une post-face dans laquelle le traducteur nous avertit que le prince Pukler Muskau a encore renié ce nouvel ouvrage du défunt, et nous donne une description de la résidence dudit prince. En vérité, on dirait qu'il s'agit d'un homme de génie, d'un nouveau Walter Scott, dont le public a le plus haut intérêt à dévoiler l'anonyme; cependant ni les *Voyages et mémoires*, ni les *Tutti-Frutti* ne nous paraissent des ouvrages assez importans pour faire tant de bruit; il est même des gens qui ont été assez osés pour trouver parfois le prince écrivain d'une longueur quelque peu fatigante. Sans partager entièrement leur avis, nous trouvons qu'il est assez peu important de savoir quel est le véritable auteur, et que ce serait abuser de la patience des lecteurs que les entretenir plus long-temps d'un mystère si frivole. Dans notre siècle, le titre de prince n'ajoute rien au mérite d'un livre; l'auteur qui se cache sous le manteau *du Défunt* n'a donc nul besoin de cette distinction pour faire son chemin dans le public.

VOYAGE en Suisse, en Lombardie et en Piémont, suivi du Tableau résumé des événemens de la Suisse, depuis 1830, et d'un itinéraire; par M. le comte Th. Walsh. Paris, Hivert. 1834. 2 vol. in-8°, fig. Prix : 15 fr.

Après tant de voyageurs qui ont écrit sur la Suisse, il est difficile de dire quelque chose de nouveau sur ce pays. La verve pittoresque des auteurs semble surtout devoir être épuisée, et pour exciter l'intérêt du public un voyage en Suisse devrait maintenant être écrit de manière à faire bien connaître le gouvernement, le commerce et l'industrie des divers cantons, le degré de liberté qui y règne, l'état de l'instruction et la nature du mouvement révolutionnaire qui s'y est opéré depuis 1830, toutes choses ignorées presque totalement dans les contrées même les

plus voisines, et où cependant on pourrait puiser plus d'une leçon et tirer plus d'un argument, surtout en fait d'économie politique.

M. Walsh donne malheureusement trop encore dans le genre descriptif, et il faut passer par l'admiration usée de bien des cascades pour arriver à un fait intéressant; encore ce fait est-il toujours escorté de réflexions qui sentent fort la légitimité et l'ancien régime. On reconnaît à chaque pas l'homme rétrograde qui méprise le commerce, le travail, l'industrie, et regrette hautement les exploits de la chevalerie. Avec un pareil esprit, quelque talent qu'on ait, il est impossible de juger sainement une république et de faire un bon livre sur la Suisse, témoin M. Raoul Rochette, qui a déjà échoué avant M. Walsh, et dont les étranges assertions ont irrité contre lui tous les vrais amis de leur pays. M. Walsh parle de la dernière révolution de Berne, Zurich, Bâle, etc., en termes tout aussi peu mesurés et tout aussi peu raisonnables. Sous ce rapport, son livre ne peut donner que des idées très-fausses, et c'est un bien mauvais service rendu au peuple suisse, en ce moment où, prêt à soutenir une lutte généreuse contre les états despotiques qui l'entourent, il aurait besoin de l'appui moral et de la sympathie de tous les honnêtes gens.

La Renaudie, ou la Conjuration d'Amboise; par Victor Boreau. Paris, Hivert. 1834. 2 vol. in-8°. Prix : 15 fr.

Roman historique qui ne manque pas d'intérêt, quoiqu'il soit en général conduit assez peu habilement. Les Français font trop souvent de l'histoire romanesque en voulant faire des romans historiques; ils prennent des faits pour canevas, et brodent les accessoires de mœurs et d'intrigues, tandis que le maître du genre, Walter Scott, prenait au contraire, pour canevas, les mœurs d'une époque et brodait les faits. Il résulte de cette mauvaise direction qu'on fausse à la fois l'histoire, dont on entremêle les grandes leçons de causes et de résultats romanesques qui n'ont de fondement que dans l'imagination du poète, et le roman, dont le but doit se renfermer dans la peinture des mœurs, dans ces détails de la vie privée d'un peuple qui ne sauraient trouver place dans l'histoire. Cependant, malgré ce défaut, *La Renaudie* est d'une lecture attachante; il nous retrace une de ces époques auxquelles l'esprit revient toujours avec un nouvel intérêt, et l'auteur a su tirer de la conjuration d'Amboise quelques leçons fort justes au sujet des conspirations, dont le peuple est le plus souvent dupe, soit que ses chefs l'abandonnent faute de succès, soit qu'ils l'oublient après le triomphe.

Paris.— Imprimerie d'ÉVERAT, rue du Cadran, n. 16.

PRIX : 4 FR. 50 C. PAR AN;

Et 1 fr. en sus pour les départemens.

Ce journal paraît tous les mois.

BULLETIN LITTÉRAIRE

PUBLIÉ

PAR LA LIBRAIRIE

d'Ab. Cherbuliez et Cie,

A PARIS, RUE DE SEINE-SAINT-GERMAIN, N° 57;

ET A GENÈVE, RUE DE LA CITÉ.

Seconde Année.

N° 7. JUILLET 1834.

ŒUVRES DE HENRI HEINE; REISEBILDER. Paris, Renduel. 1834. 2 vol. in-8°. Prix : 15 fr.

Ces *Tableaux de voyage*, qui ont obtenu en Allemagne un grand succès, et que l'auteur publie aujourd'hui lui-même en français, sont un livre rempli d'esprit et d'originalité, mais qui se refuse à l'analyse. Tout en parcourant les pays et les villes, et en traçant une foule d'observations piquantes que lui suscitent les objets qu'il voit, les peuples qu'il apprend à connaître, M. Heine, ne mettant aucun frein à son imagination, la laisse errer de tout côté dans le domaine de la pensée, et, adoptant toutes les idées gaies ou tristes, sentimentales ou folles qu'elle amène au bout de sa plume, il en résulte que son livre est une espèce de macédoine de l'effet le plus bizarre. Mais hâtons-nous d'ajouter que cette étrangeté n'est pas un simple jeu de style comme on le voit dans quelques-uns de nos écrivains à la mode; ici il y a plus que du style, il y a des pensées, et quelquefois des plus philosophiques. On peut ne point approuver la tendance de cette philosophie qui semble tout

nouvellement sortie de l'école du dix-huitième siècle, qui tient du Diderot et du Voltaire; mais on ne saurait regarder sans un vif intérêt le contraste qu'offre ce mélange de scepticisme et de sentimentalité, ce curieux assemblage de matérialisme et de mysticité allemande.

D'ailleurs il faut se reporter au but que l'auteur s'est proposé : « Ce » livre, nous dit-il dans sa préface, a été, à l'exception de quelques » feuilles, écrit avant la révolution de juillet. A cette époque en Alle- » magne l'oppression politique avait établi un mutisme universel; les » esprits étaient tombés dans une léthargie de désespoir, et l'homme » qui alors osa parler encore, dut se prononcer avec d'autant plus de » passion, qu'il désespérait de la victoire de la liberté, et que le parti » de la prêtrise et de l'aristocratie se déchaînait davantage contre lui. »

Les Allemands, si avancés dans les théories, se trouvent encore fort en arrière des Français dans la pratique des idées de liberté et d'égalité. Il y a beaucoup à faire chez eux pour les amener à aimer la liberté autrement. On comprend alors qu'un esprit satirique, comme celui de M. Heine, s'emporte dans la chaleur de la lutte et se laisse aller au-delà des bornes de la raison. L'ironie est une arme dangereuse, à deux tranchans, qui tourne souvent dans la main de celui qui la tient; mais les terribles coups qu'elle porte sont plus puissans contre l'erreur que tous les argumens du monde; ils frappent la foule, l'impressionnent instantanément, et ouvrent les voies au raisonnement. Il est fâcheux que l'homme ne sache user de rien avec modération. M. Heine n'est que trop sujet à des personnalités haineuses qui déparent ses écrits et leur donnent parfois un caractère passionné d'autant plus à regretter, qu'avec son imagination et son talent d'écrivain, il n'a pas besoin de renverser aucune réputation pour fonder la sienne. Attaquons les principes et laissons les hommes, voilà la devise que devrait adopter notre siècle, qui, plus que tous les autres, a pu se persuader que les hommes ne sont rien et que les principes sont tout, que l'ancien adage : les hommes passent et les choses restent, veut être renversé, et qu'il faut dire : les choses passent et les hommes restent toujours les mêmes, avec leurs passions petites et grandes, quels que soient le parti et les opinions qu'ils embrassent. Travaillons à améliorer l'homme par les institutions, mais ne jugeons pas trop sévèrement les individus qui se laissent corrompre dans un état de choses où tout semble combiné pour les tenter et les séduire. Tant que la morale et la politique se tourneront le dos, probité et diplomatie seront presque inconciliables.

Nous n'avons du reste que des éloges à donner au style des *Reisebilder*. Il est élégant, léger, plein de charme; nulle part on ne sent la traduction. L'auteur a exprimé lui-même ses pensées en français, et elles en ont conservé un tour original qui est d'un grand mérite.

Histoire de la révolution de France; par M. le vicomte Félix de Conny. Paris, Méquignon. 1834. tome Ier, in-8°. Prix : 7 fr. 50 c.

Le nom de l'auteur indique assez dans quel esprit cette histoire peut être écrite; ce n'est donc pas de l'impartialité qu'il faut s'attendre à y trouver; c'est l'expression d'un parti qui fut constamment opposé à toute innovation sociale, et qui rêve encore aujourd'hui la monarchie

de Louis XIV. Mais toutes les opinions sont respectables lorsqu'elles sont le résultat d'une conviction, et l'ouvrage de M. de Conny serait un curieux document pour l'histoire du parti qu'il représente, si le langage de la passion ne s'y faisait sentir à chaque page, et si les faits les plus connus ne s'y trouvaient dénaturés et présentés sous un faux jour. Par exemple, Lafayette était, selon lui, un ambitieux qui voulait s'emparer du gouvernement de la France, et qui, en paraissant s'intéresser à la cour, n'avait d'autre but que de tenir le roi prisonnier pour le livrer plus facilement au parti populaire; la garde nationale n'aspirait qu'à devenir la garde du palais; il l'accuse de tous les crimes qu'elle n'a pu empêcher; il dépeint sans cesse le peuple comme lâche et pusillanime. De semblables assertions dans la bouche d'un historien paraissent bien étranges, surtout après la révolution de juillet, où chacun a pu voir de quel côté était la lâcheté, de quel côté le courage.

LEQUEL DE NOUS EST LE CROYANT? A M. l'abbé de La Mennais; par M. J. Huber. Paris, Ab. Cherbuliez et Comp^e^. 1834; in-8°. Prix : 2 fr.

« Gloire à toi! tu l'as dit; le siècle a son prophète!
» A la voix d'un croyant j'ai relevé la tête....
» Un croyant! dans ces jours incertains, sans ardeur,
» En est-il un encor! Oh, qu'il parle! j'écoute.
» Que ses doux chants d'amour et de sainte ferveur
» Chassent loin de mon cœur la tristesse et le doute!

» Écoute!... Vain espoir!... il a parlé!... Trompeur
» Comme son fanatisme, il sème l'épouvante!
» Prêtre, ta sainte foi n'est qu'une torche ardente;
» Ta charité nous jette une robe sanglante,
» Tu n'espères que le malheur!

Tel est le début de cette pièce où règne beaucoup de verve poétique. M. Huber reproche à l'auteur des *Paroles d'un Croyant*, l'amertume de ses lamentations, la cruauté de ses prédictions; il lui rappelle la charité évangélique, la mission de paix d'un pasteur chrétien; il s'adresse à son cœur et lui dit avec une douce sensibilité :

« Espère donc aussi! Sur tes lèvres brûlantes
» Retiens ces flots amers de haines dévorantes
» Qui voilent ta justice et te cachent le jour;
» Le génie est encor moins divin que l'amour! »

Jusque-là nous n'avons que des éloges à donner à M. Huber; ses conseils sont sages, et ses vers dignes de celui à qui ils s'adressent. C'est un hommage rendu au génie de l'abbé de La Mennais. Mais nous ne saurions approuver de même les reproches violens qui se mêlent à ces conseils, lorsqu'il accuse l'auteur des *Paroles d'un Croyant* de s'ériger en apôtre du système sanguinaire de 93, qu'il l'appelle *un forban en chasuble*, un *Luther jacobin*, *un Robespierre en surplis*, et lui dit que déjà *la sottise l'affuble de nons et de lauriers*. . . .

La sottise et M. de La Mennais n'auront jamais rien de commun

ensemble, et M. Huber a eu tort de prendre à la lettre une foule d'expressions paraboliques, qui doivent se pardonner à l'indignation du poète en présence de toutes les injustices qui blessent ici-bas la morale et l'humanité. Le livre de M. de La Mennais, dont nous sommes bien loin d'approuver la politique, est animé d'un bout à l'autre d'une foi vive, qui n'a dû échapper à aucun de ses lecteurs; il cite et commente avec chaleur toutes les paroles du Christ, qui recommandent la charité, l'amour, l'union fraternelle entre les hommes. Nous ne voyons donc pas comment peut se justifier cette finale du poème de M. Huber :

« Je crois à des vertus, tu ne vois que le vice;
» Je vois un Dieu de paix, toi le Dieu foudroyant;
» Tu crois à ses fureurs, je crois à sa justice :
» Lequel de nous est le croyant? »

Ces antithèses produisent sans doute un effet très-poétique, mais elles reposent sur une erreur; M. de La Mennais est tout aussi croyant que M. Huber, et il a sur lui l'avantage de mieux formuler sa foi.

Histoire de Genève, depuis son origine jusqu'à nos jours; par A. Thourel, de Montpellier. Genève, Ab. Cherbuliez et Comp^e. 1833. 3 vol. in-8°. Prix : 22 fr. 50 c.

Genève, cette petite république, qui, après avoir long-temps lutté avec énergie contre l'usurpation des ducs de Savoie et s'être affranchie de leur domination, devint le centre du protestantisme, le foyer de la réforme, et s'acquit une grande renommée par les hommes remarquables qu'elle produisit, Genève n'a pas encore eu un historien digne d'elle. Son histoire offre cependant un attrait tout particulier; c'est un tableau en miniature de la marche de l'esprit humain dans la voie du progrès, de la lutte persévérante d'un peuple libre contre toutes les entraves qu'on veut lui imposer, contre tous les obstacles que des voisins jaloux lui suscitent. On y retrouve, sur un petit théâtre, toutes les phases d'une grande guerre entre le bon sens populaire et les préjugés. Les traits d'héroïsme n'y manquent pas; le courage civique, le dévouement à la cause sacrée de l'humanité, l'amour de la patrie y eurent de nombreux martyrs. La plume éloquente d'un grand écrivain aurait des pages sublimes à tracer, et cependant il n'existe point encore une bonne histoire de Genève. Ce n'est pas que plusieurs n'aient déjà tenté de combler cette lacune; mais trop rapprochés encore de cette époque de fermentation, où Voltaire comparait spirituellement la petite république à un verre d'eau agitée par des tempêtes, les uns ont été dirigés par un esprit de parti aveugle et passionné; les autres, craignant de ranimer des haines encore mal éteintes, ont pris l'indifférence pour de l'impartialité, et ne nous ont donné que d'insipides gazettes, où les faits sont sèchement entassés sans liaison aucune, sans la moindre réflexion quelque peu philosophique. M. Thourel, étranger au pays, se trouvait placé de manière à éviter également ces deux excès contraires, et en général il a bien réussi. Pourvu d'une foule de documens qui ont été mis à sa disposition, il a su en tirer un excellent parti, et le récit des faits offre dans son ou-

vrage un intérêt bien supérieur à celui de ses devanciers; on ne peut sous ce rapport lui reprocher que quelques légères inexactitudes qui se sont glissées dans la dernière partie de son travail, et qu'un peu moins de précipitation lui aurait sans doute épargnées. Mais dès que M. Thourel ne raconte plus, et que, résumant une époque, il jette un coup d'œil sur ce qui va suivre, nous ne saurions approuver son style déclamatoire qui fatigue par sa monotonie.

Nous aimerions mieux lui voir développer les grandes considérations philosophiques qui semblent devoir s'offrir si naturellement à l'esprit, en présence d'une série de faits si complète, devant la destinée de cette petite nation qui, par ses efforts et son courage, secoua tour à tour toutes les espèces de despotismes, sut maintenir son indépendance contre les foudres de Rome, ainsi que contre les armées de son redoutable ennemi de Savoie, et offre encore aujourd'hui le singulier phénomène d'un coin de terre peu fertile, très-peuplé, et cependant heureux et florissant malgré les murs d'enceinte qu'élèvent tout autour de lui les douanes de ses voisins. Il y avait, ce nous semble, de bonnes leçons d'économie politique à tirer de cet exemple. M. Thourel eût aussi mieux fait d'imiter Zschokke, qui a résumé l'histoire de toute la Suisse en un seul volume. Son livre aurait été lu à l'étranger, et Genève eût gagné à être mieux connue; car bien des préjugés existent contre elle, contre ses mœurs, contre ses institutions, qu'il eût été bon de détruire.

Mon ami Norbert; par M. Mortonval. Paris, A. Dupont. 1834. In-8°. Prix : 7 fr. 50 c.

Roman écrit avec charme et intérêt, qui dépeint simplement des scènes de la vie réelle sans aucune exagération. Norbert est un homme parvenu par ses talens à acquérir une fortune colossale, et, ce qui est plus rare, une bonne renommée. Il n'accumule pas sacs sur sacs pour le seul plaisir d'accumuler, mais son superflu lui sert à répandre le bonheur et la joie autour de lui. Cependant la calomnie et l'envie ne respectent pas la considération dont il était entouré, et quelques-uns de ses amis ayant un jour manifesté le désir de confondre les méchans, et de s'entendre avec lui sur les moyens d'y parvenir, sa femme leur fait pour toute réponse l'histoire de Norbert et de ses rapides succès dans la carrière commerciale, où il débuta, avec une pièce de vingt-quatre francs qu'il avait empruntée, par s'établir dans un chantier avec une petite cantine ambulante. Ce roman-là est l'histoire de bien des hommes de notre temps, et c'est un ingénieux encouragement offert à la jeunesse laborieuse.

Timon Alceste, ou le Misantrope moderne, roman philosophique, par M. Charlemagne; publié par Jules Janin. Paris, Gosselin. 1834. 2 v. in-8°. Prix : 15 fr.

Sous le titre pompeux de roman philosophique, M. Charlemagne nous donne deux épais volumes, où l'esprit est fort délayé. C'est un déluge de paroles au milieu desquelles sont noyées quelques pensées

assez originales. L'auteur analyse les moindres sentimens, les plus légères impressions, pièce à pièce, avec un microscope qui lui permet de pousser fort loin la divisibilité des objets qu'il examine. Son style éblouissant et semé de paillettes étonne et fatigue. Le plus déterminé lecteur aurait peine à lire à haute voix cinquante pages de *Timon-Alceste*. C'est à en perdre haleine et tomber d'épuisement. Et si l'on est péniblement affecté du langage, que dire du fond, où l'on ne découvre que néant, absence totale de principes, de croyances, soit politiques, soit philosophiques, soit religieuses? c'est un jeu de mots continuel, une ironie émoussée, une parodie de Voltaire. Ces sarcasmes ne corrigeront pas les travers de l'époque. En vérité, M. Janin a fait preuve d'un dévouement d'ami en se chargeant de la publication de ce livre, et la préface dont il l'accompagne prouve que le critique le plus impitoyable n'est pas tout-à-fait insensible aux considérations de l'amitié.

CABANIS, ou la Guerre de sept ans, roman historique allemand; par Willbald Alexis. Paris, Gosselin. 1834. 2 vol. in-8°. Prix: 15 francs.

LE LIVRE DES CONTEURS, tome V. Paris, Lequien. 1834. In-8°. Prix: 7 fr. 50 c.

Le premier de ces deux ouvrages se distingue par beaucoup d'intérêt et par la simplicité du style, qualités rares dans les romans du jour. C'est la vie aventureuse d'un jeune homme, qui, chassé de la maison paternelle par la rigueur injuste des anciennes mœurs allemandes, prend parti dans la guerre de sept ans, d'abord pour l'impératrice, ensuite pour Frédéric. Une intrigue assez embrouillée et peu vraisemblable, mais bien conduite, vient compliquer sa destinée; Stéphan, au lieu d'être comme il le pense fils de M. Bohm, l'inspecteur, se trouve l'héritier d'un grand nom et d'une grande fortune, et ces deux circonstances, unies à sa valeur personnelle, le poussent rapidement dans le sentier des honneurs. Il gagne le cœur et la main d'une jeune et belle comtesse, et se voit nommé chambellan du roi de Prusse, dont la grande figure est esquissée avec beaucoup d'originalité, et jette un attrait fort piquant sur tout ce roman. C'est une lecture pleine d'intérêt que nous recommandons au public.

Nous n'en dirons pas autant du Livre des Conteurs, auquel cette comparaison n'est point avantageuse. La plupart des morceaux qu'il renferme sont d'une grande faiblesse.

HISTOIRE DES SUISSES à l'époque de la réformation, par J.-J. Hottinger, traduite en français par L. Vulliémin. 2 v. in-8°.

Cette époque de l'histoire des Suisses, la plus féconde en événemens divers, est la plus mémorable peut-être de leurs annales. Arrivés au plus haut point de leur gloire, les confédé-

rés allaient donner l'exemple de l'indépendance religieuse, comme ils avaient déjà donné l'exemple de l'indépendance politique. Impatiens de secouer le joug de l'autorité, plusieurs d'entre eux, ceux surtout dont les villes florissantes contenaient une foule d'hommes éclairés, accueillirent avec joie les premières lueurs de la réforme. Mais cette révolution religieuse, unie aux intrigues corruptrices des princes qui alors se disputaient l'alliance de la Suisse, devaient bientôt ébranler profondément la confédération; tous les cantons, égaux en courage et en amour de l'indépendance, ne l'étaient pas de même en lumières; tous n'étaient point également préparés à entendre prêcher un christianisme simple et pur, débarrassé des pompes mondaines, dont l'ambition des hommes l'avait depuis si long-temps entouré. La réforme touchait à ce qu'il y a de plus fait pour émouvoir les hommes; elle remuait à la fois les consciences et les intérêts : aussi souleva-t-elle toutes les passions politiques en même temps que tous les sentimens religieux. Elle mit à l'épreuve les hommes et les choses; toutes les classes de la Société se montrèrent sur la scène, le soldat avec ses chefs, le simple maître d'école avec les princes de l'Église, les communes aussi bien que les conseils. Les états divers de la confédération, après avoir vécu long-temps dans une vie commune, se divisèrent, se personnifièrent, et parurent en scène chacun avec son costume et son allure individuelle. On put lire au fond des cœurs et soumettre les hommes à l'analyse.

Ce tableau si attachant, si plein de vie, demandait un peintre habile, car les détails en sont innombrables, et les couleurs en doivent être vigoureuses. Muller, cet historien modèle, avait laissé son chef-d'œuvre inachevé; il ne put arriver à l'époque de la réformation, et jusqu'à présent personne n'avait osé relever sa plume. M. Hottinger, excité par une si noble tâche, mû par un patriotisme sage et éclairé, au risque d'être taxé de témérité, a entrepris de continuer Muller, et un plein succès a couronné ses efforts. Son ouvrage, dont M. Vulliémin nous offre aujourd'hui une traduction élégante et fidèle, est digne, sous tous les rapports, de figurer à côté de son habile devancier. Il respire un amour vrai de la patrie, une religion douce et tolérante, une impartialité digne d'un esprit supérieur, qui poursuit le mal partout où il se trouve, et loue avec chaleur le bien, quels qu'en soient les auteurs, sans aucun esprit de parti, ne se laissant guider que par les principes éternels de la morale et de la justice. On y lit surtout avec un puissant intérêt tout ce qui a rapport à Zwingle, ce réformateur dont la religion était

si éclairée, et celui peut-être qui sut le mieux s'élever au-dessus de la barbarie de son siècle, et se faire tout à tous.

« Zwingle jouissait d'une popularité qui lui fut d'un grand » secours dans l'exercice de son ministère. Préservé par sa qua- » lité de fils d'un paysan des prétentions de l'esprit de caste, il » s'associait de cœur aux plaisirs du pauvre comme à ceux du » riche, et s'asseyait à la table de l'un et de l'autre, non en » ami de la bonne chère, mais en homme qui cherchait l'occa- » sion de converser. Tout homme droit de cœur, fût-il le der- » nier du peuple, se trouvait à son aise avec lui. La bienfai- » sance de Zwingle était sans ostentation. Il fut particulièrement » un père pour les hommes que poursuivait un faux zèle et » qu'attaquait la haine des prêtres. Prompt à discerner les ger- » mes de talent, il leur prêtait un généreux appui, et vit bien- » tôt se former autour de sa personne un cercle d'amis éclairés » et résolus, qui furent son bras dans l'œuvre de la réforme. »

Lui-même possédait l'art de persuader. Son éloquence était claire et logique; point d'abstraites dissertations, point de nua- geuses images ni de phrases harmonieusement cadencées. Son langage était populaire et sans art, ses instructions simples et sans prétention à l'effet.

« Ni les personnes qui demandaient à la religion de les ber- cer d'impressions douces et molles, ni celles qui requéraient des miracles de la grâce assez puissans pour les calmer dans tous leurs égaremens, ne sortaient édifiés par ses discours : c'est qu'il parlait au cœur par la raison, qu'il sollicitait à l'exa- men de soi-même et à de constans efforts, et que, bien moins soigneux de plaire à ses auditeurs que de leur donner l'éveil, il les entraînait dans le pénible sentier de ses propres études et de ses expériences. Il animait ainsi les ames au combat de la foi en leur montrant en Dieu le conseil, l'appui, la force et la rédemption. »

« Voyez, » disait-il, « si sur cette mer orageuse des destins » nous avons une autre ressource que de regarder à la Provi- » dence de Dieu. Cette Providence a une voix et elle parle au » cœur de l'homme fait pour la comprendre : crois-moi, lui » dit-elle, rien ne se fait au hasard; tout arrive par mon ordre; » il ne saurait en être autrement. Courage donc, dans l'attente » du magnifique triomphe qui se prépare! Tu n'y rencontreras » pas, il est vrai, une multitude prête à applaudir à toute action » sanglante; c'est l'assemblée des bienheureux. Là sont tous les » justes, les sages, les héros, les hommes pieux; il n'en est ou- » blié aucun de tous ceux qui ont habité la terre depuis qu'elle

» a été créée. Dans cette glorieuse société, on n'appelle plus la » jactance bravoure, l'hypocrisie religion, le babil savoir, la » vaine éloquence sagesse; on n'y fait plus échange de men- » songes, car il n'entre que ceux dont la vertu a été éprouvée » et reconnue sincère; et le juge qui prononce est celui que per- » sonne n'abuse, comme il ne saurait tromper personne. »

Zwingle, toujours le premier à répondre à l'appel de la vérité et de la liberté, mourut sur le champ de bataille. Étrange destinée! Dans l'œuvre de la réforme, le plus doux des ouvriers fut celui qui porta l'épée, le plus puissant ne fut que le précurseur du triomphe, et le plus violent, le plus âpre, fut le législateur pacifique qui fonda l'Église protestante. Qui pourrait sonder les voies mystérieuses de la Providence!

MUSÉE RELIGIEUX, ou Choix des plus beaux tableaux des peintres les plus célèbres, gravés à l'eau-forte sur acier, par Reveil; recueillis, mis en ordre et accompagnés de notices historiques, par un ecclésiastique du clergé de Paris. Paris, Hivert, 1834. 4 volumes petit in-8°, ornés de 300 gravures. Prix : 15 fr.

Cette jolie collection, extraite du grand Musée publié par Audot, renferme des gravures exécutées au trait seulement, mais parfaitement bien faites, de tous les tableaux religieux qui firent autrefois partie du Musée-Napoléon. Elle est divisée en cent livraisons, à 15 centimes chacune, qui paraissent toutes les semaines. On ne peut qu'approuver et encourager une semblable entreprise, qui aura pour résultat de populariser le goût des arts dans leur plus noble direction, c'est-à-dire sous le point de vue moral et religieux. Nous regrettons seulement qu'on ne se soit pas contenté, dans la plupart des notices, d'ajouter aux instructions artistiques le passage des saintes Écritures auquel le tableau a rapport; car en général le style nous a paru très-faible et peu d'accord avec la noblesse des sujets; et l'occasion était si heureuse de mettre les sublimes paroles des livres sacrés sous les yeux d'une foule de lecteurs!

ELGIVE DE BAUMGARTEN, ou Deux journées dans les Alpes, en 1307; scènes tirées de quelques chroniques suisses; par F. C. Paris. Chaumerot 1833. In-8°.

Petit poème, dont le sujet est la glorieuse révolution qui délivra la Suisse du joug de l'Autriche. Sous le nom d'Elgive, l'auteur a pris pour héroïne une jeune fille suisse, amante de l'un des conjurés, qui, en introduisant la nuit ce jeune homme

» langues du Nord au contraire se ressentirent de l'énergie et » de l'austérité d'un climat rigoureux. Elles s'unirent dans leur » vocabulation crue et heurtée au cri des sapins qui se rom- » pent, aux bondissements retentissants des rocs qui croulent et » au fracas des cataractes qui tombent. Il n'y a par conséquent » point de langue primitive et innée pour l'espèce humaine, » mais autant d'aptitudes innées à la composition d'une langue, » et de langues plus ou moins diverses entre elles, qu'il y aura de » sociétés autochtones, c'est-à-dire attachées à un sol particulier. »

On verra par cette citation que l'auteur est partisan de la vieille orthographe; en effet, il déclare que Voltaire n'y entendait rien, et prononce anathème contre ce qu'il appelle *l'orthographe absurde de la presse moderne*. Ceci nous a paru être une discussion assez puérile, et l'opinion de M. Nodier est quelque peu entachée de cet esprit antirévolutionnaire qui ressort dans plusieurs de ses ouvrages. Nous préférons le chapitre où il traite de la manie du néologisme grec, qui s'est emparée de tous nos faiseurs de nomenclatures, et qui fait de l'histoire naturelle une langue étrange et barbare d'autant plus difficile à apprendre qu'elle ne rime avec rien de ce qui nous entoure depuis notre enfance. M. Nodier traite aussi très-sévèrement la langue et la poésie françaises, contre lesquelles il prononce un arrêt de mort qui, nous l'espérons, ne demeurera pas sans appel. Enfin, il termine son livre en concluant que le genre humain n'en est encore qu'à l'A, B, C. Grand merci, monsieur Nodier; mais la conclusion n'est pas nouvelle, et il eût mieux valu nous dire par quels moyens on pourrait faire marcher ce pauvre monde social auquel votre livre, quoique fort intéressant, ne fera probablement pas faire un seul petit pas en avant.

MARIE DE MÉDICIS, Histoire du règne de Louis XIII, d'après des manuscrits inédits du cardinal de Richelieu et d'un bénédictin; par Lottin de Laval. 2 vol. in-8°. 15 fr.

« Au milieu des réactions littéraires, » ainsi débute l'auteur, « quand une nouvelle ère commence, chacun est jaloux d'ap- » porter sa pierre pour l'édification de l'œuvre. » C'est donc comme pierre que nous devons examiner ces deux volumes, et l'auteur a vraiment bien fait de nous tirer ainsi d'embarras, car nous n'aurions su définir si c'était un roman ou une histoire. Comme pierre donc, il nous semble que c'est un grès bien tendre dont le choc de l'acier ne fait jaillir aucune étin-

celle et qui ne donnera pas une base bien solide à l'œuvre qu'on édifiera sur elle. Il y a de l'intérêt, parce que le récit de pareils événemens ne saurait jamais en être tout-à-fait dénué; mais il y a fort peu de vérité et d'originalité dans les peintures de mœurs; elles sont faibles et pâles. L'auteur, qui reproche à Scott un seul défaut, *c'est celui qui le porta à s'éloigner de l'époque en faussant trop l'histoire*, aurait dû songer qu'avant de critiquer un tel maître il fallait au moins l'égaler si ce n'est le surpasser. Walter Scott n'a d'ailleurs jamais montré d'autre prétention que d'écrire des romans, et certes les admirables tableaux de mœurs qu'il a tracés sont beaucoup plus historiques que les histoires dialoguées de nos auteurs français, qui oublient trop souvent que la chronologie et les faits de la vie publique appartiennent à l'histoire proprement dite, à laquelle le roman ne doit emprunter que les détails de la vie privée.

LA FILLE D'UN OUVRIER, par Eugène de Massy. Paris. 1834. 2 vol. in-8°. Prix : 15 fr.

Ce roman, dont le sujet semblait cependant prêter beaucoup à l'intérêt, n'est rien moins qu'intéressant, parce que l'auteur, au lieu de peindre la nature telle qu'elle est avec simplicité et vérité, ne nous a donné que des scènes forcées, des mœurs qui n'existent pas, décrites dans un style qu'il serait à désirer qui n'existât pas non plus. On dirait vraiment que la plupart de nos romanciers n'ont jamais vu et étudié la nature qu'à l'Opéra ou au Vaudeville. Tous leurs paysages sont de carton, leurs sentimens de pure convention et leurs personnages fardés jusqu'au bout des doigts.

HISTOIRE DE LA PEINTURE ITALIENNE, depuis Prométhée jusqu'à nos jours; par E Huard, de l'Ile-Bourbon; Paris. Delaunay. 1834. in-8°. Prix : 7 fr. 50 c.

M. Huard est un amateur passionné de peinture et un zélé prôneur de l'école italienne au détriment de toutes les autres. Animé d'une noble indignation contre l'indifférence de l'époque pour les chefs-d'œuvre des grands-maîtres italiens, il s'est imposé la tâche de réveiller le goût du sublime et du grandiose. Le but de son livre est, dit-il, « de mettre au jour, avec les » plus grands détails, la vie de tous les peintres qui ont illustré » l'Italie, et de faire voir les qualités éminentes de tous les hom- » mes qui se sont élevés au-dessus des autres hommes par leur

» science profonde, et qui se sont immortalisés par des ouvrages » comparables à ce que l'antique a produit de plus beau. »

Jusqu'ici c'est fort bien, et nous ne saurions qu'approuver un semblable projet. Mais dans son amour de la peinture italienne, l'auteur se laisse emporter souvent par un zèle aveugle qui le rend injuste surtout envers les peintres hollandais, qu'il traite avec une sorte de mépris, et le fait déraisonner dans les moyens qu'il propose pour rendre aux arts tout leur lustre et toute leur dignité. Il voudrait, par exemple, que les riches seulement eussent le droit de peindre, afin que la peinture ne fût pas un métier. Or, chacun sait que si le seizième et le dix-septième siècles ont vu de grands peintres, c'est justement parce qu'alors la peinture était un excellent métier, fort bien payé, auquel s'adonnait une foule innombrable d'artistes, entre lesquels, ceux-là seulement qui avaient un talent réel sont venus jusqu'à nous. Le génie et la richesse peuvent se rencontrer, mais ils ne naissent guère ensemble, et c'est le plus souvent le premier qui enfante l'autre. Il voudrait encore que le roi des Français, car c'est sur ce prince que reposent toutes ses espérances pour le salut de l'art, eût toujours un triomphe prêt pour le génie, parce qu'alors, dit-il, le génie ne tardera pas à paraître, et nous verrons bientôt des Boileau, des Racine, des Lebrun, des Mignard, etc., etc. Nous pensons aussi que sans doute le roi des Français, ami des arts et connaisseur lui-même en fait de peinture, pourra donner un nouvel essor et contribuer à faire prospérer les lettres et les arts; mais nous espérons que ce ne sera pas en suivant les recettes de M. Huard. Du reste, cette *Histoire de la peinture*, quoique écrite d'une manière fort négligée et incorrecte, offre une lecture intéressante et renferme une foule de détails curieux sur la vie des peintres italiens. Elle se termine par une courte notice sur tous les directeurs de l'école française à Rome, depuis la fondation de cette école jusqu'à présent.

LES OUVRIERS LYONNAIS EN 1834, esquisses historiques; par Adolphe Sala, ancien officier de la garde-royale. Paris, Hivert, 1834. In-8°. Prix : 3 fr.

Cette brochure, dont l'auteur, témoin des événemens de Lyon, fut arrêté quelques jours après, puis relâché parce qu'il n'y avait aucune charge contre lui, contient un récit fort intéressant de cette triste affaire. Les opinions de M. Sala sont celles d'un légitimiste; mais si la tendance de son esprit n'est

pas approuvée de tous les partis, du moins on lira sa brochure, et la curiosité sera vivement piquée par la foule de détails et les documens curieux qu'elle renferme. Nous citerons entre autres le *Journal d'un ouvrier de la Croix-Rousse, président d'une société patriotique*, le *Bulletin d'une barricade*, et la *Dénonciation au roi des Français par M. Lauvergnat.*

A mesure que la catastrophe s'éloigne de nous, les passions se calment, les esprits s'éclairent, et il est à souhaiter, pour en éviter le retour, que chacun, confessant ses torts, mette tous ses efforts à chercher le moyen de les réparer. Un système conciliateur, une administration favorisant sagement les progrès de l'industrie, pourront seuls y pourvoir. Les récriminations de partis ne servent qu'à compliquer la question, et sous ce rapport nous aurions bien quelques reproches à faire à M. Sala, mais ses opinions n'influant point sur le récit des faits, qui nous a semblé assez impartial, le lecteur sera parfaitement placé pour juger lui-même les conséquences qu'il en tire.

L'ITALIE, la Sicile, les Iles Eoliennes, l'Ile d'Elbe, la Sardaigne, Malte, l'Ile de Calypso, etc., d'après les inspirations, les recherches et les travaux de MM. de Châteaubriand, Lamartine, Raoul Rochette, etc., etc.; par M. Saint-Germain Leduc; sites, monumens, scènes et costumes, d'après H. Vernet, Granet, Isabey, Pinelli, Ferrari, etc., etc.; recueillis et publiés par Audot père. Paris, Audot fils. 1834. 7 vol. in-4°, paraissant par livraisons d'une feuille et deux jolies gravures. Prix de la livraison, 40 centimes en noir, et coloriée, 1 fr. 25 centimes.

Cet ouvrage, dont il a déjà paru six livraisons, promet d'être, sous tous les rapports, une des plus belles publications qui se fassent en ce moment. Il se distingue au milieu de la foule par un texte rédigé avec talent et intérêt, par des gravures exécutées avec une exactitude et une perfection qui le mettent au-dessus de toute rivalité avec les autres entreprises du même genre. Adoptant la forme de voyage comme la plus favorable à son but, et profitant habilement des travaux de ses devanciers, l'auteur a su réunir la minutieuse science de M. Valery aux poétiques descriptions des Byron, des Châteaubriand, des Lamartine; les récits amusans, les souvenirs et les anecdotes aux savantes recherches de l'histoire. Son livre, en un mot, aura non-seulement le mérite d'être à bon marché, mais encore celui d'être bon, ce qui est beaucoup plus rare de nos jours. Ce sera un excellent guide pour conduire les voyageurs, et un voyage plein d'intérêt pour consoler ceux à qui la fortune a refusé les

moyens d'aller visiter la belle Italie. Sans sortir de leur cabinet ils apprendront à la connaître, ils passeront en revue tous ses chefs-d'œuvre. Les nombreuses et jolies planches dont M. Audot enrichit cette publication en font d'ailleurs un vrai musée italien. Il a recueilli à grands frais presque tous les trésors de gravures qui existent sur cette riche contrée, et, par une spéculation ingénieuse, il en fera jouir le public français au prix le plus modique.

On ne saurait trop encourager des entreprises ainsi conçues, qui ne peuvent avoir pour résultat que le double avantage de disséminer dans toutes les classes de la société le goût des arts et celui de l'instruction, deux puissans moyens de civilisation. Tout ce qui tend à augmenter le bien-être général, en faisant disparaître les contrastes choquans du luxe et de la misère, à produire, autant qu'il est possible, l'égalité des jouissances intellectuelles, et à réduire toujours davantage l'empire de l'ignorance et de la superstition, doit être accueilli avec faveur par tous les hommes éclairés. Ce n'est qu'en entrant franchement et vigoureusement dans cette voie calme du progrès qu'on parviendra à empêcher le retour de ces secousses révolutionnaires, qui ébranlent la société pour la pousser en avant, et menacent toujours de la replonger dans la barbarie.

M. Audot avait déjà donné, il y a quelques années, le premier exemple des souscriptions à bon marché, en publiant une jolie collection des tableaux du Musée-Napoléon, gravés au trait.

HISTOIRE DE RUSSIE, d'après les chroniques nationales; par Louis Paris. Paris, 1834. In-12. Prix : 3 fr. 50 c.

Voilà un titre bien ambitieux pour un petit volume in-12; mais ce n'est probablement pas l'auteur qui l'a voulu ainsi, car dans son avant-propos il nous prévient que ce n'est qu'un court résumé destiné à l'instruction de la jeunesse et *rédigé dans un esprit d'impartialité, dégagé même de toute influence et couleur politique*. C'est sans doute par esprit d'impartialité que M. Paris représente Nicolas comme un partisan de l'émancipation du peuple, et ne dit pas un mot de la manière dont il traite la Pologne.

Paris.— Imprimerie d'ÉVERAT, rue du Cadran, n. 16.

PRIX : 4 FR. 50 C. PAR AN;

Et 1 fr. en sus pour les départemens.

Ce journal paraît tous les mois.

BULLETIN LITTÉRAIRE

PUBLIÉ

PAR LA LIBRAIRIE

d'Ab. Cherbuliez et Cie,

A PARIS, RUE DE SEINE-SAINT-GERMAIN, N° 57;

ET A GENÈVE, RUE DE LA CITÉ.

Seconde Année.

N° 8. AOUT 1834.

LES MŒURS, Contes et Nouvelles; par Victor Ducange. Paris, Lecointe et Pougin. 1834. 2 vol. in-12. Prix : 6 fr.

Les sept petits contes que renferment ces deux volumes nous ont paru répondre fort peu au titre, et à la préface qui développe les idées de l'auteur au sujet des mœurs. Les tableaux qu'il nous offre sont chargés de couleurs fausses, qui déguisent tout-à-fait la nature. M. Ducange a souvent été plus heureusement inspiré que cela, et il eût mieux fait de ne pas livrer à la presse de si faibles fragmens. Pour justifier notre critique, nous citerons le premier de ces contes, intitulé *Sophie, ou la dot de ce temps-là.*

Adolphe, jeune orphelin, riche, et neveu d'un oncle encore plus riche, qui n'a d'autre désir que de le voir marié pour lui donner d'avance la moitié de son bien, est surpris par un orage

et va se réfugier dans une maison qui s'offre à lui. Il frappe à la porte; c'était de grand matin, rue d'Enfer; on le prend pour la laitière; une jolie jeune fille en corset vient lui ouvrir, rougit en voyant sa méprise; il implore l'hospitalité, elle l'introduit auprès de son père, et s'enfuit en cherchant à remettre son fichu que le vent avait fait voler. Si cette scène se passait dans un village retiré, loin du tumulte des villes, elle serait, quoique romanesque, assez vraie; mais à Paris, rue d'Enfer! ô monsieur Ducange, quand vous est-il arrivé d'aller ainsi, à l'heure où l'on attend les laitières, réclamer l'hospitalité chez les premiers venus, au risque de passer pour un intrus et pis encore? Poursuivons. Le père de la jeune fille est un vieux militaire, il n'y a là rien d'impossible; il a une jambe de bois, accident commun aux invalides; mais ce qui nous passe, c'est que le jeune Adolphe, en voyant cette jambe de bois, sent couler ses larmes. Voilà une sensibilité bien extraordinaire dans un homme, et nous croyons sans doute que M. Victor Ducange aura pris pour des larmes la pluie qui dégouttait de son chapeau. Tout le reste de ce conte et ceux qui le suivent sont dans le même genre. Voilà des mœurs bien étranges, pour ce pays-ci surtout.

GUIDE PITTORESQUE aux eaux d'Aix, en Savoie, contenant deux cartes et quinze vues lithographiées. Paris, 1834. In-8°. 6 fr.

Joli volume, utile aux voyageurs qui vont visiter la Savoie, ainsi qu'aux malades qui veulent essayer de ses eaux minérales. Les lithographies qu'il renferme sont charmantes, et ne peuvent que donner l'idée la plus avantageuse de cette contrée. Nous reprocherons seulement au style d'être trop prétentieux. Les auteurs d'itinéraires, de guides, conducteurs, etc., devraient bien se pénétrer de l'idée que plus leurs descriptions sont simples, meilleures elles sont.

LE TOURISTE, histoire, voyages et scènes intimes; par le baron de Mortemart-Boisse. Paris, Vimont. 1834. In-8°. Prix : 7 fr. 50 c.

Ce volume renferme plusieurs morceaux sur l'Autriche, écrits pendant la campagne de 1809, et précédés d'une préface de M. Eugène Sue, qui en fait un éloge outré. Cette préface nuira plus qu'elle ne servira au livre de M. de Mortemart; car après cette brillante apologie, le lecteur se verra fort désappointé de ne trouver que de légères esquisses, parfois intéres-

santes sans doute, mais parfois aussi assez insignifiantes, comme dans les chapitres intitulés : *Résultats incomplets, Largesses, Cantonnement*, etc. ; il s'irritera surtout contre un éditeur qui ose lui donner un volume de 336 pages, dont 100 sont blanches et 48 consacrées à des notes, pour la plupart, assez inutiles. Du reste, M. de Mortemart est un grand admirateur du despote qui sut si long-temps éblouir la France et lui faire oublier la liberté à force de victoires ; il loue la bonhomie allemande, peint les femmes à la manière de Balzac, dont il paraît être un des adeptes, cite des chansons allemandes, en allemand, et n'écrit pas un chapitre de dix lignes sans y mettre au moins deux ou trois épigraphes tirées de toutes les célébrités contemporaines. C'est une méthode ingénieuse récemment découverte par nos modernes littérateurs pour se faire *mousser* les uns les autres.

MONSIEUR DE TALLEYRAND, 4 volumes in-8°. Prix : 30 francs.

On ne saurait accueillir qu'avec la plus grande défiance toute biographie d'un homme encore vivant, et surtout celle de M. de Talleyrand, qui est peut-être le personnage historique de l'époque le plus difficile à connaître et à juger. Ses mémoires, s'il les publie jamais, seront d'un haut intérêt, et pourront donner la clef de maintes énigmes jusqu'ici insolubles ; mais sans ce secours la postérité elle-même aura grand'peine à connaître M. de Talleyrand, et à expliquer la conduite de toute sa vie. L'ouvrage que nous annonçons aujourd'hui, et dont les deux premiers volumes sont publiés, nous a paru, malgré son épigraphe : *Ni pamphlet, ni panégyrique*, tenir du pamphlet plus que de l'histoire. Il est rempli d'anecdotes scandaleuses sur la jeunesse de son héros, et présente les faits et les hommes de la révolution sous une couleur fortement empreinte de partialité. Cependant on y trouve des détails assez curieux. Reste à savoir jusqu'à quel point ils sont authentiques ; la plupart ne s'appuient que sur ce que dit la chronique, et c'est une singulière autorité pour écrire l'histoire.

TUNIS, Nouvelles africaines ; par J.-L. Lugan. Paris, Biais et Riant. 1834. In-8°. Prix : 7 fr. 50 c.

Nos faiseurs de romans exploitent à l'envi l'Afrique depuis quelque temps, d'une telle façon qu'on en est presque réduit à désirer une nouvelle conquête qui fasse oublier Alger. Ces

contes français, revêtus de turbans et de cafetans; ces Turcs animés de sentimens à la française, n'offrent souvent qu'une ridicule mascarade sans intérêt comme sans vérité. Le volume que nous annonçons aujourd'hui nous paraît cependant se distinguer de la foule par un style mieux approprié au sujet et une connaissance plus réelle de la contrée. Mais nous n'en dirons pas moins à l'auteur : Si vous voulez nous amuser, racontez-nous simplement, et sans fiction, ce que vous savez de ces mœurs, si différentes des nôtres et si peu connues encore; allez en Afrique, observez le peuple, mêlez-vous à la foule, étudiez sa vie, et venez ensuite nous faire part de ce que vous aurez vu et entendu. Mais, nous vous en conjurons, plus de nouvelles africaines, autrement vous nous forcerez, en désespoir de cause, à renier la gloire de nos armées et à nous écrier : « Qui nous délivrera d'Alger, terre maudite, qui mange notre argent, tue nos soldats, et pour toute compensation nous envoie des lions, et des contes, non à dormir, mais à bâiller debout.

CELUI QU'ON AIME, par Auguste Ricard. Paris, 1834. 4 vol. in-12. Prix : 12 fr.

Mœurs de grisettes et de mauvais sujets, dans un style à pointes, où la critique, soit politique, soit littéraire, est entremêlée avec des commérages de femmes et les plates conversations de fashionables faubouriens.

MIGNONNE, imité de l'allemand; par madame Elize Voyart. Paris, 1834. 2 vol. in-8°. Prix : 15 fr.

Roman écrit avec beaucoup de simplicité, et renfermant diverses légendes allemandes d'un intérêt assez piquant et original. Les conteurs allemands sont les maîtres du genre, et madame Élise Voyart paraît s'être fort heureusement inspirée à leur école. Au lieu de puiser, comme tant d'autres, dans l'arsenal du genre terrible et forcené, et de fonder son espoir de succès sur l'empire des émotions fortes, elle nous donne des récits naïfs de scènes de la vie habituelle, tracés avec un grand charme et beaucoup de vérité. On peut citer plusieurs de ses ouvrages comme occupant une place fort distinguée dans les publications du jour. Entre autres, nous rappellerons la collection de petits romans et contes allemands qu'elle publia il y a quelques années, et qui forme l'un des plus jolis recueils de ce

genre. Madame Voyart s'est aussi essayée dans la composition du roman, et a obtenu un égal succès; mais cependant nous préférons encore à ses propres conceptions celles qu'elle sait si bien emprunter des Allemands.

AYESHA THE MAID OF KARS, BY J. MORIER, *author of Zohrab*, etc. Paris, 1834. 1 vol. in-8°. Prix 5 fr.

Roman plein d'intérêt et de charme, dont la scène se passe en Orient. Ayesha est une jeune Anglaise née en Turquie, et enlevée à ses parens, à l'âge d'un an, par sa nourrice turque, qui, frappée de sa beauté, se propose de l'élever pour en faire l'ornement de quelque harem. Lord Osmond, dans un voyage qu'il fait en Orient, rencontre cette jeune fille et en devient éperdument amoureux. Il affronte les plus grands périls pour s'introduire auprès d'elle et lui faire partager son amour. Enfin, après bien des vicissitudes, il revient en Angleterre, désespéré du non-succès de cette passion qui s'est emparée de lui avec tant de force qu'elle fait le malheur de sa vie. Mais bientôt, rendant visite à un ami, il revoit son Ayesha, qui se trouve être la fille de cet ami, et que son frère, après avoir reçu les aveux de la nourrice mourante, à Constantinople, a enlevée au moment où on allait la faire entrer au sérail du Grand-Seigneur. Cette intrigue a peu de vraisemblance et n'est certes pas neuve. Mais les détails rachètent ce défaut. Les mœurs turques et leur originalité piquent vivement la curiosité du lecteur, et le tiennent en haleine jusqu'à la fin en cachant à ses yeux l'imperfection de la trame.

LE JUSTICIER DU ROI, an 1539; par V.-G. de la Madeleine. Paris, 1834. 2 vol. in-8°. Prix : 15 fr.

Nous ne savons si l'auteur de cet ouvrage a prétendu nous donner un roman; mais ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'il a fait, dans ses deux gros volumes, une véritable monographie, singulièrement dégoûtante, de l'une des plus hideuses maladies qui existent, de celle qui fit tant de ravages en France sous le règne de François Ier, et dont ce prince lui-même fut la victime. M. de la Madeleine adresse, dans sa préface, un mot de justification *aux moralistes rébarbatifs que pourrait effrayer le sujet de ce livre.* En effet, nous le lui accorderons volontiers; les tableaux qu'il trace n'ont rien de cette licence dan-

gereuse qui se pare de fleurs et de charmes seduisans; c'est du cynisme le plus cynique qui se puisse imaginer; c'est Diogène sans son tonneau, Diogène tout nu. S'il est des gens qui trouvent du plaisir à lire les registres d'une salle d'hôpital, ou qui ne craignent pas de prendre le dégoût de la vie et des hommes en examinant de trop près l'état d'abjection dans lequel la misère et la débauche peuvent plonger l'humanité, ils trouveront, dans le *Justicier du roi*, de quoi satisfaire amplement leur bizarre fantaisie. Mais avec de semblables productions, la littérature et le goût n'eurent jamais rien à démêler.

HENRI FAREL, roman alsacien, par Louis Lavater. Paris, 1834. 2 vol. in-8°. Prix : 15 fr.

L'auteur de ce roman a eu l'intention de peindre quelques traits de l'inquiétude morale qui agite les esprits dans notre époque, d'offrir un tableau des tristes résultats pratiques qu'entraîne souvent après lui l'ordre social imparfait dans lequel nous vivons. Il regarde notre temps comme une transition pénible qui conduira l'humanité à un avenir que nul ne peut encore deviner, et il s'écrie :

« Malheur à qui vit aux époques de transition et qui se sent » emporté, pauvre feuille d'automne, dans ces vastes forêts, » où le vent du doute gémit seul dans les branches dépouillées, » où le ciel n'a plus de clarté, et déverse sur la terre un givre » glacial. Et qu'il ferait beau de revoir le printemps, lorsque » ces arbres nus auront repris leur parure touffue, et que le » chant des oiseaux s'élèvera d'un dôme de verdure vers le » dôme éclairci du ciel!

» Mais ces temps heureux, peut-être que nous ne sommes » point destinés à les voir. Les métamorphoses morales s'opè- » rent insensiblement avec lenteur; les révolutions matérielles » ont seules le triste privilége de la tragédie classique, l'unité » de temps; des trônes s'écroulent, et des villes s'engloutis- » sent dans les vingt-quatre heures; il faut des années pour les » relever. »

Après ce pompeux préambule, le récit commence; la scène se passe en Suisse : un jeune Henri Farel se marie, malgré les avertissemens de son père, avec une demoiselle dont le caractère s'accordait si peu avec le sien, qu'il en est bientôt dégoûté. Il la quitte pour voyager quelque temps en Alsace, où il rencontre un fabricant auprès duquel il se fixe comme associé,

enchanté d'avoir un prétexte de vivre loin de sa femme. Ce fabricant, vieillard méprisable, a aussi une femme, jeune et jolie, dont les grâces charmantes et l'esprit cultivé captivent bientôt Henri. Voilà le canevas sur lequel roulent ces deux volumes. La jalousie de la femme de Henri; les caprices de celle du fabricant, les vices de celui-ci et l'intervention officieuse de la ferveur piétiste, suscitent les incidens. C'était sans doute une heureuse idée de prendre ainsi un intérieur de famille simple et vrai, et de s'en servir comme d'un texte pour développer tout naturellement les désordres et les malheurs de l'état social, pour surprendre au fond des cœurs ce sentiment inquiet, ce doute angoissant qui est le trait caractéristique de l'époque, et qui influe sur toutes les relations de la vie, soit extérieure, soit intime. Mais malheureusement M. L. Lavater ne semble pas connaître assez bien le monde pour accomplir une pareille tâche, et, plus malheureusement encore, il ne connaît pas assez sa langue ni l'art d'écrire pour intéresser le lecteur. Les caractères de ses personnages sont ébauchés d'une main malhabile; on dirait une esquisse d'écolier, où les clairs sont trop pâles, les obscurs trop noirs; son style est rude, rempli de tournures inusitées, peu gracieuses; enfin, son récit traîne, et des longueurs interminables tuent l'intérêt des situations.

VOLUPTÉ. Paris, 1834. 2 vol. in-8°. Prix : 15 fr.

Ce nouvel ouvrage, de M. Sainte-Beuve, est empreint d'un profond mysticisme qui cadre bizarrement avec son titre. C'est un vrai cours de métaphysique, dans lequel toutes les sensations voluptueuses de l'ame sont analysées de la manière la plus complète. Le héros, Amaury, est un jeune prêtre, qui, voulant conseiller un de ses amis trop enclin à se livrer à la passion des femmes, ne trouve rien de mieux à faire que de lui raconter sa propre histoire, et de lui montrer comment, après avoir été long-temps la proie du tentateur, il s'était enfin retiré des griffes de Satan, par des études vraiment chrétiennes et un retour vers la foi. La morale est certes très-bonne, mais pour y arriver il faut traverser le long et naïf récit de toutes les chutes du jeune théologien, qui furent très-nombreuses; en sorte qu'on est assez peu impressionné par le dénoûment, et qu'on en retire seulement la leçon que renferme le dicton populaire : Quand le diable devient vieux, il se fait ermite. D'ailleurs, la morale, ainsi enveloppée d'un voile mystique,

au travers duquel les formes se dessinent si vaguement, qu'il est souvent difficile de discerner le bien du mal, le vrai du faux, ne produit généralement que peu ou point d'effet. La lecture du livre de M. Sainte-Beuve ne corrigera probablement pas un seul voluptueux, et nous dirons même plus, elle ne sera pas sans danger pour des imaginations encore pures, mais jeunes, avides et prêtes à s'enflammer. La vérité doit être sans voiles ; tous les oripeaux dont on prétend la couvrir pour la parer et la rendre plus séduisante, ne sont qu'autant d'appâts trompeurs qui revêtent à moitié sa statue, et n'en font plus que l'image lascive d'une femme à demi nue, laissant deviner ses formes pour amorcer les hommes par l'attrait du mystère.

NEUF JOURS D'HYMEN, ou la Cour en 1610. Paris, 1834. 2 vol. in-8°. Prix : 15 fr.

UNE NUIT DE 1793, par M. de Laroche-Saint-André. Paris, 1834. 1 vol. in-8°. Prix : 7 fr.

Croûtes historiques, comme il s'en brosse tant de nos jours en littérature ainsi qu'en peinture. L'assassinat d'Henri IV, et le supplice de son meurtrier, forment le fond de la première, autour de laquelle sont groupés quelques accessoires fades et décolorés sans aucun intérêt. L'auteur paraît se complaire surtout dans le récit de l'exécution de Ravaillac ; c'est le morceau de tout son livre qui lui a sans doute coûté le plus de peine, et qu'il chérit par-dessus tous les autres. Pas un détail n'y manque, pas un cri de quelqu'un des spectateurs de cette effroyable justice n'est oublié ; c'est un procès-verbal bien complet ; mais quant à ce que la scène pouvait offrir de terrible et de dramatique, il n'en est pas plus question que dans la minute d'un greffier.

FRAGMENS PSYCOLOGIQUES SUR LA FOLIE, par François Leuret, docteur en médecine. Paris, 1834. In-8°. Prix : 7 fr. 50 c.

L'auteur cherche dans cet ouvrage à classer les différentes espèces de folie d'après les phénomènes moraux qui en sont le résultat. Considérant l'incohérence des idées comme le symptôme général de toute aliénation mentale, il distingue : 1° le délire de l'intelligence dans lequel il renferme les cohésions anormales ou fixités d'idées fausses se rapportant aux choses psychiques, aux objets de la sensation, aux organes ou à la personnalité du sujet pensant ; 2° les hallucinations des sens ; 3° les

visions et inspirations passives et le délire des passions qui contient les monomanies d'orgueil, l'ascétisme, l'hypocondrie, la terreur de la damnation. Toute cette classification est fondée sur l'observation. M. Leuret appuie ses opinions de faits constatés par lui, soit à la Salpêtrière, soit à Charenton, soit dans d'autres établissemens ; ce sont autant d'épisodes dont plusieurs offrent le plus grand intérêt, et donnent à son livre un mérite littéraire non moins remarquable que sa valeur scientifique. Pour appuyer nos éloges, nous citerons le morceau suivant qui nous a paru écrit avec une touchante simplicité et beaucoup de sentiment.

« Aucun de nos malades n'a éprouvé des malheurs aussi constans que la pauvre Marguerite, aucun n'aurait pu montrer plus de résignation. Elle a soixante-huit ans, et il y a soixante-huit ans qu'elle meurt de misère et de faim; son père exerçait une profession dont le nom seul inspire le dégoût ; fille, elle était couverte de haillons empestés, rarement on lui donnait assez de nourriture, elle n'avait ni amie ni compagne; mariée très-jeune à un manœuvre qui l'a injuriée, insultée et battue, elle n'a pas eu un jour entier, je ne dis pas de bonheur, mais de repos. Pour supporter tant de misère, qui l'a soutenue? Deux grâces qu'elle remercie Dieu de lui avoir accordées, le don de fécondité et le don des larmes. Dix-huit fois elle a été mère; souvent même, pendant ses grossesses, son mari la chassait de leur commun réduit. Elle s'en allait alors cherchant un gîte dans une écurie où les maîtres n'osaient pas toujours la recevoir, parce qu'eux-mêmes craignaient les injures de l'homme de Marguerite; faute d'écurie, elle allait coucher dans les champs. Là, elle pleurait et priait; puis, quand le lendemain quelques heures de sommeil avaient interrompu le sentiment de ses maux, elle remerciait Dieu qui s'était montré si indulgent pour elle.

» Vieille, son mari l'a chassée tout-à-fait; une de ses filles l'a recueillie, mais elle était à charge à sa fille; on lui disait qu'elle mangeait trop, et puis elle était souvent à l'église, et trop peu au travail; elle avait beau promettre de se retenir, quand elle passait devant une église, c'était plus fort qu'elle, il fallait y entrer. Elle a quitté sa fille. Une parente lui a donné la toile d'une paillasse, une marchande de la halle lui a permis de ramasser de la paille sur le marché : voilà son lit; elle l'a porté dans un cabinet obscur où elle s'est logée moyennant quinze sous par semaine. On lui a avancé de quoi acheter une livre de pain d'épice, on lui a prêté une table et une chaise. Avec cela, elle s'est établie marchande sur le pont derrière

l'Hôtel-Dieu. On ne peut sans en être ému lui entendre raconter les chances de son petit commerce. Pour gagner huit sous, il fallait qu'elle vendît une livre de son pain d'épice; jamais elle n'a autant gagné dans un jour. Ordinairement quatre sous, quelquefois six, mais aussi quelquefois deux seulement; il lui est même arrivé de ne rien vendre. Ces jours-là, ceux où elle ne gagnait rien, elle ne mangeait pas, à moins que par un heureux hasard elle n'eût reçu le pain que le bureau de charité donne une fois par mois seulement aux indigens de la ville. Rentrée chez elle, après avoir fait sa prière, elle se couchait en disant: Le jour viendra bientôt, demain je serai plus heureuse. Une nuit le clair de lune et sans doute aussi la faim l'ayant éveillée, elle crut que le jour commençait à paraître, elle se leva bien vite, et portant avec elle sa table, sa chaise et son pain d'épice, elle alla prendre sa place accoutumée. Mais les acheteurs? Ils dormaient. Marguerite ne tarda pas à s'apercevoir de l'erreur qui l'avait rendue si matinale. Restera-t-elle? Elle hésite; elle reste, se couche contre une muraille, et s'endort. A son réveil, elle n'a plus rien, on lui a tout enlevé, tout; car il ne lui reste plus que sa paillasse, et sa paillasse répond de son loyer.

Elle est privée d'asile, la police la trouve et l'emprisonne au dépôt de Saint-Denis. C'est là qu'elle est devenue folle; elle est maintenant à la Salpêtrière; elle n'en sortira plus, car, j'allais dire heureusement, elle est incurable.

PHYSIOLOGIE pour les colléges et les gens du monde, expliquée sur onze planches, à l'aide de figures découpées et superposées; par J. Achille Comte, professeur au collége Charlemagne. Paris, 1834. In-4°.; fig. col. Prix : 15 fr.

L'auteur de cet ouvrage, déjà connu par plusieurs publications adoptées pour l'enseignement de l'histoire naturelle, a eu l'ingénieuse idée de mettre les élémens de la physiologie à la portée de tout le monde, par le moyen de planches qui, par leur disposition, remplacent en quelque sorte l'étude du cadavre, et permettent de juger assez exactement de la disposition et des fonctions des divers organes dans le corps de l'homme. Le texte qui accompagne ces planches est parfaitement adapté à leur destination; il se distingue par une clarté parfaite unie à la plus grande concision. Cette histoire abrégée des fonctions de la vie humaine, renferme, sous le titre de FONCTIONS DE NUTRITION, *la digestion*, *la respiration*, *la circulation*, et

sous celui de FONCTIONS DE RELATIONS, *les mouvemens* et *les sensations*.

La connaissance du corps humain est une science qui n'est jamais superflue dans quelque condition qu'on se trouve placé; aussi doit-on de la reconnaissance aux savans qui, par leurs travaux, cherchent à la rendre accessible à tous. C'est le plus sûr moyen de la faire avancer dans la voie du progrès.

LE LIVRE VISION, par Barthélemy Bouvier, pasteur de l'église de Genève. Genève, 1834. In-8°. Prix : 1 fr. 25 c.

Cette brochure, en réponse à La Mennais, est écrite avec talent, mais elle renferme des reproches et des accusations violentes dont l'auteur n'a peut-être pas senti toute la portée. La Mennais y est taxé d'imposture, d'infamie, de mensonge; son livre y est jugé comme un brandon de discorde destiné à rallumer le zèle des insurgés vaincus à Lyon et à Paris, en avril dernier. C'est un bien étrange contraste que celui qu'offrent dans cette vision le style et le caractère de l'auteur, un ministre du saint Évangile discutant avec haine et passion, un républicain vouant à la malédiction tout vœu pour la république, un protestant justifiant les rois de ce qu'il appelle leurs *crimes imaginaires!* Ce n'étaient donc pas des crimes que la Saint-Barthélemy, la révocation de l'édit de Nantes, les dragonnades de Louis XIV, et les longues persécutions dirigées contre les Vaudois du Piémont? Ce n'en est sans doute pas un non plus que l'anéantissement de la Pologne? En vérité, l'esprit humain est sujet à de bien singulières aberrations; il se laisse emporter par l'esprit de parti au-delà des bornes de la raison, et détruit ainsi tout l'effet qu'aurait pu produire une critique sage et mesurée; car, qui dit trop ne dit rien, et pour lutter avec l'éloquence et l'exagération contre un athlète comme l'abbé de La Mennais, il faudrait avoir son génie.

SIR LIONEL D'ARQUENAY, par M. Jules Lefèvre. Paris, 1834, 2 vol. in-8°. Prix : 15 fr.

Roman qui nous a paru d'un intérêt assez vif, quoiqu'on y remarque une prétention trop affectée à l'analyse du sentiment dans ses nuances les plus légères, dans ses plus petits détails. L'auteur parle plus souvent et plus longuement que ses héros, ce qui nuit à la partie dramatique de son récit et devient parfois

un peu trop monotone. Le genre descriptif convient à merveille pour le paysage; mais les passions humaines se peignent bien mieux par leurs actions, et une courte conversation entre deux personnages vous les fait mieux connaître que vingt pages de dissertation sur leur esprit et leur cœur. Du reste, le style de M. Le Fèvre est en général fort élégant, souvent même trop recherché. Il a du rapport dans ses défauts et dans ses qualités avec celui de M. ou de Mme Georges Sand.

DU BONHEUR QUE LES ITALIENS PEUVENT ET DOIVENT SE PROCURER DU GOUVERNEMENT AUTRICHIEN, par le comte dal Pozzo, traduit de l'italien et accompagné de nouvelles additions de l'auteur au sujet de Silvio Pellico. Paris, 1834. In-8°. Prix : 4 fr. 50 c.

PROGRAMME d'un prix d'une médaille de la valeur de 1,000 francs, offert par M. le comte dal Pozzo au meilleur mémoire qui aura pour objet de confirmer ou de réfuter son livre intitulé : *Du bonheur*, etc. Paris, 1834. In-8°. Prix : 1 fr.

ARTICLE extrait du *Foreign quarterly Review*, concernant l'ouvrage du comte dal Pozzo, intitulé : *Du bonheur*, etc., et la *Giovine Italia*. Paris, 1834. 1 vol. in-8°. Prix : 1 fr.

Nous avons annoncé le premier de ces ouvrages, dans notre numéro de janvier dernier, lorsqu'il parut en italien. Nous critiquâmes le but de l'auteur, tout en justifiant la pureté de ses intentions. M. dal Pozzo a résolu depuis lors de mettre au concours la question du bonheur des Italiens, et cette pensée loyale est la meilleure preuve qu'il pût donner de la sincérité de sa conviction. Dans le programme qu'il publie à ce sujet, il passe en revue les diverses critiques qui ont été faites de son livre par les journaux anglais et français. Il accuse surtout ceux-ci de l'avoir jugé avec une légèreté inconcevable et presque sans lire autre chose que le titre de son ouvrage, en preuve de quoi il cite l'étrange bévue de la *Revue de Paris*, qui, dans son numéro du 12 janvier 1834, en parle ainsi : *Cette brochure du comte dal Pozzo est une franche et libérale protestation contre l'usurpation autrichienne en Italie.* Voilà un trait en effet bien digne d'être enregistré dans les fastes du journalisme. Enfin, il résume les diverses propositions contenues dans son livre, et qu'il s'agit de confirmer ou de réfuter. C'est afin de donner à ce concours une publicité plus générale, qu'il a fait publier une traduction française *Della felicita*, etc., et qu'il a fait traduire et imprimer séparément

un article du *Foreign Quarterly Review*, dans lequel cet ouvrage a été analysé fort au long.

Ce concours n'aura probablement pas grande influence immédiate sur le sort de l'Italie; car ce n'est pas avec des mémoires couronnés qu'on parvient à convaincre les peuples ni les rois; mais il pourra peut-être servir à éclaircir la question et faire surgir de la discussion quelques vérités utiles. Il tiendra surtout l'attention publique fixée sur la situation des pays italiens, et, sous ce rapport, on peut dire qu'il ne sera dans aucun cas sans importance.

TRAITÉ PRATIQUE DES CHEMINS DE FER, traduit de l'ouvrage anglais de N. Wood; par F. de Montricher, E. de Franqueville et H. de Ruolz. Paris, 1834. 1 vol. in-4 avec atlas. Prix : 15 fr.

LEÇONS FAITES SUR LES CHEMINS DE FER à l'école des ponts et chaussées, en 1833-1834; par M. Minard, professeur. Paris, 1834. 1 vol. in-4° avec fig. Prix : 7 fr.

Le premier de ces deux ouvrages, dont l'opportunité est si évidente dans un moment où l'attention publique est fixée sur les chemins de fer, est remarquable en ce qu'il offre lui-même un curieux exemple de la rapidité avec laquelle l'application de la vapeur aux machines locomotives marche vers le perfectionnement. La première édition parut, il y a quelques années, à une époque où les chemins de fer, considérés comme grande voie de communication, étaient encore dans l'enfance; le travail des machines les plus parfaites y était estimé à 40 tonneaux transportés à une distance de deux lieues en une heure, et aujourd'hui leur vitesse moyenne est de cinq lieues, quelquefois même elle s'élève jusqu'à dix à l'heure. Chaque nouvelle machine semble supérieure à celle qui l'a précédée, et, au milieu de ces progrès successifs, on ne saurait adopter aucune évaluation sans courir le risque d'être bientôt démenti par l'expérience. On ne peut en quelque sorte assigner aucune limite à la puissance de ce prodigieux moteur, dont la découverte est si moderne, et cependant les résultats déjà immenses.

La construction des chemins de fer a aussi subi de grandes améliorations, et le livre de M. Wood entre à cet égard dans les plus grands détails. Il fait l'histoire de tous leurs perfectionnemens graduels, donne la description des divers chariots employés pour le transport, et de tous les procédés mécaniques par lesquels on est parvenu à vaincre, soit les obstacles des plans inclinés, soit les difficultés des intersections de différentes

voies. Il présente une suite d'expériences du plus haut intérêt sur la résistance des chariots, sur le frottement des essieux et sur les quatre genres de moteurs en usage sur les chemins de fer; savoir : 1° les plans automoteurs; 2° les machines fixes; 3° les chevaux; 4° les machines locomotives; enfin, il met en parallèle le travail effectué par les divers genres de moteurs en usage sur les canaux et sur les chemins de fer, et se prononce pour ces derniers comme plus expéditifs, sans être plus coûteux. De l'ensemble de cet ouvrage, il résulte que les chemins de fer réunissent toutes les qualités nécessaires, soit pour le transport des marchandises lourdes ou légères, soit pour le transport des voyageurs, et par conséquent doivent se substituer aux autres voies de communication, partout où l'importance du mouvement commercial permettra d'engager les capitaux qu'exige leur établissement.

Les leçons de M. Minard doivent donc être étudiées par tous ceux qui s'occupent de ponts-et-chaussées, et même, nous dirons plus, il est à désirer que le public en général s'instruise le plus possible sur cette matière. En effet, n'est-il pas honteux pour la France que ces moyens de communication, si importans par leur influence commerciale, industrielle et leur force civilisatrice, soient encore si peu employés chez elle? N'est-ce pas à l'indifférence, à l'ignorance générale qu'on doit s'en prendre, si, hors d'un rayon de quarante lieues autour de Paris, on ne trouve que de mauvaises routes et de misérables voitures; si, dans ce rayon même, il n'existe pas une voie desservie par la vapeur, à l'exception de la rivière où se trouvent des bateaux fort inférieurs aux bâtimens anglais du même genre, et si pour se promener dans les environs de la capitale, on est encore obligé d'avoir recours à ces détestables carrioles à deux roues qu'on appelle des coucous? N'est-il pas bien temps enfin que la France, sillonnée par des chemins de fer et des voitures à vapeur, voie sa prospérité prendre tout l'essor dont elle est susceptible? Des entreprises industrielles de ce genre seraient, certes, pour les capitaux de nos innombrables rentiers, une destination plus noble et plus profitable que l'agiotage de la Bourse et les emprunts de tous les princes ruinés.

LE LIVRE DES CENT-ET-UN, tome quatorzième. Paris. 1834. In-8°. Prix : 8 fr.

Après une longue interruption, voici un nouveau volume de cette collection, et le quinzième et dernier nous est promis in-

cessamment. Une fois l'ouvrage terminé, il n'en sera plus guère question, et de tout le bruit qu'on en a fait il ne restera rien, pas même une bourse bien garnie dans la poche de l'éditeur. C'est du moins ce que nous présumons d'après l'avis inséré en tête de ce quatorzième volume, morceau curieux dans lequel M. Ladvocat fait l'apologie de ce qu'il appelle « les désastres qui ont pesé sur sa maison et que *rien n'a pu arrêter puisqu'ils avaient le temps et les événemens pour complices.* » Les fléaux, les révolutions se sont entendus ensemble pour entraver la marche triomphante des *Cent-et-Un*, et pour faire *courber la tête* à leur éditeur. Les événemens de Lyon, le choléra, la république, n'eurent pas d'autre but que *de trahir les efforts* de celui *qui avait, pendant sa longue carrière, puissamment contribué à donner de la valeur aux productions de l'esprit.* Enfin, pour toute fortune, il ne reste plus, à l'éditeur des *Cent-et-Un*, que *l'adhésion que les écrivains ont bien voulu prêter à son entreprise, suivie de la signature de chacun d'eux;* et, ô comble du désintéressement et de la générosité! il veut bien se décider à faire part au public de cette pièce importante.

Heureux souscripteurs! vous aurez un fac-simile de l'écriture de Jules Janin, du duc d'Abrantès, de Jules Sand, de Jean May, de David et de cent autres grands génies du siècle. Attendrissez-vous donc sur les infortunes de leur malheureux éditeur, versez des larmes de sang sur ce pauvre homme, que la fortune poursuit de ses coups, ne lui laissant pour tout bien qu'un chiffon de papier! C'est bien le moins que vous pleuriez sur le sort de cette illustre victime, qui s'est sacrifiée si noblement dans le seul but de faire fleurir les lettres. Quelques méchans prétendent, à la vérité, que l'adversité est pour lui une fontaine de Jouvence; qu'il est du naturel des chicquanons dont parle Rabelais, « qui gagnent leur vie à estre battuz, » que pour lui les coups de la fortune semblent être ce qu'étaient pour eux les coups de bâton. Mais ce ne sont là sans doute que propos de mauvaises langues, qui ne doivent point ralentir votre pitié si humblement implorée.

Après cette singulière pièce, qui n'est pas la moins curieuse de tout l'ouvrage, nous signalerons à nos lecteurs *Un budget du seizième siècle*, par M. Dupin aîné, ingénieuse fiction dans laquelle il fait tenir, au chancelier de l'Hospital, un discours plein d'excellens conseils sur les finances et autres matières d'état; *Montfaucon*, par E. de Monglave, qui renferme des détails curieux et intéressans sur la dégoûtante industrie qui a

pris la place des antiques fourches patibulaires; et la *Mode à Paris*, par Charles Ballard, article qui nous a paru dépeindre, d'une manière fort amusante, tous les originaux qui fourmillent dans la capitale, et qu'on voit promener leurs tournures de poupées à ressort aux Tuileries, aux Champs-Élysées et dans tous les lieux de réunion fashionable.

LES DZIADY, ou la Fête des morts, par Adam Mickiewicz. Paris. Ab. Cherbuliez. 1834. In-8°. Prix : 5 fr.

Aucune littérature n'est, autant que celle des Polonais, empreinte de sentimens pieux. Chez eux la religion s'unit à tout, et leur amour pour la patrie, pour la liberté, est lui-même une espèce de culte, un enthousiasme tout religieux. Cette nation, dont les destinées semblent vouées au malheur, s'épure au lieu de s'avilir comme tant d'autres; au milieu des épreuves et du sein de l'éclavage qui l'enchaîne, elle lève vers le ciel un regard que le désespoir n'a pas terni; elle adresse un cri d'espérance à Dieu, source inépuisable de toute consolation. Mickiewicz se montre dans toutes ses œuvres animé au plus haut degré de ces sentimens. Religion et patrie! voilà sa devise, ou du moins celle qui ressort de tous ses écrits. Le patriotisme, ainsi dirigé vers sa plus haute destination, perd tout caractère d'égoïste nationalité; il confond tous les peuples dans une seule nation dont la bannière est l'Evangile, le mot d'ordre, Amour de Dieu et du prochain, la patrie, l'univers et le ciel qui nous entoure. Le poème dont nous annonçons aujourd'hui la traduction, et dont le sujet est une fête d'origine païenne, qui se célèbre encore à présent dans plusieurs villages de Lithuanie, a pour but de consacrer le souvenir de la cruelle persécution qui frappa l'université de Wilna, en 1823, et condamna, soit à la déportation soit aux mines, une foule de jeunes gens à peine âgés de douze à quinze ans. L'auteur lui-même fut une des victimes. Ce petit ouvrage, dont on n'a traduit que quelques fragmens, se refuse à l'analyse. L'imagination la plus riche brille à chaque page, et le style en est tour à tour gracieux ou terrible, sans jamais cesser d'être simple et vrai.

Paris.— Imprimerie d'EVERAT, rue du Cadran, n. 16.

PRIX : 4 FR. 50 C. PAR AN;

Et 1 fr. en sus pour les départemens.

Ce journal paraît tous les mois.

BULLETIN LITTÉRAIRE

PUBLIÉ

PAR LA LIBRAIRIE

d'Ab. Cherbuliez et Cie,

A PARIS, RUE DE SEINE-SAINT-GERMAIN, N° 57;

ET A GENÈVE, RUE DE LA CITÉ.

Seconde Année.

N° 9. SEPTEMBRE 1834.

TABLEAU de la dégénération de la France, des moyens de sa grandeur, et d'une réforme fondamentale dans la littérature, la philosophie, les lois et le gouvernement; par A. M. Madrolle. Paris. 1834. In-8°. Prix : 7 fr. 50 c.

Quand vous voudrez, dans un moment de loisir, vous égayer aux dépens de la sottise humaine, et juger jusqu'à quel point on peut déraisonner sans être à Charenton, ouvrez le *Tableau* de M. Madrolle, *qui a reçu la puissance et la mission de rabaisser les grands hommes;* de M. Madrolle, qui *prémédite une troisième Europe;* de M. Madrolle, qui a sans cesse *tout sacrifié, santé, pays, fortune, jouissances de la vie, renom prématuré, pourtant si facile, au besoin d'accomplir un travail immense et peut-être unique, la législation universelle;* de M. Madrolle, enfin, qui *serait trop heureux d'être*

une étincelle! Vous y verrez des choses prodigieusement réjouissantes, par exemple: que la *France seule est grande;* qu'elle a fait tout ce qu'il y a de grand, de beau, de bon en tout genre, y compris M. Madrolle; vous y apprendrez ce que c'est que *la littérature et la société de Dieu;* vous y trouverez une sottise pour chacun des hommes distingués qui honorent notre époque: MM. Lerminier, Ampère, Mac Girardin, Jouffroy, Dumas, Hugo, Dupin, Michelet, Lacretelle, Rossi, etc., ne sont que pâles flambeaux disparaissant devant l'éclat du soleil-madrolle; *tout est défait, tout est à refaire*, et le génie qui refera tout, c'est M. Madrolle. *Ce que Bacon a dit, je l'ai fait*, s'écrie M. Madrolle; et il nous donne un *résumé analytique et logique de la législation universelle*, qui est bien la chose la plus plaisante du monde. Il y a des *droits-causes*, des *droits moyens, actifs et passifs*, des *droits-objets*, des *droits de l'Être suprême, droits de l'Église*, *droits de l'homme*, *droits de citoyen*, *droits de société*, *droits de famille;* enfin, d'un bout à l'autre, tout y est *droit*, sauf l'esprit de l'auteur. Or, vous saurez que *cette législation universelle ne sera pas même réfutée, si elle était réfutable elle ne serait pas universelle.* Voilà certes un raisonnement auquel il n'y a rien à répondre. Pour nous, encore tout émus de l'impression qu'a produite sur nous la lecture de ce livre, nous proposons à l'académie d'adopter, pour son prochain dictionnaire, et afin d'éterniser la mémoire de l'auteur, l'adjectif *madrollique*, comme devant se dire d'un style où le manque de jugement le plus absolu se trouve réuni à une forte dose d'audace et de présomption; le tout accompagné d'une effronterie et d'une loquacité peu communes.

DE LA DETTE PUBLIQUE et des finances de la monarchie espagnole, par A. Borrego. Paris. 1834. In-8°. Prix : 5 fr.

L'auteur de cet ouvrage s'est proposé de faire connaître, d'une manière exacte et approfondie, tout ce qui a rapport à la dette espagnole, qui est en ce moment le sujet des controverses les plus animées, et dont dépend la fortune de tant de capitalistes. Il commence par nous donner un résumé historique des finances de la monarchie espagnole, et une statistique économique de l'Espagne, remplie de détails intéressans sur l'administration intérieure et sur l'industrie de ce beau pays. Passant ensuite à l'estimation de la dette publique, l'auteur l'évalue, en totalité, à 8,992,021,750 francs, et il représente l'Espagne

comme possédant des ressources assez considérables pour parvenir à éteindre cette dette immense. Il pense qu'elle pourra éviter la banqueroute en manœuvrant avec prudence. Il propose, qu'au lieu de réduire le capital, on réduise seulement le taux de l'intérêt à trois pour cent, en garantissant aux créanciers l'intégralité du capital, ce qui serait pour eux, dit-il, une perte bien moins sensible. Enfin, il demande une enquête à ce sujet, afin d'éclairer l'opinion publique, de ramener la confiance pour l'avenir et de faire voir de quelles indignes négociations l'Espagne a été victime en matière de finances.

Les intentions de M. Borrego sont nobles et excellentes, ses vues sont pleines de sagesse; mais leur exécution, dans un temps de révolution, où toutes les têtes fermentent, où les événemens se pressent et vous laissent à peine le temps de respirer, nous paraît plus difficile qu'il ne le dit. L'exemple de la France nous a déjà prouvé combien il est facile de se faire illusion sur les ressources d'un pays. Quand une fois le crédit public est ébranlé, tous les appuis sur lesquels on comptait pour le soutenir disparaissent, et sa chute totale semble seule pouvoir féconder de nouveau le sol de la prospérité nationale. C'est une triste leçon pour cette foule d'agioteurs et pour tous ces rentiers qui, au lieu de livrer leurs capitaux à l'industrie ou au commerce, préfèrent les enfouir dans les caisses royales; mais il vaut mieux leur faire envisager de suite la vérité tout entière que de les leurrer d'un fol espoir qui puisse encore les aveugler et achever de les perdre. De tous les faits exposés par M. Borrego, il ressort que, selon toute probabilité, l'Espagne ne pourra sortir de ses embarras financiers que par une banqueroute, soit qu'elle pèse sur le capital, soit qu'elle n'attaque que l'intérêt, et ce résultat est d'autant plus redoutable que les créanciers de l'Espagne étant presque tous étrangers, la perte qu'elle leur infligera pèsera fort peu sur le pays, et ne l'intéresse en conséquence que médiocrement.

REVUE DU PROGRÈS SOCIAL, Recueil périodique paraissant le 30 de chaque mois en cahier de dix feuilles grand in-8°. Prix: 40 fr. par an pour Paris; 46 fr. pour les départemens et 50 fr. pour l'étranger. On s'abonne rue de Provence, n. 8, et chez Ab. Cherbuliez et Compagnie, libraire à Paris et à Genève.

« Réunir à un même foyer tous les hommes qui s'occupent » de reconstituer les doctrines et les institutions, éclairer les ef- » forts d'*innovation* par une critique ferme et compréhensive, » qui légitimera ses sympathies pour le *progrès social* en te-

minces, le menton arrondi et creusé à fossette, les yeux grands et saillans, le col court et épais, les épaules et la poitrine larges, les hypocondres assez développées, le ventre charnu, les reins puissans, les cuisses et les jambes grêles. Un célèbre physiognomoniste de ce temps-là dit, en voyant un portrait de Charles *peint au naturel*: Ce grand roi vivra peu et mourra d'un catarrhe.

» Charles VIII, qui *semblait détester les voluptés passées et soi recueillir à chaste conversation*, avait peut-être reçu le matin même des lettres du prophète de Florence, *le saint homme frère Hiéronyme* Savonarola, qui, ayant appelé hautement la réforme de l'Eglise par l'épée et le retour du roi de France en Italie, menaçait ce conquérant d'une cruelle punition de Dieu, dans le cas où il n'accomplirait pas l'ordre du Ciel. Le roi, préoccupé de ces prédictions, qu'il croyait intéresser son salut, se promenait silencieusement avec la reine au milieu des *tailleurs*, peintres et *ouvriers excellens* qu'il avait ramenés de Naples afin de propager le goût des arts dans son royaume.

» Des gentilshommes avaient imaginé de jouer à la paume, pour *donner du passe temps* au roi, qui aimait beaucoup cet exercice fatigant, auquel sa santé ne lui permettait plus de se livrer. Le jeu était engagé dans les fossés à sec, et Charles VIII consentit à s'y rendre, ainsi que la reine, qu'il n'avait pas encore conduite dans cette partie du château, fréquentée seulement par les domestiques.

» Ils entrèrent ensemble dans la galerie Haquelebac, ainsi nommée d'un certain Haquelebac qui *l'avait eue autrefois en garde; c'était le plus déshonnête lieu de céans, car tout le monde y pissait, et était rompue à l'entrée.* La porte de cette vieille galerie qu'il se proposait de faire abattre était si basse, qu'il se heurta le front en passant, *combien qu'il fut bien petit*, et demeura un instant comme ébloui par la violence du coup, mais on le soutint, et il se remit bientôt en apparence, tellement qu'il regarda long-temps les joueurs et *devisait à tout le monde.*

» Cependant un fatal pressentiment lui dicta ses dernières paroles lorsqu'il répondit à son confesseur qui l'entretenait du *jugement de Dieu* : — J'espère de n'offenser jamais Dieu mortellement ni véniellement, moyennant sa sainte grâce.

» En prononçant ces mots, il *cheut* à la renverse *et fut tout à coup atteint d'un catarrhe qui lui tomba dans la gorge.* Il était environ deux heures après midi. Ce catarrhe ou

apoplexie avait été pressenti par quatre bons médecins, qui voulaient le purger quelques jours auparavant; car ils s'attendaient à voir la paralysie se jeter sur un bras, et non atteindre le cerveau; mais le roi n'avait confiance que dans *le plus fol* de ses médecins, et *les autres n'osaient parler* après cet oracle qui était seul écouté.

» *Physiciens* et apothicaires accoururent: le mal était sans remède; et leurs soins ne réussirent pas même à rendre la connaissance au moribond, que l'on transporta dans une chambre voisine, *la plus sale qui fût au château et où n'y avait pas seulement un lit garni de couche et de draps blancs.* Ce fut sur une méchante paillasse de corps de garde que le roi de France agonisa jusqu'à onze heures du soir!

» La reine, présente à ce déplorable spectacle, *faisait un deuil merveilleux*, et les assistans, émus de pitié pour elle, oubliaient presque, à la vue de son désespoir, le péril imminent de leur roi: Les sanglots d'Anne de Bretagne couvraient le râle de son époux expirant; enfin il fallut l'enlever de force et l'enfermer dans une autre chambre, où ses larmes se mêlerent aux larmes de ses *dames* et *damoiselles* d'honneur.

» Charles VIII, qui s'était confessé deux fois dans la semaine, l'une à cause de l'approche de pâques et l'autre à cause des écrouelles qu'il avait touchées, reçut les consolations de son confesseur, sans pouvoir prendre part aux cérémonies de l'extrême-onction; il retrouva trois fois la parole pour murmurer cette prière:

» — Mon Dieu et la glorieuse vierge Marie, monseigneur Saint-Claude et monseigneur Saint-Blaise me soient en aide!

» Puis il ne cessait de faire signe qu'il s'unissait de cœur aux oraisons des prêtres, *et il donnait des marques d'un bon chrétien et vrai catholique;* enfin il rendit l'ame après neuf heures de souffrances, « et ainsi départit de ce monde, si puis-
» sant et si grand roi, et en si misérable lieu, qui tant avait de
» belles maisons, et en faisait une si belle, et si ne sut à ce
» besoin finer d'une belle chambre. »

LONG-TEMPS APRÈS, 1812-1830; par Anatole de Mont-Gray. Paris. 1834. In-8°. Prix: 7 fr. 50 c.

L'auteur nous avertit dans sa préface que ne sachant rien faire de mieux, il a fait un roman « genre d'industrie, dit-il, qui n'exigeait pour mise de fonds qu'un *débours* de quatre mains de papier, une bouteille d'encre et une plume d'acier,

et ne pouvait pas être bien ruineux.» C'est la meilleure critique qu'on puisse faire de la plupart de nos romanciers contemporains qui usent largement de ce genre d'industrie pour lequel, à ce qu'il paraît, l'esprit et les talens sont capitaux superflus. Elles ne s'applique du reste pas plus à l'œuvre de M. A. de Mont-Gray qu'à tant d'autres productions éphémères dont l'apparition ici-bas n'est guère constatée que par leur inscription en gros caractères à trente sous la ligne sur les journaux quotidiens.

Au contraire, *Long-temps après*, nous a paru écrit avec beaucoup de facilité et animé d'un certain intérêt. La campagne de Russie a fourni le sujet. Un service rendu sur le champ de bataille, et récompensé 18 ans plus tard, lorsqu'une rencontre imprévue réunit les mêmes individus, voilà l'intrigue qui est assez simple et peu habilement conduite. Au total c'est un conte qui aurait passé comme tant d'autres dans un recueil, mais qui, étiré en tout sens pour en former un volume in-8°, fait une assez triste figure sous sa couverture jaune.

STATISTIQUE générale et raisonnée de la civilisation européenne; par J. Schoen; traduite de l'allemand par J. G. H. Du Mont. Paris. 1834. In-12. Prix : 2 fr. 50 c.

Ce petit ouvrage dont la société française de statistique universelle a reconnu le mérite en décidant que la traduction en serait publiée dans le recueil de ses mémoires, est rempli des détails les plus intéressans. La civilisation repose sur des bases premières : les matériaux que la nature fournit à l'homme, la multiplication et la dispersion bien entendue de l'espèce humaine sur la surface du globe. L'auteur commence donc par jeter un coup d'œil sur la nature physique et sur l'espèce humaine. Il examine ensuite les effets de la civilisation sur ces deux élémens, puis il passe en revue toutes les conséquences de cette civilisation, telles que *l'économie dans ses diverses branches, la culture de l'esprit ou la vie intellectuelle, la vie civile et politique, les croyances religieuses ou les cultes, les mœurs et la moralité des peuples européens*, enfin son travail est terminé par un tableau rapide des résultats de la statistique de la civilisation européenne. La plupart de ces chapitres renferment des données fort curieuses sur l'état relatif des diverses contrées de l'Europe. Dans celui qui traite des productions littéraires et de la presse périodique, l'auteur caractérise fort bien l'esprit qui domine l'époque actuelle, ainsi que la puissante influence des journaux sur les progrès de l'hu-

manité. En traitant de l'influence de la culture intellectuelle sur les mœurs, il combat les opinions de MM. Dupin et Lucas à cet égard, et démontre d'une manière assez évidente qu'une demi-culture mal entendue est pire que l'ignorance totale. Les résultats auxquels il arrive par l'observation des faits, quant à l'influence de la religion sur les mœurs sont aussi complétement en désaccord avec les opinions généralement accréditées : «Une remarque générale et dont il a eu lieu de s'étonner et de s'affliger à la fois c'est que, partout, les influences défavorables de l'industrie, de la constitution civile, de la société, de la lecture, etc., sur les mœurs, ne sont, en aucune manière, neutralisées par le sentiment religieux. Ni l'église greque, ni l'église catholique, ni l'église protestante n'ont le pouvoir de maîtriser les vices dominans de la société. Les suicides, les naissances illégitimes, le penchant à la frivolité; tout va son train; que le peuple soit de telle religion ou de telle autre. Le plus ou moins d'exactitude dans les pratiques ou les habitudes religieuses influe également très-peu sur la moralité des sociétés. On est sous ce rapport, bien plus consciencieux en Angleterre qu'en Écosse, et l'Angleterre compte un criminel sur 950 habitans, tandis qu'en Écosse, il ne s'en trouve que 1 sur 1884 individus. En Irlande, le peuple se montre encore plus rigide observateur des pratiques religieuses, et là, il se rencontre 1 criminel sur 650 habitans. »

Enfin la conclusion de ce volume est remplie de vues ingénieuse et profondes sur l'avenir de la société européenne.

SUITES A BUFFON, formant, avec les œuvres de cet auteur, un cours complets d'histoire naturelle; collection accompagnée de planches. Paris. 1834. 45 volumes in-8° et 45 livraisons de planches.

Prix de chaque volume 4 fr. 50 c.
— livraison de planches, noires, 3
— — coloriées, 6

Les 6 premiers volumes sont en vente, et contiennent :

Histoire des insectes diptères, t. I, par M. Macquart;
— — *Introduction*, par M. Lacordaire;
— *des végétaux phanerogames*, t. 1 et 2, par Edouard Spach;
— *des crustacés*, tome 1, par Milne-Edwards;
— *des reptiles*, t. 1, par Duméril et G. Bibron.

Cet ouvrage sera sans doute un beau monument scientifique. Il offrira le tableau de toute la chaîne des êtres, de tout l'ensemble des corps soit organisés, soit inorganiques qui couvrent la surface du globe. Mais le titre de *Suites à Buffon* lui convient-il bien? Nous ne le pensons pas; car il y a peu d'analo-

gie entre le livre que nous annonçons et celui du grand naturaliste du dix-huitième siècle. Pour continuer vraiment Buffon qui écrivait non pas seulement pour les savans, mais bien aussi pour les gens du monde, qui popularisait la science par l'attrait de son beau style et piquait la curiosité par des détails de mœurs remplis d'intérêt, il faudrait autre chose que des nomenclatures plus ou moins sèches et arides qui offrent un dénombrement sans doute fort complet et fort exact des œuvres de la création, mais qui instruisent peu le lecteur et ne satisfont guère son esprit. Or nous ne voyons dans les volumes déjà publiés que de semblables catalogues accompagnés de descriptions détaillées des caractères distinctifs des espèces, le tout en termes scientifiques qui, comme on sait, sont plus grecs que français. Nous le repétons, cette entreprise considérée comme monument scientifique est digne d'être encouragée par tous les savans, mais on ferait mieux d'en élaguer Buffon et de refaire l'histoire des animaux pour y substituer une nomenclature zoologique plus complète et analogue au reste de l'ouvrage. Quant à ceux de nos lecteurs qui possèdent Buffon dans leur bibliothéque et qui seraient tentés de le compléter, nous leur conseillons d'attendre une suite plus satisfaisante que celle-là qui ne remplirait nullement leur but. Peut-être que lorsque nos savans seront fatigués de nomenclatures, ils en reviendront à l'observation de la nature dans ses phénomènes les plus intéressans, et alors on pourra espérer une continuation de l'histoire des animaux.

Jusque-là contentons-nous, nous autres profanes, de Buffon, de Lacepède, Huber, Bonnet, et des admirables ouvrages de Cuvier sur les révolutions du globe et sur les ossemens fossiles.

TRAITÉ DE MÉCANIQUE du capitaine Kater et du docteur Lardner, membres de la société royale de Londres, etc., etc., avec 224 figures gravées sur acier; traduit de l'anglais par M. Peyrot. Paris. 1834. Un volume grand in-8°. fig. br. Prix : 5 fr.

Cet ouvrage fait partie de l'encyclopédie de cabinet publiée à Londres sous la direction du docteur Lardner, collection de traités élémentaires généralement fort estimés. Celui-ci nous a paru renfermer tous les détails les plus intéressans de la science dont il traite. A la hauteur des dernières découvertes, il offre dans un cadre fort resserré tout l'ensemble des problèmes mécaniques, et la concission n'en exclut pas la clarté. Le grand nombre des figures aide beaucoup à l'intelligence du texte. Ce

traité doit naturellement trouver sa place à côté de l'astronomie d'Herschel publiée par le même traducteur et dont le mérite si remarquable a obtenu un tel succès, que deux traductions françaises en ont paru à la fois, et se sont également bien vendues. Les anglais s'entendent mieux que nous à faire ces résumés scientifiques; en traduisant leurs meilleurs ouvrages en ce genre, on formera une collection infiniment supérieure à la plupart de ces manuels qui ont paru en France dans ces dernières années. Les abrégés sont souvent plus difficiles à faire que de grands ouvrages, et en Angleterre les meilleurs écrivains ne dédaignent pas d'y consacrer leur plume. De-là vient cette supériorité.

JURISPRUDENCE DE LA MÉDECINE, de la Chirurgie et de la Pharmacie en France, par Adolphe Trébuchet, avocat, chef du bureau de la police médicale, etc. Paris. 1834. In-8°. Prix : 10 fr.

Cet ouvrage renferme la médecine légale, la police médicale, la responsabilité des médecins, chirurgiens, pharmaciens, etc. l'exposé et la discussion des lois, ordonnances, réglemens et instructions concernant l'art de guérir. En s'appuyant sur des faits, sur les décisions judiciaires, sur les instructions ministérielles et sur une foule d'ouvrages consultés par lui, l'auteur a cherché à lever quelques-unes des principales difficultés par lesquelles les médecins sont souvent arrêtés. Toutes les questions qui offrent quelque doute, quelque matière de contestation sont discutées fort longuement et appuyées de jugemens rendus en diverses circonstances par les tribunaux. Les faits racontés comme exemples des cas dont il est fait mention, coupent l'aridité du sujet et donnent à cet ouvrage un intérêt qu'on ne rencontre pas souvent dans les livres de droit.

CENTURIE D'INSECTES, contenant plusieurs genres nouveaux décrits dans sa collection; par G. Kirby. Paris. 1834. In-8° avec quatre planches coloriées. Prix : 12 fr.

Bel ouvrage fort bien exécuté qui, outre la description d'un grand nombre d'espèces peu connues, établit vingt-deux genres nouveaux de coléoptères. L'entomologie, cette partie si vaste et si intéressante de l'histoire naturelle, paraît destinée à faire bientôt de grands progrès, car elle fixe depuis quelque temps l'attention particulière d'une foule de savans, et ces dernières années ont vu un éclore un grand nombre d'entreprises intéressantes destinées à enrichir cette science et à favoriser sa marche. Nous n'éprouvons qu'un regret en présence de ce mouvement,

c'est qu'il ne soit pas animé d'un esprit plus philosophique, c'est qu'il se borne trop souvent à l'aride sécheresse de nomenclatures fort utiles sans doute, mais qui ne sont que les moyens de la science et non le but qu'elle doit se proposer d'atteindre. Les mœurs des insectes qui dans les siècles derniers furent l'objet des recherches de plusieurs grands naturalistes, offrent encore un vaste champ aux découvertes les plus intéressantes, les plus curieuses, et nous sommes surpris de voir combien peu d'observateurs s'adonnent à cette partie de la science. Sans doute il est plus facile de se borner à chercher quelque espèce non encore décrite pour obtenir peut-être d'y attacher son nom et s'immortaliser ainsi sans beaucoup de peine; mais les recherches d'un Huber, les expériences d'un Spallanzani, d'un Bonnet, d'un Trembley, n'offrent-elles pas bien plus d'attraits et en même temps plus de gloire que la découverte souvent fortuite d'un insecte nouveau?

MANUEL DES JEUNES FEMMES, ou Conseils maternels, par J.-L. Ewald; traduit de l'allemand par madame Gauteron. Paris. 1834. Prix : 2 fr.

Cet ouvrage s'adresse aux femmes dont l'esprit n'est pas sans culture, dont le cœur n'est pas gâté par de mauvaises lectures, par l'amour excessif du plaisir ou par la fausse sensibilité, si différente de cette sensibilité vraie et profonde qui se manifeste par des actions plutôt qu'elle ne s'exhale en paroles ou en soupirs. L'auteur établit d'abord la différence morale qui existe entre les deux sexes et les effets qu'elle produit; mobilité plus grande résultant chez la femme d'un système nerveux plus complet, plus mobile, et présentant en elle un principe de perfectionnement ou de dégradation qui peut la rendre extraordinairement aimable ou baïssable, qui devient une source de bien vives jouissances, mais peut aussi l'être des plus cuisantes douleurs; imagination facile à impressionner et dont l'empire doit être sagement limité, si on ne veut pas qu'elle exerce une fâcheuse influence sur le cœur; importance de la destination des femmes comme aides de l'homme, maîtresses de maisons, nourrices et premières institutrices de leurs enfans. Après avoir ainsi déterminé le point de vue d'où l'on doit envisager la manière d'être de la jeune fille, l'auteur passe en revue les devoirs qui lui sont tracés, qui résultent de ses dispositions naturelles et de sa destination future. Il examine ce que doit être la religion pour la femme, comment elle doit

surtout contribuer à lui donner cette force de caractère sans laquelle cette vie n'est qu'une longue suite de malheurs; lui inspirer des principes stables qui donnent à sa conduite un guide sûr et constant. Les deux chapitres qui suivent traitent des liaisons de société entre hommes et femmes, et du choix d'un époux. Ils renferment d'excellens conseils ainsi que ceux sur la destination et les devoirs de l'épouse, sur la préparation à l'état de mère, etc. En parlant de la première instruction des enfans, l'auteur recommande le système du célèbre Pestalozzi, et représente la mère comme le meilleur de tous les maîtres. Enfin nous citerons le passage suivant de cet excellent petit livre au sujet de la vie domestique; de tels principes devraient être proclamés hautement et répandus dans toutes les classes de la société, comme les seuls et véritables élémens du bonheur. « La disposition à la vie domestique est très-importante pour le perfectionnement et le bonheur de l'homme. Sans cette disposition, sans l'ordre et sans l'activité pour un but déterminé, on ne s'acquitte bien d'aucun travail, lors même que l'on serait doué de tous les talens et qu'on aurait reçu d'ailleurs la meilleure culture. On ne pourra compter que sur un bonheur qui brille et qui disparaît avec la rapidité de l'éclair, ou tout au plus sur les jouissances passagères de la jeunesse, mais non sur un bonheur vrai et durable. Au contraire, avec la disposition à la vie domestique, on s'acquitte très-bien de la plupart des occupations qui se présentent, lors même que les talens et la culture seraient médiocres, et l'on manque difficilement de ce qui mérite le nom de bonheur. Mais ce qui est plus important encore, c'est que la plupart des vertus de la vie civile se rattachent à cette disposition, en découlent ou se nourrissent par elle, tandis que la plupart des vices qui troublent la société, viennent de ce qu'elle n'a pas été cultivée. L'homme qui trouve son bonheur dans sa maison, auprès de sa femme et de ses enfans, devient rarement un mauvais sujet, mais celui qui le cherche hors du sein de sa famille, qui ne dirige pas avec ordre ses affaires domestiques et ne s'acquitte pas ponctuellement des devoirs de son état, ne pourra guère éviter de se perdre, s'il n'est pas tout particulièrement guidé par un ange tutélaire et favorisé par un nombreux concours de circonstances heureuses. »

MANUEL DES MÈRES, par Pestalozzi; traduit de l'allemand. Paris. 1834. In-12. prix : 2 fr. 50 c.

Le but de ce petit livre est de guider les mères dans les pre-

consommation des objets fabriqués ne tarde pas à prendre elle-même un grand accroissement ; il apprit que la taxe des pauvres est également onéreuse à ceux qui la paient comme un impôt fort lourd, et nuisible à ceux qui la reçoivent, parce qu'elle en fait des paresseux ; il reconnut que le commerce avec les nations étrangères est la véritable source de la prospérité nationale, et que, tout ce qui entrave la libre entrée et la libre sortie des marchandises dans l'intérêt particulier de quelques fabricans, est directement opposé au bien public. Enfin, il devint assez habile économiste pour prouver à son voisin, le fermier Stubbs, que le commerce du blé et le prix du pain doivent être, comme le reste, abandonnés à la libre concurrence, le meilleur de tous les moyens pour empêcher, soit la disette, soit le haut prix des ces objets de première nécessité.

Tous ces principes d'économie politique sont développés, d'une manière fort élémentaire et avec une parfaite clarté, dans les neuf petits contes ou dialogues dont est composé ce volume. On n'avait rien fait jusqu'ici qui fût autant à la portée de toutes les intelligences, et aussi bien destiné à répandre ces utiles vérités parmi toutes les classes de la société. Madame Marcet était déjà fort avantageusement connue par divers autres ouvrages, entre autres, par son économie politique, sa physique et sa botanique en conversations, où les élémens de ces diverses sciences sont présentés sous une forme simple et agréable. *John Hopkins* ne fera qu'ajouter à sa réputation. C'est un grand mérite que celui de savoir mettre les sciences à la portée de tous, et ce mérite est encore plus précieux lorsqu'il s'agit d'une science aussi utile et féconde en résultats que l'économie politique.

TOUSSAINT-LE-MULATRE ; par Antony Thouret. Paris, 1834. 2 vol. in-8°. Prix : 15 fr.

Littérature convulsive, monstruosités morales et physiques, monde infernal. L'auteur annonce, du reste, dans sa préface, datée de la prison de Saint-Waast, à Douai, que ce livre est le produit des insomnies d'un prisonnier, et que bien des larmes sont tombées sur les pages. Cette considération ferme la bouche à la critique, elle doit tout pardonner au délire fiévreux du pauvre prisonnier.

Paris. — Imprimerie d'ÉVERAT, rue du Cadran, n. 16.

BULLETIN LITTÉRAIRE.

Seconde Année.

N° 10. OCTOBRE 1834.

LE CLOCHER DE SAINT-JACQUES-LA-BOUCHERIE, ou Nicolas Flamel, histoire du XIVe siècle; par Amédée de Bast. Paris, 1834. 4 vol. in-12. Prix : 12 fr.

Roman dans le genre de ceux de Dinocourt, où l'histoire joue à peu près le même rôle que dans les mélodrames du boulevart du Temple. M. Amédée de Bast promet aussi une fécondité non moins prodigieuse que celle de son modèle. Voici au moins son huitième roman, et il en annonce six nouvaux qui sont sous presse.

LA NAPOLITAINE, ou la Couronne de la Vierge, par Roland Bauchery, précédée de deux histoires à propos d'un livre par Michel Masson. Paris, 1834. 1 vol. in-8°. Prix : 7 fr. 50.

Ce roman offre de l'intérêt et se fait lire sans regret, quoique le sujet en soit un peu bizarre. La Napolitaine est une pauvre et belle jeune fille qui est vendue par sa mère à un prêtre italien. Ce prêtre la traite d'abord comme un enfant chéri; il se charge lui-même de son éducation, et lui inspire par ses bienfaits une affection toute filiale. Mais bientôt ces rapports changent; les caresses du prêtre deviennent de plus en plus vives et passionnées; ce n'est plus un père, c'est un amant, et Amadina résiste en vain à son amour fougueux, elle est déshonorée et voit son avenir enchaîné, par des liens qu'elle déteste, au monstre qui l'a perdue. Le prêtre est envoyé en mission à Paris, il

emmène Amadina avec lui ; la jeune Napolitaine s'ennuie de la vie retirée que lui fait mener son amant jaloux ; elle se laisse persuader par sa suivante qu'il faut essayer de résister à cette tyrannie, et commence par s'échapper une nuit pour aller au bal masqué de l'Opéra. Là elle rencontre Ernest Sainville, jeune homme fait pour tourner la tête à toute jeune fille avide d'aimer. Par un enchaînement de circonstances que nous laisserons de côté, Ernest et Amadina sont mis en rapport et ne tardent pas à éprouver l'un pour l'autre les sentimens les plus tendres. Avec l'aide de ce nouvel amant, Amadina parvient à se soustraire à la tyrannie du prêtre ; elle fuit sa demeure, et Ernest lui procure un asile où il la tient cachée pendant quelque temps. Leur amour ne fait que croître, Ernest n'aspire bientôt plus qu'à obtenir la main de son Amadina. Alors celle-ci lui fait le récit de toute sa vie, car elle ne veut pas le tromper, et quand elle a fini elle lui demande s'il ne craint pas de souiller son nom en le donnant à une femme perdue, déshonorée. Ernest demande à réfléchir pendant deux mois, après lesquels il revient se jeter à ses pieds et la supplier de le suivre à l'autel, car il a reconnu que jamais l'innocence n'avait déserté le cœur d'Amadina. Le mariage a lieu, et le prêtre désespéré vient se tuer sur le seuil de l'église. Il se perce le sein d'un coup de stylet ; mais avant de mourir il fait remettre à Ernest une lettre dans laquelle il lui déclare qu'Amadina, quoi qu'elle ait dit, est pure et vierge, car il était impossible qu'il en fût autrement, puisque celui par qui elle croyait avoir été déshonorée était un castrat.

Certes cette intrigue est d'une invention fort bizarre. Mais elle est assez habilement conduite, et elle est précédée d'une préface de M. Michel Masson bien faite pour prédisposer le lecteur en faveur de l'ouvrage. Cette préface renferme une courte notice sur Richard Savage et Thomas Chatterton, deux écrivains anglais qu'une longue suite de désordres et de vices rendirent méprisables aux yeux de tous, malgré leurs talens remarquables, et qui périrent victimes d'une mort prématurée. M. Masson se sert de ces deux exemples pour prouver que la littérature n'est pas et ne doit pas être un métier. « Le pays, dit-il, ne doit rien à celui qui fait un livre, et ce serait une singulière prétention que de se croire son créancier, parce qu'on a satisfait à son amour-propre personnel, en le prenant, sans son aveu, pour confident de ses pensées. » Cette réflexion, qu'il ne faudrait cependant pas trop généraliser, car le génie, dans quelque genre qu'il se signale, a toujours droit

à la reconnaissance de la société, et dans l'état de civilisation les besoins intellectuels deviennent une nécessité de la vie, cette réflexion, disons-nous, s'applique merveilleusement à la foule des productions éphémères qui font gémir chaque jour la presse, et au sot orgueil de plus d'un de nos auteurs contemporains qui se regardent comme résumant en eux toute la gloire de la France, et semblent se croire la condition *sine qua non* de l'existence d'une littérature française. M. Masson termine sa préface par cet excellent morceau :

« Voilà, mon ami, des histoires bien graves sur deux professions qui font tant d'orgueilleux ; mais aussi, pourquoi la littérature est-elle une profession, quand elle ne devrait être qu'un délassement ? Pourquoi vit-on de sa journée littéraire comme nous avons vécu de notre journée d'ouvrier ? Pourquoi se dit-on, au bout de la semaine : j'ai fait tant de douzaines de pages, comme nous nous disions à l'atelier : j'ai poli tant de douzaines d'améthystes ou de topazes ? Si ce n'est plus qu'un métier, les autres valent mieux ; ils ont de plus un but d'utilité, ils ont de moins la jalousie et l'orgueil. Pour ceux qui, comme vous, mon ami, ne prennent la plume qu'afin de se reposer de leurs fatigues de la journée ; pour ceux-là, on ne saurait avoir trop d'encouragemens à leur donner ; c'est faire deux fois bien que de passer de l'établi, où l'on accomplit dignement sa destinée de travailleur, aux nobles délassemens de la littérature qui épure les mœurs, et ne laisse pas aux vices le temps de s'emparer de nos heures de loisir. »

MÉMOIRES DE TOUS ; Collection de Souvenirs contemporains tendant à établir la vérité dans l'histoire. Paris, 1834. Tomes 1 et 2 ; 2 volumes in-8°. Prix : 9 fr.

Les deux volumes qui paraissent de cette nouvelle collection ne sont pas faits pour donner une haute idée soit de son importance historique, soit de son intérêt. Des mémoires fort courts sur des sujets déjà très-connus ou peu intéressans, dénués de pièces justificatives, et écrits la plupart tout exprès pour figurer dans la collection de M. Levavasseur, ne nous semblent pas devoir être des autorités historiques bien valides. Quoi qu'il en soit, le tome second, qui paraît aujourd'hui et qui offre plus d'intérêt que le premier, renferme un écrit de M. Rouget de Lisle sur l'expédition de Quiberon ; un mémoire de M. le comte de Thibaudeau sur le congrès de Rastadt ; un récit des troubles du midi par M. Amédée Gabourd ; la bataille de Castiglione par

Augereau; et une notice de M. Peuchet, archiviste, sur l'exhumation du corps de Louis XVII, destinée à convaincre tous les incrédules qui doutent encore de la mort de ce jeune prince et à les tenir en garde contre les fous atteints d'une affection mentale, que l'auteur appelle la *dauphinomanie*. Toute discussion sérieuse à ce sujet nous paraît du reste oiseuse et puérile; dans l'époque où nous vivons, on s'inquiète assez peu de ce que peuvent devenir les fils de roi, car on a pu se convaincre que c'est une graine qui ne se perd jamais. Légitimes ou non, il s'en retrouve toujours, et la place ne reste guère vacante.

HISTOIRE DE L'INSURRECTION GRECQUE, précédée d'un précis d'Histoire moderne de la Grèce; par J. Rizo Neroulos. Paris, 1834. Un gros volume in-8°. Prix : 7 fr. 50 c.

M. Rizo, ancien premier ministre des Hospo[illegible] grecs de Valachie et de Moldavie, et secrétaire d'état sous [illegible] ministration du comte Capo d'Istria, se trouvant à Genève en 1828, entreprit d'exposer dans un cours public, d'une manière claire et précise, quelle fut la situation de sa patrie depuis son envahissement par les Turcs, et surtout pendant le dix-huitième siècle, et de raconter les nobles efforts de ses héroïques compatriotes pour conquérir leur liberté. Personne plus que lui n'était capable de remplir cette tâche difficile; aussi son cours obtint-il un grand succès et devint-il, livré à l'impression, un ouvrage fort estimable qui prendra place dans toutes les bibliothèques. L'auteur a divisé son travail en trois parties. Dans la première il présente le tableau de l'avilissement et de la chute de l'empire grec, et les causes de la conservation du peuple grec, causes qui gisent principalement dans le besoin que les Turcs, ennemis de tout ce qui est science ou commerce, avaient de leurs services pour toutes les relations de la vie sociale et même de la vie politique. La seconde partie traite de l'affaiblissement de l'empire turc qui, après avoir à son tour brillé avec éclat, à son tour aussi vit chuter sa puissance plus promptement encore peut-être qu'aucun autre, parce que chez lui la civilisation, au lieu de s'accroître avec le pouvoir, sembla au contraire diminuer à mesure que celui-ci augmentait, et finit par laisser à nu toutes les hideuses monstruosités du despotisme. La Grèce, pendant cette époque, osa relever un peu sa tête courbée sous le poids de l'esclavage, et, voyant quelle stupide brutalité animait ses tyrans, elle frémit d'indignation en secouant ses chaînes. Enfin, dans la troisième et dernière partie de cet ouvrage, M. Rizo nous

montre l'amour de la liberté faisant sans cesse des progrès parmi les Grecs, créant chez eux les sociétés secrètes où de courageux et jeunes patriotes s'excitaient mutuellement à la révolte, éclatant trop tôt par l'imprudence des adhérens d'Ypsilanti, se répandant bientôt, gagnant de proche en proche et allumant un incendie général dans lequel bien des illustres victimes devaient succomber, mais dont le résultat fut d'assurer à la Grèce une existence propre, une indépendance réelle, et de la soustraire pour jamais à la barbare domination des sectateurs de Mahomet. Tous ces combats héroïques, qui rappellent les demi-dieux de l'antiquité, tous ces traits admirables de dévouement et d'amour de la liberté dont l'insurrection grecque fournit tant d'exemples, sont décrits avec une chaleur et un entraînement qui nous électrisent. M. Rizo écrit en vrai patriote. Son savoir aussi étendu que profond, les fonctions importantes qu'il a remplies, soit comme grand postelnik de deux hospodars, soit comme secrétaire auprès de la Porte, lui ont procuré des documens refusés à tout autre; son séjour à Constantinople, sa connaissance des langues orientales, ses relations avec les personnages les plus influens, soit turcs, soit grecs, lui ont révélé des traits historiques que l'on chercherait vainement dans un autre ouvrage. Son style enfin, s'il n'est pas d'une pureté parfaite, porte un cachet d'originalité qui lui donne justement un mérite de plus, celui de nous faire connaître parfaitement l'auteur et d'imprimer à notre langue tout le caractère d'une brillante imagination de l'Orient.

BULLETIN du Bibliophile et de l'Amateur. Paris. Numéros 1 à 7. In-8°. Prix : 2 fr.

M. Techener publie, sous ce titre, une espèce de catalogue d'ouvrages anciens et curieux, tant manuscrits qu'imprimés, renfermant des notices bibliographiques fort intéressantes, dont quelques-unes de M. Charles Nodier. Nous citerons, entre autres, le numéro 6, qui contient un morceau de cet auteur sur la reliure au dix-neuvième siècle. Ce bulletin formera un ouvrage précieux pour les amateurs, surtout si M. Techener a soin, comme nous l'espérons, de l'accompagner de tables alphabétiques et par ordre de matières qui rendent les recherches plus faciles. Nous signalons avec plaisir tout ce qui semble destiné à redonner à la librairie quelque peu de cet antique lustre de savoir, qui depuis long-temps a fait place à un étroit et sot

esprit mercantile, dont les résultats n'ont pas été moins funestes au commerce qu'à la science.

VIE POLITIQUE DU MARÉCHAL SOULT; par Alexandre Sallé. Paris, 1834. In-8°. Prix : 6 fr. 50 c.

C'est une étrange manie que celle d'écrire la vie de personnages encore vivans. Quelle confiance peut-on espérer d'obtenir? Comment se flatter que le public croie à l'impartialité et à la justice d'un auteur qui, soit qu'il flatte un homme éminent capable de l'en récompenser, soit qu'il le sacrifie à un esprit de parti âpre et exclusif, peut toujours être soupçonné d'avoir pris la plume dans un tout autre but que celui de la vérité historique?

La vie du maréchal Soult renferme du reste beaucoup de faits qui, s'ils sont bien avérés, offrent un intérêt assez piquant.

LA RÉFORME EN ITALIE au seizième siècle, par Th. Maccree. Paris, 1834. In-8°. Prix : 5 fr.

L'Italie, le siége et l'empire de la domination apostolique, catholique et romaine, ne put elle-même échapper à l'ébranlement général qui se fit ressentir dans toute l'Europe lorsque la voix redoutable de Luther rompit tout à coup le silence respectueux et obéissant qui jusque-là baissait la tête devant la puissance des papes. La réforme pénétra au sein du sanctuaire et menaça un instant d'attaquer le cœur même du catholicisme. Mais des efforts violens repoussèrent l'audacieuse, et l'étouffèrent si bien qu'à peine reste-t-il quelques vestiges de sa téméraire entreprise. L'histoire de cette lutte est fort peu connue: aussi l'ouvrage de M. Maccree joint-il à son importance historique tout l'attrait d'une nouveauté. Il débute par un tableau rapide de l'état de la religion en Italie avant l'époque de la réforme, et démontre comment la suprématie des évêques de Rome éprouva des résistances en Italie, quand ils eurent soumis à leur autorité les églises d'Occident les plus éloignées. Le siége de Milan surtout résista long-temps; ce ne fut qu'au onzième siècle que les papes réussirent à le soumettre. D'un autre côté, à plusieurs époques, des individus firent tous leurs efforts pour arrêter le progrès de ces superstitions qui devinrent le plus ferme soutien de la puissance pontificale. Leur voix fut couverte par les persécutions et la calomnie; on les accusa d'hérésie, d'arianisme, et on leur imputa les principes les plus

odieux afin de les perdre dans l'opinion publique. Mais la persécution n'arrête pas la marche de l'esprit humain, et, quand les papes se furent assurés de l'obéissance du clergé d'Italie et eurent réduit toute opposition au silence, ils rencontrèrent de nouveaux adversaires dans les Vaudois ou Albigeois, chrétiens purs et sévères qui condamnaient tous les désordres de l'Église, et qui s'introduisirent en Italie dès l'année 1180; ils pénétrèrent dans le 13e siècle jusqu'au centre du monde chrétien. Rome en compta un certain nombre dans ses murs. Les foudres du Vatican ne leur furent pas épargnées; on les livrait à toutes les tortures, à tous les supplices de la justice séculière : mais on ne tue pas la pensée. Bientôt la restauration des lettres et l'invention de l'imprimerie vinrent indirectement aider à l'œuvre des idées nouvelles. Du sein même de l'Église catholique s'élevèrent des censeurs qui poursuivirent le clergé de leurs satires et de leurs vertes semonces. Les troubadours furent les auxiliaires des, Vaudois et se montrèrent même plus violens qu'eux.

Si monge niers vol Dieus que sian sal,
Per pro manjar ni per femnas tenir,
Ni monge blanc per boulas a mentir,
Ni per erguelh Temple ni Espital,
Ni canonge per prestar a renieu,
Bene tene per fol sanh Peir, sanh Andrieu,
Que sofriro per Dieus gital turmen,
S'aquest s'en van aissi a salvamen.

« Si Dieu sauve ceux qui n'ont d'autre mérite que d'aimer » la bonne chère et de faire la cour aux belles; si les moines » noirs et les moines blancs, si les templiers et les hospitaliers » gagnent le ciel, alors saint Pierre et saint André étaient bien » fous de s'exposer à tant de tourmens pour gagner un paradis » qui coûte si peu à d'autres. »

Ainsi parlait Raymond de Castelnau. Les républiques de l'Italie donnèrent aussi des preuves non équivoques de leur indépendance religieuse et bravèrent plus d'une fois les menaces et les excommunications du Vatican dans un temps où l'Europe entière tremblait au bruit de ses foudres. En présence de ces élémens de révolte et de la corruption inouïe du clergé, il s'éleva un esprit d'indifférence pour la religion, un scepticisme caché sous le respect extérieur des formes catholiques. Cet état qui, s'il eût continué plus long-temps, aurait sans aucun doute miné le siége pontifical, cessa vers le milieu du seixième siècle à l'époque où, le combat étant engagé dans le sein même de l'Église au sujet de la corruption du clergé, le peuple italien

crut devoir prendre parti pour le pape et pensa son honneur attaché à repousser les invectives qu'on se permit alors contre les vices des pontifes, ses souverains. Ce changement fit recouvrer à ceux-ci, sur l'esprit et la conscience de leurs concitoyens, un empire qu'ils avaient presque entièrement perdu. Ce fut une réaction de dévotion et d'adoration telle que la plupart des auteurs qui ont parlé de cette époque, et entre autres Voltaire, ont avancé que dans cette contrée il y avait eu peu de convertis, si même il y en avait eu un seul.

Cependant il est facile de réparer cette omission pour peu qu'on approfondisse un peu le sujet. Les recherches de M. Maccree lui ont appris que, dès qu'ils parurent, les écrits de Luther, de Mélanchton, de Bucer et de Zuingle commencèrent à circuler par toute l'Italie, malgré les bulles pontificales et l'activité de leurs exécuteurs. Il cite à l'appui de cette opinion de nombreuses lettres de l'époque, monumens historiques fort précieux et qui ne se trouvent pas ailleurs. La Bible fut à plusieurs reprises traduite et imprimée en Italie. Enfin la guerre terrible qui désola cette belle contrée pendant la première partie du seizième siècle, servit aussi à propager la réforme. Les troupes allemandes de Charles V et les Suisses de François Ier renfermaient beaucoup de protestans qui ne se gênaient point dans la manifestation de leurs opinions et vantaient hautement la liberté religieuse dont ils jouissaient chez eux. Aussi le nombre des *luthériens* ou *évangéliques* s'accroissait-il chaque jour, et bientôt il y eut jusque sur les états du pape des maisons particulières où l'on s'assemblait pour entendre prêcher contre l'Église de Rome. Des hommes distingués en tout genre, des savans, des magistrats, des prêtres même embrassaient la cause de la réforme; des femmes de la plus haute noblesse la favorisaient de leur puissante influence. En un mot, tout semblait annoncer la chute de Rome catholique, lorsque le souverain pontife, sortant tout à coup de son sommeil, lança contre les protestans la redoutable armée de l'inquisition. De toutes parts les échafauds furent dressés, et d'innombrables victimes expièrent dans les supplices le crime d'avoir voulu faire usage de leur raison. Ici commence un affreux drame tout palpitant d'intérêt qui fait frémir, et cependant attache tellement qu'on ne peut s'en arracher. Toutes les atrocités commises pour étouffer la réforme sont racontées d'après des pièces de l'époque; souvent les récits sont contemporains, et l'auteur ne craint pas d'emprunter même aux écrivains catholiques l'expression de l'horreur qu'ils ne pouvaient s'empêcher d'éprou-

ver en présence de ces rigueurs. Nous citerons pour exemple la lettre suivante qui rapporte l'exécution qui eut lieu en 1560, à Montalto, sous le gouvernement du marquis de Buccianici, au frère duquel le pape avait promis le chapeau de cardinal, si l'on parvenait à extirper l'hérésie dans la Calabre :

« Très-illustres seigneurs, après vous avoir instruits de temps en temps de tout ce qui se passe ici relativement aux hérétiques, je vais vous rendre compte des jugemens terribles prononcés contre les luthériens, et dont l'exécution a commencé le 11 juin. A vous parler franchement, je ne puis comparer ces supplices qu'à une boucherie. L'exécuteur est venu ; il a fait avancer un de ces malheureux, et, après lui avoir enveloppé la tête d'un linge, il l'a conduit sur un terrain qui touche au bâtiment, l'a fait mettre à genoux et lui a coupé la gorge avec un couteau. Ramassant ensuite le voile ensanglanté, il est venu chercher un autre prisonnier, auquel il a fait subir le même sort, et quatre-vingt-huit personnes ont été égorgées de la même manière. Je laisse votre imagination se figurer cet horrible spectacle. En ce moment même, j'ai peine à retenir mes larmes; et il n'est personne qui, après avoir regardé une de ces exécutions, ait pu supporter une seconde fois la vue d'un tel spectacle. On ne se représentera jamais la douceur et la patience avec lesquelles ces hérétiques ont souffert le martyre et la mort. Un petit nombre d'entre eux, au moment d'expirer, ont déclaré qu'ils embrassaient la foi catholique; mais la plupart sont morts dans leur infernale opiniâtreté. Tous les vieillards ont fini avec un calme imperturbable ; il n'y a que les jeunes gens qui aient manifesté quelque frayeur. Tous mes membres frissonnent encore quand je me figure le bourreau avec le couteau ensanglanté entre les dents, tenant à sa main le linge dégoûtant, entrer dans la maison, les bras rougis du sang des victimes, et saisir les prisonniers l'un après l'autre, comme un boucher s'en va prendre les moutons qu'il veut égorger. On a déjà envoyé des chariots pour enlever les cadavres, qui doivent être mis en pièces et pendus sur les grandes routes d'une extrémité de la Calabre à l'autre. A moins que le pape et le vice-roi ne commandent au marquis de Buccianici, qui gouverne la province, de suspendre ses coups, il fera mettre tous les autres hérétiques à la torture, et poursuivra ses exécutions jusqu'à ce qu'il n'en reste plus un seul. Aujourd'hui même, un décret a condamné à la question une centaine de femmes qui ensuite seront mises à mort ; de sorte qu'on peut affirmer que cette multitude de victimes se composera d'un nombre à peu près égal d'indi-

vidus de l'un et de l'autre sexe. Voilà tout ce que j'ai à vous apprendre sur ces actes de justice. Il est maintenant huit heures; je vais m'informer des discours tenus par ces hérétiques endurcis, lorsqu'on les menait au supplice. Quelques-uns d'entre eux ont poussé l'entêtement jusqu'à ne pas vouloir jeter les yeux sur un crucifix, ni se confesser à un prêtre; ceux-là doivent être brûlés vifs. On fait monter à seize cents le nombre des hérétiques qui ont été arrêtés dans la Calabre; tous sont condamnés; mais on n'en a encore fait mourir que quatre-vingt-huit. Ces gens sont originaires de la vallée d'Angrogna, près de la Savoie; et dans la Calabre on les nomme ultramontains. Ils occupent encore quatre villes dans le royaume de Naples; mais je n'ai point appris qu'ils s'y conduisent mal. Ce sont des hommes sans instruction, entièrement livrés à l'agriculture, et qui montrent des sentimens religieux au lit de la mort. »

On conçoit qu'une pareille justice expéditive et sans pitié, exerçant ses fonctions avec la plus grande activité, et ne se lassant point de répandre des flots de sang, dut mettre un terme aux progrès de la réforme en Italie. Elle ne convertit réellement personne, mais elle glaça de terreur les plus timides, détruisit le plus grand nombre, et réduisit les autres à chercher un refuge dans les contrées voisines. Un certain nombre de réformés italiens se répandirent dans le pays des Grisons où ils emportèrent avec eux leurs opinions indépendantes. M. Maccree consacre la dernière partie de son livre à les suivre dans cette contrée et à décrire les nouvelles vicissitudes qui les y attendaient. Les bornes de cet article déjà bien long nous empêchent d'analyser ce tableau et nous forcent à quitter, quoique à regret, un ouvrage qui se distingue d'une manière fort remarquable, soit par la profondeur des recherches dont il est le résultat, soit par l'intérêt piquant dont il est animé d'un bout à l'autre.

LA BELGIQUE et l'Ouest de l'Allemagne en 1833; par mistress Trollope, traduit de l'anglais par mademoiselle A. Sobry. Paris, 1834. 2 vol. in-8°. Prix : 15 fr.

Un esprit assez malin, de la finesse, de la gaieté, une critique souvent piquante et animée, voilà plus qu'il n'en faut pour assurer le succès d'un livre de ce genre, alors même que l'auteur est une femme quelque peu frivole, qui observe en courant et qui effleure tous les sujets avec un style parfois assez prétentieux. D'ailleurs, mistress Trollope juge les Belges et les Alle-

mands avec plus de discernement et moins de passion qu'elle n'en a mis dans son ouvrage sur l'Amérique. Il ne règne pas ici cet esprit de rivalité, de jalousie, d'envie même, qui la rend continuellement injuste envers les habitans des États-Unis. Mais si mistress Trollope se montre indulgente pour les Allemands, le diable n'y perd rien, et sa verve satirique s'exerce aux dépens de la plupart des Anglais qu'elle rencontre sur son chemin. Elle ne laisse pas échapper une seule occasion de faire ressortir l'insociabilité, la morgue et l'insolence aristocratique de ses compatriotes. Le contraste est d'autant plus frappant en présence de la bonhomie allemande, et nous ne pensons pas que sous ce rapport madame Trollope rencontre beaucoup de contradicteurs. Toutes les personnes qui ont voyagé feront chorus avec elle pour se récrier contre les manières hautaines et le sot orgueil de ces ours britanniques qui semblent regarder le continent comme un domaine dont ils sont les seigneurs, et croire que ses habitans doivent s'estimer fort heureux de leur visite, se mettre à genoux devant leurs guinées et oublier pour eux le reste du monde. Voici l'un des traits qu'elle rapporte :

« Une compagnie, qui avait passé plusieurs semaines rassemblée, venait de se disperser ; il n'en restait plus que trois personnes : le baron F., qui avait été ministre de sa cour, près de celle de Saint-James ; un officier-général, gouverneur de la province, et un seigneur qui avait l'honneur d'être allié à la famille royale de Prusse. Ils causaient ensemble près d'une fenêtre de la salle à manger, dans laquelle on allait servir leur table d'hôte, ainsi réduite, quand une voiture anglaise, contenant deux jeunes hommes, s'arrêta à la porte.

» Ces trois messieurs se félicitaient mutuellement sur cette augmentation de leur petit cercle ; et lorsque les jeunes Anglais entrèrent dans la salle, ils furent accueillis par un salut gracieux de chacun de ses occupans.

» Sans faire la moindre attention à cette politesse, l'un des Anglais, montrant la table, dit : « Qu'est-ce que cela? »

» — La table d'hôte, monsieur, répliqua le garçon, et l'on va servir à l'instant.

» — Table d'hôte ! s'écrie le jeune voyageur indigné, nous ne dînons jamais en public, monsieur !

» Et, après avoir proféré ces augustes paroles, il sortit à la hâte de la chambre, au grand amusement des nobles indigènes. »

Mistress Trollope adresse à ce sujet une verte leçon à ses compatriotes, qui compromettent ainsi le caractère national et en donnent une bien fausse idée à l'étranger ; car, nous le re-

connaissons volontiers avec elle, *les Anglais de la meilleure sorte* sont des hommes bien supérieurs. Mais ce qu'il y a de singulier dans cette leçon, c'est la manière dont elle se termine. Où l'aristocratie va-t-elle se nicher ! Après avoir conseillé aux Anglais d'imiter la bonhomie allemande, l'auteur se ravise et ajoute :

« Mais il est à craindre qu'il ne soit très-difficile pour nous en ce moment de suivre l'excellent exemple des Allemands. Ce n'est pas alors qu'un parti puissant et actif dans ses efforts attaque toutes les barrières qui séparent les diverses classes, qu'il serait sage de recommander des formes qui pourraient favoriser les fauteurs de l'anarchie. » Et plus loin : « Malheur à ceux qui tenteraient d'effacer les limites sacrées qui nous ont si longtemps maintenus dans un état prospère ! Si jamais ils atteignaient leur but, les meilleures intentions seraient vaines ; il faudrait tout abandonner, *l'absentisme* deviendrait aussi général en Angleterre qu'en Irlande, et les auteurs de ce funeste ouvrage ne pourraient alors s'empêcher de le déplorer, quand le commerce détruit, la religion outragée, les sources de la science corrompues, élèveraient leurs voix mourantes pour accuser ces patriotes parricides. »

Voilà un tableau bien lugubre, et de bien sinistres conséquences tirées d'une cause fort puérile, de l'absence de formes auxquelles jusqu'à présent nous ne pensions pas qu'on pût attacher une telle importance. Mistress Trollope nous paraît considérer le gouvernement anglais comme une de ces parures de femme dans lesquelles le plus ou moins d'empois joue un grand rôle. Imprudens réformistes, qu'allez-vous faire ! tremblez qu'une goutte d'eau vienne anéantir cet échafaudage de plis élégans et mettre le fichu d'une grande lady au niveau de la chemise d'un pauvre homme. Vous y regarderez sans doute à deux fois avant d'encourir la colère de mistress Trollope, qui vous poursuit de ses sombres prophéties ; car ne pensez-vous pas que ses ouvrages sont pour le moins aussi redoutables que la résistance de la chambre des lords ?

SOUVENIRS D'UNE VIEILLE FEMME, par madame Sophie Gay. Paris, 1834. In-8°. Prix. 3 fr. 75 c.

UN DIVAN, par Alphonse Royer. Paris, 1834. 2 vol. in-8°. 7 f. 50 c.

Voici encore un essai de librairie à bon marché ; les romans nouveaux se vendant en fort petit nombre, on a pensé que cela tenait au prix trop élevé des volumes à 7 francs 50 cen-

times, et l'éditeur de ces deux ouvrages que nous annonçons aujourd'hui a cru trancher la difficulté, résoudre le problème, en nous donnant des volumes à moitié prix. Mais nous craignons bien que cette tentative ne soit pas heureuse et qu'il en soit pour ses frais. Le haut prix des livres n'est pas la seule cause de leur peu de succès, peut-être même est-ce la moins importante. En effet nous voyons que lorsqu'un livre est réellement bon, porte l'empreinte certaine du talent, l'édition s'épuise promptement, quel que soit son prix. Le génie force l'admiration, excite la curiosité, arrache l'intérêt, et fait taire toute considération secondaire. Les *Paroles d'un Croyant*, volume in-8° de 6 francs, qui ne renfermait pas la matière de 100 pages in-18, se sont enlevées par milliers en quelques semaines. Si donc il n'en arrive pas de même pour toutes les nouveautés que chaque jour voit éclore, n'en peut-on pas déduire que cette différence vient plutôt de leur médiocrité; et, quoi qu'en dise madame Sophie Gay dans sa préface, ne préférera-t-on pas toujours acheter pour quelques sous le plaisir fort incertain que pourra procurer la lecture d'un roman nouveau, plutôt que de risquer de payer fort cher, ne fût-ce que 3 fr. 75 c., l'ennui et la fatigue que l'on puise trop souvent dans nos modernes productions? Le dédain aristocratique avec lequel madame Gay traite les cabinets de lecture nous a paru souverainement ridicule. On pourrait croire qu'elle redoute l'épreuve de ce creuset dans lequel les réputations littéraires sont obligées de passer avant de prendre place dans les bibliothèques particulières. Mais il est un autre motif beaucoup plus plausible en faveur du bon marché des livres, c'est la crainte des contrefaçons étrangères : celui-là, nous ne le récusons pas. En effet, s'il était possible d'anéantir cette concurrence redoutable, la librairie française y gagnerait prodigieusement. Mais malheureusement il nous semble qu'un tel but ne pourra être atteint que par la volonté ferme d'un gouvernement qui, soit par l'abolition de toutes les entraves qui gênent le commerce, soit par des traités avec ses voisins, voudra faire prospérer la librairie et assurer la propriété littéraire. Quant aux volumes à 3 fr. 75 c., ils n'empêcheront pas une seule contrefaçon; car, si le livre est assez bon pour en valoir la peine, on le fabriquera toujours à meilleur marché, soit à Bruxelles, soit à Genève ou ailleurs, et on pourra le donner à 1 fr. 50 c. ou 2 fr., n'ayant pas de manuscrit à payer; et, si le livre ne vaut pas les risques d'une contrefaçon, le libraire de Paris aura fait une mauvaise affaire, car il n'en vendra certainement pas assez à ce prix réduit pour couvrir ses frais, et ses

bénéfices sur les bonnes entreprises se trouvant eux-mêmes diminués par la réduction du prix de vente, une seule publication mauvaise lui enlèvera tout le profit qu'il aura pu faire. Le commerce de la librairie est l'un des plus chanceux qui existent. Les produits sur lesquels il opère ont une valeur intrinsèque qui ne représente que le dixième des déboursés de leur fabrication; outre cela ils ne sont point des objets de première nécessité, ni même indispensables pour la vie toute civilisée qu'elle soit aujourd'hui. Il faut donc nécessairement faire de gros bénéfices sur les bonnes entreprises afin de couvrir le déficit des mauvaises, et pouvoir gagner beaucoup dans les momens favorables afin de rétablir l'équilibre détruit par la moindre commotion politique, par le plus petit dérangement dans l'état social, car la librairie est toujours la première et la dernière branche qui souffre. Lorsque le succès d'un livre est assuré par une première édition, d'une manière brillante, de façon à créer en quelque sorte un besoin dans le monde intellectuel, popularisez-le par une édition à bon marché que vous pourrez tirer à grand nombre et qui luttera peut-être avec avantage contre toutes les contrefaçons, surtout si vous en soignez l'exécution typographique et la correction. Mais que, de prime abord, l'on débute par tirer à mille ou quinze cents un méchant roman dont il faudra placer 5 ou 600 exemplaires pour couvrir ses frais, c'est une spéculation que nous ne conseillerons jamais à personne de faire. Tout cela soit dit cependant sans vouloir faire aucun tort aux *Souvenirs d'une vieille femme*, qui pourront trouver un public et amuser quelques lecteurs, comme on s'amuse parfois du babil de ces vieilles coquettes qui n'ont vu du monde que la superficie et qui parlent des passions, traitent de la morale avec le même ton léger et badin dont elles vous dépeignent une toilette de bal du temps de l'empire ou du siècle dernier. On y rencontre un reflet de la gentillâtre aristocratie de l'émigration, de ce beau monde où les vertus étaient dédaignées comme étant la richesse des vilains, et où l'on faisait bon marché de l'honneur des femmes et de la dignité des hommes.

Le *Divan* de M. Royer nous a paru bien supérieur sous tous les rapports. C'est une suite de contes intéressans et bien écrits, quoique trop empreints peut-être de ce goût de l'horrible qui commence à passer de mode. Plusieurs de ces contes avaient déjà paru dans diverses revues; mais l'éditeur en prévient le public dans sa préface et ne prétend pas les donner pour nouveaux, ce qui est très-bien à lui; nous nous permettrons seulement de lui faire observer que dans cette même préface il com-

met une étrange bévue, en comparant la *Revue des deux Mondes* à l'*Encyclopédie*; nous ne voyons pas quel rapport peut exister entre ces deux recueils, et, quel que soit le mérite du premier, nous ne pensons pas qu'il soit venu à l'esprit de ses rédacteurs que leur travail pût être mis en parallèle avec l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert.

LA FILLE DU PORTEUR D'EAU, par Alfred Grué. Paris, 1834. 4 volumes in-12. Prix : 12 fr.

LA FEMME A LA MODE, par madame Eugénie Foa. Paris, 1834. In-8°. Prix : 7 fr. 50 c.

MADAME DE SOMMERVILLE, par Jules Sandeau. Paris, 1834. In-8°. Prix : 7 fr. 50 c.

Voilà le menu fretin de la récolte littéraire du mois, la pâture que les cabinets littéraires livrent à l'insatiable avidité de ces lecteurs qui veulent du nouveau à tout prix. Ce public-là ne lit que pour tuer le temps ou pour combattre l'insomnie; il n'est pas difficile, ne s'érige pas en tribunal sévère; car, pourvu qu'un volume lui serve à faire passer une ou deux heures de la journée, c'est tout ce qu'il en exige, il est content. Son goût, blasé comme le palais d'un gourmand, finit par ne plus rien savourer, et il avale indifféremment tout ce qu'on lui présente, fût-ce même une pierre comme la *Marie de Médicis de M. Lottin de Laval.* Autour de ce public glouton viennent se grouper diverses classes de lecteurs qui partagent avec lui ses appétits voraces, chacune dans son genre particulier. Ainsi les cuisinières des bonnes maisons qui réjouissent leurs loisirs par des lectures mélodramatiques et fantasmagoriques, les femmes de la Halle qui, tout en débitant leurs marchandises, aiment à parcourir un roman de mœurs; les jeunes modistes, lingères, couturières, etc., qui font leurs délices de Ricard, Ducange et surtout Paul de Kock. M. Alfred Grué paraît vouloir aspirer à partager cette faveur; son livre est sur la même ligne que les romans d'Amédée de Bast, c'est-à-dire quelques degrés au-dessous de Ricard et de Lamothe-Langon.

Madame Eugénie Foa est déjà connue, mais sa *Femme à la mode* ne nous semble pas devoir ajouter à sa renommée; au contraire, elle nous a paru inférieure encore à ses autres productions.

Madame de Sommerville est certainement d'une conception bien supérieure à ces deux autres ouvrages; son auteur ne manque ni de talent ni d'imagination. Il a voulu peindre l'amour luttant contre l'affection maternelle, la raison aux prises avec

la passion. Madame de Sommerville a protégé le jeune Albert comme un fils, puis insensiblement son intérêt pour lui a subjugué son cœur et se convertit en une passion violente qui la rend jalouse de son bonheur, lorsqu'elle le voit s'unir à la jeune fille qu'il aime: cet amour malheureux finit par la tuer. Cette donnée première était simple et féconde; mais malheureusement M. Jules Sandeau donne dans les travers de la nouvelle école. L'exagération est venue gâter son livre, et un style rempli de ces étrangetés à la mode fera refermer le volume à plus d'un lecteur sans l'avoir lu. Il est vrai que justement ces défauts-là vaudront à l'auteur des éloges de journaux et une renommée de coterie. On répétera que son style est très-pur, que son livre est parfait, et cela peut-être sans l'avoir seulement ouvert.

ROSLAWLEW, ou les Russes en 1812; par Sagoskin. Paris, 1834. 2 vol. in-8°. Prix: 15 fr.

Roman russe, assez intéressant quoique faiblement conçu. L'auteur cherche à peindre les mœurs de son pays et entre pour cela dans une foule de détails qui jettent parfois des longueurs dans le récit. Il n'a d'ailleurs pas beaucoup le talent de faire parler ses interlocuteurs; le dialogue est souvent brisé, sans suite, et même un peu niais. Cependant, malgré ces défauts, on ne lira pas sans quelque intérêt le tableau de cette mémorable campagne de 1812, tracé par un Russe, ami de son pays, qui porte aux nues le courage de ses compatriotes et leur dévouement à la sainte cause de la patrie. Il est curieux de voir le contraste qu'offre un semblable récit à côté de celui de M. de Ségur, par exemple, ou de toute autre relation de cette campagne publiée par des Français. Là où ceux-ci n'ont vu que barbarie et stupide ignorance, M. Sagoskin nous montre le patriotisme le plus pur et le plus ardent. Pour lui l'incendie de Moskou est un de ces actes d'héroïsme qui éternisent la mémoire d'un peuple. C'est tout simple, chacun considère la chose à sa manière. Les Français ne peuvent jeter leurs regards sur cette funeste année 1812 sans que leur vanité, cruellement blessée de ce souvenir, ne s'irrite de la leçon donnée à leur héros favori, tandis que les Russes se rappellent avec orgueil que la patrie fut alors en danger, qu'ils surent la sauver par leurs efforts, et ébranler les premiers ce sceptre de fer qui voulait asservir toute l'Europe.

Paris.— Imprimerie d'ÉVERAT, rue du Cadran, n. 16.

BULLETIN LITTÉRAIRE.

Seconde Année.

N° 11. NOVEMBRE 1834.

ROMANS, Contes et Nouvelles littéraires, par J. Janin. 1re Série. L'Orient, Paris, 1834, 3 vol. in-12. Prix : 9 fr.

Sous ce titre, M. Janin se propose de publier une histoire complète de la poésie et de la littérature chez tous les peuples du monde, et de la mettre à la portée des intelligences les moins avancées, à l'aide d'un petit roman qui en déguisera la sécheresse. Ces trois premiers volumes renferment les Arabes, les Indous, les Persans et les Chinois. Il est assez bizarre de voir la littérature orientale traitée par un écrivain qui débute en prévenant le public dans sa préface de son ignorance absolue de toute langue asiatique. C'est, il faut l'avouer, une témérité bien grande et peu commune. Mais, heureusement pour M. Janin, son livre ne ressemble pas le moins du monde à une histoire de la littérature, et nul ne le prendra pour tel. C'est un recueil de contes dans le goût chinois, c'est-à-dire plus ou moins plats et ennuyeux, entremêlés de fragmens de diverses traductions dont la plupart sont déjà connues, tels que : le drame de la *Reconnaissance de Sacountala*, celui de l'*Orphelin de la Chine*, les *Maximes de Confucius*, etc., etc. Malgré tout le clinquant de son style et le talent de prestidigitateur qu'il possède, nous doutons que M. Janin réussisse à se faire lire avec intérêt. Comme roman, son livre offre trop peu d'attrait, et ce serait une très-mauvaise plaisanterie de vouloir le considérer comme histoire littéraire. Tout au plus mériterait-il le titre d'anthologie, encore est-ce une anthologie fort incomplète.

JACQUES, par Georges Sand. Paris. 1834. 2 vol. in-8°. Prix : 15 fr.

Voici un de ces romans dont l'éloge se trouve dans tous les journaux et pour lesquels toutes les phrases de la plus pompeuse admiration seront employées; un de ces romans qui, dit-on, préparent une révolution dans l'ordre social et sont une preuve irrécusable du mouvement qui travaille toutes les femmes. Décidément la vie de famille, d'intérieur, ne vaut plus rien, elle a fait son temps; les Français, qui, il est vrai, ne l'ont jamais bien connue, n'en veulent plus, ils la déclarent usée, morte. Pauvres bonnes gens que nous sommes! Dans la simplicité de notre cœur nous avions pensé que, si quelque chose manquait à l'état des femmes en France, c'était justement cette existence de famille, cette éducation morale qui en fait des anges sur la terre et repose délicieusement l'homme des soucis de la vie, des travaux de l'esprit en lui préparant tous les charmes d'une intimité douce et heureuse. Nous avions cru qu'il serait à souhaiter que, au contraire de ce qui existe maintenant, la jeune fille vît le monde et se livrât, avec modération sans doute, à ses distractions, jusqu'à l'âge où, devenant épouse et mère, elle se voit appelée à une destinée plus noble, à celle de faire le bonheur d'un être qu'elle chérit plus qu'elle-même, et de donner à sa patrie des enfans vertueux qu'elle élèverait à être des citoyens dignes d'elle, en leur apprenant à aimer et respecter tout ce qui est grand et généreux. Il nous semblait en effet que là devait être la vraie destination de la femme, bien mieux que dans la folle dissipation du grand monde ou dans la sèche arithmétique d'un comptoir. Mais, pauvres simples que nous sommes! tout cela, dit-on, n'est plus même matière à discussion : trois cents ans de négations et de combats doivent nous en dispenser; si vous en doutez encore, lisez le feuilleton du *Temps* du 25 septembre dernier. Il faut donc renoncer à toutes ces belles illusions. C'est pourtant cruel, mais il le faut bien, puisque M. ou madame George Sand n'en veut plus. Voyons donc ce qu'elle ou il met à sa place, lisons avec attention son nouveau roman, et cherchons-y sérieusement le sublime avenir de la femme. Jacques est un homme qui a beaucoup vu et bien vu le monde. Il a été soldat et s'est trouvé de bonne heure exposé aux vicissitudes de la vie; son caractère formé par les épreuves et la souffrance ne s'est pas découragé en présence des désappointemens qui attendent toujours l'homme au début de sa carrière, lorsque, encore sans expérience et confiant dans les rêves de sa jeunesse, il se jette étourdiment au milieu du tour-

billon mondain. Profitant habilement de tous ses échecs, de toutes ses fautes, il s'est acquis une profonde science dans la connaissance du cœur et des passions humaines. Cependant cette science, qui l'a rendu, il est vrai, fort sceptique, ne lui inspire pas de misantropie; il accepte le monde tel qu'il est, et ne renonce point à l'amour, quoiqu'il ne croie plus à l'amour. On objectera qu'un tel caractère n'est pas dans la nature, mais qu'importe, pour nos poètes romanciers, l'invraisemblance est la moindre des choses. Jacques aime donc quand même. Or Fernande a seize ans; elle est jolie, aimable, ingénue; elle croit aux amours éternelles; elle ne soupçonne pas qu'il puisse exister dans ce monde autre chose que joie, bonheur, pureté et douces affections. Jacques est le premier homme qu'elle aime, et elle est bien persuadée qu'il sera aussi le dernier. Cette partie du roman est traitée avec tout le talent dont l'auteur a déjà donné plus d'une preuve. Nous lui reprocherons seulement d'exagérer parfois un peu trop l'amour de Fernande. Une passion toute neuve et si pure s'exprime avec plus de simplicité. La vraie force du style ne gît pas toujours dans l'abondance des images. Jacques se livre tout entier à l'amour de Fernande, et, pour assurer l'avenir de celle-ci en légitimant leur union aux yeux du monde, il l'épouse. Alors, par un coup de baguette, l'auteur change subitement cet amour si passionné de Fernande en une défiance qui s'empare d'elle, on ne sait trop pourquoi; elle s'aperçoit tout à coup que Jacques a trente-cinq ans, qu'il lui est infiniment supérieur, qu'il a déjà vécu avant de l'avoir connue, et que pour lui le présent est entremêlé des souvenirs du passé. Elle devient jalouse des maîtresses qu'elle suppose qu'il a pu avoir, elle s'éloigne de lui, elle finit par le trouver trop parfait et l'admiration chez elle tue l'amour. Étrange résultat, bien différent de celui qu'on aurait pu attendre; mais il faut se résoudre à voir ici le monde renversé, et dire dès l'entrée adieu à la raison et au bon sens.

Fernande donc n'aime plus Jacques, et il se trouve bientôt remplacé dans son cœur par un autre. Octave, amant rebuté de Sylvia, sœur de Jacques, s'adresse à Fernande pour qu'elle intercède en sa faveur; il lui fait la confidence de ses peines, des rigueurs de sa maîtresse, et Fernande s'attendrit, lui offre des consolations, entreprend d'abord de réconcilier les deux amans, puis finit par se substituer à Sylvia, donne des rendez-vous à Octave et lui avoue son amour. D'abord cette nouvelle passion excite chez elle un combat; la vertu aurait triomphé sans doute, si Jacques, qui était témoin de la lutte, était venu à son aide;

mais point, c'était bon pour l'amour égoïste de nos ancêtres de vouloir que leurs femmes fussent fidèles. Jacques contemple froidement le danger de Fernande, il la voit glisser sur la pente du précipice, et se contente de s'éloigner pour ne pas assister à sa chute. Puis quand elle est consommée, ne croyez pas qu'il cherche à se venger de son rival; non, il se contente de venir demander à Octave s'il se charge de l'avenir de sa femme, et, sur sa promesse, il se retire et la lui laisse sans plus s'en inquiéter. Mais cependant il l'aime toujours et l'existence lui devient tellement à charge qu'il finit par se tuer. Si c'est là l'avenir de notre société, il faut avouer qu'il n'est guère attrayant. Seulement ceux qui ont peur de l'accroissement progressif de la population doivent se rassurer; car dans ce nouvel ordre de choses il n'y aura certes rien à craindre sous ce rapport.

En vérité, l'on ne conçoit pas qu'il y ait des hommes éclairés qui puissent prendre au sérieux ces rêveries d'une imagination exaltée, et regarder ces romanesques productions comme le signe précurseur d'une révolution dans la société humaine.

CONDUITE DES PRINCES DE LA MAISON DE BOURBON durant la Révolution, l'Émigration et le Consulat; par M. Barrère, ancien membre de la Convention nationale. Paris. 1834. In-8°. Prix : 7 fr. 50 c.

Ce livre fut commandé à l'auteur par Napoléon; il avait tracé lui-même les têtes de chapitres, et ce fut le général Duroc qui les transmit à M. Barrère en lui écrivant un petit billet dont le fac-simile est en tête du volume, et qui ne donne pas une haute idée de son style épistolaire. « Vous trouverez ci-joint, lui dit-il, la note d'un ouvrage que l'on désire de vous. Elle vous expliquera d'une manière satisfaisante son objet. » Il faut convenir que Napoléon aurait bien pu employer une plume plus habile pour transmettre ses ordres littéraires, mais il paraît qu'il traitait tout militairement et qu'il donnait le plan d'un livre comme il eût donné une consigne ou le mot d'ordre. L'ouvrage qui a été le résultat de cette commande ne peut certes pas être un chef-d'œuvre; on ne doit pas surtout s'attendre à y trouver une bien grande impartialité; Napoléon avait besoin que la conduite des Bourbons fût présentée sous son plus mauvais jour, et M. Barrère le satisfit pleinement. Louis XVI, Louis XVIII, Charles X, sont mis tour à tour sur la sellette, et pas une de leurs fautes, qui furent nombreuses, n'est passée sous silence. La sévérité de l'auteur va même souvent plus loin que le sujet

ne l'exige. Cependant au fond il a raison, et son livre est un nouveau document historique précieux pour l'appréciation des causes qui amenèrent la révolution française. Quand on voit de près quels étaient les hommes entre les mains desquels se trouvaient les destinées de la France, quelle fut la conduite de cette famille dépositaire du pouvoir souverain, et de quels gens se composait la cour dont elle était entourée, on ne s'étonne plus ni de la marche de la révolution, ni des excès qui en furent la suite. Des pièces justificatives qui accompagnent cet ouvrage lui donnent un haut intérêt. C'est un volume de plus à ajouter aux nombreux mémoires qu'on a déjà publiés sur cette époque si remarquable de l'histoire de France.

MARIE DE BOURGOGNE, ou la Révolte de Gand, par James, traduit de l'anglais par A. de Bracevich. Paris. 1834. 2 volumes in-8°. Prix : 15 fr.

Ce nouveau roman de l'auteur de *Richelieu*, de *Darneley*, etc., etc., nous a paru fort intéressant. L'histoire et les mœurs du temps y sont traitées à la manière de Scott, et, quoique M. James ne possède pas un génie comparable à celui du romancier écossais, on voit bien qu'il s'est inspiré des leçons de la bonne école, et ses ouvrages se lisent avec un véritable intérêt. On n'y rencontre point de ces tableaux horribles et exagérés, de ces passions surnaturelles, de ces naïvetés niaises qui fourmillent dans notre littérature moderne. L'auteur a su fort bien profiter de tout ce que son sujet lui offrait de dramatique; il a tiré un très-bon parti surtout de la révolte de Gand, et nous recommandons ce roman à nos lecteurs en toute confiance, bien persuadé qu'ils n'éprouveront en le lisant ni dégoût, ni ennui; or, par le temps qui court, c'est une véritable bonne fortune. Nous ferons à ce sujet une remarque, c'est que le bon goût semble avoir déserté la France dont il avait fait jadis son temple. Il faut aujourd'hui pour le rencontrer, du moins en littérature, aller partout ailleurs qu'à Paris.

HISTOIRE critique de la littérature anglaise depuis Bacon jusqu'au commencement du XIXe siècle; par M. L. Mézières. Paris, 1834. 3 vol. in-8°. Prix : 22 fr. 50 c.

Cette histoire commence à Bacon, et finit à Scott; mais elle ne mentionne que les prosateurs, et c'est plutôt une revue de leurs ouvrages qu'une véritable histoire littéraire. Chaque écrivain vient à son tour, et se montre disséqué, analysé, commenté

par M. Mézières, sans que jamais cet examen soit accompagné d'un coup d'œil sur l'époque dans laquelle il a vécu, sur l'histoire contemporaine, en un mot, sur toutes les causes extérieures qui ont pu influer sur son génie. Quelques idées seulement sont jetées dans la préface; mais par une bizarre préoccupation de l'auteur, à propos de littérature, elle se trouve ne renfermer qu'une longue sortie contre les républicains qui, dans des circonstances aussi inopportunes, nous a paru ressembler fort au *coup de pied de l'âne*. Ce qui a frappé le plus M. Mézières dans l'histoire de la littérature anglaise, ce sont quelques allusions hasardées par divers *essayistes*, au sujet d'une prétendue alliance des torys et des radicaux, des prétendans avec les républicains, à différentes époques. Vous concevez alors la conséquence qu'en tire aussitôt M. Mézières : « On le voit, la » tactique des factions est, en tout temps, la même, et il ne » leur est permis d'innover en rien, pas même en folie ni en » déloyauté. » M. Mézières aurait pu ajouter, ni même en calomnie, car l'acharnement avec lequel on poursuit ces pauvres républicains rappelle aussi toutes les persécutions, toutes les infamies qui furent dirigées contre la réforme, ainsi que toutes les stupides accusations et les horribles supplices qui accueillirent les premiers savans brûlés sous le nom de sorciers, d'alliés du diable. En tous les temps l'esprit humain est toujours le même : l'éclat de la vérité l'éblouit, et cette déesse n'a qu'à se montrer pour qu'aussitôt de toute part la foule ignorante s'écrie : Crucifiez-la, crucifiez-la.

PHILOSOPHIE des facultés actives et morales de l'Homme ; par Dugald Stewart, traduction de l'anglais par le docteur Léon Simon, Paris, 1834. 2 vol. in-8°. Prix : 15 fr.

La philosophie écossaise jouit en France d'une haute renommée; elle s'est établie sur les ruines que le siècle dernier avait amoncelées. Ses doutes et son indécision sur divers points la rendaient éminemment propre à satisfaire des esprits également éloignés du mysticisme idéal et fatigués du néant matérialiste. Aussi fut-elle bientôt généralement adoptée; et c'est sur elle aujourd'hui que l'enseignement philosophique des colléges repose presque entièrement. Quoi qu'on puisse désirer un système plus précis dans ses résultats, il faut convenir que nulle autre philosophie ne saurait mieux préparer la jeunesse à saisir tous les problèmes que la science agite, qu'elle a nettement posés, et dont elle a ébauché la solution.

Les deux volumes que nous annonçons contiennent le développement de la partie éthique dont les *Esquisses de la philosophie morale* présentaient le programme. Dans un moment où tous les esprits sont plus ou moins préoccupés des grandes questions qui s'agitent et se discutent de toute part; tandis qu'on voit s'élever chaque jour quelque nouvelle utopie pour résoudre le problème social et assurer le bonheur des peuples; au milieu de ces efforts individuels et divers qui tendent tous au même but, quoique partant de principes souvent contraires, et prenant des routes tout-à-fait opposées, un livre de philosophie morale, tel que celui-ci, a toute chance d'être favorablement accueilli. Suivant la marche qu'il avait adoptée dans la *Philosophie de l'esprit humain*, Dugald Stwart ne s'y montre jamais ambitieux de donner une solution dogmatique des questions qu'il traite. Il ne prétend point imposer ses opinions à personne, et jamais chez lui on ne rencontre le ton impérieux d'un chef d'école, d'un pédant de collége. Au contraire, il montre toujours un esprit de concorde et de paix, une modestie et une défiance de soi-même qui à eux seuls en font déjà un philosophe fort estimable. « Il analyse avec soin chacun de nos penchans, chacune de nos facultés actives et morales, notant les caractères différentiels qui ne permettent pas de les assimiler ou de les confondre, et se montre peu jaloux de les ramener à une unité qu'il est plus facile d'inventer que de découvrir. Quand ensuite il aborde la théologie naturelle, il se laisse guider par le même esprit de sage réserve, opposant les unes aux autres les opinions des différentes écoles, et inclinant tout naturellement vers celles qui se rapprochent de ses propres convictions, sans cependant jamais se prononcer d'une manière absolue : c'est le même esprit de bienveillance charitable qui respire dans tous ses écrits. Faut-il prendre parti entre Epicure et Zénon le stoïcien, pour lui le choix n'est pas douteux; mais encore a-t-il soin de rendre à la personne d'Epicure l'hommage qu'il ne peut accorder au système. De même, s'il ne fait grace ni à Locke, ni à Collins, ni à Edwards, ni à Priestley, d'avoir si longuement et si fastidieusement combattu contre la liberté pour la nécessité, il les amnistie tous sous le rapport de l'intention, et il sait rendre aux vertus personnelles de Priestley le tribut qui leur est dû. »

Voilà bien, selon nous, le philosophe tel qu'il devrait être toujours, et tel malheureusement qu'il ne fut presque jamais. Le pédant dogmatise; et, à défaut de bons argumens, il leur substitue sa propre autorité; tandis que le véritable sage, qui

sait que le sanctuaire de la vérité est caché aux hommes, encore impuissans à soulever le voile qui le recouvre, ne peut qu'étudier la nature, examiner, comparer et hasarder des hypothèses plus ou moins probables, sans jamais professer cet exclusisme philosophique, non moins déplorable que l'intolérance religieuse.

Voici un aperçu de ce que renferme ce livre :

L. 1. DES PRINCIPES INSTINCTIFS : *appétits, désirs, affections.*

L. 2. DE NOS PRINCIPES RATIONNELS D'ACTION : *amour de soi, faculté morale, analyse de nos perceptions et de nos émotions morales, obligation morale, principes qui secondent l'influence des facultés morales sur notre conduite.*

L. 3. DES DIFFÉRENTES BRANCHES DU DEVOIR : *devoirs envers Dieu, existence de Dieu, preuve de cette existence, tirée des causes finales ; attributs moraux de Dieu, état futur, argument en faveur d'une autre vie, tiré de la nature de l'ame; preuves tirées de la constitution de l'homme et des circonstances de sa condition présente.*

L. 4. DES DEVOIRS ENVERS NOS SEMBLABLES : *bienveillance, justice, véracité ; devoirs envers nous-mêmes ; du bonheur considéré comme un de nos devoirs, système des écoles grecques sur ce sujet ; influence du caractère, de l'imagination, des opinions et des habitudes sur le bonheur ; plaisirs de l'activité et du repos, des sens, de l'imagination, de l'intelligence, du cœur ; approbation morale, vertu.*

App. DU LIBRE ARBITRE : *argument en faveur du système de la nécessité, opinion de Hobbes, argument de Léibnitz, défaut du système de la nécessité soutenu par Collin et Edwards : la conscience est-elle favorable au système de la liberté, ou à celui de la nécessité? — systèmes de la liberté et de la nécessité considérés dans leur influence pratique ; argument en faveur de la nécessité, emprunté à la prescience de Dieu.*

ÉBAUCHE d'un Essai sur les Notions radicales ; par Adrien Pichard, ancien élève de l'école Polytechnique. Paris, 1834. 2 volumes in-8°. Prix : 15 fr.

L'auteur de cet ouvrage est un mathématicien qui réduit tout en chiffres, explique tout par $a+b$, et qui, partant du principe que les autres sciences pourraient bien n'avoir, comme les mathématiques, pour base que l'unité et des nombres, a entrepris de percer le mystère dans lequel est ensevelie l'origine

de toutes choses. Nouvel Œdipe, il veut expliquer l'énigme devant laquelle tant d'autres ont échoué, et il voue son existence à poursuivre l'unité primitive jusque dans le centre de l'univers. Ses recherches, quoique peut-être animées d'un esprit trop exclusif, trop rigoureusement exact pour cet empire mystérieux, où l'imagination seule peut régner sans partage, méritent cependant une véritable attention. On y trouve les résultats d'un travail opiniâtre et consciencieux, des vérités incontestables et des hypothèses nouvelles souvent fort ingénieuses. Cette philosophie mécanique prend pour notion génératrice celle de la relation universelle du *contraste*, qui, dit-elle, donne naissance à toutes les sciences exactes, aux langages, etc. « En ajoutant cette notion à elle-même dans deux » sens différens, qui sont l'*espace* et le *temps*, on trouvera » qu'elle compose la notion d'une sorte de matière universelle, » qui, sous le nom de *mouvement* ou de *force mécanique*, » paraît être le sujet unique de toutes nos perceptions; on verra » de plus que la seule circonstance d'une inégale continuité dans » la contexture du tissu de cette matière peut suffire pour y » faire distinguer les pièces de différentes grandeurs qu'on in- » dividualise en les appelant des choses; essayant enfin, pour » les modifications de formes dont cette matière universelle est » susceptible, la loi simple de sa conservation, on reconnaît » que l'hypothèse de cette loi rentre dans les principes qui ré- » gissent la mécanique, et s'applique à tous les cas dans les- » quels nous pouvons voir comment se comportent les forces. »

En suivant cette hypothèse, M. Pichard fait de tous les animaux et de l'homme lui-même autant d'appareils mécaniques qui sont les foyers où se croisent les courans d'échanges résultant de l'inégale énergie de leurs tendances appropriatrices, et qui, étant doués de la faculté d'apercevoir, acquièrent un certain sentiment de l'existence collective du réseau dont ils font partie. Nous ne sommes, dans ce système, que de simples spectateurs dénués de tout pouvoir propre; notre rôle ici-bas devient tout-à-fait passif, ce n'est plus que celui de rouages plus ou moins parfaits, se communiquant les uns aux autres un mouvement qui leur est imprimé par le moteur central, auquel nous avons donné le nom de Dieu. Quelque sublime que fût une semblable machine, nous aurions de la peine à nous contenter du rôle purement mécanique qu'elle nous assigne: nous aimons mieux croire que M. Pichard, trop préoccupé de ses études mathématiques, n'a embrassé qu'une face du problème, et que par conséquent sa solution est encore fort incomplète.

PENSÉES d'un Prisonnier; par le comte de Peyronnet. Paris, 1834. 2 vol. in-8°. Prix : 15 fr.

L'ex-ministre de Charles X traite, dans cet ouvrage, des plus hautes questions législatives et politiques. Il est assez curieux de voir des chapitres sur la justice politique, sur le bannissement judiciaire, sur la confiscation, sur la peine de mort, datés de Ham, et écrits par un prisonnier politique; d'entendre l'auteur de la loi d'amour parler de liberté de la presse. Ce contraste seul suffira pour faire la fortune du livre. D'ailleurs, la forme de pensée sous laquelle l'auteur expose ses idées est éminemment propre à captiver l'attention du lecteur : elle a le grand avantage de frapper par son tour souvent original, et sa concision la grave plus facilement dans la mémoire. Les principes les plus abstraits se présentent ainsi d'une manière agréable à l'homme du monde, et une seule pensée ingénieuse suffit pour faire pardonner tout un chapitre de verbiage. Du reste, M. le comte de Peyronnet ne nous a paru être ni un Montaigne, ni un Montesquieu. Il manque autant de la grace naïve de l'un que de la profondeur de l'autre. Son livre n'offre rien de nouveau en fait de législation, et il n'a consacré que trop de pages à de vaines subtilités politiques, fort peu importantes en présence des faits. Les abstractions sont de tristes argumens dans notre époque d'action; et, tandis que les rhéteurs s'acharnent dans une dispute de mots, l'histoire marche, et se rit de leurs calculs. Que signifient ces dissertations plus ou moins habiles sur le serment, sur la soumission, sur la souveraineté populaire, quand on voit qu'en tout temps le peuple n'eut qu'à lever le bras pour abattre les rois; quand on jette les yeux sur les cinquante dernières années, sur l'instabilité du droit divin et de toute la législation politique fondée sur ce principe? Malgré ce qu'en dit M. Jules de Resseguier, qui s'est chargé de sonner la trompette, et de battre le tambour de parade, dans la préface des *Pensées d'un Prisonnier*, nous ne reconnaissons point là *une voix qui vient d'en haut*, et nous avons vainement cherché *son éclat et sa puissance*. Sans doute, M. de Peyronnet est fort estimable de chercher à adoucir l'ennui de sa captivité par la culture des lettres; mais ce n'est pas au moment où tant d'infortunés gémissent dans la prison, où ils attendent déjà depuis six mois leur sort, qu'il convient de venir décerner la palme du martyre aux prisonniers du fort de Ham. Enfin, nous ne savons si en effet *vingt journaux réclament son nom politique* ou *son nom littéraire;* mais, quoi qu'il en soit, M. de

Peyronnet n'examine pas dans son livre une seule des grandes questions fondamentales à l'ordre du jour, et passe tout-à-fait sous silence le malaise qui tourmente la société. Il traite du gouvernement, et ne dit pas un mot du peuple, si ce n'est comme matière gouvernable et presque entièrement passive. En un mot, il semble oublier l'histoire, et ne tenir nul compte des besoins créés dans la société par la marche des lumières; aussi l'enthousiasme louangeur de la préface nous a-t-il rappelé la fable de *l'Ours et l'Amateur des jardins*.

CHRONIQUES et Traditions surnaturelles de la Flandre; par J. Henri Berthoud. Seconde et troisième série. Paris, 1834 2 volumes in-8°. Prix: 15 fr.

En rassemblant tous les préjugés et toutes les superstitions populaires qu'on trouve répandus dans les campagnes, et souvent même dans les villes; en faisant l'historique de leur origine et de leurs modifications successives, on produirait certainement un livre non moins curieux qu'intéressant. L'histoire ne pourrait que retirer un grand avantage d'un pareil travail, qui jetterait une vive lumière sur les mœurs et la vie privée des temps passés, et il offrirait une mine féconde à l'imagination des poètes et des romanciers. Les écrivains allemands ont su admirablement bien profiter de ces richesses que leur offrait leur propre contrée. Au lieu d'aller puiser leurs inspirations dans l'Orient ou chez les dieux du paganisme, la plupart ont consacré leur plume à reproduire ces superstitions du Nord, empreintes d'un caractère si fantastique, d'une imagination si bizarre. C'est ainsi que se forma la littérature dite romantique, littérature qu'on a cherché depuis quelques années à importer en France, mais qu'on a presque toujours dénaturée et travestie, par des imitations tout-à-fait contraires à son esprit d'originalité. M. J. Henri Berthoud, mieux inspiré, a pensé que la nationalité était une première condition du genre, et il a recueilli les légendes de la Flandre, sa province, donnant ainsi un exemple bon à suivre si on veut retrouver vraiment dans la littérature un tableau vivant de la société. Mais, tout en approuvant le travail de M. Berthoud, nous regrettons vivement qu'il se soit contenté de nous donner des chroniques fort courtes, souvent assez arides et sans aucun développement. Nous eussions préféré qu'il les prît seulement pour bases de ses narrations, et en tirât le canevas de nouvelles, ou petits romans de mœurs, qui auraient pu être du plus grand intérêt. Que n'au-

rait pas fait Hoffmann avec des données telles que le *Nez rouge*, l'*Aventure de Callot*, *Nicaise*, etc., etc. ? Mais nos auteurs semblent toujours être à la tâche comme des ouvriers qui attendent leur salaire pour dîner. Ils se hâtent avec une précipitation qui nuit à leur travail. On dirait que la terre manque sous leurs pieds, qu'il craignent de voir finir le monde avant d'avoir terminé leur œuvre.

Il y a quelques siècles, les savans passaient leur vie dans la solitude du cabinet, blanchissaient leurs cheveux à la lueur de la lampe pour arriver à mettre au jour quelque long et ingénieux commentaire en trois ou quatre volumes, sur une phrase, sur un mot, sur une lettre de l'alphabet ; les plus belles facultés s'épuisaient autour d'une niaiserie qui enfantait parfois des querelles, des discordes et même des guerres. Aujourd'hui, graces à la presse périodique, que cependant nous sommes loin de rejeter pour cela, l'esprit humain est tombé dans l'excès tout contraire. On veut bien écrire, mais en même-temps on veut surtout vivre ; on fait un livre avant d'avoir seulement songé à étudier, à observer ; on écrit au jour le jour, et les plus fécondes semences ne produisent souvent que des niaiseries quelquefois dangereuses. Le résultat est, comme on voit, toujours à peu près le même, inutile ou nuisible. Cependant, nous devons le dire, le livre de M. Berthoud ne mérite ni l'un ni l'autre de ces reproches, et s'il ne remplit pas entièrement le but que nous eussions désiré, il offre du moins une lecture agréable et intéressante.

EXAMEN des Tragiques anciens et modernes, dans lequel le système classique et le système romantique sont jugés et comparés ; par M. Martine (de Genève). Paris, 1834. 3 vol. in-8°. Prix : 19 f. 50 c.

Cet ouvrage, tout-à-fait dans l'esprit de la vieille école française, qui appelait *barbares* tout ce qui n'était pas français, est une réfutation fort acerbe du *Cours de littérature dramatique* de M. W. Schlegel, que l'auteur appelle dès sa préface *un galimatias inintelligible*. Le critique allemand est, selon M. Martine, rempli d'animosité et de malveillance, ses raisonnemens sont des sophismes, ses définitions ne servent qu'à embrouiller ce qu'il prétend expliquer ; enfin il va souvent jusqu'à suspecter sa bonne foi. Pauvre M. Schlegel ! en quelles mains êtes-vous tombé? Vous avez dit dans vos leçons : « La poésie » romantique est l'expression d'une force mystérieuse tendant » toujours vers une création nouvelle, et faisant sortir comme

» un monde merveilleux du sein du chaos ; au lieu que l'art et la » poésie antique peuvent être considérés comme des lois rhythmiques, comme la révélation harmonieuse et régulière de la » législation sage et bien ordonnée d'un monde idéal. L'on doit » considérer le drame romantique comme un grand tableau où » sont représentés non-seulement des figures dans des attitudes » variées et formant des groupes divers, mais encore les objets » qui environnent les personnages, et même les échappées de vue » lointaines, et où l'ensemble paraît enveloppé d'un clair-obscur » magique qui en détermine l'effet. »

Et voici M. Martine qui, après avoir cité ce passage, s'écrie : « *Si j'y comprends un mot, je veux être étranglé.* » En vérité il est fort heureux pour lui que le défaut d'intelligence ne soit pas un crime capital. Mais, après cet aveu, le lecteur aura-t-il une bien grande confiance dans le jugement et les facultés intellectuelles de l'auteur ? n'est-il pas à craindre plutôt qu'il ne renferme le livre en souriant de pitié ? Cependant il aurait grand grand tort : si M. Martine ne comprend pas, nous avons tout lieu de penser que c'est parce qu'il ne veut pas plutôt que parce qu'il ne peut pas. Son livre annonce un homme de goût qui a fait une étude approfondie des tragiques anciens et modernes, et qui saisit en général avec facilité et promptitude toutes les beautés qu'ils renferment. Comme analyse critique de chaque pièce prise à part, son ouvrage est très-recommandable, mais dès qu'il prétend aborder les hautes questions de l'art et prononcer entre les differens genres, on retrouve l'homme à préventions injustes, le classique exclusif à vues étroites, qui juge tout du fond de son cabinet avec l'esprit de son époque et dans le champ resserré de sa langue, la plus pauvre de toutes. « Qu'OEnone, s'écrie-t-il, au lieu de ces quatres beaux vers,

> Les ombres par trois fois ont obscurci les cieux
> Depuis que le sommeil n'est entré dans vos yeux,
> Et le jour a trois fois chassé la nuit obscure
> Depuis que votre corps languit sans nourriture.

» eût dit à Phèdre : *Vous n'avez ni dormi ni mangé depuis* » *trois jours*, cela serait excessivement plat. »

L'exemple n'est pas heureux ; ce *sommeil entré dans vos yeux* ne nous paraît pas fort admirable, et nous ne voyons pas qu'il eût été plus mal de mettre dans la bouche d'une suivante : *Depuis trois jours vous n'avez pris ni repos, ni alimens.* D'ailleurs en admettant même que les mots *dormir et manger* soient plats en français, qu'ils fassent une triste figure dans un pompeux alexandrin, qu'est-ce que cela prouve pour l'an-

livraisons. Nous ne pouvons que confirmer aujourd'hui tout ce que nous en avons déjà dit : c'est tout à la fois un beau livre et une lecture amusante. M. Saint - Germain nous fait passer en revue comme un superbe panorama où se déroulent à nos yeux, d'abord l'île d'Elbe, que la gloire du grand capitaine a en quelque sorte unie à la France, et qui est admirablement bien choisie pour servir de portail à l'Italie; ensuite Livourne, avec son esprit mercantile; Pise, son dôme, son baptistère et son Campo-Santo; la riche, la superbe Florence, avec son luxe de monumens, son climat délicieux et ses charmans environs; enfin, Fiesole, Volterra, Sienne, Arezzo, Pistoia, etc., etc. On passe d'enchantement en enchantement; cette belle Toscane apparaît comme un nouveau paradis terrestre; la nature l'a favorisée de ses dons les plus précieux, et, avec cela, c'est la seule contrée d'Italie qui jusqu'ici ait échappé à la schlague autrichienne et à l'éteignoir papal. Toutes ses richesses monumentales sont reproduites avec fidélité dans les jolies gravures qui accompagnent le texte intéressant de M. Saint-Germain-Leduc. Cet écrivain nous paraît avoir très-bien saisi le genre qui convient à un pareil livre. Son style simple, sans prétention, entremêlé d'anecdotes piquantes, s'écarte à la fois de la sécheresse d'un itinéraire et de la pédanterie d'un voyage savant. Il ne craint pas d'ailleurs d'emprunter à ses devanciers, toutes les fois qu'il trouve chez eux quelque chose digne d'être rapporté.

L'INFAME, roman historique; par M. A. H. Paris, 1834. In-8°. Prix : 7 fr. 50 c.

Un préfet de l'empire abuse de son pouvoir et de sa place pour faire le malheur d'une famille innocente. Au lieu d'employer les forces dont il dispose pour arrêter les brigandages qui se commettent dans son département, il en profite au contraire pour partager les dépouilles; s'associe avec leurs auteurs, et fait arrêter comme coupables de pauvres et honnêtes jeunes gens. Voilà le sujet de ce roman, dont le titre et le style sont malheureusement détestables.

Paris.— Imprimerie d'ÉVERAT, rue du Cadran, n. 16.

BULLETIN LITTÉRAIRE.

Seconde Année.

N° 12. DÉCEMBRE 1834.

ANNETTE GERVAIS, scènes de famille, par madame Tourte-Cherbuliez. Genève, 1835. Un volume in-12 orné d'une jolie vignette. Prix : 3 fr. 50.

Cette gracieuse et touchante composition de l'auteur du *Journal d'Amélie* ne pourra que confirmer toutes les espérances qu'avait fait concevoir son premier ouvrage. Voici un écrivain pour la jeunesse qui comprend sa mission et sait unir aux leçons de la morale le charme de l'intérêt qui captive et prédispose admirablement bien le lecteur à les écouter, à en profiter en quelque sorte à son insu. La frivolité ou le rigorisme sont deux excès également difficiles à éviter dans ce genre d'ouvrage. La plupart des écrivains qui ont travaillé pour l'éducation sont tombés dans l'un ou dans l'autre, et ont ainsi manqué leur but, car la lecture des livres frivoles amuse sans rien laisser après elle dans l'esprit ni dans le cœur, et celle des livres trop sérieux ennuie les jeunes gens et les dégoûte de la lecture.

L'auteur d'Annette a su renfermer ses leçons dans un récit simple et attachant qui ne peut manquer de séduire les jeunes lectrices pour lesquelles il est écrit. On peut lui adresser quelques légers reproches de négligence de style, mais ce sont de bien petites taches qui ne sauraient gâter un fond aussi excellent.

« Un des objets les plus intéressans que l'imagination puisse » se peindre, c'est une jeune personne qui s'applique avec un » sentiment religieux à remplir ses devoirs domestiques. » Cette pensée de M. Cellerier, qui sert d'épigraphe à ce vo

lume, résume aussi l'idée première qui a servi de base à sa composition, et qui a été développée par l'auteur jusque dans ses plus petits détails avec un charme et un intérêt peu communs. Annette est une jeune fille qui, par sa position sociale, se trouve exposée à bien des dangers, mais que le sentiment du devoir retient toujours dans la bonne route. Sa mère en mourant l'a laissée, avec un frère plus jeune qu'elle, à la charge d'un père, pauvre ouvrier qui gagne péniblement sa journée, et qui, privé des conseils d'une compagne chérie, se laisse bientôt entraîner par des camarades mauvais sujets. Annette, avec une patiente résignation, avec un travail assidu, une religion douce et sincère, parvient à relever le moral de son père et à faire le bonheur de toute cette petite famille.

Nous ne saurions donner assez d'éloges aux bons principes développés dans ce petit ouvrage. C'est bien là la vraie religion, la vraie morale, la véritable éducation du cœur. De tels livres doivent être vivement encouragés, car ils ne peuvent que produire un grand bien. La morale chrétienne offerte ainsi en des scènes de la vie réelle, en des tableaux de famille tracés avec un talent remarquable et une grande vérité, ne peut que porter de bons fruits. C'est une application directe et pratique des éternelles vérités de la religion; application d'autant plus frappante, qu'elle ne coûte aucune peine à l'intelligence du lecteur, s'offre à lui toute faite, sans être accompagnée de ces sombres doctrines, de ce sévère cortége dont on l'entoure trop souvent, et qui n'est propre qu'à servir d'épouvantail pour la raison humaine. Annette Gervais prendra certainement place parmi les meilleurs livres destinés à la jeunesse; et si son succès répond, comme nous l'espérons, à son mérite, il sera aussi brillant qu'utile; car ce volume s'adresse à toutes les classes de la société; toutes le liront avec intérêt, avec fruit; toutes pourront y puiser également d'excellentes leçons.

CONSIDÉRATIONS SUR LE SYSTÈME PHILOSOPHIQUE DE M. DE LA MENNAIS; par M. l'abbé Henri Lacordaire, chapelain du premier monastère de la Visitation de Paris. Paris, Derivaux. 1834. In-8°. Prix : 3 fr.

M. l'abbé Lacordaire est un zélé sectateur de l'autorité, un fervent défenseur de l'Église catholique infaillible et toute-puissante. Ancien adepte de La Mennais, rédacteur avec lui et sous lui du journal *l'Avenir*, il s'est ensuite séparé de son école, et aujourd'hui il fait abjuration publique des principes philo-

sophiques de ce grand écrivain. Il attaque son système avec une verve d'enthousiasme et un talent chaleureux qui rendent son livre remarquable ; car de notre temps il est rare de trouver une conviction au fond des pensées. Quoique nos opinions et nos croyances soient tout-à-fait opposées à celles de l'abbé Lacordaire, nous ne pouvons nous empêcher de rendre hommage à son éloquent plaidoyer, et de regretter que la religion n'ait pas toujours eu des défenseurs aussi habiles, des serviteurs aussi fidèles. Mais nous regrettons aussi que tant de talent soit perdu à soutenir une cause si mauvaise, à étayer ce vieux dogme d'infaillibilité qui n'est plus qu'une ruine croûlante, à proclamer l'autorité de l'Église catholique, seule et unique base de la vérité.

L'auteur de ces *considérations* examine d'abord l'état actuel de l'Église en France, et arrive, contre notre attente, à conclure qu'elle ne fut jamais dans un état si florissant, ni dans une plus belle position pour relever le catholicisme et se mettre à la tête de l'Europe chrétienne. « L'Église de France, dit-il, » qui a échappé au protestantisme, et précisement parce qu'elle » y a échappé, s'est trouvée de bonne heure aux prises avec » les incrédules, a perdu dans le combat son sang et son pa- » trimoine ; et maintenant, sortie de ses cendres, toute jeune » et toute vierge, elle n'a plus à vaincre qu'une erreur usée » par la victoire, sibylle à demi morte, qui a oublié la lan- » gue de l'avenir. »

En lisant ce passage on croirait vraiment que le protestantisme est tout-à-fait mort en France, et l'incrédulité à jamais détruite. Mais ici l'auteur s'est laissé emporter par la fougue de son zèle, et il a tracé un tableau bien différent de ce qui est. Il a vu foi et conviction là où il n'y a que doute ; il a vu soumission à l'autorité, là où il n'y a qu'indifférence religieuse et préoccupation toute politique.

Après avoir exposé le système philosophique de M. de La Mennais, il rétablit la défense du christianisme telle qu'on la traitait avant lui, savoir, basée sur l'autorité de l'Église, et non sur celle du genre humain. Puis il passe en revue les philosophies de Platon, d'Aristote, de Descartes, la doctrine de saint Thomas sur l'usage de la philosophie dans l'Église ; et, résumant les divers chapitres précédens, il définit la certitude comme reposant sur quatre autorités diverses, savoir : « dans l'ordre » fondamental ou logique sur *l'autorité de la nécessité* ; dans » l'ordre physique, *sur l'autorité des faits* ; dans l'ordre mo- » ral, *sur l'autorité de la société* ; dans l'ordre philoso-

» phique et religieux, sur *l'autorité de l'Église catholique.* »

Enfin il déclare que le système de M. de La Mennais est inutile à la défense du christianisme, et prétend prouver qu'il renferme le plus vaste protestantisme qui ait encore paru ; tant il est vrai que l'Église de France a échappé au protestantisme. Quelles singulières contradictions ! Mais, au reste, ce n'est pas de la logique qu'il faut chercher dans ce livre. M. Lacordaire s'y montre enthousiaste, exalté, et il termine par une allocution toute poétique à la Rome moderne.

« O Rome, j'ai visité, avec un amour infini, les reliques tou-
» jours jeunes de tes saints, et les reliques admirables aussi de
» toutes tes grandeurs. »

» O Rome ! Dieu le sait, je ne t'ai point méconnue, pour
» n'avoir pas rencontré de rois prosternés à tes portes ; j'ai
» baisé ta poussière avec une joie et un respect indicibles ;
» tu m'es apparue ce que tu es véritablement, la bienfaitrice du
» genre humain dans le passé, l'espérance de son avenir, la
» seule grande chose aujourd'hui vivante en Europe, la cap-
» tive d'une jalousie universelle, la reine du monde. »

Nous concevons tout ce que ce prestige offre de séduisant à l'ame ardente d'un jeune homme ; mais l'illusion peut-elle durer long-temps, lorsqu'on voit dans tous leurs détails les misérables résultats de ce système, la superstition et l'ignorance se partageant le monde, quand à côté de toutes ces pompes sublimes et mystérieuses on aperçoit le triste usage que font de l'autorité qu'on leur accorde la plupart des prêtres ? Les neuvaines à Marie, les confréries du Sacré-Cœur, les médailles miraculeuses qui préservent de tous maux, les tarifs de la fabrique, sont autant d'écueils contre les quels viennent tôt ou tard échouer l'enthousiasme et l'exaltation.

BIBLIOTHÈQUE d'Éducation morale, familière, instructive et amusante, divisée en trois séries progressives : l'Enfance, l'Adolescence et la jeunesse ; par MM. Ch. Nodier, Ph. de Ségur, Arnault, F. Lemercier, de Pongerville, Soumet, Bouilly, G. Drouineau, etc., etc., sous la direction de A. É. De Saintes. Paris, 1834. 1re série : tomes 1 et 2, contenant : Paraboles de l'Évangile, expliquées et mises à la portée des petits enfans par une mère ; et Contes et historiettes. Tome 1er. 2 vol. in-8°. fig. Prix : 4 fr.

Les deux premiers volumes de cette collection nouvelle nous ont paru assez bien exécutés sous tous les rapports. Il est bien des gens qui pensent que l'Évangile est trop au-dessus de la portée des enfans pour devoir servir aux premiers enseignemens

qu'on leur donne, et nous partageons tout-à-fait leur opinion. Mais le nombre de ceux qui croient le contraire n'est pas moins considérable, et pour ceux-là, on ne pouvait rien imaginer de mieux que cette explication des paraboles dans des récits enfantins, dont le sens moral est facile à saisir. Les contes et historiettes sont courts et assez simples, mais nous leur adressons un reproche que méritent presque tous les livres destinés à l'enfance; le style en est trop fleuri, trop orné, trop chargé de mots et de phrases, souvent même d'idées tout-à-fait inintelligibles pour une petite tête de six à sept ans. Nous engageons l'éditeur à ne pas négliger cette observation, s'il veut assurer le succès de sa collection. Le talent de se mettre à la portée des enfans n'est pas commun, et les écrivains qui se vouent à cette partie devraient bien se persuader qu'on n'y parvient pas sans travail. Le public, auquel ils s'adressent, a plus que tout autre besoin d'un style approprié au degré de son développement intellectuel.

CE QUE REGRETTENT LES FEMMES; par Félix Davin. Paris, 1834. 2 vol. in-8°. Prix: 15 fr.

Cet ouvrage écrit avec simplicité, sans aucun des nombreux défauts du jour, se compose de deux romans tout-à-fait indépendans l'un de l'autre que l'auteur a réunis; on ne voit pas trop pourquoi, sous un titre satirique qui ne leur convient guère, quoique tous les deux soient également pleins de traits spirituels contre les ridicules et les vices les plus saillans de notre temps. Le premier peint les travers politiques; l'aristocratie bourgeoise y est représentée au naturel, avec sa morgue de parvenu et son ignorante fatuité. Un blanchisseur de la petite ville de Saint-Marcel, ayant fait fortune dans son état, sent un beau matin l'ambition poindre dans sa tête. Il veut être député; et, grace à son influence gastronomique et commerciale, il parvient à se faire élire. Alors la tête lui tourne, sa femme et sa fille surtout se croient devenues des princesses; et le pauvre Émile, amant jusque-là préféré, fiancé même de Léonide, est éconduit, expulsé même de la façon la plus brutale. Mais l'illusion de ces bons bourgeois ne dure pas long-temps: un malin journaliste commence le feu contre l'éloquence du blanchisseur, et bientôt toute la presse retentit des plus méchans quolibets. M. Bernard n'y peut plus tenir, et reprend au plus vite la route de Saint-Marcel, dégoûté pour toujours des honneurs et de la tribune. Léonide finit par épouser un sous-pré-

fet, et s'ennuie plus d'une fois la semaine en rêvant au passé. Voilà la première partie de *Ce que regrettent les femmes*, dans laquelle l'auteur a voulu stigmatiser notre époque vénale où le veau d'or règne sans partage. Nous applaudissons vivement ce noble but, et nous répétons avec lui : « La puissance inepte et matérielle de l'argent s'accroît de jour en jour d'une manière effrayante, et marche à pas de géant à la corruption des mœurs parlementaires et privées, à la ruine de toute intelligence, de toute morale : de nos jours, un banquier ne peut-il pas acheter une ville, un gouvernement ne peut-il pas acheter une chambre? l'argent, c'est l'*infâme* du dix-neuvième siècle, comme l'intolérance était l'*infâme* du dix-huitième ; à notre tour, jeunes hommes de la nouvelle ère, *écrasons l'infâme!* c'est la devise que doit inscrire sur son drapeau le parti de l'avenir, le parti du peuple. »

Le second volume de cet ouvrage offre un tableau plein de vérité et de charme de la vie d'une petite ville de province encore presque étrangère au mouvement progressif de la civilisation, et à ce malaise social qui accompagne sa marche quelque peu fiévreuse. Ici M. Davin exerce son esprit caustique aux dépens de la littérature dissolvante, comme il la nomme, telle que nous l'ont faite G. Sand et ses admirateurs. Au milieu d'une paisible et pieuse famille de Saint-Marcel, il nous montre un jeune homme épris des secousses galvaniques du romantisme, et se nourrissant des abominations de *Lélia*. Ce contraste ingénieux et ses conséquences sont très-habilement développés. Nous nous abstiendrons d'une analyse qui ne pourrait que gâter ce joli morceau, et nous laisserons à nos lecteurs le plaisir de le lire tout entier dans l'ouvrage même que nous leur recommandons comme l'un des meilleurs qui soient sortis depuis long-temps d'une plume française. Ils y trouveront la meilleure critique qu'on puisse faire de la littérature moderne ; et s'ils n'y voient pas bien clairement ce que regrettent les femmes, nous sommes persuadés du moins qu'ils rencontreront dans ces deux volumes cette sobriété de composition et de style que regrettent les gens de goût, en présence des orgies dégoûtantes qu'on leur offre de toutes parts.

LES HÉGÉSIAQUES, par Adrien Paul. Paris, 1834. In 8°.

Qu'est-ce qu'un hégésiaque ? Voilà ce que demanderont la plupart des personnes qui verront le titre de ce roman, car c'est un roman. Nous avouons que nous aurions été fort embar-

rassés de le leur dire si l'auteur n'avait eu la précaution de nous informer dans sa Préface qu'*hégésiaque* vient d'*Hégésias*, philosophe qui était si convaincu que l'existence est un mal, préférait si sincèrement la mort à la vie, et s'en exprimait avec tant d'éloquence, que plusieurs de ses disciples se suicidèrent au sortir de son école. D'après cette information, vous pouvez facilement vous figurer ce que c'est que ce roman, dont les héros, dégoûtés de la vie, ennuyés de ce monde avant même de le connaître, s'asphyxient au dénouement avec un réchaud de charbon ; je me dispenserai donc de l'analyser, d'autant plus volontiers, que le style haché et pointillé de M. Adrien Paul ne me paraît nullement séduisant. Il se dit sur le titre de son livre *l'un des petits-enfans du bibliophile Jacob* ; nous ne savons si en effet ce respectable écrivain a déjà une famille; mais nous sommes bien certains que si M. Adrien Paul en fait réellement partie, c'est à un degré de parenté fort éloigné, à la quatrième ou cinquième génération, par exemple, car il ne lui reste pas un seul des traits de son vénérable aïeul.

SOUVENIRS DE F. BLANGINI, maître de chapelle du roi de Bavière, membre de la Légion-d'Honneur, etc. ; dédiés à ses élèves et publiés par son ami Maxime de Villemarest. Paris, 1835. In-octavo. Prix : 7 fr. 50 c.

Ce volume n'est pas dénué d'intérêt, le grand nombre de personnages distingués, avec lesquels Blangini s'est trouvé en relation lui fournit ample matière à raconter, et ses souvenirs renferment plusieurs anecdotes assez piquantes. Cependant qu'on ne s'attende pas à rencontrer ici l'indépendance et la liberté qui semblent devoir être l'apanage de tout artiste d'un talent remarquable. M. Blangini nous étale au contraire avec beaucoup de naïveté le servilisme le plus complaisant qui se puisse imaginer. C'est un homme de l'empire et de la restauration, courtisan dévoué qui incline la tête devant le dernier valet de la cour, mettant ses talens à la disposition de toutes les commandes qu'on veut bien lui faire, et s'estimant heureux lorsque le maître a daigné le récompenser d'un sourire. Spéculant sur la faveur des salons, sur l'empire de la mode, sur l'esprit d'imitation moutonnière qui se modèle sur les moindres gestes des hommes haut placés, Blangini est parvenu à se faire à la fois une renommée et une fortune ; il a donné un exemple de ce que peuvent le talent accompagné d'une louable persévérance. Mais certes ce n'est point là l'artiste tel que nous aimons à nous

le représenter, le génie fier et libre qui s'élève sur ses propres ailes et non pas sur l'échelle du servilisme, qui recherche les applaudissemens du peuple, son véritable juge, et non pas les largesses intéressées des grands, achetées avec de sottes flagorneries, qui se montre en un mot constamment animé du sentiment de sa propre et véritable dignité d'homme, et non pas seulement guidé par cette étroite vanité d'artiste qu'un regard de prince fait pâmer d'aise ou trembler de crainte.

LES DERNIERS JOURS DE POMPÉI, par E. L. Bulwer; édition revue par M. Amédée Pichot. Paris, 1834. 2 vol. in-8°. Prix : 15 f.

Dans cet ouvrage, M. Bulwer a tenté de faire revivre les cendres inanimées de Pompéi, de ramener le mouvement de la vie au milieu des ruines magnifiques de cette ville romaine, frappée jadis de mort subite. Son talent de romancier était bien digne d'un pareil sujet, et il a réussi non-seulement à faire un livre plein d'intérêt, mais encore à retracer une image savante et instructive des mœurs antiques. Il nous a montré dans les détails de la vie privée et intime, ces Romains que nous ne connaissons guère qu'au Forum ou sur le champ de bataille; et si l'intrigue de son roman est un peu languissante, du moins la curiosité est-elle excitée et constamment soutenue par l'étrange spectacle qu'il déroule devant nos yeux.

TRYVELYAN, par l'auteur d'*Élisa Rivers*, etc. Paris, 1834. 2 vol. in-8°. Prix : 15 fr.

LA SOMNAMBULE, ou Souvenirs de Dresde, 1815, par madame S. Paris, 1834. In-8°. Prix : 7 fr. 50 c.

Ces deux romans méritent d'être distingués de la foule et d'être recommandés aux amateurs d'une littérature sobre et chaste. Le premier est d'un auteur déjà connu par plusieurs ouvrages qui ont joui d'un grand succès. C'est encore une de ces peintures de mœurs anglaises, qui, malgré qu'on en ait déjà tant lu, ne lassent point et offrent toujours un certain charme de vérité et de simplicité qui séduit.

La *Somnambule* est une composition pleine d'interêt; l'intrigue un peu trop compliquée peut-être, se developpe fort naturellement, et l'auteur s'est sagement abstenu de toute exagération, de tout excès, quoique le sujet s'y prêtât fort bien. A la suite de cette nouvelle se trouvent des scènes dramatiques qui peignent d'une manière fort originale les mœurs du canton de

Vaud, dont madame S... est sans doute elle-même. On y voit les ridicules nationaux, caricatures fort bien tracées, et pour ajouter encore à la vérité du tableau, l'auteur s'est ingénieusement servi du dialecte de cette contrée et des tournures de phrases vicieuses qui y ont cours.

CRITIQUE DU CHRISTIANISME; impuissance des idées juives et chrétiennes pour l'organisation morale et sociale de l'avenir. Paris, 1834. Première livraison, in-8°. Prix : 2 fr.

Depuis quelque temps on voit s'élever de toute part de nouveaux adversaires du christianisme. Ce n'est plus la philosophie sceptique du dix-huitième siècle combattant avec la raison humaine tous les abus qui s'étaient glissés dans la religion, et se laissant emporter dans l'ardeur de la lutte jusqu'à confondre le vrai et le faux dans une même réprobation et à employer les armes perfides de la satire et du ridicule. Non, les novateurs d'aujourd'hui sont d'une autre trempe ; ce ne sont généralement ni des matérialistes ni des incrédules, et s'ils veulent renverser le christianisme, c'est pour y substituer non pas le culte de la raison, mais bien un échafaudage mystique encore plus obscur que ne sauraient l'être les mystères qu'ils repoussent. Nous ne pensons donc pas qu'ils réussissent mieux que leurs devanciers. Au contraire il est probable que leur voix aura bien moins de retentissement. On les regardera peut-être même avec pitié, comme des gens qui se trompent, qui ont besoin de se faire une croyance, et qui, dégoûtés des chaînes de la superstition, des niaiseries bigotes dont la religion est encore trop souvent souillée, dans la communion papiste surtout, ne savent point se dégager de ces entraves autrement qu'en rejetant à la fois tout l'enseignement religieux de leur jeunesse, et lancent leur imagination dans le vide à la recherche de cette vérité dont le sanctuaire est fermé pour notre intelligence bornée, et que nous ne pouvons jamais qu'apercevoir dans le lointain. Mais leurs attaques contre les dogmes chrétiens sont frappées d'impuissance comme toute tentative humaine pour percer le mystère de la création, et quant à la morale sublime du christianisme, il faudrait avant d'oser la proscrire, prouver son inutilité pour l'organisation sociale du genre humain ; or comment condamner un système dont l'application ne fut jamais sérieusement tentée? comment rejeter ces principes de charité, de fraternité, d'égalité dont on n'a point essayé encore l'influence sur les relations sociales? On combat, on repousse le christia-

nisme, on l'accuse de tous les excès dont les passions humaines ont souillé cette belle religion, de tout l'abus que les hommes en ont fait, mais on oublie qu'il porte en lui le germe du progrès social, qu'il fut l'une des premières manifestations de cet esprit de liberté, de dignité qui pousse incessamment le genre humain dans la voie du perfectionnement; qu'il jeta le premier cri contre la barbarie et l'esclavage. Devenu plus tard un instrument dangereux dans les mains de quelques ambitieux, il entrava, il est vrai, cette marche dont il avait donné le signal, mais ce ne fut pas pour long-temps. Le germe se developpa en dépit de tous les obstacles, il porta des feuilles et des fleurs; qui oserait dire qu'il ne donnera pas encore des fruits plus précieux ?

« Tu aimeras Dieu de tout ton cœur, de toute ton ame et » de toute ta pensée. »

« Tu aimeras ton prochain comme toi-même. »

Ces deux principes, qui à eux seuls constituent tout le christianisme, ne renferment-ils pas la solution de toutes les grandes questions sociales ? Egal·té, honheur de tous, réforme économique et industrielle. Qu'on les prenne un jour pour bases de la politique des nations, et l'on verra si les idées chrétiennes sont impuissantes pour l'organisation morale et sociale de l'avenir.

LE PERROQUET DE WALTER SCOTT, Esquisses de voyages; Légendes, Romans, Contes biographiques et littéraires; par Amédée Pichot. Paris, 1834. 2 vol. in-8°. Prix : 15 fr.

Encore une spéculation sur le nom du romancier écossais. M. Amédée Pichot qui se dit, je ne sais pourquoi, l'élève de W. Scott, cherche à se glisser à l'ombre de ce grand maître, sans doute dans l'espoir qu'un rayon de sa gloire rejaillira sur lui. Cependant nous ne voyons pas bien à quel titre l'auteur de l'histoire de Charles-Edouard se rangerait parmi les grands hommes. Il est vrai que Cooper aimait les lièvres, que Byron voyageait avec une ménagerie tout entière, que Scott vivait entouré de chiens et d'oiseaux de toute espèce, et que M. Amédée Pichot aime les perroquets. Voilà certes une analogie très-remarquable entre notre auteur et les grands écrivains de l'Angleterre; mais nous craignons fort qu'elle ne suffise pas, et que le perroquet de Walter Scott, quelque bien élevé qu'il puisse être, ne paraisse après tout aux yeux du public qu'un oiseau assez bavard dont on s'amuse un instant; mais non pas durant deux gros volumes de plus de quatre cents pages chacun!.. Les esquisses

et les contes de M. Pichot sont écrits avec une prétention à la simplicité et à l'esprit qui les gâte trop souvent. Il semble que l'auteur veuille toujours nous faire entendre que ses idées sont susceptibles d'un bien plus grand développement que celui qu'il leur donne, et son affectation à répéter qu'un autre en pourrait tirer parti pour écrire des volumes, ne ressemble pas mal au dédain d'un génie qui se croit trop supérieur et trop riche pour s'arrêter longtemps sur la même pensée. Ces défauts nuiront probablement au succès de cet ouvrage qui, sans cela, aurait obtenu un rang distingué parmi les nombreux recueils de contes et de fragmens que la presse française a mis au jour depuis quelques années. On y trouve un intérêt assez piquant, et l'imagination de l'auteur se distingue par une tempérance rare de nos jours.

L'AUDITEUR AU CONSEIL D'ÉTAT; par madame la comtesse O. D... Paris, 1835. 2 vol in-8°. Prix : 15 fr.

Ce roman du temps de l'empire, est de la même main que la *Femme du Banquier*, *la Duchesse de Fontanges*, les *Mémoires de Louis XVIII* et tant d'autres volumes petits et grands qui sont sortis depuis deux ou trois ans de cette fabrique anonyme dont la fécondité ferait volontiers croire qu'on y a découvert le moyen d'écrire et de penser à la vapeur. On ne peut pas s'attendre à ce qu'une semblable littérature soit du premier mérite ; mais cependant nous devons dire qu'elle a du moins l'avantage de puiser ses inspirations dans une vie plus simple et plus vraie que cet arsenal de crimes et d'horreurs dont nous voyons sortir la plupart des romans modernes.

VOYAGE EN AUTRICHE pendant l'été de 1834, par Wolfgang Menzel; traduit de l'allemand. Paris, 1834. In-8°. Prix : 4 fr. 50 c.

L'Autriche n'est guère connue en général que par la mauvaise renommée de son gouvernement, qu'on peint toujours couleur de bronze avec un bâillon et un bâton en sautoir. Cependant cette contrée renferme certainement autre chose que des esclaves et des maîtres ; il y a entre la schlague de l'officier et la stupide soumission du soldat une nation civilisée qui pense et réfléchit quand même, et qui progresse en dépit de toutes les entraves. Mais l'observateur superficiel qui juge de loin avec la lunette de l'esprit de parti dont le champ est si rétréci, comprend peuple et administration, gouvernans et gouvernés dans la même réprobation ; et, dans sa juste indignation contre les

institutions stagnantes du despotisme, il crie anathème contre l'Autriche et les Autrichiens. M. Menzel, écrivain distingué, connu en Allemagne par sa collaboration au *Morgenblatt*, où sa critique vive et piquante lui a depuis long-temps assuré la première place, M. Menzel, dis-je, partageait l'opinion générale au sujet de l'Autriche. Aussi, son médecin lui ayant ordonné le repos de l'esprit le plus absolu et un voyage de distraction :

« Où aller ? » se demanda-t-il.

» Il faut que je ne pense pas. Mais dans quel coin de la terre ne pense-t-on pas ? En Autriche, me dit tout bas mon bon ange.

» N'avais-je pas lu cent fois que la pensée était exilée de l'Autriche, et n'avais-je pas justement, à cause de cela, conservé un sentiment de terreur pour cette contrée ? Tout jeune encore, n'étais-je pas allé en Bohême, et là, n'avais-je pas été saisi de crainte à l'idée que déjà la seule pensée de ne vouloir pas penser pouvait me coûter la tête.

» Où aurais-je donc rencontré mon remède plus infailliblement qu'en Autriche ? Je pouvais hardiment faire insérer dans mon passe-port que je ne voyageais que pour m'éviter de penser.

» Je me mis en route pour l'Autriche dans un état de sécurité et de bien-être qu'un Autrichien seul peut ressentir. Pour la première fois de ma vie, je me sentis fier de l'absence de ma pensée, et je remarquai, non sans étonnement, que l'orgueil d'une cervelle vide flattait et rendait plus heureux que celui qu'inspire l'abondance des pensées. Jamais je ne me trouvai plus à mon aise que durant cet exil de l'esprit, et je savourai pendant quelques jours l'indicible volupté de la destruction mystique de l'intelligence. »

Mais hélas ! quelle illusion de s'imaginer que la pensée s'arrête aux frontières d'une contrée, quelque despotique que soit le régime auquel elle est soumise ! Quelle folie de croire qu'on peut vivre au centre de l'Europe civilisée, ainsi qu'en une île déserte, isolée du monde entier ! Toute l'habileté de Metternich, quelques moyens qu'il eût à sa disposition, ne saurait empêcher tout-à-fait la marche des idées, pas plus que son regard ne peut arrêter la marche de la terre autour du soleil. Notre auteur ne tarda pas à s'apercevoir qu'on pensait en Autriche comme ailleurs. Il franchit la frontière impériale au milieu d'une discussion toute politique, et, pendant le souper à Salzbourg, ainsi que le long de la route, les jours suivans, il

put se convaincre qu'il régnait encore une grande liberté de langage malgré tous les efforts qu'on fait pour bâillonner le peuple.

Les sages institutions de l'empereur Joseph II portent encore leurs fruits, et à la place de ce sombre tableau qui lui apparaissait dans le lointain chargé de lourdes chaînes et accompagné des gémissemens de la malheureuse Italie, M. Menzel ne fut pas peu surpris de trouver l'aspect riant d'une population belle et heureuse dans les campagnes, d'une civilisation gaie et raffinée dans les grandes villes. La description qu'il fait de l'Autriche est consolante pour l'avenir de l'Europe, car elle prouve que lorsque le jour de la liberté luira pour cette contrée, il éclairera un peuple digne de la comprendre et non pas un vil troupeau d'esclaves.

M. Menzel nous fait connaître les célébrités littéraires et artistiques de Vienne. Il s'étend avec complaisance sur les plaisirs qui abondent dans cette capitale, sur la bonhomie des mœurs autrichiennes, sur la simplicité du souverain. Cependant il déplore l'empreinte du despotisme qui se trouve un peu partout, comme un sceau destiné à arrêter l'essor du génie. Son voyage nous a paru en général intéressant, quoiqu'il soit entremêlé de considérations un peu trop longues et trop allemandes sur les étoiles et sur l'ordre de la Toison-d'Or. Il est rempli de détails curieux et accompagné de réflexions philosophiques sur la politique générale qui nous ont paru fort remarquables. Il mérite surtout d'être lu parce qu'il parle de l'Autriche sans panégyrique ni satire, faisant également la part du bien et du mal et ne laissant jamais percer d'autre esprit que celui d'une haute et noble impartialité. Le passage suivant nous a semblé digne d'être cité, parce qu'il renferme des vues larges sur l'avenir, et offre un tableau curieux de l'Allemagne :

« L'aristocratie politique est usée sous toutes ses formes, sauf celle de l'argent. Mais cette aristocratie d'argent n'est qu'un accident passager dans la politique. Le vieux patriciat des villes républicaines, telles que Venise et Berne, est mort de vieillesse et ne ressuscitera point. L'aristocratie des grands propriétaires, des magnats, a été refoulée au fond de la scène. En Pologne, elle a causé la ruine du pays; en France, la révolution l'a déracinée; en Angleterre, elle s'est fondue dans le principe démocratique; dans les autres pays, comme en Russie, la noblesse foncière s'est soumise à l'autorité de la cour, et s'est mêlée à sa suite en prenant la livrée. Partout la noblesse a rencontré une démocratie ou une monarchie dominante, et leur a cédé le pas;

il ne lui reste plus qu'à s'éteindre. En supposant une réaction de sa part, celle-ci serait passagère et tournerait à l'avantage de la démocratie. Elle se débat en vain contre cette dernière, ainsi que l'ont fait voir l'Angleterre et la France ; son opposition contre la monarchie pourra réussir, si celle-ci dégénère en despotisme ou se sert d'une puissance étrangère contre les nationaux. Dans ce cas, la noblesse fera cause commune avec le peuple, pour défendre l'indépendance de la patrie. Mais alors même la noblesse n'avancerait pas ses affaires ; elle ne ferait que celles du peuple.

» Si la noblesse polonaise avait triomphé dans la dernière révolution, elle aurait été bientôt forcée de donner au peuple une part dans ses priviléges, et en définitive de les lui abandonner entièrement. Si jamais la Russie est capable d'une réaction aristocratique et nationale contre la cour, elle aplanira la route à l'émancipation des paysans. La noblesse ne peut plus rien par elle-même, et par conséquent plus rien pour elle, mais tout par le peuple et pour le peuple.

» Il en est autrement de la noblesse des charges et des titres. Tout se remue maintenant dans cette direction. Elle remplace avec des cordons et du cumul les armoiries qui s'effacent, et elle servira encore aux gouvernemens comme moyen de corruption et de séduction. Mais comme les insignes de cette noblesse sont la livrée du despotisme, elle n'est rien moins qu'aristocratique ; elle n'a point un sens politique, et n'est que l'instrument et le jouet du despotisme. Son sort sera donc toujours lié à la fortune de celui-ci. Tout mouvement contre la tyrannie brisera ces poupées fragiles, et chaque usurpateur les relèvera et couvrira d'or les habits de ces esclaves, comme le fit Napoléon. »

L'aristocratie scientifique, presque nulle partout ailleurs, et dont l'influence politique n'est plus immédiate quoiqu'elle soit cependant bien réelle, domine encore l'Allemagne. « La caste lettrée y est encore séparée du vulgaire, et, tandis qu'en Angleterre et en France tout le monde peut lire les productions littéraires, on voit encore en Allemagne une foule de livres dont les idées alambiquées ou extravagantes, le langage recherché, musqué, ne sont intelligibles qu'à un petit nombre d'initiés aux tournures de l'école. D'un autre côté, nos écrivains à la mode, nos auteurs populaires répandent des écrits qui, par leur trivialité et leur basse allure, ne sauraient faire fortune qu'en Allemagne. Les spécialités philosophiques et historiques ; les citations et les notes dont nos savans surchargent la

littérature ; la manie des systèmes philosophiques et politiques, au moyen desquels ils étalent leur oisiveté, leur défaut d'expérience, leurs rêvasseries, leur sentimentalité encore enfantine, et leur vanité efféminée à défaut d'une mâle dignité; enfin, notre prétendue littérature de salon, dans laquelle toutes nos maladies nationales se résument en une monstrueuse hydropisie : tels sont les résultats scrofuleux de notre état politique contre nature. Ils disparaîtront, sans doute, tôt ou tard.

« Nos esprits exagérés retourneront à la nature, à la raison et aux proportions réelles des choses ; le peuple allemand, jusqu'ici emmailloté de préjugés et retenu dans l'état de barbarie ; ce peuple, plus propre que tout autre à une vraie civilisation, renaîtra, et son intelligence s'émancipera de plus en plus. Les grands talens de la nation seront tôt ou tard appelés à agir, et ne resteront pas éternellement condamnés à une occupation solitaire et scientifique, à demeurer oisifs en présence des rêves de leur imagination spéculative. Le peuple n'écoutera plus avec une patience stupide les sottises et les niaiseries d'auteurs absurdes ; il imposera des bornes à ses sages et à ses fous. On peut prévoir que d'ici à quelques siècles l'aristocratie des savans et des artistes perdra chaque jour de son exclusisme, de son individualité, de son luxe, et renoncera aux extravagances, aux bagatelles, aux préjugés absurdes, aux doctrines nuisibles ; tandis que de son côté la foule ignorante et brute, enfoncée jusqu'à présent dans la superstition et la barbarie, ou dans le vice et dans les idées désordonnées, marchera à la lumière. Le savant et l'artiste deviendront alors plus populaires ; le peuple se montrera plus éclairé et plus pur. La littérature et l'art, devenus indépendans de la faveur des cours, ou des écoles particulières et des sectes, jetteront leurs racines dans l'esprit et le cœur de la nation, et prendront un accroissement plus rapide et plus noble.

» A l'aristocratie d'argent se rattacheront probablement des questions très-graves pour l'avenir. Elle seule est désormais possible, elle seule est l'inévitable aristocratie des temps futurs. Elle ne repose pas, comme la noblesse héréditaire, sur une croyance, mais bien sur une réalité ; et elle n'est point, comme la noblesse des charges, dépendante du pouvoir. Elle a une puissance réelle pour tous les temps, qu'elle maintient en dépit de l'État, et dont elle pourra se servir même contre l'État. Ce qu'il y a de plus important, c'est que l'on ne pourra point la détruire par des mots de ralliement, par une loi, par un 4 août ; car rien n'est élastique comme l'argent ; à peine il est repoussé d'un endroit qu'il reflue vers un autre.

« Les mêmes garanties civiles qui assurent la liberté individuelle, la propriété, la libre concurrence de l'industrie et du commerce, assurent aussi au talent, aux chances heureuses, les moyens de s'enrichir. Plus une nation devient libre, plus la fortune se mobilise, et son mouvement la soumet aux rapides alternatives du flux et du reflux. Mais la fortune, amoncelée d'un côté, produit l'indigence de l'autre; et ce contraste est plus frappant dans la fortune mobilière que dans la fortune immobilière. Si l'aristocrate foncier voit autour de lui cent serfs, le banquier ou le propriétaire de fabrique compte mille prolétaires. On ne saurait se dissimuler ce fait, qui, plus tard, pourra bien amener une réaction qui sera plus terrible que la dernière réaction contre l'aristocratie foncière, d'abord parce que la nécessité est plus pressante, et ensuite parce qu'il ne s'agira point des droits politiques, mais seulement d'argent; non pas d'une révolution, mais d'une dépossession de biens. L'inégalité extraordinaire des fortunes, le contraste désolant des richesses à côté d'une horrible misère, ne s'effaceront point par une dépossession violente; pour tarir les sources de ce mal, il faut recourir à d'autres moyens. Les saint-simoniens praissent en avoir découvert un ; et, comme je l'ai déjà remarqué dans un chapitre précédent, l'avenir leur réserve sans doute un rôle important à jouer, si toutefois la nécessité de niveler la fortune et la peur de le faire occupent les siècles à venir aussi activement que la crainte du despotisme qui a poussé au nivellement des droits sociaux. »

EMPRUNTS AUX SALONS DE PARIS; nouvelles publiées par M. Ancelot. Paris, 1835. In-8°. Prix : 7 fr. 50 c.

Si notre mémoire ne nous trompe pas, les contes renfermés dans ce volume ont déjà paru, soit sous une forme dramatique, soit dans les revues ou dans quelque autre recueil. On se gêne si peu maintenant pour offrir plusieurs fois la même œuvre au public en lui faisant subir seulement quelques légères altérations de forme, qu'il est bien difficile de ne s'y pas laisser prendre. Mais au reste les emprunts de M. Ancelot, qu'ils soient neufs ou réchauffés, sont une lecture assez agréable; on y trouve quelques esquisses de mœurs qui ne sont pas sans intérêt.

Paris.— Imprimerie d'ÉVERAT, rue du Cadran, n. 16.

TABLE,

PAR ORDRE DE MATIÈRES *,

DES OUVRAGES

DONT IL EST FAIT MENTION DANS LA SECONDE ANNÉE DU BULLETIN LITTÉRAIRE (1834).

THÉOLOGIE.

	Pages.
Bible, à 2 sous la feuille.. . . .	49
Christianisme (du), par Roux-Ferrand	5
Confession de Balbaith, par Hausmeister	3
Considérations sur le célibat, par Durosoy.	21
Considérations sur le système de La Mennais.	178
Critique du Christianisme.. . .	185
Curiosités homilétiques.	64
Foi de l'Eglise universelle, par miss Martineau.	88
Hermeneutique sacrée.	5
Histoire de la passion de N. S...	42
Histoire des prétendues réformes	32
Indifférentisme religieux, par Vinet	2
Lettre de bonne année.	34
Maçonnerie considérée comme le résultat des religions égyptienne, juive, chrétienne. . .	48
Méditations chrétiennes, par Blunt.	4
Rapports inattendus de Oegger.	54
Religion universellement constatée.	1
Réunion des communions, par Langlé.	5
Scripta novæ Domini ecclesiæ. .	87
Véracité des évangiles, par Roussel.	3

—

JURISPRUDENCE.

	Pages.
De la jurisprudence sur le mariage des prêtres..	35
Jurisprudence de la médecine..	139
Vorschlage zu einer revision des gesetzes, vom 18 germinal x. .	28

—

SCIENCES ET ARTS.

Philosophie, Morale, Éducation.

Ami des écoliers, par Mœder...	13
Annette Gervais, par madame Tourte-Cherbuliez.	177
Aventure de Choppart.	9
Choix de *fac simile*, par Cassia..	64
Construction des écoles primaires.	8
Cours de philosophie, par Damiron	79
Devoirs des hommes.	89
Ebauche d'un essai sur les notions radicales.	168
Education des mères de famille.	45
Essai sur la constitution de l'homme.	36
Histoire de la philosophie morale.	38
Hymnes en prose.	39
Lectures élémentaires.	37
Manuel des écoles primaires...	91
——— des jeunes femmes. . .	140
——— des fondateurs de salles d'asile.	28
——— de l'instruction primaire.	37

* Pour faciliter les recherches, sans multiplier les tables, nous n'avons adopté que les principales divisions de l'ordre analytique, et chaque division est elle-même rangée par ordre alphabétique.

Pages.

Manuel des mères. 141
Paraboles de Krummacher. . . 29
Philosophie des facultés morales. 166
Résumé de l'enseignement universel. 41
Scènes du jeune âge. 16

—

Politique, Économie politique, Commerce.

Article du *Foreign Review* sur l'Autriche. 124
Bonheur des Italiens. 124
Conduite des Bourbons 164
Contes sur l'Economie politique. 61
De la dette espagnole. 130
Documens sur le système pénitentiaire. 91
De la nouvelle France. 75
Des divers gouvernemens. . . . 61
Essai sur la vie sociale. 4
Etudes sur l'Economie politique. 22
Félicita degl' Italiani. 8
Histoire financière de l'empire Britannique. 66
Le Livre, vision. 123
Mortalité proportionnelle des peuples. 31
Notions de John Hopkins. . . . 142
Ouvriers lyonnais en 1834. . . . 110
Pensées d'un prisonnier. 170
Programme d'un prix. 124
Question des juifs Polonais. . . 12
Société (de la) et du gouvernement. 40

—

Agriculture, Physique, Histoire naturelle.

Bibliothèque du chimiste. . . . 54
Centurie d'insectes. 139
Dictionnaire des termes des sciences naturelles. 41
Fragmens sur la folie. 120
Géologie de la période quaternaire. 27
Introduction à la Géologie. . . . 19
Physiologie pour les colléges. . 122
Précis d'histoire naturelle. . . . 79
Suites à Buffon. 137

—

Mathématiques, Arts militaires, Arts et Métiers.

Essai sur la reliure. 57
Histoire de la peinture. 109

Pages.

Leçons sur les chemins de fer. . 125
Musée religieux. 105
Réorganisation militaire. 21
Traité d'astronomie. 62
—— des chemins de fer. . . . 125
—— de mécanique. 138

—

BELLES-LETTRES.

Grammaire, Poésie, Romans, Mélanges.

Annales d'une famille. 74
Auditeur au Conseil d'Etat. . . 187
Aventures des bandits. 55
Ayesha. 117
Bibliothèque d'éducation. . . . 180
———— de mon oncle. . . . 83
Cabanis. 102
Celui qu'on aime. 116
Ce que regrettent les femmes. . 181
Charles Martel, poème. 30
Château Saint-Ange. 17
Chroniques de Flandre. 171
Clocher de Saint-Jacques. . . . 145
Comptoir, Plume et Epée . . . 53
Confessions poétiques. 14
Corps sans âme. 55
Dame noire de Doona. 94
Derniers jours de Pompéi. . . . 184
De tout un peu. 95
Duchesse de Châteauroux. . . . 94
Dziadi (les). 128
Elgive de Baumgarten. 105
Elisa et Widmer. 83
Emprunts aux salons. 192
Etude sur Mirabeau. 22
Examen des tragiques. 173
Femme à la mode. 159
Fête sanglante. 38
Fille (la) d'un ouvrier. 109
—— du porteur d'eau. 159
Fils (le) du Régicide. 55
Guérillas (les). 175
Hégésiaques (les). 182
Hélène. 72
Henri Farel. 118
Héritage. 83
Histoire de la littérature anglaise. 165
——— de Lucie Clare. 69
——— et Roman. 18
History of the british litterature. 56
Infâme (l') 176
Inspirations religieuses. 15
Jacques, par Sand 187
Justicier du roi. 187
La Renaudie. 96

	Pages.
Lequel de nous est le croyant?	99
Littérature et Philosophie	65
——— et Voyages	43
Livre des Cent-et-un	126
—— des Conteurs	102
Long-temps après	135
Madame de Sommerville	159
Manuel de la littérature allemande	35
Mariage et Amour	44
Marie de Bourgogne	165
—— de Médicis	108
Mater dolorosa	47
Mignonne	116
Mœurs, Contes et Nouvelles	113
Mon ami Norbert	101
Mythologie élémentaire	50
Napolitaine (la)	145
Neuf jours d'hymen	120
Notions de linguistique	107
Nuit du 13 septembre	46
Passion secrète	32
Perroquet de W.-Scott	186
Pierre simple	84
Poésies de Gallois	82
Presbytère (le)	83
Prince de Machiavel	6
Pucelle de Belleville	85
Raoul de Pellevé	72
Romancero français	73
Romans de Janin	161
Roslalew	160
Schinderrhannes	20
Sir Lionel d'Arquenay	123
Soirées d'Abbots-Ford	38
Somnambule (la)	184
Souvenirs d'une vieille	156
Tchao Chi-Kou-eul	14
Tiel le rôdeur	51
Timon Alceste	101
Titan de Jean-Paul	92
Toussaint le mulâtre	144
Tout ou rien	74
Tryvelyan	184
Tunis, Nouvelles africaines	115
Un Divan, par Royer	156
Un Cœur de jeune fille	68
Une Ame en peine	25
Une Nuit de 1793	120
Venezia la bella	23
Vicomte de Beziers	52
Vigie de Koat-Ven	7
Village sous les sables	31
Volupté	119

—

HISTOIRE.

Géographie, Voyages.

	Pages.
Aide-mémoire du voyageur	71
Autour du monde	18
Belgique et Ouest de l'Allemagne	154
Espagne	46
Excursions en Grèce	82
Guide aux eaux d'Aix	114.
Hommes et mœurs des Etats-Unis	90
Italie pittoresque	89
Italie, Sicile, etc	111
Mémoires et Voyages de Hall	35
Reine Hortense (la) en Italie	36
Reisebilder	92
Scènes de mœurs arabes	25
Sketches in Spain	56
Statistique de la civilisation	136
Tableaux de l'Inde	16
Toscane (la)	175
Touriste (le)	114
Univers pittoresque	71
Viaggio per la Tauride	41
Voyage en Autriche	787
——— à la Grande-Chartreuse	47
——— en Orient	69
——— en Suède	58
——— en Suisse	95

—

Histoire, Biographie, Bibliographie, Journaux.

Annuaire historique	40
Bulletin du bibliophile	149
Dictionnaire de la conversation	70
Encyclopédie des gens du monde	18
Espagne et ses révolutions	60
Essai sur l'histoire romaine	10
—— sur l'histoire des Arabes	25
—— sur les hiéroglyphes	47
Etat de la civilisation grecque	59
Galerie historico-chronologique	52
Histoire de la civilisation	76
——— des duchés de Lorraine et Bar	9
——— de Genève	100
——— de l'insurrection grecque	148
——— de la révolution française	34
——— *idem*	24
——— *idem*	98
——— de la révolution polonaise	81
——— de Russie	112

	Pages.
Histoire du XVIe siècle en France.	132
——— des Suisses.	102
Historiettes de Tallemant.	7
Les Juifs au moyen âge.	67
Littérateur universel.	76
Mémoires de Mirabeau.	22
——— de Tous.	147
Monsieur de Talleyrand.	115
Précis de Ramorino.	59
Recherches historico-monumentales.	6
Réforme (la) en Italie.	150
Revue du progrès social.	131
Souvenirs de Blangini.	183
——— de Créqui.	33
——— de 1830.	19
Tableau de la dégénération de la France.	129
Vie de F. Salfi.	93
— de Soult.	150
Vies des voleurs.	95
Vues sur l'histoire contemporaine.	26

PARIS, IMPRIMERIE DE DECOURCHANT,
Rue d'Erfurth, n° 1, près de l'Abbaye.

Bulletin Littéraire

ET

Scientifique.

Chez les mêmes Libraires :

LA MÈRE DE FAMILLE,

Journal moral religieux, littéraire, de législation, d'hygiène et d'économie domestiques, destiné à l'instruction et à l'amélioration des femmes; fondé par madame Sirey, et sous la direction de M. S. Gillet. Paris, rue de La Harpe, n° 29. Un numéro chaque mois. Prix de l'abonnement, 6 fr. par an.

Ce Recueil, que j'ai déjà annoncé dans le courant de cette année, vient de commencer son troisième volume, et quoi que la direction ait changé de mains, le même excellent esprit l'anime toujours. Les articles de madame Sirey continuent à en faire le principal ornement, et c'est pour moi un plaisir véritable de recommander encore à mes lecteurs cette publication si bonne et si utile. Quelques améliorations ont été apportées dans la rédaction; on y trouve plus de variété; chaque numéro renferme, à côté des articles fondamentaux, plusieurs fragmens littéraires, une revue historique du mois, des esquisses de mœurs et de modes.

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU,
A Saint-Germain-en-Laye.

BULLETIN LITTÉRAIRE

ET SCIENTIFIQUE,

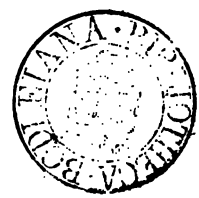
REVUE CRITIQUE

DES LIVRES NOUVEAUX,

RÉDIGÉE

Par Joel Cherbuliez.

Troisième année.



PARIS,
AB. CHERBULIEZ ET Cie, LIBRAIRES,
RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, N° 68.
GENÈVE,
MÊME MAISON.

1835

Bulletin littéraire.

Troisième année.

N° 1er. — JANVIER 1835.

MANUEL D'ÉCONOMIE POLITIQUE, par J.-F. Jules Pautet. Paris, 1835. In-18. Prix : 2 fr. 50 c.

L'économie politique, cette science presque totalement ignorée des anciens, acquiert chaque jour une importance nouvelle, et paraît destinée à remplacer toutes les doctrines politiques ou philosophiques qui, jusqu'à présent, gouvernaient le monde. C'est elle qui réglera l'avenir de la société, c'est elle seule qui peut être maintenant son ancre de salut. Ennemie des révolutions, de ces secousses violentes qui ébranlent toute une contrée pour renverser une vieille muraille en ruines, elle veut conduire la civilisation dans la voie du progrès par le raisonnement, par les améliorations successives, par un système de liberté bien plus simple et moins coûteux que cette politique tortueuse et égoïste qui domine presque partout. En même temps cette science toute positive et pratique, appuyée sur des faits et des chiffres, peut mieux que toute autre être comprise de tous et prémunir les esprits contre l'attrait séducteur de ces vaines théories qu'on emploie à remuer les passions et à entraver la marche du perfectionnement. Pénétrés de cette vérité, les hommes éclairés cherchent à populariser ces connaissances si utiles au bonheur de l'humanité, et l'ouvrage que nous annonçons n'est pas un des moins remarquables parmi ceux destinés à ce but. Nous allons l'analyser rapidement. L'au -

» leures lois organiques, des impôts moins pesans, des sys-
» tèmes de douanes plus rationnels, populariseront le bien-
» être, moraliseront les individus, effaceront les classifications
» injurieuses; sans bruit, sans secousse et sans injustice,
» elles nivelleront les fortunes autant qu'elles peuvent l'être
» en tenant compte de la différence des caractères, des dis-
» positions, des vices, des défauts de chacun, et la société,
» assise dans un état normal, jouira des bienfaits de la li-
» berté vraie, qui redoute autant le despotisme au nom de
» la démocratie que la tyrannie au nom de la royauté; de la
» liberté et de l'égalité relatives qui peuvent seules être dé-
» sirées par les hommes sensés et progressifs; car la liberté
» et l'égalité absolues sont des rêves inintelligibles ou des
» leurres dont on se sert pour abuser ses semblables. »

LE ROMAN DE L'AVENIR, publié par M. Félix Bodin, membre de la Chambre des députés. Paris, 1835. Lecointe et Pougin. 1 vol. in-8. Prix: 7 fr. 50 c.

Assez long-temps nos auteurs ont puisé leurs inspirations dans le passé; aujourd'hui qu'on veut du neuf à tout prix, M. Bodin a pensé qu'il fallait abandonner cette vieille mine banale que tout le monde exploite, et, tournant ses regards vers l'avenir, il lui demande hardiment des inspirations neuves et originales. Cette tentative n'est pas la première; M. Mercier, l'auteur du *Tableau de Paris*, l'avait déjà essayée dans son *An* 2440. Mais le livre de cet écrivain diffus et déclamateur est déjà presque oublié; cependant, malgré l'esprit passionné et injuste qui préside à son ensemble, il y avait beaucoup d'idées aussi heureuses que bizarres, et plusieurs de ses prédictions sont aujourd'hui accomplies. M. Bodin, en présence du vaste développement de l'industrie, avait un champ plus fertile à parcourir, et il a très-bien su en profiter. Son roman renferme une foule de choses fort originales et fort amusantes, et qui ont de plus l'avantage d'être tout-à-fait réalisables. Les chemins de fer, la vapeur, les aérostats y jouent un grand rôle, trop grand peut-être, car l'auteur nous semble n'avoir envisagé le progrès que sous le rapport purement matériel. Il n'accorde en effet qu'un très-petit degré de perfectionnement moral à ces hommes de l'avenir, qu'il nous peint encore animés des mêmes préjugés que de nos jours, toujours portés à se faire la guerre et à s'opprimer les uns les autres. Mais si M. Bodin ne se montre pas très-pro-

gressif en théorie gouvernementale, il est du moins fort amusant dans les critiques mordantes qu'il adresse à notre siècle. Le passage suivant nous a paru un charmant persiflage des lamentations poussées si souvent aujourd'hui par les amateurs du moyen âge et des vieux monumens; c'est l'extrait d'un rapport de l'Association poétique : « L'Association compte maintenant dans ses domaines cinquante-neuf cavernes souterraines, et soixante-dix-sept grottes éclairées par le jour; trente-six rochers de formes bizarres ont été dérobés à la mine, et, grâce à vous, quarante-trois cascades, dont plusieurs de près de cent pieds de haut, qui allaient être comme muselées, comme enchaînées par l'industrie, et ignoblement dressées à faire tourner un moulin, à fabriquer des tissus, des papiers, des barres de fer ou des clous et des aiguilles, continuent de vomir leurs eaux mugissantes au fond des précipices, sans que leur blanche et noble écume soit impertinemment arrêtées par les stupides godets d'une roue. » Et plus loin, après avoir déploré le morcellement de la propriété en Angleterre, qui a détruit *ces vastes et tristes espaces couverts de la sombre et poétique bruyère, où l'imagination de Shakespeare sut rendre si terrible l'apparition des sorcières de Macbeth*, le rapporteur ajoute : « Le comité a cru devoir en acquérir six mille acres. Mais ses efforts, pour y réunir quelques lièvres, n'ont pas été heureux, quoiqu'il n'ait épargné ni soins ni dépenses; il sera absolument nécessaire d'en faire acheter dans le midi de l'Europe. Quant au renard, nous avons acquis la triste certitude que ce précieux quadrupède a disparu de notre île, preuve éclatante de la chute de notre ancienne aristocratie campagnarde; on nous a bien apporté une femelle qui a été payée 3,500 livres sterling (ancienne monnaie); mais il a été impossible de lui trouver un mâle. »

JANE GREY, épisode de l'histoire d'Angleterre, par Alphonse Brot. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

Voici un livre qui se fera lire avec intérêt, car l'histoire de Jane Grey est bien l'un des plus touchans épisodes des Annales de l'Angleterre, et l'auteur a eu le bon esprit de conserver à son récit autant de vérité et de simplicité que cela était possible, tout en lui donnant une forme romanesque. Au reste, le roman se trouvait déjà dans l'histoire même; et il n'y avait que quelques détails à y ajouter; ce que M. Brot

a fait avec plus ou moins de bonheur dans le cours de ces deux volumes que nous recommandons à nos lecteurs.

VOYAGES EN ARABIE, contenant la description des parties du Hedjaz, regardées comme sacrées par les Musulmans, par J.-L. BURCKHARDT; traduit de l'anglais, par J.-B. ETRIÈS. 1835. 3 vol. in-8, ornés de cartes. Prix : 22 fr. 50 c.

Les Voyages de Burckhardt jouissent depuis long-temps d'une haute renommée, et cette traduction française sera sans doute accueillie avec empressement, car c'est un livre du plus grand intérêt. Afin de pouvoir plus facilement pénétrer jusque dans le cœur de l'Arabie et assister à toutes les cérémonies religieuses de cette contrée, le voyageur anglais avait fait une profession extérieure de l'islamisme en prenant le nom musulman de Scheikh-Ibrahim. Après avoir terminé ses études, il offrit ses services à la société anglaise d'Afrique, pour parcourir ce continent. Ses propositions ayant été acceptées, il apprit la langue arabe, se perfectionna dans l'astronomie, la chimie, la médecine et la chirurgie ; laissa croître sa barbe, prit le costume oriental, et dans les intervalles de ses travaux il s'exerçait à faire de longues courses à pied, la tête nue à l'ardeur du soleil ; dormant sur la dure, ne vivant que de plantes potagères, et ne buvant que de l'eau. En un mot, il ne négligea rien pour accoutumer d'avance sa constitution à la vie de privations et de luttes continuelles qu'il allait entreprendre.

Il quitta l'Angleterre le 2 mars 1809. Il demeura d'abord en Syrie pendant trois ans, afin d'acquérir une connaissance parfaite de la langue et des mœurs des Arabes. De fréquentes excursions le mirent en rapport avec les Bédouins; il visita ensuite l'Arabie Pétrée, vint en Egypte, et après avoir parcouru la Nubie, fit voile de Souakiun, et aborda, le 18 juillet 1814, à Djidda. Il quitta l'Arabie l'année suivante, et revint au Caire le 24 juin, après une absence de près de deux ans et demi.

La peste, qui éclata dans cette ville au commencement de 1816, fit fuir Burckhardt, qui se réfugia chez les Bédouins de la presqu'île du mont Sinaï. De retour au Caire, il travaillait à écrire la relation de ses voyages et se préparait à une excursion dans l'intérieur de l'Afrique en compagnie d'une caravane de Mogrebins, lorsque, le 4 octobre 1817, il fut atta

qué d'une dyssenterie qui, malgré les soins d'un habile médecin anglais, termina ses jours le 15 du même mois.

Ses Voyages renferment une description parfaitement exacte des villes de la Mecque, Médine, Djidda et Yambo, et un tableau fidèle des mœurs et usages de leurs habitans. Mais la partie la plus intéressante encore est celle qui contient des notes sur les Bédouins du désert de Syrie. Ces notes, qui remplissent le troisième volume de l'ouvrage, sont admirablement bien tracées. C'est une peinture parfaite de cette grande famille arabe, qui, depuis les premiers âges du monde historique, conserve ses traits primitifs; qui, de siècle en siècle, maintient les vertus et les vices, les mœurs et les coutumes de ses ancêtres, sans rien devoir aux autres peuples, sans se mêler avec un autre sang.

L'Essai sur l'histoire des Wahhabites, ces sectaires qui soutinrent pendant quatre années la guerre contre les soldats de Mohammed-Ali, et dont le nom était si redouté chez les Arabes, est aussi fort curieux. Ces trois volumes font connaître l'Arabie mieux que tous les autres voyages publiés jusqu'à présent. En les lisant, on n'éprouve qu'un regret, c'est que leur auteur ait été sitôt enlevé à la science. Quel riche butin d'observations et de découvertes n'eût-il pas rapporté d'un voyage dans l'intérieur de l'Afrique!

UNE MAITRESSE SOUS LOUIS XIII, par X.-B. Saintine. Paris, 1834. 2 vol. in-8. Prix : 12 fr.

M. Saintine, déjà très-avantageusement connu comme romancier par son *Mutilé*, a su tracer dans ce nouvel ouvrage quelques scènes intéressantes où les mœurs de la cour de Louis XIII sont peintes avec beaucoup de talent.

Louise est une jeune orpheline recueillie et élevée par la baronne de Saint-Cernin. Placée dans un couvent pour y faire son éducation, elle est vue et aimée du peintre Lesueur, qui travaillait alors à embellir de ses chefs-d'œuvre une chapelle dont les fenêtres donnaient sur le jardin de ce couvent. L'amour de l'artiste ne tarde pas à être partagé, et il eût été le plus heureux des hommes si un rival dangereux ne se fût trouvé sur son chemin. Le roi, en allant visiter mademoiselle de Lafayette, retirée à Sainte-Marie de la Visitation, avait vu la jeune Louise et n'était pas demeuré insensible à ses charmes. Bientôt ce ne fut plus pour mademoiselle de La-

fayette que Louis XIII multiplia ses visites au couvent. Cependant les amours de Lesueur n'étaient pas encore sans espoir; ce roi en tutelle, qui n'osait rien par lui-même, ne semblait pas bien redoutable. Mais, malheureusement pour le pauvre peintre, le souverain réel de la France, cet habile maître qui tenait tous les fils des marionnettes dans sa main, le cardinal de Richelieu, eut la fantaisie de favoriser le caprice du roi. Il vit dans Louise un moyen d'éloigner tout-à-fait le roi de mademoiselle de Lafayette et de détruire l'influence de cette ennemie qu'il craignait; il résolut donc de la marier à quelque courtisan facile qui consentit à observer les conditions qu'on lui imposerait. Le seigneur de Marillac, débauché, criblé de dettes et depuis long-temps sous le poids de sa disgrâce, lui parut un excellent sujet pour cet office, et le faisant aussitôt sommer de comparaître devant lui, après l'avoir quelque temps tourmenté et effrayé, il lui lut la sentence qui le condamnait à être l'époux, *in partibus,* de Louise. Cette scène est admirablement bien rendue.

Marillac, qui s'attendait à une tout autre conclusion et tremblait pour sa tête, accepte avec reconnaissance, et persiste même lorsqu'il apprend que celle qu'il doit épouser est cette Louise qui est aimée de Lesueur, son ami, dont il est le confident. Il est vrai que refuser le cardinal eût été renoncer à vivre. Quand l'artiste apprend que Louise va se marier, il fuit sans vouloir même connaître le nom de son heureux rival, et de cette manière l'amitié n'est pas rompue entre lui et Marillac. Louise, par sa position dépendante, est obligée de se résigner à son sort et d'accorder sa main au mannequin du cardinal. Le mariage a lieu, mais les conditions imposées à Marillac ne tardent pas à jeter le trouble dans cette union. Elles éveillent chez Louise des soupçons qui lui sont confirmés par le roi lui-même; pour vaincre la résistance qu'elle oppose à son amour, il lui avoue tout, et lui inspire pour son mari un profond mépris. Chez Marillac, au contraire, l'amour est stimulé par les obstacles, et une passion violente s'empare de lui pour cette femme qu'on lui défend d'aimer. Il la sauve de toutes les séductions dont l'entoure Louis XIII, repousse avec habileté toutes les tentatives du monarque, et malgré les faveurs royales qui pleuvent sur sa tête, il maintient intact l'honneur de sa femme, sans pour cela manquer à sa promesse. Cependant Lesueur revient à Paris; il découvre que son ami l'a trompé indignement; il revoit Louise, il l'enlève et la cache dans sa demeure obscure pendant quelque temps. Mais les limiers du cardinal ne tardent pas à re-

trouver ses traces, et, la loi punissant de mort l'adultère, l'infortunée comtesse de Marillac est arrêtée, lorsque son mari, sorti victorieux, mais blessé, d'un duel qu'il avait soutenu pour elle, intervient tout-à-coup et s'oppose à cette arrestation parce qu'il déclare sa femme parfaitement pure et innocente. Pour preuve, il montre la blessure qu'il vient de recevoir. Alors le conseiller aux enquêtes, voyant que sa proie lui échappe, ordonne de saisir le comte de Marillac pour avoir violé la loi contre le duel. Déployant, mais un peu tard, le plus noble caractère, Marillac venait, par sa déclaration, de donner sa vie pour sauver l'honneur de sa femme. Le duel était aussi puni de mort. Cependant l'échafaud ne fut pas le prix d'un si beau dévoûment; la blessure de Marillac était grave, et les vives émotions auxquelles il fut en proie la rendirent mortelle. Louise se retira dans un couvent, et Lesueur entra aux Chartreux, où il mourut encore jeune.

Nous conseillons à nos lecteurs de ne pas se contenter de cette analyse malheureusement trop courte et trop sèche. L'ouvrage de M. Saintine mérite d'être lu tout entier, et nous sommes certain que personne ne se repentira de l'avoir entrepris. C'est un livre fort intéressant, écrit avec beaucoup de simplicité. On n'y rencontre ni horreurs ni abominations, et la galanterie royale n'y est point traitée avec cette fadeur mignarde qu'on trouve si souvent dans les romans de ce genre.

RECHERCHES PRATIQUES sur les causes qui font échouer l'opération de la cataracte, selon les divers procédés, par C.-J.-F. Carron du Villards. Paris, 1834. In-8, fig. Prix : 7 fr.

Cet ouvrage est un traité complet de la cataracte, accompagné d'une foule de faits intéressans sur lesquels s'appuient les observations de l'auteur. Elève des professeurs Scarpa et Maunoir, qui pratiquaient cette opération d'après deux systèmes différens, l'un exécutant toujours l'abaissement du cristallin, tandis que l'autre était partisan déclaré et heureux de l'extraction, M. le docteur Carron du Villards s'est trouvé à même d'étudier avec soin les deux méthodes, et placé de manière à pouvoir traiter ce sujet avec tous les développemens nécessaires. Un pareil livre est d'autant plus utile que les maladies des yeux, cette partie si délicate de la

chirurgie, semblent être encore plus que toutes les autres en butte au charlatanisme dangereux d'opérateurs ignorans. On ne saurait donc rendre un meilleur service au public que de populariser autant que possible la science sous un rapport d'une si haute importance.

NOUVELLES DE HAUFF, traduites de l'allemand par L. Astoin. Paris, 1834. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

Hauff, conteur allemand d'une imagination riche et mieux réglée que celle de la plupart de ses compatriotes, est déjà connu par la charmante nouvelle du Portrait de l'empereur qui a été insérée dans le *Salmigondi*, et qui se retrouve dans ces deux volumes avec Othello, le Juif Suss, la Mendiante du pont des Arts, et les derniers Chevaliers de Marienbourg. C'est un joli recueil qu'on lira avec plaisir. Nous regrettons seulement que le traducteur n'ait pas soigné davantage son style. On y rencontre parfois quelque gêne et des expressions un peu forcées. Mais la langue allemande offre, il est vrai, tant de difficultés, pour les Français surtout, qu'on ne doit pas se montrer trop sévère.

LES COMMUNÉROS, chronique castillane du XVIe siècle, d'après l'histoire inédite de *Pedro de Alcocer*, par Henri Ternaux. Paris, 1834. In-8. Prix : 6 fr.

La guerre des Communéros est l'un des événemens les plus importans et l'un des moins connus de l'histoire d'Espagne. Ce fut la dernière lutte de la liberté contre le despotisme, et le commencement de la décadence de ce beau pays. Une fois les Communéros vaincus, on traita leurs efforts de rébellion, on les appela traîtres à la patrie, et l'on chercha par tous les moyens possibles à effacer jusqu'au souvenir de cette lutte mémorable. C'est cet épisode historique qui fait le sujet du livre que nous annonçons. M. H. Ternaux a puisé aux sources originales tous les détails de ce récit qui nous a paru fort intéressant. De semblables esquisses sont plus amusantes et surtout plus utiles que la plupart de ces romans prétendus historiques où les événemens sont défigurés, faussés et entremêlés des intrigues les plus extravagantes.

CORRESPONDANCE INÉDITE DE MADAME CAMPAN avec la reine Hortense, publiée avec notes et introductions, par J.-A.-C. Buchon. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

Ce livre n'est remarquable que comme un monument de la courtisanerie la plus adulatrice, et un modèle digne d'être offert à toutes les solliciteuses de l'avenir. Madame Campan n'écrivait pas une lettre sans y insérer quelques mots de flatterie pour la famille impériale, et quelque requête pressante pour en obtenir une nouvelle faveur. Toutes les formules de la louange et toute l'éloquence de la mendicité (car le solliciteur ne ressemble pas mal au pauvre importun qui vous poursuit de rue en rue, en vous appelant : mon bon monsieur, ma jolie dame, mon jeune seigneur), sont épuisées dans cette correspondance qui, du reste, offre bien peu d'intérêt. Les plus graves événemens dont parle madame Campan sont des représentations théâtrales données dans son institut, des exercices publics destinés à faire briller les élèves et la maîtresse; enfin les mariages plus ou moins avantageux de ses pensionnaires. Sa constante affection pour la reine de Hollande est sans doute fort respectable, et les conseils qu'elle lui donne sont remplis de sagesse. Mais il ne nous a pas semblé en général que cet ouvrage justifiât les éloges que lui adresse M. Buchon dans son introduction.

LA VÉNUS D'ARLES, lecture du matin, par Joseph Bard. Genève, 1834. 2 vol. in-8. Prix : 12 fr.

Depuis quelque temps l'art typographique a fait à Genève des progrès vraiment extraordinaires. Il y a à peine vingt ans que tous les livres qui sortaient des presses genevoises se faisaient reconnaître, comme toutes les productions de la presse départementale française, par la mauvaise qualité du papier, presque gris, sur lequel de vieux caractères fatigués ne marquaient qu'à demi, et produisaient un aspect repoussant capable de rebuter le plus intrépide amateur de livres. La correction ne valait en général pas mieux, et l'imprimerie, oubliant les glorieuses traditions des Etienne et autres célèbres typographes qui illustrèrent une fois Genève, était tombée dans une complète décadence. Mais aujourd'hui tout cela a bien changé, et les livres imprimés à Genève ne

sont nullement déplacés à côté de ceux qui sortent des meilleures typographies de Paris. L'ouvrage que nous annonçons en est une preuve. Il est exécuté même avec un luxe assez remarquable. Le papier, d'une blancheur et d'une consistance rares depuis qu'on emploie beaucoup les produits fabriqués à la mécanique, fait ressortir d'une manière fort avantageuse un caractère dont les formes, nettement dessinées, flattent l'œil et ne fatiguent point la vue. Des exemplaires tirés sur papier carton nous ont semblé vraiment dignes d'être cités comme un chef-d'œuvre typographique, et la couverture, imprimée sur du carton assez fort, est d'une exécution d'autant plus admirable, qu'elle offrait plus de difficulté. C'est avec un vif plaisir que nous constatons ces progrès rapides de l'imprimerie genevoise.

Quant au mérite du livre lui-même, la *Vénus d'Arles* nous paraît une œuvre littéraire fort médiocre, pour ne pas dire mauvaise. Et d'abord nous vous dirons qu'il n'y est nullement question de Vénus et fort peu d'Arles. C'est une espèce de salmigondi en forme de voyage. La Vénus est une jeune fille dont les aventures forment un épisode très-romanesque. L'auteur est archéologue, voyageur, poète et catholique exalté. M. Bard mène ces quatre entreprises de front, à grand renfort de phrases ronflantes et d'éloquence soufflée. Il a une foi très-robuste qui voit tout au travers d'un prisme poétique des plus brillans, et qui accepte sans raisonner les légendes les plus absurdes de la superstition. *Sa foi chante dans son âme*, et certes ce n'est pas nous qui voulons l'empêcher de chanter. Mais dans son enthousiasme dévot il laisse échapper, au sujet du protestantisme, quelques phrases auxquelles son séjour à Genève pourrait peut-être donner plus de poids qu'elles n'en ont réellement. « Le temple des protestans, dit-il, c'est une halle, une chambre froide et vide, où l'homme peut entrer le chapeau sur la tête, et presque la pipe à la bouche, où l'ouvrier siffle et jure comme sur un port, où l'on se réunit pour entendre un avocat. » Cette assertion est d'une telle fausseté que nous ne concevons pas comment on a pu l'oser. Loin d'adresser un semblable reproche aux protestans, les catholiques eux-mêmes furent toujours frappés du silence et du recueillement qui règnent dans leurs temples. Mais continuons..... « Où est l'autel? où est le mystère? où est le sacrifice? où est le prêtre avec son caractère saint, sa vie d'apostolat, ses habits de lin, et son abnégation des intérêts terrestres?.... » Nous ne répondrons qu'une chose à cette question et à toutes

les extases poético-catholiques de M. J. Bard : c'est que dans le temple protestant chaque pas du prêtre, chaque cérémonie du culte, chaque pièce de l'autel, n'est pas taxée sur un tarif vénal comme dans la boutique d'un marchand, c'est que le sacerdoce n'y est pas une fabrique, c'est qu'on y peut entrer dans la vie, y accomplir tous ses devoirs et en sortir saintement sans être rançonné par ces prétendus portiers du ciel.

Du reste, M. Bard détruit lui-même tout l'effet de ses violentes attaques, en rendant involontairement hommage à tous les bienfaits de la réforme, à tous les résultats heureux qu'elle a pu féconder dans la petite ville de Genève. Il loue la tolérance parfaite qui y règne, la sage liberté dont on y jouit, le respect dont tous les cultes y sont entourés ; et ces éloges ne sauraient être détruits par une anecdote qu'il raconte au sujet d'une jeune fille mourante auprès de laquelle un pasteur protestant aurait refusé de se rendre. Nous nous permettrons de mettre en doute la réalité de ce fait, car il n'est point d'usage chez les protestans de Genève de faire aucun service auprès du lit des malades, ni même aucune cérémonie religieuse pour les morts.

PARVENIR ! par Cochut. Paris, 1834. In-8. Prix : 7 fr. 50 c.

LES CONCINI, 1616-1617, par M. J. Brisset. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

De ces deux romans, le premier se distingue par une recherche de style vraiment précieuse. Le héros est un homme qui « s'est trouvé jeté au travers du monde par un temps » gros d'orage, sans attachement de famille, sans pudeur » sociale, sans souci du passé ni du lendemain. De là une in» quiétude corporelle qui lui défendait l'inaction ; de là les » douloureux élancemens d'une intelligence en proie aux » plus âcres démangeaisons du génie. »

Noble expression en vérité qui assimile le génie à une maladie de la peau ! Ce héros est, en d'autres termes plus clairs, un ex-espion, un ex-galérien, un ex-assassin qui, revêtu des titres de sa victime, prend sa place dans la société, et, trompant tout le monde, parvient aux plus hautes dignités. Mais une femme, « débile créature qui est venue se heurter à un » être d'une structure plus ferme que la sienne, » et qui a éprouvé le sort du pot de terre, « une bigote qui répand

» son âme en prières » et passe sa vie à demander à Dieu qu'il fasse » légère la part d'épreuves de son fils et verse en lui » toutes sortes de bons vouloirs, » vient démasquer cet ambitieux hypocrite. Cependant n'allez pas croire que ses crimes soient punis; Tybald n'est démasqué qu'aux yeux de son fils, et il meurt au faîte des honneurs. L'auteur, qui appelle Paris « les entrailles pourries du monde civilisé, » ne pouvait pas finir son roman d'une autre manière; il fallait que la corruption triomphât jusqu'au bout, et en vérité ce n'est pas non plus en cela que nous le blâmerons, car ce n'est malheureusement que trop commun. Mais à quoi bon venir nous étaler complaisamment tout ce fumier dans un langage aussi guindé? *Parvenir!* n'est ni un livre utile, ni un livre amusant. Nous conseillons surtout à l'auteur de se défaire de ces expressions bizarres qu'il paraît affectionner d'une manière toute particulière, et qui suffiraient seules pour gâter et rendre insupportable la lecture du meilleur roman.

Les *Concini* de M. Brisset sont sans contredit fort supérieurs sous tous les rapports au volume que nous venons d'analyser. Le style en est facile, agréable, et le sujet qui en forme le canevas offre un intérêt historique bien plus réel. Mais si nous approuvons l'intérieur et la forme de cette composition, nous reprocherons au fonds d'être à son tour beaucoup trop compliqué d'intrigues, d'orgies, d'assassinats, de meurtres, d'incidens romanesques qui entravent sa marche, perdent le lecteur dans un labyrinthe sans issue, et travestissent si bien l'histoire qu'on ne la reconnaît plus.

Dans ces deux volumes, il y a matière pour faire deux ou trois romans, quatre ou cinq tragédies, une douzaine de drames et je ne sais combien de mélodrames. C'est un véritable arsenal romantique où les matériaux sont entassés pêle-mêle les uns sur les autres. Aussi, quoiqu'on dise vulgairement qu'abondance de biens ne nuit pas, conseillerons-nous à M. Brisset d'être à l'avenir moins prodigue de ses richesses. Une sage modération dans l'emploi de ses moyens doublera leur mérite en le faisant mieux sentir.

MANOEL, par Alphonse Royer. Paris, 1834. In-8. Prix : 3 fr. 75 c.

Mauvais roman sans aucune vérité, dont tous les caractères sont outrés, faux, l'intrigue absurde, le style forcé, et

qui, certes, ne se vendra pas mieux à 3 f. 75 c. qu'à 7 f. 50 c. On donnerait de semblables volumes à 1 fr. 50 c. et même à 1 fr., que ce serait encore trop cher. En vérité, il est inconcevable qu'un écrivain prenne si peu de soin de sa renommée. Avec un style souvent riche d'expressions et de figures, avec une imagination assez forte, enfin avec une bonne dose de tout ce qui compose le talent de romancier, la plupart de nos auteurs modernes n'enfantent que de misérables productions, sans aucune valeur littéraire. Ils travaillent avec tant de hâte et si peu de soins, que leurs œuvres avortent presque toutes. Quelques lignes nous suffiront pour faire l'analyse de celle-ci.

Manoël est un seigneur espagnol chargé d'une mission secrète en France; il s'attache, pour l'aider dans ses intrigues politiques et amoureuses, un lépreux, objet du rebut et du mépris, puis il veut perdre ce lépreux, on ne sait pas trop pourquoi; mais il échoue, et c'est au contraire le lépreux qui le tue et qui est ensuite tué à son tour après avoir étouffé sa maîtresse dans ses bras. Bref, à la fin du volume, il ne vous reste de ce roman qu'un tas de cadavres, ce qui ne nous a pas semblé fort réjouissant.

DIX ANS D'ÉTUDES HISTORIQUES, par Augustin Thierry. Paris, 1835. In-8. Prix : 7 fr. 50 c.

Sous ce titre, M. Thierry a réuni divers fragmens publiés par lui à différentes époques dans des recueils périodiques. Il les a divisés en deux parties, dont la première traite de l'histoire d'Angleterre, et la seconde de celle du moyen âge et de l'histoire de France. On lui saura gré d'avoir ainsi rassemblé tous ces travaux épars dont l'importance et le mérite ont été si vivement appréciés. Si la critique historique a fait dans ces derniers temps quelques progrès en France, on le doit surtout à la plume habile et éloquente de cet auteur, qui, l'un des premiers, osa saper dans sa base l'édifice de l'erreur et du mensonge. Ses Lettres sur l'histoire de France ont eu quatre éditions et se sont justement assuré une place honorable dans toutes les bonnes bibliothèques. Aussi est-ce avec un vif plaisir que le public apprendra que, malgré les obstacles que lui opposent une cécité complète et une santé très-mauvaise, M. Thierry poursuit avec ardeur ses recherches, et prépare un nouvel ouvrage sur l'histoire de

France. Un fragment, placé à la fin du volume que nous annonçons aujourd'hui, fera désirer impatiemment la publication de ses *Scènes du sixième siècle*.

UN ROMAN POUR LES CUISINIÈRES, par Emile CABANON. Paris, 1834. In-8. Prix : 7 fr. 50 c.

Voici bien la plus plate rapsodie qui ait vu le jour depuis long-temps. Cela passe tout ce que l'on peut imaginer de plus sot. C'est un dévergondage qui n'a pas le moindre sens et qui se termine par une recette de cuisine. Pour faire assaut d'audace, sans doute, avec l'auteur, l'éditeur de ce volume prétend nous vendre 7 fr. 50 cent. dix-huit feuilles de papier, dont moitié blanches et moitié imprimées en gros caractères, lignes courtes et pages aussi petites que possible. En vérité, nous ne savons si le roman de M. Emile Cabanon pourrait remplir un numéro mensuel du *Magasin pittoresque*. Il faut, certes, avoir une bien haute idée de sa marchandise pour y attacher un tel prix. Mais nous doutons que le public la partage, et nous conseillons aux personnes qui seraient tentées de voir comment on apprête les cailles à la Clémentine d'attendre quelques semaines. Le *Roman pour les Cuisinières* ne tardera pas à se trouver pour 19 sous sur tous les quais de la capitale.

ADHÉMAR ET THÉODEBERGE, épisode des guerres civiles du XVe siècle, par M. A. POURRET DES GAUDS. Lyon, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 14 fr.

Roman héroïcarliste, glané dans les champs allégoriques du noble père des *Ecorcheurs* et du *Solitaire*. L'auteur, M. A. Pourret des Gauds, quoique sans aucun doute, nous aimons à le penser, ce soit *une femme qui lui ait présenté la coupe arrondie du banquet maternel*, M. A. Pourret des Gauds paraît être un féroce Gargantua, un véritable Croquemitaine d'usurpateurs, qui avalerait la France toute crue d'une seule bouchée, si la France voulait seulement s'y prêter, et qui affronterait volontiers mille morts pour sauver la légitimité du droit divin. Mais M. Pourret des Gauds n'a reçu en partage qu'une pauvre petite vie, et il ne se soucie point de la risquer ainsi. Or donc, au lieu du fusil meurtrier,

il saisit la plume taillée aussi, il est vrai, en forme de canon, et d'où souvent il sort également du plomb, mais du plomb sans poudre; c'est plus innocent. Au lieu de se faire chouan, M. Pourret des Gauds se fait auteur, et sa noble indignation s'exhale dans un livre où vous verrez des *traits empennés*, *une montagne précipiteuse*, *des jeunes filles sur le front desquelles viennent se nouer dix-sept étés*, *des mères offrant à leurs enfans la coupe arrondie du banquet maternel*, *des chevaliers entenébrés*, au moment où, le soleil achevant sa *carrière diurne*, un jour de plus vient d'être *lancé dans le gouffre des âges*; vous y apprendrez que M. Pourret des Gauds a serré la *main d'un Châteaubriand*; que M. Pourret des Gauds *élève ses regards vers les cieux, vers Henri V, vers l'auguste captive*; que M. Pourret des Gauds nous regarde tous, nous autres pauvres mortels, comme autant *de pierres de contradiction lancées sur ce globe, comme une proie dévorante pour le temps et l'infortune!* Vous y verrez... mais je veux vous laisser le plaisir de la surprise, s'il vous prend fantaisie de parcourir ces deux pitoyables volumes, qui ont du moins le mérite d'être fort minces.

HISTOIRE NATIONALE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, depuis 1789 jusqu'au 18 brumaire an VIII, par C. Neilson et A.-R. Bouzenot. Paris, 1835. 2 vol. in-18, avec portraits. Prix : 2 f. 50 c.

Ce précis de l'histoire de la révolution est rédigé dans un esprit à la fois religieux et démocratique, qui a des rapports avec celui qui règne dans les *Paroles d'un Croyant*, de M. de La Mennais. Les auteurs voient dans le christianisme une religion d'égalité et de liberté, et appliquant ces principes à l'histoire, ils se montrent adversaires déclarés de la corruption et de la faiblesse, sous quelque forme qu'elles se montrent, tandis que souvent leur admiration pour la probité et la fermeté des principes leur fait excuser bien des fautes. Du reste, cet abrégé est aussi complet que possible : tous les événemens de la révolution sont décrits avec assez de détails dans ces deux petits volumes, et les hommes qui se signalèrent dans cette grande époque y sont tous appréciés et jugés chacun d'après ses actes.

TRAVAUX D'AMÉLIORATIONS INTÉRIEURES, projetés ou exécutés par le gouvernement central des États-Unis d'Amérique, de 1824 à 1831, par G.-F. Poussin, ex-major au corps du génie d'Amérique, et aide-de-camp du général du génie Bernard. Paris, 1834. In-4 et atlas.

Voici le meilleur argument que puissent apporter dans la discussion les partisans du système républicain des Etats-Unis. Que chaque monarchie européenne publie aussi le compte-rendu des travaux exécutés dans ses Etats durant ce laps de temps, et la comparaison pourra alors s'établir d'une manière juste et sûre, soit pour les moyens, soit pour les résultats. En attendant qu'une telle publication ait lieu, qu'il nous soit permis de rendre hommage aux gigantesques pas de cette république qui n'a qu'à peine un demi-siècle d'existence et qui est déjà sillonnée en tous sens par les canaux, les routes, les chemins de fer, où l'influence bienfaisante de la liberté permet à l'industrie de se développer sans nulle entrave, et où le génie inventif de l'homme, aidé de la force si puissante de la vapeur, répand et augmente chaque jour le bien-être, la richesse et la civilisation. L'ouvrage de M. Poussin est bien fait pour convaincre les plus incrédules et pour exciter la plus vive admiration.

LES ASPIRANS DE MARINE, par Edouard Corbière. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 12 fr.

Le héros de ce roman est un jeune aspirant de marine français, qui, après avoir déployé un courage admirable dans l'affaire des brûlots de Rochefort, eut le fatal avantage de sauver un commandant de vaisseau, accusé d'avoir abandonné son bâtiment. L'intrépide aspirant s'attira ainsi la haine de ses supérieurs, et, abreuvé de dégoûts, révolté de l'injustice qu'il rencontra partout, après l'acte de dévoûment qu'il venait d'accomplir, il alla plus tard chercher un asile à bord d'un corsaire. Là il trouva une mort ignorée et bien différente de celle qu'il avait bravée à Rochefort pour défendre sa patrie. Aux détails de cette aventure, qui ressemblent trop à ceux qu'on a déjà lus dans tous les ouvrages de ce genre, se mêle une intrigue de femme perdue, qui nous a paru fort peu intéressante.

Au total, nous pensons qu'il en est de la mer en fait de littérature, comme des huîtres en fait de table : c'est un excellent hors-d'œuvre qui fait grand plaisir; mais un dîner que ne serait composé que de cela, lasserait vite notre appétit, quelque robuste qu'il fût. Un roman maritime est un tour de force qu'il ne faut pas renouveler trop souvent.

PASCALINE, par madame Jenny Bastide (Camille Bodin). Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

Qui nous délivrera de l'adultère et de ces amours frénétiques qu'on ne rencontre guère que dans l'imagination des auteurs ? Quand se lassera-t-on de puiser toujours à cette même source? Cette Pascaline est une véritable dévergondée, sans pudeur, dont l'histoire ne peut offrir nul intérêt; car rien en elle ne rachète ses faiblesses innombrables. Nous ne concevons pas qu'on puisse se plaire à attacher son esprit à de pareils sujets, et qu'avec une plume facile et exercée on ne sache pas mieux choisir. L'auteur de ce roman a souvent été mieux inspirée; espérons que son erreur ne durera pas, et qu'elle la rachètera bientôt par quelque autre publication plus digne d'elle.

INTRODUCTION A L'ÉTUDE DE LA BOTANIQUE, ou Traité élémentaire de cette science, par M. Alphonse de Candolle. Paris, 1835, tome 1er. 1 vol. in-8 et un cahier de planches. Prix : 9 fr.

Cet ouvrage, qui fait partie de la collection des Suites à Buffon, formera un cours complet de botanique, dans lequel se trouveront consignées toutes les découvertes et toutes les recherches des plus célèbres auteurs qui se sont occupés de cette science. M. Alphonse de Candolle, qui marche dignement sur les traces glorieuses de son père, écrit avec une précision et une clarté tout-à-fait précieuses dans ce genre de traités. Son livre, tout en étant un manuel scientifique de la plus grande utilité pour ceux qui veulent étudier la botanique, offrira aussi une lecture agréable aux gens du monde qui ne font qu'effleurer les sciences en passant. Cette introduction leur dira tout ce qu'il y a de merveilleux et de séduisant dans l'histoire des plantes. Elle est divisée en cinq livres qui traitent :

1° De l'*organographie* ou de la structure intime et de l'organisation intérieure des végétaux, l'une des branches les plus obscures, les plus difficiles, mais en même temps les plus curieuses de la science ;

2° De la *physiologie* ou de l'étude de la vie végétale et des fonctions de chaque organe ;

3° De la *méthodologie* ou des différentes méthodes relatives à l'étude des végétaux, à leur description, leur nomenclature et leur classification ;

4° De la *géographie botanique*, c'est-à-dire de la distribution des végétaux vivant à la surface de la terre ;

5° Des *végétaux fossiles*. Ce dernier livre renfermera un aperçu de l'histoire du règne végétal avant la dernière révolution du globe.

L'ouvrage, qui sera complet en deux volumes, se terminera par un exposé de l'*histoire de la botanique* et quelques principes de la *botanique médicale*.

Il est accompagné de planches fort bien exécutées.

LE POLICHINELLE ET L'HOMME DES MADONES. Paris.— Naples. — Rome; par Roger de Beauvoir. Paris, 1834. In-8. Prix : 3 fr. 75 c.

Ces deux contes nous ont paru fort amusans, quoique très-peu vraisemblables. Le premier est l'histoire du dernier descendant d'une grande famille de Naples, qui, après avoir dissipé toute sa fortune, se fait polichinelle pour vivre. Le second est celle d'un artiste allemand à moitié fou qui a des visions pendant lesquelles son exaltation lui fait faire des chefs-d'œuvre. Ces récits sont très-ingénieux et seront certainement lus avec beaucoup de plaisir. Mais nous doutons fort que le public veuille y voir un but sérieux, une haute portée, ainsi que l'auteur le donne à entendre dans son avant-propos. C'est une étrange manie que la prétention de nos auteurs d'aujourd'hui à être avant tout profonds et sérieux. Ils ne sauraient écrire une pauvre petite nouvelle sans y rattacher tout un système philosophique.

MALFILATRE, roman historique, par Amédée de Bast. Paris, 1835, 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

Le premier volume de cet ouvrage est rempli d'intérêt; on y apprend à connaître et à aimer Malfilâtre, ce poète dont le beau talent fut tué si jeune par la misère et par la préoccupation de son siècle. C'est sans contredit ce que M. Amédée de Bast a fait de mieux jusqu'à ce jour. Profitant habilement de tous les documens qu'il a pu se procurer, il a reconstruit avec beaucoup d'art cette vie si malheureuse et si touchante. Sobre d'ornemens et de broderies, il en a fait un roman vraiment historique, bien supérieur à tous ses précédens ouvrages. Nous regrettons seulement que dans la seconde partie quelques scènes peu châtiées viennent faire ombre au tableau, et que la vengeance qui a hâté la mort de Malfilâtre soit peinte tellement à nu; si tant est encore qu'elle soit vraie, ce que nous ignorons complètement. C'est la contre-partie de celle exercée par le mari de la belle Ferronnière contre François Ier; mais elle paraît encore moins vraisemblable.

COMMENTAIRE philosophique et politique sur l'histoire et les révolutions de France, de 1789 à 1830, par Jean Benner. Paris, 1835. 3 vol. in-8. Prix : 24 fr.

M. J. Benner publie sous ce titre un traité de politique qui nous a paru très-profond et fort complet, car les diverses phases du gouvernement révolutionnaire lui fournissent l'occasion de traiter presque toutes les circonstances politiques qui peuvent se présenter. Mais la forme de commentaire adoptée par M. Benner nuit à l'ensemble de son ouvrage et empêche de bien juger toute sa portée. Il ne forme pas un tout basé sur des principes bien clairement développés et arrivant à des résultats directs qu'on puisse considérer comme la vraie expression des opinions de l'auteur, et apprécier d'une manière satisfaisante dans tous leurs rapports. Avec cela, le style est diffus, pénible, ce qui rend la lecture de ce livre encore moins facile et nous empêche de chercher même à l'analyser. Dans l'époque où nous vivons, les faits marchent avec tant de rapidité, que si on s'arrêtait à débrouiller une théorie obscure, on courrait

grand risque d'être pendant ce temps devancé de cent lieues, et d'avoir perdu sa peine fort inutilement. Le jour des commentaires sur la révolution ne nous semble pas encore venu, car c'est à peine si nous sortons des premières secousses de ce terrible tremblement et si nous commençons à jouir de quelques-uns de ses résultats. Le travail se fait toujours et continuera sans doute encore long-temps avant qu'il ait accompli toute sa destinée, avant que l'œuvre soit parfaite et capable d'être jugée.

LETTRES écrites en 1786 et 1787, publiées par M. Ballanche. Paris, 1834. In-12. Prix : 4 fr.

« Ces lettres, dit l'éditeur, sont destinées à former un » parfait contraste avec tant de productions plus ou moins » empreintes d'un funeste délire, de désolantes préoccupa- » tions, d'irremédiables douleurs. Elles seront comme une » voix d'harmonie qui se hasarde au milieu des bruits confus » du chaos. Toutefois, on ne doit s'attendre à y trouver que » la naïveté et la simplicité des sentimens, unis à la pureté » la plus angélique. C'est une âme qui n'emprunte au lan- » gage que juste ce qu'il lui faut pour se faire pressentir et » deviner. »

Cet éloge est fort bien dit sans doute, et cela ne nous étonne pas de la part de M. Ballanche; mais il est certainement aussi fort exagéré. Ce petit volume est à la vérité conçu avec une imagination très-douce, sans émotions fortes, ni crimes, ni sang, ni adultère. Il renferme les lettres d'une femme à son ami, lettres intimes où le cœur se montre à nu et se livre sans contrainte à son amour. Cette femme, dominée cependant par une crainte excessive du monde et du qu'en dira-t-on, combat et repousse cette passion dont elle voit le danger. Elle finit par rompre tout-à-fait et pour toujours avec son ami, en jetant entre elle et lui le voile de religieuse. Cette donnée est fort simple en effet, trop peut-être même, car elle offre peu d'intérêt, et le style de ces lettres nous a paru en général faible, mou, avec une grande recherche de naïveté et peu d'esprit. L'auteur est, dit-on, la princesse Louise-Adélaïde de Bourbon, née en 1757.

PETIT ATLAS DE TOUTES LES PARTIES DU MONDE, à l'usage de la jeunesse, contenant les découvertes des voyageurs modernes; composé de 32 cartes dressées par M. Hérisson; précédé d'un Précis de géographie moderne et de notions sur la sphère; par madame Tardieu-Denesle. 7e édition. Paris, E. Garnot, 1834. In-4 oblong, cartonné. Prix : 8 fr.

Ce petit atlas jouit depuis long-temps déjà d'une réputation et d'un succès bien mérités. Les cartes sont gravées avec toute l'exactitude et les détails nécessaires à l'étude de la géographie. Le précis de madame Tardieu est parfaitement bien adapté à l'enseignement; il est fort abrégé; mais il offre cependant les grandes divisions du globe terrestre, les principales subdivisions des Etats, les fleuves, rivières et montagnes considérables, les productions du sol, la nature des climats et les villes capitales. Il renferme, outre cela, un aperçu des productions de chaque pays, et une idée de l'industrie, du caractère, des mœurs et des usages de chaque peuple en particulier. C'est un excellent mémorandum propre à rappeler dans la mémoire des jeunes gens les principaux points de cette étude; il ajoute un grand prix à cet atlas en en facilitant beaucoup l'usage et en le rendant plus fécond en résultats avantageux. Le texte de cette nouvelle édition est imprimé sur plus grand papier que les précédentes, et contient de plus une carte du monde connu des anciens.

PETIT ATLAS PITTORESQUE DES 48 QUARTIERS DE LA VILLE DE PARIS, avec un Tableau d'assemblage; par A. M. Perrot, ingénieur. Paris, Ed. Garnot, 1835, 48 cartes coloriées, 5 fr.

Cet atlas, qui paraît par livraison de 10 cent., formera un très-beau plan de Paris, qui renfermera une foule de renseignemens utiles et qui ne se trouvent nulle part ailleurs. Les mairies, justices de paix, casernes, corps-de-garde, boîtes aux lettres, commissaires de police, places de fiacres et cabriolets, stations d'omnibus, population, etc., etc., sont indiqués par des signes particuliers. Le rédacteur de ce plan pousse même l'exactitude jusqu'à marquer les prin-

cipaux hôtels, restaurans, cafés, cabinets littéraires, notaires, changes, etc., etc.; indications qui ne seront que d'une utilité temporaire, car la plupart de ces établissemens sont sujets à changer de place; mais pour quelque temps du moins elles donneront un prix de plus à l'Atlas pittoresque de Paris. Nous n'avons pas besoin de vanter le bon marché de ces cartes, qui ne coûteront que deux sous pièce.

ESSAI SUR L'ORIGINE DU LANGAGE ET DE L'ÉCRITURE, par MARTIN DE PARIS. Paris, 1834. In-8. 3 fr.

Cet opuscule savant a pour objet de réfuter l'opinion qui veut que l'origine du langage soit une révélation divine, et regarde toutes les langues connues comme dérivant d'une seule langue-mère, donnée à l'homme par Dieu lui-même. M. Martin, considérant la pensée comme l'unique révélation de Dieu, établit que l'homme, aidé de ce puissant moyen, a mis spontanément en jeu ses organes vocaux pour exprimer ses sensations physiques et morales; que la conformation de ces organes lui permet de peindre les objets sensibles par onomatopées ou imitation, les objets insensibles par analogie, et les objets de première nécessité, de première affection, par les organes les plus faciles à mettre en jeu; que plusieurs sociétés s'étant établies dans différentes parties du globe, il en résulta plusieurs langues indépendantes les unes des autres; enfin que la révélation d'une langue, outre qu'on n'en retrouve aucun vestige, serait contraire au libre arbitre, le plus noble privilége accordé à l'intelligence humaine, et que la recherche d'une langue primitive est chimérique, entraîne à des étymologies bizarres, mal fondées, n'aboutit qu'à obscurcir toujours plus la question. Ces considérations sont appuyées sur des recherches scientifiques très-profondes et accompagnées de quatre planches sur les hiéroglyphes, lettres et formes grammaticales des langues égyptienne, chinoise, indienne et hébraïque.

PARIS, IMPRIMERIE DE DECOURCHANT,
Rue d'Erfurth, n° 1, près de l'Abbaye.

Bulletin littéraire.

Troisième année.

N° 2. — FÉVRIER 1835.

CATALOGUE DE LA BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE DE GENÈVE, rédigé par L. Vaucher, docteur ès-lettres et bibliothécaire honoraire. Genève, 1834. 2 vol. in-8. Prix : 12 fr.

Voici la première fois qu'on publie un catalogue général de la bibliothèque de Genève, établissement qui date du XVIe siècle, et dont le célèbre Bonnivard posa les premiers fondemens, en léguant ses livres à la ville. Cette bibliothèque s'accrut dès-lors, soit des achats qui furent faits par le gouvernement pour cet objet, soit des dons que lui firent de nombreux bienfaiteurs. Aujourd'hui elle renferme trente-et-un mille volumes, parmi lesquels se trouvent un assez grand nombre d'éditions du XVIe siècle, et de manuscrits précieux, tels que celui des Chroniques de Bonnivard, les tablettes de cire sur lesquelles Philippe le Bel inscrivait ses dépenses, les sermons de saint Augustin, etc. Le catalogue des manuscrits a déjà été publié, en 1779, par M. Senebier. Celui que nous annonçons ne renferme que les livres imprimés. Ils sont classés par ordre de matières, mais sans aucune notice bibliographique; ce que nous regrettons vivement, car

M. Vaucher était bien en état de nous donner à cet égard des observations fort intéressantes. Le catalogue entier forme neuf cent quarante-huit pages, sur lesquelles la théologie et l'histoire ecclésiastique en comprennent à elles seules trois cent vingt-et-une, soit un peu plus du tiers; les sciences naturelles, cent huit; la littérature, cent dix-neuf; les sciences historiques, deux cent vingt-neuf. Nous avons remarqué, dans la classification adoptée par M. Vaucher, une innovation qui ne nous semble pas très-bien fondée. Il place l'économie politique dans les sciences historiques à la suite de la statistique; sans doute l'économie politique tient par plus d'un rapport à la statistique; mais elle tient aussi à la politique, à l'art gouvernemental, et par le rôle toujours plus important qu'elle est appelée à jouer dans l'organisation sociale, elle doit être classée parmi les sciences philosophiques, comme l'ont fait du reste la plupart des bibliographes.

ECONOMIE POLITIQUE CHRÉTIENNE, ou Recherches sur la nature et les causes du paupérisme en France et en Europe, et sur les moyens de le soulager et de le prévenir; par M. le vicomte Alban de Villeneuve-Bargemont. Paris, 1834. 3 vol. in-8. Prix : 22 fr. 50 c.

M. le vicomte Alban, frappé du mouvement qui s'opère dans la société, et de la tendance générale vers une révolution économique et industrielle qui menace d'ébranler l'ordre social jusque dans ses fondemens, si l'on ne travaille dès aujourd'hui à s'emparer des esprits et à diriger ce mouvement qu'il ne faut plus songer à arrêter, entreprend de sonder les plaies de notre vieille société et de chercher un baume qui les puisse adoucir, sinon les guérir tout-à-fait. La religion apparaît à l'auteur comme le seul et unique moyen de résister à la tempête qui gronde dans l'avenir, de modérer sa violence, et de préparer d'avance le peuple à ne pas abuser des élémens de puissance qu'il pourra tenir entre ses mains. Il pense que l'application des principes de la charité chrétienne à l'économie politique doit désormais être considérée comme l'ancre de salut de la société. Il y a beaucoup de philantropie dans cette pensée, et certainement aussi

beaucoup de vérité. Le soulagement des infortunes, l'égalité, le bien-être de tous sans lésion des intérêts d'autrui, sont les axiomes fondamentaux d'un christianisme pur et éclairé, tel que doit être aujourd'hui la religion des hommes qui ne veulent pas fermer les yeux à la lumière et qui désirent rendre au Créateur un culte digne de lui. Mais, dans cette nouvelle carrière ouverte aux sentimens religieux, la raison doit plus que jamais être le guide constant de notre marche, car ici les erreurs entraîneraient après elles des conséquences tout-à-fait contraires au but qu'on se propose et souvent même dangereuses. La charité ne doit être que préventive, si elle ne veut offrir à l'oisiveté un oreiller de paresse, au vice une sorte d'encouragement, un appui à l'imprévoyance. C'est un travail lucratif qu'il faut offrir aux pauvres, et non du pain sans travail. Ceci est un écueil contre lequel viennent échouer souvent les intentions les plus généreuses.

M. le vicomte Alban, dans les divers moyens qu'il propose pour soulager les misères du peuple, nous a paru oublier quelquefois cette maxime. Il faut sans doute des asiles pour l'enfance pauvre, mais il faut craindre aussi d'encourager trop la population en ôtant aux parens tout souci, toute peine pour l'éducation de leurs enfans. Il faut tendre une main secourable à l'ouvrier malade ou sans ouvrage, mais il faut prendre garde de créer une sorte de patronage aristocratique, qui mette le pauvre dans la dépendance entière du riche, et finisse par rétablir l'ancienne division féodale des seigneurs et des vassaux.

Nous avons aussi remarqué dans tout le cours de cet ouvrage une fâcheuse prévention contre l'Angleterre et contre le protestantisme. L'auteur regarde la ruine complète de l'Angleterre comme très-prochaine, et il se réjouit presque de ce grand exemple que la Providence, dit-il, devait donner au monde.

Cette prophétie ne nous semble ni charitable, ni chrétienne, et heureusement encore moins vraie. L'aristocratie anglaise se voit menacée de la ruine des abus et des privilèges sur lesquels repose sa puissance, cela est possible; mais la nation, loin de périr avec elle, puisera au contraire une nouvelle force dans le renversement de cet obstacle qui s'oppose au développement logique des principes de liberté renfermés dans la constitution de l'Angleterre. Il est injuste et inconséquent d'accuser l'Angleterre d'égoïsme matérialiste, et le protestantisme d'esprit étroit, d'absence de dévoû-

ment et de générosité, quand, à côté de cela, on est obligé de remplir trois pages en petit-texte des seuls noms des innombrables établissemens de bienfaisance fondés et soutenus par la charité anglaise; quand on se voit réduit à aller chercher ses exemples, ses modèles de générosité dans deux pays protestans, l'Angleterre et la Hollande; quand enfin l'économiste sur les opinions duquel on s'appuie surtout, M. Sismondi, est un protestant. Nous avons été aussi singulièrement frappés du chapitre où M. le vicomte Alban traite du célibat en général et de celui des prêtres en particulier. L'opinion de saint Paul à ce sujet, convertie en principe d'économie politique, nous paraît une bien étrange anomalie. Pour le coup, M. Malthus n'aurait plus peur d'un trop grand accroissement dans la population, et ce serait bien là en effet le plus sûr moyen d'en prévenir toutes les funestes suites. Il est vrai qu'il faudrait alors faire un pacte avec la mort, par lequel elle s'engageât pourtant à ne pas dépeupler entièrement le monde. On devrait peser mûrement ses paroles quand on entre dans le domaine du raisonnement, car l'impitoyable logique est toujours là prête à vous prendre en défaut, et à vous montrer du doigt le vaste champ de l'absurde dans lequel on tombe dès qu'on dévie d'un côté ou de l'autre du droit chemin.

Nous ne sommes pas en mesure de vérifier les calculs de l'auteur, mais il nous semble que, même en les adoptant comme parfaitement exacts, les résultats qui ressortent de son livre seraient de nature à faire rejeter l'économie politique chrétienne, telle du moins que l'entend M. le vicomte. En effet, d'après tous ses tableaux statistiques, toutes ses cartes et ses données, la Russie serait le modèle à imiter, le gouvernement par excellence, sous le rapport de l'économie politique chrétienne, le pays le plus heureux de l'Europe. Après elle, viendrait la Turquie, et l'Angleterre serait au dernier degré de l'échelle sociale. En vérité, si de tels calculs sont la vraie science, il ne nous reste plus qu'à rejeter loin de nous notre civilisation, notre industrie, notre liberté, et, baissant la tête avec joie sous le joug, nous trouverons la solution du problème social dans le despotisme absolu.

Du reste, conséquent avec lui-même, l'auteur prédit que le sort de l'Angleterre est réservé un peu plus tard aux républiques florissantes des États-Unis; sans doute aussi parce que le protestantisme y domine. C'est un singulier signe de notre époque que ce redoublement de zèle catholi-

que et d'attaques contre l'émancipation de l'esprit humain, qui se mêle à tout depuis quelque temps. On dirait le dernier paroxisme d'une fièvre mortelle, l'agonie d'un malade qui lutte contre la mort. Ne serait-ce point le travail d'une régénération qui s'opère au sein même du catholicisme ? Nous le souhaitons sincèrement, car mieux vaut, en toutes choses, améliorer ce qu'on tient que de le détruire, pour courir après ce qu'on n'a pas.

En résumé, l'ouvrage de M. Alban de Villeneuve renferme quelques notices intéressantes sur les établissemens de charité, et des données statistiques curieuses sur l'état de la mendicité dans les divers départemens de la France; mais ce n'est point un traité d'économie politique, et l'on y trouve même fort peu de détails sur cette science.

DE LA DÉMOCRATIE EN AMÉRIQUE, par Alexis de Tocqueville, avocat à la Cour royale de Paris, l'un des auteurs du livre intitulé : Du Système pénitentiaire aux États-Unis; orné d'une carte d'Amérique. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

Nous trouvons dans cet excellent ouvrage la réfutation la plus complète des sinistres pronostics de M. le vicomte Alban de Villeneuve. M. de Tocqueville a parcouru l'Amérique en observateur habile, qui ne juge pas en courant, mais qui cherche, autant que possible, à approfondir ses connaissances et à s'entourer de toutes les informations possibles. L'ouvrage sur le système pénitentiaire des États-Unis, dont il est l'un des auteurs, jouit déjà d'une réputation méritée; il fut accueilli par le ministère français comme un document de haute importance. Les deux volumes que nous annonçons aujourd'hui sont destinés à faire connaître le gouvernement américain dans tous ses détails, l'administration dans tous ses ressorts, et la large liberté qui a présidé à toutes les institutions du Nouveau-Monde. Après avoir lu cet intéressant tableau, on sera à même d'apprécier à leur juste valeur les accusations frivoles et légères qu'on porte souvent contre les Etats-Unis sans les connaître.

M. de Tocqueville a fort bien su exposer les avantages produits dans cette vaste Union par une forte centralisation

du pouvoir politique et une dissémination non moins grande de l'administration civile. Prenant l'histoire des colonies anglaises d'Amérique depuis le XVIIe siècle, il nous montre comment la liberté s'est naturalisée au milieu d'elles, et y a poussé de si fortes racines en s'appuyant sur le plus grand développement de la commune indépendante, sur des autorités municipales électives et responsables. L'aspect de cette immense contrée, dont la population et la prospérité vont toujours croissant avec une progression rapide, est un argument bien puissant en faveur des institutions républicaines et du système d'égalité. La province du Mississipi, par exemple, qui ne comptait, il y a quarante ans, que quelques mille pionniers défrichant la terre vierge, renferme aujourd'hui quatre millions d'habitans. Un jour viendra sans doute où l'Amérique, proportionnellement peuplée autant que la France actuelle, offrira le superbe spectacle de cent cinquante millions d'hommes parlant la même langue, obéissant aux mêmes lois, suivant la même religion, et jouissant tous de la même liberté. Quel obstiné monarchiste pourra résister encore et refuser de se convertir en présence d'un pareil fait ? Que deviendront alors toutes les prédictions des pessimistes qui pensent déjà voir un Cromwel ou un Napoléon surgir du milieu du congrès américain, et imposer son joug au pays ? Du reste, M. de Tocqueville fait bonne justice de toutes ces sinistres prophéties ; il n'a vu partout en Amérique que bien-être, orgueil national et contentement. Sans doute, il y a, comme partout, des mécontens, mais ils y sont en plus petit nombre que partout ailleurs ; ils cachent leur sentiment comme en étant honteux ; et si quelques ambitieux convoitent l'asservissement de leur patrie, la liberté complète de la presse leur permet de donner cours à leurs déclamations sans nul danger, tandis que, d'une autre part, l'admirable prévoyance du législateur a fermé la porte des honneurs à l'ambition, et le peuple vigilant veille à ce que cette barrière ne soit pas forcée. L'Union américaine présente encore plus de force vitale que nul gouvernement européen, et si dans l'avenir quelque incident survenait qui la rompît, chaque état n'en conserverait pas moins sa liberté respective ; la république est le seul gouvernement qui puisse convenir à l'Amérique. On ne fonde pas une monarchie au milieu d'une civilisation jeune et forte, surtout à une époque comme la nôtre, où l'on ne peut plus recourir à la superstition pour entourer la royauté d'une auréole divine.

NOTICES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES SUR L'ALLEMAGNE, par M. SAINT-MARC-GIRARDIN. Paris, 1835. In-8. Prix : 7 fr. 50 c.

Ce volume renferme plusieurs fragmens d'un grand intérêt sur l'état de l'Allemagne en 1833, sur sa littérature, ses beaux-arts et ses mœurs. M. Saint-Marc-Girardin est un admirateur des Allemands, qui ne cache pas sa prédilection toute particulière pour cette nation de penseurs, et se laisse guider par elle dans ses jugemens et ses observations. Mais cette prévention favorable ne nuit pas à son livre; on voit qu'il a étudié l'Allemagne avec amour; il la connaît parfaitement bien, et ce qu'en disent ces divers fragmens fait regretter que l'auteur, atteint de la maladie de notre époque, ne nous donne qu'une suite d'articles de journaux, au lieu d'un livre complet, qu'il eût été si capable de bien faire. Cette manie de journalisme est surtout dangereuse lorsqu'elle s'applique à l'histoire; on écrit avec rapidité, avec légèreté, sans aucun ensemble, et souvent même sans aucun accord dans les opinions qu'on émet. Ainsi, dans un article sur la marche de la civilisation en Suisse, M. Saint-Marc-Girardin dit qu'un nouveau pacte fédéral fut adopté par la diète après la révolution de juillet. Cette assertion n'est pas exacte et pourrait induire le public en erreur, en lui faisant croire que la Suisse régénérée a tout-à-fait rompu les liens qui lui furent imposés en 1815 par la sainte-alliance. La révision de l'ancien pacte, quoique consentie par la majorité des cantons, a toujours été ajournée depuis, et c'est encore une œuvre à faire. Nous avons aussi remarqué plusieurs petites contradictions, soit au sujet du protestantisme, qui est représenté tantôt comme un obstacle à la civilisation, tantôt comme donnant aux nations qui l'ont embrassé une prépondérance décisive; soit au sujet de la religion en général, pour laquelle l'auteur professe le plus profond respect, tout en proclamant à côté de cela un système de nécessité, une espèce de fatalisme, qui nous paraît devoir conduire tout droit au matérialisme. Mais si les principes politiques et religieux de M. Saint-Marc-Girardin nous semblent peu fermes, ou du moins mal étayés dans ces courtes notices, nous n'avons que des éloges à donner à toute la partie littéraire

de ce volume, où un savoir profond se montre sous les formes les plus gracieuses et les plus aimables. Nous aimerions voir l'auteur entreprendre une histoire de la littérature allemande, de cette mine si riche et si féconde, dont on ne connaît encore en France que quelques rares échantillons.

ROMANS HISTORIQUES BRETONS, publiés par Ernest Menard. Première livraison, Pen Marc'h. Paris, 1834. In-8. Prix : 7 fr. 50 c.

LOUIS XV ET LE CARDINAL DE FLEURY, 1736; par A. Bignan. Paris, 1835. In-8. Prix : 6 fr.

THOMAS DE MARLE ; épisode de l'histoire de Picardie au XIIe siècle, par Charles Ledhuy. Paris, 1835. In-8. Prix : 7 fr. 50 c.

JEAN LE PARRICIDE, ou l'Absolution, roman historique par madame la baronne Alois de Carlowitz. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix: 7 fr. 50 c.

Depuis que Walter-Scott a ouvert et si richement exploité la mine du roman historique, la foule de ses imitateurs va toujours croissant, et si l'on en compte à peine quelques-uns qui ressortent du milieu de la médiocrité générale, du moins devons-nous reconnaître que ce genre de roman, quelque mauvais qu'il soit, offre toujours plus de chances d'intérêt. Puisqu'il existe un public oisif et affamé auquel il faut de la pâture à tout prix, mieux vaut encore lui donner de l'histoire, quelque travestie qu'elle soit, plutôt que de le rassasier d'immoralités révoltantes, telles qu'on en trouve dans la plupart des romans de mœurs.

Parmi ces nouvelles publications, nous avons distingué les *Romans bretons de M. Menard,* empreints d'une teinte assez originale, mais écrits par une main encore peu exercée et mal habile à manier la plume ; et *Louis XV et le cardinal de Fleury,* composition sobre et assez élégante, comme le sont toutes celles de M. Bignan. Il ne se montre pas ambitieux de mettre en scène les graves événemens des époques qu'il retrace, mais se contente de prendre pour sujet une

intrigue de cour qui se passe dans le château de Versailles, et la conduit assez habilement pour exciter et soutenir l'intérêt du lecteur jusqu'à la fin du volume.

Thomas de Marle est une composition assez dramatique; mais les caractères et le style nous ont paru un peu forcés.

Quant à *Jean le parricide*, ce roman a déjà paru en juillet 1833 sous le titre de *l'Absolution*, 2 vol. in-8. 15 fr. Probablement il n'aura eu aucun succès, et aujourd'hui on le présente de nouveau au public sous un autre titre, qu'on a sans doute jugé plus propre à piquer la curiosité. C'est un stratagème fort usité en librairie et qui réussit quelquefois lorsque des circonstances étrangères, de fortes préoccupations politiques ou des préventions injustes ont entravé la première publication d'un livre; mais nous croyons que ce sont des frais et du charlatanisme perdus avec des productions aussi médiocres que celle-ci. *Jean le Parricide*, à 7 fr. 50 c., ne trouvera pas *plus d'amateurs* que *l'Absolution* à 15 fr.

LE MONDE COMME IL EST, par le marquis DE CUSTINE. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

Sous la forme d'un roman fort dramatique, M. de Custine nous présente un tableau vraiment désastreux de la société. Il l'a observée avec talent, sans doute, mais en véritable misanthrope qui cherche en toutes choses le plus triste côté et se plaît à accumuler toutes les plaies morales de l'humanité pour en composer un ensemble repoussant. N'allez pas croire pourtant, qu'à l'instar de nos broyeurs de rouge, il se soit jeté dans la littérature galvanique et nous ait offert un ramassis de crimes, de sang et de cadavres. Non, M. de Custine a trop d'esprit pour être obligé d'avoir recours à de semblables moyens. Il n'a pris dans la société que des traits secondaires, que de petites intrigues de salons ou de sacristie, enfin, que de ces vices de bonne compagnie qui se rencontrent tous les jours sous le masque de la piété, de la philantropie ou des usages du monde, et dont l'hypocrisie est prudente, les éclats peu bruyans, les machinations sourdes et lentes; en un mot, il ne retrace que des scènes

fort possibles, et même très-probables; des caractères réels qui n'ont rien d'outré, qui restent constamment plutôt dans un état de négation vertueuse que dans une hostilité ouverte et hardie contre la morale, tels, en un mot, que quiconque est un peu observateur en a certainement rencontré plus d'une fois dans sa vie. Mais cette réunion de détails odieux n'en forme pas moins une image révoltante qui nous semble injuste et par conséquent fausse; car, en admettant même que le récit de M. Custine soit fondé sur un fait vrai, ce fait ne saurait être qu'une exception, et l'on ne peut pas appeler cela *le monde comme il est.*

La scène se passe sous la Restauration. Jacqueline Senaer est une jeune fille maltraitée par la nature, sous le rapport des agrémens extérieurs, mais richement dotée pour les charmes de l'esprit et les biens de la fortune. Sa laideur, dont elle a la conscience, la rend malheureuse, car son amour-propre est constamment blessé par la pensée qu'elle doit être un objet de répulsion pour tous ceux qui la voient; aussi finit-elle par se persuader que jamais aucun homme ne pourra l'aimer, et que par conséquent elle doit renoncer tout-à-fait à se marier. Elle était Hollandaise et protestante, et vivait à la campagne avec une vieille grande dame du faubourg Saint-Germain, dévote, méchante, et grande amie des jésuites. Sa fortune attire bientôt auprès d'elle des fashionables, désireux de faire une fin et d'épouser une brillante dot. L'un d'eux, M. d'Offlise, est fortement appuyé d'abord par la vieille dévote; mais une lettre écrite par lui à son ami Adolphe tombe entre les mains de Jacqueline, et lui apprend qu'il n'en veut qu'à son argent, et qu'il se propose de jouer le rôle d'amoureux pour la séduire. La jeune fille indignée se prépare à repousser cet insolent dandy, et se fortifie plus que jamais dans sa résolution de rester fille. Mais ne voilà-t-il pas que M. d'Offlise, frappé de son esprit, de ses grâces, de sa sensibilité profonde, devient réellement amoureux d'elle, et qu'elle-même, subjuguée par les charmes de cet homme qu'elle voulait en vain refuser d'entendre, et dont elle croyait mépriser les attaques, sent aussi naître en son cœur un sentiment qu'elle cherche inutilement à étouffer?

Voilà l'exposition de ce roman qui offre une situation neuve et bizarre. Maintenant commence à se dérouler le plan misanthropique de l'auteur. D'Offlise a pour ennemis la congrégation et tous ses affiliés, prêtres ou laïques. C'est

dès-lors jusqu'à la fin du livre une suite continue de petites tracasseries, de basses intrigues, de trahisons et de perfidies destinées à entraver l'amour de M. d'Offlise, à le calomnier, à le perdre de réputation, à le tuer en quelque sorte moralement. Tous les ressorts sont mis en jeu dans ce but, rien n'est épargné, et le succès couronne l'œuvre. D'Offlise persécuté, délaissé, ruiné, abandonné même de Jacqueline, qui épouse Adolphe, devenu, par intérêt, son rival, finit par se tuer, car il voit qu'avec l'ennemi implacable qui le poursuit de sa haine active, c'est le seul moyen qui lui reste d'échapper au malheur.

Toute cette composition est fort habilement exécutée et conduite avec un art admirable. M. de Custine sait très-bien tenir l'intérêt en haleine et piquer la curiosité du lecteur jusqu'au bout. Son style est agréable, spirituel, souvent poétique lorsqu'il décrit de beaux paysages. Mais, nous le répétons, ce n'est pas là, fort heureusement, le monde comme il est en réalité. Certainement, toutes les circonstances du roman de M. de Custine peuvent se rencontrer dans le monde, mais elles ne s'y trouvent pas ainsi accumulées, et on ne saurait, avec justice, généraliser leurs résultats. Du reste, les satires de M. de Custine s'adressent surtout aux faux dévots, aux jésuites, aux libéraux de la Restauration et aux paysans de la Normandie contre lesquels il ne manque pas une occasion de lancer quelque amère raillerie.

VOYAGES DANS LES ALPES, partie pittoresque des ouvrages de H. B. de Saussure. Genève, 1834. In-8. Prix : 7 fr. 50 c.

On a réuni dans ce volume divers fragmens extraits du grand ouvrage de de Saussure. Ecartant toute la partie scientifique, on a choisi les descriptions les plus pittoresques, les récits les plus intéressans, et on a fait ainsi un livre qui renferme peut-être les plus belles pages inspirées par cette nature si âpre, si sauvage et si grandiose des Hautes-Alpes. De Saussure, dès son enfance, se sentit poussé vers les montagnes par une passion irrésistible, et le Mont-Blanc devint bientôt le but de tous ses désirs; il ne pouvait tour-

ner ses regards de ce côté sans éprouver une espèce de saisissement douloureux. Il semblait que le géant des Alpes lui lançât un défi, et il n'eut pas de repos qu'il ne fût venu à bout de se mesurer de près avec lui. Doué du génie de l'observation, il découvrit en quelque sorte les premiers élémens de la géologie, presque entièrement inconnue avant lui, il arracha cette science à l'erreur et aux préjugés qui l'emmaillotaient encore, et lui fit faire de rapides progrès.

Infatigable dans ses recherches et ses hardies tentatives, il explora les Alpes avec une scrupuleuse exactitude. Ses récits, ses descriptions sont empreints d'un sentiment exquis des beautés de la nature, sans exagération quelconque. Toujours prêt à rendre justice à la fermeté et à la fidélité de ses guides, il s'efface en quelque sorte avec modestie derrière ces dignes montagnards dont il inscrit les noms à côté du sien au temple de mémoire.

Ce volume est divisé en quatre parties; la première décrit les basses montagnes des environs de Genève, le Salève, les Voirons, le Môle, la Dôle, etc.; la seconde contient le voyage autour du Mont-Blanc; la troisième, l'ascension au Mont-Blanc; et la quatrième raconte le séjour que fit M. de Saussure avec son fils sur le col du géant, où ils passèrent dix-sept jours, campés au milieu des neiges et exposés à la température du Spitzberg. Cette dernière partie renferme des tableaux vraiment admirables.

CATHERINE II, par madame la duchesse d'Abrantès. Paris, 1834. In-8. Prix : 7 fr. 50 c.

EMILIE PLATER, sa vie et sa mort, par Joseph Straszewicz ; avec une préface de M. Ballanche. Paris, 1835. In-8. Prix : 7 fr. 50 c.

Ces deux épisodes historiques offrent une lecture fort intéressante. Le premier est destiné à rétablir la vérité au sujet de la célèbre impératrice de Russie. Madame d'Abrantès, lorsque son mari était gouverneur de Paris, fut placée de manière à se trouver en rapport avec plusieurs seigneurs russes qui connaissaient fort bien la cour de Catherine; elle

a profité des détails qu'elle obtint d'eux, pour tracer une esquisse de ce règne jusqu'à présent mal connu. Cette impératrice, si vantée par les hommes de lettres du siècle dernier, fut surtout remarquable par son atroce caractère, ses débordemens et sa barbarie, bien différente en cela des portraits flatteurs qu'en ont tracés Voltaire, Grimm, Diderot, et tant d'autres dont elle payait les éloges. Le livre de madame d'Abrantès n'est sans doute pas une histoire bien savante ni bien profonde; mais elle raconte avec beaucoup de charmes ce qu'elle sait, et sa mémoire est riche en souvenirs.

Le second de ces deux ouvrages contient le récit touchant d'une vie toute de dévoûment et de patriotisme, digne des temps héroïques. Emilie Plater semblait devoir être la Jeanne d'Arc de la Pologne; mais, moins heureuse que l'héroïne française, elle n'eut pas, en mourant, la consolation de penser que son dévoûment était le salut de sa patrie. La comtesse Plater mourut, le 23 décembre 1831, des suites des fatigues sans nombre qu'elle avait éprouvées dans la guerre contre la Russie. Le dernier coup lui fut porté par la nouvelle terrible de l'entrée des Polonais en Prusse; elle ne put survivre à la perte de la malheureuse Pologne.

Ce récit est précédé d'une éloquente préface de M. Ballanche.

HISTOIRE DE CHARLES VIII, roi de France, par M. le comte Ph. DE SÉGUR. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

Cet ouvrage est écrit avec facilité et élégance, comme tous ceux de l'auteur; mais il ne faut pas s'attendre à y trouver des vues bien profondes, une critique historique bien éclairée.

M. Ph. de Ségur est essentiellement monarchique, et cette disposition, quelque peu outrée, le porte souvent à juger les hommes et les choses avec une partialité qui n'est ni juste, ni raisonnable. Charles VIII, roi assez insignifiant, qui avait perdu sa première jeunesse dans les plaisirs, et était d'un caractère trop faible pour se montrer jamais capable d'une résolution noble et héroïque, n'eut, il nous semble, d'autre mérite que de venir après Louis XI, et de se poser comme

un temps d'arrêt, comme une trêve à la grande lutte qui se livrait alors entre la royauté et la féodalité. Mais nous ne voyons point que, comme le dit l'auteur, « dans cette âme » royale, toute transparente de candeur, brille un rayon im» périssable de cette céleste, et tendre, et bienveillante » bonté, dont sa vie fut un épanchement continuel. »

C'est là un vrai langage de courtisan, pour qui tout roi qui n'est pas un tyran abominable, un diable échappé de l'enfer, ne peut être qu'un ange, qu'un Dieu. Mais est-ce ainsi qu'on doit écrire l'histoire? M. de Ségur, qui nous décrit avec tant de complaisance les transports de douleur qui éclatèrent à la mort de ce « bon petit roi tant aimé, » n'a-t-il donc pas vécu pendant ces trente dernières années, ou bien a-t-il déjà oublié les leçons qu'elles nous ont données sur l'amour des Français et des peuples en général pour leurs rois? Quand donc cessera-t-on de recouvrir la politique de ce manteau de sensiblerie, qui ne sert qu'à cacher l'égoïsme hideux dont elle est rongée jusqu'au cœur; quand reconnaîtra-t-on enfin que le gouvernement et le bonheur des peuples doivent appartenir, non au domaine trop souvent illusoire du sentiment, mais bien aux sciences exactes du calcul et de la logique?

SOUVENIRS, MÉMOIRES ET LETTRES DU GÉNÉRAL MAXIMILIEN LAMARQUE, publiés par sa famille. Paris, 1835, tom. 1er. In-8. Prix : 7 fr. 50 c.

Ce premier volume renferme un essai historique sur les Cent-Jours qui nous a paru fort intéressant. Le général Lamarque juge avec impartialité les événemens dont il fut témoin, et fait d'une manière fort juste la part de chacun dans les fautes nombreuses de cette époque. Ce morceau historique est suivi de souvenirs, qui commencent à la mort de Napoléon et vont jusqu'au 28 mai 1822. Ils sont écrits avec un abandon d'intimité et un charme de simplicité et de franchise qui leur donnent un double intérêt, en faisant estimer et chérir l'auteur. On y trouve une foule d'anecdotes très-curieuses sur les hommes d'aujourd'hui, et des pronostics dont la réalisation est venue prouver la justesse des vues du général Lamarque. Il connaissait bien, dès les premiers

temps de la Restauration, et les restaurateurs et les restaurés ; il jugeait parfaitement l'opposition, et prédisait déjà ce qui résulterait de la substitution des d'Orléans aux Bourbons sur le trône. Mais l'anecdote suivante nous prouve que Lamarque connaissait mieux les autres que lui-même, ou du moins que sa modestie l'empêchait de se rendre une complète justice.

23 avril.

« J'ai déjà parlé de l'abbé Desmazures, qui prêche dans quelques salons particuliers du faubourg Saint-Germain ; il m'a beaucoup pressé de venir l'entendre, et pour m'en inspirer l'envie, il m'a déclamé le morceau le plus brillant de son allocution, son entrée à Jérusalem. Je l'ai trouvé froid, mal écrit, et, sur sa demande, je lui ai dicté un autre morceau. C'est une opposition de ce qu'était Jérusalem quand le fils de Marie y entra comme un triomphateur, et de ce qu'elle est aujourd'hui où le désert environne quelques ruines, où la mort et le silence règnent dans son enceinte. J'étais curieux de m'entendre prêcher, et je suis allé à deux heures chez M. de Lépine. Toute la rue de Bourbon était bordée de deux rangs de voitures ; trois immenses salles étaient pleines de dames du faubourg ; on y voyait beaucoup de prêtres et quelques hommes du monde : ma société et moi nous étions certainement les seuls du parti libéral. Mon pauvre abbé a été un peu emphatique, un peu ennuyeux, sa voix résonnait comme un roulement de tambours, elle était infatigable comme le bourdon de Notre-Dame. Il y avait un désordre inexprimable dans son discours, ou, pour mieux dire, dans sa promenade en Terre-Sainte. Il nous a conduits du nord au midi, de l'est à l'ouest, des collines aux montagnes, des montagnes aux vallons. Pourquoi ne copiait-il pas Châteaubriand ? Pourquoi ne nous lisait-il pas quelques strophes du Tasse ? Cependant le morceau que je lui avais dicté a excité un murmure approbateur ; c'est mon premier succès oratoire, et je ne me crois pas destiné à en obtenir d'autres. »

JOURNAL D'UN SÉJOUR EN ABYSSINIE pendant les années 1830, 1831 et 1832, par Samuel Gobat, missionnaire de l'Évangile. Paris, 1835. In-8. 5 fr.

Ce volume renferme quelques détails assez curieux sur l'état du christianisme en Abyssinie et sur les diverses sectes qui s'y trouvent. M. Gobat, ayant séjourné plusieurs années dans cette contrée, a pu l'étudier d'une manière assez complète. Mais il est fâcheux que, tout en s'occupant de l'objet principal de sa mission, il n'ait pas cherché à nous faire connaître, par des observations exactes et détaillées, les mœurs des peuples au milieu desquels il a vécu. En général, sauf les conversations religieuses et tout ce qui y a rapport, les remarques de M. Gobat nous ont paru fort insignifiantes, souvent même assez niaises, et malheureusement le style de cet ouvrage n'est pas propre à le faire valoir. Il est écrit avec la plus grande négligence; et quoique les éditeurs, dans leur préface, réclament à cet égard l'indulgence du public pour un auteur qui parle huit langues, nous leur répondrons que le nombre ne fait rien à l'affaire, et que, M. Gobat en sût-il cinquante, son livre n'en serait pas mieux écrit pour cela. Il eût été bien plus simple de faire revoir le manuscrit et d'en corriger toutes les étrangetés qui en rendent la lecture vraiment pénible.

HISTOIRE DES VAUDOIS des vallées du Piémont et de leurs colonies, depuis leur origine jusqu'à nos jours; par Alexis Muston. Paris, 1834, tom. 1er. In-8. Prix : 9 fr.

C'est une belle tâche que celle de raconter les faits et gestes d'un peuple héroïque qui lutta pendant des siècles pour défendre sa liberté contre les prétentions despotiques de la cour de Rome, pour conserver sa croyance pure de toute superstition, son culte simple et ses mâles vertus. Quelque petit que soit ce peuple, quelque inconnu que soit demeuré son nom, il mérite d'être cité en exemple à tous les autres, et son histoire doit leur être offerte comme un modèle de ce que peuvent la persévérance, l'amour de la patrie et une foi éclairée. Les Vaudois ne plièrent jamais entièrement la tête sous le joug, et s'ils ne parvinrent pas à se

rendre tout-à-fait indépendans, résultat que leur position enclavée au milieu d'une contrée catholique et soumise au gouvernement le plus despotique rendait impossible, du moins ils réussirent à s'assurer une existence tranquille, et à se faire accorder la liberté de conscience.

M. A. Muston nous paraît avoir bien compris la noble mission dont il se chargeait. Son premier volume, qui renferme trois livres d'introduction, où il traite de l'aspect des vallées du Piémont, de l'origine et du nom des Vaudois, de leur état moral et religieux, est écrit avec une verve de style toute poétique et parfaitement adaptée à la hauteur du sujet. Cette introduction fera vivement désirer les volumes qui doivent suivre ; nous conseillerons seulement à l'auteur de se tenir en garde contre un néologisme souvent plus nuisible qu'utile, et contre l'emploi trop fréquent d'images un peu forcées, qui, loin d'enrichir, appauvrissent et défigurent le style.

Les nombreuses notes et citations qui accompagnent les trois premiers livres de l'Histoire des Vaudois témoignent des consciencieuses recherches faites par M. Muston, et nous promettent un livre complet et exact du plus touchant intérêt. Car si les grandes infortunes excitent toujours la sympathie du public, qui la mériterait mieux que « ces vieilles » montagnes que tant de persécutions ont ensanglantées; » où des lieux champêtres portent des noms de combats ; où » chaque rocher vit périr quelque victime ?

» Quelques gouttes de sang à l'entrée de la carrière qu'ont » parcourue les vallées vaudoises, sont l'inscription qui lui » convient le mieux. Ce n'est que par leurs infortunes qu'elles » doivent vivre dans l'avenir. . . . . .

» Le passé est un tombeau ; des cyprès bordent la route » qui y mène. »

LE LIVRE DES CENT-ET-UN. Tome 15. Paris, 1834. In-8. Prix : 8 fr.

Ce volume, qui termine la collection entreprise pour secourir l'*infortuné* Ladvocat, renferme les articles suivans :

Passy, Boulogne et la Muette, par le baron Couture;

Une Infirmerie de prison, par Charles Chabot;

Anecdotes sur Napoléon, par le baron de Ladoucette; ou

plutôt, *Anecdotes sur le baron de Ladoucette, à propos de Napoléon ;*

Le Retour du jeune Créole, par Victor Charlier, épisode intéressant, quoique un peu trop horrible ; mais une jalousie de nègre ne peut guère revêtir des couleurs douces ;

Une Orgie politique, par Alexis Dumesnil, ce grand peintre de mœurs ; c'est une sanglante critique des hommes qui gouvernent aujourd'hui la France ;

La Loterie royale, par Es. Blake ; morceau assez faible ;

La Fête de l'abbé Sicard, par Paulmier, l'un de ses élèves ;

Les Amours de la Morgue, par madame Du Tillet ; fragment de littérature forcenée ;

L'Hôtel Diesbach, par Charles Forster ;

L'Amateur d'exécutions, par J. Arago ; histoire assez amusante d'un excentrique gentleman ;

Les Magasins de Paris, par Aug. Luchet ;

Les Déjeûners de Paris, par E. Pouyat ;

Le Palais-Royal en 1670, par J. Niel ;

Tours et Tourelles, par J. de Resseguier ;

Paris à Dieppe, par M. A. Duplessis ; panégyrique de la duchesse de Berry et des fêtes qu'elle donnait à Dieppe ;

La Nouvelle prison pour dettes, par J. Meyret ;

L'Opéra, par Eugène Brifault ;

Epître à l'éditeur des Cent-et-Un, par M. Lemercier ; pièce de vers qui nous a paru assez faible et peu poétique ;

Discours de réception de M. Thiers à l'Académie française.

Enfin, on trouve en tête du volume le fac-similé de l'engagement pris par les auteurs en faveur de M. Ladvocat et de leurs signatures. Ce sera un assez curieux document pour l'histoire littéraire de notre époque.

THE PRINCESS, or the beguine ; by lady MORGAN. Paris, Baudry. In-8. Prix : 3 fr.

LA PRINCESSE, par lady MORGAN, traduit de l'anglais par mademoiselle SOBRY et M. A.-S.-T. Paris, 1835. 3 vol. in-8. Prix : 22 fr. 50 c.

Ce roman, écrit avec le talent facile et spirituel qui a fait la réputation de son auteur, est une apologie de la révolution belge et de ses résultats, dans lesquels lady Morgan voit

les plus grandes garanties de progrès et d'avenir. Il renferme des détails intéressans sur l'histoire du pays, sur les faits de cette révolution et sur les hommes remarquables qu'elle a fait surgir. Mais, tout en prenant le rôle de panégyriste, qu'on n'est guère habitué à lui voir jouer, la satirique Irlandaise n'a pas déposé tout-à-fait le fouet de la critique, et son nouveau roman débute par un tableau fort piquant des ridicules et de la corruption de la haute aristocratie de Londres. Le héros même du livre est un membre du parlement anglais, qui voit sa gloire et son honneur ternis par les désordres de sa femme, et qui se rend sur le continent pour échapper à ce scandale.

La Princesse présente non-seulement une lecture amusante, mais encore on peut regarder ce roman comme un manifeste des idées démocratiques qui commencent à déborder aussi dans ce vieux sanctuaire aristocratique de la Grande-Bretagne.

Une chose qui ne manquera pas de frapper le public, c'est l'énorme différence de prix entre l'édition française, de 22 fr. 50 c., et l'édition anglaise, de 3 fr.; mais elle s'explique d'un côté par la traduction que l'éditeur de la première est obligé de payer, et de l'autre, par la concurrence qui s'est établie entre MM. Baudry et Galignani, pour les réimpressions anglaises; concurrence qui met momentanément ces ouvrages à un prix fort inférieur à leur valeur réelle.

LES MERVEILLES ET LES RICHESSES DU MONDE SOUTERRAIN, ou les mines, les métaux, les pierres précieuses, la houille, le sel, etc.; ouvrage destiné à l'instruction et à la récréation de la jeunesse; traduit de l'anglais de Taylor, par M. Pelouze père. Paris. Audot. 1835. In-16, fig. Prix: 2 fr.

Ce petit volume renferme une foule de notions fort intéressantes sur les différentes sortes de mines exploitées dans toutes les parties du globe. Le traducteur y a ajouté un court aperçu de la structure de la terre, de la nature des *roches* et des divers minéraux remarquables dont on fait usage dans les arts, que l'auteur anglais n'avait pas eu l'occasion de mentionner. C'est un petit résumé de géologie, bien fait pour inspirer aux jeunes gens le goût de cette belle science.

GALERIE DES ARTS ET DE L'HISTOIRE, composée des tableaux et statues les plus remarquables des musées de l'Europe, et de plus de cent sujets tirés de l'histoire de Napoléon, gravés à l'eau forte sur acier par REVEIL, et accompagnés d'explications historiques. Paris, 1834-35, Audot. 117 livraisons à 30 cent., soit 10 vol. in-8, ornés de 700 gravures. Prix : 35 fr. 10 c.

La publication de cette belle collection avance rapidement : déjà cinquante livraisons sont publiées. Elle formera le musée le plus vaste et le plus riche qu'on se puisse imaginer. De courtes notices historiques accompagnent et expliquent le sujet de chaque tableau. Les jolies gravures au trait de Reveil lui ont déjà acquis une réputation qui nous dispense de tout éloge.

UN SECRET, par Michel RAYMOND. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

C'est un cruel secret à garder que celui d'une jeune fille sans expérience, abandonnée aux écueils de cette vie par des parens imprudens et légers, et qui se laisse tromper par un homme sans mœurs et sans principes. Quelle leçon terrible pour un père endormi au milieu des plaisirs, lorsque, se réveillant tout-à-coup, il se trouve en présence du déshonneur imprimé sur le front de sa fille chérie !

On nous dira qu'une telle morale est aussi vieille que le monde ; c'est vrai ; mais elle n'en est pas moins utile, et la plume de M. Michel Raymond a su lui donner tout l'intérêt d'une nouveauté. L'intrigue romanesque est fort simple, les développemens en sont très-naturellement amenés, et sauf quelques légères invraisemblances de détails, *Un Secret* nous a paru offrir une peinture assez vraie de quelques-uns des plus fâcheux travers de notre vie sociale. La jeune Clémentine est la fille unique du général Delavergne, homme d'une cinquantaine d'années, qui conservait des prétentions à la jeunesse, et qui, depuis qu'il était veuf, vivait avec une maîtresse, à Paris, tandis qu'il tenait sa fille chez une bonne vieille tante, retirée à la campagne. Là, Clémentine dessinait, herborisait, et un beau jeune homme, qui herborisait aussi, l'ayant rencontrée plusieurs fois, il en résulta une liaison, qui, à l'insu de la tante qu'on trompait facilement, alla aussi loin que possible. Clémentine fut obligée d'employer maints subterfuges pour cacher à son père les suites de sa conduite,

lorsqu'elle retourna à Paris. Elle y parvient long-temps, et remet à des gens sûrs l'enfant qui est le fruit de cette liaison secrète. Mais un jour son père découvre tout, et cette découverte le tue. Quant au jeune homme, c'est un mauvais sujet qui avait séduit Clémentine dans l'espoir d'obtenir ainsi sa brillante dot, qu'il n'eût jamais osé demander à son père; mais lorsque l'infamie de son caractère est dévoilée, Clémentine lui refuse sa main et entre dans un couvent. Emile, désappointé, part pour chercher fortune aux colonies.

Il est fâcheux que le style de ce roman soit parfois un peu empreint d'exagération, et offre, en plusieurs endroits, des expressions alambiquées, dont il est difficile de bien saisir le sens. On n'y retrouve pas tout le charme de simplicité qui a fait le succès du *Maçon* et des *Contes de l'atelier.*

VOYAGE D'UN EXILÉ DE LONDRES A NAPLES ET EN SICILE, en passant par la Hollande, la Confédération germanique, le Tyrol et l'Italie; par le baron D'HAUSSEZ, dernier ministre de la marine sous le roi Charles X. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix: 15 fr.

Le *Voyage d'un Exilé* se compose d'une suite d'esquisses légères, et, en général, agréablement tracées sur tous les objets curieux ou intéressans que présentent les diverses contrées parcourues par M. d'Haussez. Mais il ne faut s'attendre ni à des recherches bien profondes, ni à des détails fort circonstanciés, ni à des descriptions poétiques. M. le baron papillonne plutôt qu'il ne voyage; il regarde en passant plutôt qu'il n'observe, et il se tient tellement en garde contre l'enthousiasme et l'exagération des voyageurs, que le plus souvent il tombe dans l'excès contraire et paraît prendre à tâche de désenchanter ses lecteurs au sujet de l'Italie, de son beau ciel, de ses riches monumens, etc.

Il parcourt d'abord les principales villes de la Hollande dont il donne une idée assez satisfaisante sous plusieurs rapports, et il consacre une dizaine de lignes à la marine de cette contrée: ce n'est pas trop pour un ex-ministre de la marine, et on ne reprochera certes pas à M. d'Haussez de faire parade de son savoir. Traversant les provinces rhénanes, il nous fait part de son horreur pour le tabac, sous quelque forme qu'il se présente; ce qui n'est encore pas trop marin.

Mayence, Francfort, Carlsruhe, Bade, Stuttgard, Munich, sont passées en revue par notre auteur, qui, sachant à peine quelques mots d'allemand, ne peut pas nous donner des renseignemens bien étendus sur l'esprit ni sur les mœurs germaniques. Seulement, il ne manque jamais l'occasion de lancer quelques lazzis contre la France de juillet et contre la liberté. Plusieurs pointes au sujet du jury, de la garde nationale, nous ont paru de bien mauvais goût. Un émigré de 89 n'eût pas mieux dit. Par contre-coup, M. d'Haussez, à chaque pas qu'il fait dans les états autrichiens, dans ceux du duc de Modène ou du pape, trouve quelque nouvelle flagornerie à adresser au despotisme, au pouvoir absolu, quelque nouveau sarcasme, toujours injuste, souvent même inhumain, à jeter aux patriotes vaincus de l'Italie. Mais cela ne doit pas étonner de la part d'un ex-ministre de Charles X. Ce qui nous a paru beaucoup plus surprenant, c'est que M. d'Haussez n'est pas dévot, ne croit pas aux reliques, ne croit presque pas aux saints, en un mot, tranche de l'esprit fort. C'est vraiment prodigieux quand on songe à ce qu'était son ci-devant seigneur et maître. Les cérémonies de la semaine sainte à Rome ne produisent aucune impression sur notre voyageur, et il ne voit dans toutes ces pompes si brillantes qu'un spectacle pour les yeux. La seule bénédiction du pape lui semble noble et grandiose; encore son imagination est-elle mécontente et désappointée dans son attente. Il parcourt encore Naples, la Sicile, la Calabre, et sa désolante manie anti-poétique ne nous laisse pas même l'illusion des brigands de mélodrame. Enfin, il termine son pélerinage par une course dans les glaciers de la Savoie, et nous lui devons la justice de dire que si son imagination ne s'exalte pas à l'aspect des chefs-d'œuvre de l'art, elle est plus sensible à celui de la nature.

Les montagnes sont en général bien appréciées par M. d'Haussez, et il avoue franchement l'effet qu'a produit sur lui la vue de ces précipices qu'on est souvent appelé à côtoyer pendant des journées entières, sans qu'une barrière ni même une borne se trouve placée là pour empêcher votre voiture de rouler dans l'abîme.

Une petite édition format in-18 de cet ouvrage a été publiée à Genève.

JOURNAL D'UN DÉPORTÉ NON JUGÉ, ou Déportation en violation des lois, décrétée le 18 fructidor an v. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

Ce journal est celui de M. Barbé-Marbois, qui fut déporté en septembre 1797 à Sinnamari avec Laffon-Ladebat, Barthélemy, Delarue, Berthelot-Lavilleheurnois, Ramel, Rovère, Pichegru, Aubry, Murinais, l'abbé Brotier, Tronson-Ducoudray, Willot, d'Ossonville, Bourdon et Le Tellier. Seul il a survécu à tous ses compagnons d'infortune, et il publie aujourd'hui le récit des souffrances qu'ils eurent à supporter et qui tuèrent bientôt plusieurs d'entre eux. De quelque manière qu'on considère la question de la déportation, ce journal sera toujours lu avec un grand intérêt, et l'on ne pourra que déplorer vivement la cruelle dureté avec laquelle les agens secondaires exécutent les ordres sévères qui leur sont transmis par l'autorité. Cette considération devrait tenir les gouvernemens en garde contre ces mesures violentes et illégales, qui sont plus expéditives sans doute, mais dont les conséquences sont une source d'injustices et d'infamies. En prononçant la déportation, le Directoire ne voulait pas la mort des coupables, et cependant il les envoyait dans une contrée dont le climat est mortel aux Européens, il les livrait à la brutalité d'agens subalternes, auxquels le décret et des instructions vagues laissaient une latitude dont ils pouvaient facilement abuser ; et il ne s'était pas même réservé l'excuse d'un jugement légal.

Le journal de M. Barbé-Marbois contient une foule de détails curieux sur la vie que menaient dans leur exil les déportés de Sinnamari. Ils se montrèrent en général assez résignés à leur sort; mais nous avons remarqué, non sans étonnement, combien peu le malheur avait rapproché les uns des autres ces hommes divisés par quelques différences dans leurs opinions politiques. Au milieu des Nègres et des Indiens, dans un pays perdu dont ils ne pouvaient espérer de jamais revenir, car plusieurs d'entre eux avaient déjà passé la cinquantaine, et leur santé, éprouvée par la traversée, menaçait de ne plus se rétablir, les déportés conservaient toutes leurs animadversions politiques, et M. Barbé-Marbois laisse franchement percer à toute occasion ces préventions invétérées d'un esprit qui ne pardonne pas. Cette remarque nous a d'autant plus frappés qu'elle forme un contraste singulier à côté de plusieurs traits de grandeur d'âme, signes

certains d'un cœur généreux et d'un esprit véritablement philosophe.

FEUILLES DE VOYAGE ; Belgique, Hollande, ouest de l'Allemagne ; lettres et fragmens, par Amédée Clausade. Paris, 1835. In-8. Prix : 7 fr.

« Mon itinéraire est la course rapide d'un homme qui va voir » le ciel, la terre et l'eau, et qui revient à ses foyers avec quel- » ques images nouvelles dans la tête, et quelques sentimens » de plus dans le cœur. Ces mots doivent être pris au pied » de la lettre et sans métaphore aucune, » nous dit M. Amédée Clausade dans sa préface, *où il use de ses droits et de ses devoirs envers le public,* parce qu'il *le croit convenant,* en exposant les motifs qui l'ont engagé à livrer à l'impression *cette récollection* de son son voyage. N'allez pas croire cependant qu'il veuille vous enlever en ballon jusqu'au-dessus des nuages, ou bien vous faire pénétrer par l'étroite échelle du mineur dans les entrailles de la terre, ou bien encore vous précipiter avec lui au fond de l'abîme et vous faire explorer avec la cloche du plongeur les richesses cachées de l'Océan. Non, non, rassurez-vous, ces Feuilles de Voyage ne sont que des *notes raccordées et coupées, écrites quelquefois heure par heure, le plus souvent jour par jour, et, sans exception, dans les lieux mêmes qu'elles dépeignent.* Dans ces notes, M. Amédée Clausade nous parle des *génisses blanches et noires* qu'il rencontre, nomme très-scrupuleusement tous les bourgs et villages qu'il aperçoit en passant, ainsi que les hôtels où il s'arrête, et fait de l'érudition scolastico-historico-archéologique à tout propos ; voilà pour ce qui est de la terre. Le Rhin, sa largeur, ses bords richement cultivés, forment la partie aquatique des *Feuilles de voyage.* Quant à l'air, nous n'avons rien trouvé qui y eût rapport ; peut-être l'auteur nous réserve-t-il cette troisième partie de ses images et de ses sentimens pour un second volume. Nous lui conseillerions alors d'écrire dans un style plus français, d'être moins sec, s'il veut amuser ses lecteurs, et plus détaillé, s'il prétend servir de guide aux touristes. Le volume qu'il a publié nous paraît avoir également manqué ces deux buts, malgré les précautions prises dans sa préface, qui est un curieux spécimen d'amour-propre d'auteur.

PARIS, IMPRIMERIE DE DECOURCHANT,
Rue d'Erfurth, n° 1, près de l'Abbaye.

Bulletin littéraire.

Troisième année.

N° 3. — MARS 1835.

HISTOIRE DES PROGRÈS DE LA CIVILISATION EN EUROPE, depuis l'ère chrétienne jusqu'au XIXe siècle; par H. Roux-Ferrand. Paris, Hachette, 1835, tome 2. 1 vol. in-8. Prix : 7 fr. 50 c.

Dans notre numéro de mai 1834, nous annonçâmes avec éloge le premier volume de ce bel ouvrage, et nous ne pouvons que répéter et confirmer aujourd'hui tout ce que nous en avons déjà dit. M. Roux-Ferrand accomplit dignement la tâche qu'il s'est imposée, tâche difficile et vaste, mais qui ne paraît point être au-dessus de ses forces. Un savoir profond s'unit en lui à une imagination riche et poétique, un esprit large et élevé à une religion éclairée; son style, sobre d'images, est riche de pensées; la variété des tableaux qu'il retrace excite vivement l'intérêt et donne un nouvel attrait à l'histoire.

Ce second volume déroule à nos yeux l'ensemble des événemens européens pendant les VIe, VIIe et VIIIe siècles. Il nous montre la barbarie encore pleine de jeunesse et de vigueur, attaquant et ruinant bientôt cette civilisation molle, raffinée, égoïste et sans force, qui avait été enfantée par le paganisme et le despotisme militaire de Rome; il nous

fait connaître par une foule de détails fort curieux ces hommes du Nord et de l'Orient, dont les innombrables légions fondaient incessamment sur l'Europe, se poussant l'une l'autre comme les flots d'un torrent; il examine leurs mœurs, leurs usages, leurs coutumes, et démontre quelle influence fut exercée sur eux par les mœurs des peuples vaincus.

« Dans cette invasion, abrutissante en apparence, n'est-il » pas ressorti même de nouvelles lumières? Le mélange des » hommes du Midi et des hommes du Nord n'a-t-il pas pro- » duit énergie chez les uns, politesse chez les autres, et cette » variété qui fit échapper l'Europe à l'immobilité de l'Asie? » La bassesse invétérée des sujets de l'Europe s'est retrempée » et régénérée avec la liberté des peuples nomades; la féroce » brutalité des nomades s'est adoucie et policée avec la civi- » lisation des peuples du Midi : les vices des nations amol- » lies, souillées par une civilisation fausse, se sont évanouis » devant l'austérité des mœurs germaines, et il n'y a, pour » en être convaincu, qu'à ouvrir les annales romaines et les » codes barbares. Ces derniers ont ramené la pudeur depuis » si long-temps oubliée des Romains, comme le christianisme » a amené la charité jusqu'alors inconnue. »

Poursuivant son plan, qui est de rechercher dans l'histoire le développement progressif des vues de la Providence, M. Roux-Ferrand représente l'Eglise chrétienne comme la puissance bienfaisante qui vint sauver l'Europe d'une destruction complète après les invasions barbares, et qui fit surgir du milieu des ruines une civilisation jeune et forte dont la marche fut dès-lors progressive, malgré les obstacles que lui opposaient les erreurs et les passions des hommes. Les doctrines chrétiennes devinrent, il est vrai, entre les mains des rhéteurs un sujet de disputes interminables et trop souvent même sanglantes; mais ces débats en apparence si misérables, si nuisibles, furent aussi un progrès; ils développèrent les facultés intellectuelles, exercèrent les esprits, les excitèrent à la recherche de la vérité, et les lettres et la philosophie vinrent bientôt travailler d'accord avec la religion pour adoucir les mœurs, cultiver les esprits, élever l'âme et arracher l'homme à la barbarie.

« Les lettres, il est vrai, ont été dédaignées au milieu de » la tourmente, mais le clergé les a bientôt replacées sur le » trône avec l'amour de l'étude, et du choc, du frottement » du génie scandinave et germain, du génie païen, du génie » oriental, du génie chrétien, est sortie une littérature vierge,

» créatrice, à laquelle ne fût jamais parvenu le matérialisme » élégant de la Grèce et de Rome. Elle est sortie surtout » d'une religion spiritualiste, comme en sont sortis aussi la » foi, le devoir et la volonté du dévoûment. »

Passant en revue les productions de cette littérature, M. Roux se montre aussi habile dans cette partie que dans l'histoire, et quelques citations pleines de goût viennent faire une diversion fort agréable aux savantes dissertations de l'historien. Ce volume est enfin terminé par l'examen de cette importante question : Y a-t-il eu progrès ou décroissance dans la civilisation de l'Europe, pendant les huit premiers siècles de l'ère chrétienne ? La réponse de l'auteur ne saurait être un instant douteuse:

« La corruption la plus hideuse menaçait de tout envahir, » et tout a été régénéré... Ces résultats ne sont-ils pas assez » beaux ? Pourquoi nous arrêter à l'écorce ? Pénétrons jus- » qu'à la moëlle de l'arbre. Pourquoi scruter les détails » quand l'ensemble est si admirable ?.... L'accomplissement » des desseins de la Providence veut des siècles, voyons-le » dans le cours des siècles ; ne mesurons pas le colosse dans » une de ses parties, car elle nous paraîtra monstrueuse et » difforme ; oublions enfin notre chétif individu et ses pe- » tites proportions, pour attacher nos regards sur l'humanité » tout entière, alors nous verrons bien. »

DE L'AVENIR INDUSTRIEL DE LA FRANCE; un rayon de bon sens sur quelques grandes questions d'économie politique; par C. J. A. Mathieu de Dombasle. 4e édition. Paris, 1835. In-8. Prix : 1 fr. 50 c.

Un rayon de bon sens, c'est bien peu de chose, c'est une chandelle allumée la nuit au milieu d'un champ ; lumière incertaine et vacillante qui n'éclaire rien et jette tout autour d'elle une lueur pâle, un jour faux, dans lequel les objets apparaissent sous des formes indécises et illusoires. Tout l'éclat de la raison ne serait pas de trop pour dissiper les ténèbres de l'erreur, et malgré la considération qui entoure le nom de M. Mathieu de Dombasle, nous n'hésitons pas à le dire, au lieu de bon sens, nous n'avons trouvé dans sa brochure qu'un non-sens continuel.

Les préjugés les plus grossiers contre le commerce, con-

tre la liberté, les erreurs économiques les plus grandes remplissent ces 82 pages. Animé d'une vive indignation contre les négocians de Bordeaux, qui ont osé pétitionner en faveur de la liberté du commerce et protester contre l'anéantissement des vignobles, cette richesse naturelle du midi de la France, l'auteur les accuse de vouloir ruiner tout-à-fait l'agriculture, et se déchaîne avec une ardeur étonnante contre le commerce extérieur, qui est pour lui le destructeur de toute prospérité, le vampire des nations. M. Dombasle veut, plutôt que d'avoir recours à cette liberté, si dangereuse, qu'on arrache les vignes pour planter du blé. Les propriétaires, selon lui, s'en trouveront très-bien ; un peuple doit concentrer toutes ses forces dans son industrie intérieure, tout produire lui-même, se renfermer dans ses limites et clore absolument ses portes aux produits étrangers. C'est là, dit-il, le secret véritable de la prospérité nationale, la vraie, la seule économie politique.

En vérité, on serait plus tenté de hausser les épaules que de réfuter un semblable système : sans doute la culture des céréales pourrait être perfectionnée dans le Midi; mais comment se peut-il qu'un agriculteur distingué, qui passe sa vie à étudier et à pratiquer la culture des terres, ose prétendre que le blé pût remplacer avantageusement les vignobles de Château-Margot, de la Côte-d'Or, de l'Hermitage, des côtes du Rhône, etc., etc., ces crûs fameux qui sont pour la France un trésor envié par tous les autres pays ? Les moindres connaissances en agriculture suffisent pour savoir que la vigne n'exige qu'une fort mince couche de terre végétale, s'accommode très-bien d'un terrain pierreux, et doit sa qualité surtout à son exposition au soleil sur le penchant de collines, souvent rebelles à toute autre espèce de culture. M. Dombasle possède sans doute des terres, et sans doute aussi, adoptant le mode de culture qui leur est le plus convenable, il se garde bien de vouloir produire tout ce qui lui est nécessaire pour vivre sans rien acheter à ses voisins. Pourquoi donc veut-il que ce même système d'échange, qui est avantageux aux individus d'un même pays entre eux, aux provinces d'une même nation, devienne un sujet de ruine et de perte dès qu'on en veut faire l'application aux nations entre elles ? C'est une inconséquence inexplicable : mais la prohibition est le palladium de M. Dombasle ; avec elle il se charge de faire fleurir en France toutes les industries, d'amener l'agriculture au plus haut degré de prospé-

rité. Cependant il ne peut vouloir l'appliquer à tout, et la plus sévère prohibition ne saurait faire croître en France du thé, du café, des épices, du coton, et tant d'autres productions indispensables dans l'état actuel de la société. Il faudra donc permettre l'entrée des matières premières que la nature, plus sage dispensatrice que nous, a refusées à nos climats, pour créer justement des rapports nécessaires et des liens qui rattachent toutes les nations de la terre les unes aux autres; il faudra, pour s'en procurer, entrer en relation avec les pays qui les produisent; il faudra en un mot ouvrir la porte au commerce extérieur, en donnant vos produits en échange des siens?

« Assertion la plus étrange que l'on ait peut-être jamais » offerte à des hommes sensés! s'écrie ici M. Mathieu de » Dombasle. *On ne peut*, nous dit-on, *payer des produits* » qu'avec des produits; ainsi, quelle que soit la masse de » vos importations, ne vous en inquiétez guère, disent les » économistes, et c'est folie que de rechercher dans la balance du commerce, si vous n'importez pas plus que vous » n'exportez, puisqu'il est irrésistiblement démontré que » vous livrez aux étrangers des produits pour une valeur » égale à celle des marchandises que vous achetez d'eux.... » Il est en vérité difficile de répondre sérieusement à une » semblable application d'un principe vrai en lui-même. Il » faut cependant bien le faire, puisque cet axiome a été » énoncé, répété, et se reproduit encore tous les jours » comme une des doctrines fondamentales de l'école mercantile.... On ne peut acheter des produits qu'avec des » produits : cela est vrai en parlant des transactions des individus entre eux, de même qu'en parlant des échanges » entre nations; et un particulier ne peut rien acheter d'un » autre sans le payer de ses propres produits, c'est-à-dire » des produits de son travail, de son industrie, de ses capitaux ou de ses terres. Mais ces produits qu'il consacre à » des échanges, il peut les convertir en capitaux ou les employer à des objets de consommation; il peut aussi employer à des échanges semblables ses capitaux qui ne sont » eux-mêmes que des produits qui ont pris cette forme par » l'accumulation. Ce particulier achetant des produits avec » des produits, peut donc s'enrichir ou se ruiner; et il en » est entièrement de même des nations. »

Si nous avons saisi le sens passablement obscur caché dans tout ce verbiage, il nous semble que l'auteur partage l'opinion

des anciens économistes qui croyaient que nul échange ne pouvait avoir lieu sans que l'une des deux parties ne fût dupe, et ne pouvaient concevoir, par conséquent, qu'elles fissent à la fois toutes les deux un bon marché. Il faut être bien ignorant en matière commerciale, pour avancer encore une semblable erreur. Le premier exemple venu peut servir à la confondre. Un négociant de New-York expédie à un négociant de Bordeaux une certaine quantité de balles de coton, représentant à New-York une valeur de 100,000 fr., et reçoit en échange un certain nombre de tonneaux de vin, représentant également à Bordeaux une somme de 100,000 francs. Le vin arrivé à New-York a acquis, par ce voyage, une valeur bien plus forte, et le négociant américain en retire, je suppose, 130,000 francs; c'est donc un bénéfice de 30,000 francs que fait l'Amérique dans ce marché, et cela sans nul préjudice pour le négociant de Bordeaux, qui aura de son côté retiré un bénéfice égal ou à peu près du coton reçu en échange de son vin. Ce fait, qui se représente tous les jours dans le commerce, est d'une vérité incontestable, et si ensuite il arrive quelquefois qu'un particulier se ruine par de mauvaises spéculations, la nation étant représentée par des millions de particuliers, il serait impossible que tous se ruinassent à la fois.

A l'appui de sa doctrine favorite, l'auteur cite l'Angleterre, dont la ruine, qui lui paraît imminente, aura, dit-il, été causée par le commerce extérieur. L'exemple est bien mal choisi, selon nous; car d'abord nous ne voyons pas l'Angleterre déjà si près de sa ruine qu'on veut bien le faire croire; c'est encore le pays où l'industrie et le commerce offrent le plus de vie, d'activité, de richesses; si une crise violente peut-être la menace, cela tient à des causes tout-à-fait particulières, à des questions entièrement étrangères au commerce, soit intérieur, soit extérieur; à des principes aristocratiques tellement enracinés dans le sol, qu'ils ne pourront en être arrachés sans un tremblement général, dont les conséquences seront sans doute momentanément ruineuses pour la nation.

Et si nous avons prouvé plus haut que la prohibition est impuissante à transplanter les productions de la nature, il nous serait aussi facile de démontrer que les diverses espèces d'industrie ont également leurs climats, leur patrie qu'elles affectionnent, et loin desquels, malgré toutes les protections possibles, elles ne peuvent que végéter misérable-

ment. La fabrication du sucre de betteraves même, citée par M. Dombasle, pourrait-elle subsister en libre concurrence avec le sucre de cannes, sans les prohibitions et les primes de sortie, et cependant combien de sacrifices n'a pas dû coûter la création de cette industrie factice!

Loin donc de trouver dans la brochure de M. Mathieu de Dombasle le salut et l'avenir de l'industrie française, nous n'y avons pu découvrir qu'un funeste levain de discorde jeté entre les intérêts agricoles et commerciaux, qu'une triste tentative de désunion, de division, entre ces deux élémens d'une nation, qui, dans l'intérêt de la prospérité commune, ne doivent jamais se séparer. L'agriculture et le commerce se donnent la main, ils ne peuvent se passer l'un de l'autre. Les produits de la première n'acquièrent de valeur qu'à l'aide de ce dernier, et en dépit des prophéties sinistres de M. de Dombasle, les productions de la *Crimée* ne rendraient jamais la France stérile; une concurrence salutaire viendrait au contraire donner à l'agriculture française un développement dont elle a le plus grand besoin, et que les fermes-modèles ne lui procureront certainement jamais.

Partisans du passé, retirez-vous avec vos fausses doctrines, laissez faire, contentez-vous d'observer la marche du progrès, et surtout ne songez pas à l'entraver. Quels obstacles oserez-vous lui opposer? Malheur à vous, si vous fermez l'oreille à la vérité, si, au lieu de vous soumettre à l'impitoyable logique, vous tentez de lui résister! Tous vos efforts, tous vos sophismes n'aboutiraient qu'à rendre le bouleversement plus terrible. Que n'employez-vous plutôt votre influence à lui préparer les voies, à lui ménager un succès paisible et facile? Pensez-vous arrêter le cours d'un fleuve, en lui imposant des digues?

Croyez-vous fermer le cratère d'un volcan, en élevant une muraille?

L'eau du fleuve débordera avec une impétuosité terrible;

La lave du volcan roulera ses flots embrasés;

Et toutes vos frêles constructions seront broyées et réduites en poussière.

Ecoutez-nous donc, hommes puissans par votre influence et vos richesses, nous vous en supplions pendant qu'il en est temps encore. Montrez-vous grands, renoncez à ces priviléges, à ces monopoles injustes que vous cherchez vaine-

ment à cacher sous les noms de patriotisme, de protection, d'industrie nationale. Prenez vous-mêmes en main l'étendart de la réforme, et montrez-vous à notre tête.

Ne voyez-vous pas ce lac menaçant qui se forme derrière vos digues ?

N'entendez-vous pas mugir le volcan, et n'apercevez-vous pas ces nuages de fumée, précurseurs ordinaires d'une éruption ? Ah ! ne laissez pas le malheur s'accomplir ; ne laissez pas bouleverser la société encore une fois par ces secousses terribles, qui l'ébranlent jusque dans ses bases les plus solides, remettent tout en question jusqu'à son existence, et la replongent dans un nouveau chaos.

Hâtez-vous, car le temps marche d'un pas rapide, le ciel se couvre, l'orage gronde déjà dans le lointain, et quand les vents seront une fois déchaînés, qui pourra résister à leur furie ?

LA MÈRE DE FAMILLE, journal moral, religieux, littéraire, d'économie et d'hygiène domestiques; destiné à l'instruction et à l'amélioration des femmes. *Paris*, place Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 24. Un numéro de deux feuilles d'impression grand in-8, chaque mois. Prix de l'abonnement pour un an : 6 fr.

C'est avec un vif plaisir que nous annonçons cet estimable recueil publié sous la direction de madame J. Sirey, et auquel travaillent aussi plusieurs autres écrivains distingués, tels que M. Jullien de Paris, M. le comte Horace de Viel Castel, M. Auger, mesdames Belloc, Montgolfier, Simon Viennot, etc., etc.

Au milieu du désordre général des idées, de ce véritable chaos moral, dans lequel la société se trouve aujourd'hui jetée; en présence de ce conflit de doctrines désolantes qui se disputent l'héritage du siècle dernier, et aspirent à combler le vide du scepticisme en amassant ruine sur ruine, débris sur débris, on est heureux de rencontrer encore quelques esprits sages, exempts du vertige commun, qui, tout en rejetant loin d'eux les chaînes du passé, n'inscrivent pas sur leur drapeau : *Mort à l'état social, plus de mariage, plus de famille, indépendance et émancipation de la femme.* Le foyer domestique trouve encore des partisans qui, loin de croire la vie de famille usée et morte, pensent au contraire qu'elle est la véritable ancre de salut, à laquelle la France

et toutes les nations du monde doivent se rattacher sans cesse davantage, afin de pouvoir, ainsi appuyées, marcher d'un pas ferme sur la route du progrès. La *Mère de famille* est, sous ce rapport, une œuvre d'une haute importance qui demandait du courage et beaucoup de talent. Ni l'un ni l'autre ne lui ont manqué. Les principes d'une morale pure et élevée président à sa rédaction ; on y trouve les idées les plus larges et les plus saines en matière d'éducation; une appréciation fort juste de la véritable dignité de la femme, et de sa noble destination ici-bas, comme compagne de l'homme et mère de famille; d'excellens conseils d'hygiène et d'économie domestique; un exposé clair et intéressant des droits que le Code confère à la femme; enfin des morceaux de littérature écrits avec un talent et une simplicité rares aujourd'hui.

Nous recommandons vivement ce recueil à nos lecteurs, et nous sommes bien persuadés qu'ils le trouveront digne de tous les éloges que nous lui avons donnés. Si la *Mère de famille* n'obtient pas un brillant succès, nous dirons : tant pis pour le public, car de telles semences, dans quelque terrain qu'elles soient jetées, ne sauraient produire que d'excellentes récoltes. L'avenir de la société n'est-il pas dans celui de la famille ? On les a vues toujours marcher ensemble, barbares l'une et l'autre dans l'enfance des nations, anarchiques et déchirées par des dissensions intestines au sein de la féodalité, également despotiques plus tard, indécises et sceptiques toutes les deux aujourd'hui. Comment donc pourrait-on vouloir les séparer, prétendre reconstruire la première sans l'aide de la seconde ?

LE CHRIST DEVANT LE SIÈCLE, par Roselly de Lorgues. Paris, 1834. In-12. Prix : 2 fr.

LA RELIGION NATURELLE, par M. Rozet. Paris, 1835. In-12. Prix : 1 fr. 50 c.

M. Roselly de Lorgues est un enthousiaste exalté, prenant au sérieux le spasme dévot dont la France paraît agitée, et qui n'est que le résultat d'une réaction tout artistique contre le matérialisme antipoétique du siècle dernier. Dans les paroxismes de la fièvre du progrès et de l'émancipation de la pensée, qui ébranlent tout sur leur passage, susci-

tent le doute, et semblent parfois s'appuyer sur lui pour avancer plus rapidement, M. Roselly n'aperçoit que les symptômes de ce qu'il appelle une prochaine régénération, et que nous regarderions plutôt comme une dégénération, une rétrogradation malheureuse vers le passé. Sans doute le christianisme n'est ni mort ni mourant; sa morale sublime, qui s'accorde si bien avec les progrès de l'humanité, avec la plus grande liberté possible, avec le bonheur des peuples, paraît au contraire destinée à féconder chaque jour davantage le sol de la religion, et à se développer avec toutes ses bienfaisantes conséquences. Mais, qu'a de commun le christianisme avec ces étroites disputes dogmatiques qui font dépendre le salut de l'homme de l'entente d'un mot, avec cet esprit mesquin de sacristie qui spécule sur la superstition et la crédulité, avec cette intolérance impitoyable qui condamne sans entendre, et qui s'écrie orgueilleusement : *Point de salut hors de notre Eglise !* Le Christ, ce modèle parfait d'humilité, de générosité, de grandeur, ne nous a-t-il pas laissé, dans la parabole du Samaritain, une leçon de tolérance et de support ? Que signifient donc ces accusations dirigées contre telle ou telle hérésie ? Ne sont-ce pas autant d'insultes au précepte divin qui fait la base du christianisme ? La charité ne dépend pas de tel ou tel article de foi, et toutes les sectes chrétiennes en ont donné des exemples et des preuves incontestables. M. de Roselly a-t-il réfléchi à ce qu'il faisait en disant qu'elle était inconnue dans le protestantisme, que là ne se rencontrait *jamais nul dévoûment inconnu, nulle immolation cachée ?* Qu'il aille donc visiter les innombrables institutions de la charité anglaise; qu'il jette ses regards sur la Suisse; qu'il demande aux prêtres du Saint-Bernard où leur collecte est surtout abondante; qu'il interroge les habitans de la Savoie, voisins de Genève, et il saura qui les a nourris en 1816, qui a rebâti plus tard un de leurs villages dévoré par les flammes ! Pourquoi donc n'y aurait-il pas deux manières de servir le Créateur, quand il n'y a peut-être pas dans le monde deux de ses créatures parfaitement semblables en tout point ?

Nous trouvons du reste, dans ce livre même, une preuve du changement heureux qui s'opère au sein du catholicisme. A côté de ses injustes préventions, et de ses déclamations dignes d'un apôtre aveugle du passé, M. Roselly de Lorgues déclare que « nous allons au progrès, et le progrès est dans l'Evangile. La perfectibilité est la nature de l'homme, et le perfectionnement la nature du christianisme. » Avec une

telle déclaration de principes, la logique vous conduit bientôt de gré ou de force dans la véritable et bonne route du progrès.

La *Religion naturelle* de M. Rozet est un excellent petit livre rempli des maximes les plus morales et animé d'un esprit de tolérance vraiment remarquable. Ce n'est pas un chef de secte aspirant à créer une nouvelle religion, à renverser les cultes chrétiens pour y substituer le sien. Il n'a d'autre but que celui d'émettre quelques idées qui lui ont paru bonnes, utiles et propres à réconcilier avec la religion ces esprits rétifs et incrédules qu'un dogmatisme trop exigeant repousse et rejette dans un scepticisme absolu.

L'ÉCHELLE DE FEMMES, par Emile Souvestre. Paris, 1835, Charpentier. 2 vol. in-8. Prix : 10 fr.

Ce roman, dans lequel se montre certainement un talent remarquable, roule sur la position misérable dans laquelle se trouve trop souvent le sexe féminin au milieu des vices et des imperfections de notre état social. L'auteur prend d'abord pour exemple une femme du peuple qui souffre la pauvreté, la faim et les excès d'un mari brutal, ivrogne, paresseux, voleur, assassin même; cette partie de son livre nous a paru la meilleure. Les tableaux de misère qu'elle retrace sont copiés d'après nature; les mœurs populaires y sont peintes avec beaucoup de vérité. Il nous offre ensuite une bourgeoise sacrifiée à des intérêts purement mercantiles; une grisette conduite au déshonneur et à l'avilissement par l'abandon de son amant; puis enfin une grande dame cédant aux tentations qui l'entourent, et faisant, par sa conduite, le malheur de sa famille. Chacune de ces esquisses est empruntée à la vie réelle, et l'on ne peut même reprocher à l'auteur aucune exagération; mais nous ne saurions approuver la conséquence qu'il en tire pour l'état actuel et l'avenir de la société. Ce ne sont pas les relations sociales elles-mêmes qui sont vicieuses, et avec un peu d'attention, on verra facilement que, loin de les battre en brèche, ceux qui veulent réellement la régénération morale doivent au contraire se tenir fermes sur cette base existante, et chercher à en forcer le développement, arrêté par les mauvaises passions et les préjugés des hommes. La plupart des désordres sociaux qui font tant de victimes ne viennent-

ils pas justement de l'abandon de ces principes de famille, de conservation et d'union conjugale, qui ont été posés par le Créateur lui-même, comme le palladium de l'humanité ? Au reste, M. Souvestre ne se déclare pas le champion de l'émancipation absolue de la femme, et il se contente d'exposer les faits sans prétendre avoir trouvé le remède. Sous ce rapport il se montre plus sage que la plupart de nos prétendus philosophes modernes qui, ne tenant aucun compte des jouissances de la mère de famille, dans leur estimation de la position des femmes, ne voulant pas reconnaître que c'est justement l'oubli de cette vie de famille qui est le ver rongeur de la société, et ignorant tout-à-fait les vraies affections du cœur, source unique du bonheur ici-bas, s'attachent aveuglément sur les pas d'un sophiste éloquent et audacieux qui a rompu par sa conduite avec la société, et par ses principes avec la morale. Les déclamations de ces insensés peuvent sans doute égarer quelques jeunes têtes, éblouir par leur éclat brillant, mais elles ne détruiront ni ne fonderont rien de solide. Leur résultat logique serait la destruction de l'humanité, et le genre humain ne se suicidera pas. Mais nous le répétons, le livre de M. Souvestre a une toute autre portée, il attaque les abus et montre la plaie qui gît dans l'égoïsme et dans l'absence de tous principes moraux.

TROISIÈMES MÉLANGES, par F. DE LA MENNAIS. Paris, 1835. In-8. Prix : 7 fr. 50 c.

Ce volume est destiné à expliquer la transition par laquelle M. l'abbé de La Mennais est arrivé aux doctrines qu'il a développées dans les *Paroles d'un Croyant*, et qui ont paru à beaucoup de gens tellement en désaccord avec les opinions manifestées jusqu'à ce jour par l'éloquent abbé. M. de La Mennais veut prouver que, malgré les apparences, le fond de sa pensée n'a point changé, que ses écrits furent toujours destinés à combattre la tyrannie sous quelque forme qu'elle prétendît se cacher, et que si aujourd'hui, pour la première fois, il s'adresse ainsi au peuple et s'appuie sur lui, c'est qu'il a reconnu combien étaient vains ses efforts pour obtenir des concessions généreuses, une transaction large et grande de la part des puissans qui gouvernent le monde. Il a rassemblé dans ce but divers opuscules qu'il avait publiés

à des époques différentes, dans des recueils périodiques. Ce volume de mélanges renferme :

Réflexions sur le procès du Constitutionnel *et du* Courrier;

Lettres aux journaux ;

Articles de l'Avenir;

Histoire des anciens peuples italiens, analyse d'un ouvrage moderne ;

De l'Absolutisme et de la Liberté; fragment publié, dans la *Revue des deux Mondes,* à l'occasion d'un Catéchisme politique autrichien répandu en Italie ;

Les Morts et *Hymne à la Pologne.*

Mais le morceau le plus curieux est la préface qui précède ces Mélanges. On y retrouve toute l'énergie de pensée et de style qui a valu aux *Paroles* un si brillant succès. M. de La Mennais y déclare une guerre à mort au despotisme. Voici en quels termes il lui jette son audacieux défi :

« Je me trompe, ce régime est possible; qui de nous l'ignore ? Il est possible, car il existe en Pologne, en Allemagne, en Italie; il est possible, mais là seulement où règne l'absolutisme, et là où il s'efforce de régner. A quoi partout aspirent les peuples, si ce n'est à s'en affranchir ? Pourquoi combattent-ils, sinon pour leur vie, leurs biens, leur liberté d'homme? Ils se sont fatigués, c'est leur crime, du 93 des rois. Contemplez l'Europe: qui aujourd'hui emprisonne en masse, qui torture, qui confisque, qui fusille, mitraille et tue ? Ce que la Convention même ne fit pas, les souverains le font sans remords. Elle ne jetait point au fond des mines les Vendéens échappés au carnage ; elle n'ordonnait point à la cavalerie de passer sur le corps de malheureux réfugiés couchés à terre et demandant, pour toute grâce, de n'être pas livrés à leurs bourreaux; elle n'arrachait point les enfans du sein de leurs mères pour les distribuer, comme des têtes de bétail, à des étrangers; elle ne transportait point des populations entières dans des pays lointains, pour leur ôter tout, jusqu'à l'air et au soleil de la patrie; elle ne choisissait point arbitrairement de nouveaux juges à ceux qu'avaient acquittés ses tribunaux, pour repousser leur tête sous la hache; elle ne refusait ni des alimens, ni un lit, ni les secours de la médecine, ni des moyens de distraction aux détenus enfermés et non enchaînés dans ses prisons. L'avenir, certes, ne l'absoudra point; mais d'autres, croyez-le bien, seront condamnés avant elle, et plus

» sévèrement qu'elle : ils ploieront dans l'histoire sous de » plus pesantes malédictions.

» S'il est conforme à l'ordre éternel qu'aucune tyrannie » ne subsiste ; si plus une tyrannie est énorme, atroce, plus » elle est près de sa fin, l'Europe touche à de grands événe- » mens, et les nations à leur délivrance. La lutte engagée » sera terrible, car chacun sent que c'est la dernière, mais » l'issue n'en est pas douteuse. La justice triomphera, parce » que la justice c'est Dieu. Rassurez-vous donc, vous » qu'anime le saint amour de l'humanité ; elle a devant elle » un but, elle y marche, et nul obstacle ne l'empêchera de l'at- » teindre. Que les rois s'entendent contre les peuples, les » peuples s'entendront contre les rois. Ne craignez point, ils » se feront passage ; quelques sceptres en travers n'arrête- » ront pas le genre humain. »

ESSAI GÉNÉRAL D'ÉDUCATION physique, morale et intellectuelle ; suivi d'un plan d'éducation pratique pour l'enfance, l'adolescence et la jeunesse, ou Recherches sur les principes d'une éducation perfectionnée, pour accélérer la marche de la nation vers la civilisation ; par M. A. JULLIEN DE PARIS. 2e édition, revue et très-augmentée. Paris, 1834. In-8. Prix : 7 fr. 50 c.

Cet ouvrage offre peut-être le traité d'éducation le plus complet qui existe, et le mieux adapté à toutes les conditions, à toutes les classes de la société. Les principes de la morale la plus belle et la plus noble, appuyés et renforcés par l'aide d'une logique saine et précise qui se fonde sur l'utilité, cet axiôme social si bien développé par le célèbre Bentham, ont servi de guides à M. Jullien dans sa théorie pédagogique. Avec de tels matériaux et le talent bien connu de sa plume ingénieuse, il ne pouvait construire qu'un édifice solide et remarquable. Aussi cette nouvelle édition de son *Essai d'éducation*, qui manquait déjà depuis fort long-temps, sera-t-elle sans doute accueillie avec autant de faveur que si c'était un ouvrage tout nouveau, et restera-t-elle parmi les meilleurs livres qui traitent de cette matière si importante pour le bonheur de l'humanité.

Cet *Essai* est divisé en trois parties : dans la première, l'auteur examine les deux modes d'éducation généralement pratiqués, *l'éducation publique* et *l'éducation domestique*. Après

avoir exposé les avantages et les inconvéniens respectifs de chacun de ces deux modes, il se prononce pour un mode d'éducation mixte dans lequel on pourra concilier autant que possible les bons résultats de l'une et de l'autre, les stimulans de l'émulation et de l'amour-propre avec les conséquences morales de la vie domestique. Passant alors aux diverses branches de l'éducation, il examine séparément les trois grandes divisions qu'on peut en faire d'après les trois facultés dont l'homme se compose, savoir, éducation *physique*, *morale* et *intellectuelle*.

La seconde partie renferme un *essai sur une méthode de tirer le meilleur parti possible de sa vie* ou sur *l'art d'employer le temps*. On connaît déjà les divers travaux de M. Jullien sur cet intéressant sujet; ils ont obtenu un grand succès et lui ont acquis l'estime de tous les hommes qui comprennent que leur véritable destination sur cette terre est de travailler sans cesse au développement et au perfectionnement de toutes leurs facultés.

La troisième partie enfin est l'application pratique de tous les principes émis dans les deux premières. Une suite de tableaux synoptiques présentent la marche de l'éducation, et peuvent ainsi servir à en apprécier les résultats généraux en suivant pas à pas les progrès des élèves dans chacune des trois divisions.

M. A. Jullien termine son livre par l'examen de diverses méthodes d'éducation physique et morale, et par une bibliographie pédagogique qui offre un choix fort bien composé d'ouvrages sur la philosophie morale et sur l'éducation.

CONSIDÉRATIONS SUR LES ŒUVRES DE DIEU, dans le règne de la nature et de la providence, pour tous les jours de l'année; traduit de l'allemand de C. Sturm. Nouvelle édition, revue et corrigée. Paris, Brunot-Labbe, 1835. 3 vol. in-12. Prix : 7 fr. 50 c.

Parmi les nombreux ouvrages de dévotion et de piété qui ont été destinés à l'édification des fidèles, celui de Sturm jouit depuis long-temps d'une réputation méritée. C'est tout à la fois un recueil instructif du plus grand intérêt, et un livre rempli d'une religion éclairée, grande, noble et douce. La piété basée sur la contemplation de la nature, sur l'admiration de ces innombrables chefs-d'œuvre au milieu des-

MARIE, ou l'Esclavage aux Etats-Unis, tableau de mœurs américaines; par Gustave de Beaumont, l'un des auteurs de l'ouvrage intitulé : Du Système pénitentiaire aux Etats-Unis. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

Cet ouvrage est destiné à faire le pendant de celui que M. de Tocqueville vient de publier sous le titre *de la Démocratie en Amérique*, et à compléter ainsi le tableau des institutions, des mœurs et des coutumes du Nouveau-Monde. Ces deux écrivains ont parcouru ensemble l'Amérique, et paraissent avoir beaucoup observé. Mais nous n'approuvons pas la forme sous laquelle M. de Beaumont a rassemblé ses souvenirs et les résultats de ses recherches. Non-seulement il aurait été nécessaire d'avoir long-temps vécu au milieu des Américains et de posséder son sujet encore mieux qu'il ne le possède pour pouvoir tracer une peinture de mœurs bien complète et bien exacte, mais encore il eût fallu laisser de côté toute exagération poétique, et renoncer à ce style brillant et pompeux qui renferme plus de phrases que d'idées. Cependant, comme roman, *Marie* offre beaucoup d'intérêt et un attrait de nouveauté assez piquant. Le préjugé terrible qui sépare les blancs des noirs aux Etats-Unis, et qui élève entre eux un abîme que l'avenir ne pourra combler peut-être qu'avec des cadavres et du sang, forme le sujet principal autour duquel viennent se grouper une foule de détails curieux sur les relations sociales des citoyens de l'Union. L'auteur rend justice à la parfaite égalité qui règne en Amérique, et aux qualités essentielles qui distinguent les habitans de ce pays. Mais il nous a semblé qu'il était trop prompt à porter des jugemens souvent précipités, soit sur la religion, soit sur la littérature, soit sur les arts des Etats-Unis. Quoique la population de cette jeune république sorte d'une souche déjà vieille en civilisation, nous pensons qu'on ne saurait en conclure qu'elle soit sous ce rapport-là usée et inhabile à se régénérer. Les institutions républicaines n'ont pas pu déjà opérer un changement complet, et détruire entièrement l'influence de l'ancienne mère-patrie qui se retrouve dans la plupart des institutions, ainsi que l'esprit de ferveur puritaine sous l'influence duquel se fondèrent les colonies. On ne doit jamais oublier, en parlant de l'Amérique, que sa liberté et son existence, comme Etat indépendant, n'ont pas plus d'un demi-siècle, et que la génération qui assistait à sa fondation n'est pas même encore

je crois! Puis prenant quelques lambeaux de chronique, il les assaisonne de messeigneurs, de damoiselles, de jeunes filles aux doigts effilés et à robe de velours, de goguenardises et de jurons du bon vieux temps, et fait du tout une espèce de maigre roman précédé d'une préface où il s'annonce comme un régénérateur de la société et de la religion. Ce volume est imprimé avec tout le luxe de papier blanc de nos auteurs fashionables. Tout son contenu entrerait facilement dans cinq feuilles de notre Bulletin.

Un Mariage sans mari est un conte allemand fort romanesque, mais écrit avec beaucoup de simplicité. Il est accompagné de plusieurs autres petites nouvelles glanées dans les écrits d'Auguste Lafontaine, Schiller, etc.

Les Trois As sont aussi un recueil de quatre contes, dont deux de Spindler dans le genre fantastique et sentimental, et deux de Blumenhagen dans le genre chevaleresque. Mais ils n'ont aucun rapport avec le titre du livre qui a été sans doute imaginé par le traducteur comme un moyen de piquer la curiosité du public.

Joasine, de Victor Ducange, est un bavardage d'une inconcevable légèreté, dans lequel tous les sujets sont effleurés, et ridiculisés avec l'immoralité la plus étourdie, la plus insouciante qui se puisse imaginer. Menant de front deux ou trois intrigues fort embrouillées, l'auteur semble jouer continuellement avec sa plume, et n'avoir d'autre but que de semer en abondance des principes corrupteurs et destructeurs de toute vertu, qui produisent un singulier contraste à côté des opinions républicaines qu'il affiche d'un bout à l'autre de son livre. C'est du reste une contradiction malheureusement assez commune de nos jours, et c'est elle surtout qui suscite de terribles obstacles aux progrès de l'humanité. La noblesse de l'âme, la pureté du cœur sont les seules bases qui puissent dignement soutenir la liberté. On ne peut refuser à M. Ducange beaucoup d'esprit, mais l'esprit seul finit par lasser, et l'on éprouve un sentiment pénible en découvrant le gouffre du néant autour duquel il se joue. Ces livres-là font plus de mal à la cause de l'humanité que les fers et les cachots du despotisme.

» ennuyés et désœuvrés : chaque individu de cette classe qui » pullule autour des cabinets de lecture comme une nuée de » frelons près de la ruche, donne une heure ou deux par » jour à la lecture des romans, nourriture de facile digestion » pour les cerveaux les plus étroits et les plus paresseux ; » chacun de ces dévorans absorbe un in-octavo quel qu'il soit, » tendre ou coriace, sucré ou amer, avec la rapide déglutition du serpent qui recommence ses repas sans se rassasier jamais, et ne se souciant pas plus des livres lus qu'un » ivrogne des bouteilles vides,

» Quand il a pris l'encens, laisse tomber le vase ;

» si l'on peut sans profanation détourner de son sens religieux ce beau vers de madame Anaïs Ségalas.

» Cet impitoyable public, qui réunit de jolies dames aux » doigts blancs, de hideuses vieilles aux doigts noirs, des duchesses et des couturières, des bottiers et des pairs, des » écoliers et des magistrats, fait ménage en commun, pour » ainsi dire, et mange à la même gamelle ; c'est-à-dire lit » dans le même volume, sans hiérarchie de mains propres et » de bonnes mœurs : le volume infecté de musc et de tabac, » bariolé de taches équivoques, gras et crasseux, passe sans » façon de l'antichambre au boudoir, et saute familièrement » des genoux de la cuisinière sur ceux de la marquise... »

Où se réfugiera donc cette pauvre dame Egalité, si on la chasse de l'unique asile qui ne lui fut pas disputé jusqu'à ce jour, de la république des lettres?

LA MAISON RUSTIQUE DU XIXe SIÈCLE ; encyclopédie d'agriculture pratique. Paris, 1835. 4 vol. in-8, publiés en 130 livraisons. Prix : 36 fr.

Cette nouvelle *Maison rustique* est destinée à répandre partout la connaissance des procédés nouveaux en agriculture, à populariser la science et à produire ainsi de grands résultats en chassant de leur dernier refuge l'ignorance et les préjugés qui la suivent. Publiée par livraisons, qui paraissent chaque semaine et sont ornées d'un très-grand nombre de figures, elle formera un corps d'ouvrage très-complet, tout en étant d'un prix fort modique. Elle sera divisée en sept livres, formant 4 volumes in-8.

Le Ier livre traite *de l'agriculture proprement dite ;* la nature

du sol, les causes chimiques et physiques qui influent sur lui, leurs propriétés, leurs qualités diverses y sont exposées d'une manière simple et claire, ainsi que les moyens d'amélioration, d'amendemens, qui doivent être employés suivant les circonstances.

Le IIe traite *des cultures industrielles;*

Le IIIe, *des animaux domestiques* et de tous les profits qu'on peut retirer de leur élève;

Le IVe, *des arts agricoles;* travaux de la laiterie, salaison des viandes, éducation des abeilles et des vers à soie, fabrication des corps gras;

Le Ve, *de l'agriculture forestière;* culture, emploi et description, avec figures des arbres et arbustes forestiers indigènes, et de ceux exotiques qui pourraient être introduits avantageusement dans notre économie forestière; soins généraux pour favoriser le repeuplement naturel des forêts, et méthodes pour les ensemencemens et plantations des forêts artificielles, etc., etc.,

Le VIe, *de l'administration rurale;*

Le VIIe, *de l'économie rurale;* cette partie essentielle de la science, cette condition de succès indispensable dans toute entreprise agricole, et dont les principes ont été si bien développés par le baron Crud, dans son livre intitulé: *Economie de l'agriculture.*

Dans la séance de la Société royale d'agriculture, du 27 janvier 1835, M. le comte de Chabrol a fait, au sujet de *la Maison rustique du* XIXe *siècle,* un rapport dans lequel il conclut en demandant que la Société décerne un prix à ses auteurs. Nous ne saurions qu'approuver vivement tout encouragement accordé à une entreprise aussi belle et aussi utile.

LONDRES, voyage contenant la description de cette capitale; par Albert Montémont. Paris, 1835. In-8, avec un plan. Prix: 7 fr.

M. Montémont a rassemblé dans ce volume toutes les données statistiques et topographiques, ainsi que toutes les descriptions et les observations intéressantes sur la ville de Londres. Non-seulement il donne de cette grande ville un tableau fort exact, pouvant au besoin servir de guide au voyageur, mais encore il nous fait connaître d'une manière assez complète les mœurs et les usages de ses habitans. C'est un panorama physique et moral de la plus grande

capitale du monde civilisé. En présence des merveilles gigantesques opérées par une telle agglomération d'hommes, l'esprit est pénétré d'une vive admiration, mais les abus et la corruption qui les accompagnent impressionnent le cœur d'une pénible manière. Ce que la civilisation gagne, la morale le perd, et 120,000 voleurs, 16,000 mendians, 120,000 prostituées, forment un bien triste contraste avec le confortable aspect de Londres. Cependant il ne faut pas oublier, en présence de ces chiffres, que la population de cette capitale s'élève à près de deux millions d'habitans. M. Montémont rend du reste un compte très-favorable des établissemens de la charité et de la philantropie anglaises. Il donne aussi une foule de détails sur l'administration publique et civile, ainsi que sur l'industrie et le commerce. Les travaux du tunnel sous la Tamise lui ont fourni plusieurs pages du plus haut intérêt. Le sang-froid admirable, le courage et la persévérance des ingénieurs qui dirigent cette merveilleuse entreprise sont vraiment héroïques et dignes des caractères les plus nobles et les plus magnanimes.

EL ATALAYA, ou une Ambassade à Madrid, par don Antonio de A Biguela. Paris, 1835. In-8. 7 fr. 50 c.

HISTOIRE D'UN SUICIDE, par Félix Davin. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

De ces deux ouvrages, le premier a la prétention d'être un roman espagnol; c'est un imbroglio d'intrigues fort compliquées qui s'enchaînent de manière à former un drame bien noir, où moines, brigands, assassins, proscrits et tous les autres accessoires indispensables du genre se trouvent réunis. Cependant, quoique le sujet soit bien usé, ce volume se ferait encore lire avec intérêt s'il était mieux écrit; mais le style est très-faible et tout au plus bon pour un mélodrame de l'Ambigu ou de la Gaîté; ce sera du reste probablement tôt ou tard son sort, car nos dramaturges y trouveront ample matière à effet.

L'Histoire d'un Suicide, qui porte pour épigraphe une phrase de Rousseau, semblerait d'abord devoir être une œuvre consciencieuse, destinée à protester contre cette manie de suicide qui est aujourd'hui si générale. Mais quoique, ce soit bien là en effet le but que s'est proposé l'auteur, il nous a paru qu'il l'avait entièrement manqué. Son roman

est d'une composition vulgaire et d'un style fort peu élevé. M. Félix Davin pouvait faire mieux, il en a déjà donné des preuves, et il nous semble que dans cette occasion plus encore qu'en toute autre, il aurait dû chercher à perfectionner son travail autant que possible. Au reste, il est vrai qu'avec la profession de foi matérialiste qu'il expose dans sa préface, tous ses efforts n'eussent pas réussi à édifier quelque chose de solide, ni de stable. Comment peut-on vouloir prêcher la morale, quand on commence par nier le premier principe de toute morale?

LES JEUNES FILLES, mystères, par Paul Chevalier. Paris, 1835. In-8. Prix : 3 fr.

Mystères, ici, veut dire en langage vulgaire, poésies. « Les » jeunes filles ont choisi M. Chevalier; elles sont venues se » pencher sur sa lyre..... Elles ont traversé tous les rêves de » ses jours et tous les songes de ses nuits. Elles se sont as- » sises, le matin, près de ses papiers, devant ses crayons. Le » soir, elles sont descendues devant son foyer, autour de sa » lampe. »

M. P. Chevalier est un heureux homme vraiment, et sa destinée fera bien des envieux. N'allez pas croire cependant que la grâce et la fraîcheur de tous ces charmans visages de jeunes filles lui inspirent de la gaîté, du bonheur, de la joie. Fi! ce serait trop *rococo;* vous savez bien qu'aujourd'hui nos jeunes gens sont devenus sérieux. En présence de la plus jolie tête, parée de tous les charmes de la beauté, ils voient toujours le crâne décharné, le squelette nu, et ils songent profondément. Au milieu d'un essaim de folâtres jeunes filles, ils n'aperçoivent que poitrinaires et phthisiques, ils n'entendent qu'un concert de pleurs, de soupirs, de râles et de sanglots.

Lorsqu'à travers le bal qui tournoie et scintille,
Dans les galops joyeux passe une jeune fille
Aux long cheveux flottans, au front pâle, à l'œil noir,
Qui marche sans danser, qui regarde sans voir;
Dont le corps, affaissé sous sa parure blanche,
Au bras des cavaliers languissamment se penche,
Et qui s'en va s'asseoir, muette, chaque fois
Que l'orchestre bruyant fait taire ses cent voix;
Ah! n'appelez jamais son silence un caprice!
A sa mélancolie épargnez le supplice

De la vaine pitié, de l'intérêt menteur,
Qui font pleurer les yeux, sans soulager le cœur.
A son gré, laissez-la soupirer et sourire.
Et, si vous la plaignez, plaignez-la, sans le dire.

Voilà des vers assez faciles, qui ne manquent pas d'une certaine harmonie; mais comme c'est réjouissant d'avoir de telles pensées au milieu d'un bal, et de nous donner un volume tout entier de vers roulant tous sur cette même idée, la retournant de mille façons, et ne sortant jamais de ce cercle magique : naître, souffrir, mourir!

Les Français sont-ils donc devenus tout-à-coup de sombres et moroses philosophes, de fervens sectateurs du triste Héraclite? Eh! mon Dieu, non : jamais le Carnaval n'avait été si follement joyeux que cette année mais; c'est une mode d'avoir les yeux rouges et de longs cheveux mélancoliques; assez long-temps on a chanté les vers, aujourd'hui on les pleure. Au lieu de prendre sa lyre, le poète prend son mouchoir; son Hippocrène est un torrent de larmes, les misères humaines sont ses muses.

Voilà le résultat de la tendance prétendue romantique dans laquelle nos grands maîtres ont jeté la poésie depuis quelques années. En voulant ouvrir une nouvelle carrière au génie et à l'originalité, ils ont donné l'essor à la servile imitation, à la sentimentalité affectée, à la poésie creuse et vide. Leur exemple a séduit une foule de jeunes gens à imagination vive, qui, prenant la forme pour le fond, ont cru qu'il suffisait, pour être poète, d'entasser des rimes et des images autour d'une idée commune, déguisée sous un style plutôt étrange qu'original. Cette erreur a égaré déjà bien des talens précoces que les flagorneries de l'amitié et de la camaraderie ont achevé de perdre. Pour nous, qui regardons la critique comme une chose sérieuse et importante, nous conseillerons vivement à M. P. Chevalier de se tenir en garde contre ces écueils cachés sous des gazons fleuris, car ses premiers essais poétiques, malgré leur imperfection, nous semblent annoncer qu'en quittant cette fausse voie, et en travaillant sérieusement, il pourra arriver à faire mieux *que montrer des tristesses, que moduler des plaintes, que cristalliser des larmes.*

PARIS, IMPRIMERIE DE DECOURCHANT,
Rue d'Erfurth, n° 1, près de l'Abbaye.

Bulletin littéraire.

Troisième année.

N° 4. — AVRIL 1835.

DU CATHOLICISME DANS L'ÉDUCATION, ou l'Unique moyen de sauver la science et la société ; par l'abbé J. Gaume. Paris, 1835. In-8. Prix : 7 fr. 50 c.

Après avoir jeté un coup-d'œil sur l'état actuel de la société et déploré la funeste influence exercée par la philosophie du dix-huitième siècle, l'auteur examine ce que doit être l'éducation, son but, sa tendance et ses moyens. Il est tout simple que M. l'abbé Gaume considère son sujet sous un aspect tout-à-fait religieux et exclusivement catholique : il ne voit de salut et de refuge pour l'humanité que dans l'autorité absolue, et pense que le seul moyen de donner à l'éducation tous les développemens dont elle est susceptible, serait de la remettre entièrement aux soins de corporations religieuses. Or, ces corporations n'existent pas en France, et il pense qu'un appel au zèle des fidèles pourrait peut-être les exciter à faire les fonds nécessaires à ces institutions nouvelles. « Et il faut se hâter, dit-il ; à moins d'une » réforme prompte et fondamentale dans l'enseignement de » la philosophie, long-temps encore la lutte sera douteuse, » peut-être même la balance finira par pencher du côté du » rationalisme. »

Nous partageons pleinement l'avis de M. Gaume à ce sujet, et nous ajouterons même que tous les efforts des partisans de l'autorité n'auront plus le pouvoir d'empêcher le triom-

phe de la raison éclairée et intelligente, cette lumière divine qui peut seule diriger l'homme au milieu des ténèbres de l'erreur. Du reste, malgré cette couleur catholique un peu trop exagérée, le livre de M. Gaume renferme d'excellentes choses sur l'éducation. Il signale avec beaucoup de force et de vérité les vices de cette fausse érudition dont on surcharge inutilement nos jeunes années. Il nous montre le singulier contraste des idées mythologiques et des vertus romaines dont on nous remplit la mémoire, avec les dogmes chrétiens et la vie du monde actuel. Il fait ressortir d'une manière fort ingénieuse les bizarres résultats que ces contradictions fondamentales amenèrent dans la première révolution française.

PHILOSOPHIE DES RÉVÉLATIONS, adressée à M. le professeur Lerminier, par A. Chaho, de Navarre. Paris, Dondey-Dupré, 1835. In-8. Prix : 4 fr.

M. Chaho, auteur des *Paroles d'un Voyant,* offre ici à M. Lerminier une sorte de manifeste ou d'exposition de ses doctrines, dans lequel, après s'être amèrement plaint des critiques qui ont été adressées à son premier ouvrage, il se pose fièrement comme l'adversaire des prêtres et le défenseur de ceux qu'il appelle les *Voyans.*

Il nous serait difficile de définir exactement ce que l'auteur entend par cette dénomination. Tous les sages de l'antiquité, tous les philosophes célèbres, tous les grands législateurs ont été, selon lui, des *Voyans.* Le monde est toujours resté sourd à leurs enseignemens, mais à eux est réservé l'avenir, et c'est à eux qu'appartient le passé inconnu pour nous. Les *Voyans* ont dû couvrir la terre dans les temps antérieurs à l'histoire ; ils sont la souche primitive de l'humanité, et c'est dans l'étude approfondie des traditions et dans la philosophie de l'histoire, cette science encore peu cultivée, qu'il faut aller chercher des détails sur leurs doctrines, sur leurs croyances, sur leur gouvernement. Sans nous arrêter à critiquer cette singulière manie de prétendre réunir en secte, et sous un nom commun, des hommes isolés, épars dans le monde et dans l'histoire, qui se montrèrent à certaines époques à la tête du progrès humain, et payèrent souvent bien cher le tort d'avoir voulu devancer la civilisation de leur siècle, nous reconnaîtrons avec plaisir ce qu'il y a

de vrai dans les argumens de M. Chaho contre la superstition et l'autorité sacerdotale ; nous signalerons volontiers le talent d'imagination et de style qui le distingue, ainsi que le savoir dont il fait preuve. M. Chaho, qui est encore bien jeune, d'après ce qu'il dit lui-même, fera bien de se dépouiller de ces formes mystiques et obscures, qui ne servent qu'à rebuter le lecteur, et qui, loin d'ajouter de la force au style, font plutôt supposer qu'il ne recouvre que néant. La vérité doit être claire et précise, et l'écrivain qui entreprend la noble tâche de lui consacrer sa plume doit employer tout son talent à la rendre surtout accessible à tous.

DE LA LIBERTÉ COMMERCIALE, ET DE LA RÉFORME DE NOS LOIS DE DOUANES, par A.-J. Lherbette, député de l'Aisne. Paris, 1835. In-8. Prix : 2 fr. 50 c.

Cette brochure, suscitée par l'enquête commerciale, renferme les idées les plus larges et les plus avancées en économie politique. Elle offre le plus éloquent plaidoyer en faveur de la liberté contre la prohibition. Après avoir expliqué l'origine des droits de douanes qui se retrouve dans les redevances que s'assujettissaient à payer les marchands de l'époque féodale pour obtenir de traverser les terres des seigneurs sans être pillés et rançonnés, l'auteur démontre avec une admirable évidence les vices du système protecteur et les motifs qui doivent faire préférer celui de la liberté. Il fait ressortir les effets désastreux produits par les douanes, ces serres chaudes de l'économie politique, comme il les appelle. Passant tour à tour en revue l'intérêt des consommateurs, celui des producteurs dans les industries protégées et non protégées, celui des classes pauvres, celui de la marine et du fisc, il nous montre comment la prétendue protection des gouvernemens est un mal certain pour tous, un bien douteux pour quelques-uns, comment on est réduit à admettre comme un soulagement la contrebande, cette source de démoralisation, comment enfin tout droit protecteur est une rente constituée aux dépens de tous et au profit de quelques individus privilégiés.

« En résumé, dit-il, privation, plus ou moins complète, » ou renchérissement des produits étrangers prohibés ou » surchargés de droits ; renchérissement des similaires indi- » gènes ; renchérissement d'autres objets à la production des-

» quels ils auraient servi; dommage aux industries nationales » non protégées; dommage même à celles qui le sont; contradictions nombreuses : priviléges et injustices : d'où mécontentemens d'industries à industries et de localités à localités; diminution des travaux; baisse du salaire; tort à la » marine; frais énormes pour le trésor; souvent aussi, par la » trop grande élévation des droits, abaissement de recettes; » et, pour couronner l'œuvre, contrebande : tels sont les résultats des systèmes prohibitif et protecteur. Et qu'ils sont » compliqués ces systèmes! Que de combinaisons, que de » surveillance, que de dépenses, pour n'enfanter qu'appauvrissement et démoralisation! »

A la suite de ce désolant tableau, qui n'est malheureusement que trop vrai pour tout homme qui veut bien se donner la peine d'observer et d'examiner, M. Lherbette réfute les motifs qui ont fait adopter les systèmes prohibitif et protecteur. Il combat l'un après l'autre les préjugés sur lesquels s'appuient encore les partisans du passé, et termine son écrit par l'examen des meilleurs systèmes de transition que l'on pourrait adopter pour concilier autant que possible tous les intérêts, et empêcher qu'une réforme trop brusque vienne ébranler le crédit, entraver momentanément l'industrie et le commerce.

LE PETIT BOSSU ET LA FAMILLE DU SABOTIER, ouvrage instructif et moral; par mademoiselle Ulliac Trémadure. Deuxième édition, ornée de 4 gravures. Paris, 1835, J. Pesron. 2 vol. in-18. Prix : 2 fr.

Excellent petit ouvrage qu'on ne saurait assez prôner et répandre, car il est parfaitement bien destiné à semer parmi les enfans des campagnes surtout et de la classe ouvrière des villes, les principes de la morale et les premières notions scientifiques nécessaires pour ouvrir et amorcer l'intelligence. Il a remporté à la fois un prix de la Société pour l'instruction élémentaire, en 1833, et l'un des prix Montyon en 1834. A ce double couronnement est venu se joindre le suffrage du publie qui a valu au livre de mademoiselle Ulliac un succès bien mérité.

Le Petit Bossu est un véritable philosophe qui trouve dans l'excellence de son cœur une compensation à sa difformité physique, et qui fait oublier celle-ci par un sage et noble emploi des facultés intellectuelles dont le Créateur l'a doué.

Il se dévoue au bonheur de ceux qui l'entourent, et, surmontant avec persévérance et courage la répugnance qu'inspire son extérieur, il force les autres à l'admiration et devient le bienfaiteur d'une famille de pauvres petits orphelins dans un obscur village de la Basse-Bretagne. C'est ainsi que le philanthrope éclairé n'a pas besoin d'un grand théâtre pour exercer ses bienfaits, et que partout où il se trouve, il sait répandre autour de lui le bien-être et la vertu.

On suit pas à pas dans ces deux petits volumes tous les progrès des jeunes élèves, et l'on y trouve des explications claires et précises sur les divers arts mécaniques, sur les machines à vapeurs, sur la chimie, en même temps que d'excellentes leçons de morale présentées sous les formes les plus aimables, les plus séduisantes.

MÉMORIAL ENCYCLOPÉDIQUE ET PROGRESSIF des connaissances humaines, ou Annales des sciences, de la littérature et des beaux-arts; des arts industriels, des manufactures et des métiers; de l'histoire, de la géographie et des voyages. Il paraît chaque mois un cahier grand in-8 de 32 pages ou 64 colonnes, avec figures. Prix, par an : 10 fr.

Ce journal, qui paraît sous la direction de MM. Bailly de Merlieux et Jullien de Paris, est destiné à remplacer d'une manière fort avantageuse l'ancienne *Revue encyclopédique* et le *Bulletin de Férussac.* Il est divisé en trois sections principales, savoir : 1° *sciences, littérature, beaux-arts ; 2° arts industriels, manufactures et métiers ;* 3° *histoire, géographie et voyages*, dans lesquelles sont enregistrées toutes les découvertes nouvelles, les inventions et les perfectionnemens de quelque importance. Il réalise d'une manière beaucoup plus satisfaisante que tout autre recueil l'intention qu'avaient eue les fondateurs du *Journal des connaissances utiles*, et forme une espèce d'encyclopédie périodique, marchant avec le progrès humain et suivant pas à pas les sciences dans leur développement continu. A la fin de chaque numéro se trouve un article de *Biographie* contenant des notices nécrologiques sur tous les hommes remarquables morts dans le courant du mois, et un bulletin bibliographique où sont annoncés les livres nouveaux.

HOMŒOPATHIE. Analyse complète et raisonnée de la matière médicale de Samuel Hahnemann, où sont exposés les principes et les conséquences de l'expérimentation homœopathique, ainsi que la nullité de cette doctrine; par Maxime VERNOIS. Paris, 1835. Deville-Cavellin. In-8. Prix : 1 fr. 50 c.

L'homœopathie, comme tous les nouveaux systèmes de médecine, a séduit beaucoup de gens, car l'homme tient tant à la vie qu'il saisit avec avidité tout moyen qui lui est offert de la prolonger et de la rendre plus douce. D'ailleurs cette nouvelle médecine, si elle emploie les médicamens à des doses infiniment petites, ne se fait pas faute, d'un autre côté, d'user de charlatanisme à une dose infiniment grande. Son origine allemande se trahit sans cesse dans ses formes mystiques qui cachent maintes niaiseries dont l'apparence mystérieuse est merveilleusement propre à séduire la foule ignorante ou frivole. Surtout à cette époque de réaction contre le matérialisme du XVIIIe siècle, durant laquelle le spiritualisme jette momentanément l'esprit humain dans l'excès contraire, il y a chance de succès pour une doctrine dont le chef rejette la raison des faits humains, et pose pour premier principe un dogme de foi formulé ainsi :

« Le Créateur a *voulu* que nous puissions apprendre à » guérir les maladies graves par *des doses minimes :* il n'a » pas créé les médicamens en abondance pour que nous les » prodiguions au détriment de notre espèce. »

Mais quelque hypothétique que soit encore la science du médecin, c'est folie de prétendre ainsi la réduire au niveau de la théologie, la soumettre à une dernière raison d'autorité dont les conséquences pourraient être funestes au genre humain. Le ton prophétique et dogmatique d'Hahnemann, la sentence exclusive : *hors de l'homœopathie, point de salut !* qui ressort de tous ses ouvrages, les menaces et les malédictions d'inspiré qu'il lance contre tous les autres médecins, sont autant de sujets de défiance pour l'homme éclairé qui approfondit avant de juger et veut connaître avant de croire. Si on ajoute à cela les nombreuses contradictions et l'incertitude qu'on rencontre dans ses définitions des symptômes de l'action des remèdes sur l'homme sain, et que M. Maxime Vernois fait ressortir d'une manière évidente, on demeurera convaincu que l'homœopathie, tout en renfermant quelques vérités utiles, n'est pas encore la vraie pa-

nacée universelle, et qu'elle ne détrônera pas la médecine. *La critique est le salut de la science* comme le dit M. Vernois dans son épigraphe; sans elle, l'erreur et la superstition replongeraient bientôt le monde dans les ténèbres.

LA GRANDE-PRIEURE DE MALTE; 1565, par M. de La Madelaine. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

LES CRÉOLES, ou la Vie aux Antilles, par J. Levilloux. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

M. de La Madelaine, auteur du *Justicier du Roi*, dont nous rendîmes compte dans notre numéro d'août 1834, n'a pas fermé l'oreille aux critiques qui accueillirent son premier roman. Laissant de côté cette manie de faire de l'art qui jette tant de jeunes écrivains dans une fausse route et leur fait sacrifier le bon goût et la littérature au désir d'impressionner vivement par la bizarrerie étrange ou l'horreur des situations, il nous donne aujourd'hui une composition d'un genre sobre et chaste, qui, si elle n'est pas un chef-d'œuvre, pourra du moins être lue par tout le monde, et n'inspirera ni dégoût, ni répugnance. La guerre soutenue par les chevaliers de Malte contre les Turcs lui a fourni le sujet d'un récit qui n'est pas sans intérêt, quoique ce genre chevaleresque soit toujours guindé et hors de nature. M. de La Madelaine peut sans aucun doute faire mieux encore, et nous croyons qu'en continuant à perfectionner son travail, et en se montrant toujours plus difficile dans le choix de ses sujets, il prendra place parmi nos bons romanciers. Plusieurs scènes, dans son premier ouvrage surtout, annoncent un talent véritable qui ne demande qu'à être mieux employé.

Les Créoles de M. J. Levilloux nous ont paru écrits avec une affectation poétique un peu fatigante, et une tendance très-prononcée au genre galvanique. Il est vrai qu'en présence des forêts vierges des Antilles et de la race nègre exaspérée par les tortures de l'esclavage, l'écrivain a bien de la peine à se renfermer dans de sages limites et à retenir son imagination toujours prête à remuer les flots de l'Océan, à déraciner les habitations, à foudroyer les colons en mettant les élémens en furie, ou bien à entrelacer les lianes des forêts, à grandir leurs vieux arbres et à les couvrir de colibris aux ailes dorées, ou bien enfin à noircir l'âme des nè-

gres encore plus que leur peau. D'ailleurs nous ne connaissons les colonies que par ouï-dire, et nous devons croire sur parole M. Levilloux, qui est de la Martinique. Nous aurions préféré seulement qu'il employât un style moins pompeux et donnât à son récit des formes plus simples. L'effet dramatique n'en eût été que plus frappant. L'auteur n'aurait pas dû perdre de vue non plus que le préjugé du sang, sur lequel est fondé tout son livre, se réfute bien plus puissamment par le tableau parlant de ses funestes conséquences que par toutes les dissertations philosophiques du monde.

LE PÈRE GORIOT, histoire parisienne par M. de Balzac. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

LE COMTE DE TOULOUSE, par Frédéric Soulié. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

Ces deux romans ne sont point du même genre, quoique nous les ayons ainsi réunis dans un seul article ; mais ils ont un point de contact qui nous a paru assez saillant pour justifier cette accolade. Tous deux se distinguent par une forte exagération de passions et de sentimens, qui gâte le talent véritable déployé par leurs auteurs et nuit beaucoup à l'intérêt du récit. Tous deux peuvent également servir à prouver combien nos écrivains ont tort d'aller chercher leurs inspirations en dehors de la réalité, de quitter la route du simple et du vrai pour se jeter dans une voie fausse, à effets mélodramatiques qui les conduit toujours à côté du but.

Le *Père Goriot* est, ainsi que l'indique son titre, une peinture de mœurs parisiennes. Retiré du commerce avec une brillante fortune, il a marié ses deux filles à des nobles riches de noms, mais pauvres de biens, et il vit modestement dans une obscure pension bourgeoise, heureux de ce qu'il croit être le bonheur de ses filles qu'il adore. Cette pension bourgeoise, qui est peinte de main de maître, avec tout l'esprit d'un Teniers, tout le fini d'un Gérard-Dow, réunit un certain cercle d'originaux dont les caractères sont parfaitement bien tracés, et au milieu desquels se forme et se déroule toute l'intrigue de ce conte, si cela peut du moins s'appeler une intrigue. Car ici, comme dans tout ce que fait M. de Balzac, il n'y a ni suite, ni dénoûment, ni ensemble ; on serait fort embarrassé de pousser l'analyse jusqu'au bout. Après avoir esquissé de la manière la plus piquante une

foule de personnages qu'on ne fait qu'apercevoir un instant, il les abandonne pour suivre une idée absurde qui s'est présentée à la traverse et qui s'empare entièrement de lui. L'amour, ou plutôt la frénésie paternelle du père Goriot, remplit des pages et des pages, et, nous devons le dire franchement, l'exagération de cette passion est d'un ridicule achevé: c'est le Triboulet de Victor Hugo, moins l'honneur, car le père Goriot fournit volontiers un amant à ses filles. M. de Balzac abuse étrangement de son talent facile et souple et de la faveur dont il jouit auprès du public. Qu'il y prenne garde; on finira par se fatiguer de ces œuvres inachevées, où le laisser-aller des principes n'est dépassé que par la négligence du style, et alors, quand le *fiasco* arrivera, que restera-t-il de tant d'esprit prodigué si étourdiment?

M. Frédéric Soulié, dans son *Comte de Toulouse*, a commis une faute à peu près semblable. Oubliant que le roman historique ne doit être qu'une image de la vie privée de telle ou telle époque, il en a fait une thèse dont le sujet est le développement d'une passion violente poussée jusqu'à son plus haut degré. La vengeance est le sentiment qui anime son héros et auquel il sacrifie toute son existence. Toutes les horreurs enfantées par l'imagination de nos broyeurs de rouge sont dépassées dans ce roman, qui, sans cela, offrirait certainement un intérêt assez remarquable. Combien nous regrettons qu'un homme de talent gâte ainsi son œuvre en allant puiser ses moyens dans l'arsenal des émotions fortes, en spéculant sur les effets d'une fantasmagorie frénétique dont la nature n'offre heureusement pas d'exemple, même dans ses exceptions, même dans ses monstruosités!

Albert de Saissac, en revenant de la Terre-Sainte où il était allé combattre les Infidèles, trouve son château détruit de fond en comble, son vieux père mutilé d'une horrible façon, sa sœur égorgée après avoir souffert mille outrages. Et les auteurs de ce forfait sont les nobles chevaliers croisés contre les hérétiques albigeois. Albert, transporté d'une indignation bien juste et bien naturelle, jure de se venger avec éclat. Jusqu'ici la marche du roman est pleine de vérité, d'intérêt et de talent; mais une fois que l'auteur abandonne sa tâche de romancier, et que, se proposant un but tout psychologique, il entreprend de peindre et de développer les conséquences d'une passion violente qui s'empare de l'âme tout entière de son héros et la maîtrise au point de n'y plus laisser de place pour aucun autre sentiment, il nous

paraît tomber dans l'exagération, sortir entièrement de la nature, et rentrer dans le triste domaine de la littérature frénétique.

LA FOI D'OUTRE-MER ET LE CATHOLICISME RÉGÉNÉRÉ; discours évangélique avec des notes, par G. Goguel. Cognac, 1834. In-8. Prix : 1 fr. 50 c.

Ce discours est une chaleureuse défense des vrais principes du christianisme contre les doctrines obscures, injustes et même cruelles du méthodisme importé en France par les Anglais, et que l'auteur appelle pour cela la religion d'outre-mer. Sous le nom de catholicisme régénéré, M. Goguel désigne le protestantisme large et éclairé, religion d'avenir et de progrès qui adapte le christianisme à tous les temps, à toutes les civilisations, et qui sait y reconnaître tous les principes de liberté sur lesquels sont fondés le bonheur et la vertu. Attaquant hardiment et de front les adversaires qu'il veut combattre, M. Goguel sape dans sa base l'échafaudage d'orgueil, de fausse humilité, de fatalité et de barbarie sur lequel ils s'appuient. Il nous prouve l'injustice de la doctrine du *péché originel* et de *la condamnation héréditaire*; n'est-ce pas blasphémer Dieu que de lui imputer ce qui serait repoussé avec horreur dans nos lois humaines, la condamnation du fils pour les fautes de son père? Il fait ressortir le fatalisme de la *prédestination* et la contradiction absurde de cette doctrine avec celle de la *grâce* qu'il faut implorer. Il montre l'égoïsme monstrueux de l'*élection* et les conséquences immorales de ce système qui veut que l'*élu* puisse pécher impunément. Enfin, la Trinité est vivement combattue par M. Goguel, qui conclut en exprimant le vœu suivant auquel nous nous associons bien volontiers, persuadé comme lui que la franchise est la meilleure des armes en toute espèce de combat.

« Tout pasteur doit avoir ainsi le courage de son opinion, » doit écrire ou parler comme il pense, au risque d'entendre » crier au sabellianisme et à l'arianisme, ou d'être appelé so- » cinien par les uns, latitudinaire par les autres, peut-être » aussi partisan de l'école *génevienne* (épithète employée par » les Archives du christianisme pour désigner Genève). Animé » du vif désir d'être utile à son prochain, à ses frères en » Christ, il leur donne à connaître sa manière de comprendre » l'Ecriture sainte, les dogmes et la morale qu'elle renferme.

« Soyez toujours prêts, dit saint Pierre, à répondre avec » douceur et respect à tous ceux qui vous demandent raison » de votre espérance. »

LES SIÈCLES, ou Histoire générale pittoresque des temps primitifs, de l'antiquité, du moyen-âge et des temps modernes, rédigée par une société de gens de lettres sous la direction de M. A. C. Albitte. Paris, rue Saint-Lazare, n. 24. Il paraît chaque semaine une livraison composée de 8 pages in-8 et une gravure. Prix : 15 cent.

Pour répondre aux besoins de l'époque actuelle, à cette universalité de connaissances si généralement répandue, l'histoire universelle ne doit plus être une sèche nomenclature de souverains et de peuples, une chronologie aride sans vues philosophiques ni leçons pour l'avenir. Il faut aujourd'hui embrasser l'ensemble des grandes époques et montrer la marche de l'esprit humain dans toutes ses phases ainsi que sous ses faces multiples. Les mœurs, les coutumes des peuples, leurs cérémonies religieuses, leurs préjugés et leurs superstitions nous offrent bien plus d'intérêt que les disputes et les guerres de leurs rois. Les progrès des sciences, de l'industrie, du commerce, ne peuvent plus être séparés des faits purement historiques, et l'on peut dire que l'histoire comprend tout, sans exception. C'est sur ce plan que sera ordonné l'ouvrage de M. Albitte; et c'est pour cela sans doute qu'il a ajouté à son titre le mot *pittoresque*, terme dont nous désapprouvons fortement l'emploi dans ce sens; mais c'est une expression consacrée par la mode, et on se croit obligé de s'y conformer. Les *Siècles* présenteront *le tableau des révolutions de la terre et de l'humanité, considérées sous tous les aspects : physique, moral, intellectuel.*

Les quatre premières livraisons que nous avons sous les yeux renferment un précis rapide des périodes astronomiques et géologiques. Les hypothèses le plus généralement adoptées au sujet de la création et des bouleversemens de notre globe, y sont exposées avec clarté et dans un style qui ne manque pas d'élévation. Nous regrettons seulement que l'auteur n'entre pas dans de plus grands détails sur les intéressantes découvertes géologiques qui ont repeuplé la période antédiluvienne. Passant aux temps de l'humanité, M. Albitte, après quelques considérations sur la destination de l'homme et sur les différentes races humaines, aborde l'histoire des temps obscurs, de ces premières migrations qui répandirent

les hommes sur toute la surface de la terre. Il nous montre les Caucasiens, les Mongols et les Ethiopiens formant les trois souches primitives de toutes les populations disséminées sur notre globe terrestre, et commence à raconter l'histoire des premiers empereurs de la Chine. Nous suivrons avec plaisir cette intéressante publication, et lorsqu'un certain nombre de livraisons aura paru, nous rendrons compte de l'impression produite sur nous par son ensemble. Nous serons plus à même alors de juger l'esprit et le but de l'auteur, ainsi que la manière dont il remplira les conditions nombreuses et les excellentes promesses de son titre. Ce livre, s'il est, comme nous l'espérons, bien exécuté sous tous les rapports, sera un monument aussi précieux qu'utile.

ABRÉGÉ DE GÉOGRAPHIE, rédigé sur un nouveau plan, d'après les derniers traités de paix et les découvertes les plus récentes; par Adrien Balbi. Deuxième tirage. Paris, 1834. J. Renouard. In-8. Prix : 15 fr.

LE GLOBE, atlas classique universel de géographie ancienne et moderne, pour servir à l'étude de la géographie et de l'histoire, dressé par M. A. H. Dufour, et revu par M. Jomard. Paris, 1834-35. J. Renouard. 1 vol. in-4°, composé de 42 cartes coloriées, publiées en 10 livraisons, à 1 fr. 50 cent. la livraison. Prix de l'Atlas complet : 15 fr.

L'ouvrage de M. Balbi est venu remplacer fort avantageusement tous les abrégés de géographie qui jusqu'ici fourmillaient d'erreurs grossières. Se copiant servilement les uns les autres, ils se succédaient depuis long-temps sans que jamais l'un d'eux relevât une seule des fautes commises par ses devanciers. Ce jugement paraîtra sévère peut-être, et cependant il est bien juste; nous n'en voulons pour preuve que le succès inconcevable du mauvais dictionnaire connu sous le nom de *Vosgien*. L'abrégé de M. Balbi, à l'exactitude la plus parfaite, joint une foule de détails statistiques et scientifiques du plus haut intérêt. L'auteur, déjà connu par des travaux fort remarquables en ce genre, n'a rien négligé pour parvenir à combler une lacune que déplorent tous ceux qui s'occupent d'enseignement et qui avaient jusqu'alors cherché vainement quelque guide sûr et précis dans l'étude de la géographie. Aussi l'ouvrage de M. Balbi a-t-il dès sa publication obtenu un succès bien mérité, et pris sans peine

le premier rang parmi tous ses rivaux qu'il laissait bien loin derrière lui. Il était impossible de faire un ouvrage à la fois plus complet et moins volumineux. C'est un compendium de tout ce qu'il importe de savoir sur chaque contrée, et l'exécution typographique, chef-d'œuvre de goût et de patience, a permis de réunir en un seul volume d'environ 1500 pages une énorme quantité de matière. Des tableaux statistiques sont employés partout où ils peuvent être de quelque utilité, et à la fin du volume se trouve un nouveau Traité des monnaies et des poids et mesures des principaux pays du globe, par M. Guérin de Thionville. Le second tirage de cet Abrégé de géographie, que nous annonçons aujourd'hui, est augmenté d'une table alphabétique générale.

Le Globe, atlas classique, est destiné surtout aux premières études. Les cartes, d'un format petit in-4°, sont très-portatives et cependant fort détaillées. Chacune d'elles est accompagnée d'un tableau statistique indiquant les noms des États et des capitales, les superficies, la population, la classification des habitans d'après leur religion, les souverains régnant, les revenus, les dettes, les armées de terre et de mer, enfin la classification des habitans d'après les langues. Ces notions sont tirées de l'Abrégé de géographie de Balbi. *Le Globe* est certainement l'un des atlas élémentaires les mieux exécutés et les plus complets, et cependant son prix sera fort modique, car chaque carte coloriée ne reviendra qu'à 36 centimes environ.

GEORGES, ou Un entre mille, par M. Théodore Muret. Paris, 1835. In-8. Prix : 7 fr. 50 c.

ALOISE, ou le Testament de Robert, par l'auteur de Charette et de Jules. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 7 fr. 50 c.

UN HOMME SANS COEUR, par Hippolyte Bonnelier. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

UNE PYTHONISSE CONTEMPORAINE, par madame Delestre. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

Georges est un roman que nous ne citerons pas comme un chef-d'œuvre de style et de composition, mais il est écrit dans un but utile et estimable. L'auteur s'est proposé de combattre cette désolante manie du suicide, ce malheureux dégoût de la vie qui, de nos jours, fait un si grand mal à

la société. Il a dépeint avec assez de bonheur ces dandys mélancoliques et byroniens surnommés *Jeunes Frances*, pour qui la vertu est un non-sens et la morale une niaiserie ; ces femmes corrompues qui prêchent l'émancipation ; et en regard de ce triste tableau il a su montrer le courage et la persévérance de la probité et de la vertu soutenant ici-bas l'homme au milieu des écueils et le conduisant sain et sauf au port. Il est dommage que M. Th. Muret s'abandonne trop souvent à un verbiage inutile, qui ne sert qu'à jeter dans son récit de la langueur et à entraver l'action.

Aloïse est le premier essai de M. Bergougnoux, auteur de *Jules* et de *Charette*, quoiqu'il paraisse après ces deux autres romans. Cet ouvrage, qui nous a paru d'une grande médiocrité, était imprimé depuis long-temps, et avait, à ce qu'il paraît, beaucoup de peine à trouver un éditeur.

M. *Hippolyte Bonnelier* continue avec persévérance la tâche qu'il a entreprise de démasquer les hypocrites, de confondre les méchans et de stigmatiser avec une énergique indignation les vices et les crimes de la société ! Dans l'ardeur de son zèle, il néglige trop souvent son style et perd beaucoup de temps à nous répéter que tous ses tableaux et ses incidens sont copiés d'après nature ; il oublie aussi parfois de donner aux détails ce coloris de vérité et de simplicité qui y ajoute tant de charmes. Cependant, sans nous arrêter à apprécier la convenance de mettre ainsi en scène des personnages réels, et ne connaissant pas un seul de ceux que M. Bonnelier a voulu peindre, nous devons dire que *Un Homme sans cœur* ne manque ni d'intérêt ni d'action.

Le roman de madame Delestre est, nous sommes fâchés de le dire, du dernier mauvais. Le canevas nous a paru détestable, la composition plate, le style ennuyeux. En un mot, madame Delestre fera très-bien, dans son propre intérêt et dans celui du public, de s'en tenir à ce premier essai.

A TOUR ON THE PRAIRIES, by Washinton Irving. Paris, 1835. In-12. Prix : 3 fr.

Ce petit volume renferme une suite d'esquisses et des descriptions charmantes tracées par M. W. Irwing durant un voyage dans ces solitudes sauvages que son compatriote Cooper nous a déjà fait connaître par ses romans. On y trouve les scènes les plus originales décrites d'une manière

fort pittoresque avec tout le talent de l'auteur du *Sketch-book*. Des détails exacts et présentés avec simplicité font mieux connaître les mœurs des sauvages que les poétiques récits auxquels elles ont souvent servi de texte. Ennemi de l'exagération, M. Washinton Irving cherche à rétablir la vérité, et sait se tenir en garde contre les attraits qu'offre à une imagination vive l'aspect étrange et nouveau de cette contrée.

« Les Indiens, dit-il, que j'ai eu l'occasion de rencontrer » dans la vie réelle, sont tout-à-fait différens de ceux décrits » dans la poésie. Ce ne sont point du tout ces héros stoïciens » qu'on nous représente taciturnes, inflexibles, sans un sou- » rire ni une larme. Ils sont taciturnes, il est vrai, quand » ils se trouvent dans la compagnie des blancs dont ils sus- » pectent le bon vouloir et dont ils ne comprennent pas la » langue ; mais l'homme blanc aussi est taciturne en de » telles circonstances. Lorsque les Indiens sont entre eux, il » est impossible de voir de plus grands bavards. La moitié » de leur temps se passe à parler de guerre ou de chasse et » à raconter des histoires fantastiques. Ils sont très-bouf- » fons et bons mimes ; ils s'amusent beaucoup aux dépens » des blancs avec lesquels ils se sont associés et qui les sup- » posent remplis d'un profond respect pour leur mérite et » leur dignité. Ils sont très-observateurs et remarquent » tout en silence avec un œil prompt et attentif, échangent » quelquefois un regard ou un signe, mais réservent leurs » commentaires pour l'instant où ils sont seuls entre eux. » C'est alors qu'ils donnent pleine carrière à leur critique, » leur satire, leur pantomime et leur gaîté. »

Voilà un portrait des Indiens bien différent de tous ceux qu'on en avait faits jusqu'à ce jour. Pour achever de les faire connaître à nos lecteurs, nous traduirons ici l'une de ces histoires fantastiques qu'ils aiment à se conter.

« Une nombreuse horde d'Osages avait été campée pen- » dant quelque temps sur les bords d'un grand fleuve ap- » pelé *le Niek-a-Nanse*. Parmi eux se trouvait un jeune chas- » seur, l'un des plus braves et des plus beaux de la tribu, » qui était sur le point de se marier avec une fille osage, à » qui sa beauté avait valu le nom de *Fleur des prairies*. Le » jeune chasseur la laissa pour quelque temps au milieu de » ses parens dans le camp, et se rendit à Saint-Louis, afin » de s'y défaire des produits de sa chasse et d'acheter des or- » nemens pour sa fiancée.

» Après une absence de quelques semaines, il revient sur » les bords du Niek-a-Nanse, mais le camp n'y était plus. La » place en était seulement indiquée par les traces des caba- » nes et les restes des feux éteints. A peu de distance de là, » une femme pleurait, assise au bord du fleuve. C'était sa » fiancée. Il courut l'embrasser; mais elle se détourna » tristement. Il trembla que quelque malheur ne fût arrivé » au camp.

« Où est notre peuple? s'écria-t-il.

» — Il est allé sur les bords du Wagrushka.

» — Et que fais-tu ici toute seule?

» — Je t'attendais.

» — Eh bien! hâtons-nous de rejoindre les nôtres sur les » bords du Wagrushka. »

» Il lui donna son paquet à porter et marcha en avant, » suivant la coutume indienne.

» Ils vinrent jusque là où ils aperçurent de loin la fumée » du camp sortir du milieu des bois qui bordaient le » fleuve.

» La fille s'assit au pied d'un arbre.

« Il ne convient pas que nous arrivions ensemble, dit- » elle, je t'attendrai ici. »

» Le jeune chasseur se rendit seul au camp, et fut reçu » par ses parens avec une contenance lugubre.

« Quel malheur est-il donc arrivé, dit-il, que vous êtes » tous si sombres? »

» Nul ne répondit.

» Il s'adressa à sa sœur bien-aimée, et la pria d'aller cher- » cher sa fiancée pour la ramener au camp.

« Hélas! s'écria-t-elle, comment irais-je la chercher? elle » est morte il y a déjà plusieurs jours. »

» Les parens de la jeune fille entourèrent alors le chasseur » en pleurant et se lamentant; mais il refusa de croire ces » tristes démonstrations.

« Il n'y a que quelques instans, s'écria-t-il, que je l'ai » quittée pleine de vie et de santé. Venez avec moi, je vais » vous conduire auprès d'elle. »

» Il les guida jusque vers l'arbre où elle s'était assise; » mais elle n'y était plus, et son paquet seul était posé sur » le gazon. La fatale vérité frappa alors son cœur : il tomba » mort sur la terre. »

Le *Tour* de M. Washinton Irwing dans *les Prairies* fera vivement désirer les autres écrits qu'il nous promet sur cette intéressante contrée.

PROMENADE DANS LA SUISSE OCCIDENTALE ET LE VALAIS, par A. L. A. Fée. Paris, *Just Rouvier et Le Bouvier.* 1835. In 8. Prix : 7 fr.

L'auteur de ce petit voyage parcourt toute la Suisse française et une partie des cantons de Berne et de Fribourg, glanant le long de sa route maints détails sur l'aspect du pays, maintes observations de mœurs. Malheureusement la Suisse a été déjà tant de fois décrite, surtout depuis quelques années, qu'il est difficile de trouver quelque chose de neuf et d'intéressant à en dire. Le seul moyen peut-être de piquer la curiosité du public serait d'abandonner l'ornière des touristes, de négliger la partie pittoresque et d'évoquer les glorieux souvenirs historiques qui s'attachent en quelque sorte à chacun des beaux sites de l'antique Helvétie. Des esquisses de mœurs vraies et bien tracées, et des détails exacts sur les divers gouvernemens de la confédération, compléteraient ce tableau qui pourrait être encore empreint d'une originalité pleine de vigueur et d'intérêt. Mais il faudrait pour cela étudier la Suisse, y séjourner, et ne pas recueillir ses informations en courant.

M. Fée, qui du reste n'a voulu, comme l'annonce le titre de ce volume, que rassembler quelques souvenirs et offrir quelques indications utiles aux personnes qui voudraient aller visiter la Suisse, aurait dû cependant éviter des remarques souvent trop futiles et trop niaises pour être inscrites dans un livre, et prendre garde de généraliser de petits usages particuliers qu'il a pu observer dans les maisons où il a été reçu.

QUINZE ANNÉES D'UN PROSCRIT, par le général Guillaume de Vaudoncourt. Paris, 1835. 4 vol. in-8. Prix : 30 fr.

Le général de Vaudoncourt fut un des proscrits de 1815. Il échappa par la fuite aux douceurs prévôtales de la restauration, et fut chercher un asile en pays étranger. Il séjourna long-temps soit en Belgique, soit en Angleterre, utilisant ses talens pour subvenir à ses besoins, et trouvant dans le travail un adoucissement à son exil. Dans le premier volume

de cet ouvrage, il jette un coup-d'œil sur les événemens antérieurs à 1815, raconte sa captivité en Russie, et nous donne des détails assez curieux sur la révolution de Milan en 1814. Nous trouvons ensuite le récit de toutes les diverses vicissitudes auxquelles M. de Vaudoncourt fut en butte dans son exil, et quoique cette partie de son livre soit un peu trop personnelle, on y rencontre cependant de l'intérêt. On lira surtout avec plaisir le précis des révolutions d'Espagne et de Piémont en 1820, dans lesquelles l'auteur a joué un rôle actif qui l'a mis à même d'en connaître tous les ressorts et d'apprécier la conduite des chefs ainsi que les causes qui s'opposèrent à leur réussite. Après ces événemens, M. de Vaudoncourt revint en France et chercha, soit à rentrer dans l'armée, soit à mettre en ordre ses affaires de famille. Mais le malheur qui semblait le poursuivre partout ne cessa pas encore de s'appesantir sur lui. Toutes ses démarches auprès du gouvernement furent vaines, et dans sa vie privée, il se vit trompé de la manière la plus cruelle. La révolution de juillet fut saluée par lui comme l'aurore d'un bel avenir, mais pour lui aussi le ciel ne tarda pas à se charger de nouveaux nuages, et le général de Vaudoncourt fut mis de côté avec beaucoup d'autres. Aigri par tant de désappointemens, M. de Vaudoncourt ne cache pas ses préventions et ses sympathies. Son livre ne peut pas porter le cachet de l'impartialité, et ce n'est pas non plus ce qu'il faut y chercher : il y aurait injustice à l'exiger de lui. Mais nous lui reprocherons sa haine des Anglais et de l'Angleterre, et l'accusation banale qu'il leur adresse de payer encore aujourd'hui à Paris des feuilles quotidiennes pour qu'elles fassent le panégyrique de leur gouvernement et travaillent à la ruine de la France. Comment peut-on renouveler ces imputations hasardées qui même, à l'époque de la terreur, ne furent jamais bien prouvées ? M. de Vaudoncourt exhale aussi sa bile contre les libraires d'une façon un peu trop forte ; il a tort, car c'est en général le propre des auteurs dont les livres ne se vendent pas. Mal accueillis du public, ils rejettent ordinairement sur leur pauvre éditeur toute la faute d'un non-succès, qui lui coûte souvent plus qu'à eux.

MÉMOIRES ET CORRESPONDANCE INÉDITS DU GÉNÉRAL DUMOURIEZ, publiés sur les manuscrits autographes déposés chez l'éditeur; et précédés d'un fac-simile. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

La publication de ces Mémoires est destinée à réhabiliter le général Dumouriez et à prouver que, toujours fidèle à ses principes, il ne trahit jamais ni son pays ni la cause de la liberté. Sans nous arrêter à discuter cette question, qui n'offre pas un bien grand intérêt historique, nous nous bornerons à signaler ce que la correspondance de Dumouriez présente de curieux. La plus grande partie de ces deux volumes est extraite des lettres écrites par le général au duc d'Orléans pendant la Restauration ; et quoique les réponses du prince ne s'y trouvent pas, on peut du moins juger assez bien, d'après l'esprit qui y règne, de la manière dont il considérait la marche des événemens, et les chances probables d'un nouveau renversement des Bourbons de la branche aînée.

Voici les principaux sujets qui sont traités dans cet ouvrage :

Coup-d'œil politique sur l'Europe en décembre 1819.

Réflexions sur la révolution espagnole en 1820.

Mémoire militaire sur le royaume des Deux-Siciles, adressé à la nation napolitaine au moment de l'invasion autrichienne après la révolution de 1821.

Mémoire militaire pour l'Espagne en juillet 1821.

Mémoire général sur le gouvernement de Buénos-Ayres.

Dans ces divers écrits, Dumouriez, tout en étant essentiellement monarchique et même admirateur des souverains de la sainte-alliance, montre en général une grande sagacité à prévoir les événemens à venir et à deviner d'avance les bouleversemens qui suivront l'opiniâtreté des rois à refuser aux peuples toute concession.

SOUVENIRS DE LA FIN DU XVIIIe SIÈCLE ET DU COMMENCEMENT DU XIXe, ou Mémoires de R. D. G. Paris, 1835. tome 1er. In-8. Prix : 7 fr. 50 c.

Les documens ne manqueront pas à la postérité pour étudier l'histoire de notre époque, connaître ses mœurs, retracer son image complète jusque dans ses plus petits détails. Le

nombre déjà si considérable des Mémoires contemporains s'augmente encore tous les jours. Il n'est pas un homme un peu marquant en quelque genre que ce soit qui n'ait la prétention d'intéresser le public avec l'histoire de sa vie et des vicissitudes auxquelles il s'est trouvé exposé. Et, chose étrange, le public ne se lasse pas de ces révélations intimes, de ces récits d'événemens déjà tant de fois racontés. La vie des hommes qui ont vu ces cinquante dernières années de révolutions et de changemens merveilleux, offre un attrait irrésistible. Il est donc assez probable que M. le baron Desgenettes, auteur de l'ouvrage que nous annonçons aujourd'hui, trouvera des lecteurs, quoique son premier volume nous ait paru être d'un intérêt assez médiocre. Mais les suivans seront sans doute supérieurs; M. Desgenettes a eu une carrière assez belle et assez remplie pour fournir matière à des Mémoires curieux, et les personnes qui ont suivi quelquefois ses cours savent combien sa mémoire est riche en souvenirs et en anecdotes.

HISTOIRE D'ANGLETERRE A L'USAGE DE LA JEUNESSE, et sur un nouveau plan, par Henri Duval. Paris, 1835. Johanneau. In-18. Prix : 1 fr. 25 c.

Ce petit volume renferme la suite des rois d'Angleterre, avec un court précis sur l'histoire de chaque règne, et la chronologie des événemens remarquables, ainsi que le nom des reines d'Angleterre et des rois de France contemporains. C'est un résumé assez utile pour secourir la mémoire des enfans et servir de guide dans l'enseignement, mais il nous a paru écrit un peu sèchement et avec une trop grande concision.

GRAMMAIRE PROGRESSIVE à l'usage des écoles élémentaires et des pensionnats, par mademoiselle Sophie Serreau. Paris, 1835. Johanneau. In-8. Prix : 75 c.

La grammaire de mademoiselle Serreau est destinée à combler une lacune depuis long-temps sentie dans l'instruction primaire. Les meilleurs traités élémentaires, tels que ceux de MM. Chaptal, Boniface, etc., offrent souvent des difficultés au maître qui est obligé de s'adresser à de très-jeunes intelligences encore peu développées; mademoiselle Serreau a cherché à mettre à leur portée des explications aussi claires que possible des principes de la langue française. Elle a réussi jusqu'à un certain point, et, sous plusieurs rapports,

son livre est vraiment remarquable ; mais on pourrait encore lui reprocher aussi des définitions obscures et abstraites qu'il est du reste presque impossible d'éviter. La première phrase de son introduction : « La grammaire est la science qui traite de l'expression de la pensée, » contient déjà trois mots : *science*, *expression*, *pensée*, que l'enfant aura bien de la peine à comprendre, quelque habile que soit son maître à les lui expliquer. Quelques efforts qu'on ait faits pour mettre la grammaire à la portée des enfans, il faut convenir que dans cette science, comme dans beaucoup d'autres, l'expérience et l'usage sont leurs meilleurs maîtres. On doit réserver l'étude des principes pour plus tard, et se souvenir que nous apprenons à marcher long-temps avant de connaître les lois de l'équilibre.

CHATTERTON, drame par le comte Alfred DE VIGNY. Paris, 1835. In-8. Prix : 6 fr. 50 c.

Nous avons éprouvé un sentiment pénible en parcourant ce drame dont la représentation a obtenu un succès assez général sur la scène du Théâtre-Français.

DESPAIR AND DIE (désespère et meurs), voilà l'épigraphe de ce volume et la pensée qui en domine toutes les pages depuis la préface jusqu'aux notes. Un poète est, selon M. de Vigny, un être essentiellement malheureux auquel, de nos jours, la société ne laisse d'autre alternative que de se tuer ou de mourir de faim ; et il n'hésite pas à déclarer que le suicide est mille fois préférable à une lutte pénible contre la misère. Or, comme il est bien peu d'hommes qui, dans leur jeunesse, n'aient pas leur temps de poétiques illusions, il en résulte que les trois quarts du genre humain n'ont rien de mieux à faire qu'à s'aller jeter à l'eau. Il est vrai que cette théorie ne s'appuie guère sur des faits; que lord Byron, par exemple, après avoir dissipé sa fortune et celle de sa femme, reçut de M. Murrey, pour ses divers ouvrages, environ six cent mille francs ; que M. de Lamartine voyage comme un prince ; que M. Victor Hugo fait payer ses manuscrits à peu près tout ce qu'il veut ; que MM. Casimir Delavigne et Barthélemy jouissent d'une aisance fort agréable; que M. de Vigny lui-même, en fût-il réduit à vivre de sa plume, ne serait pas bien malheureux pour cela.

Comment donc se fait-il que le public ait écouté jusqu'au bout et applaudi cette longue prédication fausse, irréligieuse

et contraire aux leçons d'une sage philosophie ? Serait-ce amour du sophisme, engoûment pour tout ce qui est bizarre, étrange et sort de la ligne ordinaire de la vie ? ou bien les caractères sont-ils si bien tracés, les situations si vraies, le style si beau, qu'on ait pu perdre de vue le but et se laisser séduire, aveugler par les moyens ? Hélas ! nous craignons fort pour le bon goût du public que la première cause soit la vraie, car en vain cherchons-nous dans ce drame une image véritable du monde et de son langage. Les personnages de M. de Vigny sont tous des exceptions heureusement assez rares, et encore l'imagination du poète les a-t-il chargés de teintes exagérées. Chatterton, le caractère historique du drame, n'est nullement copié d'après nature ; M. de Vigny a voulu personnifier le poète en général, et il en a fait un être fantastique, sans pareil ici-bas. Le Quaker est un moulin à sentences ; John Bell, un homme dénué de tout sentiment humain, un monstre moral, dans lequel l'auteur a prétendu personnifier l'industriel, le commerçant, le manufacturier, en un mot toute la partie non poétique de la société ; ce qui est singulièrement flatteur pour elle. Au reste, à chacun sa part : l'aristocratie anglaise a la sienne dans ce lord Talbot, qui, à une sentence du Quaker, répond : « Qu'est-ce que c'est que ça ? Quel est cet animal sauvage ? » La magistrature n'est pas épargnée non plus : M. Beckord, le lord-maire, parle comme pourrait le faire un épicier de village ou un marchand de bœufs enrichi. Enfin tout ce monde étrange parle un langage plus étrange encore, un style qui ne s'est jamais parlé nulle part et qui offre un singulier mélange de naïveté niaise, de rudesse grossière et d'idées mystiques, d'images recherchées, de poésie désespérante. Sans doute, au milieu de tous ces défauts, il y a un talent, une force de pensées incontestable : mais le talent si mal employé doit être rejeté et honni par la critique consciencieuse.

THE CHERRY ORCHARD, by miss Edgeworth. In-18. Prix : 50 c.

THE HISTORY OF POOR BOB, the chimney sweeper ; by miss Edgeworth. In-18. Prix : 50 c.

THE LITTLE DOG TRUSTY, by miss Edgeworth. In-18. Prix : 50 c.

THE ORANGE MAN, by miss Edgeworth. Paris, 1835 ; chez Truchy, boulevard des Italiens, n° 18. In-18. Prix : 50 c.

Depuis quelques années l'emploi de nouvelles méthodes

a beaucoup simplifié l'étude des langues, et l'on a reconnu la nécessité de la mettre autant que possible à la portée des jeunes enfans; car c'est dans le premier âge surtout que l'esprit est facile à prendre toutes les formes qu'on lui imprime, et il n'éprouve alors en quelque sorte pas plus de peine à adopter deux langages qu'un seul. Maintenant, en France l'anglais s'apprend ainsi en même temps que la langue, maternelle, et les petites publications de M. Truchy sont destinées à servir de premiers livrets de lecture. Rien en effet ne saurait être mieux adapté à cet objet que les contes de madame Edgeworth, qui déjà depuis long-temps, en France comme en Angleterre, est placée au premier rang parmi les écrivains pour la jeunesse. Il est impossible de présenter d'une manière plus simple et plus attachante les principes de la morale, les leçons et les exemples de la vertu. *Le Verger aux cerises, l'Histoire du pauvre Bob le ramoneur, le Petit Chien fidèle, ou le Menteur et le Véridique, l'Homme aux oranges,* seront toujours lus et relus avec avidité par les enfans. Ces petites éditions sont imprimées avec beaucoup de soin sur papier de couleur, et leur prix est fort modique.

FRANK A TALE, by Maria Edgeworth; illustrated with explanatory notes. 12e édition. Paris, 1835. Truchy. In-18. Prix : 2 fr. 50 c.

THE STOLEN BOY, or little Manuel's adventures among the Indians, and his extraordinary escape; a story founded on facts; by miss Hopland. Paris, 1835. Truchy. In-18. Prix : 2 fr. 25 c.

Ces deux volumes sont pour un âge plus avancé que les précédens. *Frank* est l'histoire, jour par jour, de la vie d'un petit garçon, de ses progrès, de ses défauts et des efforts qu'il fait pour s'en corriger. Les nombreuses traductions françaises qui existent de ce petit livre nous dispensent d'en dire davantage; son mérite incontestable est bien connu. Cette édition est enrichie de notes propres à en faciliter la traduction.

Les Aventures du Petit Manuel, par madame Hofland, à qui nous devons déjà *le Fils d'un homme de génie, Hélène,* et plusieurs autres jolis contes, renferment l'histoire fort intéressante d'un petit garçon enlevé par les Indiens de l'Amérique du Sud et élevé au milieu d'eux pendant plusieurs années, jusqu'à ce qu'enfin il trouva moyen de s'échapper.

On y lit des détails curieux sur les mœurs et les usages des sauvages, et le récit de la fuite de Manuel est rempli d'un intérêt d'autant plus vif que le fond de cette histoire est vrai. Elle a été communiquée à l'auteur par M. Parker, gentilhomme anglais qui résidait à Nachitoches, ville de la Louisiane, à l'époque du retour de l'enfant. Cet événement y causa une grande sensation parmi toutes les classes de la société.

L'ITALIE, LA SICILE, MALTE, LA GRÈCE, L'ARCHIPEL, LES ILES IONIENNES ET LA TURQUIE, souvenirs de voyages historiques et anecdotiques; par M. J. Giraudeau. Paris, 1835. 2e édition. In 8, fig. Prix : 8 fr.

Voilà bien des choses dans un volume, et si nous ajoutons que l'auteur y parle aussi de la duchesse de Berry, du comte Luchesi Palli, du mal de mer et du vin de Champagne, la curiosité va sans doute aiguillonner les lecteurs qui voudront sans délai faire connaissance avec le livre de M. Giraudeau de Saint-Gervais, ce docteur dont le nom est déjà fort connu par les annonces des journaux et par un certain libelle publié dernièrement contre lui sous le titre de *Mémoires d'une Sage-Femme*. Mais nous leur conseillons de modérer leur impatience, de crainte de s'exposer à un désappointement peu agréable.

M. Giraudeau a sans doute voyagé en compagnie de beaucoup de grands personnages, et le bateau à vapeur qui le portait a bien en effet visité tous les pays qui sont nommés sur le titre; il a vu la duchesse de Berry et ses compagnons; il a bu du champagne avec les Turcs; mais tout cela ne suffit pas encore pour que son livre soit intéressant. Il faut savoir quelles observations neuves et piquantes, quelles notions nouvelles, en un mot quels fruits M. Giraudeau a rapportés de ce voyage. Or, nous le disons en conscience, après avoir cherché d'un bout à l'autre du volume, nous n'y avons trouvé que des lieux communs sans intérêt et d'assez mauvaises lithographies. Le titre de l'ouvrage porte cependant 2e *édition*; mais nous n'avons pas vu la première, et nous pensons que c'est sans doute une faute d'impression.

PARIS, IMPRIMERIE DE DECOURCHANT,
Rue d'Erfurth, n° 1, près de l'Abbaye.

Cette feuille offre ainsi un intérêt général et très-remarquable, et nous ne doutons pas qu'avec du zèle et de la persévérance elle n'obtienne un plein succès. Cependant nous croyons qu'il serait bon de donner un peu plus d'étendue aux divers articles ou notices qu'elle renferme ; il serait nécessaire pour cela d'augmenter sa périodicité et de faire paraître *l'Echo* au moins deux fois par semaine. Tous les amis de la science y gagneraient.

Le directeur, M. Boubée, publie aussi en ce moment un *Cours d'études géologiques* qui paraît par livraisons de 4 feuilles. Lorsque l'ouvrage sera complet, nous en rendrons compte.

DE L'ALLEMAGNE, par Henri Heine. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

Ce livre est une critique fort spirituelle, souvent amère et quelquefois même injuste des philosophes allemands et de leurs systèmes. M. Heine dit qu'il a pris la plume pour faire connaître aux Français cette Allemagne que madame de Staël, la grand'mère des doctrinaires, comme il l'appelle, avait estropiée et analysée en courant. Mais si M. Heine connaît mieux son sujet, il faut convenir aussi qu'il s'abandonne trop volontiers à sa verve satirique, et qu'il parle des objets les plus graves avec une affectation de légèreté française qui contraste singulièrement avec son esprit et son sentiment allemands. La naïve bonhomie germanique et le caustique sarcasme voltairien sont mêlés d'une manière fort étrange dans cet écrivain. Cependant on ne peut nier que l'Allemagne et ses mystiques profondeurs n'offrent un champ fertile à la plaisanterie. Dédaignant le présent, oubliant tout ce qui les entoure, les écrivains de cette contrée ne sont que trop enclins à s'élever au-dessus des nuages, à se perdre dans l'espace, à se livrer des combats acharnés sur les questions les plus abstraites de la métaphysique, sur la divine essence de l'homme, sur sa noble origine, sur son libre arbitre, etc., etc., tandis que dans la vie réelle ils se laissent museler, enchaîner, opprimer comme de vils esclaves. Un tel spectacle est à la fois triste et ridicule, et il ne l'est pas moins de voir ces grands génies de la pensée se jouer de la philosophie comme d'un hochet d'enfant, se servir de cette arme à deux tranchans pour abattre ou édifier selon leur caprices, dissi-

per leurs talens et leur vie dans des spéculations dont les résultats ne peuvent être que nuisibles ou tout au moins complètement inutiles au bonheur de l'humanité sur cette terre. M. Heine a parfaitement compris ce défaut capital chez ses compatriotes, et il en a tracé un tableau fort piquant. Après nous avoir montré Kant employant tous ses moyens à démolir ce qui l'entoure, à frapper de mort le déisme, il ajoute :

« Vous croyez peut-être que nous n'avons plus qu'à rentrer chez nous! Il nous reste, parbleu! à voir encore une pièce; après la tragédie vient la farce. Emmanuel Kant a pris la voix effrayante d'un philosophe inexorable, enlevé le ciel d'assaut et passé toute la garnison au fil de l'épée. Vous voyez étendus sans vie les gardes du corps ontologiques, cosmologiques et physico-théologiques de Dieu; lui même, privé de démonstration, nage dans son sang; il n'est plus désormais de miséricorde divine, de bonté paternelle, de récompense future pour les privations actuelles : l'immortalité de l'âme est à l'agonie.... On n'entend que râle et gémissemens.... Et le vieux Lampe (domestique de Kant), spectateur affligé de cette catastrophe, laisse tomber son parapluie; une sueur d'angoisse et de grosses larmes coulent de son visage. Alors Emmanuel Kant s'attendrit, et montre qu'il est, non-seulement un grand philosophe, mais encore un brave homme; il réfléchit et dit d'un air moitié débonnaire, moitié malin :

« Il faut que le vieux Lampe ait un Dieu, sans quoi point de bonheur pour le pauvre homme.... Or, l'homme doit être heureux en ce monde;.... c'est ce que dit *la raison pratique*.... Je le veux bien, moi.... que la raison pratique garantisse donc l'existence de Dieu. » En conséquence de ce raisonnement, Kant distingue entre la *raison théorique* et la *raison pratique*, et à l'aide de celle-ci, comme avec une baguette magique, il ressuscite le Dieu que la raison théorique avait tué.

» Peut-être bien Kant a-t-il entrepris cette résurrection, non-seulement par amitié pour le vieux Lampe, mais par crainte de la police. Aurait-il agi par conviction? A-t-il, en ruinant toutes les preuves de l'existence de Dieu, voulu nous montrer combien il est triste pour nous de ne rien savoir sur Dieu? Il fit à peu près en cela comme mon ami Westphalien, qui brisa toutes les lanternes de la rue Grohnd à Goëttingue, et, dans l'obscurité, nous fit un long discours sur

la nécessité pratique des lanternes qu'il avait lapidées d'une manière théorique, pour nous montrer que sans leur lumière bienfaisante nous n'y pouvions rien voir. »

Cette manière d'exposer et de critiquer un système philosophique nous a paru neuve et amusante. M. Heine met en effet ainsi l'Allemagne tout-à-fait à la portée de la France ; mais il pousse quelquefois la plaisanterie trop loin, il franchit les bornes de la critique et aborde trop facilement les personnalités, qu'on devrait proscrire de la république des lettres. Il accable les deux Schlegel, par exemple, et plusieurs autres écrivains allemands, de traits malins adressés à leur vie privée bien plus qu'à leurs œuvres. Il poursuit aussi de ses railleries le professeur Cousin, qui, dit-il, « n'a pas pu » étudier la *critique de la raison pure* de Kant pendant les » loisirs de sa captivité en Allemagne, pour trois raisons : la » première est que ce livre est écrit en allemand; la seconde, » qu'il faut savoir l'allemand pour le lire ; et la troisième, que » M. Cousin ne sait pas l'allemand. » Nous ne savons si ce reproche est bien fondé ; mais il a déjà été plusieurs fois adressé à l'illustre professeur et pair, et il ne serait pas le premier écrivain français qui eût traduit un livre allemand sans connaître cette langue. Ainsi que le dit Heine, il suffit aux Français d'apercevoir peu de chose d'une doctrine, d'une recherche savante, d'une vue scientifique, pour qu'aussitôt ils le combinent, le travaillent dans leur esprit et soient capables de disserter habilement, en apparence du moins, sur l'ensemble du sujet. « Les têtes des Français sont, comme » leurs cafés, entièrement tapissées de glaces à l'intérieur, » de sorte que chaque idée qui s'y présente peut s'y réfléchir » à l'infini. »

Heine donne, en passant, aux écrivains français, des conseils qui nous ont paru excellens, sur la sotte manie, qui leur va si mal, de puiser continuellement dans l'arsenal du terrible, de vouloir conjurer sans cesse des sorcières et des spectres.

« Spectre français ! quelle contradiction !.... Com- » ment un Français pourrait-il devenir spectre, et comment » un spectre pourrait-il exister à Paris? à Paris, dans le cen- » tre de la société européenne ! Entre minuit et une heure, » qui est, de toute éternité, le temps assigné aux spectres, » la vie la plus animée se répand encore dans les rues de Pa- » ris ; c'est dans ce moment que retentit à l'Opéra le » bruyant final ; des bandes joyeuses s'écoulent des Variétés

» et du Gymnase, et tout rit et saute sur les boulevarts, et » tout le monde court aux soirées.

» Qu'un pauvre spectre errant se trouverait malheureux » dans cette foule animée! et comment un Français, même » s'il était mort, pourrait-il conserver la gravité nécessaire » pour le métier de revenant, quand la gaîté populaire le » cernerait de toutes parts?.....

» Pauvres écrivains français qui conjurez des fantômes, » vous me faites l'effet d'enfans qui se mettent des masques » devant le visage pour se faire peur les uns aux autres. Ce » sont des masques graves et terribles, mais à travers les » trous des yeux on aperçoit de joyeux regards d'enfans.... » Renoncez aux spectres et aux choses terribles. Laissez-» nous, à nous autres Allemands, toutes les horreurs du dé-» lire, les rêves de la fièvre et le royaume des esprits. L'Al-» lemagne est un pays convenable pour les vieilles sorcières, » les peaux d'ours morts, les golems de tout sexe... Ce n'est » que de l'autre côté du Rhin que de tels spectres peuvent » réussir; la France ne sera jamais un pays pour eux. Lors-» que je me mis en route pour venir en France, mes spectres » m'accompagnèrent jusqu'à la frontière. Là ils prirent tris-». tement congé de moi; car la vue du drapeau tricolore dis-» sipe les spectres de toute espèce. »

Mais le plaisir de citer nous entraîne, et nous arriverions à la fin de notre article sans avoir parlé de la tendance et des principes qui dominent dans l'œuvre de M. Heine. Il est vrai que bien des lecteurs liront ainsi ces deux volumes d'un bout à l'autre sans en rechercher le but, entraînés qu'ils seront par l'intérêt piquant qui les anime; et au milieu de ce déluge de sarcasmes, d'ironies, de bouffonneries plaisantes, il est bien difficile de discerner ce qui est sérieusement la pensée de l'auteur. Cependant il paraît que le panthéisme qui envahit aujourd'hui l'Allemagne comme dans le siècle dernier le matérialisme envahit la France, conséquence naturelle de la marche des idées dans ces deux pays de caractère si opposé; il nous paraît, disons-nous, que le panthéisme est la doctrine favorite de l'auteur. Il voit des dieux partout, et se compte probablement aussi lui-même au nombre des habitans de ce nouvel et vaste Olympe. Mais sans nous arrêter à examiner le bon et le mauvais côté de cette doctrine, nous ajouterons que, quoique adversaire du christianisme, il juge très-bien sa position actuelle, les résultats de la réforme, l'état du catholicisme en France, et les

efforts du parti qui veut le restaurer en l'alliant aux idées de la réforme sociale. Enfin il nous a paru considérer sous son véritable point de vue le vertige artistique qui, s'emparant de presque tous nos écrivains, les a fait puiser leur verve dans les vieilles pompes catholiques et féodales du moyen-âge. Les conséquences de cette fièvre lui paraissent peu importantes en France, car il la regarde comme une simple fantaisie de mode qui passera bientôt.

« On laisse flotter ses cheveux en longues boucles de » moyen-âge ; mais il suffit d'une observation distraite du » coiffeur qui vous dit que cela va mal, pour qu'on se fasse » abattre du même coup de ciseau la chevelure moyen-âge, » et les idées qui s'y rattachent. »

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE ALLEMANDE depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, précédée d'un parallèle entre la France et l'Allemagne, par A. Peschier. — Cet ouvrage formera deux gros volumes in-8, dont le premier paraîtra en août prochain, et le second en novembre. Prix pour les souscripteurs : 14 fr.

— On souscrit à Paris et à Genève, chez Ab. Cherbuliez et Cie, jusqu'au 1er juin. Passé ce terme, le prix sera porté à 16 fr.

Nous nous faisons un plaisir d'annoncer d'avance l'ouvrage de M. Peschier, car c'est un livre qui manquait tout-à-fait jusqu'à présent, et qui se faisait ardemment désirer depuis, surtout, que les traductions multipliées des auteurs allemands avaient attiré l'attention du public sur l'Allemagne. M. Peschier, qu'un long séjour dans cette contrée a mis à même d'en étudier la littérature d'une manière approfondie, se propose de nous en offrir un tableau complet, et son prospectus nous promet un livre brillant et plein d'intérêt. Nous en extrayons le passage suivant qui offre le programme de la partie la plus riche de cette histoire, celle qui commence avec le XVIIIe siècle :

« Après avoir traversé les landes du XVIIe siècle, nous » découvrirons au XVIIIe de superbes domaines, de magni- » fiques points de vue, une riche et brillante végétation. C'est » Klopstock, chantre sublime du plus sublime dévoûment ; » c'est Wieland, érudit plein de grâce, jonchant de fleurs » un terrain aride et raboteux que ses confrères avaient

» jusqu'alors semé de ronces et d'épines, émule de Gresset » et deVoltaire, et disciple du chantre de Roland; LESSING, » dictateur littéraire, armé de pied en cap contre les invasions du mauvais goût et les déplorables doctrines d'une » coterie antinationale; HAMAN, écrivain profond et d'une » originalité singulière, composé bizarre de Sterne et de Rabelais; JACOBI, ce Fénelon un peu Suisse; GERSTENBERG, » qui a trempé son pinceau dans la palette du chantre d'Ugolin; HERDER, dont le nom rappelle le souvenir de la renommée la plus imposante et la plus pure; le spirituel et » parfois énigmatique LICHTENBERG; GOETHE, le prince des » poètes allemands; SCHILLER, offrant l'accord si rare d'un » beau caractère et d'un admirable talent; l'éloquent et mystique WERNER aux sombres inspirations; BURGER et ses conceptions originales; HOFFMANN et ses fantastiques créations; » TIECK, enfin, amoureux du moyen-âge, et le reproduisant » avec toute la coquetterie et le soin d'un peintre épris de » son modèle.

» Le XIXe siècle aura sa part aussi dans nos critiques » comme dans nos éloges: nous n'oublierons pas RAUPACH, » CHAMISSO, KLEIST, BRENTANO, ARNIM, LAMOTTE-FOUQUÉ, » PLATEN, UHLAND, HEINE, BOERNE, GRABBE, IMMERMANN, » SPINDLER, STEFFENS, WILLIBAD ALEXIS (HERING), HAUFF, » ZSCHOCKKE, gloires modernes dont quelques-unes ont déjà » quitté l'horizon et disparu derrière la montagne, mais dont » les autres jettent un vif éclat sur leur patrie, veuve de » plusieurs écrivains célèbres que la mort, impatiente de » lever sa dîme, a pressés, jeunes encore, dans la tombe où » reposent tant de génies contemporains.

» Dix années de travaux consciencieux et de recherches » laborieuses, un séjour assez long en Allemagne entrepris » dans le but unique d'étudier sur place les mœurs et les » productions littéraires des habitans, de fréquens entretiens » avec Goethe, Ancillon, Tieck, Chamisso, Raupach, Wilken, » Niebuhr et d'autres écrivains moins renommés, l'inspection des bibliothèques publiques, et l'examen attentif des » anciens manuscrits, enfin divers cours professés à Berlin » et à Francfort devant l'élite de la société, et dont la plupart des feuilles allemandes ont parlé dans les termes les » plus honorables et les plus bienveillans: tels sont les titres » que nous croyons posséder à l'estime et à la confiance des » personnes studieuses qui cherchent avant tout à s'instruire

» et pour qui des *résumés* et des articles de *revues* sont des » guides peu sûrs ou des auxiliaires insuffisans. »

Dès que l'ouvrage aura paru, nous nous empresserons d'en rendre compte.

MANUEL DU FRANC-MAÇON, par M. Bazot. Sixième édition. Paris, madame Seignot-Plancher de Lanoé, 1835. 2 vol. in-12. Prix : 7 fr. 50 c.

Cette nouvelle édition de l'ouvrage le plus complet et le plus moderne à l'usage des francs-maçons est augmentée *d'une explication des trois grades symboliques, du guide des officiers de loges, depuis le Président jusqu'au dernier officier; de Discours de haute morale et de philosophie, de cantiques et autres pièces maçonniques.* Parmi ces dernières pièces, sont plusieurs contes en vers, et des chansons ; car, dans l'état de notre civilisation moderne, la franc-maçonnerie se borne souvent à des réunions joyeuses, sans autre but que de fraterniser gaîment le verre en main autour d'une table bien garnie. Cependant, quoique déchue de l'ancienne importance que lui donnait son utilité comme société secrète organisée pour résister à l'oppression et à l'injustice, elle mérite encore d'être respectée et honorée pour les principes de tolérance, de philantropie et de charité qui furent et sont toujours sa constante règle de conduite.

ELÉMENS DE LÉGISLATION NATURELLE, destinés à l'usage des élèves de l'Ecole centrale du Panthéon, par le citoyen Perreau, membre du tribunat, etc., etc.; ouvrage adopté par les cours juridiques de Saint-Paul et d'Olinda au Brésil. Nouvelle édition, corrigée et augmentée d'une Notice historique. Paris, madame Seignot-Plancher de Lanoé. 1834. In-8. Prix : 6 fr.

Chenier a dit en parlant de ce livre : « C'est l'ouvrage d'un écrivain sage et d'un bon citoyen ; » et cet éloge exprime en effet d'une manière fort juste les mérites qu'il présente. Le citoyen Perreau n'était pas un de ces hardis novateurs qui veulent réformer la société en la rebâtissant sur de nouvelles bases ; il ne prétendait point à la gloire de fonder un système et ne perçait pas d'un coup-d'œil téméraire les profondeurs inaccessibles dans lesquelles est enfoui le mystère de l'hu-

manité. C'était plutôt un philosophe paisible qui, acceptant les principes établis et sans vouloir remonter aux causes premières, en déduisait d'une manière claire et logique les conséquences les plus favorables au bonheur de l'homme. Se gardant également des excès du spiritualisme et des écarts du matérialisme, il développait dans ses cours une morale douce et pure qui donnait à ses Elémens de législation un aspect moins aride que celui sous lequel on nous offre le plus souvent l'étude du droit. Dans un précis historique qui précède ses Elémens, l'auteur analyse rapidement tous les ouvrages qui avaient été publiés avant le sien sur ce sujet. Dans cet examen nous avons remarqué qu'il omettait les auteurs allemands; mais au reste cet oubli est peu surprenant de la part d'un écrivain français du siècle dernier. Il est assez bizarre du reste que ce livre, presque ignoré ou du moins délaissé en France, soit adopté par les cours juridiques du Brésil.

SCÈNES POPULAIRES, dessinées à la plume par Henri Monnier. Seconde partie. Paris, 1835. In-8. Prix : 7 fr. 50 c.

M. Monnier nous conduit dans la cour de la diligence; il nous fait assister au départ, aux adieux, aux débats des voyageurs pour leurs places, aux conversations qui s'établissent sur l'impériale, où se huche un commis voyageur entre le conducteur et un Anglais; dans le coupé, occupé par un noble partisan de la branche aînée, qui voyage en diligence pour éviter de se rendre suspect; dans l'intérieur, où nous retrouvons le considérable M. Prudhomme, en compagnie d'une jeune fille, d'un militaire à moustaches, d'une vieille femme avec son petit chien; enfin dans la rotonde, où nous faisons connaissance avec l'intéressant M. Mignolet, ex-quincaillier, caractère doux et timide d'un boutiquier paisible qui se fait attendre parce que sa femme lui fourre un tas de choses dans ses poches :

« Je me suis assez pressé; ce n'est pas à moi qu'il faut » vous en prendre, c'est ma femme qui me fourre un tas de » choses dans les poches... elle aurait plus tôt fait de me don» ner quatre malles de plus... comme je lui disais : Stépha» nie, donne-moi quatre malles de plus. »

Nous accompagnons tous ces personnages jusqu'à la destination de la diligence, et toutes les scènes de ce voyage sont peintes de main de maître avec un naturel parfait, qui

excite le rire sans avoir recours pour cela à aucune charge exagérée. De charmans croquis à la plume achèvent de nous faire connaître les acteurs de cette jolie petite comédie.

La seconde pièce du volume, c'est *la Garde-Malade*, cette autre espèce de croque-mort femelle qui fait métier du dévoûment et de la charité, et, spéculant sur les héritages, mesure sa bonté aux probabilités plus ou moins grandes du salaire qu'elle en pourra tirer. En attendant d'aller voir comment son malade a passé la nuit, madame Bergeret fait un moment de causette avec sa voisine, et, après avoir passé en revue tous les cancans de la maison, la conversation étant tombée sur le carlisme, elle dit :

« Moi, ce n'est pas encore tant Charles X que je méprisais que son frère Louis XVIII. Oh ! par exemple, celui-là... de tout mon cœur. Je n'ai jamais pu lui passer, et je ne lui passerai jamais le massacre des chevaux café-au-lait de l'empereur.

LA VOISINE. — Comment ? comment, les chevaux café-au-lait ?

MADAME BERGERET. — Les chevaux du sacre, enfin.

LA VOISINE (avec indignation). — Les chevaux du sacre ont été massacrés, c'est Louis XVIII qui les a massacrés ! On a donc massacré les chevaux du sacre ?

MADAME BERGERET. — Mais donnez-moi donc l'temps d'vous expliquer la chose, vous v'là comme une soupe au lait que vous allez réveiller monsieur. Quand j'vous dis que les chevaux du sacre ont été massacrés, c'est vrai, parce que leur massacre a évu lieu.

LA VOISINE. — On les a massacrés ?

MADAME BERGERET. — On les a massacrés ; mais je n'entends pas, quand j'vous dis ça, prétendre que c'est Louis XVIII en personne qu'a fait ça. Parbleu ! c't'homme, qui ne pouvait pas s'traîner, n'a pas été, avec un grand sabre, massacrer toutes ces pauvres bêtes ; et puis, toutes bonnes qu'elles étaient, elles ne s'auraient pas laissé faire, elles s'auraient r'vengé !

LA VOISINE. — Je les r'connais bien là, par exemple.

MADAME BERGERET. — Quand l'empereur a donc été trahi, ça n'a pas été facile de l'remplacer ; ils ne savaient tous plus comment faire, alors ils ont été s'adresser à Louis XVIII. Eh ben ! il a eu la petitesse, Louis XVIII, car c'est de sa part une bien grande petitesse, de répondre ces paroles :

Je ne remettrai jamais le pied dans la France, que quand j'verrai les têtes des chevaux café-au-lait du sacre.

LA VOISINE. — Des pauvres bêtes qu'on aimait tant!

MADAME BERGERET. — Et qui l'méritaient; car, certes, elles le méritaient. Je les vois encore comme je vous vois, moi, ces pauvres petites bêtes, avec leurs petites plumes blanches sur leurs petites têtes : comme elles n'étaient pas fières d'leur position, comme elles saluaient le peuple; tenez, je les vois encore, elles faisaient comme ça avec leurs petites têtes.

(Elle imite le mouvement des têtes des chevaux café-au-lait.)

LA VOISINE. — Tenez, j'en ai un poids de cent livres sur l'estomac, de ce que vous v'nez de m'dire là.

MADAME BERGERET. — J'vous crois bien, d'autant que j'ai évu ça assez long-temps aussi... Si bien donc, que quand on l'a débarqué, pour not' malheur, à Calais, Louis XVIII, qu'on a même coulé son gros pied sur un bronze, et que ça n'y est même plus, heureusement, mais ça y a été, il a demandé les têtes des chevaux café-au-lait; c'est la première chose qu'il a demandée : *Je veux voir les têtes des chevaux café-au-lait.* Tout de suite on les a apportées toutes, dans plusieurs paniers à la vérité, mais on les a apportées.

LA VOISINE. — Et dire qu'on n'a pas pu y rien faire!

MADAME BERGERET. — Comme c'est mesquin! Aussi quand j'voyais passer Louis XVIII, j'demeurais alors dans le faubourg du Roule, que j'y étais portière, et toujours il passait par là, jamais par la place de la Révolution, dès que j'apercevais l'bout du nez du premier cheval de son escorte, je sortais de ma loge tout doucement, tout doucement; et savez-vous c'que j'faisais?

LA VOISINE. — Pas encore.

MADAME BERGERET. — Je m'plantais sur le trottoir; et quand il était devant moi, je m'baissais comme pour... vous m'entendez bien... On n'pouvait rien m'dire; j'aurais répondu, fière comme Artaban : « Ça vient de m'prendre. » V'là c'que j'faisais; je n'en ai jamais fait d'autres tout l'temps qu'il a été sur l'trône, et ça toutes les fois que je m'rencontrais avec lui, le tout pour l'humilier. Bien des personnes comme ça m'ont dit : « Mais vous avez tort, madame Bergeret, vous finirez par vous compromettre. » J'leur z'y répon-

dais froidement : « Ce que j'fais là, je l'ferais sur l'échafand, » tant j'étais montée.

LA VOISINE.— Vous étiez comme.... exaltée.

MADAME BERGERET. — Pire que ça encore.... Quand je pense que tout ça n'aurait évu lieu si l'empereur s'avait voulu tenir tranquille.

LA VOISINE.—Oh ! bien sûr, que si il n'avait pas évu autant d'ambition ; car c'est bien sa trop grande ambition qui l'a perdu, et nous avec.

MADAME BERGERET. — Vous n'y êtes pas du tout, vous, mame Madou. Son ambition, il la fallait son ambition pour faire diminuer le sucre et les cafés, qui étaient hors de prix, et que les Anglais ne le voulaient pas. C'n'est pas pour son ambition que je lui adresserai jamais des reproches.

LA VOISINE. — Il est vrai qu'on n'pouvait pas approcher ni des cafés et du sucre, que c'était hors de prix, ailleurs qu'en Angleterre, à c'qu'on disait dans ce temps-là ils en donnaient à leurs cochons.

MADAME BERGERET.— C'est très-vrai, ça, on me l'a encore rapporté ; mais ce n'est pas tout, la v'là, la chose. L'empereur, comme vous, comme moi, comme tout l'monde, avait fait des bêtises, comme tout l'monde en a fait, comme j'en ai fait, comme vous avez pu en faire, madame Madou ; mais quand on a l'honneur d'avoir eune Joséphine, voyez-vous, eune Joséphine pour son épouse, on doit s't'nir tranquille ; voilà ce qu'on doit faire, et c'est ce qu'il n'a pas fait. Si c'était son tempérament qui voulait qui s'en aille d'avec elle, il avait assez de moyens pour ne pas manquer de trouver.... vous m'entendez. Si c'était un fils qu'il réclamait pour sa couronne, il en avait un ; car, si à cette époque-là il avait seulement voulu suivre mes conseils, je ne me suis pas cachée pour le dire, et ça en plein Champ-Elysées : « Tu veux un garçon, adope Eugène. » Il n'y avait rien d'beau comme Eugène en guide. Eh ben ! non, je n'ai pas seulement été écouté, et il a épousé, qui ? une Autrichienne, une belle chute, qui, depuis, a épousé un maréchal-des logis-chef dans son pays.

LA VOISINE.— La femme à l'empereur !

MADAME BERGERET. — La femme à l'empereur, l'Autrichienne, bien entendu, une intrigante ; moi, quand j'ai appris que c'était fini avec Joséphine, j'avais le cœur qui m'tournait, voyez-vous, qui m'tournait, comme à mon pre-

mier enfant ; je ne voulais pas rester dans la loge ; mon mari était en journée; si j'avais aussi bien évu, ce jour-là, sous la main quelqu'un pour me tirer mon cordon, j' n'en aurais fait ni une ni deux, j'aurais volé, toute femme que j'étais, j'aurais volé tout de suite à la Malmaison, j'aurais été pleurer avec Joséphine, mêler mes larmes avec les siennes.

LA VOISINE. Toute femme l'aurait fait à votre place, mame Bergeret.

MADAME BERGERET. Ça lui a bien réussi aussi, à c' pauvre empereur, que tout, depuis son divorce, lui a tourné ; et puis son Autrichienne, sauf le respect que je vous dois, pour ne pas s' donner la peine de saluer le peuple, elle avait dans sa voiture, qu'elle faisait partager à l'empereur, un siége en gomme élastique, elle donnait un petit coup dessus, et crac, le peuple était salué. J' vous dis, elle n'a jamais voulu se donner le moindre mal pour la France, tandis que l'autre, pauvre Joséphine! c'était comme à une procession de Paris à la Malmaison. Tout le monde voulait la voir après son divorce.

(La voisine et la garde versent des larmes.)

LA VOISINE. Tenez, mame Bergeret, c'est des bêtises que d'être comme ça pour des choses qu'on ne r'verra jamais.

MADAME BERGERET. Qu'on ne r'verra jamais? Je m'attends, mame Madou, à des grands changemens... Ecoutez une chose... Que ça ne sorte pas de nous deux...

LA VOISINE. Je le jure sur la tête de mon aîné.

MADAME BERGERET, *s'approchant de la voisine avec le plus grand mystère :*

L'empereur n'est pas mort.

LA VOISINE. Laissez donc!

MADAME BERGERET. Il doit nous arriver un de ces jours à la tête de trois cent mille Nègres.

LA VOISINE. Je le croirai quand je le verrai.

MADAME BERGERET. J'ose me flatter de vous mettre un jour à même de le voir, sans trop présumer de mes forces.

LA VOISINE. Enfin ça serait bien ce jour-là le plus beau de ma vie ; mais renvoyez-moi donc, que j'ai mon ménage à faire. Je resterais là toute la journée.

MADAME BERGERET. Je n' vous retiens pas, j' vas faire mon déjeûner.

LA VOISINE. Eh ben! n'a r'voir, mame Bergeret: vous m'avertirez pour le médecin.

MADAME BERGERET. Oui, tout de suite qu'il s'ra venu, j' suis chez vous.

LA VOISINE. Eh ben! c'est convenu.

(Elle sort.)

REVUE POÉTIQUE DU XIXe SIÈCLE, ou Choix de poésies contemporaines inédites ou traduites des langues européennes et orientales. Paris, 1835, veuve Dondey-Dupré. 12 livraisons par année. Prix de l'abonnement pour Paris : 12 fr.

La fondation d'un semblable journal est à la fois une bonne fortune pour les poètes et pour le public. Les premiers y trouveront un moyen de se faire connaître, et le second, l'avantage de n'être pas obligé d'acheter et de parcourir maints gros recueils de poésies médiocres, pour en lire quelques-unes de bonnes. Le bon goût qui préside à la rédaction de la *Revue poétique* promet en même temps d'en faire une sorte de creuset, dans lequel viendra s'épurer notre littérature moderne. On y verra les différentes écoles en présence, et les traductions de poésies étrangères pourront offrir un sujet intéressant d'étude comparative.

Les trois premiers numéros qui ont paru se recommandent par des noms déjà connus d'une manière fort avantageuse et par un grand nombre de pièces remarquables. Nous citerons d'abord les *fragmens de la tragédie inédite de Jane Gray, par M. Emile de Bonnechose*. Ils ne peuvent que donner le plus vif désir de voir bientôt paraître cette œuvre dramatique dans son entier. M. de Bonnechose n'est pas un de ces poètes qui s'en vont criant partout dans les rues et sur les places : « Regardez-moi, je suis un poète, un génie; je suis l'homme du siècle. » C'est un homme modeste, laborieux, pour qui la poésie est un noble délassement de l'esprit, et non un moyen de fortune. Ses vers sont empreints d'une douce sensibilité, d'une morale pure, d'une âme élevée; ils reposent agréablement la pensée, et ne manquent cependant ni de force ni d'énergie lorsque la situation l'exige.

Le même auteur a fourni aussi un petit morceau de poésie légère intitulé *Angeline*, qui prouve toute la souplesse et la grâce de son talent.

Mesdames Desbordes-Valmore, Anaïs Ségalas, Elise-Char-

plusieurs morceaux d'une poésie dont l'harmonie naïve et sauvage n'est pas sans charmes.

MALADIES DU SIÈCLE, par Edouard Alletz. Paris, 1835. In-8. Prix : 7 fr. 50 c.

TROIS NOUVELLES PIÉMONTAISES, par Silvio Pellico, le comte de *** et M. de ***; publiées au profit d'un établissement de charité. Paris, 1835. In-8. Prix : 6 fr.

L'*isolement*, le *désenchantement*, la *séduction*, la *calomnie*, voilà les maladies du siècle que l'auteur des Esquisses de la souffrance morale nous peint dans quatre contes écrits avec beaucoup de charme et d'intérêt. Ce sont en effet bien là quelques-uns des fléaux de notre temps, et ils dûrent se présenter ainsi à toutes les époques de doute et d'incertitude, qui succèdent aux grands ébranlemens de la société. M. Edouard Alletz a un genre de talent tout-à-fait approprié à cette sorte d'esquisses morales, qui nous retracent d'une manière fort dramatique les travers de la société; mais il nous semble qu'en tête des maladies du siècle devrait se trouver l'égoïsme, cette plaie fondamentale de l'état social.

Les *trois nouvelles piémontaises* sont : *Eugilde*, poème de Silvio Pellico, traduit en prose française, ce qui lui fait perdre la plus grande partie du charme qu'il peut avoir : le sujet en est emprunté à l'histoire des croisades; *Imalda*, conte traduit de l'italien de l'auteur des nouvelles d'un maître d'école; et *Sœur Marguerite*, par M. de Barante. Cette dernière nouvelle est sans contredit la meilleure des trois. Sœur Marguerite était la fille d'un médecin, habile praticien pour les maladies de l'esprit, qui dirigeait une espèce d'hospice destiné aux aliénés. Parmi les fous soumis à son traitement, se trouva un jeune homme qui n'avait d'autre folie que celle de se croire aliéné, et qu'un séjour de quelque temps dans la maison du père de Marguerite guérit tout-à-fait de cette singulière manie. Il en sortit la tête saine, mais non pas le cœur libre. Les charmes de Marguerite avaient fait sur lui une impression très-profonde, et l'intérêt que lui avait montré la jeune fille pouvait lui faire croire que son amour serait partagé. Il se hasarda donc à la demander à son père. Une telle demande adressée à un homme auquel il avait eu recours pour guérir sa tête malade, était bien téméraire; aussi fut-elle rejetée. Le médecin ne voulait pas confier le sort de sa fille à un fou, et

Bulletin littéraire.

Troisième année.

N° 5. — MAI 1835.

SOUVENIRS, IMPRESSIONS, PENSÉES ET PAYSAGES pendant un voyage en Orient (1832-1833), ou Notes d'un voyageur, par M. Alphonse DE LAMARTINE. Paris, 1835. 4 vol. in-8. Prix : 30 fr.

Voici enfin cet ouvrage annoncé depuis si long-temps, attendu avec tant d'impatience. M. de Lamartine l'a fait précéder d'un avertissement qui paraîtra d'une modestie affectée et vraiment ridicule de sa part. Il nous dit qu'il n'a pensé à écrire ni un livre, ni un voyage; que d'autres plus habiles que lui ont dit sur l'Orient tout ce qu'il y avait à dire ; que les notes qu'il offre aux lecteurs n'ont aucun mérite, ne sont bonnes à rien, n'étaient que pour lui seul. Nous ne comprenons pas alors quelle nécessité l'a forcé de publier ces notes et de les vendre à un prix fort élevé à son éditeur, qui, de son côté, en a fait, à l'aide des faux-titres et des blancs, 4 volumes du prix de 30 fr. C'est un double charlatanisme dont il nous semble qu'un écrivain aussi distingué n'a plus besoin.

Cependant nous ajouterons que son livre ne mérite pas en effet le titre de Voyage. Il ne contient pas des observations assez complètes, assez approfondies. Ce sont des souvenirs rapidement jetés sur le papier au fur et à mesure des événemens, non pas jour par jour, mais heure par heure, mi-

cieuse, parce qu'on imite toujours plus facilement et plus volontiers ses moindres défauts que ses grandes qualités.

La partie brillante de cet ouvrage est, ainsi que nous l'avons déjà dit, la partie pittoresque. On y trouve des descriptions admirables qui nous vaudront sans doute quelques beaux tableaux de nos peintres de paysages ; et la lecture des Souvenirs de M. de Lamartine équivaut elle-même à la vue d'une galerie de peinture. Tous les sites les plus remarquables que lui ait offerts l'Orient y sont décrits avec une perfection rare, qui les grave dans la mémoire presque aussi bien que le pourrait faire l'aspect même de la nature.

Mais est-ce là tout ce que l'Orient offre de curieux aux regards du poète législateur qui nous raconte avec complaisance les prédictions de lady Stanhope lui annonçant qu'il doit avoir la plus grande influence sur le sort futur de sa patrie? Que signifient ces fragmens épars, inachevés, ces notes tronquées; en un mot, cette œuvre imparfaite qu'on livre au public, en lui disant pour excuse que la langue française est impuissante, qu'elle ne peut suffire à rendre les pensées de l'auteur? Est-ce là l'exemple que doit donner un maître? Que deviendrions-nous, bon Dieu, si cette excuse était acceptée? Pauvre littérature déjà tant martyrisée, il ne manquerait plus que ce dernier coup pour te mettre à l'agonie. Mais heureusement qu'une pareille prétention est absurde et sera jugée telle par quiconque prendra la peine de raisonner. Le langage est le seul moyen de formuler nos pensées, alors même que nous les renfermons en nous et ne leur donnons pas essor à l'extérieur. Or, nous pouvons supposer, sans trop de témérité, que M. de Lamartine pense en français, et alors, nous le demandons, que signifie cette impuissance de la langue? Ne donne-t-elle pas plutôt à croire que la faiblesse et l'insuffisance sont du côté de l'esprit qui, dédaignant de s'astreindre au travail, prétend imposer à la langue la plus claire et la plus précise de toutes, des ébauches d'idées, sans formes, sans traits arrêtés, des vapeurs mystiques échappées à une imagination comtemplative pour laquelle il faudrait sans doute un langage éthéré et subtil qui, malheureusement pour elle et heureusement pour le public, n'existe pas en France? Après avoir lu ce livre, on ne s'étonnera plus si, en présence d'un tel modèle, tant de jeunes gens se fourvoient dès leur début dans la carrière des lettres, et trouvent plus facile de s'égarer dans le vague des *pensées inexprimables,* que de se livrer à l'étude et

de chercher par un travail opiniâtre à se rendre maîtres d'un instrument, difficile peut-être à manier habilement, mais parfaitement propre à rendre tous les accens nobles, élevés, purs, d'une âme généreuse et grande.

QUELQUES SOUVENIRS D'UNE PROMENADE EN SUISSE, en Savoie et dans le midi de la France, par H. Roux-Ferrand. Paris, 1835. In-8. Prix : 7 fr.

DES CANAUX ET DES CHEMINS DE FER, fragment des Souvenirs de voyage. Paris, 1835. In-8.

Les Souvenirs de M. Roux datent de quelques années; c'est le journal d'un jeune voyageur à imagination vive, mais doué d'un esprit observateur et muni de connaissances assez approfondies sur une foule de sujets. Il retrace avec simplicité, sans art, mais naturellement, les impressions que produisent sur lui les lieux qu'il parcourt. Sans prétendre faire de la science, ni de l'archéologie, il n'omet aucun fait historique important qui se rattache aux monumens ou aux sites dont il parle, et on trouve dans son livre une foule de détails intéressans, soit sur des usages curieux, soit sur des événemens peu connus. De la Suisse il n'a vu que Lausanne et Genève, dont les magnifiques paysages, la paix et le bonheur ont puissamment ému son cœur; mais le midi de la France a été exploré par lui d'une manière assez complète. Il en parle sans aucune prévention, et avec beaucoup d'intérêt, faisant ressortir tout ce qu'il y voit de bien, mais ne cherchant pas non plus à dissimuler les lacunes que la civilisation a encore à remplir dans ces départemens méridionaux. A la fin du volume se trouve une biographie des hommes célèbres du Gard.

Le *fragment sur les canaux et les chemins de fer* paraît extrait d'un voyage beaucoup plus récent, car il est daté de *Lyon*, 2 *octobre* 1834. C'est une discussion entre un maître de forges, l'un des principaux actionnaires du chemin de fer de Saint-Etienne, et un des propriétaires les plus riches du canal du Languedoc, sur la valeur respective de ces deux espèces de voies de communication, et de la préférence que l'on doit donner à l'une sur l'autre. Chacun des deux inter-

cellent manuel propre à aider leur mémoire sans devenir pour eux un oreiller de paresse ; il leur offrira le résumé succinct des leçons de leur habile professeur, et servira ainsi à les mieux graver dans leur esprit. L'utilité d'un tel livre nous paraît évidente, et sans doute il obtiendra le succès qu'il mérite.

Il se rencontre souvent des intelligences qui, soit timidité, soit faiblesse, ont besoin d'appui ; autrement, elles se découragent et succombent bientôt. Pour celles-là, les leçons du professeur ne peuvent être profitables qu'en passant par la bouche d'un tiers qui sert en quelque sorte de médiateur et d'interprète. C'est ce rôle dont M. Mazerat se charge ici, et il nous a paru qu'il le remplissait consciencieusement, évitant à la fois le danger d'être trop sec et laconique, et celui non moins redoutable de rendre l'esprit de l'élève paresseux en lui taillant d'avance toute sa besogne.

L'ÉCHO DU MONDE SAVANT, journal hebdomadaire, rue Guénégaud, n° 17. Paris. Prix, par an : 15 fr.

La presse périodique tend à prendre chaque jour de plus grands développemens, malgré les entraves dont elle est entourée. Le nombre de journaux augmente sans cesse ; mais au milieu de la foule il y a un choix à faire, et les publications vraiment utiles sont rares. Nous nous proposons, lorsque nous en aurons le loisir, d'en passer une revue générale ; mais en attendant, nous nous faisons un devoir d'annoncer et de recommander vivement celle-ci comme l'une des plus utiles.

L'Écho du Monde savant est dirigé par des hommes spéciaux, voués aux études scientifiques, et la plupart professeurs distingués. Son but est de mettre la science à la portée d'un grand nombre de lecteurs, de les tenir au courant des discussions soulevées dans les réunions académiques ou particulières, de donner les nouvelles et les découvertes qui intéressent la science, d'analyser les ouvrages nouveaux les plus importans qui paraissent en France et à l'étranger.

De plus, il rend un compte fidèle des cours de *chimie industrielle* de M. Clément Désormes ; de *géologie* de M. Elie de Beaumont ; d'*astronomie* de M. Arago ; d'*archéologie* de M. Raoul-Rochette.

celle-ci ne se sentait pas encore assez d'amour pour affronter une telle destinée. Ce refus plongea de nouveau le pauvre jeune homme dans le délire, et, dans un de ses accès, il tua le père de celle qu'il aimait. A la suite de cet acte de violence, il fut enfermé comme un fou furieux; Marguerite se fit sœur de la charité, et consacra sa vie à soigner cet homme malheureux. C'est là que l'auteur dit l'avoir vue entourant de soins et d'attentions un fou horrible à voir, tant était grand le degré de son aliénation mentale.

Cette anecdote est racontée dans un style simple et touchant, qui ajoute encore à l'intérêt du sujet.

GUISCRIFF, scènes de la Terreur dans une paroisse bretonne. Paris, 1835. In-8. Prix : 7 fr.

ANSELME, par Ph. Busoni. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

MADEMOISELLE DE VALVILLE, par madame Laure Bernard. Paris, 1835. In-8. Prix : 7 fr. 50 c.

HISTOIRES CONTEMPORAINES, par la duchesse d'Abrantès. Paris 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

Guiscriff est un récit fort dramatique et qui présente de l'intérêt; l'auteur a assez bien su profiter des ressources nombreuses que lui offraient le sujet et la contrée. Les Chouans de la Bretagne sont ses héros, et il a fait précéder son récit d'une notice historique sur l'origine de la chouannerie. Cet ouvrage est dû à la plume de M. de Carné, déjà connu par ses travaux historiques et sa collaboration à la *Revue européenne*.

Dans *Anselme* on trouve la vie d'un jeune homme qui, après avoir usé et abusé de tout, s'être livré à toute sorte d'excès, et avoir dépensé dans de folles orgies toute la vigueur de ses sentimens et la dignité de son âme, finit par vendre ses opinions et se faire le serviteur dévoué du pouvoir absolu.

La donnée de ce drame est très-philosophique, et malheureusement assez vraie; mais les détails en sont fort exagérés, empreints d'une grande prétention à l'originalité, et souvent entremêlés de sophismes ou de sarcasmes désespérans.

En tête du premier volume, l'auteur a placé une préface en mauvais vers, qui suffirait déjà pour dégoûter le lecteur dès l'entrée.

et touchant des suites d'une infidélité conjugale, dans lequel l'auteur n'a eu recours à aucun de ces moyens forcés qu'on emploie si souvent pour exciter, à défaut d'autre stimulant, la curiosité des lecteurs; et, malgré son titre, ce conte est tout-à-fait dirigé contre le préjugé ordinaire qui veut que la voix du sang parle plus haut et plus impérieusement que celle de la reconnaissance.

Cinquante ans de règne, quatorze jours de bonheur, est un conte d'Espagne au temps des Maures.

Gaspard de Besse, tradition d'une grande route, est un récit naïf et plein de vérité, recueilli en passant sur la route de Marseille à Toulon. Gaspard était un pauvre diable laid, brutal et simple d'esprit, qui n'aimait au monde que sa sœur Marie-Marthe, et n'était aimé que d'elle. Or, en gardant ses moutons, Gaspard songeait souvent à la misère qui empêchait sa sœur de trouver un mari, et il lui vint dans l'esprit de se faire chercheur de trésor pour lui gagner une fortune. Muni de cette idée, et rempli de joie, il s'en va droit au chef-lieu de département, demander à M. le préfet s'il veut bien l'autoriser à continuer ses recherches et à partager avec le gouvernement. Mais M. le préfet le prend pour un fou, et le fait mettre à la porte. Alors Gaspard, ayant perdu sa place de garçon de ferme pendant son absence, se fait voleur, et, au lieu de fouiller la terre pour avoir des trésors, il se campe sur la route, derrière des taillis, et détrousse les passans; puis il porte régulièrement tous les trois mois à sa sœur le produit de ses exploits qu'elle reçoit avec reconnaissance, ignorant tout-à-fait le moyen qu'emploie Gaspard pour se procurer ces richesses, et croyant qu'il est, ainsi qu'il le dit, placé dans une bonne maison de la ville voisine. La terreur cependant se répand dans tous les alentours; on ne parle que des vols hardis qui se commettent, et, par une circonstance accidentelle, il se trouve que c'est la pauvre sœur de Gaspard qui fait découvrir la retraite de son frère. Il est pendu, elle meurt de chagrin.

Ce conte si simple et si naturel est raconté avec tant de charme, que nous n'hésitons pas à le regarder comme le meilleur du recueil.

Saphira est, comme tous les romans de M. Kératry, brodée sur un canevas fort bizarre, sur un fait bien invraisemblable. Salvini est un jeune artiste, pauvre et sans nom, qui aime éperdûment Saphira, la fille du comte de Saint-Maur; et il aime sans espoir, car la noble héritière ne saurait être

accordée à un roturier sans fortune. Cet amour malheureux mine la santé de l'artiste, et aurait fini peut-être par menacer sa vie, s'il n'eût trouvé un véritable sauveur dans un ami d'une espèce que nous pensons bien rare et bien prodigieuse. Cet ami, c'est le prince de Clara-Monte, qui fait preuve d'un dévoûment fort extraordinaire. Afin de faire le bonheur de Salvini, il demande pour lui-même la main de Saphira. Le comte de Saint-Maur, très-flatté d'une alliance aussi honorable, accorde sa fille sans aucune difficulté. Les apprêts du mariage se font rapidement : le jour en est fixé à une époque très-rapprochée ; Saphira va sous peu être, en vertu de la loi, princesse de Clara-Monte. On ne voit d'abord rien là de bien rassurant pour Salvini ; mais, patience, il est avec le Ciel des accommodemens. Par une convention des plus jésuitiques, il est décidé entre le prince, son ami, et la jeune comtesse, que Saphira épousera civilement Clara-Monte, mais qu'auparavant elle sera secrètement unie à Salvini par un prêtre, seule autorité qu'elle reconnaisse en matière de mariage. De cette manière, elle épouse le prince pour se donner à l'artiste, et prend deux maris, dont l'un lui apporte son nom, l'autre son amour. Les suites de cette étrange union sont développées avec assez d'intérêt, et entremêlées de nombreuses dissertations sur les beaux-arts. Salvini fait en Italie de dangereuses connaissances qui lui font délaisser Saphira, le corrompent, et enfin le perdent tout-à-fait. Il meurt victime de la vengeance d'une courtisane. Après sa mort, Saphira fait bénir son union avec le prince dont elle avait appris à aimer et admirer les grandes qualités.

M. Kératry s'est proposé dans ce récit, de montrer : 1° qu'en s'attachant à un être vertueux, le sentiment s'épure, et qu'il se dégrade en s'en éloignant ; 2° que l'on ne se met jamais impunément au-dessus des lois du pays où l'on vit.

Ces deux vérités sont incontestables, mais nous regrettons que l'auteur ait fait choix d'argumens si bizarres pour les prouver ; il nous semble que le naturel et la simplicité sont encore les meilleurs moyens de piquer la curiosité, d'exciter l'intérêt, d'assurer le succès d'une œuvre littéraire. Ce ne sont pas, il est vrai, les plus faciles à employer.

LE NOUVEAU CANDIDE, par Louis Lavater. 1re partie : Rome. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

MONSIEUR LE MARQUIS DE PONTANGES, par madame Emile de Girardin. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

Ainsi qu'on le voit, les romans ont abondé pendant ces dernières semaines. Nous en avons eu de toutes les sortes :

trait, de tous les principaux monumens de la Grèce. Il est exécuté avec une grande perfection, et offre ainsi aux architectes un fort joli résumé de tout ce que les anciens Grecs nous ont laissé de grand et de beau en ce genre. C'est une réduction exacte des grands et célèbres travaux de Stuart et Revett. Nous ne saurions mieux faire connaître le but et la portée de cette publication qu'en copiant ce que les auteurs en disent eux-mêmes dans leur avant-propos :

« Nous n'ignorons pas la préoccupation actuelle des esprits en faveur des arts du moyen-âge, et l'espèce d'oubli qui semble menacer ceux de l'antiquité : cette réaction était inévitable après le goût exclusif pour les Grecs et les Romains, au temps si près de nous encore de la république et de l'empire, et ceci fera peut-être dire que nous choisissons mal l'instant de notre publication. Ceux qui nous feraient cette objection envisageraient d'une manière toute différente de la nôtre la position présente de l'art qui nous occupe, et voici les raisons que nous croirions pouvoir leur opposer :

» Sans approuver complètement la tendance à l'engouement des arts du moyen-âge, nous sentons tout ce qu'il peut y avoir d'heureux dans ce premier effort tenté contre l'admiration exclusive de l'antique.

» Nous pensons qu'aucune époque n'est à négliger, qu'elles ont toutes leur genre de beauté, qui ne peuvent ni se comparer ni se nuire.

» Dans cette idée, nous avons entrepris de vulgariser les connaissances artistiques enfouies dans les bibliothèques, en publiant sous un format peu dispendieux un parallèle ou résumé de tout ce que l'architecture a fourni de remarquable dans tous les pays et dans tous les temps, et nous avons commencé par celle des Grecs, comme étant la plus pure et présentement la mieux comprise, nous proposant de publier incessamment, dans des traités séparés, celles des Indous, des Egyptiens, des Romains, des Arabes, des Maures, des Goths, ainsi que celle connue sous le nom de renaissance. »

Une telle entreprise obtiendra sans doute un grand succès, car c'est rendre à la fois service à l'art et aux artistes en combattant et repoussant cet exclusisme systématique, qui est le plus redoutable *ennemi* du progrès.

PARIS, IMPRIMERIE DE DECOURCHANT,
Rue d'Erfurth, n° 1, près de l'Abbaye.

Bulletin littéraire.

Troisième année.

N° 6. — JUIN 1835.

FLAVIEN, OU DE ROME AU DÉSERT, par M. Alexandre Guiraud, de l'Académie française. Paris, 1835. 3 vol. in-8. Prix : 22 fr. 50 c.

« Il y a deux mondes dans l'histoire : l'un au-delà, l'autre en-deçà de la croix. »

« Le Christ est venu arrêter l'humanité sur le penchant de l'abîme, et lui faire reprendre le chemin des cieux, dont elle s'était détournée : à lui s'arrête le déclin ; à lui commence le progrès. »

Telle est l'épigraphe de cet ouvrage, qui est une espèce de roman religieux dans le genre des *Martyrs* de Châteaubriand, moins poétique cependant, et d'un intérêt plus vif, plus humain, plus à la portée de tous. Elle résume fort bien la pensée qui anime l'auteur, ainsi que le but qu'il s'est proposé dans cette publication. Les scènes de ce roman se passent d'abord à Rome sous l'impératrice Faustine, ensuite à Alexandrie. Nous assistons aux persécutions exercées contre les chrétiens, aux barbares combats du Cirque, à la sublime résignation des martyrs, et M. Guiraud sait nous attacher doublement par l'intérêt des situations et par la beauté de son style toujours pur, noble, élevé, sans aucune exagération, sans images forcées, harmonieux et simple.

Mais, si nous avons parcouru avec plaisir ce tableau intéressant du christianisme luttant contre la puissance romaine, et levant courageusement sa tête pleine de jeunesse et de vigueur au-dessus de toute cette vieille et fausse civilisation païenne qu'il devait frapper de mort un jour, nous ne pouvons approuver la scrupuleuse attention qu'a mise l'auteur à mentionner tous les miracles, tous les prodiges des légendes de saints et d'évêques qu'il a pu rassembler autour de son récit. On doit être, autant que possible, sobre de merveilleux, surtout dans ce siècle de lumières où les miracles, loin d'ajouter rien à la majesté de la religion, servent plutôt à prévenir contre elle les esprits éclairés. D'ailleurs, la plupart de ces légendes de saints et de martyrs ont été fabriquées après coup, et si les miracles qu'ils rapportent étaient vraiment historiques, et par conséquent nécessaires à la peinture de l'époque, est-il probable que cette foule éminemment impressionnable et changeante qui fréquentait les cirques et courait joyeusement voir le supplice des chrétiens, fût restée paisible spectatrice de semblables prodiges et n'eût pas été frappée de terreur à cette manifestation d'une puissance surnaturelle qui protégeait les nouveaux sectaires! Quand on établit pour premier principe qu'au Christ commence le progrès, il faut être conséquent avec soi-même, et éviter soigneusement tout ce qui peut ramener la superstition, cette vieille reine du monde qui tenait les peuples antiques esclaves dans ses liens, et que le christianisme a eu justement pour but de détrôner en proclamant que tous les hommes sont enfans d'un même Dieu, bon père, qui les a tous faits égaux et libres, et auquel ils doivent une adoration toute spirituelle, un culte partant de l'ame et les seuls hommages de la vertu.

Nous ne partageons pas non plus l'admiration de M. Guiraud, qui lui est, du reste, commune avec bien d'autres, pour ces solitaires de la Thébaïde qui pensaient expier leurs péchés et se rendre agréables à Dieu en s'isolant du monde, en se renfermant dans une vie d'abnégation et de sacrifices sans doute, mais complètement inutile à la société. Ce n'est point encore là le véritable esprit du christianisme, qui, pour première vérité, nous recommande la charité, c'est-à-dire la sociabilité la plus perfectionnée.

Mais, entraînés par notre critique, nous oublions que c'est un roman dont il s'agit, et non un traité de théo-

logie chrétienne. Flavien est un beau caractère, bien tracé et soutenu avec talent. Favori de l'impératrice Faustine qui voudrait le proclamer empereur, il rejette son amour, car son cœur appartient déjà à une jeune chrétienne, Néodémie, avec laquelle il avait contracté une secrète union. Néodémie est persécutée pour sa foi, et Flavien, poursuivi aussi par la jalousie de l'impératrice, quitte Rome avec elle. Ils se rendent à Alexandrie; mais là, comme à Rome, on livrait les chrétiens aux bêtes du cirque, et le zèle imprudent de Néodémie la trahit. Elle est condamnée à avoir la tête tranchée par un gladiateur, et il se trouve que ce gladiateur est son propre père. Ces scènes sublimes et déchirantes de martyrs, jointes à d'autres intrigues entre le gladiateur et l'impératrice, donnent au récit un intérêt très-vif qui captive le lecteur et lui fait suivre avec avidité toute la marche de ce beau drame. Après la mort de Néodémie, Flavien se convertit au christianisme et va rejoindre au désert le vénérable père Antoine, dont la renommée de sainteté attirait tous les pélerins désireux d'apprendre comment on sanctifie sa vie en se détachant du monde.

On verra dans ce roman une nouvelle manifestation de ce mouvement religieux qui remue les esprits lassés des déceptions de la politique et du honteux avilissement de toutes les nobles facultés humaines dont elle leur offre l'exemple. De toute part les âmes qui ont conservé quelque sentiment de dignité se révoltent à l'aspect hideux d'un tel spectacle, et remontent au-dessus des choses terrestres pour reposer leur vue fatiguée de tant de souillures. De là cet engouement qui entraînait naguère la foule dans les églises où retentissait la voix éloquente de deux abbés catholiques. Le public ne redevient pas dévot, il ne veut pas plier de nouveau la tête sous le joug, qu'on ne s'y trompe pas; mais il a besoin d'émotions nobles, il prête volontiers l'oreille à ces nouveaux réformateurs qui caressent ses sympathies en philosophant le christianisme, en fécondant les idées de liberté, d'égalité dont les germes sont depuis si long-temps vainement enfouis dans son sein. D'ailleurs, il est toujours prêt à applaudir le talent véritable, et l'enthousiasme irréfléchi que cause l'éloquence sur une assemblée nombreuse ne prouve rien en faveur de la doctrine de l'autorité absolue, si contraire à tout progrès, à toute idée de liberté.

Le despotisme n'est pas moins dangereux en religion

qu'en politique, car si vous laissez une fois ce redoutable ennemi se glisser dans la société, où s'arrêtera son empire?

LE PROCÈS DU MÉTHODISME DE GENÈVE, mis devant ses juges compétens, par C. MALAN, docteur en théologie, ministre déclaré déchu de l'Eglise de Genève, et régent déposé du collége de cette ville. Genève, 1835. In-8. Prix : 1 fr. 50 c.

Ce libelle, car, malgré la qualité de son auteur, nous n'hésitons pas à déclarer que c'en est un, ce libelle renferme les plus étranges accusations contre la population de Genève. A entendre M. Malan, on croirait que l'intolérance la plus forte, accompagnée d'une insultante incrédulité, forme la base du caractère du peuple genevois, et après la lecture de cet écrit, on serait persuadé que les persécutions les plus terribles ont accueilli le méthodisme dans Genève, que ses adeptes n'ont pu parvenir à y constituer une église qu'au milieu des plus grands dangers et au risque d'être massacré par la fureur du peuple. Heureusement que dans tout cela il n'y a pas un seul mot de vrai; et, chacun le sait, si quelquefois le sommeil de M. C. Malan a pu être troublé au milieu de sa prospérité rapide et toujours croissante, ce ne fut, certes, jamais par les clameurs menaçantes d'une foule irritée. Les bons mots, les quolibets, les plaisanteries n'ont pas été épargnées sans doute à celui auquel les Genevois décernèrent le surnom de *Grand Momier*, mais il y a fausseté et méchanceté, nous le proclamons hautement, à prétendre que la population montra sans cesse les dispositions les plus hostiles, ne put qu'à grande peine être contenue, et que les cris féroces et absurdes de, *Au Rhône les momiers! à bas Jésus-Christ!* firent souvent retentir les rues de Genève. Le peuple genevois est trop instruit, trop civilisé pour que jamais aucune faction ait à craindre de sa part de pareils accès de colère brutale, et surtout il a trop d'esprit pour laisser troubler le repos public par les sottes doctrines de quelques énergumènes. Le *Procès du méthodisme* est un recueil d'accusations indignes, mais l'indignité retombera sur son auteur, car ses prétentions sont trop absurdes. M. C. Malan représente les méthodistes comme de saints martyrs luttant avec peine contre la persécution, et cependant M. C. Malan

nous dit qu'ils ont plusieurs églises dans la ville, ne fait nulle part mention des morts et des blessés dans la lutte, et parle complaisamment de la maison qu'il a bâtie. Le pauvre homme! s'écriera sans doute le lecteur, il était régent avec de modiques appointemens; aujourd'hui il est dans une situation des plus prospères, la grâce abondante lui a rapporté des fruits autres que ceux du langage figuré. Il était ministre sans place ni grand renom; aujourd'hui il est chef de secte, il a *son* troupeau, il prêche sur *ses* propriétés, dans *son* église, bâtie à *ses* frais. Le pauvre homme! En vérité, il faut convenir que c'est un martyr d'espèce bien singulière, et qu'il a su merveilleusement utiliser le renoncement au monde et l'humilité chrétienne.

Mais aussi, que ne se repose-t-il sur ses lauriers? Pourquoi cherche-t-il à rentrer dans la lice, armé de la plus dangereuse de toutes les armes? C'est que son orgueil n'est pas encore satisfait; c'est que depuis quelque temps on l'oubliait, et que l'oubli est ce qu'il redoute le plus au monde.

Nous aurions volontiers laissé passer ce libelle sans en faire mention, si nous n'y avions pas vu l'intention malveillante de peindre la population genevoise sous de fausses couleurs; or, nous le savons, « il n'y a pas de plate mé- « chanceté, pas de conte absurde qu'on ne fasse adopter « aux oisifs d'une grande ville en s'y prenant bien, » et c'est pourquoi il nous a paru convenable de prendre la défense de nos concitoyens, qui ne sont déjà que trop souvent calomniés par les étrangers. Sans cela nous n'eussions pas dit un mot de la plate et triste palinodie de M. C. Malan, dont le style est du reste à la hauteur du sujet.

Moi aussi, dit-il en terminant, *moi aussi j'ai eu blâmé les assemblées des frères*. Mais depuis, il *a eu été* sans doute aussi converti par des argumens irrésistibles.

PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE NATURELLE, ou Phénomènes de l'organisation des animaux et des végétaux; par J. J. Virey. Paris, 1835. In-8. Prix : 7 fr.

Depuis quelques années les recherches curieuses des physiologistes sont venues enrichir et agrandir le domaine de la science. L'histoire naturelle a été fouillée par eux jusque dans ses mystères les plus cachés, et si tout n'a pu

être encore observé, analysé, expliqué, d'importantes découvertes du moins ont éclairci beaucoup de points obscurs, d'immenses résultats ont déjà été obtenus. La structure et l'organisation des plantes et des animaux ont été étudiées, anatomisées, comparées, et l'homme, sans pouvoir deviner l'agent moteur de la vie, est parvenu cependant à en connaître tout le mécanisme d'une manière assez complète. Résumant toutes les observations faites jusqu'à ce jour, groupant tous leurs résultats d'une manière systématique, M. Viret a cherché dans ce nouvel ouvrage à poser les bases d'une science qui serait sans contredit la plus sublime, la première d'entre toutes : de la *philosophie de l'histoire naturelle* qui, nous offrant l'ensemble de la création universelle avec ses rapports harmoniques, les complications des êtres, leurs fins nécessaires, nous conduirait à rechercher quelle est la tête qui doit couronner l'œuvre, l'intelligence élaboratrice et l'instinct directeur de ces opérations si diversifiées. Cette étude exercerait sans doute les plus nobles facultés de l'homme, et, dirigée par un esprit élevé, elle le rapprocherait de son Créateur, et deviendrait ainsi un culte sublime ; car chacune de ses paroles, chacun de ses progrès annoncerait quelque nouveau prodige, proclamerait les perfections infinies de Dieu. On ne peut concevoir, en effet, comment l'homme, observateur éclairé, en présence du magnifique tableau que lui offre la nature, ne se prosternerait pas en adoration devant l'Être des êtres; et si tant de naturalistes se sont déclarés partisans du matérialisme pur, nous ne saurions voir chez eux qu'un aveuglement produit par l'orgueil, et une suite de l'imperfection humaine qui fait que l'esprit de l'homme adonné aux observations de détail et matérielles, ne peut pas toujours s'élever à la hauteur nécessaire pour embrasser l'ensemble des faits. Ceux qui placent la cause de l'intelligence dans quelques fibres du cerveau, ne voient pas que leur impuissance à expliquer pourquoi cette cause cesse d'agir après la mort, laisse la difficulté subsister la même. M. Viret combat vivement, et, nous le pensons, avec succès, les doctrines matérialistes; il prouve par des faits que la matière ne possède en elle-même ni mouvement, ni intelligence, et qu'il serait absurde d'admettre que, sans organes pour penser, la matière puisse infuser en elle l'intelligence avec l'organisation qui lui manquaient. Passant ensuite à l'examen des phénomènes orga-

niques, il nous montre l'origine et la formation des êtres par rapport à leurs destinations, et la nécessité de la présence d'une nature intelligente dans les êtres vivans, distincte de leur corps; puis il expose les lois qui régissent les développemens des formes organiques et de leurs fonctions, examine les exceptions à ces lois, et traite d'une manière fort complète la reproduction des animaux et végétaux en général, nous faisant voir dans les organes reproducteurs la même proportion ascendante qu'on remarque dans tous les autres organes, en montant l'échelle des êtres jusqu'à l'homme, qui semble être comme le résumé de toute la création en même temps qu'il en est le chef-d'œuvre. Enfin, de cette vaste et prodigieuse harmonie universelle, il arrive à conclure, par quelques propositions terminales au sujet de la *divinité*, de la *création*, de son *but* et de ses *moyens*, qu'il n'émet cependant qu'en forme de doute, avec une réserve qu'on ne saurait qu'approuver, et qui est la véritable marque d'un esprit supérieur.

Du reste, ce livre est écrit avec clarté, entraînement, conviction, et bien propre à faire partager au lecteur cet amour de la science qui inspire l'auteur dans ces paroles, par lesquelles il termine son introduction :

« Quelle délicieuse occupation des nobles âmes, qui les purifie des dégradantes passions de notre humanité, qui les transporte vers la patrie de tout génie et de toute beauté! Heureux d'oublier, dans ses hautes contemplations, les plus bas intérêts, les étroites ambitions qui consument péniblement l'existence dans des sentiers épineux, apprenons à nous soulever quelquefois vers ces secrètes demeures où les plus généreuses et vastes pensées de la science s'inspirent dans toute leur indépendance. C'est encore une partie du bonheur et de la liberté la plus sacrée, la plus inviolable, celle qui repose satisfaite dans la conscience intime de l'esprit humain. »

PRÉCIS D'ANATOMIE COMPARÉE, ou Tableau de l'organisation considérée dans l'ensemble de la série animale; ouvrage destiné à servir d'introduction à l'étude de l'anatomie et de la physiologie comparée; par H. Hollard, docteur médecin. Paris, 1835. Chez Deville Cavelin. 1 vol. in-8. Prix : 8 fr.

La réaction spiritualiste commence à se faire vivement

sentir au sein même de la science, qui se montra si longtemps dédaigneuse et incrédule, refusant avec un vain orgueil de reconnaître aucun agent spirituel, aucun phénomène, aucun mystère au-delà de ceux dont ses recherches étaient parvenues à découvrir le mécanisme et les fonctions.

Aveuglée par les beaux résultats de ses travaux ingénieux, elle crut trouver dans la matière elle-même le principe de la vie et de l'intelligence, et ne vit pas qu'en prétendant ainsi l'expliquer elle ne faisait que reculer la difficulté, demeurée toujours la même sur l'origine de ce principe, sur sa nature, sur le phénomène de la conception et celui de la mort. Aussi devons-nous reconnaître que presque tous les hommes supérieurs convinrent de bonne foi, qu'au bout de toute leur science, quelque profonde qu'elle fût, se trouvait toujours un mystère inexplicable. Aujourd'hui, sans renoncer aux travaux qui peuvent reculer les bornes de la science, on ne met plus le même orgueil à se passer de créateur, et l'histoire naturelle, se ralliant à la religion, devient au contraire le plus éclatant témoignage en sa faveur, le plus beau culte que puisse pratiquer l'homme éclairé. C'est dans cet esprit bien éloigné du matérialisme du siècle dernier, qu'est écrit l'ouvrage de M. Hollard. « Dieu, dit-il, est aussi nécessaire à la science de la nature que la nature elle-même; si celle-ci ne peut exister sans sa cause première, elle ne saurait non plus être comprise sans elle. L'intelligence de l'homme ne concevra quelque peu l'univers que lorsqu'elle le concevra comme l'œuvre d'une intelligence. Elle ne comprendra les faits qui se succèdent devant elle que lorsqu'elle y verra des moyens disposés pour un but, ou lorsqu'elle y cherchera les harmonies qui nous révèlent sous mille formes l'unité de la pensée créatrice.

« Au reste, qu'ils le veulent ou non, les savans subissent comme le vulgaire l'influence des idées de causalité et de finalité. Ils ont pu médire de ces idées, mais jamais en secouer entièrement l'empire. Ils ont pu restreindre leur valeur ou tenter de leur échapper en se réfugiant dans les étroites limites du visible, mais partout ils les ont portées avec eux, parce que ces idées sont aussi inséparables de l'entendement humain que celles du temps et de l'espace. Que les savans reconnaissent ce fait et l'acceptent de bon gré; qu'ils renoncent à une indépendance chiméri-

que ; que dis-je? qu'ils usent largement d'un privilége qui les associe à l'intelligence suprême, et qui pourra leur révéler plusieurs de ses pensées. Aidés de tous les moyens d'expérience dont ils disposent aujourd'hui, riches déjà des faits innombrables qu'un demi-siècle d'analyse leur présente, tempérant l'ardeur du philosophe synthétique par la circonspection de l'observateur, ils travailleront avec succès et avec bonheur à l'œuvre qui leur est confiée, et ils ne tarderont pas de bien mériter de la philosophie et de l'humanité. »

Parti de ces convictions-là, M. Hollard ne considère l'organisation que comme une sorte de véhicule par lequel le principe de la vie se phénoménise dans l'économie universelle dont nous faisons actuellement partie, et reconnaît partout le sceau d'une sagesse providentielle. Voilà quelle est la tendance philosophique de cet ouvrage, qui se range ainsi sur la même ligne que le précédent, mais est empreint peut-être d'une plus forte conviction religieuse, ou du moins l'exprime d'une manière bien moins dubitative. Quant aux doctrines anatomiques et à la classification zoologique, l'auteur les a empruntées aux leçons et aux écrits de M. de Blainville. Il a essayé dans ce volume une formule de l'organisation animale, formule de chaque appareil pris en particulier, et, adoptant une marche familière aux anatomistes allemands, marche plus difficile que celle suivie jusqu'à ce jour en France, il part des animaux inférieurs pour arriver par une échelle ascendante jusqu'aux animaux supérieurs.

Nous laisserons à de plus habiles que nous la tâche de juger cet essai, mais nous dirons cependant qu'il nous a paru tout à la fois heureux, logique et exposé avec une lucidité d'esprit et de style du plus grand avantage dans les ouvrages élémentaires qui ne s'adressent pas aux seuls savans.

DE LA QUESTION TURQUE et des Empiètemens de la Russie ; par M. de Bresvery. Paris, chez Barrois l'aîné. 1834. In-8. Prix : 1 fr. 50 c.

Cette brochure est écrite dans un esprit tout français, tout patriotique, et avec des vues larges et élevées.

« Jusques à quand serons-nous dupes des ruses de la Russie? s'écrie l'auteur, jusques à quand nous laisserons-nous aveugler par ses efforts pour déplacer la question?

pour nous faire voir dans les affaires d'Orient un intérêt entièrement détaché du nôtre; pour nous isoler de la cause des Turcs en les avilissant à nos yeux, jusqu'à ce qu'elle puisse, du haut des murs de Constantinople, braver impunément les efforts de l'Europe entière? »

Et cette question n'intéresse pas seulement la France en effet, car la marche de la civilisation serait compromise d'une dangereuse façon si jamais la force brutale parvenait à étouffer l'ascendant intellectuel de la nation française; si jamais les innombrables masses esclaves, stupides et ignorantes, dont il peut disposer, donnaient au colosse russe une prépondérance aussi forte dans les destinées de l'Europe. M. de Brouvery cherche à prouver que la France pourrait, sans aucun risque pour sa propre sûreté, mettre un terme aux empiètemens continuels de la Russie, arrêter son ambition démesurée, et profiter des signes de faiblesse et de dissolution que présente aujourd'hui ce vaste empire, pour rendre à jamais impossible que les Cosaques du Don viennent un jour déchirer avec le fer de leurs lances et fouler aux pieds de leurs chevaux les chartes et les institutions de la liberté européenne.

« Puissent enfin les gouvernemens français et anglais ne plus regarder d'un œil d'indifférence la question turque qui les touche de si près! Puissent-ils cesser de s'abuser sur les projets dont les Russes pressent chaque jour l'accomplissement! Puissent-ils enfin renoncer à ce système de politique expectative, dont le résultat le plus heureux peut tout au plus être d'obliger la politique russe à demeurer quelques instans stationnaire en Orient, sans lui faire jamais rien perdre de ce qu'elle a acquis, sans empêcher qu'après quelques semaines, ses intrigues ouvertes ou cachées ne reprennent leur cours ordinaire avec les mêmes chances de succès qu'elles avaient auparavant, et comprendre enfin que quand un ennemi vous menace, ce n'est pas en lui laissant prendre chaque jour de nouvelles forces qu'on parvient à en obtenir la paix! »

DE L'INFLUENCE DE LA DÉMOCRATIE SUR LA LIBERTÉ, la Propriété et le bonheur de la société; par un Américain, ancien membre du congrès; précédée d'une introduction par H. Ewbank; traduit de l'anglais, par M. H... J... Paris, chez Chatet. 1835. In-8. Prix : 7 fr.

L'auteur de cet ouvrage entreprend de prouver que la

démocratie ne peut avoir que la plus triste influence sur le gouvernement d'un pays, et menace de détruire bientôt toute espèce de liberté là où une fois on lui ouvre la porte. Cette question est une des plus difficiles à traiter, car il faudrait d'abord pouvoir bien s'entendre sur ce que c'est que la démocratie, et ce que c'est que la liberté. Il est certain que l'envahissement d'une démagogie furieuse comme celle qui s'empara du pouvoir en France, pendant une phase de la première révolution, est destructif de toute justice, de tout ordre, de toute liberté. Mais il nous semble que ce n'est pas là ce qu'on doit appeler démocratie, car ce fut plutôt simplement une autre aristocratie qui partait d'en bas, un despotisme qui anéantissait l'égalité devant la loi, une faction qui proscrivait quiconque ne partageait pas ses fureurs. Le système démocratique est au contraire celui qui veut que tout homme puisse arriver à prendre part au gouvernement du pays. Il ne prétend pas établir par là que chacun ait le droit de commander sans que nul doive obéir ; ce serait absurde ; mais il érige la loi en maîtresse souveraine, devant laquelle tous se soumettent également une fois qu'elle a été consentie par l'assemblée des législateurs choisis par les suffrages du peuple et lorsque son exécution est requise par des magistrats, élus aussi par leurs concitoyens. De ces principes une fois posés découlerait, il nous semble, une véritable démocratie, et nous ne pensons pas qu'en s'attachant à leur développement logique on arrivât jamais à une anarchie sanglante.

Du reste, il y a dans ce volume écrit par un Américain, beaucoup de choses intéressantes sur les Etats-Unis, leur gouvernement, leur politique, les différens partis qui divisent les Américains, leurs diverses opinions et les ressources que possède l'Union pour résister au torrent démagogique. Il est curieux de voir l'Amérique jugée par un homme qui a fait partie lui-même de son gouvernement, et de comparer ce qu'il en dit avec l'intéressant ouvrage récemment publié sur le même sujet par M. de Tocqueville. Ces deux écrivains sont guidés par des manières de voir opposées sur plusieurs points, et fournissent ainsi à l'homme impartial le moyen d'approfondir l'importante question de la démocratie.

CONTES AUX ENFANS, par madame Laure Bernard. Paris, Didier, 1835. 1 vol. in-12, orné de gravures. Prix : 4 fr.

ALFRED, ou le jeune Voyageur en France, ouvrage dédié à la jeunesse, par M. de Marlès. Paris, Didier, 1835. 1 vol. in-12 orné de seize gravures et deux cartes. Prix : 6 fr., ou avec quatre gravures seulement. 4 fr.

Les Contes de madame Laure Bernard sont courts, écrits avec simplicité, entremêlés de leçons morales faciles à saisir, et présentées d'une manière aimable, qui n'effarouche pas les jeunes intelligences auxquelles elles s'adressent, et se gravent ainsi presque à leur insu dans leur esprit. Ce volume renferme les sept contes suivans : *Les deux cousins*, histoire de Robert et Henri, l'un charmant petit garçon, sage, laborieux, qui trouve du plaisir dans l'étude et réussit dans tout ce qu'il apprend ; l'autre, enfant gâté, paresseux, menteur, qui aurait sans doute fini par tourner fort mal si les leçons de l'expérience et son bon cœur ne fussent venus le changer tout-à-fait ; *Mauvaise tête et bon cœur*, où nous suivons dans toutes les principales époques de sa vie le jeune Francisque, caractère indomptable accompagné d'un cœur excellent qui cherche toujours à réparer les fautes commises, mais, malgré toute sa bonne volonté, y réussit rarement. Nous voyons là le danger d'un bon cœur uni à une mauvaise tête, et l'erreur malheureuse de ces parens qui, se fiant à la générosité du sentiment, se montrent trop indulgens pour les écarts du caractère ; *la Conscience*, et *la Providence et les bonnes actions*, dont le but est d'inspirer aux enfans des idées nobles et douces de religion et de charité ; enfin, *Louisa* et *Sarah*, qui offrent des exemples de ce que peut être l'influence de l'éducation sur certains caractères, et servent à prouver combien il est important d'en surveiller la tendance. Ces deux derniers nous ont paru écrits plutôt pour les parens que pour les enfans, mais ils n'en sont pas moins très-bons.

Alfred, ou *le jeune Voyageur en France*, présente un autre genre d'intérêt plus vif, d'une utilité plus immédiate, mais qui s'adresse à un âge plus avancé. C'est un tableau rapide de tout ce que la France offre de curieux et de beau en fait de sites, de monumens et de souvenirs historiques. Deux frères font le voyage ensemble : l'un, plus âgé, sert de mentor à l'autre, et lui explique en passant ce que cha-

que ville renferme de remarquable, ses principales productions, les objets de son industrie et de son commerce. De fort jolies gravures accompagnent cet ouvrage et en doublent le mérite ; car, en fait de description, rien ne remplace le dessin, pour des enfans surtout. Nous n'adresserons qu'un reproche à M. Marlès, c'est qu'il écrit avec un style un peu trop rapide, et paraît oublier quelquefois l'âge de ses lecteurs. Il a jeté çà et là dans le courant de son récit quelques idées d'économie politique qui auraient gagné à être un peu plus développées et mises à la portée des jeunes intelligences auxquelles il s'adresse. En leur inculquant de bonne heure les vrais principes de cette science, on parviendra peut-être à renverser les vieux préjugés qui règnent encore sur le monde, et à rendre praticable la réforme industrielle et commerciale. Il est vrai que le cadre resserré adopté par l'auteur ne comportait pas de bien grands développemens. Du reste, cette forme de voyage est bien l'une des meilleures qu'on puisse employer pour amuser et instruire tout à la fois les enfans ; aussi avons-nous vu avec plaisir sur la couverture de ce volume l'annonce d'une *Bibliothèque des jeunes voyageurs* en quarante volumes in-12, qui paraîtront successivement.

ABBOTSFORD AND NEWSTEAD ABBEY; by Washington Irwing. Paris, chez Baudry. 1835. 1 vol. in-12. Prix : 2 fr.

Une visite à Scott, par le spirituel auteur du *Sketch-book*, est une véritable bonne fortune pour les admirateurs nombreux du grand romancier anglais, qui sont si avides de tout ce qui peut leur rappeler cet ami qu'ils ont perdu, leur retracer sa vie et son caractère. Ils trouveront dans le petit volume de M. Irwing des détails pleins d'intérêt sur les manières simples et affables de W. Scott qui suffiraient seuls pour le faire aimer. Une bonhomie pleine de franchise était le fonds de son caractère, et son commerce devait être doux et agréable.

Ce fut le 29 août 1816 que M. Irwing se présenta à Abbotsford, muni d'une lettre d'introduction de Th. Campbell, le poète. Scott l'accueillit à bras ouverts, et au lieu d'une simple et courte visite, le força de passer plusieurs jours avec lui pour lui faire voir tous les environs. Le voyageur se trouva bientôt à l'aise au milieu de la fa-

une lecture amusante et un but moral. D'ailleurs, il faut, dans le jugement qu'on porte des romans italiens, ne pas oublier que dans ce pays soumis au régime despotique, les esprits si limités dans les moyens de donner cours à leurs pensées, saisissent avec ardeur la seule porte qui leur est ouverte et sont toujours portés à philosopher, moraliser, dogmatiser chaque fois que l'occasion s'en présente. Enfin, si nous portons nos regards sur ce que certains écrivains français modernes ont fait du roman, nous ne pouvons que placer les romanciers italiens à un degré au-dessus d'eux dans l'échelle littéraire, si ce n'est pour le talent en lui-même, du moins pour l'usage qu'ils en font.

ANDRÉ ET LÉONI, par George Sand. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

DEUX MARTYRS, par Fulgence Girard. Paris, 1835. 2. vol. in-8. Prix : 15 fr.

HISTOIRES FAUSSES ET VRAIES, par madame de Bawr. Paris, 1835. In-8. Prix : 7 fr 50 c.

Nous avons retrouvé avec plaisir dans *André* le talent fort remarquable qui avait fait le succès d'Indiana et de Valentine, ces deux premiers romans de G. Sand. Il nous a paru que cet auteur renonçait à suivre la mauvaise route dans laquelle il s'était engagé depuis, et nous ne saurions que l'en féliciter vivement. Il y a bien encore quelques traces d'exagération dans sa manière de peindre la société, mais ce défaut est racheté par des pages admirables de style, de pensée et de sentiment. Un semblable talent ne peut que gagner à se rapprocher toujours plus de la nature. Qu'il n'oublie jamais, que dans la littérature comme dans les beaux-arts, la simplicité est une des principales condition du chef-d'œuvre.

M. Fulgence Girard a pris pour sujet de son roman deux prétendus *martyrs* de l'état social, qui ne le sont en réalité que de leurs propres passions individuelles, et, parti de ce texte exceptionnel, il a voulu ajouter un fait de plus au grand acte d'accusation dressé par nos écrivains modernes contre la société. Sans nous arrêter à discuter cette question sociale, que nous ne croyons soluble que par le développement pacifique des institutions et des réformes, nous dirons que le roman de M. Girard ne manque ni

d'intérêt, ni d'imagination, quoique cependant nous n'aimions guère ces imbroglios de vengeances croisées et implacables qui en forment le nœud. Mais l'auteur a eu soin de prendre pour personnages des natifs de l'île de Corse, et comme chacun sait, on est convenu que dans ce pays-là il règne une soif de vengeance qui ne se désaltère qu'avec le sang de ses ennemis.

Nous préférons, comme lecture, les *nouvelles* simples et bien racontées de Mme de Bawr ; il y a moins d'art peut-être, mais aussi plus de naturel, son but est moins grandiose et mieux atteint. Elle ne fait de sa plume ni une pioche, ni une truelle philosophique, mais elle réussit fort bien à récréer et amuser ses lecteurs.

BONNIVARD A CHILLON ; scènes de l'histoire de Genève dans les années 1535 et 1536, par G. Mallet. Genève, 1835. 1 gros vol. in-12. Prix : 5 fr.

LE PRÊCHE ET LA MESSE, par A. de Tromlitz et L. F. Lhéritier. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

LE MARI DE LA REINE, 1542-1546, par E. L. Guérin. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

LE SACHET, nouvelles, par MM. Ph. Chasles, J. A. David, Ch. Rabou, etc., etc. Paris, 1835. In-8. Prix : 7 fr. 50 c.

Bonnivard était un prieur de l'abbaye de Saint-Victor, qui, épris d'une affection toute particulière pour l'esprit d'indépendance des Genevois, prit parti pour la république dans ses querelles avec le duc de Savoie. Or celui-ci, l'ayant fait saisir, le jeta dans un cachot du château de Chillon, où il demeura pendant six ans jusqu'à ce qu'il fut enfin délivré par les Bernois, qui s'emparèrent de toute la rive droite du lac de Genève, et vinrent apporter du secours à cette héroïque petite ville qui avait fort à faire de défendre à la fois son indépendance politique et de conquérir sa liberté religieuse. C'était l'époque où la réforme commençait à faire briller son flambeau, et tout se ressentait de cette lutte terrible. Le récit de M. Mallet manque malheureusement de force et de couleur, mais il est écrit avec simplicité et offre un intérêt véritable.

Le Prêche et la Messe, roman historique où l'on voit que les vieilles chroniques ont souvent servi de guides et de

modèles aux auteurs, roule à peu près sur le même sujet que le précédent, c'est-à-dire sur les circonstances de la réforme religieuse; seulement il retrace une époque un peu postérieure, celle des guerres de religion qui éclatèrent en France. Ce roman se compose de trois parties: dans la première ce sont les états d'Orléans tenus en 1560, sous François II; dans la seconde, nous assistons au massacre de Vassy, sanglant prélude de la grande persécution qui amena la Saint-Barthélemy; enfin la dernière partie nous offre la bataille de Dreux, le siége d'Orléans, la mort du duc de Guise, et le supplice de Poltrot. Ainsi qu'on le voit, l'intérêt historique fait encore le principal mérite de cette œuvre, dans laquelle il reste peu de place pour les intrigues romanesques; et les auteurs ont surtout cherché à rendre avec autant de vérité que possible ces scènes de persécutions et de barbaries atroces dans lesquelles l'histoire offre de si grandes leçons, hélas! trop souvent oubliées. Mais ils n'ont pas toujours réussi à attacher le lecteur à leur récit; leur livre manque de liaison, de suite, et des conversations souvent trop longues entravent sa marche.

Le Mari de la Reine est une de ces compositions romancières où l'histoire est défigurée, estropiée de la plus pitoyable manière. On appelle cela *plier son sujet aux exigences du drame*. C'est l'Angleterre au XVIe siècle sous Henri VIII qui a fourni le sujet, et c'est aux dépens de Catherine d'Aragon que l'auteur a bâti son intrigue.

Le *Sachet* n'offre rien de bien remarquable; ce sont de ces contes qui fourmillent dans nos petits journaux et où l'exagération des situations et du style tient le plus souvent lieu de toute espèce d'intérêt. Du reste, vu le grand nombre de collaborateurs dont les noms figurent sur le titre, il y a dans ce volume du bon, du médiocre et du mauvais; malheureusement il nous a paru que ce dernier prédominait. Mais les éloges de la camaraderie ne manqueront pas au *Sachet*, et l'on imprimera sans doute dans plus d'un journal que jamais recueil ne fut plus piquant ni plus spirituel.

ANGELO, TYRAN DE PADOUE, drame, par Victor Hugo. Paris, 1835. In-8. Prix : 6 fr.

Ce drame a déjà été analysé par tous les journaux, et presque tous se sont accordés à montrer combien étaient

faibles et vulgaires les ressorts mélodramatiques employés par l'auteur. Jamais écrivain n'attacha une telle importance à ses œuvres, ne prétendit leur donner une si haute portée morale et philosophique ; et cependant, jamais écrivain ne dédaigna autant que M. Hugo les conseils de la critique, et ne persista comme lui, avec une obstination invincible, à suivre la mauvaise route dans laquelle il s'est engagé.

Cette prétendue réforme du théâtre annoncée avec tant de pompe, qui devait placer M. Hugo bien au-dessus de tous les tragiques anciens et modernes, qui en faisait le Napoléon de la littérature, le second grand homme du siècle ; cette fameuse régénération de la scène se borne à transporter sur les planches du Théâtre-Français les tyrans des Boulevards; à déguiser mademoiselle Mars en courtisane; à substituer aux vers de Racine et de Corneille une prose hachée, heurtée, sans entente du dialogue, d'une naïveté fausse et affectée. Enfin, le classique poignard est conservé, mais augmenté d'une dose plus ou moins forte de poison, tantôt une fiole, tantôt une cruche, selon le besoin. Avec cela, M. Hugo ne saurait se passer d'une fille de joie et d'un certain personnage mystérieux, confident *omnipus*, tenant du coquin et de l'idiot, traître et mauvais plaisant de profession, qui se retrouve dans toutes ses pièces, voire même dans ses romans.

Tels sont les élémens avec lesquels M. Hugo veut moraliser et enseigner le peuple ; c'est à peu près comme s'il voulait laver ses mains avec de la boue. Mais que lui importe les conseils et les avis! « Encouragé qu'il est, dit-il, « par l'adhésion des esprits d'élite, par l'applaudissement « de la foule, par la loyale sympathie de tout ce qu'il y a « aujourd'hui, dans la critique, d'hommes éminens et « écoutés! il continuera donc fermement, et chaque fois « qu'il croira nécessaire de faire bien voir à tous, dans ses « moindres détails, une idée utile, une idée sociale, une « idée humaine, il posera le théâtre dessus comme un « verre grossissant.

« Au siècle où nous vivons, l'horizon de l'art est bien « élargi. Autrefois le poète disait : le public ; aujourd'hui « le poète dit : le peuple. »

Prenez-y garde, monsieur Hugo, vous vous laissez tromper par les applaudissemens de vos amis et camarades, et vous ne vous apercevez pas que, tandis que le poète dit

philosophie chrétienne, M. de Paravey confirme par de nouvelles et savantes recherches appuyées sur des faits curieux observés par lui, les aperçus de M. de Humboldt au sujet de l'origine de la civilisation des peuples du plateau de Bogota. Non-seulement il montre les rapports de *tradition*, de *culte*, de *langue*, d'*agriculture*, de *gouvernement*, de *calendrier*, qui existent entre eux et les *Japonais*; mais, portant ses vues plus loin encore, il discute si les *Japonais* eux-mêmes, aussi intrépides navigateurs que les *Basques* des Pyrénées, n'ont pas reçu comme ces derniers, et comme les peuples de *Bogota*, des colonies *sabéennes*, *phéniciennes*, ou *arabes antiques*. Il cite une foule de mots qui ont une analogie frappante dans les trois langues, et les détails de mœurs qu'il nous donne offrent un sujet bien intéressant de comparaison et d'identité. Réalisant l'histoire perdue avec ces matériaux épars qu'il a recueillis dans ses savantes recherches, il nous montre les navigateurs arabes, chaldéens, juifs, sabéens pénétrant jusqu'au Japon dès l'an 851 de notre ère, et en conclut par analogie que la même chose dut avoir lieu au temps où les Arabes de *Saba* en Arabie Heureuse, de *La Mecke* et de l'*Iruk*, sous le nom d'*Ismaélites* et de *Nabathéens*, étaient encore idolâtres.

« Ce fut alors qu'ils portèrent leur culte des astres, leur langue, leur calendrier, leurs cycles, et en Chine sur la côte sud-est, et au Japon, et en Corée.

« Ce fut alors que leurs nombreux navires durent éprouver des tempêtes dans les mers si orageuses de la Chine et du Japon, et être jetés sur la côte ouest des deux Amériques.

« Ainsi, et seulement ainsi, a pu arriver dans l'Amérique du Sud et sur le plateau de *Cundin-Amarca*, l'antique *Bochica*, fils et image du soleil, *Sua*, aussi nommé *Sué*, c'est-à-dire *l'homme blanc*, nom que reçurent pareillement Quesada et ses compagnons, quand ils découvrirent ces contrées; nom qu'on applique encore aujourd'hui, à Bogota, aux Européens ou Asiatiques du Caucase.

Le célèbre Humboldt avait déjà soupçonné ces rapports entre les Muyskas de Bogota, les Japonais, et les Basques, et M. de Paravey les a vérifiés d'une manière pleinement satisfaisante. Cette dissertation est accompagnée d'un dessin de divinité japonaise extrait de l'ouvrage hollandais de Fischer sur le Japon et destiné à être comparé au *calendrier aztèque* publié par M. de Humboldt,

ainsi qu'aux *figures mexicaines au corps écrasé*. On y trouve aussi un vocabulaire des noms des jours et de divers mots muyscas et japonais identiques ou presque pareils. Enfin elle se termine par un tableau des caractères des cycles d'heures des Muyskas, des Chinois et des Japonais, tableau fort intéressant, car il contient des signes qui n'avaient encore été publiés par personne.

VOYAGES de l'embouchure de l'Indus à Lahor, Caboul, Balkh et à Boukhara; et retour par la Perse, pendant les années 1831, 1832 et 1833; par Alexandre Burnes, traduits par J. B. B. Eyriès. Paris, 1835. 3 vol. in-8, et atlas. Prix : 30 fr.

Employé comme officier d'état-major dans le Cotch pendant plusieurs années, M. Alexandre Burnes s'est livré à de profondes recherches sur sa géographie et son histoire. A cette occasion il visita la bouche orientale de l'Indus; plus tard il fut nommé pour accompagner à Lahor les présens envoyés par le roi d'Angleterre au maharadjah des Seïks, Rundjet-sing; enfin, enhardi par le succès de ses premiers voyages, il voulut pénétrer plus avant et traverser les contrées situées entre l'Inde et l'Europe pour revenir en Angleterre par la Boukharie et la Perse. C'est la relation de ces diverses entreprises heureusement conduites, dont M. Eyriès publie aujourd'hui la traduction. Cet ouvrage offre un intérêt scientifique si capital que la société royale de Géographie de Londres lui a adjugé un prix en 1834, et qu'en 1835 la société de Géographie de Paris lui a décerné une médaille d'argent. Mais nous devons ajouter que la relation de M. Burnes n'est pas seulement importante sous les rapports géographiques et commerciaux; elle offre de plus un récit fort attachant dans lequel on lit une foule de détails curieux sur des peuples entièrement inconnus jusqu'ici, et des recherches intéressantes sur la marche des Macédoniens sous la conduite d'Alexandre, car les pays parcourus par M. Burnes sont les mêmes que ce grand conquérant visita après avoir renversé la monarchie des Perses. Dans le voyage à Lahor on retrouvera avec plaisir cette figure si originale de Rundjit du Rundjet-sing que M. Jaquemont nous a déjà fait connaître par sa correspondance, ainsi que les deux officiers français MM. Allard et Court qui commandent et

disciplinent son armée de Seïks portant le drapeau tricolore et obéissant à des commandemens français au sein même de l'Inde et à la porte des possessions anglaises. Singulier phénomène!

M. Burnes nous donne ensuite un tableau très-complet des mœurs et des usages de la Boukharie; il a fort bien observé les Turcomans, et ses remarques sont généralement pleines d'intérêt. Une grande prudence lui fut nécessaire pour traverser cette contrée dans laquelle plusieurs Européens ont péri avant lui; mais M. Burnes possédait la langue persane assez bien pour soutenir la conversation, et prenant toujours le costume des pays qu'il parcourait, il cachait soigneusement sa qualité d'anglais qui eût été un mauvais passe-port. La ville de Boukhara est un centre où se rencontrent des hommes de toutes les parties de l'Orient; elle présente un tableau bien curieux; c'est une capitale dans laquelle se presse une population nombreuse composée d'individus de toutes sortes de nations. La variété des costumes et des visages doit offrir un aspect fort pittoresque.

« Le lieu que je fréquentais ordinairement le soir, dit M. Burnes, était le *Reghistan:* on nomme ainsi une place spacieuse, près du palais, qui en occupe un des côtés; sur deux autres s'élèvent des bâtimens massifs qui sont des colléges habités par des savans; sur la quatrième, il y a une fontaine jaillissante, ombragée de grands arbres; c'est là que les oisifs et les colporteurs de nouvelles se rassemblent autour des marchandises d'Asie et d'Europe qui sont exposées en vente. Un étranger n'a qu'à s'asseoir sur un banc du Reghistan pour connaître les Ouzbeks et la population de Boukhara. Il peut y converser avec des naturels de la Perse, de la Turquie, de la Russie, du Turkestan, de la Chine, de l'Inde et de l'Afghanistan. Il y rencontrera des Turcomans, des Calmouks et des Kirghiz des déserts voisins, ainsi que des habitans de pays plus favorisés du Ciel. Il peut observer le contraste que lui offrent les manières polies des sujets du grand roi, et les usages grossiers d'un Turc nomade. Il peut voir des Ouzbeks de toutes les contrées du Mavar-al-Nahar, et spéculer, d'après leur physionomie, sur les changemens que les temps et les lieux produisent dans une famille du genre humain. L'Ouzbek de Boukharie, d'après son mélange avec le sang persan, n'est reconnu que difficilement pour un turc. Les Ouz-

beks du Kokhan, contrée voisine, ont subi moins d'altération, et les naturels de la Khivie, l'ancien Kharism, ont encore une rudesse de traits qui leur est particulière. On peut les distinguer de tous les autres à leur kalpak, bonnet en peau de mouton noire, haut d'un pied. Une barbe rouge, des yeux gris et une peau blanche, attireront quelquefois les regards d'un étranger; son attention se sera alors fixée sur un pauvre Russe qui a perdu sa liberté et sa patrie, et qui mène ici une misérable vie dans l'esclavage. De temps en temps on aperçoit un Chinois dans le même état déplorable; sa longue queue a été coupée, et sa tête est coiffée d'un turban, parce que, de même que le Russe, il joue le rôle d'un musulman. Ensuite vient un brahmaniste, dans un costume qui ne lui est pas moins étranger qu'à son pays: un petit bonnet de forme carrée et un cordon, au lieu d'une ceinture, le différencient du mumulsan, et, ainsi que le disent les sectateurs du Coran, empêchent que ceux-ci ne profanent les salutations prescrites dans leur langue en les adressant à un idolâtre. Indépendamment de ces signes distinctifs, le naturel de l'Hindoustan est reconnaissable à son air de réserve, et à la manière étudiée dont il évite de se mêler à la foule. Il ne se réunit qu'à un petit nombre de personnes qui se trouvent dans les mêmes circonstances que lui. Le juif a un caractère aussi marqué que le brahmaniste; il porte un costume un peu différent et un bonnet conique; mais rien ne le fait mieux discerner que les traits si connus et propres au peuple hébreu. En Boukharie, ils composent une très-belle race, et dans mes courses j'ai aperçu plus d'une femme qui me rappelait celles que le talent des peintres s'est plu à représenter. On compte à peu près 4,000 juifs à Boukhara: ce sont des émigrans de Méched en Perse; ils s'occupent principalement de la teinture des toiles; ils sont traités de la même manière que les brahmanistes. Un Arménien égaré, vêtu d'une façon différente des précédens, fournit une image de cette nation errante; elle est peu nombreuse à Boukhara:

» Al'exception des hommes dont je viens de parler, l'étranger contemple dans les bazars une masse de population de belle taille, blanche et bien vêtue; ce sont les musulmans du Turkestan. Un grand turban et une pelisse (*tchoga*) de couleur ombre, par-dessus trois ou quatre autres du même genre, est le costume ordinaire; mais le

Reghistan mène au palais, et les Ouzbeks aiment à paraître devant leur roi en vêtemens de soie bariolée qu'ils nomment *ocdrass;* on y emploie les couleurs les plus éclatantes, et il serait insupportable pour tout autre qu'un Ouzbek. Quelques grands personnages sont habillés de brocard; on peut distinguer la gradation des rangs parmi les chefs, puisque ceux qui sont en faveur entrent à cheval dans la citadelle, tandis que les autres mettent pied à terre à la porte. Presque tous les personnages qui vont rendre visite au roi sont accompagnés d'un esclave; quoique cette classe du peuple soit presque toute composée de Persans ou de leurs descendans, elle a l'air particulier. On dit que les trois quarts des habitans de Boukhara sont issus d'esclaves; car on ne permet qu'à un petit nombre de captifs amenés de Perse au Turkestan de retourner dans leur patrie, et, suivant ce qu'on dit universellement, il y en a beaucoup qui n'y sont nullement enclins. Une grande partie de la population de Boukhara ne se montre en public qu'à cheval; mais soit sur un coursier, soit à pied, elle est toujours bottée, et les piétons marchent sur des talons si hauts et si étroits que j'avais beaucoup de peine, non-seulement à cheminer, mais même à me tenir debout. Ces talons ont dix-huit lignes de haut, et l'extrémité inférieure n'a que six lignes de diamètre. Tel est le costume national des Ouzbeks; quelques gens de distinction ont par-dessus la botte un soulier qu'ils ôtent en entrant dans un appartement. Quant aux femmes, que je ne dois pas oublier, elles ne sortent généralement qu'à cheval, et elles s'y tiennent comme les hommes; un petit nombre va à pied; toutes sont cachées par un voile noir en crin. La difficulté de voir à travers cette enveloppe fait qu'elles regardent fixement les gens qu'elles rencontrent comme une mascarade. Mais ici personne ne doit leur parler, et si quelque belle du harem du roi vient à passer, vous êtes avertis de vous tourner de l'autre côté, et vous attrapez un coup sur la tête si vous négligez de vous conformer à cet avis, tant les belles de Boukhara la sainte sont sacrées. »

Nous terminerons cet article en regrettant que la traduction de l'ouvrage de M. Burnes ne soit pas mieux écrite; le style en est lourd et fatigant.

L'atlas renferme plusieurs cartes de jolies vues, des costumes et beaucoup d'empreintes de médailles et pierres gravées que M. Burnes a rapportées de ses voyages.

ANALYSE DE L'HISTOIRE ASIATIQUE ET DE L'HISTOIRE GRECQUE, par E. G. Arbanère. Paris, 1835. 2 beaux vol. in-8, imprimés à l'imprimerie royale. Prix : 16 fr.

Nous trouvons dans cet ouvrage des vues savantes et profondes sur l'histoire de l'homme, son origine, ses premières vicissitudes, et sur les religions qui furent l'objet de son culte. Laissant de côté la suite des faits historiques qu'il pense être bien connus des lecteurs, l'auteur cherche à suivre dans ses développemens l'action providentielle qui domine le monde, et à faire ressortir les leçons qu'offre l'histoire de l'humanité considérée dans son ensemble. Les principes et le style de M. Arbanère sont également nobles et grands. Mais ses prédilections sont toutes pour le gouvernement connu sous le nom de monarchie constitutionnelle, qu'il regarde comme le dernier degré de la perfection, et en dehors duquel il ne voit que despotisme et esclavage, ou bien anarchie et désordre. Cette préférence marquée lui fait avancer même d'étranges paradoxes, comme par exemple dans le morceau suivant :

« Un manque général de dignité se montre dans les » mœurs des anciens Asiatiques, même dans les rangs les » plus élevés. Le général de Salomon, Banias, fait, sans » résistance aucune à l'ordre du roi, l'office de bourreau, » et tue Jacob et Séméï. Amasis, général des Egyptiens » révoltés, et depuis roi d'Égypte, répond par un vent, » et en présence de son armée, à l'envoyé d'Apriès. Des » traits semblables s'offrent dans toute l'histoire de l'Asie » ancienne ; nous pourrions regarder cela comme une trace » de la simplicité primitive, encore rapprochée, et, par » conséquent, comme une preuve que le genre humain » n'avait commencé que depuis peu de siècles ; nous pou- » vons aussi le regarder comme l'effet du manque total » d'un système aristocratique. La dignité des rangs étant » moins marquée chez les Orientaux, n'étant point une » condition impérieuse comme chez les modernes Euro- » péens, ils connaissaient moins aussi la dignité du carac- » tère qui en est une conséquence. Un homme sorti de la » lie du peuple, et revêtu d'un premier rôle, conservait » encore là ses basses inclinations, et ne trouvait point » d'action indigne de lui. D'un autre côté, les maux d'une » anarchie démagogique sont évidens. La longue habitude

» d'un gouvernement représentatif bien pratiqué peut » seule amener au beau résultat de la hiérarchie des rangs, » de la facilité de l'ascension sociale par le mérite, et de la » dignité générale de l'homme. »

Ce fragment indique très-bien les principes et la tendance de cet ouvrage. M. Arbanère est un de ces hommes qui placent la perfection gouvernementale sur la crête étroite d'une haute montagne entourée de tous côtés par des abîmes profonds, et où il faut rester sans cesse dans l'immobilité du *statu quo* de crainte qu'un pas en avant ou en arrière ne vous précipite : or, l'homme étant de sa nature essentiellement mobile, ce *statu quo* n'est qu'un état continuel de lutte et de tourmens. Mais, quoique nous ne partagions pas à ce sujet la manière de voir de l'auteur, cette différence d'opinions ne nous empêchera pas de reconnaître le mérite incontestable de cette publication. C'est avec plaisir que nous voyons l'histoire abandonner quelquefois l'ornière des chroniques dans laquelle certains novateurs, hommes doués de plus d'esprit que de génie, semblaient vouloir l'enchaîner. L'historien philosophe, lorsqu'il comprend bien toute l'importance de la tâche qu'il s'impose, est à nos yeux le moraliste le plus puissant, le mentor de l'humanité.

LETTRES A MES ENFANS SUR L'HISTOIRE DE FRANCE, par H. Roux-Ferrand. Paris, Hachette, 1835. In-18. Prix : 2 fr. 50 c.

Depuis quelques années, on s'est mis à travailler l'histoire avec une nouvelle ardeur, et l'on a senti le besoin de refaire presque tous les abrégés élémentaires, pour les remettre au niveau de la science. Au lieu de ces arides chronologies qui n'apprenaient aux enfans que des noms d'hommes et d'époques, on a cherché à leur présenter les événemens d'une manière simple et intéressante, à les attacher par l'attrait de la curiosité, et à leur inspirer pour les faits historiques le même goût qui se montre de bonne heure chez la plupart d'entre eux pour la lecture des contes et des fables. Sous ce rapport-là, peut-être plus que sous tout autre, l'instruction élémentaire a beaucoup gagné. L'histoire d'Ecosse racontée par Scott, les divers petits ouvrages de M. Lamé-Fleury, l'histoire de France de M. de Bonnechose, sont d'excellens livres, et celui que nous an-

nonçons aujourd'hui nous paraît aussi destiné à occuper parmi eux une place distinguée. Les lettres de M. Roux-Ferrand passent en revue les époques les plus brillantes de la France, et à côté du récit des faits emprunté aux chroniques du temps, elles développent avec beaucoup de clarté la marche du progrès social dans toutes ses phases politique, morale, intellectuelle. Fidèle à son système, d'embrasser d'un coup-d'œil le vaste ensemble de la civilisation, et de tout rattacher à sa marche progressive, il sait parfaitement bien mettre cette haute idée philosophique à la portée des jeunes intelligences pour lesquelles il écrit. Leur inculquant ainsi dès l'abord des vues larges et élevées, il les prépare à développer et à exercer les plus nobles facultés de l'homme, il leur apprend à considérer et à juger de haut le but et la destinée de l'humanité, leur inspire une noble impartialité, une vive admiration pour tout ce qui est beau et bon, une vénération profonde pour ces grands hommes dont le génie jette un éclat vif et bienfaisant sur l'histoire; il les rattache au christianisme par de nouveaux liens, en leur montrant qu'il renferme dans son sein le véritable élément civilisateur. Enfin il tend à leur présenter dans tout son jour cette vérité trop souvent méconnue, que *les plus grands ennemis de l'humanité sont ceux qui retiennent l'homme dans l'ignorance ou qui l'abreuvent d'erreurs.*

HISTOIRE UNIVERSELLE EN TABLEAUX, ou Explications des énigmes historiques de M. Lévi; par mademoiselle Gombault. Paris, 1835. Chez Al. Johanneau. 1 vol. in-18. Prix : 3 fr. 50 c.

La méthode d'enseignement de M. Lévi jouit d'une grande renommée; adoptée dans la plupart des institutions, elle obtient, dit-on, un grand succès. Le petit livre que nous annonçons est fait par l'une de ses élèves, et a pour but de servir de complément aux Enigmes historiques que lui-même a publiées. Ces énigmes sont les faits intéressans et curieux qu'offre l'histoire universelle. Les explications de mademoiselle Gombault nous ont paru, en général, assez bien faites; seulement elle aurait pu quelquefois puiser dans des sources plus modernes, et se montrer plus sévère dans le choix de ses autorités. Cependant son ouvrage répond d'une manière satisfaisante au but qu'elle s'est proposé, et quoique nous n'approuvions

pas exclusivement la méthode Lévi, qui nous semble peu logique et propre à donner seulement une instruction superficielle, nous devons dire qu'elle renferme d'excellentes choses et offre un grand attrait aux jeunes élèves. A la suite des énigmes sont des proverbes et des emblèmes expliqués aussi.

MES PRISONS, Mémoires de Silvio Pellico, traduits par F. H. Ambrosini. Paris, Audin. 1835. 1 vol. in-18. Prix : 1 fr. 50 c.

L'excellent ouvrage de Pellico a déjà eu bien des éditions; et peu de livres ont obtenu un semblable succès. Le sentiment religieux et vrai, la résignation pieuse, la bienveillance et la grandeur d'âme qui respirent dans cet œuvre et s'exhalent comme un délicieux parfum de chacune de ses pages, ont rencontré partout une vive sympathie. On a pleuré sur les malheurs du poète, sur ses souffrances, et ces pleurs ont parlé bien plus haut contre le système oppressif de l'Autriche que toutes les plus violentes dissertations démagogiques. Les Mémoires de Silvio Pellico sont devenus un livre tout-à-fait populaire. La teinte religieuse qui les colore, a contribué à les faire répandre encore davantage, et l'auteur, que ses amis accusaient d'abord de faiblesse et presque de désertion, se trouvera avoir fait plus que nul autre pour la cause de la liberté.

Cette nouvelle traduction nous a paru écrite avec simplicité, et son prix modique lui assure un débit considérable.

CODES FRANÇAIS, avec la concordance des articles de ces Codes; précédés de la Charte et des lois qui en dérivent, suivis des tarifs des frais en matière civile et criminelle. Paris. Videcoq. 1835. In-18. Prix : 4 fr.

Cette jolie petite édition des Codes est imprimée à deux colonnes, dans un caractère fort net et facile à lire, et sur un papier satiné d'une consistance ferme, quoique mince assez pour que le volume relié soit autant réduit que possible. Outre les *Codes civil, de Procédure civile, de Commerce, d'Instruction criminelle, Pénal* et *Forestier*, on y trouve toutes les lois postérieures qui en ont modifié quelque disposition, la *loi relative à la pêche fluviale*, et *les tarifs des frais*. De plus, on y a ajouté divers tableaux offrant : la concordance des calendriers pour les diverses années de la

république française, le rapport du nouveau système des poids et mesures avec l'ancien, le cours des assignats depuis leur création jusqu'au 1er germinal an 4, et celui des promesses de mandats depuis le 1er germinal an 4 jusqu'au 5 nivôse an v; enfin, le tableau des distances de Paris aux divers chefs-lieux de tous les départemens de la France.

LA REVUE DES ENFANS, journal d'instruction, paraissant tous les dimanches; avec vignettes dessinées par M. Camille Roqueplan, et gravées par Andrew, Best et Leloir. Paris, 1835. Rue du Pont-de-Lodi, n° 5. Prix par an : 12 fr.

Ce nouveau Journal, destiné à la jeunesse, et qui paraît depuis le mois d'avril dernier, nous a semblé rédigé sur un plan fort bien conçu. Ce n'est ni un recueil de contes amusans et futiles, ni un ramassis de notions scientifiques sèches et aride. Les enfans y trouveront tout à la fois instruction et amusement. Les premiers numéros déjà publiés renferment le commencement d'une histoire de la terre, des articles d'histoire naturelle, quelques observations curieuses de mœurs et usages, des extraits historiques intéressans, des notices biographiques d'hommes célèbres distingués dès leur enfance, des anecdotes simples, faciles à comprendre, dont la morale frappe vivement les jeunes intelligences auxquelles elle s'adresse, enfin un résumé concis des événemens de la semaine qui offrent quelque intérêt. Ainsi variée, la Revue des enfans offre un attrait piquant à ses jeunes lecteurs, et peut leur rendre un grand service en leur présentant un cours complet d'éducation à la hauteur de notre civilisation actuelle. Mais il faut pour cela que les écrivains qui entreprennent cette tâche ne perdent jamais de vue le but de leur œuvre, non plus que le degré d'intelligence des lecteurs pour lesquels ils écrivent. Ce n'est pas de l'art ni du style qu'il s'agit de faire, les enfans n'entendent rien à ces finesses de la littérature. La simplicité la plus grande, la clarté, la concision, voilà les qualités absolument nécessaires pour arriver à graver quelques notions utiles dans leur jeune mémoire. C'est ce qu'on a trop souvent oublié dans les diverses entreprises de ce genre faites depuis quelque temps. Les Anglais et les Allemands nous offrent cependant des exemples excellens à suivre. Dans les livres d'instruction ou d'éducation élémentaires ils se montrent nos maîtres, et ce n'est

pas sans de grands efforts qu'on pourra arriver à rivaliser avec eux. Si la *Revue des enfans* continue à suivre la route qu'elle a commencée, et si surtout elle travaille constamment à se mettre toujours plus à la portée de l'enfance, nous ne doutons pas qu'elle n'obtienne un véritable et beau succès, car elle remplira une lacune qui se fait encore sentir malgré toutes les tentatives essayées pour la combler. Les numéros que nous avons sous les yeux nous font espérer qu'elle arrivera à ce résultat, car plusieurs de ces articles sont tout-à-fait écrits dans l'esprit et le style convenables; mais nous avons trouvé dans les notions d'histoire naturelle beaucoup d'expressions difficiles à faire comprendre à des enfans, et il nous semble que les sujets en eussent pu être mieux choisis. La sociabilité chez les mammifères par exemple est tout-à-fait au-dessus de leur portée, et entraîne des explications fort délicates sur la propagation, etc., etc.

SOUVENIRS DE TRENTE ANNÉES DE VOYAGES à Saint-Domingue, dans plusieurs colonies étrangères, et au continent d'Amérique; par A. DE LAUJON. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

Ces souvenirs offrent peu d'intérêt. M. de Laujon paraît cependant avoir joué un certain rôle dans les colonies, et avoir contribué à renouer les relations commerciales entre Saint-Domingue et la France; mais quoique ayant beaucoup voyagé et par conséquent beaucoup vu, il n'a pas su observer ni rendre ses impressions d'une manière attrayante. Son livre est sans couleurs, sans vie; il ressemble trop à la causerie un peu radoteuse d'un vieux bonhomme qui aime à parler sans cesse de son jeune temps, et à raconter comme autant de choses merveilleuses les moindres circonstances de sa vie. Nous n'y avons rien appris de neuf ni de curieux sur Saint-Domingue, non plus que sur l'Amérique. Les amourettes de M. de Laujon occupent la plus grande partie de ces deux volumes, car elles sont en très-grand nombre. Il s'occupait, à ce qu'il paraît, beaucoup plus à faire la cour aux dames qu'à étudier les mœurs, les institutions et les productions des contrées qu'il visitait. Aussi eût-il mieux fait de donner à son ouvrage le titre de : *Histoire des amours de M. Laujon.*

De l'imprimerie de BEAU, à Saint-Germain-en-Laye.

Bulletin littéraire.

Troisième année.

N° 7. — JUILLET 1835.

LA BIBLE, traduction nouvelle, avec l'hébreu en regard, accompagné des points voyelles et des accens toniques; avec des notes philologiques, géographiques et littéraires, et les principales variantes de la version des Septante et du texte samaritain; par S. Cahen, directeur de l'école israélite de Paris, membre de l'académie royale de Metz, etc. Tomes 1 à 5 renfermant le Peutateuque, et tome 6 formant le premier des Prophètes. Paris, 1835. Chez l'auteur, Vieille rue du Temple, n° 78. Prix de chaque volume : papier ordinaire, 6 fr.; papier vélin, 9 fr.

Cette publication, l'une des plus importantes sans contredit de notre époque, se continue avec zèle et avec un succès croissant. Au milieu des préoccupations politiques, et des débordemens de la littérature frivole ou facile, M. Cahen poursuit sa tâche, et sa persévérance triomphe de l'indifférence publique. C'est là une marque à laquelle on reconnaît le vrai mérite. Et en effet, cet ouvrage se recommande sous tous les rapports d'une manière toute particulière. C'est une œuvre de science et de bonne foi. La traduction se distingue par une fidélité et une exactitude rigoureuses. Le texte est rendu aussi littéralement que possible, tout en respectant le génie de la langue française. Des notes nombreuses et fort étendues sont destinées non-seulement à expliquer les difficultés litéraires

toutes les distractions qu'il va chercher loin de sa demeure ? »

M. Vidal passe ensuite à l'influence directe de l'instruction sur les sentimens religieux. Il fait voir combien elle les épure, les élève, les ennoblit ; une foi éclairée est seule digne de l'homme, parce que d'elle seule peut découler une morale pure, un culte agréable à Dieu. La raison doit servir d'appui à la religion, et cet accord ne peut avoir lieu qu'au moyen d'une instruction solide et bien dirigée.

Enfin, ses deux derniers discours roulent sur l'influence et la supériorité de l'instruction religieuse sur les connaissances en général, et la supériorité dans la pratique des connaissances religieuses sur les autres connaissances. Nous ne le suivrons pas dans le développement ingénieux de ces deux thèses qui sont exposées avec talent, chaleur et conviction, parce que cela nous entraînerait trop loin ; mais nous engagerons vivement le public à lire ces sermons écrits avec des vues larges, hautes, vraiment dignes de notre époque, et avec une clarté et une concision d'autant plus remarquables qu'elles se rencontrent rarement à un pareil degré dans les écrits de ce genre. C'est bien là le véritable esprit du christianisme épuré par la réforme, et destiné à seconder et suivre dans toutes ses phases le développement de l'humanité dans sa marche progressive vers le perfectionnement.

CÉLESTE, par M. J. Massé, pasteur de l'église réformée de Bédarieux. Paris, chez Ab. Cherbuliez et Cᵉ. 1835. 1 vol. in-12. Prix : 2 fr. 50 c.

Le roman religieux, malgré ce que peut offrir d'étrange l'alliance de ces deux mots, est certainement l'une des meilleures formes que l'on puisse adopter pour faire arriver jusqu'à l'oreille et jusqu'au cœur même des gens du monde, les leçons de la piété, de la morale chrétienne, l'exemple des dévouemens sublimes, des joies pures, et du vrai bonheur que l'homme y puise. Nous en trouvons du reste un modèle dans l'Evangile même, où de fréquentes paraboles sont employées dans ce but : or ces paraboles n'étaient-elles pas des espèces de contes ou ro-

mans allégoriques? C'est dans ce sens que M. Massé, plutôt que de nous exposer les articles de sa foi dans un traité de théologie où il les eût appuyés d'argumens et de preuves plus ou moins récusables, et que bien peu de gens auraient lues, a préféré verser toute son âme dans les pages ardentes et pleines de sentiment d'une petite composition romanesque où l'intrigue n'est destinée qu'à exciter et soutenir l'intérêt en servant comme de passe-port aux discussions religieuses qui sont le but principal de son livre. En disant *discussions*, nous nous trompons, car la religion de M. Massé ne discute pas, c'est une poésie de l'âme qui chante les louanges de son Dieu et fait du christianisme un culte d'enthousiasme et de spiritualisme tout-à-fait en dehors et bien au-dessus des vaines disputes de l'école. *Céleste* est une femme chrétienne dont le mari *Ernest* est un athée qu'elle parvient à convertir par sa piété fervente, et surtout par sa sublime résignation dans le malheur. Deux enfans dignes de leur mère, et un pasteur qui aime à sermoner, mais avec douceur et patience, forment l'entourage de ce couple. L'action est presque nulle, mais le sujet ne le comportait pas autrement. Nous reprocherons seulement à l'auteur deux négligences qui déparent son œuvre. C'est que d'abord il ne fallait pas faire d'Ernest un homme aussi parfait, auquel il ne manquait absolument que la foi; car si vous admettez qu'on peut être tout-à-fait athée et tout-à-fait vertueux en même temps, que devient le grand principe de nécessité sur lequel se base en premier lieu toute religion? Ensuite, nous aurions voulu voir plus de sentimens humains, soit dans Céleste, soit dans sa fille au moment où celle-ci se voit frappée par la mort dans la fleur de sa jeunesse, et enlevée ainsi presque subitement à des parens au milieu desquels elle était parfaitement heureuse. Le cri d'un cœur déchiré par la douleur la plus vive de toutes, blessé dans ses affections les plus chères, n'est pas impie; et les larmes amères des regrets peuvent et même doivent s'unir fort bien avec la résignation religieuse et la confiance en Dieu, qui, en tempérant les élans d'un désespoir trop impétueux, en arrête les excès sans pour cela tarir les larmes d'une juste et vraie sensibilité. Le style de Céleste est animé, pittoresque, expressif, mais quelquefois un peu forcé; cependant, malgré ces critiques que nous avons cru devoir en faire, ce volume nous paraît un livre très-remarquable.

CHRIST ET PEUPLE, par Auguste Sicuier. Paris, 1835. In-8. Prix : 7 fr. 50 c.

Ce titre bizarre, acccompagné de têtes de chapitres non moins extraordinaires, telles que : *Démolir; Laid et Beau; Artistique; Sérieux; Canon de Démolition,* etc. etc. recouvre une espèce de dissertation moitié religieuse moitié philosophique inspirée par les *Paroles* de Lamennais. L'auteur considère le Christ comme le prophète des prolétaires, le libérateur du peuple ; il voit dans le christianisme une sublime protestation contre le despotisme et l'aristocratie qui opprimaient le monde, et déclare que, mal comprise des peuples encore trop ignorans pour suivre le Christ dans ses leçons, cette belle religion ne put accomplir sa tâche dans ce monde, et, détournée de sa destination par l'hypocrisie des grands et des puissans, devint un instrument d'ambition et d'asservissement entre leurs mains. Il nous montre le catholicisme étouffant tous ses principes d'égalité et de liberté sous la pompe éblouissante des cérémonies, et substituant une foule de pratiques extérieures, de superstitions et de niaiseries mesquines à la vraie application de cette morale si belle dont on redoutait l'influence sur l'intelligence de ceux qu'on voulait retenir esclaves dans les chaînes. Les hérésiarques lui apparaissent comme des révolutionaires qui entretinrent constamment le feu sacré de l'indépendance et combattirent sans cesse pour la liberté de la pensée. Enfin, il croit qu'une nouvelle ère va commencer pour le christianisme, que le moment est venu où ses principes doivent atteindre tout leur développement, que la France est la terre choisie pour donner l'exemple, que de son sein sortira l'*Homme-Peuple,* ce nouveau sauveur dont le monde a besoin pour compléter l'œuvre du Christ. Cette courte analyse donnera une idée de ce livre, qui nous a paru assez remarquable, quoique nous n'en aimions pas la forme, et qu'il y ait bien du néologisme dans le style.

SUR L'HOMME ET LE DÉVELOPPEMENT DE SES FACULTÉS, ou Essai de Physique sociale, par A. Quetelet. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

« L'homme naît, se développe, et meurt d'après certai-
» nes lois qui n'ont jamais été étudiées dans leur ensem-
» ble, ni dans le mode de leurs réactions mutuelles. Des

» recherches plus ou moins complètes sur quelques-unes » de ces lois, des résultats déduits d'observations isolées, » et des théories souvent basées sur de simples aperçus, » tels sont à peu près tous les matériaux que nous présente » la science de l'homme. » C'est en rassemblant ces matériaux, et en y ajoutant ses propres observations statistiques, que M. Quetelet a entrepris de suivre le développement physique de l'homme, d'en étudier toutes les phases et de montrer quelle influence il exerce à chaque âge sur le développement moral et intellectuel, et quelles impressions il en reçoit aussi à son tour. C'est un beau sujet de recherches, mais il est difficile à traiter, car la plupart des travaux statistiques faits jusqu'à présent sont incomplets, souvent inexacts, et n'ont malheureusement pas pu embrasser tout l'ensemble des nations et des temps. L'état peu avancé de la civilisation dans beaucoup de contrées, le désordre qui régnait autrefois dans les registres des autres, rendent presque impossible d'établir des données sûres et exactes. Mais cependant, M. Quetelet est parvenu, par une étude approfondie et intelligente de tous les documens existans, à obtenir des résultats d'une très-grande probabilité, si ce ne sont pas encore des règles qu'on puisse regarder comme infaillibles. Son ouvrage renferme une foule de tables intéressantes offrant le rapport des naissances avec les climats, le séjour des villes ou des campagnes, la légitimité, l'âge des parens etc.; celui de la fécondité des mariages avec l'âge, les lieux, les années, les saisons, les heures du jour; celui des décès et de la population avec les diverses causes qui peuvent les influencer. On y trouve aussi des tableaux fort curieux du développement de la taille, du poids, de la force, etc. etc. Enfin le développement des qualités morales et intellectuelles de l'homme est aussi présenté d'après des données statistiques et soumis à des lois qui semblent résulter de ces données.

De toutes ces recherches savantes, M. Quetelet arrive à une conclusion assez singulière. C'est que, 1° les prix des grains ont une influence très-marquée sur les élémens du système social, et qu'on peut ranger cette influence parmi les causes agissantes les plus énergiques; et 2° la proportion des crimes commis par l'homme se calcule avec autant de régularité, au moins, que les naissances, les décès ou les mariages, et avec plus de régularité que ne se font les dépenses et les recettes du trésor. Donc, puisque le prix

des grains est une des causes les plus influentes sur la mortalité de l'espèce humaine et sur sa reproduction, il est de la prévoyance des gouvernemens d'atténuer le plus possible toutes les causes qui amènent de grandes variations dans les prix et par suite dans les élémens du corps social. D'une autre part, puisque les crimes qui se commettent annuellement semblent être un résultat nécessaire de notre organisation sociale, et que le nombre n'en peut diminuer sans que les causes qui les amènent ne soient préalablement modifiées, c'est aux législateurs à reconnaître ces causes et à les faire disparaître autant que possible; à eux appartient la fixation du budget des crimes, comme celui des recettes et des dépenses du trésor. L'expérience démontre en effet, avec toute l'évidence possible, cette opinion, qui pourra sembler paradoxale au premier abord, que *c'est la société qui prépare le crime, et que le coupable n'est que l'instrument qui l'exécute.*

Ces conclusions nous conduisent donc, comme tous les pas que l'homme fait dans la science du progrès, vers la liberté du commerce et la réforme sociale. La statistique vient offrir ainsi un appui de plus à la liberté, et prouver encore que toutes les fois qu'on aborde une branche quelconque de la science sociale, on ne peut arriver logiquement qu'à ce seul et beau résultat. Avec cette certitude, comment ne pas tout espérer de l'avenir malgré les nuages épais qui le cachent encore à notre vue?

LE LIVRE DES JEUNES FILLES, par madame Mélanie Waldor. Paris, chez Pesron. 1835. In-12, avec 4 gravures. Prix : 3 fr.

PRÉVENTION ET SENTIMENT, ou Lettres d'une jeune personne à son Institutrice, par madame Mancrau. Paris, chez Pesron. 1835. In-12, avec 4 gravures. Prix : 3 fr.

Le *Livre des jeunes filles* renferme de charmans contes fort bien écrits, remplis d'intérêt et offrant d'excellentes leçons pour la conduite de la vie. Nous n'avons qu'un regret à exprimer, c'est qu'ils ne soient pas tous pour le même âge, ou à peu près, et que l'auteur n'ait pas plutôt publié deux volumes, l'un pour les jeunes enfans, l'autre pour les demoiselles de seize à dix-huit ans. En effet, le premier de ces contes, *La Pension et les Deux Mariages*, peint les suites de deux unions contractées, l'une

par inclination du cœur, comme cela devrait toujours être pour produire le bonheur, et l'autre par vanité et convenance sociale, comme cela n'a que trop souvent lieu pour le malheur de la société. C'est une leçon bonne et forte qui s'adresse aux jeunes personnes à marier et en même temps aussi à leurs mères; car il arrive bien, encore quelquefois, que les parens compromettent tout l'avenir de leurs enfans en cédant à une pensée d'orgueil, en les sacrifiant à un mouvement d'ambition. Mais le second conte, *Valérie*, est destiné à de beaucoup plus jeunes enfans, qui seraient incapables de comprendre le précédent. Il présente d'une manière très-frappante les fâcheuses suites de la désobéissance; l'histoire d'un pauvre petit garçon qui fut puni d'une cruelle manière pour n'avoir pas suivi les recommandations de ses bons parens, y est racontée avec beaucoup de simplicité et de charmes. Enfin la *Mère Godin* et *Une Leçon*, s'adressent à un âge plus avancé, et sont destinés à émouvoir la sensibilité, à former le cœur et l'âme.

Prévention et Sentiment est un livre plus sérieux. C'est une correspondance entre une jeune personne et son institutrice, dans laquelle les questions les plus importantes de l'éducation sont traitées avec sagesse et en détail, et les circonstances les plus difficiles de l'existence d'une jeune fille appréciées de la manière la plus convenable, avec une suite de conseils pour diriger sa conduite. Le livre de madame Manceau nous a paru très-bon et capable de produire quelque bien. C'est avec un vif plaisir que nous voyons tous les efforts qui tendent au perfectionnement de l'éducation et à l'amélioration, à la réforme des livres destinés à la jeunesse. Cela promet pour l'avenir.

UN ROI DEVANT SES PAIRS; ou l'on considère la clémence indéfinie comme le seul moyen, pour une dynastie populaire, de se faire pardonner son origine; par A. M. Madrolle. Paris, chez Dérivaux. 1835. In-8. Prix : 3 fr. 50 c.

Cette brochure nous a été envoyée avec le singulier petit billet suivant :

« A monsieur le directeur de l'impartial *Bulletin littéraire*, hommage d'une personne *impartiale* aussi, et qui » se reproche d'en avoir encouru un jugement partial. »

A. M.

Nous n'avons, en vérité, pas pu comprendre la signification et le but de ces mots qui ont probablement trait à un article publié dans le numéro de septembre dernier de notre Bulletin au sujet d'un précédent ouvrage de M. Madrolle. Cet article était peut-être un peu trop moqueur, mais il n'était point partial, car nous ne nous prononcions pour aucun parti, puisque nous n'abordions même pas le fond de son livre. Nous arrêtant au côté plaisant que nous offraient tout naturellement sa forme bizarre, son style véhément, sa nouvelle théorie des droits de l'humanité, et sa *Législation universelle qui ne sera pas même réfutée,* car *si elle était réfutable elle ne serait pas universelle,* nous n'avions point pensé à examiner les principes sur lesquels reposait tout cet étrange verbiage : c'est donc avec plaisir que nous saisissons cette occasion de réparer notre oubli en analysant, *Un Roi devant ses Pairs.* Nous le faisons d'autant plus volontiers qu'ici du moins, on aperçoit un but excellent et utile. La conciliation des partis est sans doute une utopie dans notre époque, encore tellement en proie aux passions politiques ; mais c'est une utopie d'honnête homme, et qui n'en sera peut-être pas toujours une. Le principe d'adopter ce qui est beau et bon partout où on le trouve, de rejeter ce qui est mauvais partout où il se présente, dominera un jour le monde, il faut l'espérer. La brochure de M. Madrolle est un plaidoyer en faveur de l'amnistie la plus complète et la plus large, et il ne craint pas d'appuyer ses opinions de celles des écrivains de tous les partis, quels qu'ils soient, qui se sont prononcés dans le même sens. Une grande partie de cet écrit est consacrée à la justification des ministres de Charles X, pour lesquels l'auteur a un faible tout particulier, chose fort naturelle, puisque *son cœur est* toujours *à Prague,* quoique *sa raison* soit *au Palais-Royal* et *son corps à l'Hôtel-de-Ville.* Cette trinité nouvelle qui se résume en M. Madrolle, prêche la clémence indéfinie avec une ferveur certainement très-louable, et nous regretterons seulement que la fâcheuse exagération de son style nuise à l'effet de ses bonnes intentions. Ses appels à la clémence sont formulés absolument de même que les déclamations violentes de son *Tableau de la Dégénération de la France,* et, avec toute l'impartialité possible, nous sommes bien forcés de dire que, littérairement parlant, ce style est détestable. Du reste, la manière dont l'auteur envisage les

délits politiques nous paraît sage et généreuse, et il serait à souhaiter qu'elle trouvât de nombreux partisans chez tous les peuples du monde.

RÉVOLUTION DE JUILLET 1830, son caractère légal et politique, hérédité de la pairie, majorats, aînesse et substitutions, épisodes de la Révolution de juillet, etc., etc.; par M. DUPIN, président de la Chambre des Députés. Paris, 1835. 1 gros vol. in-18. Prix : 4 fr. 50 c.

Sous ce titre, M. Dupin a réuni divers opuscules et discours déjà publiés ou prononcés par lui à différentes occasions, depuis la révolution de 1830. Il a voulu sans doute répondre ainsi au reproche de variation et d'inconséquence qui lui a été quelquefois adressé, et faire une espèce de déclaration de principes, de profession de foi, d'après laquelle on puisse le juger. Il se pose comme un ami fidèle et un défenseur zélé des lois et de l'ordre contre tous les partis, quels qu'ils soient, qui tenteraient d'attaquer l'une de ces deux bases de l'état social. Il nous semble que c'est en effet bien là le noble rôle que s'est assigné M. Dupin au milieu de toute les factions qui s'agitent en France. Puisse-t-il avoir le courage de l'accomplir jusqu'au bout, dans toutes ses conséquences, et la postérité se souviendra de lui comme d'un grand cytoyen.

Après les *Episodes de la révolution de Juillet* qui sont en tête de ce volume avec toutes les pièces justificatives de cette mémorable époque, viennent les discours du président actuel de la Chambre sur les plus importantes questions agitées dans son sein, telles que celles *de la Propagande, de la guerre* et *de la paix, des clubs, des associations, émeutes, troubles de Lyon, Grenoble et Paris,* etc. etc. Ensuite viennent les questions parlementaires de *présidence du Conseil, d'enquête, d'amnistie, de réélection des députés promus à des fonctions publiques, et d'extradition des députés poursuivis pendant la durée des sessions législatives.* Dans cette dernière partie, M. Dupin a ajouté encore quelques observations de plus aux paroles franches et remarquables qu'il avait prononcées contre l'extradition de M. Audry de Puyraveau.

Le volume est terminé par les discours adressés au Roi à l'occasion de sa fête, et par ceux prononcés sur les tombes de Daumesnil, C. Perrier et Baillot. Comme on le

voit, il n'y a guère de nouveau dans cette publication que l'Introduction destinée à relier tous ces divers fragmens.

QUELQUES OBSERVATIONS SUR LA RUSSIE, au sujet de l'Oukase du 17 avril 1834. Paris, chez Ab. Cherbuliez et Ce. 1835. In-8. Prix : 2 fr. 50 c.

L'oukase dont il est question ici fixait le terme du séjour autorisé à l'étranger aux sujets russes : pour la noblesse, à cinq années ; pour les individus de toutes les autres conditions, à trois ans ; et prononçait contre les contrevenans des peines très-sévères, telles que la mise en tutelle de leurs biens et le sequestre des revenus. Il ajoutait encore que les femmes russes mariées à l'étranger seraient obligées de vendre leurs immeubles et de payer au gouvernement une taxe de dix p. o/o de la valeur des capitaux qu'elles emporteraient ainsi avec elles hors de l'Empire. Ce décret offrait, ainsi qu'on le voit, un chef-d'œuvre du despotisme le plus absolu. Aussi l'auteur de la brochure que nous annonçons n'a-t-il pas beaucoup de peine à en faire ressortir toute l'absurdité et l'inhumanité. Il passe en revue les conséquences qui résulteront de son exécution suivant les diverses circonstances de sa mise en vigueur, et prouve d'une manière très-complète et très-victorieuse qu'en aucun cas cet oukase n'apportera à la Russie ni gloire, ni profit ; il le représente au contraire comme une tache pour l'honneur et la dignité nationales. Il expose en détail toutes les difficultés et les embarras qui en naîtront, et termine en déclarant que non-seulement l'oukase est injuste et oppressif, mais encore qu'il est impolitique et imprudent de choisir une pareille époque pour le promulguer. Dans cette dernière partie des Observations on trouve un curieux tableau de l'état de l'opinion publique en Russie, et d'intéressantes révélations sur le danger d'augmenter le mécontentement, et d'amener une révolution dans ce despotique empire. L'auteur, qui paraît connaître parfaitement bien la Russie, dit que non-seulement la noblesse mécontente peut devenir menaçante, mais que le malaise est général, s'étend à toutes les classes et prépare un bouleversement qui éclatera tôt ou tard si le gouvernement ne prend à tâche de le conjurer par une conduite ferme mais loyale, par des concessions adroites,

et par l'amélioration successive des diverses conditions de la société. La révolte de 1825, le soulèvement des colonies militaires, la révolution polonaise, sont autant de faits qui témoignent de ce malaise profond, de ce mécontentement général.

Mais il paraît, dit l'auteur, que l'autorité n'y fait aucune attention, car les réformes qui sont devenues *indispensables* se font encore attendre.

Le repos dont jouit actuellement la Russie, est un repos apparent; beaucoup de circonstances pourraient le troubler; une nouvelle et terrible crise deviendra tôt ou tard inévitable si la politique qui dirige les affaires n'est modifiée.

.....« Pendant que les motifs de mécontentement augmentent d'une manière effrayante, on ne cesse de travailler à la propagation des lumières; en d'autres termes, on éclaire les gouvernés sur leur malheur et les moyens d'y remédier.

« *Où cela peut-il mener?* »

L'histoire est là pour répondre, et les amis de la liberté y trouveront une espérance de plus pour l'avenir.

ETUDES PROGRESSIVES D'UN NATURALISTE pendant les années 1834 et 1835, par Geoffroy Saint-Hilaire. Paris, 1835. In-4. Fig. Prix : 15 fr.

M. Geoffroy Saint-Hilaire a pris le parti de publier lui-même ses mémoires scientifiques et les résultats de ses vastes travaux, qu'il a vus repoussés par les directeurs des Annales du Muséum comme attaquant les théories et les systèmes sur lesquels sont basées aujourd'hui les diverses sciences naturelles. Il expose dans ce premier volume par quelles études successives il est arrivé à fonder son nouveau système qu'il appelle l'attraction de *soi pour soi*, et dans lequel il prétend expliquer tous les phénomènes de la nature par ce seul et unique principe. Si cette théorie était reconnue vraie, la gloire déjà si grande de Newton s'accroîtrait encore et brillerait d'un éclat plus vif; car sa découverte de l'attraction, par laquelle il expliqua le système du monde, fournirait alors aussi la clé des mystères de la vie, de la reproduction, de la naissance et de la mort, en un mot de la création tout entière. Il est vrai qu'il faut se dé-

lourde pour la bourse des acheteurs. Il vaut mieux d'ailleurs, selon nous, payer un peu plus cher et avoir un bon et beau livre.

MANUEL CLASSIQUE ET ELÉMENTAIRE DE BOTANIQUE, d'Anatomie et de Physiologie végétale, par M. Louis Clerc, docteur médecin. Paris, chez Audin. 1835. 1 vol. in-4, orné de 8 planches représentant 160 figures coloriées. Prix : 10 fr.

Cet ouvrage, extrait du précédent, contient les premiers élémens de la botanique, l'étude des organes intérieurs et extérieurs des végétaux, de leurs fonctions diverses, de la fécondation des plantes, de la germination et des différentes causes qui influent sur elle, de la dissémination et de la multiplication des végétaux, de leurs maladies et de leur mort. Les systèmes de classification artificielle et naturelle sont exposés avec les caractères distinctifs des genres et des familles. Ensuite vient un dictionnaire des termes de botanique dans lequel ils sont expliqués par leur étymologie. Après ce dictionnaire se trouve un petit traité sur les signes employés en botanique, puis une courte biographie des divers botanistes français et étrangers, avec l'indication des ouvrages qu'ils ont composés. Nous avons été fort surpris de ne pas y rencontrer le nom du premier botaniste vivant, de M. Decandolle; c'est un oubli bien extraordinaire. Le volume est terminé par une petite Flore française, ou tableau général des plantes qui croissent naturellement en France, classées d'après le système de Linnée. Les huit planches coloriées qui accompagnent ce Manuel offrent les principaux organes des plantes et les caractères des familles naturelles.

TRAITÉ ÉLÉMENTAIRE DE GÉOLOGIE, par M. Rozet. Paris. 1835. 1 gros vol. in-8, et un atlas in-4. Prix : 12 fr.

M. Rozet professe la géologie à l'Athénée, et son ouvrage est destiné aux personnes qui suivent son cours. Le premier volume qui paraît renferme l'exposition des faits qui constituent la science géologique et l'examen des terrains des différentes époques, ainsi que les phénomènes particuliers que présente chacun d'eux. Les voyages exécutés par l'auteur dans les Ardennes, les Vosges, la Forêt-

Noire, le Jura, les Alpes, et jusque dans l'Atlas de Barbarie, l'ont conduit à la découverte d'une foule de faits nouveaux et curieux. Son traité est, en général, écrit avec clarté et intérêt; nous pensons qu'il sera d'une grande utilité aux commençans et aux personnes qui veulent apprendre à connaître cette nouvelle science, dont les progrès sont chaque jour plus rapides. Nous disons nouvelle, parce que c'est depuis peu seulement que l'attention générale s'est portée sur elle; car la géologie a été cultivée depuis la plus haute antiquité, mais ce n'est que vers la fin du siècle dernier, que l'esprit d'observation vint rectifier les erreurs qui s'étaient glissées dans le monde savant au milieu des interminables disputes des philosophes. Buffon, Werner, de Saussure donnèrent à la géologie un caractère de vérité qu'elle n'avait point encore eu. « Ce » dernier surtout, né en Suisse, dans une condition très- » indépendante, voua une grande partie de son existence » à l'étude de la constitution physique des Alpes : il par- » courut ces montagnes le marteau à la main, gravissant » les rocs les plus escarpés, les cîmes les plus élevées, même » celle du gigantesque Mont-Blanc, défendue par des » neiges et des glaces éternelles. Dans son immortel ou- » vrage (*Voyages dans les Alpes*), le premier où les choses » furent exposées avec autant de vérité que d'élégance, il » ne se permit que les conclusions qui découlaient natu- » rellement de la réunion des faits. L'agenda inséré à la » fin du huitième volume, renferme les véritables prin- » cipes de la géognosie, ceux qui ont servi de guide aux » observateurs actuels. »

Une fois basée sur des faits bien observés, la science se constitua et s'étendit bientôt. Les disciples de Werner en Allemagne, Brongniart et Cuvier en France, lui firent faire des pas de géant. L'importance d'une science qui se rattache d'une part à tant d'applications usuelles dans les arts, de l'autre à l'histoire de la terre, de son origine, de ses révolutions, de sa destinée, fut vivement sentie, et la plus noble émulation s'empara de tous les naturalistes, qui voulurent apporter une pierre à l'édifice majestueux que l'homme élevait ainsi à la gloire de son Créateur. Car l'étude de la terre et de toutes les productions de la nature est le plus bel hommage qu'on puisse rendre à Dieu en admirant les merveilles que sa puissance a créées et que sa sagesse conserve.

lut de la liberté. Au moment de l'exécution le courage de l'un des deux conjurés faiblit : ce ne fut pas celui qui devait mourir qui trembla, ce fut l'autre; Chabot sentit l'arme meurtrière s'échapper de ses mains et s'enfuit. Grangeneuve, homme réservé et modeste malgré la force et la grandeur de son âme, passa presque inaperçu au milieu de la tourmente révolutionnaire, qui cependant le dévora comme tant d'autres, car il était girondin ; et le flot populaire rompit bientôt ces digues trop faibles alors pour arrêter le cours de sa vengeance. Il n'est guère fait mention de Grangeneuve que dans les Mémoires de madame Rolland, qui en parle quelque part comme d'un honnête et véritable républicain de la Gironde. M. de Latouche avait donc le champ libre pour lui donner le caractère et les mœurs qui lui plaisaient. Il en a usé largement, mais nous pensons que personne ne s'en plaindra. Il a voulu nous montrer une âme forte et généreuse, retenue cependant dans les liens d'une passion qui la fait son esclave et lui imprime souvent le sceau de la faiblesse au milieu de ses plus nobles résolutions. Ce caractère est bien dans la nature et a pu être sans doute celui de plus d'un des Girondins, chez lesquels les idées républicaines et l'amour de la liberté ne furent malheureusement pas toujours accompagnés de l'énergie et de la fermeté nécessaires dans ces temps d'orage politique. Nous avons lu cette composition de M. de Latouche avec d'autant plus d'intérêt que nous partageons ses sympathies et ses opinions en fait de gouvernement et de progrès. Il nous semble exprimer parfaitement bien les espérances de la jeunesse, les promesses que réalisera l'avenir. Son post-scriptum adressé à ses amis enfermés depuis tant de mois sans jugement dans les prisons, trouvera sans doute de l'écho chez tous les hommes dont le cœur ne s'est pas encore glacé au souffle de l'égoïsme corrupteur, et n'a pas abdiqué les nobles sentimens placés en lui par la nature.

THE STUDENT ; by Bulwer. Paris, chez Baudry. 1835. In-8. Prix : 3 fr. 50 c.

L'ÉTUDIANT ; contes, nouvelles et esquisses littéraires; par E. L. Bulwer ; traduit par le traducteur des *Derniers jours de Pompei*. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

Sous ce titre, M. Bulwer a réuni divers essais, des frag-

mens, des contes, et des conversations philosophiques avec un homme condamné par les médecins. On y retrouve tout l'esprit observateur et piquant de l'auteur de l'Angleterre et des Anglais, tout le talent de l'auteur de Pelham, Eugène Aram, etc. et une douce et profonde philosophie religieuse, qui est exposée avec clarté, avec intérêt, avec conviction. Quelques-uns de ces fragmens publiés déjà dans le New Monthley Magazine, ont obtenu en Angleterre un très-grand succès. Nous pensons qu'en France aussi, ils seront lus avec avidité; car ils offrent une foule de pensées neuves, originales, exprimées d'une manière très-spirituelle. Il y a quelque chose de la manière de Voltaire, moins cependant le cynisme et l'ironique incrédulité qui la gâtaient souvent. On reconnaît ici comme dans beaucoup d'autres écrits contemporains, que l'Angleterre, avec bien plus d'instruction cependant, et bien plus de conscience de ce qu'elle fait que n'en pouvait avoir alors la France, s'avance aussi à grands pas vers une réforme sociale, vers une révolution radicale. La foi inébranlable dans la constitution anglaise, avec tous ses priviléges, ses abus, ses vices, qui faisait jusqu'à présent le trait caractéristique de tous les écrivains anglais, à quelque opinion qu'ils appartinssent, disparaît tous les jours davantage. Le voile tombe et fait place à ces idées de réforme, de liberté, d'égalité, qui ont déjà porté des coups si terribles à la monarchie absolue, et qui menacent maintenant aussi la monarchie constitutionnelle. Mais du reste, il y a fort peu de politique proprement dite dans le livre de M. Bulwer. La tendance générale de ce petit volume est plutôt philosophique, et il s'y trouve plusieurs morceaux littéraires remarquables.

Deux mots maintenant sur la traduction. Comment est-il possible qu'avec 245 pages, qui forment le total de l'édition anglaise publiée par M. Baudry, on ait fait deux volumes de trois à quatre cents pages chacun? C'est, il faut l'avouer, un chef-d'œuvre de charlatanisme typographique. Les grandes marges, les pages blanches, les titres et faux-titres y abondent, et la justification ou la page imprimée n'est pas plus grande que celle d'un volume in-12 ordinaire. Certes, la librairie française, qui se plaint de la stagnation du commerce, du petit nombre de livres qui se vendent, et du tort que lui font les contrefaçons, emploie là un triste moyen pour se réhabiliter et lutter con-

tre les obstacles. Elle dégoûte encore plus le public et donne beau jeu aux pirates étrangers.

L'*Etudiant* ne devait former qu'un volume de 4 à 5 francs tout au plus, et quel que soit le mérite de l'ouvrage, c'est, en vérité, tout ce qu'il vaut, commercialement parlant.

NARRATIVE OF A SECOND VOYAGE in search of a NORTH-WEST PASSAGE, and of a residence in the arctic regions during the years 1829, 1830, 1831, 1832, 1833, by sir John Ross, captain in the royal navy. Paris, chez Baudry. 1835. 1 vol. in-8. Fig. Prix : 5 fr.

RELATION DU SECOND VOYAGE fait à la recherche d'un PASSAGE AU NORD-OUEST, par Sir John Ross, capitaine de la marine royale, etc.; traduit par A. J. B. Defauconpret. 2 vol. in-8. Fig. Prix : 16 fr.

Après les malheureuses tentatives du capitaine Parry, sir John Ross, qui, déjà en 1818, avait fait un premier voyage au pôle nord, voulut en essayer un second dirigé vers le nord-ouest, où, d'après l'opinion de beaucoup de personnes, il était plus probable de trouver un passage. Il soumit d'abord ses plans à l'amirauté ; mais il lui fut répondu que l'administration ne se souciait pas de faire les frais d'un nouveau voyage de ce genre, et pendant plusieurs années il fut obligé d'y renoncer. Cependant il ne se découragea pas ; continuant à perfectionner son plan et à mûrir son projet, il attendit qu'une occasion favorable se présentât. Lorsqu'en 1828 l'abolition du bureau des longitudes entraîna celle du prix offert pour la découverte d'un passage, un négociant anglais, dont le nom mérite d'être conservé à la postérité, M. Sheriff Booth, ne craignant plus de paraître mu par un motif mercantile, offrit au capitaine Ross de faire les frais de l'expédition. Aussitôt un bâtiment à vapeur fut commandé, tous les préparatifs nécessaires pour un tel voyage se firent activement, et bientôt, grâces au grand nombre d'hommes de bonne volonté qui se présentèrent, sir John Ross put mettre à la voile avec un équipage choisi sur le vaisseau *la Victoire*. Un autre bâtiment suivait, chargé de provisions de réserve, et la navigation commença d'abord sous d'heureux auspices. Mais après quelques jours, l'équipage de ce dernier bâtiment se révolta, et M. Ross fut obligé de l'abandonner;

puis, peu après, la machine à vapeur de *la Victoire* se dérangea, et déjà maints obstacles vinrent faire pressentir tous les dangers et toutes les fatigues de cette aventureuse entreprise. Cependant ceux qui s'étaient décidés à la mener à fin ne se découragèrent pas, et ils parvinrent jusqu'au milieu des glaces du pôle, plus loin encore que n'avait pénétré le capitaine Parry. Vers la fin de l'année 1829, le vaisseau fut disposé pour l'hivernage dans une baie où il se trouvait engagé d'une manière inébranlable au milieu des glaces. Toutes les précautions imaginables furent prises pour se garantir du froid, de l'ennui et des maladies qui pouvaient en résulter. Le bâtiment était approvisionné en conséquence, et des travaux continuels, sans être excessifs, contribuèrent à entretenir la bonne santé de l'équipage, qui, dans l'espace de près de quatre années, ne perdit que trois hommes. Dans cette station où les glaces retinrent le vaisseau non-seulement tout l'hiver mais encore l'été suivant, le capitaine Ross eut plusieurs fois des rapports avec les Esquimaux, et il donne de nouveaux détails sur ces misérables peuplades qui errent constamment au milieu des glaces dans les régions du pôle, se nourrissant d'huile et de poissons crus, dormant sur des bancs de neige, sous des huttes de neige et s'estimant les êtres les plus heureux du monde, lorsqu'une chasse ou une pêche abondante les met, pour quelque temps, à l'abri de la faim. Ce spectacle lui inspire des réflexions philosophiques, empreintes d'un sentiment profondément religieux, et en présence de ces côtes stériles et désolées, où la nature semble refuser tout secours à l'homme, il reconnaît encore l'admirable sagesse de la Providence qui a pourvu à ce que l'Esquimaux ne pût mourir, ni de faim, ni de froid, et n'a placé dans son être que des désirs et des goûts conformes aux jouissances qu'il peut se procurer, lui donnant ainsi les moyens de jouir d'un bonheur différent sans doute, mais non moins grand en lui-même, que celui de l'homme civilisé habitant le plus beau climat de la terre. Le bonheur et le malheur n'existent, en effet, réellement que dans la balance, plus ou moins juste, des désirs et de leur satisfaction.

Dans les nombreuses excursions que font nos voyageurs pendant la longue captivité de leur navire, se trouvent plusieurs récits de chasses et de pêches dignes d'exciter au

plus haut point la curiosité et l'intérêt. Tout est si étrange dans ces déserts glacés!

Mais ce qui surtout mérite de fixer l'attention de tous les hommes éclairés, ce sont les recherches du commandant Ross pour déterminer la place du pôle nord, et les observations importantes qu'il a faites sur l'aiguille aimantée, après être parvenu à trouver, d'une manière assez exacte, le point même du pôle qui, au grand désappointement de nos voyageurs, ne se trouve indiqué par aucun signe extérieur dans la nature, tandis que leur imagination se plaisait à y placer une haute montagne, ou tout au moins quelque immense rocher.

Après avoir vainement attendu, pendant environ trente mois, que les glaces permissent au bâtiment de quitter la baie où il était retenu prisonnier, sir John Ross se décide enfin à abandonner tout-à-fait son vaisseau, au mois de mai 1832. Là commence une longue suite de souffrances, de travaux, de privations de toute espèce pour ces courageux marins. Emportant avec eux, sur des traîneaux, toutes les provisions qu'ils peuvent prendre, et des bateaux pour traverser les bras de mer que la glace laissait libres, ils entreprennent de se faire jour à travers tous les obstacles et tous les dangers, qui semblent leur fermer à jamais le chemin de leur patrie. Le récit de cette lutte de quelques hommes civilisés contre les élémens, le froid et la faim, est empreint d'une résignation si religieuse, d'une piété si vraie et si noble qu'on ne peut s'empêcher d'admirer chacun des hommes qui firent parti de cette petite troupe. Ils errèrent ainsi pendant plus d'un an, conservant à peine la moindre espérance de jamais sortir de ces déserts, et pourtant jamais le désespoir ne s'empara d'eux, jamais il n'oublièrent que la bonté de Dieu est inépuisable et que les voies de la Providence ne sont pas les nôtres. Ce fut seulement au mois d'août 1833 qu'ils aperçurent un bâtiment de pêche, et parvinrent, non sans peine, à se faire reconnaître pour ce qu'ils étaient.

Ainsi se trouve résolu, d'une manière à peu près complète et négative, le problème d'un passage au pôle nord. Le capitaine Ross a trouvé un isthme qui unit les deux continens en un seul et ferme la mer Glaciale vers le pôle; et quoiqu'il ait été empêché par les circonstances d'explorer entièrement toutes les côtes, il est cependant probable qu'à l'avenir aucun nouveau voyage ne sera

entrepris à la recherche de ce passage. Il a mis fin aux tentatives déjà fort ralenties par les découvertes du capitaine Parry, et a rendu en même temps d'éminens services en publiant une carte plus complète de ces parages glacés, en fixant la place du pôle, en ouvrant une nouvelle carrière à la science magnétique. Honneur donc aux hommes qui se dévouent ainsi pour les progrès de la science, sans autre ambition que celle de travailler au développement de l'esprit humain; honneur au pays où de telles entreprises se font et s'achèvent par l'œuvre de simples citoyens sans que le gouvernement ait besoin de s'en mêler!

RICHELIEU, MAZARIN, LA FRONDE, ET LE RÈGNE DE LOUIS XIV; par M. Capefigue. Paris, 1835. Tomes 1 et 2. In-8. Prix : 15 fr.

M. Capefigue poursuit activement son Histoire de France; mais en suivant la marche qu'il a adoptée, nous ne savons s'il pourra jamais terminer son œuvre. Les deux volumes que nous annonçons aujourd'hui ne renferment qu'une période de sept années, de 1610 à 1617. C'est l'époque de troubles et de dissensions intestines qui suivit la mort du Béarnais pendant la minorité de Louis XIII. Le récit de M. Capefigue s'arrête après la mort de Concini et l'exécution de la maréchale d'Ancre. On y trouvera le même intérêt piquant qui a fait le succès des précédens volumes; mais, quelque réputation qu'ait acquise l'auteur, nous ne pouvons reconnaître en lui les qualités d'un véritable historien, son livre sent trop les pamphlets dans lesquels il va puiser ses inspirations. Sans doute la littérature polémique d'une époque est une source qu'il ne faut pas dédaigner, parce qu'on y retrouve une image fidèle de l'esprit de la société contemporaine et l'expression la plus vraie de ses mœurs, de sa civilisation; mais alors il faut être juste, impartial et ne pas se contenter d'écouter la voix d'un seul parti. Les pamphlets catholiques ont été compulsés avec un grand zèle par M. Capefigue, et quant à ceux du parti contraire, il exprime seulement le regret de ce qu'on n'ait pas réuni en collection les prêches des prédicateurs réformés. Quelques recherches suivies lui auraient cependant, nous le pensons, procuré un assez grand nombre de documens précieux capables de l'éclairer mieux encore sur

mène dans notre siècle le chœur des intelligences qui la suivent ardemment. Poursuis, Lélia, poursuis ta marche triomphalement douloureuse; tu t'es dévouée, ne fléchis pas; obéis à ton Dieu; il t'a envoyée après la protestante et la juive (madame de Staël et madame Varnhagen) pour être, à la clarté du jour, le poète des idées et de l'infini; les voiles ne te conviennent pas, les timidités te vont mal; n'abdique pas la sublime effronterie de ton génie; renouvelle les lois de l'amour et de l'hyménée; chante, ne pleure pas, et loin de te laisser consumer par le feu divin que recèlent tes flancs, verse-le sur le monde. »

L'esprit se révolte en présence d'un pareil délire. Où nous conduisez-vous, dites-le, vous qui, placés par votre position à la tête de la nation pensante, proclamez ainsi la gloire et le triomphe de l'infamie? Dans quel abîme voulez-vous replonger la société? Que pourra-t-il sortir de ce conflit de contradictions flagrantes et absurdes? N'avez-vous donc pas vu dans quel chaos littéraire nous a jetés l'imprudente et inconséquente légèreté des novateurs, et combien ne serait pas encore plus dangereux pour l'humanité le chaos moral que vous préparez ainsi? Le mysticisme et Lélia! voilà les deux principes de votre avenir. Un nuage et un bourbier! Heureusement, la mode est inconstante, ses caprices ont peu de durée, et bientôt sans doute le soleil dissipera le nuage, desséchera le bourbier, et l'œuvre de la civilisation ne sera pas détourné de sa route.

LECTURES MANUSCRITES instructives et amusantes, à l'usage des enfans, tirées des considérations sur les œuvres de Dieu; par C. C. Sturm. Paris, chez Brunot-Labbe. 1 vol. in-18. Fig. Prix : 1 fr.

Ces lectures sont composées de morceaux d'écritures différentes, et de plus en plus difficiles à lire, qui sont lithographiés avec soin et accompagnés de petites vignettes. On a extrait des *Considérations de Sturm* les passages qui ont paru le plus à la portée des enfans, et le mieux destinés à leur faire comprendre tout ce que la contemplation de la nature offre de grand, de noble, de religieux; combien elle est digne d'occuper nos facultés, et comment elle élève notre âme à Dieu. Voici les titres des divers fragmens que renferme ce livre :

Contemplation de la Nature. Plaisirs qu'elle procure. Immensité de l'Univers. Dieu prouvé par ses ouvrages. Les Agrémens de la campagne. Plaisirs que procure la culture des jardins. L'Aurore. Le Lever du soleil. Les Vents et la tempête. Le Printemps. La Nuit d'été. La Neige. Les Plantes. La Prairie. La Vigne. La Chute des feuilles. Migration des oiseaux. Les Semailles d'hiver. Les Chenilles. Les Abeilles. Les Fourmis. Les Castors. Le Rossignol. Les Fauvettes au printemps. Le Bonheur.

Ces deux derniers morceaux ne sont pas de Sturm ; le premier est de Buffon, le second de Sterne. Sans doute on pourrait désirer dans ces lectures plus de simplicité encore, et le style souvent ampoulé de Sturm n'est pas toujours très-intelligible pour l'enfance ; mais cependant il nous a paru qu'en général et avec seulement quelques explications indispensables du maître ou des parens, ce petit ouvrage était très-bon à mettre entre les mains des jeunes enfans, pour lesquels on a encore si peu de livres convenables.

MÉLANGES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES, par M. le baron de Barante. Paris, 1835. 3 vol. in-8. Prix : 22 fr. 50 c.

M. de Barante a réuni sous ce titre divers fragmens publiés par lui soit dans des Revues, soit dans les Mémoires de madame de la Rochejaquelin. Le premier volume renferme des notices historiques sur divers écrivains français, sur les chefs vendéens qui se signalèrent dans la guerre contre l'armée républicaine, sur Camille Jordan et le général Foy, enfin sur les deux réformateurs Calvin et Théodore de Bèze. Ces biographies sont courtes, renferment peu de détails, mais sont écrites avec un esprit de juste impartialité, et un style riche de couleurs, qui reproduisent avec une grande vérité les images que l'auteur veut peindre. Il nous intéresse et nous attache à ses héros, sans pourtant cacher les défauts qui peuvent déparer leurs grandes qualités ; mais animé d'un esprit conciliateur et large, il ne montre jamais d'animosité personnelle, et s'attache toujours à faire ressortir de préférence tout ce qui est noble et généreux.

Le second et le troisième volumes renferment des mélanges littéraires déjà connus aussi, mais qu'on relira avec un nouveau plaisir. La notice sur Schiller surtout nous paraît un morceau digne d'éloges et l'un des meilleurs de tous

ceux que M. de Barante a réunis dans cette publication. On y suit avec un vif intérêt les travaux du grand poète allemand, et nous avons involontairement été portés à comparer Schiller toujours mécontent de ses œuvres et travaillant sans cesse à se perfectionner, cherchant à faire toujours mieux, ne se croyant jamais arrivé au faite de l'art, avec la jactance orgueilleuse de certain auteur dramatique moderne qui n'hésite pas à déclarer ses ouvrages des chefs-d'œuvre et fait précéder chacun d'eux d'une préface où il s'encense lui-même et se proclame un grand homme avec un aplomb vraiment merveilleux.

Malgré des succès non contestés, malgré les éloges et l'admiration de toute l'Allemagne et le suffrage de tous les hommes distingués qu'il eut pour contemporains, Schiller ne se départit pas un seul instant de cette noble défiance de lui-même qui l'engageait à ne jamais cesser de travailler. Il comprenait que l'homme, quelque supérieur qu'il soit, a toujours quelque chose à apprendre, à acquérir; il ne rejetait pas dédaigneusement la critique, écoutait les observations, et, profitant de tout ce qu'il pouvait recueillir à l'école de l'expérience cette grande maîtresse des hommes, il suivait constamment une marche ascendante dans ses productions. C'est ainsi qu'il s'est acquis une renommée impérissable, et a placé son nom à côté de celui de Shakespeare dans les souvenirs de la postérité.

A la fin de son troisième volume M. de Barante a placé sa nouvelle de *Sœur Marguerite*, composition pleine de fraîcheur et de sensibilité dont nous avons déjà parlé dans notre numéro de mai dernier.

TABLEAU DE LA VILLE ÉTERNELLE; supplément à tous les Voyages d'Italie; par M. Joseph Régnier. Paris, 1835. In-8. Prix : 6 fr.

Adorateur exalté de Rome, M. J. Régnier l'a étudiée avec amour et la décrit de même. Pour faire partager au lecteur son admiration passionnée, il emploie un style élevé, grandiose et animé. Toutes les descriptions de monumens nous ont paru très-bien faites, et elles sont entremêlées d'anecdotes amusantes qui excitent l'intérêt et soutiennent la curiosité jusqu'au bout. L'épisode de Baiocco, petit enfant rachitique dont l'esprit fit la fortune d'un

café, est surtout fort original et raconté d'une manière très-piquante. Mais ce que nous n'approuvons pas dans l'ouvrage de M. Régnier, et ce qui sera désapprouvé, nous le pensons, par la plupart de ses lecteurs, c'est l'inconcevable aveuglement avec lequel ce voyageur persiste à voir encore dans Rome la cité sainte, la première et la plus pieuse de toutes les villes catholiques, et à regarder le pape comme un être infaillible, comme le souverain pontife du monde, maître des couronnes et des empires. Une semblable illusion était permise il y a quelques siècles, alors que les foudres du Vatican n'étaient pas encore et à jamais éteintes. Mais aujourd'hui, au milieu des idées révolutionnaires qui travaillent le monde et sapent de toute part même les sceptres les plus faibles, les monarchies les plus mitigées, ah! monsieur Regnier, c'est une mauvaise plaisanterie, et le pape pourra croire que vous avez voulu vous moquer de lui quand vous prétendez que la France surtout lui est fidèle. Quant à celle-ci, elle aurait droit peut-être de vous demander qui vous a donné mission de parler pour elle, de prier pour elle, de vous prosterner pour elle.

VOYAGE DU LUXOR EN ÉGYPTE, entrepris par ordre du Roi, pour transporter de Thèbes à Paris l'un des obélisques de Sésostris; par M. de Verninac Saint-Maur, commandant de l'expédition. Paris, 1835. 1 gros vol. in-8, orné de planches. Prix : 12 fr.

L'entreprise d'amener de Thèbes le monolithe énorme dont le pacha d'Egypte avait fait don à la France, offrait de très-grandes difficultés. Son succès complet est un titre de gloire de plus pour la marine française, ainsi que pour les habiles ingénieurs qui ont dirigé les diverses manœuvres mécaniques de l'embarquement. Le vaisseau *le Luxor*, qu'on a vu arriver à Paris privé de sa mâture, fut construit exprès pour cette expédition, de manière à pouvoir contenir dans son intérieur l'obélisque, et tirer cependant le moins d'eau possible. Le 16 avril 1831, ce bâtiment quitta Toulon et se rendit à Alexandrie, d'où il remonta le Nil jusqu'à Thèbes. Le récit de cette traversée et des obstacles que le Luxor eut à vaincre le long du Nil est d'un grand intérêt, ainsi que l'exposé des travaux au moyen desquels fut déplacé et embarqué le monolithe.

L'auteur fait, en passant, une foule d'observations curieuses sur les mœurs et le gouvernement de l'Egypte. Il nous a paru considérer sous son véritable point de vue le prétendu système civilisateur de ce fameux pacha, despote cruel, qui soumet ses sujets au régime le plus oppressif et le plus insupportable qu'il soit possible d'imaginer, suce, épuise toute la sève d'une des plus fertiles contrées du monde, et n'emploie pour régir ses provinces que des sangsues affamées qu'il fait ensuite dégorger à son tour et à son profit.

Pendant le séjour du bâtiment français à Thèbes, les marins furent assaillis de fièvres, de dysenteries violentes, et enfin du choléra, qui régnait alors sur les rives du Nil. Cependant la perte totale de l'équipage, durant toute l'expédition, ne s'éleva pas à plus de vingt hommes sur cent quarante.

Au retour, le Luxor eut moins de difficultés à vaincre, cependant il courut encore quelques dangers sur le Nil; mais, grâce au talent de ceux qui en dirigeaient la marche, il arriva sain et sauf à Alexandrie, où il trouva un bateau à vapeur detiné à le remorquer jusqu'à Toulon. M. de Verninac déploie dans cet ouvrage une érudition très-profonde; ses remarques sur les antiquités de Luxor, sur l'Egypte ancienne et moderne, sur les hiéroglyphes de l'obélisque, sont fort intéressantes; et il justifie pleinement la confiance que lui avait accordée le gouvernement en le chargeant de cette entreprise toute scientifique.

De l'imprimerie de BEAU, à Saint-Germain-en-Laye.

Bulletin Littéraire

ET SCIENTIFIQUE.

Troisième année.

N° 8. — AOUT 1835.

CONSEILS DE MORALE, ou Essais sur l'Homme, les Mœurs, les Caractères, le Monde, les Femmes, l'Éducation, etc. par madame Guizot. Paris, chez Didier. 2 vol. in-8. Prix : 14 fr.

NOUVEAUX CONTES, par la même. Paris, chez Didier. 2 vol. in-12 ornés de 8 jolies gravures. Prix : 9 fr.

UNE FAMILLE, suivie de Nouveaux Contes; par la même. Paris, chez Didier. 2 vol. in-12 ornés de 8 jolies gravures. Prix : 9 fr.

Le *Bulletin littéraire* ayant déjà plusieurs fois signalé à l'estime publique les efforts heureux tentés depuis quelque temps par divers écrivains pour renouveler la bibliothèque des enfans, et remplacer les misérables frivolités qui en remplissaient encore les rayons, par de bons ouvrages moraux et utiles à la hauteur du siècle et en harmonie avec les progrès de l'éducation, il m'a paru juste et convenable de rendre hommage au premier auteur de ce mouvement, à la première femme qui donna l'exemple de l'application de théories jusque là presque tout-à-fait infructueuses, en analysant les derniers ouvrages de madame Guizot, quoique la date de leur publication ne les range point parmi les livres nouveaux.

Mes lecteurs ne me sauront pas mauvais gré, je l'espère, de cette *rétrospection;* d'ailleurs, un bon livre n'est jamais vieux, et ceux dont les titres se trouvent en tête de cet article peuvent être rangés hardiment au nombre des meilleurs.

Madame Guizot était une femme formée à l'école philosophique du dernier siècle, mais chez laquelle les sentimens d'une morale pure et élevée s'unissaient aux principes les plus larges. Elle comprenait qu'en combattant les préjugés du passé, en détruisant les abus et les erreurs, il ne fallait pas se contenter de joncher le terrain de débris, et attendre que le sol engraissé par cet amendement reproduisît par ses seuls efforts une nouvelle végétation. La charrue devait encore profondément remuer la terre, et il fallait remplir les sillons de bonnes et précieuses semences. Madame Guizot entreprit courageusement de prendre part à cette œuvre. Jeune fille encore, et froissée comme tant d'autres par la tourmente révolutionaire, elle ne renia point cependant les principes vrais et féconds qui avaient été les premiers auteurs de ce mouvement. Les premières productions de sa plume ne furent que des romans, mais on y reconnaissait déjà une grande sagesse de composition et un but moins futile que ne l'est d'ordinaire celui de ces sortes d'ouvrages. Bientôt sa coopération au *Publiciste* vint diriger son esprit sur une voie plus convenable à sa nature, et ses travaux dans les *Annales d'éducation* achevèrent de lui démontrer tout-à-fait quelle était sa véritable vocation d'écrivain. Elle avait la tâche de déduire des grandes théories philosophiques du dix-huitième siècle, les conséquences qu'elles devaient produire pour l'éducation; de les montrer agissantes dans des applications usuelles et journalières. Le catholicisme, défiguré par le fanatisme, l'ignorance et la superstition, avait fait perdre à l'homme le sentiment de sa dignité, de son immortalité, de sa participation à la nature divine. Dans la religion catholique la philosophie seule pouvait faire revivre ce grand principe que la réforme prêchait, mais qu'on refusait de sa part comme le présent d'un ennemi. Madame Guizot, qui avait si bien saisi tout ce que cette philosophie offrait de grand et de noble, et pour qui elle était devenue une véritable foi, un culte qu'elle rendait à Dieu, se proposa de montrer comment le principe de la dignité humaine devait servir de base à l'éducation, comment ce sentiment habilement exploité formerait des

hommes vertueux, comment l'amour du beau inculqué dès l'enfance devient un préservatif, un guide pour toute la vie ; elle ne perdit surtout jamais de vue l'influence puissante de l'éducation sur le caractère, et posa en principe cette idée, à la fois belle et consolante : « Qu'aucun mal « moral n'est sans remède, et que la nature humaine, même « sous le poids d'un tort grave, doit se relever et le peut « toujours par ses propres forces. »

Cette pensée est grande, sa portée est vaste, elle renferme le germe de tout progrès humain, de toutes les réformes judiciaires et gouvernementales. Elle est en même temps un hommage rendu à la bonté infinie de Dieu, une consolation pour le présent, une espérance pour l'avenir. De tels élémens ne pouvaient produire que d'excellens résultats, aussi avons-nous vu les divers ouvrages de madame Guizot accueillis par un brillant succès.

L'Écolier, qui fut le premier dans lequel cet estimable auteur donna quelques développemens à ses idées, eut pour objet principal de montrer la légitimité de la dépendance où se trouvent les enfans à l'égard de leurs parens ou de ceux qui les représentent, puis de faire voir comment une première faute se rachète et se fait oublier. Un grand charme règne d'un bout à l'autre de ce récit, dont les événemens variés et pleins de vie et de naturel, exciteront toujours fortement l'intérêt des jeunes garçons.

Dans *Une famille,* œuvre inachevée publiée depuis la mort de madame Guizot, on retrouve la pensée dominante de l'auteur. Mais elle apparaît entourée de circonstances tout-à-fait différentes. Il fallait montrer que dans toutes les situations de la vie, dans toutes les conditions de la société, la morale doit toujours être une et inaltérable. Il fallait prouver que dans toutes les classes, dans tous les états, l'éducation peut et doit apprendre à l'homme à se faire estimer et aimer de ses semblables, à remplir sa carrière d'une manière honorable, à vivre toujours digne de sa haute destinée et des vues providentielles de l'Être-Suprême à son égard. La composition de ce conte est beaucoup moins compliquée que celle de l'Ecolier ; il offre le tableau d'un intérieur calme, paisible, dans lequel l'existence s'écoule doucement au milieu de la paix et du repos, loin des orages et des écueils du monde. On regrettera seulement qu'il ne soit pas terminé. Il est accompagné de plusieurs autres petites historiettes écrites avec la même simplicité, avec le

même charme. On y trouve, ainsi que dans les *Nouveaux Contes,* une foule de leçons morales applicables à tous les caractères, à toutes les circonstances et présentées de la manière la plus aimable, la plus claire, la mieux faite pour frapper l'esprit, captiver l'attention et réveiller la sympathie des jeunes lecteurs. On lit, avec un plaisir bien vif, ces premiers ouvrages qui s'adressent à notre intelligence enfantine, et lorsque plus tard des études plus sérieuses les ont chassés de notre souvenir, c'est encore avec joie qu'on les retrouve, qu'on les parcourt, qu'on se reporte, avec eux, aux heureuses années de l'enfance.

Après ce rapide coup d'œil jeté sur les travaux de madame Guizot, destinés à la jeunesse, il me reste à examiner ses *Conseils de morale,* ouvrage plus grave, plus profond, qui s'adresse aux hommes en général, et à la suite desquels sont traitées plusieurs questions de haute politique.

Ici l'auteur donne libre cours à ses idées philosophiques. Son esprit observateur, plein de sagacité et de finesse, saisit et rend avec une vérité admirable les diverses faces sous lesquelles il a envisagé l'espèce humaine, ses penchans, ses travers, ses vices et ses vertus. Madame Guizot exprime ses pensées avec une simplicité et une franchise très-grande, disant ce que sa raison lui apprend et lui montre, sans s'inquiéter si elle se trouve en désaccord sur tel ou tel point de morale avec la foule. Il y a beaucoup d'originalité piquante dans quelques-uns des fragmens qui remplissent ces deux volumes, et en général tous sont écrits d'une manière fort agréable. Je ne crois pas que la morale ainsi présentée puisse effrayer personne. C'est une conversation parfois sérieuse, mais souvent aussi enjouée, avec une femme de beaucoup d'esprit, chez qui la philosophie du dix-huitième siècle se trouve alliée à une foi raisonnée et raisonnable. L'homme et la vie humaine, les sentimens moraux, les caractères, le monde, les femmes et l'éducation, sont tour-à-tour passés en revue et analysés avec une grande intelligence. Ensuite vient un *traité des idées de droit et de devoir;* ce morceau est sans doute fort remarquable, surtout écrit de la main d'une femme, mais les principes qu'il renferme offrent une ample matière à discussion. Madame Guizot établit que le seul droit naturel possible est le droit du plus fort, et que par conséquent le principe de la société humaine doit se trouver dans le devoir seul, non dans le droit. Elle

ajoute que l'existence de la famille est postérieure à celle de la société et n'est également que le résultat du devoir. Ces théories présentent un côté bien faible, en ce qu'elles posent pour base de tout ici-bas, un principe multiple et incertain, qui varie de peuple à peuple, d'individu à individu : le devoir, sentiment du bien et du mal dont l'existence chez l'homme est incontestable, mais dont l'application a besoin d'un autre guide qui lui montre où est le bien, où est le mal. L'essai sur *l'Anarchie et le Pouvoir*, qui complète et éclaircit le traité précédent, se distingue par une netteté de pensée et d'expresion qui est bien rare. On y voit que madame Guizot sentait la nécessité de réconcilier la politique avec la morale, de l'appuyer sur elle et d'opérer ainsi une réforme heureuse, depuis long-temps en vain désirée dans toutes les relations de l'état social. Elle a pu errer dans le choix des moyens, dans l'application des principes; mais le but était digne d'elle, et ses efforts sont honorables. Bien des publicistes envieraient son talent, et même, sans partager les opinions qu'elle soutient, on ne peut que rendre hommage à la force de son esprit et à la profondeur de sa pensée.

HISTOIRE DE JEAN-MARIE, par mademoiselle Ulliac Trémadeure. Paris, chez Pesron. In-18. Fig. Prix : 60 c.

LES DIMANCHES DU VIEUX DANIEL, par la même. Paris, chez Pesron. 2 vol. in-18. Fig. Prix : 3 fr.

LES SOUVENIRS DU GRAND-PAPA, par la même. Paris, 1835. Chez Pesron. 2 vol. in-18. Fig. Prix : 3 fr.

Jean-Marie est un très-brave homme, qui a reçu de l'instruction et en a profité; son intelligence est développée d'une manière assez remarquable, et cependant après avoir exercé bien des métiers sans réussir à aucun, il finit par être fort heureux de trouver une place de jardinier dans une bonne maison bourgeoise, chez M. Grandville. A quoi sert donc l'instruction? se demande-t-il, et dans sa haute sagesse, il décide qu'elle est tout au moins inutile, sinon nuisible. Aussi, ses enfans n'apprendront rien et ne seront que de simples manœuvres, ne sachant pas même lire. Heureusement que le propriétaire dont il est le jardinier intervient sur ces entrefaites, et après lui avoir fait raconter sa vie, lui prouve ce qui lui avait déjà souvent

été dit, que s'il s'était toujours trouvé *propre à tout et bon à rien*, ce n'était pas la faute de l'instruction, mais qu'il avait toujours manqué d'un but et d'une volonté! *Quand un homme marche sans but dans la vie, il fait bien du chemin et n'arrive jamais* : cette maxime trouve souvent son application ici-bas ; les *Jean-Marie* sont nombreux dans le monde, et il serait à désirer que tous pussent profiter des excellens conseils de M. Grandville. Le petit volume de Mlle Ulliac Trémadeure, en se répandant au milieu des écoles et dans les campagnes, pourra produire un grand bien sous ce rapport. La Société pour l'Instruction élémentaire lui a décerné un prix comme au meilleur livre propre a être distribué dans les écoles primaires.

Les deux autres ouvrages du même auteur me paraissent également dignes d'être recommandés. Ils s'adressent à l'enfance. Le vieux Daniel est un respectable vieillard, qui aime à s'entourer de jeunes enfans, à les amuser, les instruire, les corriger en leur racontant quelques traits de sa vie, où se trouve toujours renfermée une excellente leçon de morale. La pension de M. Legendre se rend auprès de lui chaque dimanche, et cette visite est attendue avec grande impatience par les élèves, car ils aiment tous le vieux Daniel, quoiqu'il leur adresse quelquefois des réprimandes un peu sévères ; mais ses récits sont si amusans, sa figure si respectable, et les gâteaux de sa bonne Suzanne sont si bons ! A de telles conditions, on consent volontiers à être grondé, et les sages leçons de Daniel sur la paresse, la gourmandise, la fierté, la suffisance et maints autres défauts communs aux membres de son petit auditoire, portent fruit, parce qu'elles se gravent d'une manière sûre dans l'esprit, à l'aide des circonstances intéressantes avec lesquelles elles sont présentées.

LE RÈGNE MINÉRAL ramené aux méthodes de l'histoire naturelle; par L. A. Necker, de l'académie de Genève. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Fig. Prix : 18 fr.

La minéralogie diffère des autres branches de l'histoire naturelle, en ce qu'elle s'occupe de corps tout-à-fait inorganiques, et que, par cette raison, ses nomenclatures n'ont point été jusqu'ici basées sur les méthodes naturelles. Les caractères individuels des espèces et de quelques genres ont été décrits avec beaucoup de détails et d'exacti-

tude; mais les grandes divisions du règne ne se trouvent point fondées sur des principes assez clairs et faciles à reconnaître dans les divers groupes dont elles se composent : en sorte qu'après avoir étudié avec soin tous les élémens de la minéralogie, on pouvait être encore incapable de trouver dans les livres le nom d'une pierre quelconque, tandis qu'en zoologie, et même dans la méthode naturelle en botanique, c'est une chose à laquelle on arrive facilement. Cela pourrait provenir de ce que les auteurs qui se sont occupés avec le plus de succès de cette science, n'avaient pas cherché à en embrasser l'ensemble, les rapports généraux, et l'isolant du reste de l'histoire naturelle, l'avaient trop souvent ramenée dans le domaine spécial de la chimie ou de la cristallographie, dans lesquelles cependant elle ne puise qu'une partie de ses caractères distinctifs. Le désordre qui en résultait dans la classification était bien fait pour rebuter l'élève et augmenter les difficultés qu'il rencontre, surtout dans son début. Ceci est un fait que pourront constater tous ceux qui ont essayé d'apprendre la minéralogie; ils avoueront que les moyens empyriques ont été long-temps les seuls par lesquels ils soient parvenus à reconnaître les noms des divers minéraux dont ils étaient à même d'étudier les caractères; et les paysans des montagnes en savent souvent beaucoup plus qu'eux à cet égard, sans avoir jamais étudié.

M. le professeur Necker a entrepris de mettre un terme à cette incertitude de la science, et de ramener le règne minéral aux méthodes de l'histoire naturelle. Dans ce but, il commence par offrir un résumé des principes de la chimie et de la physique minérales, qui puisse rappeler d'une manière claire et rapide les élémens et les propriétés des minéraux, ainsi que leur forme cristalline et les phénomènes de la cristallisation. Passant ensuite à la théorie de la classification, l'auteur examine le choix à faire parmi les diverses propriétés des minéraux, pour s'en servir comme de caractères, et traite de la valeur relative de ces caractères; enfin, il expose rapidement les principes sur lesquels repose la classification qu'il donne dans une suite de tableaux analytiques qui sont placés à la fin du premier volume, et dont voici l'extrait :

« Les cristaux, ou individus minéraux, se divisent en quatre classes : 1° les cristaux inflammables ou brûlant avec flammes, sans résidu ni odeur d'ail;

» 2° Les *cristaux métallophanes*, qui ont l'aspect et l'éclat métallique, et qui, même dans l'état le plus pur, sont toujours complètement opaques dans les plus minces fragmens;

» 3° *Cristaux amphiphanes*: aspect variable, tantôt métallique, et tantôt vitreux; dans le premier cas ayant une raclure terreuse et colorée; dans le second, un éclat plus ou moins métallique, ou le prenant par le frottement d'un corps dur. Suivant l'aspect, opaques ou translucides; raclure jamais métallique.

» 4° *Cristaux lithophanes*, n'ayant jamais l'aspect ni l'éclat métallique; toujours plus ou moins translucides dans l'état de pureté; à poussière blanche ou de couleur claire. »

Chacune de ces quatre classes renferme des groupes chimiques différant, par le mode et la nature de leurs combinaisons, de ceux qui composent les autres classes. Ainsi, la première ne renferme que des combustibles simples non métalliques : le *soufre* et le *diamant*. Dans la deuxième se trouvent tous les métaux natifs, les alliages de métaux entre eux, leurs combinaisons avec des combustibles non métalliques, dont sont exclus l'oxygène, le fluor et le chlore : *métaux natifs*, *pyrites*, *graphites*, *alliages*.

La troisième comprend, 1° quelques combinaisons du soufre avec des métaux; 2° celles de certains métaux avec l'oxygène : *hématites* et *sulfuridiens* ou *blendes*.

Enfin la quatrième, qui est la plus nombreuse de toutes en genres et en espèces, se compose de tous les oxides, les acides, leurs combinaisons entre eux et celles des corps simples avec le fluor et le chlore.

Cette ingénieuse classification sera, il faut l'espérer, accueillie avec faveur par les savans capables d'en juger le mérite, d'en vérifier les principes, et, consacrée par l'usage, elle deviendra bientôt un titre de gloire de plus pour l'Académie de Genève, qui a déjà fourni tant d'hommes distingués dans les sciences naturelles.

LEÇONS SUR L'HISTOIRE ET LA THÉORIE DES BEAUX-ARTS, par A. G. Schlegel; traduit par A. F. Couturier, de Vienne. Paris, chez Didier. 1 vol. in-8. Prix : 7 fr.

M. A. G. Schlegel, déjà connu par son *Cours de littéra-*

ture dramatique (1), dont les jugemens ont soulevé tant de querelles littéraires, fut invité, dans l'été de 1827, à Berlin, à communiquer quelques idées qu'il avait légèrement esquissées sur les beaux-arts. Ce sont ces leçons improvisées devant une assemblée composée de gens du monde, et en partie de dames, qu'on a recueillies et publiées, non comme un traité complet, mais comme un cadre brillant et admirablement construit, renfermant tous les élémens nécessaires pour initier à la connaissance et à l'appréciation des beaux-arts.

L'auteur débute par expliquer ce qu'on entend par *arts plastiques*, et par la définition du beau; il passe rapidement en revue les diverses définitions données par Platon, ainsi que la multitude des théories du dix-huitième siècle; il expose l'influence de la philosophie française sur les arts, ainsi que celle du philosophe allemand Kant, qui, dit-il, marcha le premier à la connaissance du beau, dans un esprit vraiment philosophique, mais avec trop peu de connaissance des arts pour arriver à d'heureuses applications. Winkelmann fit beaucoup par ses ouvrages pour l'avancement des arts; il inspira surtout le respect de l'antiquité et l'admiration que méritent les restes qu'elle nous a laissés; mais il s'est arrêté aux détails et n'a pas su embrasser l'ensemble, comme l'a fait plus tard la philosophie allemande. Le sentiment du beau, quelque difficile qu'il soit à définir, se retrouve chez tous les peuples et à toutes les époques. Dès l'enfance des nations on voit la poésie et la musique réunies dans le chant. Plus tard, les hommages rendus au Créateur s'expriment par l'architecture et la sculpture; enfin la peinture vient compléter les résultats de cette tendance continuelle de l'esprit humain vers un monde idéal. L'homme veut imiter la nature, non en copiant servilement ses œuvres, mais en cherchant à créer, comme elle, des chefs-d'œuvres de beauté. Pour atteindre ce but, il est certaines lois de composition, d'agencement et d'exécution, auxquelles l'auteur consacre plusieurs chapitres. Ensuite il trace une esquisse générale de l'histoire des arts, vaste tableau qui déroule tour à tour à nos regards les travaux gigantesques des Egyptiens, et leur bizarre sculpture; les constructions

(1) 3 vol. in-8. Prix : 16 fr. Chez Ab. Cherbuliez et C°, libraires à Paris et à Genève.

souterraines des Indiens, qui confondent l'imagination par leur hardiesse et leur immensité; les ouvrages des Phéniciens, des Babyloniens, des Perses; les admirables trésors artistiques de l'ancienne Grèce; enfin, les arts sous le christianisme, la peinture, portée à la perfection par les Italiens, et l'architecture si imposante, si mystérieuse et si riche qu'on a improprement nommée gothique. A la suite de ces leçons, que l'auteur n'a malheureusement pas complétées, le traducteur ajoute trois excellens articles traduits du célèbre *Conversation's-Lexicon*, sur *l'Histoire de l'architecture*, *l'Histoire de la Sculpture* et *l'Histoire de la Peinture*. Enfin le volume est terminé par un coup d'œil rapide sur l'état actuel des arts en France.

LEÇONS D'ASTRONOMIE, professées à l'Observatoire royal; par M. Arago. Paris, 1835. Chez Just Rouvier et E. Le Bouvier. 1 vol. in-18. Fig. Prix : 4 fr. 50 c.

L'astronomie est une science sublime par la grandeur immense de ses recherches, par sa hardiesse à se lancer dans les espaces de la création, à percer les mystères de ce vaste univers dans lequel notre terre n'apparaît que comme un point presque imperceptible, comme un grain de sable dans l'Océan. Elle fut toujours l'objet des travaux des hommes les plus distingués par l'étendue de leur savoir, par la force de leur conception. Nulle autre science n'exerce et ne développe à un aussi haut degré les plus nobles facultés de l'esprit humain. Honneur donc aux savans professeurs qui, par leurs explications claires et faciles à saisir, mettent à la portée de tous ce flambeau divin de l'instruction, dont la lumière doit diriger les peuples sur le sentier de la véritable liberté et du vrai bonheur. Les éloquentes leçons de M. Arago ont depuis long-temps attiré la foule et fixé l'attention. Comprenant parfaitement bien le goût du siècle pour les connaissances positives, il a su avec talent dégager l'astronomie de toutes les difficultés dont elle est hérissée, et, la présentant sous une forme élémentaire sans diminuer en rien l'intérêt des détails, il a captivé adroitement ses auditeurs, il est parvenu à les faire participer à son amour de la science, à les intéresser vivement à toutes les hautes questions qui s'y rattachent.

On a donc pensé bien faire en cherchant à reproduire ces leçons, autant que cela était possible, dans un petit volume qui, en répandant des notions saines et exactes, pourra contribuer à détruire bien des préjugés encore tout-puissans dans une foule d'esprits, surtout dans les campagnes. Après quelques notions sur les instrumens astronomiques et sur les lois d'après lesquelles ils sont construits, vient un aperçu de l'histoire de l'Astronomie, et des obstacles que rencontrèrent dans la superstition et l'ignorance la plupart de ses grandes découvertes.

Les mouvemens apparens des corps célestes, les étoiles fixes, les planètes, leur constitution, leur cours et leurs particularités, forment le sujet des leçons suivantes. La terre, les comètes, les éclipses sont tour-à-tour examinées; ensuite se trouvent des observations fort intéressantes sur les marées, sur la détermination de la longitude et de la latitude, sur les rapports de l'atmosphère avec l'astronomie, enfin sur la température de la terre, et sur le calendrier qui forme le sujet de la dix-septième et dernière leçon de ce volume.

INSTRUCTION SUR LA FORTIFICATION de campagne, la défense et l'attaque des postes retranchés; par GAILLARD, capitaine de voltigeurs. Paris, chez Anselin. 1835. In-18. Fig. br. Prix : 2 fr.

Ce petit volume offre un résumé clair et précis de tous les travaux de la fortification de campagne, cette science dont la connaissance est indispensable à tout officier qui veut pouvoir en toutes circonstances profiter des avantages que la position du terrain lui offrira, soit pour se défendre avec sa troupe, soit pour protéger sa retraite et sauver ses soldats. C'est un court mémorial propre à être mis dans la poche et à suivre le militaire jusque sur le champ de bataille. Il est précédé de quelques notions de baraquement, ou de la formation des camps, des dimensions à donner aux baraques et de la manière la plus simple et la plus prompte de construire des abris pour le soldat. L'auteur passe ensuite rapidement en revue tous les points principaux de la fortification passagère, et termine par la nomenclature des parties qui composent un front de fortification bastionné appartenant à l'enceinte d'une place forte.

« Cette instruction, dit-il, est loin d'être complète, mais elle aura rempli le but qu'on s'est proposé, si elle est reçue comme un canevas sur lequel l'intelligence pourra s'exercer; si elle engage quelques militaires à appliquer dans leurs promenades quelques-unes des idées que cette instruction aura développées chez eux; si elle les porte à ne point traverser un village, à ne point s'approcher d'une ferme, d'un château, sans les avoir examinés sous ces deux points de vue : leur attaque et leur défense. »

LYCÉE, ou Cours de littérature ancienne et moderne; par J. F. La Harpe, avec des notes et des commentaires. Paris, 1834. Chez Didier. Nouvelle édition complète en 2 gros vol. in-8, ornés d'un portrait de l'auteur. Prix : 18 fr.

La Harpe fut long-temps l'oracle littéraire dont les jugemens avaient en quelque sorte force de loi aux yeux de tous ou du moins de presque tous. Les opposans étaient en petit nombre, et se taisaient ou n'élevaient qu'une voix timide contre les arrêts souvent passionnés de l'aristarque. Le *Lycée* était devenu dès son apparition un livre classique qui figurait dans toutes les bibliothèques, qui se trouvait entre les mains de tous les jeunes gens et leur servait de premier guide dans la carrière des lettres; en un mot, c'était un engouement général, et les nombreuses éditions d'un ouvrage aussi volumineux attestent un succès vraiment extraordinaire. Mais lorsqu'à la littérature de l'Empire succéda cette fermentation dite romantique, dont la période dure encore, et qui prépare, il faut l'espérer, une nouvelle phase brillante dans notre histoire littéraire, le règne de La Harpe fut passé, le charme tomba, et de tous côtés la réprobation ne fut pas moins vive ni plus juste que ne l'avait été l'engouement. On le qualifia de tous les noms ridicules jetés avec une légèreté impardonnable aux plus grandes et aux plus belles renommées par l'impatience des jeunes novateurs qui semblaient vouloir d'abord renverser tous les habitans du Parnasse, afin d'être plus sûrs de pouvoir s'y placer un jour eux-mêmes. Alors le Lycée fut dédaigné, on n'en voulut pas même au rabais. Mais une si injuste prévention ne pouvait durer, et après être tombé tour-à-tour dans les deux excès opposés, on devait finir par revenir à une juste appréciation des mérites et des défauts de La Harpe. Sans

lui rendre ce sceptre absolu qu'il possédait et que ses haines et ses affections particulières trop prononcées devaient lui faire perdre, il faut reconnaître en lui un juge plein de goût, un littérateur habile, un critique fin et spirituel, un homme versé dans une immensité de connaissances en tout genre. Son ouvrage est un beau monument qui ne doit pas périr, et en signalant aux jeunes gens les principaux passages dans lesquels ils doivent se méfier des jugemens passionnés de l'auteur, en les prévenant de ses relations d'amitié ou d'opposition avec ceux de ses contemporains dont il parle, on pourra toujours leur conseiller la lecture du *Lycée* comme le meilleur cours de littérature qu'ils puissent suivre, surtout pour la partie française ; car les anciens ont été traités par La Harpe fort légèrement, souvent sur parole ou d'après de mauvaises traductions, et il était fort peu capable de parler des littératures étrangères. La nouvelle édition que j'annonce ici est exécutée avec une perfection typographique très-grande qui a permis de réunir tout l'ouvrage en 2 volumes imprimés à deux colonnes, mais avec un caractère très-net et assez gros pour ne point fatiguer l'œil. Ces volumes peuvent du reste, pour plus de commodité, être reliés en quatre parties dont chacune a un titre particulier, et n'est alors pas plus grosse qu'un volume in-8° ordinaire.

COURS DE VERSIONS ANGLAISES, ou Recueil choisi d'anecdotes, traits historiques, singularités, extraits divers, anciens et modernes, etc. suivis de morceaux les plus brillans de la poésie anglaise, le tout enrichi de notes explicatives en français ; par P. Sadler. Paris, chez Truchy. 1 vol. in-12. Prix : 4 fr.

COURS GRADUÉ DE LANGUE ANGLAISE, ou Choix de versions à l'usage des classes élémentaires, suivi d'un Dictionnaire Anglais-Français de tous les mots qui s'y trouvent ; par P. Sadler. Paris, chez Truchy. 1835. In-18. Cart. Prix : 2 fr.

Toutes les personnes appelées à enseigner la langue anglaise à de jeunes élèves accueilleront avec plaisir ces recueils de versions où elles trouveront des fragmens de bons auteurs, d'une difficulté graduée, à la portée des enfans, et accompagnés de notes explicatives et de dictionnaires de mots. En effet, la lecture d'une langue étrangère est le meilleur moyen de l'apprendre, lorsqu'on n'a pas la ressource de la

parler; elle intéresse d'abord l'élève, et lui fait ensuite surmonter avec bien moins de peine et d'ennui les difficultés grammaticales, qui se gravent par là dans son esprit presque à son insu, en les voyant sans cesse répétées et sans qu'il ait besoin d'en charger de force sa mémoire. Le choix de M. Sadler est fait avec goût et intelligence, de manière à jeter sur les leçons autant d'intérêt et de plaisir que possible. La seconde partie du *cours de versions* renferme des poésies extraites de Milton, Shakespeare, Otway, Pope, Byron, Moore, etc. offrant ainsi tout à la fois un exercice de traduction et un spécimen des richesses de la littérature anglaise.

Le *choix de versions* forme la seconde partie du *cours gradué de langue anglaise*, dont la première contient un manuel de phrases françaises et anglaises; destiné à exercer les élèves et à les familiariser avec le génie distinctif de chacune des deux langues. Il me paraît surtout très-bon à mettre entre les mains d'un enfant, pour lui apprendre à traduire seul, sans le secours du maître, et à se servir du dictionnaire.

HISTOIRE DE DEUX SŒURS, par Jules Chabot de Bouin. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

LE PAIR DE FRANCE, ou le Divorce; par madame la baronne Aloïse de Carlowitz. Paris, 1835. 3 vol. in-8. Prix : 22 fr. 50 c.

Dans les *Deux Sœurs*, M. J. Chabot de Bouin a voulu développer l'une des causes du malaise social dont tant de jeunes gens se plaignent. Il cherche à montrer comment l'instruction mal dirigée devient nuisible et rend ses adeptes malheureux en leur inspirant des principes et des opinions tout-à-fait en désaccord avec ceux qui dirigent la société au milieu de laquelle ils sont appelés à vivre. Il y a sans doute quelque chose de vrai dans cette thèse, mais il ne faut pas trop la généraliser. On doit éviter plutôt avec soin tout ce qui pourrait faire pâlir le flambeau divin de l'instruction, et prendre garde de rejeter trop légèrement un principe, parce que ses conséquences sont quelquefois faussées. Voudrait-on, par exemple, que, parce que la société qu'on appelle le *grand monde* est immorale, l'éducation fût immorale aussi, afin de nous y préparer des succès? Non certes, ce n'est pas là la pensée de l'auteur, mais logiquement on pourrait en tirer ce triste corollaire.

Quand on veut juger une règle sur ses exceptions, il faut les voir toutes, et ne pas se contenter d'examiner les mauvaises au détriment des bonnes qu'on oublie. L'instruction a bien pu perdre en effet quelques fils d'honnêtes artisans qui, poussés par l'ambition, ont lancé leurs enfans dans un monde où ils n'ont pu trouver leur place; mais si l'on recherche attentivement la cause de ce malheur, on la trouvera non dans l'instruction, mais dans la vanité paternelle, et d'un autre côté l'histoire est riche de grands hommes sortis de l'atelier, ou de la cabane du pauvre. Il est vrai que tout n'est pas exactement logique dans l'état social, mais depuis dix-huit siècles l'esprit humain marche en avant, et en dépit des innombrables obstacles que lui oppose à chaque instant l'égoïsme individuel, il se perfectionne toujours davantage. Si donc parfois nous sommes froissés par des abus, au lieu de porter nos regards sur l'avenir que nous appelons impatiemment, rejetons-les plutôt sur le passé, et nous nous trouverons encore heureux.

Voilà bien de la philosophie à propos d'un roman, et d'un médiocre roman, car ce sont de vulgaires aventures, assez vulgairement racontées; mais aujourd'hui la philosophie se fourre partout, et chaque romancier a son système de prédilection qu'il développe avec amour, n'empruntant à la vie réelle et aux mœurs que les traits qui lui conviennent, et les défigurant le plus souvent d'une rude manière pour les rendre plus propres à son but.

C'est ainsi que madame Aloïse Carlowitz a rempli les trois volumes de son *Pair de France*, de scènes tendant toutes à prouver que ce n'est pas la logique qui gouverne le monde. Personne ne contestera la vérité de cette assertion, mais la plupart des gens préfèreront sans doute la croire sur parole, et ils feront bien, car le *Pair de France* est d'une lecture fort indigeste.

LA MAISON DE L'ANGE, ou le Mal du Siècle; par Félix Davin. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

MAISON DE CINQ ÉTAGES, ou le Terme d'Avril, par Auguste Ricard. Paris, 1835. 4 vol. in-12. Prix : 12 fr.

LE CAFÉ PROCOPE, par Roger de Beauvoir. Paris, 1835. In-8. Prix : 7 fr. 50 c.

Le *Mal du Siècle*, c'est l'ennui, qui ronge tous ces pauvres

jeunes gens à face blême, à longue chevelure flottante, qu'on voit errer le long des rues, sur les places, dans les promenades, et qui s'en vont pleurant l'amour dans un éternel sanglot, dans de mélancoliques mystères adressés à leur *ange*, ce qui ne les empêche pas d'être dans l'occasion de tout aussi joyeux compagnons que d'autres. Cet ange, c'est une pâle, faible, souffrante jeune fille, qui a d'*ineffables tristesses*, un *profil hellénien*, une *peau diaphane*, un *cou soyeux*. C'est avec ces matériaux, puis deux ou trois caricatures bourgeoises, et un roué de séducteur, que M. Davin a composé son roman, où nous trouvons à côté de vers fort langoureux une prose très-vulgaire; à côté de l'intrigue la plus romantique, les cancans les plus misérables d'une petite ville: contraste qui offre peu d'intérêt, peu de vérité, peu d'originalité. L'auteur cherche à se montrer tout à la fois poète, romancier et observateur. Mais ces poésies sont peu remarquables; son roman, quoiqu'il soit meilleur, en visant à la simplicité, tombe quelquefois dans la niaiserie; et enfin, ses observations sont trop longues, trop minutieusement développées; il ne peut nous peindre le moindre mouvement de l'âme, sans l'analyser et le délayer dans une page de verbiage inutile. C'est avec peine que nous voyons M. Davin se détourner ainsi de la bonne route dans laquelle nous avions cru le voir entrer. *La Maison de l'Ange* est fort au-dessous de *Ce que regrettent les femmes;* et, en vérité, nous ne comprenons pas qu'on puisse intituler cela : *Mœurs du nord de la France.*

Les *Cinq Étages*, de M. Ricard, ne sont pas non plus une production bien saillante; mais l'auteur montre moins de prétentions, et on se sent par conséquent plus disposé à l'indulgence envers lui. On rencontre d'ailleurs assez souvent dans ses ouvrages des tableaux vrais et bien tracés, quoique d'un genre un peu trivial. Il est moins licencieux que Paul de Kock, et quelquefois beaucoup plus naturel.

Quant au *Café Procope*, c'est un recueil de contes et d'anecdotes assez intéressantes sur des hommes distingués des siècles précédens. *L'Épreuve de Marat*, qui se trouve en tête du volume, nous a paru surtout offrir des scènes pleines d'intérêt et de force dramatique. L'auteur nous présente Marat sous une face nouvelle; il cherche à nous peindre son amour-propre d'auteur, sa jalousie de savant,

et il le fait non moins hideux sous ce rapport que sous tout autre. Reste à savoir jusqu'à quel point cela s'accorde avec la vérité. Nous sommes encore trop rapprochés de l'époque où cet homme a vécu, pour pouvoir la connaître.

SAVINIE, par madame Camille Bodin (Jenny Bastide). Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

UN MARIAGE DE COUR, par Pourcelt de Baron. Paris, 1835. In-8. Prix : 7 fr. 50 c.

MÉMOIRES D'UN JEUNE CAVALIER, par James ; traduit de l'anglais par Defaucompret. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

Savinie est une composition fort romanesque ; les héroïnes sont deux femmes, qui, après avoir tout sacrifié à une passion violente, voient l'objet de leur amour en épouser une autre, et les abandonner avec une légèreté qui ne fait guère honneur au sexe masculin. Ce roman est bien écrit et offre assez d'intérêt, quoique les situations en soient quelquefois un peu trop forcées.

M. Pourcelt de Baron nous donne le récit d'une aventure réelle, dont il a été le confident et même le témoin, et qui lui a paru offrir des scènes dramatiques et des leçons morales dignes d'attirer l'attention du public. Il ne s'est pas trompé : *un Mariage de Cour* sera lu avec intérêt ; on y trouvera une peinture vraie de la vie réelle, et des résultats de l'intrigue prenant la place du sentiment dans les relations de la vie domestique et sociale. La catastrophe de ce livre est épouvantable, mais elle est amenée fort naturellement, et le style simple et facile de l'auteur laisse aux événemens toute leur force émouvante. S'il y a des émotions fortes dans ce récit, du moins sont-elles le résultat de l'action dans ses développemens nécessaires, et non un vain jeu de style et d'imagination de la part de l'auteur.

Les *Mémoires d'un jeune Cavalier* nous racontent quelques scènes de la guerre contre les têtes-rondes en Angleterre sous Charles Ier ; puis, après le succès de la révolution, notre jeune Cavalier émigre et vient à Paris, où se passent les autres aventures de son récit. Il y a dans ce roman, comme dans tous ceux du même auteur, des traces d'un talent véritable, d'une imagination riche et sobre ; mais aussi des longueurs parfois assez ennuyeuses. Il a le défaut

commun à beaucoup de romanciers anglais, de détailler trop ses descriptions, de s'étendre avec complaisance sur des sujets souvent peu intéressans, et d'allonger ainsi fort inutilement ses productions, qui, sans ce défaut, prendraient bientôt un rang plus distingué dans la littérature contemporaine.

LA TOUR DE LONDRES, par Alphonse Brot. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

CLÉMENCE DE SANÇAY, ou Henri III et sa cour ; suivi de la Maison de campagne, 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

BLANCHE DE SAINT-SIMON, ou France et Bourgogne, par Antony Thouret. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

La *Tour de Londres* est un roman épistolaire à double intrigue. D'une part, c'est la correspondance de deux amans malheureux ; de l'autre, c'est l'histoire du poète anglais Thomas Otway, dont les incidens s'entremêlent et s'encadrent sous forme de récit, dans la première intrigue, qui, sans cela, paraîtrait fort languissante. M. Brot semble s'être inspiré des romans de G. Sand, et les lettres d'Arièle et de Wilhelm sont écrites d'un style passionné tout-à-fait dans son genre. Nous aurions préféré que M. Brot nous donnât la Tour de Londres dégagée de cet entourage dont elle n'avait pas besoin ; c'est un récit touchant qui est, sans contredit, la meilleure partie de son livre, et en assurera le succès autrement fort douteux.

L'auteur de *Clémence de Sançai* n'a nullement profité de toutes les ressources que lui offrait l'époque choisie par lui d'Henri III et ses ministres. Il paraît n'avoir point du tout saisi la portée d'un semblable titre, et l'avoir pris simplement comme un passe-port pour une composition fort vulgaire, bien faible, bien romanesque et peu satisfaisante sous tous les rapports, car ces deux volumes sont imprimés de telle façon qu'ils ne renferment à eux deux pas plus de matière que six numéros de notre Bulletin.

Blanche de Saint-Simon est un recueil de scènes historiques dans le genre de celles qui furent publiées avec succès par M. Vitet, il y a quelques années. C'est de l'histoire dramatisée ; on y trouve de la vie, de la force, de la vérité ; Louis XI et le duc de Bourgogne y sont peints assez habilement, avec les différences marquées de leurs caractères, de leurs mœurs, de leurs cours ; mais on y ren-

contre aussi les défauts presque inséparables de ce genre de composition, de l'exagération mélodramatique et de l'esprit sentencieux.

Dans sa préface, M. Antoni Thouret expose son système historique, qui est d'écrire le récit des faits sans nulle réflexion, de crainte que les opinions et les vues de l'auteur n'altèrent et ne fassent oublier la vérité, afin, en un mot, d'obtenir la plus grande impartialité. Nous ne partageons pas sa manière de voir à cet égard, car il nous semble que les faits eux-mêmes, dénués de tout commentaire, se ressentiront toujours considérablement de l'esprit qui anime l'écrivain, et que d'ailleurs l'histoire écrite avec une complète indifférence, serait froide, sèche, sans intérêt.

« Quand un véritable historien, dit Fr. Schlegel dans son *Histoire Moderne*, nous présente, avec la fermeté et l'assurance du vrai savoir, les faits tels qu'ils se sont passés et sans altération ; quand, pour justifier ses opinions et ses jugemens, sans lesquels il est impossible d'écrire aucune histoire, il nous expose franchement les bases de ses principes et de sa croyance, d'où découlent ses opinions, nous ne pouvons certes pas nous plaindre de ce qu'il met entre nos mains le moyen de nous assurer facilement jusqu'à quel point nous partageons sa manière de voir. Si nous ne sommes pas du même avis que lui, nous ne devons pas l'accuser de partialité, ou du moins, alors, ce mot n'aura plus le sens d'un reproche. »

Cette réflexion de Schlegel nous paraît d'autant plus sensée, que c'est justement de cette diversité d'opinions et de jugemens que peut et doit jaillir la vérité.

Mais M. Thouret s'est contredit en quelque sorte lui-même, car il a adopté la forme la plus susceptible peut-être d'altérer la vérité historique, celle du dialogue, qui est difficile à manier, même pour retracer ce qu'on a devant les yeux, puisqu'elle forme une des principales parties du talent dramatique, si rare en tous les temps. Aussi, préférons-nous beaucoup à toutes ces scènes la notice sur Louis XI, qui termine le volume, quoique M. Thouret n'y ait pas caché sa haine du despotisme et des rois.

OUTRE-MER, par Louis de Maynard de Queilus. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

Le marquis de Longuefort est un respectable colon,

aussi humain avec ses nègres qu'il est possible à un colon de l'être, et donnant dans sa conduite l'exemple de la probité et des vertus. Mais il a un fils qui ne marche pas sur ses traces: loin d'imiter son père, non-seulement il s'abandonne à toute la fougue de ses passions et satisfait tous les caprices de la débauche la plus dissolue; mais encore il oublie le respect, la vénération qu'il doit à son père, et par ses déportemens il encourt sa malédiction. Malgré tous les avertissemens les plus sévères, il poursuit sa carrière de vices et de méchanceté, jusqu'à ce qu'ayant attenté à l'honneur d'une négresse, il est tué par le mari de cette femme, un mulâtre nommé Marius, homme plein d'énergie et de moyens. Ce crime vient jeter la tristesse dans l'âme du marquis, mais il en ignore l'auteur, et loin de soupçonner Marius, il affranchit cet esclave dont il reconnaît l'intelligence remarquable, et le nomme gérant de l'un de ses biens. Marius accepte et se montre digne de la confiance de son maître, mais un chagrin profond le dévorait et tout amour était banni de ses relations avec sa femme. Sur ces entrefaites, le marquis fait venir avec lui sa fille élevée en Europe. Marius est dès le premier jour frappé de ses grâces et de sa beauté, il l'aime, et cette passion s'empare bientôt de tout son être. Une occasion se présente d'en faire l'aveu à celle qui en est l'objet, il la saisit avec transport et se voit repoussé avec hauteur et dédain, chassé de la présence de sa maîtresse. Alors le désespoir lui conseille la vengeance. Puisqu'elle ne veut pas se donner à lui, elle ne sera à nul autre. Le fils d'un riche colon, voisin de M. de Longuefort, demande sa main. Aussitôt Marius fait une espèce d'alliance avec les nègres marrons, et en peu de jours ce colon voit périr tous les animaux qui remplissaient ses étables, tous les nègres qui faisaient de son atelier l'un des plus beaux du pays; enfin son fils lui-même succombe aux atteintes du poison au moment où son union avec mademoiselle de Longuefort allait réparer, en partie du moins, ces affreux désastres. Un second fiancé périt de même, sans que nul soupçon soit jeté sur le véritable auteur de tous ces crimes. Enfin Marius n'est dévoilé que par les intrigues d'une amante délaissée, qui le trahit et l'accuse au milieu de la révolte des noirs, qui éclata aux colonies à la suite de la révolution de Juillet. Cette catastrophe est digne de conclure toutes les noirceurs qui remplissent ce livre. Si

M. Victor Hugo emploie le poison en cruche dans ses drames, M. de Maynard en use des tonnes dans son roman, et l'assassinat y est traité en grand aussi : son récit est un vrai champ de bataille jonché de morts; l'horrible est largement répandu sur presque toutes ses pages. Mais, je dois le dire, l'intérêt le plus vif règne d'un bout à l'autre de cet affreux drame, et si l'auteur n'a pas su toujours se tenir en garde contre les écarts de son imagination, du moins a-t-il banni de son style toute exagération fausse et ridicule. Je lui reprocherai seulement quelques légères inadvertances dans la peinture de ses personnages. Marius m'a paru souvent trop instruit et trop raisonneur pour un nègre à peine sorti de l'esclavage; mademoiselle de Longuefort montre pour lui un amour secret bien extraordinaire et peu vraisemblable. Enfin, un certain éleveur d'esclaves, métis, dont l'apparition forme du reste un épisode curieux et original, semble connaître bien mal ses intérêts; car il est assez généralement avéré que le croisement des races est nécessaire pour produire la force et la beauté du corps, et que toute famille qui ne va pas chercher ses alliances hors de son sein ne tarde pas à dégénérer. Mais ce sont là de bien petites imperfections; le plus grand défaut de M. de Maynard, c'est de ne s'être pas montré plus sobre des moyens violens qui pullulent dans son livre, et dont un seul eût suffi pour édifier un roman plein d'intérêt, surtout avec les notions que l'auteur paraît posséder sur les mœurs, les usages, le climat et la nature des colonies. Nos auteurs ont pris, je crois, à tâche de faire mentir le vieux proverbe qui dit *qu'abondance de biens ne nuit pas*.

VOYAGE D'UNE IGNORANTE dans le midi de la France et l'Italie. Paris, chez Paulin, rue de Seine Saint-Germain, n. 33. 1835. 2 vol. in-8. Prix : 14 fr.

Une ignorante !.... qui voudra le croire? personne, car l'ignorance se tait lorsqu'elle s'avoue, et si elle ouvre la bouche, si surtout elle ne craint pas de se montrer en public, de s'étaler impudemment en gros caractères sur de beau papier, ce n'est qu'affublée du manteau de la sottise et retranchée derrière le masque d'un prétendu savoir, qu'elle osé agir ainsi. Mais je ne trouve rien de pareil dans

ce livre. Il est l'œuvre simple et sans prétention d'une jeune femme, qui, forcée de faire un voyage pour remettre sa santé, s'est livrée avec abandon à toutes les impressions qu'ont pu faire sur son âme naïve, sur son cœur pur, sur son imagination fraîche et honnête l'aspect des beautés de la nature, la contemplation des ruines antiques, enfin la physionomie bigarrée, fardée, souvent fausse et trompeuse du monde qu'elle connaissait peu encore. D'ailleurs, pour rassurer tout-à-fait le lecteur sur ce singulier titre, je lui confierai qu'on m'a dit à l'oreille que l'auteur était une Genevoise : or chacun sait que l'ignorance ne fut jamais en honneur sur les bords du Léman. C'est plutôt le reproche contraire qui a souvent été adressé sans trop de raison aux femmes de ce pays. Mais ici nous n'avons pas plus affaire à une prude savante qu'à une sotte ignorante. Je le répète, ce voyage est écrit avec abandon et simplicité; peut-être même l'auteur fait-il trop abstraction de tout ce qui a déjà été dit et publié sur les contrées qu'elle parcourt. Se laissant entraîner par ce plaisir de décrire, si naturel au voyageur, surtout au voyageur qui débute, elle n'a pas su échapper entièrement aux défauts du genre, et son livre offre parfois un peu trop de longueurs. Mais malgré cela on le lira sans doute avec plaisir, car si madame *l'Ignorante* ne disserte pas amplement sur l'histoire et l'origine des peuples, elle sait très-bien faire bonne justice des exagérations poétiques de maints savans voyageurs, qui dans leurs souvenirs ne voient plus rien qu'au travers d'un prisme chargé des plus brillantes couleurs de l'arc-en-ciel.

« Tolède! vous a-t-on dit, Tolède! Mais c'est la plus belle rue de Naples, c'est la plus animée, c'est la plus originale, c'est la plus remarquable du monde entier.

» L'âme empreinte de descriptions brillantes, vous entrez dans ce *vico* célèbre qui doit réunir sous vos yeux, et cette physionomie marquée du midi, et ces richesses, et cet art dans les moindres détails qu'ayant laissé à Paris, nous n'avons revu nulle part. — La Tarentelle dansée par la paysanne des alentours, puis la féerie du palais royal; voilà ce que, sans vous l'expliquer peut-être, vous venez y chercher : voilà ce qui ne s'est pas offert une fois à mes regards.

» De chaque côté, une ligne de maisons hautes, régulièrement bâties; au milieu un large espace; dans cet espace

les encombres rassemblés de la ville entière: c'est là Tolède! — Anes, troupeaux, charrettes chargées de viandes sanglantes, porcs en liberté, porcs étalés dans la boue, tout s'y trouve. — Une multitude non-seulement mal vêtue, mais point vêtue; un composé d'habits que la pourriture réduit en lambeaux, et de chair nue dont la malpropreté fait horreur, se précipite là-dedans, sans imaginer que la nudité, que des guenilles, que de la vermine, soient des choses laides à voir.

» L'espace est parsemé de ces *aquatoi* ornés de papier peint, placés sous la protection d'une image de la Vierge ou d'un crucifix, auprès duquel s'entassent les oranges; puis ces repoussantes fioles contenant je ne sais quelle eau jaune, rouge, verte, dont se régale le bas peuple et que le voyageur au retour nomme avec emphase *sorbets délicieux, sirops parfumés.*

» Les légumes, les fruits, se vendent, se cuisent, se mangent au dehors. Au dehors aussi, chacun exerce son état: ce tailleur, une vaste table couverte de hardes devant lui, accapare la moitié du passage; cet horloger, courbé sur un établi contre lequel se heurte le tiers et le quart, ajuste, lime, rogne, sans se laisser distraire par la foule. Là un cordonnier tirant le ligneul avec une ardeur inouïe, attaque la jambe de celui-ci, atteint le genou de cet autre, fait tomber le troisième dans le ruisseau, et distribue à l'amiable une grêle de coups qu'on se garderait de prendre en mauvaise part. Ferblantiers, charrons, pâtissiers, confiseurs, cuisiniers, travaillent sous la voûte des cieux! Ces derniers écartent la fange, posent des charbons à terre, mettent dessus un réchaud; ils soufflent, quelques débris ramassés ça et là augmentent la chaleur en formant de belles flammes; une poignée de macaroni noyée dans une huile infecte, se grille à l'ardeur du brasier; une feuille de chou, un morceau de rave, un os décharné communiquent de la saveur à cet apprêt, et le peuple, attiré par l'odeur, flaire, achète et dévore..... »

Ainsi qu'on le voit, l'auteur raconte ce qui frappe ses yeux, sans chercher à l'embellir par de brillans mensonges. Mais qu'on ne croie pas que ce soit chez elle un parti pris de tout ramener au positif, de tout désenchanter. Non certes, elle n'est point insensible aux véritables beautés, et le passage suivant en est une preuve.

« Si Son Excellence désirait se promener sur le toit?... »

murmura hier au soir mon hôte en ouvrant avec précaution la porte du salon. Je le regardais fixement, je le crus fou et ne répondis pas. « — Si Son Excellence n'a pas vu le Vésuve en feu... » Je ne fis qu'un saut du coin de ma cheminée à l'antichambre, car deux choses me revinrent à l'esprit, savoir : que les toits de Naples sont plats, et le Vésuve en éruption. Les cinq étages que je dus monter me semblaient à peine contenir trois marches, tant j'avais hâte de parvenir; je les gravis en deux secondes; une bouffée de vent éteignit ma bougie, et la plus étoilée des nuits m'apparut dans sa magnificence.

» La mer était noire; le ciel, noir comme elle, se trouvait parsemé de points lumineux. Tenant à la terre par une chaussée, le château de l'OEuf se détachait massif sur les flots qui battaient ses murs. Au fond, le Vésuve; deux fleuves de feu descendant le long de sa croupe; l'air rougi autour de son sommet, et lui formant une auréole sanglante, s'élevaient au-dessus du reste, ainsi que des puissances infernales. La sombre couleur de ce demi-cercle flamboyant, de ces deux lignes rouges, faisait blanchir les étoiles, et donnait au ciel l'apparence d'un crêpe noir sur lequel on aurait jeté au hasard quelques boisseaux de paillettes argentées. L'immensité des cieux ne pouvait se distinguer de l'immensité des eaux que par une nuance moins foncée, et l'on eût dit le dernier rayon du soleil, égaré dans l'atmosphère, se confondant avec elle pour composer la plus incertaine lueur, la plus uniforme et la plus pâle.

» Je restai muette à cette vue. — Les œuvres des hommes arrachent parfois des exclamations chaleureuses; auprès d'elles on se sent le besoin de *mettre en dehors*. Celui-là s'émerveille, celui-ci admire et critique; l'émulation maîtrise le troisième; l'angoisse, de vagues désirs de gloire, ou plutôt un composé d'envie et d'amour-propre blessé agitent cet autre. — Mais en présence des œuvres de Dieu, on demeure sans parole. Ainsi qu'une torche enflammée qu'on laisserait tomber dans l'abîme, elles font pressentir la distance qui sépare la créature du Créateur; l'être fini, de l'être infini; la mort, de la vie; les heures, de l'éternité! — Aussi la voix des passions s'éteint-elle devant les témoignages d'une puissance immuable. La grandeur, la paix dont ils sont empreints se reflètent dans le cœur. Ce qui est du monde, ce qui est périssable comme lui s'évanouit ou

se cache. On est fortement saisi, mais on ne saurait traduire ses impressions; elles portent le cachet de la divinité, et les mots imparfaits que l'homme a créés pour interpréter ses étroites pensées, ne peuvent en retracer la majesté supérieure. Impossible de songer à la terre auprès de ces lettres gigantesques qui nous disent : « Vie à venir; » on aime à être isolé, on aime à rester pensif, surtout oublié; le moindre mot, fût-il prononcé bien bas, semblerait une dissonance. Si un tiers s'interpose entre les rêveries et soi-même.... cette interruption inattendue, ce brusque retour aux misères de ce monde produit un effet pénible ; puis on s'éloigne meurtri, froissé, ainsi que je le fis hier au soir. »

De semblables descriptions offrent un intérêt et un talent véritables qui suffisent pour racheter bien des défauts. Je mentionnerai aussi la manière pleine de tact, de justice et de raison avec laquelle les fêtes de la semaine Sainte et les mœurs du peuple à Rome sont appréciées dans cet ouvrage.

HISTOIRE DE LA DESTRUCTION DU PAGANISME EN OCCIDENT; ouvrage couronné par l'Académie royale des Inscriptions et-Belles-Lettres en 1832; par A. Beugnot, de l'institut de France. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

C'est un spectacle à la fois curieux et imposant, que celui de la lutte du christianisme contre les obstacles puissans que lui opposait la religion païenne. Il y a quelque chose de sublime et de vraiment divin dans ce triomphe de l'esprit sur la matière, dans la marche merveilleuse de cette religion qui, sortie d'une crèche, va trois siècles plus tard s'asseoir sur le trône des Césars. Le paganisme, il est vrai, était bien vieux, bien usé, bien décrépit. Depuis long-temps le pouvoir de ses dieux n'obtenait plus que des hommages douteux, qu'une confiance incertaine; il ne se soutenait qu'en en augmentant le nombre et en spéculant ainsi sur l'attrait de la nouveauté à défaut de foi. Mais cette multiplication toujours croissante de divinités de toute espèce, si elle piquait la curiosité de la foule, ne contribuait certainement pas à relever la force morale du paganisme. Au contraire, la corruption se répandait toujours plus; acide corrosif, elle attaquait et détruisait l'un après l'autre tous les liens sociaux. La superstition conser-

vait sans doute encore son empire sur la foule ignorante; mais tous les hommes éclairés, imbus des idées philosophiques des sages de l'antiquité, rejetaient assez ouvertement son joug, et une sorte de déisme plus ou moins pur prenait chez eux la place de la religion païenne. C'est dans cet état que le christianisme trouva le culte des faux dieux. Il se proposa dès le principe de le renverser de fond en comble, mais ses premiers pas furent timides, cachés, obscurs. Pendant une assez longue période, il marcha dans l'ombre, employant la persuasion pour augmenter le nombre de ses disciples, recrutant sur sa route toutes les âmes fatiguées du néant, avides de croyances nobles et dignes, leur offrant les plus beaux exemples de charité, de dévouement, de renoncement aux pompes mondaines, jusqu'à ce que ses progrès toujours croissans attirassent sur lui l'attention du gouvernement. Alors une nouvelle carrière s'ouvrit pour lui; car si le paganisme était mourant comme religion, il possédait encore de grandes ressources comme pouvoir politique, et il ne pouvait voir sans inquiétude propager les doctrines chrétiennes qui menaçaient de réformer l'Etat non moins que l'Eglise. Il s'émut à cette pensée, et bientôt tout ce qui lui restait de vigueur fut dirigé contre les nouveaux sectaires; de violentes persécutions éclatèrent dans tout l'Empire. Mais la persécution ne réussit que contre les efforts intempestifs d'esprits impatiens qui ignorent et devancent leur siècle; hors ce cas unique, elle produit un effet tout contraire.

L'heure fatale avait sonné pour le paganisme, et le martyr n'apparut que comme une palme glorieuse que chacun ambitionnait de mériter. Aussi, à peine sorti de l'une des plus terribles de ces sanglantes épreuves, le christianisme se trouva tout-à-coup reconnu et protégé sous l'égide de l'empereur Constantin. C'est ici que M. Beugnot commence son histoire, ouvrage d'une érudition profonde et consciencieuse. Il peint Constantin porté par sa nature à l'esprit de tolérance, par son éducation au déisme, et embrassant le christianisme par conviction véritable et après de longs débats. Choisissant avec un tact parfait au milieu des nombreux documens que lui ont fournis ses savantes recherches, M. Beugnot s'arrête peu sur la conversion instantanée et miraculeuse du monarque, et s'attache plutôt à trouver dans le caractère même de l'homme les causes de ce changement. Il ne cache point non plus les défauts

de Constantin et sa malheureuse faiblesse qui le fit duper par une foule d'intrigans hypocrites, et n'encouragea que trop l'ardeur de ces disputes oiseuses, de ces discussions scholastiques qui déchirèrent le christianisme dès son enfance. Les enfans de Constantin maintinrent la liberté des cultes et permirent ainsi à la nouvelle religion de se développer et de s'affermir. Il est vrai qu'après eux le paganisme remonta sur le trône avec Julien; mais cet empereur tout en étant l'ennemi prononcé des chrétiens, qu'il poursuivait dans ses ouvrages avec toute l'âpreté de son esprit caustique, ne se montra pas moins véritablement ami de la tolérance. Il voulait de bonne foi relever les autels des dieux païens, mais il ne fit rien pour s'opposer à ce que les chrétiens exerçassent leur nouveau culte en paix. Après lui vinrent de nouveaux empereurs chrétiens; la religion chrétienne, de tolérée qu'elle était, devint favorisée, et enfin fut reconnue et érigée en quelque sorte comme religion de l'état, par différens édits qui vinrent proscrire l'idolâtrie. Théodose, par sa loi de l'an 391, termina l'œuvre commencée par Constantin et mit l'ancien culte hors de la société. Le paganisme ne fut sans doute pas pour cela entièrement anéanti, et, dans l'Occident surtout, il conserva encore long-temps de nombreux adeptes.

Les invasions des peuples du Nord vinrent hâter sa destruction; car la plupart des vainqueurs étaient par la disposition de leur esprit plus portés à embrasser le christianisme, et d'ailleurs les superstitions qu'ils apportaient avec eux n'avaient rien de commun avec celles du paganisme romain. L'Empire envahi, la plupart de ses habitans en fuite ou esclaves, la religion païenne n'eut plus de centre, plus de point d'appui; elle se dissémina, devint individuelle et disparut peu à peu. On en retrouve des traces jusqu'au huitième siècle, époque à laquelle Charlemagne décréta encore de sévères édits contre l'idolâtrie. Mais c'était son dernier soupir, et plus tard il n'en est plus question dans l'histoire.

« Je ne prétends pas dire cependant, ajoute en terminant M. Beugnot, que toutes les traces de l'ancienne religion furent effacées, qu'une civilisation entièrement neuve s'établit en Europe, et que rien, hormis les annales historiques, ne rappelât plus les idées, les croyances, les erreurs et les mœurs qui autrefois avaient dominé dans cette partie du monde : ce n'est pas ainsi que se régit la société hu-

maine : elle se modifie et se transforme perpétuellement; son aspect change quelquefois avec lenteur et par degrés, quelquefois avec une étonnante rapidité. Souvent elle se trouve dans une situation si extraordinaire qu'elle croit elle-même avoir rompu avec son passé ; cependant, au milieu de ces métamorphoses successives, elle conserve toujours le souvenir de ce qu'elle a été antérieurement, et ce souvenir est si puissant, il se reproduit si souvent et avec tant d'énergie, qu'on est porté à se demander si ce qui a influé vivement sur les mœurs d'une société, à quelque époque que ce soit peut jamais être complètement effacé.

» Les croyances religieuses et le langage sont les deux principes de civilisation qui résistent le mieux à l'action du temps et au changement des idées; ils sont modifiés, altérés, corrompus; mais on n'a pas encore remarqué qu'ils aient été quelque part détruits d'une manière absolue.

» Si toute civilisation lègue à celle qui lui succède une partie de ses élémens, aucune n'a dû laisser après elle un héritage plus riche que la civilisation romaine, car elle reposait sur de larges bases et elle avait profondément pénétré dans les mœurs. Le christianisme ne négligea rien pour que les peuples de l'Europe répudiassent cet héritage, mais ses efforts furent en partie impuissans, et une multitude de croyances absurdes, de pratiques ridicules et d'erreurs dangereuses issues clairement du culte romain s'enracinèrent dans la société chrétienne et y existent encore aujourd'hui. Quand on réfléchit à combien de siècles et de révolutions de tout genre elles ont eu l'art de résister, on se laisse aller à la pensée affligeante qu'elles vivront aussi long-temps que la société elle-même. »

Je me permettrai de rejeter cette dernière et triste pensée de l'auteur. Nous ne sommes point encore arrivés au faîte de la civilisation et du perfectionnement. L'esprit humain marche toujours, pourquoi serait-il condamné à ne jamais briser les derniers liens de la superstition? Voyageurs de quelques jours dans cette carrière infinie, nous ne devons point désespérer de l'avenir ; jetons plutôt un regard sur le passé, et mesurons l'espace parcouru durant deux ou trois siècles seulement!

MÉMOIRES D'UN OFFICIER D'ÉTAT-MAJOR, par le baron Barchou de Penhoën; expédition d'Afrique. Paris, chez Charpentier. 1835. 1 vol. in-8. Prix : 7 fr. 50 c.

La campagne d'Afrique est une de celles dont on peut exalter les hauts-faits et rappeler les circonstances avec le plus de plaisir, car elle appartient au petit nombre des guerres dont le motif fut juste et les conséquences utiles. Elle a détruit ce nid de pirates, de brigands maritimes, dont l'existence était une honte pour l'Europe moderne, et avancé l'œuvre de la civilisation, en fondant, sur la côte africaine, une colonie qui pourra devenir riche et florissante. Tous les récits qu'on en fera seront donc accueillis avec faveur, surtout lorsque, comme celui-ci, ils ajouteront à l'intérêt déjà si vif qu'offre cette expédition, celui d'un style agréable et d'un esprit observateur. C'est donner un attrait de plus à l'aspect de la contrée, étrange par sa nouveauté et son originalité, à la conquête de laquelle les Français ont ainsi préludé.

M. Barchou de Penhoën sait nous attacher à tous les détails de ces combats meurtriers, qui tenaient sans cesse le soldat en haleine depuis le moment du débarquement sur la terre d'Afrique. Il nous fait assister à toutes les phases de cette lutte courte, mais terrible, entre la téméraire bravoure des Turcs et la tactique savante des troupes européennes disciplinées; il peint avec talent et vérité ces hommes de courage égal, mais de mœurs diverses, rendant justice à la noblesse des sentimens partout où il en rencontre la preuve; et s'il nous montre à nu la barbarie cruelle des Arabes mutilant les morts et les blessés, et emportant des têtes de Français pour trophées, il ne cache pas non plus les travers du soldat français, sa légèreté insouciante, son amour de destruction. Le tableau qu'il trace est plein de naturel, et présente une variété de détails bien faite pour exciter la curiosité du lecteur. Comme capitaine au corps royal d'état-major, et aide-de-camp du général Berthezène, l'auteur se trouvait placé de manière à tout voir, étant d'une part en communication continuelle avec les officiers-généraux, et de l'autre mêlé, par l'infériorité de son grade, avec la foule de l'armée. Avec cela, M. Barchou est un militaire fort instruit, un homme de lettres assez distingué, un philosophe formé à l'école des Fichte

autour de chacune s'élève en miniature la grande muraille de la Chine. Dans ces rues le ciel apparaît le plus souvent, à raison de leur étroitesse, comme un ruban bleu flottant au-dessus de la tête, et qui, parfois, disparaît complètement, car les maisons se touchent par le haut; d'autres fois la rue se retrécit si subitement, qu'il semble qu'on se trouve pris dans un étau. Partout la lumière a disparu pour faire place à une obscurité assez profonde.

» On se trouve alors complètement dépaysé; les yeux et les oreilles n'ont plus affaire à rien d'européen. C'est un Bédoin cheminant sur son chameau; un Turc aux larges vêtemens, à la démarche grave et posée; une Juive vêtue à l'antique; un groupe de cinq ou six fumeurs au fond d'une boutique de barbier; un mendiant nègre sur les décombres d'une maison: c'est la voix de quelque iman qui appelle les fidèles à la prière du haut de son minaret; ce sont paroles énigmatiques pour vous, mais que vous écoutez avidement, tandis qu'elles s'échappent peut-être de l'intérieur de quelque maison. Autour de vous passent ainsi mille et mille tableaux de genre, qu'on regrettera long-temps de ne pouvoir fixer sur la toile. L'imagination s'est éveillée à la nouveauté de ces impressions; c'est avec une sorte de plaisir mêlé de curiosité qu'elle se sent dans un pays nouveau, inconnu, mystérieux. »

Cette description est accompagnée de dissertations intéressantes sur l'histoire d'Alger, de sa piraterie et des tentatives plusieurs fois essayées pour la détruire.

De l'Imprimerie de BEAU, à Saint-Germain-en-Laye.

Bulletin Littéraire

ET SCIENTIFIQUE.

Troisième année.

N° 9. — SEPTEMBRE 1835.

LA PIERRE DE TOUCHE, par mademoiselle S. Ulliac Trémadeure. Paris, chez Pesron, 1835. 1 gros vol. in-8. Prix : 7 fr. 50 c.

L'instruction est-elle un bien, est-elle un mal pour les ouvriers? Cette question, qui semblait avoir été décidée d'une manière tout-à-fait affirmative, est remise en discussion depuis quelque temps. De nouvelles recherches statistiques sur le rapport du nombre des crimes avec le degré des lumières répandues dans les populations, ont paru contredire les résultats d'abord annoncés par M Ch. Dupin, et dans notre époque de scepticisme, cette nouvelle cause de doute a été aussitôt suivie et commentée avec ardeur par une foule de gens. Il est certain, en effet, que l'instruction, comme toutes choses en ce monde, peut avoir des résultats divers; c'est un instrument aveugle qui a besoin d'être employé avec discernement, car, ainsi que le dit l'ingénieuse parabole de la Genèse, il nous sert à cultiver l'arbre de la science du bien et du mal. *La Pierre de touche* est ce sentiment moral placé en nous par le Créateur pour nous servir de guide dans la vie. Éclairé par le flambeau de l'instruction, il se développe et dirige

à son tour la clarté de ce flambeau sur les objets les plus nobles, les plus élevés, qui doivent surtout être le but de nos études, afin de nous rendre dignes de notre immortelle destinée. Sans doute, si l'instruction ne sympathise pas avec ce sentiment, si, dédaignant notre essence divine, elle ne s'adresse qu'à nos facultés instinctives, elle ne développera que celles-ci et laissera croupir notre âme dans l'ignorance d'elle-même et par conséquent de tout ce qui est grand et généreux ; mais aussi le sentiment moral abandonné à lui-même, erre dans les ténèbres, se crée de fausses vertus et ne saurait jamais arriver à la réalisation de l'état social que le genre humain doit atteindre d'abord ici-bas comme premier pas dans la carrière de progrès qui lui a été assignée. L'alliance intime du sentiment moral avec l'instruction, est donc absolument nécessaire ; et si le raisonnement ne suffisait pas pour prouver cette vérité, les faits ne manquent pas. L'histoire nous offre maints exemples des tristes résultats de l'ignorance au milieu de laquelle la religion dégénère en superstition, et les passions se déguisent en fanatisme sauvage et cruel ; d'un autre côté, nous n'avons pas besoin de porter nos regards bien loin de nous pour reconnaître la funeste influence d'une instruction sans morale, d'une science sceptique qui fait vaciller un instant notre esprit sur sa cime haute, mais étroite, pour le précipiter bientôt dans l'abîme du néant : notre littérature moderne en est la déplorable preuve ; voyez tout autour d'elle le terrain jonché de morts et de mourans : le désespoir, ce choléra moral qui a suivi l'autre de près, exerce ses ravages, et si l'on ne se hâte d'y porter remède, craignons qu'il ne devienne contagieux.

Le pauvre André, le petit héros de mademoiselle Ulliac Trémadeure, apprenti imprimeur, qui a appris à lire, à écrire, à compter dans nos écoles primaires, et qui veut ensuite jouir des fruits de son savoir, en le complétant et le perfectionnant par l'usage, trouvera-t-il quelques leçons morales, quelques principes bons à suivre dans ces misérables productions où tout ce qui est saint, juste, vrai est souillé par le contact impur d'un doute ironique, où les vertus modestes, le sanctuaire de la vie de famille sont tournés en dérision ? Non certes, et quel bienfait lui procurera donc l'instruction, si nous ne lui donnons pas un guide sûr et fidèle ? Cette pierre de touche, chaque homme la porte en lui-même ; c'est le sentiment moral qu'il faut

éclairer et développer en même temps que l'intelligence, si l'on ne veut récolter de l'ivraie à la place du bon grain qu'on avait cru semer. Ce sentiment moral secondé par une raison éclairée, deviendra alors pour notre apprenti un juge infaillible de toutes les actions de sa vie, qui lui montrera les limites du bien et du mal, qui lui fera voir comment tout ce qui est grand, généreux, est d'accord avec le bien-être général de la société, tandis que tout ce qui est vil et méprisable lui est nuisible ; conséquence bien naturelle de la toute-bonté du Créateur, qui, quel que soit l'avenir qu'il nous réserve, n'a pu vouloir que notre bonheur dès ici-bas. Il trouvera en lui des règles certaines pour reconnaître la vraie religion, qui ne saurait consister dans l'abandon des plus saintes affections humaines, des devoirs les plus doux à remplir, non plus que dans de vaines pratiques faites pour retrécir l'esprit et encourager la superstition. Il apprendra, que le seul culte agréable au Créateur, est celui d'un cœur pur et simple qui pratique la charité avec discernement, d'un esprit sage et éclairé, qui se tient en garde contre l'orgueil, et ne voit dans les belles découvertes de la science qu'un motif de plus d'adorer Dieu, de se prosterner devant sa puissance. Chaque pas qu'il fera dans la vie, lui prouvera qu'ici-bas tout homme a une noble tâche à remplir dans quelque condition qu'il naisse ; que pour cela il doit dompter ses instincts égoïstes, soumettre ses passions et alimenter sans cesse l'étincelle divine déposée dans son sein, comme un gage de son immense supériorité sur tous les animaux qui vivent autour de lui dans cet univers.

« Arrivé à l'âge où l'homme est homme dans la noble acception du mot, André reconnaît enfin, que notre *Pierre de touche*, c'est notre âme ; que de ce foyer rayonnent les inspirations de la conscience, du sens moral, de la raison, du bon sens ; que dans notre âme se trouvent le sentiment religieux, l'amour de nos semblables, le respect de nous-mêmes, la connaissance des lois de la morale universelle, et qu'ainsi, la justice éternelle n'est éternelle injustice, que pour l'homme qui néglige de développer les facultés de l'âme! »

Voilà les excellens principes que mademoiselle Ulliac Trémadeure développe dans son livre, auquel la *Société d'encouragement pour l'instruction élémentaire* a décerné une médaille d'honneur. J'ai lu cet ouvrage avec un vif

plaisir; car, quoique destiné principalement aux jeunes élèves des écoles, il est écrit avec tant de charme et de simplicité, il renferme un si grand nombre d'excellentes leçons et de pensées ingénieuses, qu'une fois qu'on y jette les yeux, on se sent irrésistiblement entraîné à le lire d'un bout à l'autre. Les idées larges que mademoiselle Ulliac Trémadeure émet au sujet de la religion, du devoir, de la société; la manière neuve dont elle envisage les résultats de la science phrénologique, suffiraient seules pour donner un grand intérêt à son livre, lors même qu'on n'y trouverait pas à côté de cela un récit touchant et plein de vérité. Je ne doute pas que le public ne confirme bientôt la distinction flatteuse déjà accordée à l'auteur, et qu'un brillant succès n'accueille la *Pierre de touche*, dont l'éditeur fera bien de préparer une édition plus populaire que celle qu'il publie aujourd'hui, car un pareil ouvrage doit pouvoir pénétrer partout, jusque dans les plus pauvres chaumières. Il est temps enfin que tout homme qui se respecte et comprend sa dignité d'être immortel, se révolte contre ces insensés, qui, dans leur folie, se sont rangés sous l'étendard du doute, semant ainsi partout et presque sans s'en douter, la corruption la plus dangereuse, ébranlant le culte de tout ce qui est beau, de tout ce qui est divin, pour y substituer le désespoir, seul Dieu qu'ils reconnaissent dans leur délire, lui élever des autels, s'agenouiller devant lui, et lui offrir même leur vie en sacrifice. Que tous ceux à qui un spectacle si hideux fait horreur, s'unissent à leur tour contre ce culte du mensonge, qu'ils forment un bataillon sacré pour sauver l'humanité de sa ruine, et empêcher la liberté d'être étouffée dans ces nouveaux liens matérialistes qu'on veut lui imposer. Ils ne créeront pas une école romantique ou classique, destinée à la défense de doctrines éphémères et sans portée; ils ne s'appelleront ni jeunes Frances, ni partisans du passé! Leur école sera l'école morale, fondée sur les principes de l'éternelle vérité, qui, depuis l'origine du monde, lutte sous mille formes diverses, mais avec une admirable constance, contre les obstacles sans cesse renaissans que lui suscitent l'égoïsme, l'orgueil, l'ambition, et tous les instincts brutaux; et nous ses adeptes, nous tâcherons d'être toujours des *hommes* dignes adorateurs et dignes enfans de Dieu.

L'INSTITUTRICE, histoire morale; par mademoiselle ULLIAC TRÉMADEURE. Paris, chez Pesron. 1835. 1 vol. in-12, orné de 4 gravures. Prix : 2 fr. 50 c.

CONTES AUX JEUNES AGRONOMES, par la même. Paris, chez Didier. 4 vol. in-18. Fig. Prix : 6 fr.

LAIDEUR ET BEAUTÉ, histoire morale à l'usage des jeunes personnes; par la même. Paris, chez Pesron. 1 vol. in-12 orné de 4 gravures. Prix : 2 fr. 50 c.

— Mademoiselle Ulliac Trémadeure est à la fois l'un des meilleurs et l'un des plus féconds écrivains pour la jeunesse. Elle a publié d'excellens livres pour les jeunes garçons comme pour les jeunes filles, dès la première enfance jusqu'à l'âge de l'adolescence; et à mesure qu'elle avance dans la carrière de ses travaux, elle se perfectionne d'une manière remarquable. La *Pierre de touche,* dont j'ai parlé dans le précédent article, est, sans contredit, très-supérieure à tout ce qu'elle avait fait jusqu'à présent; mais cependant les petits volumes que j'annonce ici se distinguent déjà par une simplicité et un naturel parfaits, ainsi que par des peintures de caractères fort bien tracées et pleines de vérité. On voit que mademoiselle Ulliac a observé, avec une grande persévérance, et étudié attentivement l'enfance. Elle en connaît très-bien tous les petits travers; elle offre d'excellens conseils sur la manière de les vaincre et de les corriger. Son *Institutrice* est un modèle rare et digne d'être imité; si les jeunes femmes qui se vouent à l'éducation, considéraient leur mission d'un point de vue aussi noble, aussi élevé, nous verrions bientôt d'excellens résultats attester la supériorité de tels principes; la société y gagnerait beaucoup, car en améliorant les femmes on préparerait les voies à une régénération complète, et en formant de bonnes mères de familles, on attaquerait, dans son principe, la véritable plaie de notre ordre social.

— Dans ses *Contes aux jeunes agronomes,* mademoiselle Ulliac fait ressortir, avec beaucoup de charme, tout ce que les travaux de la campagne offrent de distractions amusantes, d'intéressantes observations, et de résultats utiles. Elle s'attache en même temps à montrer que le bonheur ne gît pas dans les succès du monde, dans les satisfactions de l'orgueil, dans les rêves de l'ambition; mais que nous le portons en nous-mêmes, et que nous pouvons en jouir

dans toutes les conditions, partout où nous pouvons exercer nos facultés par un travail utile, développer les sentimens de notre cœur par la bienfaisance et la charité, goûter les douces jouissances de la vie de famille. Les travaux de la campagne ne sauraient plus exclure l'amour de la science, l'agriculture et l'ignorance ne doivent plus marcher de compagnie. Le paysan instruit, loin de se dégoûter de ses occupations, quelque pénibles qu'elles soient, ne trouvera dans l'instruction qu'un aiguillon de plus qui excitera son zèle, et le conduira à perfectionner et à estimer toujours davantage un art sur lequel repose l'existence de toute société civilisée.

— *Laideur et Beauté* est une composition gracieuse destinée à prouver combien est vaine l'importance que les jeunes filles attachent, trop souvent, aux agrémens extérieurs. Puisse l'exemple de la jeune Mathilde corriger toutes celles qui s'imaginent que la beauté du visage est le seul mérite d'une femme, et que son absence ne peut se compenser par nul autre avantage!

NOUVELLES RECHERCHES SUR LES SECOURS A DONNER AUX NOYÉS ET ASPHYXIÉS, par C.-C.-H. Marc, docteur en médecine. Paris, chez Crochard. 1835. 1 gros vol. in-8, orné de 16 planches. Prix : 7 fr.

Cet ouvrage, résultat de recherches et d'études consciencieuses, offre l'état actuel de la science, tant en France que chez d'autres nations, relativement aux secours en faveur des noyés et des asphyxiés. Il n'est pas seulement destiné aux médecins, un livre pareil doit s'adresser à tout le monde; car, en popularisant les meilleures règles à suivre en cas de besoin, il empêchera beaucoup de désastres, et contribuera à détruire une foule de préjugés pernicieux qui ont encore cours dans les populations ignorantes, et qui entraînent après eux de fâcheux accidens qu'on aurait facilement pu éviter.

M. le docteur Marc expose d'abord les moyens de prévenir le danger d'être asphyxié, et de retirer promptement du milieu asphyxiant les personnes qui s'y trouvent plongées. Il passe en revue les différens genres d'asphyxie, par submersion, par les gaz, par la foudre, par le froid, et expose les divers appareils inventés pour sauver les person-

nes asphyxiées. Il insiste surtout, et s'étend avec détails sur les secours à administrer le plus promptement possible, et dans l'ordre qu'il faut suivre pour cela. L'auteur parle, entre autres moyens de rétablir la respiration, de l'insufflation, qui, dit-il, a été rejetée par plusieurs médecins distingués ; il attribue les dangers de l'emploi de cette méthode à la manière vicieuse dont elle est dirigée; mais, tout en croyant qu'elle peut souvent contribuer à rappeler la vie, il recommande les plus grandes précautions, et dit que dans tous les cas, elle ne doit être entreprise que par les gens de l'art; qu'il faut la faire précéder chaque fois d'une aspiration, la pratiquer lentement, et s'arrêter au moindre effort de respiration. Un moyen plus simple et plus populaire est celui qui consiste à frictionner le ventre des noyés. Cette manœuvre met en mouvement le sang stagnant dans les vaisseaux de l'abdomen et de la poitrine, le pousse vers le cœur et les poumons, et favorise le rétablissement de la respiration. Le rappel de la chaleur n'est pas moins important que celui de la respiration, et il faut, dès qu'un homme est retiré de l'eau, le dépouiller aussi vîte que possible de ses vêtemens mouillés pour y substituer une chemise et un bonnet de laine.

Pour l'asphyxie du charbon, les affusions d'eau fraîche sont le moyen le plus efficace de ranimer la sensibilité, et pour celle de la foudre l'expérience a prouvé que les bains de terre étaient ce qu'il y avait de mieux, sans qu'on puisse encore expliquer comment ils agissent. Toutes ces instructions sont développées avec beaucoup de clarté, et accompagnées de faits propres à en montrer l'utilité. M. le docteur Marc insiste surtout sur la nécessité de mettre une grande persévérance dans l'administration des secours : « car, dit-il, on a des exemples d'asphyxiés rappelés à la vie après des tentatives qui avaient duré six heures et plus. »

Après avoir examiné tous les procédés médicaux destinés à réveiller, soit l'irritabilité et la sensibilité de la surface du corps, soit celle des intestins, il expose quelques moyens spéciaux applicables à certains genres d'asphyxie, et discute les chances de succès ; puis il donne la nouvelle instruction rédigée par lui, et approuvée par le conseil de salubrité, le 30 avril 1835. Enfin la quatrième partie de son livre traite de l'organisation des sociétés de secours en faveur des noyés et asphyxiés; il retrace les efforts faits

en France à ce sujet, rapporte l'établissement des sociétés d'Amsterdam, de Hambourg, de Londres, et conclut en offrant un projet pour la formation d'une société humaine dans Paris. On ne saurait qu'approuver et vivement encourager un projet aussi utile et aussi philanthropique, à cette époque surtout, où l'établissement d'une semblable société aurait pour résultat de réparer quelquefois les maux si fréquemment produits par la funeste manie du suicide, et même de les prévenir d'une manière encore plus efficace en recherchant et favorisant les moyens de diminuer ce triste penchant.

LETTRES DE LIVRY, ou Madame de Sévigné juge d'outre-ridicule. Genève, chez Ab. Cherbuliez et Cᵉ. 1835. In-8. Prix : 2 fr.

Ce titre bizarre cache une critique vive et spirituelle de notre littérature moderne. Mais avant d'aborder le fond, qu'il me soit permis de critiquer la forme de cet ouvrage ; les éloges que je pourrai lui donner ensuite n'en auront que plus de poids. L'auteur suppose les Victor-Hugo, Sainte-Beuve, Balzac, Châteaubriant, etc. contemporains de madame de Sévigné, qui, courroucée de leurs méchans styles, en écrit à sa fille, la confidente ordinaire de tous ses sentimens, et lui donne, soit des extraits, soit des analyses « de tous ces ouvrages nouveaux et si bizarres qui nous poursuivent, dit-elle ; vous jugerez des pensées et du style, et par cela même des auteurs. M. de Pomponne en prit l'autre jour un hoquet à force de rire ; nous crûmes le perdre pour ce chien de livre. »

Cette forme a, en premier lieu, le défaut très-grand, selon moi, d'offrir l'imitation d'un style dont tout le charme gît uniquement dans ce qu'il offre une fidèle représentation des mœurs de son temps, une image parfaite de l'esprit et du caractère de son auteur, un épanchement souvent verbeux, mais toujours très-naturel, de l'affection maternelle de madame de Sévigné, qui n'écrivait que pour sa fille, et ne cherchait par conséquent point à cacher ses faiblesses, ni ses travers, ni ses préjugés. Mais, ôtez à ses lettres ce mérite de personnalité, que restera-t-il ? beaucoup de bavardage, peu ou point de sensibilité, une âme assez étroite et une intelligence médiocrement éclairée. Or, ce n'est pas d'un point de vue si peu élevé, si peu en

harmonie avec le progrès des lumières, qu'on doit juger la littérature d'aujourd'hui. Pour son époque même, madame de Sévigné ne fut point une autorité littéraire : placée dans l'horizon borné de la cour du *grand roi*, entre l'adoration du souverain absolu et la crainte de la sainte Eglise, elle ne montra jamais une grande liberté ni une supériorité de jugement qui pût donner quelque poids à ses arrêts. A plus forte raison encore ne saurait-on lui accorder la capacité de juger les œuvres de notre temps, séparé du sien par un abîme de révolutions. Une condamnation portée au dix-septième siècle ne saurait avoir encore son effet; car, l'auteur des *Lettres de Livry* en conviendra sans doute, la littérature ne peut pas plus être stationnaire que nulle autre manifestation de la pensée humaine, ni demeurer enchaînée sur un rocher du Parnasse, alors que tout change et que tout marche autour d'elle. Enfin, que signifie ce mot *d'outre-ridicule* qui figure sur le titre? Il n'est pas français; et quand on entreprend la tâche délicate de juger les autres, il faut bien prendre garde de ne pas prêter soi-même le flanc à la critique.

Maintenant je dirai avec plaisir, que l'auteur a réussi aussi bien que possible dans son imitation, et montré par là qu'en se livrant à ses propres inspirations, il pourrait faire encore mieux. Il a su profiter avec habileté des curieux rapprochemens que lui offrait la contemporanéité supposée des Sainte-Beuve et des Balzac d'aujourd'hui, avec ceux du dix-septième siècle. Jacques de Sainte-Beuve, le célèbre casuiste, pleurant tout de bon dans sa retraite sur la folie de son neveu qui fait des romans, est une très-bonne plaisanterie, ainsi que la lettre suivante, écrite par les Elzeviers à M. de Balzac fils, en lui renvoyant un manuscrit qu'il avait eu l'audace de leur porter : « Monsieur, » nos presses seront toujours ouvertes à M. votre père; » ses écrits, quoique un peu roides, parfois sont beaux et » peuvent servir de modèle; ses formes, un peu sèches, » sont du moins du français. Plût à Dieu qu'on en pût » dire autant des vôtres! Mais par vos tours et vos expres- » sions, vous détruisez la langue autant que votre respec- » table père l'a élevée. »

Les éditeurs, de nos jours, ne se montrent pas si difficiles. Il est vrai, pour le plus grand nombre du moins, que ce ne sont pas des Elzeviers.

Quelques citations d'anciens auteurs font encore mieux

Des rapines et des torts fais,
Qu'il a par son pouvoir forfais.
Et Dieu, en qui tout bien abonde,
Sçait que mains y a en ce monde,
Qui ont bien desservy la mort,
Du gibet qui ne leur fait tort.

Voici la traduction libre :

« Oh ! combien voyons-nous, en ces jours d'infamie,
» De juges corrompus prêchant la calomnie !
» Ils ordonnent la mort, quand eux, pour leur forfait,
» Méritent l'échafaud, la grève ou le gibet. »

Mauvais vers pour mauvais vers, je préfère encore ceux du poète roman.

Mais enfin, il est trop tard pour conseiller à M. Huard de discontinuer son œuvre, et il vaut mieux lui offrir quelques avis dont il puisse profiter dans son second volume, d'autant plus qu'il demande lui-même dans sa préface les conseils de la critique. Je lui dirai donc : Relisez votre Boileau, étudiez l'Art poétique, repassez nos grands maîtres, et ne venez plus nous offrir des vers absurdes comme ceux-ci :

« Ce moment du bonheur ne dure qu'un instant.... »

« Tous les deux, vers un bois leurs pas se dirigèrent.... »

« De blanc, de bleu, d'orange, et de vert et de rose,
» Chacune avait en main une fleur demi-close.... »

« Jeune, jolie, aimable, ayant dix-huit printemps ;
» Sa figure allongée et ses yeux bleux brillans,
» Embellissaient encor ses lèvres si vermeilles
» Où l'éclat d'une rose est éclipsé par elles. »

ou des vers barbares comme ceux-là :

« Où n'est la liberté trouve-t-on un asile ?... »

« Il vient comme un torrent en y traînant son onde.... »

« C'est quand on est vaincu qu'on craint le déshonneur... »

« Sa bouche de vipère, était toute remplie,
» D'où tombait un serpent qui lui rongeait le sein. »

M. Huard me trouvera sévère, injuste peut-être, mais le public jugera d'après mes citations si j'ai tort. Du reste, la dissertation sur le roman de la Rose et le précis qui précèdent ce poème, montrent que M. Huard a étudié le moyen-âge d'une manière approfondie, non pas en fol enthousiaste qui ne rêve que barbe pointue, qu'ogive et que féodalité, mais avec sagesse et dans le but d'en extraire tout ce que cette époque offrait de bon et de beau, au milieu de la fermentation d'une barbarie sur son déclin luttant contre la civilisation naissante.

LE CONSEILLER D'ÉTAT, par Frédéric Soulié. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

MÉDIANOCHES, par P. L. Jacob. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

LE JÉSUITE, par Spindler; traduit de l'allemand, par Charles Lebrun. Paris, 1835. 3 vol. in-8. Prix : 15 fr.

— M. Soulié n'a jamais, je crois, tracé un tableau plus vrai de la société, que celui qui nous est offert dans son Conseiller d'Etat. S'il ne l'a pas envisagée tout-à-fait du bon côté, du moins ne peut-on lui reprocher ni écart d'imagination ni exagération de style; il y a beaucoup de naturel dans tous les détails de ce roman dont le sujet est une vérité malheureusement trop commune ici-bas, savoir qu'une fois les liens conjugaux relâchés par la faute de l'un des deux époux, le désordre se glisse bientôt dans la maison et ne tarde pas à tuer toutes les affections, à chasser toute idée de vertu, à engendrer la corruption et le malheur. M. de Lubois est un jeune notaire qui vient de s'établir en achetant une étude et en épousant la belle Camille, dont la marraine, charmée de trouver à assurer ainsi son sort, lui prête 400, 000 francs pour payer son établissement. Cette union est ainsi formée plus par l'intérêt que par le cœur; cependant Camille aime son mari et s'en croit aimée. Mais un malheureux incident vient dissiper bientôt son illusion. Le premier clerc de Lubois trompe la confiance de son patron et s'enfuit avec une somme d'argent assez considérable; on découvre qu'il a mangé cet argent avec une maîtresse jeune et jolie fille sur le point de débuter à l'Opéra. Dans le premier moment de colère le notaire

Henri Percy comte de Northumberland ne vaut guère mieux, malgré l'intérêt du sujet historique et le renom que l'auteur devait soit à son premier ouvrage *Thomas Morus*, dont le succès a été assez marqué, soit peut-être aussi en partie à son titre de *Princesse* qui résonne encore bien haut dans notre siècle d'égalité aux oreilles de beaucoup de gens. Le diable, les anges, jouent un grand rôle dans *Henri Percy*, où le roi Henri VIII et plusieurs de ses malheureuses femmes sont les principaux personnages humains du drame.

Ce mélange de merveilleux et d'historique me paraît blâmable en général, et surtout lorsque comme ici il sert de base à une manifestation d'idées mystiques qui devraient être le domaine exclusif de la théologie ascétique. Si le genre adopté par madame de Craon devenait à la mode, nos romans français ne pourraient bientôt plus s'appeler de la littérature légère ni facile... à lire, et l'on y trouverait à peu près le même intérêt et le même plaisir que dans les sommes et les légendes des moines du moyen âge.

— *Jean Ango*, par M. Touchard Lafosse, est une longue broderie dont le canevas se trouve dans l'Histoire de la ville de Dieppe, de M. Vitet. Cette histoire est féconde en choses merveilleuses; on y voit comme quoi l'Amérique n'a pas été découverte par Christophe Colomb, ainsi que le monde a eu jusqu'à présent la bonhomie de le croire; on y apprend que le protestantisme est depuis long-temps mort et enterré à Dieppe, quoiqu'il y ait un pasteur et que ce pasteur réunisse de nombreux paroissiens chaque dimanche dans son église: mais ce sont probablement des protestans fossiles, et M. Vitet ne s'occupe pas d'histoire naturelle. Il écrit bien plutôt l'histoire surnaturelle, et quand je vois toutes les belles découvertes qu'il a faites à Dieppe, je ne désespère plus de celles que M. Dumas pourra faire dans la Méditerrannée. *Jean Ango* était, selon M. Vitet, un armateur de Dieppe qui au seizième siècle acquit assez de puissance et de fortune pour pouvoir armer une flotte et faire la guerre pour son propre compte aux Portugais. Une vie aussi aventureuse offre un champ fertile à l'imagination, aussi en a-t-on déjà fait un mélodrame qui attirait la foule des Boulevards, et le récit de M. Touchard Lafosse trouvera dans le même public bon nombre de lecteurs. C'est une suite continuelle d'aven-

tures prodigieuses liées ensemble par une intrigue fort romanesque et racontées dans un style assez vulgaire.

ETUDES SUR GŒTHE, par X. Marmier. Paris, chez Levrault. 1835. In-8. Prix : 7 fr. 50 c.

GŒTHE'S SAEMMTLICHE WERKE. 100 livraisons in-8, à 50 c. Les trois premières sont en vente.

Le grand génie de Gœthe est fort bien analysé dans *les Etudes* où sont passées en revue les principales productions de cet écrivain qui eut une si forte influence sur la littérature allemande moderne. M. Marmier l'a étudié avec amour, et son livre est l'expression de sa sincère admiration pour le célèbre écrivain qui est encore trop peu connu en France et qui malheureusement ne pourra, je crois, jamais y devenir populaire. Gœthe est trop allemand pour plaire beaucoup aux Français en général, son Faust leur paraît souvent trop abstrait, ses romans peu intéressans, ses poésies perdent à la traduction presque tous leurs charmes. Werther serait peut-être de tous ses ouvrages celui destiné à obtenir en France le plus de succès, mais il a été très-mal traduit, et d'ailleurs c'est aussi celui de tous dont l'influence serait la plus pernicieuse, puisqu'elle peut porter au suicide. Cependant, depuis quelques années, la littérature allemande commence à être mieux appréciée en deçà du Rhin, et le moment est fort bien choisi pour faire connaître Gœthe et donner envie de le lire; d'ailleurs sa fécondité en tout genre offre au lecteur un ample recueil dans lequel il est difficile qu'il ne trouve pas quelque chose à son goût. C'est tour à tour Werther avec son amour passionné, son désespoir et son dégoût de la vie; Wilhelm Meister avec sa folle manie pour le théâtre qui l'entraîne dans la carrière aventureuse de directeur d'une troupe de comédiens ambulans, au milieu des misères d'une existence souvent pénible et des intrigues tracassières de ce monde étrange; Wilhelm Meister avec son âme de poète, son caractère sans fermeté et la délicieuse figure de Mignon couchée à ses pieds et chantant sa triste chanson :

Connais-tu la contrée où les citrons fleurissent?
Où croît l'orange d'or sous un feuillage obscur!

Là, plane un vent léger, venu d'un ciel d'azur,
Là, près du myrthe vert, les beaux lauriers grandissent.
La connais-tu?... c'est là, mon bien aimé, dis-moi,
C'est là que je voudrais m'en aller avec toi.

Puis, nous trouvons la sublime création de Faust, ce grand magicien qui a épuisé toutes les profondeurs de la science, et qui, convaincu du néant des connaissances humaines, interroge les forces cachées de la nature, la contraint de lui dévoiler ses secrets et ne redoute pas d'engager son âme au diable à cette condition. Dans ce drame magnifique, tous les caractères sont admirablement bien tracés, et il y a un contraste du plus grand effet entre la perversité de Méphistophélès, qui fait de Faust un homme méchant, et la douce et naïve candeur de Marguerite, cette pauvre victime qui succombe et paie si cruellement sa chute.

Dans Gœtz de Berlichingen à la main de fer, c'est bien le moyen-âge avec sa chevalerie non moins rude que loyale, qui n'avait encore que des notions très-confuses du juste et de l'injuste, et regardait comme chose toute naturelle de piller les marchands sur les grandes routes, de venger, les armes à la main, les griefs vrais ou faux dont elle prétendait avoir à se plaindre. Nulle part ailleurs peut-être on ne peut la voir si bien personnifiée que dans le caractère de Gœtz de Berlichingen, où l'on rencontre un mélange de bonhomie et de fierté, d'indépendance et d'esprit de féodalité qui nous reporte tout-à-fait à l'époque de fermentation dans laquelle il a vécu et où il fut forcé par les circonstances de se mettre à la tête des paysans révoltés dont il réprouvait cependant les excès.

Les amateurs du théâtre classique trouveront dans Gœthe des modèles du genre. Ce ne sont pas de froides imitations des anciens resserrées entre les liens étroits qu'on prétend avoir été imposés au théâtre par Aristote. « Iphigénie est la tragédie antique, conçue dans sa grâce » la plus pure, dans ses mouvemens harmonieux. En la » lisant, on se représente si bien ces beaux contours et ce » repos de l'art antique; on se représente Sophocle, ve- » nant lire pour sa défense Œdipe à Colone, et entraînant » avec des scènes d'une nature grandiose le suffrage de ses » juges. »

Ses poésies offrent des chefs-d'œuvre de grâce et de dé-

licatesse; c'est un véritable chant de l'âme, embelli de toutes les richesses d'une inépuisable imagination. Enfin le poème idyllique d'Hermann et Dorothée est la peinture la plus vraie des douces joies, des paisibles travaux de la campagne, qui ait jamais été tracée en beaux vers harmonieux; la monotonie que pouvait apporter un pareil sujet a été adroitement évitée en plaçant la scène du poème au milieu des désastres de la guerre.

Dans cette revue rapide, je n'ai pas mentionné la moitié des ouvrages de Gœthe, et je me suis seulement arrêté à ceux dont la renommée est la plus brillante; mais il reste encore une abondante moisson à recueillir dans ceux que j'ai laissés de côté. On y trouvera une foule d'observations du plus haut mérite sur la littérature, sur les sciences, sur le cœur humain; car rien n'est demeuré étranger à ce vaste génie qui, comme la plupart de ses compatriotes, travaillait plus pour lui-même que pour les autres, plutôt pour satisfaire sa verve que pour rechercher les applaudissemens de la foule; quoique cependant il n'eût pas la ridicule prétention affichée par quelques-uns de nos poètes modernes, de vouloir se créer de force un public à part, fait tout exprès pour eux. Mais sans pouvoir espérer que Gœthe devienne jamais tout-à-fait populaire en France, je ne doute pas que l'ouvrage de M. Marmier ne contribue à le faire mieux apprécier, et ne vienne ainsi en aide au succès de l'édition de ce poète que publie M. Tetot. Cette édition, imprimée en beaux caractères allemands, sur un grand in-8° à deux colonnes, coûtera seulement 50 francs, tandis que la plus mauvaise édition allemande en petit format de poche est du prix de 125 francs. Il est à désirer que cette publication soit encouragée, car elle n'est que le début d'une superbe collection des meilleurs ouvrages de la littérature allemande.

VOYAGE A RENNES-LES-BAINS, par M. de Labouisse-Rochefort, avec des fac-similé. Paris. 1834. Chez Dentu. 1 gros vol. in-8. Prix : 8 fr.

MÉLANGES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES, faisant suite au Voyage à Rennes-les-Bains; par M. de Labouisse-Rochefort. Paris, 1834. Chez Dentu. 1 vol. in-8. Prix : 6 fr.

NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE sur madame Eléo-

nore de Labouisse-Rochefort ; par Magloire Nayral, juge de paix du canton de Castres. Paris, chez Dentu. 1834. In-8. Prix : 1 fr. 50 c.

— Voici bien de la littérature provinciale dans toute la force du terme. Je l'avoue, je me suis trouvé complètement dépaysé au milieu de toute ces célébrités inconnues de Castelnaudary et de ses environs. Il paraît que les poètes fourmillent dans ce pays-là. C'est M. Carbonell, c'est le spirituel de Bonaffos de Latour, le Deist de Kerivalant, M. de Sapinaud de Boishuguet, M. Tarteiron, poète aimable, directeur de l'enregistrement à Foix, etc. etc. sans compter l'auteur et son épouse Jeanne-Michelle-Marie-Bonne-Eléonore de Labouïsse-Rochefort. On y rime presque autant qu'à l'époque des troubadours, et la poésie légère est encore la plus cultivée; car ce gros volume, dont le titre est en tête de mon article, renferme un voyage poétique, dans le genre de celui de Chapelle et Bachaumont, en 664 pages d'un fort petit-texte, avec des notes imprimées dans un caractère encore plus fin, et 68 autres pages d'avertissement et de préface. Et la verve de notre auteur n'en est pas épuisée ; un nouveau volume de mélanges littéraires et politiques faisant suite au Voyage, en fait foi. Je ne crois pas me tromper en estimant que ces deux ouvrages pourraient former 8 ou 10 volumes in-8° imprimés à la mode parisienne, c'est-à-dire avec de gros caractères, de petites pages et de grandes marges. Voilà donc la fécondité de M. de Labouïsse-Rochefort constatée d'une manière certaine; au poids et à l'aune, ces livres valent bien leur prix. Il est vrai que ce ne sont pas là les mesures d'après lesquelles s'évaluent d'ordinaire les œuvres des poètes, mais enfin M. de Labouïsse-Rochefort a déjà cet avantage sur maints auteurs modernes, que s'il ne donne la qualité, il n'est du moins pas chiche de la quantité.

Il paraît que M. de Labouïsse-Rochefort a eu dans la personne de madame Jeanne-Michelle-Marie-Bonne-Eléonore, une excellente femme qui faisait aussi des vers, et, ce qui vaut mieux, le rendait le plus heureux des hommes; en sorte qu'il a pu la chanter et lui adresser sans exagération toutes les expressions de l'amour le plus passionné, toutes les métaphores les plus tendres. C'est encore un immense avantage qu'on ne saurait estimer trop haut, car il est rare dans les fastes littéraires. Aussi les beaux-esprits du département de l'Aude, et voire même quelques journalis-

tes parisiens ont-ils voulu s'égayer aux dépens de cette verve conjugale, qui leur semblait une chose inouïe; mais les plaisanteries sur de pareils sujets sont de bien mauvais goût, et M. de Laboüisse-Rochefort a pu les mépriser, retranché qu'il était dans l'estime de tous les honnêtes gens et dans l'approbation flatteuse de plusieurs écrivains distingués, dont il cite les articles ou les épîtres. Cependant tout cela ne prouve pas que M. de Laboüisse-Rochefort soit un poète bien remarquable, un Bernis ou un Bertin, quoique ses amis aient pu le lui dire. Avec une grande facilité d'écrire et une abondance d'idées incontestable, ses poésies sont en général assez médiocres, assez monotones, et la plupart ne sont que vers d'almanach ou tout au plus bons à lire manuscrits dans un salon. Il ne peut donc prétendre à une place bien haute dans la république des lettres..... Mais que dis-je, quel mot néfaste ai-je prononcé?..... M. de Laboüisse-Rochefort serait bien désolé d'arriver jamais à occuper une place quelconque dans quelque espèce de république que ce soit. Ce mot est pour lui synonyme de guillotine, de sang, de meurtre, d'assassinat; il est un dévot adorateur de la royauté légitime, et les amateurs trouveront dans ses volumineux mélanges force tirades, plus ou moins violentes, contre la révolution, les révolutionnaires et tout ce qui s'ensuit. Ces tirades-là ne sont pas en vers; c'est bien de la prose, de la prose monarchique du bon temps, comme nous allons sans doute la voir bientôt refleurir dans toute sa splendeur. M. de Laboüisse traite de tout dans ses livres: il aime à errer de sujet en sujet, sans suite, sans choix, à dire son mot en passant sur tout ce qui se fait, sur tout ce qui s'écrit; et depuis les *fongites fer-à-cheval* des environs de Rennes jusqu'aux conséquences de la révolution de Juillet, il passe en revue mille choses diverses, nous faisant sauter avec lui par des bonds merveilleux, de son amour conjugal à la légitimité du droit divin, de la poste aux ânes à la branche ainée des Bourbons, des fossiles des Corbières aux institutions qui régissent aujourd'hui la France. On arrive haletant à la fin du volume, lorsqu'on est forcé comme moi d'aller jusqu'au bout; mais notre auteur, plus agile qu'un chamois des Alpes, se rit de cette fatigue et termine par une adresse aux électeurs et une notice sur son ami le poète Carbonell, qui viennent immédiatement après une *post-face* dans laquelle il pleure sa femme enlevée par une

vrage le tableau brillant de l'une des époques les plus importantes et les moins connues de l'histoire, de celle qui servit de transition entre la société antique et la société moderne, qui vit l'Empire romain tomber en ruines, et de sa poussière surgir les nouveaux états qui se partagent aujourd'hui l'Europe. Ici, comme dans tous ses autres ouvrages, M. de Sismondi se montre animé d'une noble indépendance, exempt de tout préjugé, et parfaitement dépouillé des vues étroites de l'esprit de parti. Il contemple l'histoire d'un point de vue très-élevé, cherchant à y découvrir les leçons de l'expérience qui peuvent seules soutenir les pas de l'homme sur la route du progrès, et à y puiser des faits pour la science de l'humanité.

« L'histoire est le dépôt général des expériences de toutes les sciences sociales. Non moins sans doute que la » physique, que la chimie, que l'agriculture, que la médecine, la haute politique est expérimentale; la législation, » l'économie politique, les finances, la guerre, l'éducation, » la religion, le sont aussi. L'expérience seule peut nous » apprendre jusqu'à quel point ce qui a été inventé pour » servir la société humaine, pour la réunir, la défendre, » l'instruire, élever la dignité morale de l'homme, ou augmenter ses jouissances, a atteint son but ou a produit » un effet contraire.

» Mais, à la différence des sciences naturelles, nous attendons les expériences dans les sciences sociales; au lieu » de les faire, nous les prenons telles qu'elles nous sont » données par les siècles passés; nous ne sommes point » les maîtres de les choisir ou de les diriger; car, pour » une expérience manquée, il y va de la vertu et du bonheur de nos égaux et de nos semblables; et non pas de » quelques hommes seulement, mais de quelques milliers » ou de quelques millions d'hommes. »

De telles expériences ne peuvent par conséquent pas être tentées, car personne n'a le droit de disposer de la vie de l'homme, et le despote le plus absolu est obligé lui-même d'appuyer ses actes d'un prétexte de nécessité, s'il ne veut soulever contre lui l'indignation universelle. L'histoire seule nous offre quelques moyens de juger ce qu'il faut faire, d'après les résultats connus de ce qui a été fait. Mais les notions que nous trouvons dans ses annales ne sont que trop souvent obscures, confuses, incomplètes.

« Qu'on ne s'étonne donc pas si les sciences sociales » sont peu avancées, si leurs principes sont incertains, si » elles ne présentent pas une question qui ne soit contro- » versée. Ce sont des sciences de faits, et il n'y a pas un » des faits sur lesquels elles reposent que quelqu'un ne soit » prêt à nier : ce sont des sciences d'observation, et com- » bien peu d'observations bienfaites a-t-on recueillies pour » elles! Qu'on s'étonne plutôt que dans cet état de doute » et d'incertitude les hommes se haïssent, les hommes » s'insultent pour ce qu'ils entendent si peu. Il n'y a peut- » être pas une dénomination de secte politique, philoso- » phique ou religieuse, qui, pendant un temps, n'ait été » convertie en injure ; il n'y a pas une des opinions con- » tradictoires qui ont été entretenues sur des sujets si » difficiles, si compliqués, par des hommes qui ne se pro- » posaient que le bien de leurs semblables, qu'on n'ait » frappée à son tour d'anathème, comme si elle ne pou- » vait appartenir qu'à un malhonnête homme. Pauvres » apprentis que nous sommes dans la théorie de l'homme » social! comment osons-nous prononcer que, pour adop- » ter tel principe, il faut un cœur corrompu, quand nous » ne pouvons pas même démontrer qu'il recèle une er- » reur de l'esprit? »

Voilà bien la grande et noble impartialité, digne du véritable historien philosophe. Ces paroles pleines de sagesse, devraient avoir du retentissement, car elles semblent s'adresser tout particulièrement à notre époque, où les passions étroites de l'esprit de parti et de secte menacent de se déchaîner de nouveau avec toute leur brutalité et leur barbarie. Puisse la voix grave et solennelle de l'histoire, étouffer les cris de la colère, arrêter les excès irréfléchis de la vengeance!

La chute de l'antique Rome, est l'un des événemens les plus importans de l'histoire. Ce vaste empire qui couvrait presque tout le monde connu, et dont la brillante civilisation jetait tant d'éclat, disparut devant des hordes barbares, fut vaincu par elles, et détruit de fond en comble après une longue lutte, dans laquelle les Romains se montrèrent aussi lâches et aussi efféminés qu'ils avaient été autrefois braves et magnanimes. Si nous recherchons les causes de cette dégénération, nous les retrouverons dans la constitution même de l'état, qui séparait les habitans du pays en deux classes bien marquées, l'une très-nom-

» passion dans les querelles théologiques, et leurs invasions, » dans lesquelles ils soutenaient leurs dogmes avec des » massues et des pierres plus qu'avec des argumens, trou- » blèrent la capitale de l'Egypte avant qu'elle fût exposée » à celles des peuples barbares. » Ce tableau est moins séduisant que celui fait par nos poètes, de ces solitaires de la Thébaïde, mais il est plus vrai sans doute, et surtout plus conforme à la manière de voir de notre siècle, où ce renoncement au monde doit être considéré comme un suicide moral et réprouvé énergiquement comme un véritable crime de lèse-société.

Au milieu de ce conflit de principes destructeurs la ruine de l'Empire marcha d'un pas rapide; en vain les vertus de quelques rares empereurs, en vain les talens militaires et les victoires de quelques généraux s'opposèrent de temps à autres aux progrès des barbares; quand un peuple en est arrivé à un degré de corruption tel que le malheur est impuissant à le régénérer, il ne trouve plus au contraire dans l'infortune et la misère qu'une nouvelle cause de dégradation, qui, loin de lui fournir de salutaires épreuves propres à retremper son courage, hâte seulement sa complète destruction.

M. de Sismondi fait un récit rapide, mais clair et intéressant, des diverses invasions et de l'établissement définitif des Francs dans les Gaules. Il passe en revue les différens princes qui se signalèrent le plus souvent par des actes de barbarie, de despotisme brutal, ou par des preuves d'ineptie et d'incapacité. Il nous fait assister à la chute de Rome, puis il nous transporte dans l'empire d'Orient pour assister à une nouvelle lutte contre d'autres ennemis. Ici ce n'est plus contre des barbares indisciplinés, redoutables seulement par leur foule innombrable; c'est contre un peuple fanatisé par l'homme de génie qui le conduit, que l'empire Romain eut à se défendre. Mais laissons parler l'auteur dans ce passage, l'un des plus remarquables de son livre : « La grande presqu'île de l'Arabie, qui s'étend du » golfe Persique à la mer Rouge, et des frontières de Syrie » aux rivages de l'Océan méridional, forme un monde sé- » paré de tous les autres, où l'homme et les animaux, et » le ciel et la terre, présentent une autre apparence et » sont régis par d'autres lois. Tout y rappelle l'éternelle » indépendance d'un peuple autochtone; les traditions » antiques y sont purement nationales, et une civilisation

» d'une nature toute particulière s'y est accomplie sans » l'assistance des étrangers.

» L'étendue de l'Arabie égale à peu près quatre fois celle » de la France. Mais ce vaste continent, qui n'est coupé » par aucune rivière, qui n'est dominé par aucune mon- » tagne assez élevée pour arrêter et dissoudre en pluie les » nuages, ou pour se charger de neiges dans ses brûlantes » latitudes, est sans cesse tourmenté de la soif. C'est la » terre elle-même qui est altérée ; elle ne se couvre qu'a- » vec effort d'une végétation rare dans la saison des pluies ; » et dès que le soleil a dissipé les nuages elle est réduite » en poussière par ses brûlans rayons ; elle est balayée par » les vents, et transportée en montagnes de sables qui me- » nacent sans cesse d'engloutir les travaux de l'homme, et » qui ensevelissent souvent le voyageur dans un horrible » tombeau. Quelques sources vives que l'industrie de » l'homme ou l'instinct des animaux ont découvertes, et » qui ont été soigneusement recueillies dans des citernes, » dans des puits profonds, par une charité antique, par » une bienfaisance désintéressée qu'un inconnu a adressée » aux inconnus des âges à venir, marquent de loin en loin » les lieux où la vie de l'homme peut se conserver ; elles » sont distantes, comme les grandes villes le sont dans » notre Europe, et dans l'itinéraire des diverses caravanes, » plus de la moitié des stations journalières sont dépour- » vues d'eau. Outres ces citernes, cependant d'autres » sources, qui ont échappé aux recherches de l'homme » ou qui n'ont pas été garanties par ses travaux, conservent » leurs eaux pour les monstres du désert, pour les lions » et les tigres, qui plus souvent se désaltèrent de sang, ou » pour les antilopes qui fuient devant eux.....

» C'est par le triomphe de l'industrie et du courage que » l'homme peut vivre en Arabie, en luttant contre la na- » ture ; il n'y vivrait pas s'il devait lutter encore contre le » despotisme. L'Arabe a toujours été libre ; il le sera tou- » jours, car la perte de la liberté entraînerait presque immé- » diatement la perte de son existence. Comment le travail » qui suffit à peine pour le maintenir lui-même paierait-il » encore des rois ou des soldats ? » C'est du milieu de cette nation que sortit Mahomet, fils d'Abdallah, de la race des Koreishites, et de la branche particulière d'Ashem, à la- quelle étaient confiées la garde de la Caaba ou du temple de la pierre noire et la présidence de la république de La

Mecque. Doué d'un génie supérieur, il conçut le noble projet d'arracher ses compatriotes aux ténèbres de l'idolâtrie, aux liens dégradans du plus détestable joug, de celui des prêtres, et de les amener à la connaissance du vrai Dieu. « Mahomet, dont le caractère était austère, l'imagination » ardente, et que son extrême sobriété, supérieure à celle » de la plupart des anachorètes, disposait peut-être encore » aux méditations religieuses et aux rêveries exaltées, n'eut » plus d'autre pensée, d'autre occupation que de fixer sa » propre croyance, de la dégager des superstitions grossières » qui régnaient sur son pays et de s'élever à la connaissance » de Dieu. Petit-fils et neveu du grand-prêtre d'une idole, » puissant et considéré dans le monde par ses rapports » avec le temple de la pierre noire, il ne reconnut la Divi- » nité ni dans ce grossier emblème, ni dans les idoles faites » de main d'homme qui l'entouraient. Il la chercha dans » son âme ; il la conçut comme un esprit éternel, présent » partout, bienfaisant, et qu'aucune image corporelle ne » pouvait représenter. Après s'être pénétré pendant quinze » ans de cette idée sublime, après l'avoir mûrie par ses » méditations, et avoir peut-être exalté son esprit par ses » rêveries, il résolut, à l'âge de quarante ans, de se faire » le réformateur de sa nation ; il se crut, il le dit du moins, » appelé à cette œuvre par une mission spéciale de la di- » vinité! »

M. de Sismondi trace un tableau brillant des succès de Mahomet, tout en blâmant cependant le fanatisme qu'il excita à un trop haut degré chez ses adeptes. Cette religion guerrière acheva l'Empire agonisant, et menaça bientôt aussi d'envahir toute l'Europe. Le triomphe de Charles Martel décida du sort de notre religion et de notre civilisation modernes. Mais, quoique la défaite des Maures fût sans doute un bienfait pour l'avenir, à cette époque les Arabes étaient cependant le peuple le plus civilisé, et la plupart des états européens étaient encore plongés dans une profonde barbarie, qui, sauf quelques intervalles de lumière assez semblables aux éclairs qui sillonnent la sombre nuée d'orage, ne fit que s'accroître toujours davantage jusqu'à l'an 1000, époque à laquelle l'œuvre de destruction parut accomplie. C'est de cette époque que date en quelque sorte la reconstruction des états, c'est elle qui est le point de départ de la civilisation moderne. Dès-lors l'humanité a sans contredit marché de progrès en progrès,

et quoique souvent contrariée par des obstacles que lui opposaient les passions individuelles, elle est parvenue en moins de huit siècles à offrir un tableau non moins vaste, non moins brillant que celui de l'ancien monde à son apogée, et qui présente certainement plus de conditions de durée. Cependant l'expérience de l'histoire ne doit pas être dédaignée, et en voyant comment Rome est tombée, nous devons veiller sans cesse, de crainte que notre monde ne chute à son tour par les mêmes causes. M. de Sismondi proclame la philosophie utilitaire comme le vrai et le seul principe de durée que puissent adopter les nations, et je ne pense pas en effet qu'il soit possible d'en trouver un autre. Le plus grand bien du plus grand nombre doit être l'unique but de toute société et la sauve-garde la plus sûre des peuples. Et, ainsi que M. de Sismondi le dit en terminant :

« Malheur aux peuples et aux princes lorsque le despote, à Rome ou à Constantinople, dit : L'Etat, c'est » moi ; lorsque la démocratie armée des Francs, au sixième » siècle, dit : L'Etat, c'est nous ; lorsque les prélats, au neuvième siècle, dirent : L'Etat, c'est nous ; lorsque les comtes » et les seigneurs des châteaux, au dixième, dirent : L'Etat, c'est nous ! Honneur, au contraire, aux dépositaires » du pouvoir, qu'ils soient rois constitutionnels, sénateurs, » ou citoyens votant sur la place publique, lorsqu'ils disent : Nous sommes à l'Etat, et qu'ils se conduisent en » conséquence ! »

UN CHAPITRE DE L'HISTOIRE DE CHARLES V, par le baron de Los Valles ; orné de 3 portraits, d'un fac-similé et d'une carte. Paris, au Bureau de la Mode, rue du Helder, n° 25. 1835. In-8. Prix : 7 fr. 50 c.

L'auteur de cet ouvrage est un Français, M. Xavier Auguet de Saint-Sylvain, qui par son attachement aux principes légitimistes et son dévouement pour Don Carlos a obtenu un titre de noblesse espagnol, des distinctions et un grade dans l'armée du prétendant. Son récit, quoique empreint d'une couleur très-prononcée et d'une partialité qui ne cherche point à se déguiser, offre cependant un intérêt assez vif. Ayant presque constamment accompagné Don Carlos depuis son départ d'Espagne, il a été témoin et

même principal acteur dans tous les préparatifs de l'expédition de Navarre, et donne à ce sujet une foule de détails fort curieux. La traversée de la France lui a fourni, entre autres, un chapitre assez piquant. Toutes les stations étaient préparées d'avance chez de fidèles amis, et le voyage s'exécuta aussi facilement que s'il eût été sans nul danger. Don Carlos, par un singulier hasard, fit route de Bayonne à la frontière dans la compagnie d'un commandant de gendarmerie qui s'entretint long-temps avec lui, le prenant pour un voyageur anglais. L'arrivée de Don Carlos en Espagne redonna, comme on devait s'y attendre, une nouvelle ardeur aux troupes qui se battaient sous les ordres de Zumalacarregui, et par conséquent une nouvelle intensité à la guerre civile qui déchire ce malheureux pays. M. le baron de Los Valles, dans son zèle pour la cause du prétendant, oublie un peu trop toutes les misères qu'enfante cette lutte. On ne saurait pourtant contempler, sans gémir, le triste spectacle qu'offre au monde civilisé cette guerre affreuse dans laquelle des compatriotes s'entr'égorgent pour une misérable question d'hérédité entre deux membres d'une famille royale. Malheureuse Espagne, qui passes de luttes en lutte, de guerre en guerre, qui épuises tes forces vitales sans pouvoir réussir à secouer les chaînes du despotisme et de la superstition! puissent les convulsions quit 'agitent aujourd'hui n'être qu'une crise bienfaisante, et ramener enfin pour résultatce bonheur, cette liberté cette prospérité qui ont depuis si long-temps déserté ton beau climat!

De l'Imprimerie de BEAU, à Saint-Germain-en-Laye.

Bulletin Littéraire

ET SCIENTIFIQUE.

Troisième année.

N° 10. — OCTOBRE 1835.

LE JUBILÉ DE LA RÉFORMATION; histoires d'autrefois; par M. Cellerier fils. Genève, chez Ab. Cherbuliez, 1835. 1 vol. in-12. Prix : 3 fr. 50 c.

Ce petit ouvrage, destiné à être distribué aux enfans à l'occasion du Jubilé, et comme un souvenir propre à leur rappeler cette fête séculaire, renferme un abrégé clair et précis de l'histoire de la réformation de Genève, écrit dans un style simple, à la portée de tous et animé d'un fervent patriotisme.

« Enfans du pays, frères de la ville et de la campagne, » les cloches sonnent, les temples sont ouverts, Genève est » en fête! Des amis, venus de l'étranger, parcourent les » rues en disant : Voici la ville de Calvin; ici est le temple » de Saint-Pierre, là le Molard où Froment prêcha; mon- » trez-nous la maison de ville où la forte voix de Farel » étonnait les Deux-Cents; menez-nous à la rue des Cha- » noines, où Calvin mourut.

» Enfans du pays, de quoi se réjouit-on, et qu'est-ce » que le Jubilé?

» Ecoutez : moi aussi, j'ai été curieux de le savoir; j'ai

» lu à ce propos bien des vieux livres, et je vous conterai » ce que j'y ai trouvé. Le Jubilé de la Réformation est en » mémoire d'août 1535, auquel mois nos pères, de ca- » tholiques qu'ils étaient, se firent protestans. Ce fut là » un grand changement qui nous valut notre indépen- » dance et notre foi. » En effet, ce ne fut pas dans l'abandon de telle ou telle croyance, dans l'adoption de telle ou telle autre, que gisait le véritable principe de la Réformation. Les dogmes et la discipline ecclésiastique ne furent que des prétextes pour lever l'étendart de l'indépendance et de la liberté de l'esprit humain. La bannière du libre examen une fois arborée, ceux qui la suivaient dûrent aspirer à conquérir la liberté civile aussi bien que la liberté religieuse, car l'une et l'autre découlent de ce même principe, s'engendrent et se soutiennent réciproquement. Genève en se faisant protestante chassa de son sein la suprématie jalouse et tracassière des évêques, et détruisit les prétentions des ducs de Savoie à sa domination. Le sentiment religieux joint à l'austère réforme que Calvin introduisit plus tard dans les mœurs, donnèrent un nouvel essor à l'amour de la patrie, et la petite république fit des prodiges pour la conservation de son indépendance. « Avec » la Reformation étaient venus les embarras au dedans et » les dangers au dehors. Pauvre Genevois! en 1535 que » n'eurent-ils pas à souffrir! avant qu'ils pussent chacun » en paix, le laboureur cultiver sa vigne, l'artisan manier » son outil, le citoyen dormir en repos, sûr de son indé- » pendance, que d'épreuves et que d'années! Dieu le vou- » lut ainsi pour notre bien, car le vent des orages, au lieu » d'éteindre la flamme pieuse de l'amour du pays et de » la foi, la ranimait dans le cœur de nos aïeux ; hommes » courageux, fermes et résolus, que jamais le danger n'é- » branla, et qui, petits et pauvres, sauvèrent à force de » persévérance leur religion et leur liberté. Enfans du » pays, honneur à vos pères! et dans le danger, sachez les » imiter. »

Calvin fut un véritable libérateur pour Genève, et sa mémoire devra toujours y être en honneur tant qu'elle tiendra son rang parmi les villes libres. De sa main puissante il la secoua avec force et la réveilla alors qu'elle se laissait endormir dans la corruption. Avec son génie un peu rude et son caractère entier, il se fit véritablement le dictateur de cette petite république ; sans avoir l'air d'y

exercer d'autres fonctions que celles de pasteur, il dirigeait tout, et avec une inconcevable activité, il régénérait tout, mœurs, gouvernement, éducation ; en quelques années il métamorphorsa complètement Genève, et put ensuite mourir avec la pensée consolante d'avoir fondé un édifice plus durable que les empires des conquérans, d'avoir plus fait pour le bonheur de l'humanité que maints souverains plus puissans. Il ne fut pas, sans doute, tout-à-fait irréprochable dans le cours de sa carrière, et plusieurs fois, montrant une âpreté condamnable, il fit ou laissa punir, suivant les mauvaises lois du temps, des hommes dont le plus grand crime était d'être ses adversaires sur certains points de doctrine. Mais n'était-ce pas une conséquence inévitable de cette même inflexibilité de caractère qui lui fit exécuter de si grandes choses? « Calvin fut un théolo-» gien habile, un puissant raisonneur, un chrétien désin-» téressé, dévoué, même souvent humble et généreux ; » pourtant, il ne fut ni un saint ni un ange. En fut-il ja-» mais sur cette terre! »

M. Cellerier s'attache à faire ressortir ainsi, avec une véritable impartialité, les bienfaits que Genève doit à son grand réformateur. Il trace le tableau des obstacles qu'il eut à vaincre, et nous montre comment il fut soutenu dans cette œuvre difficile par Farel et Viret d'abord, puis par Théodore de Bèze qui lui succéda et sut habilement le remplacer. Enfin il termine son petit volume par ces paroles :

« Farel et Calvin sont morts, mais leur œuvre subsiste » au milieu de nous. Nous aussi, faisons en sorte que notre » œuvre passe à nos enfans, salutaire et glorieuse pour eux » et pour le pays. Travaillons à leur transmettre une pa-» trie forte, sainte, libre et chrétienne! Et que dans cent » ans d'ici, quand nos arrière-petits-fils célébreront de nou-» veau le grand Jubilé, ils puissent, étudiant comme nous » faisons l'histoire des temps anciens, dire en parlant de » nous, couchés alors dans la même poudre où Calvin re-» pose : Nos pères de mil huit cent trente-cinq furent de » bons genevois et de bons chrétiens; heureuse était la » patrie qu'ils nous ont laissée! Suivons leur trace, et » comme eux faisons-la honorable, pieuse et prospère!

» Qu'ainsi Dieu le veuille et nous conduise! »

Heureux le peuple auquel on peut encore parler ainsi! honneur à la religion dont les pasteurs tiennent un pareil

langage! Là du moins les idées de progrès et de liberté ont un sens compris de tous, et la moralité n'est pas un vain mot.

CONSTITUTION de la république et canton de Genève. Genève, 1835. In-8. 2 fr. 25 c.

Cette nouvelle édition, publiée par M. le professeur Rigaud, renferme toutes les modifications et toutes les dispositions ultérieures apportées à la Constitution depuis son acceptation en 1814 jusqu'à la fin de la session législative de mai 1835. Afin d'éviter la confusion qui serait résultée de l'ordre chronologique, et d'offrir un tableau clair et complet des institutions genevoises, l'éditeur a adopté l'ordre des matières, retranché toute disposition abrogée par une loi nouvelle, opéré un nouveau classement et refondu, en un mot, toutes ces lois successives en un code constitutionnel composé de 186 articles, dans lequel cependant il a toujours fidèlement conservé le texte ancien en indiquant par des caractères italiques les modifications résultant d'une loi postérieure. Ce travail, exécuté avec une grande intelligence et une exactitude parfaite, fait honneur à M. Rigaud. La constitution genevoise présentée ainsi avec lucidité et dans un classement méthodique facile à saisir, sera mieux connue et mieux appréciée: or, elle n'est certainement pas indigne de fixer l'attention des hommes qui s'occupent de ces matières. On en pourra juger par le court exposé que je vais en faire:

L'élection et l'amovibilité des places sont les deux grands principes sur lesquels s'appuie cette constitution; elle ne reconnaît ni patriciat, ni classes privilégiées: tous les Genevois sont égaux devant la loi, et font nécessairement partie de la milice à l'âge de 20 ans; la liberté de la presse est consacrée; la constitution établit *un corps électoral, un conseil représentatif, quatre syndics, un conseil d'état* et *des tribunaux civils et criminels;* le *corps électoral* se compose de tous les citoyens âgés de 25 ans et payant 3 fr. 25 centimes de contributions directes; pour être éligible, il faut en outre être laïc et âgé de 30 ans, ou seulement de 27 si l'on est marié. Le *corps électoral* élit les membres du *conseil représentatif*, qui est chaque année renouvelé de 30 places; cette élection est directe. Le *conseil*

représentatif, composé de 250 députés non rétribués, est présidé par les *syndics* et le *conseil d'état* qui en font partie et portent le nombre de ses membres à 274. Les attributions du *conseil représentatif* sont : le droit d'approuver, de modifier et de rejeter les capitulations et conventions avec d'autres états proposées par le *conseil d'état;* le droit de statuer sur les matières relatives à la diète helvétique; le pouvoir législatif sous la réserve de l'initiative du *conseil d'état;* le droit de battre monnaie; celui d'établir, d'abolir et de modifier les impôts, de statuer sur les emprunts, sur les subsides et les dépenses extraordinaires. Le seul privilége et l'unique contribution indirecte que se soit réservé l'état, c'est la vente du sel. Enfin, le *conseil représentatif* est chargé de la nomination à toutes les places de magistrature et de judicature. Il choisit dans son sein les conseillers d'état qui sont élus pour huit ans, et parmi eux les 4 *syndics* qui ne sont élus que pour un an et ne peuvent être réélus qu'un an après être sortis de charge. Les *syndics* sont les premiers magistrats de la république; ils président le *conseil d'état* et ont le pouvoir provisionnel dans les cas urgens, à la charge par eux d'en faire rapport dans le plus court délai au *conseil d'état*. Le *conseil d'état* a le pouvoir exécutif, l'administration des finances, la police et la surveillance du culte et de l'instruction; le droit de faire arrêter et emprisonner les personnes prévenues d'un délit, sous condition de les remettre aux tribunaux dans les 24 heures. Chaque année le *conseil d'état* présente au *conseil représentatif* le compte rendu de son administration qui est examiné par une commission. Le traitement des conseillers d'état est d'environ 1,000 fr. et celui des syndics d'environ 2,000 francs. Les autorités judiciaires se composent : d'un *tribunal de recours* qui connaît du recours contre la sentence ou du recours en grâce; d'une *cour de justice civile et criminelle;* d'un *tribunal civil et correctionnel* et d'un *tribunal de commerce*. Le ministère public est composé d'un procureur-général et de deux substituts; enfin quatre *auditeurs* sont chargés des affaires de conciliation, de juridiction volontaire, de police administrative et judiciaire. Tous ces magistrats sont élus pour un certain nombre d'années par le *conseil représentatif*, à l'exception des membres du *tribunal de commerce* qui sont nommés par une assemblée de commerçans. Les audiences des tribunaux sont publiques. Les notaires sont examinés et créés

par le *conseil d'état*. Du reste, les avocats peuvent exercer toutes les fonctions des procureurs ou avoués.

M. Rigaud a ajouté à la suite de la Constitution le réglement du conseil représentatif, qui est réputé un véritable chef-d'œuvre dans ce genre; puis il a dressé pour la commodité des recherches un tableau de concordance entre les textes constitutionnels et cette nouvelle *édition*. Il a ainsi facilité et simplifié le travail pour l'avenir; car la Constitution devant être constamment modifiée et perfectionnée suivant le progrès des lumières et de la civilisation, puisque chacune de ses dispositions peut être revue et changée par les conseils à la majorité des deux tiers, on n'aura plus maintenant que les changemens nécessaires à faire au texte de la Constitution dans les nouvelles éditions qui en seront publiées. La forme méthodique que M. le professeur Rigaud a adoptée sera sans doute consacrée par l'usage, car elle n'est pas moins commode qu'utile.

CODE DE COMMERCE expliqué par ses motifs, par des exemples et par la jurisprudence; 4e édition, augmentée du texte des arrêts-principes; par J. A. Rogron. Paris, chez Videcoq. 1836. 1 gros vol. in-18. Prix : 7 fr.

Les définitions, les exemples nombreux, les solutions de questions difficiles dont M. Rogron a fait suivre chacun des articles du Code, rendent son livre précieux non-seulement pour les étudians en droit et pour les juges chargés d'appliquer la loi commerciale, mais encore pour tous les commerçans. Ils y trouvent un guide sûr, un interprète éclairé qui leur explique la langue du droit, les instruit de toutes les précautions nécessaires dans la rédaction des actes et dans les transactions pour éviter de fâcheuses chicanes, et enfin leur apprend à faire respecter leurs droits et à respecter ceux des autres. Le formulaire des actes et de la procédure qui accompagne le Code offre un cours abrégé, mais complet, de commerce, dans lequel on trouve, non-seulement toutes les formules de lettres, autorisations, procurations, billets, lettres de change, etc. etc., mais encore un modèle de la tenue des livres en partie simple et en partie double. Ce volume est ainsi d'une utilité tout-à-fait générale, et malgré son petit format, il est imprimé avec des caractères qui peuvent convenir aux vues les plus faibles.

L'EUCLIDE DE LA GRANDE-BRETAGNE, ou Principes de Philosophie transcendantale; par Th. WIRGMAN; à l'usage des écoles. Paris, chez Ab. Cherbuliez et C°. 1835. In-8. Prix : 35 c.

Ce petit opuscule fera, je crois, mieux connaître en France la philosophie de Kant, que maints gros livres qu'on a publiés dans ce but. On y trouve en effet les idées du philosophe allemand exposées avec une clarté et une concision aussi rares que précieuses en pareille matière. Dépouillant ces principes de toute la mystérieuse obscurité dont les enveloppe trop souvent le langage germanique, M. Wirgman est parvenu à les présenter d'une manière simple et facile à saisir, dans un tableau tellement logique, qu'il suffit d'en connaître la base pour être amené nécessairement à en découvrir et à en accepter toutes les déductions. Cette base consiste à établir en principe que le TEMPS et l'ESPACE sont des réalités *subjectives*, c'est-à-dire que le TEMPS et l'ESPACE n'existent pas hors de l'ESPRIT, mais en sont parties constitutives, nécessaires, en sorte qu'il ne peut pas y avoir d'esprit sans eux, pas plus qu'il n'y a de cercle sans un centre. En effet, toutes nos connaissances existant dans notre esprit, et ne pouvant en même temps être contenues que dans les deux réceptacles du TEMPS et de l'ESPACE, il serait absurde de penser que ces deux dépôts de connaissances existassent hors de l'esprit : donc le TEMPS et l'ESPACE sont deux modes de réceptivité donnés à notre ESPRIT pour recevoir la *matière*. Une fois ce principe posé, il s'ensuit que pour recevoir la matière, on développe une activité qui donne une forme à cette matière ; la forme de la matière est donc produite par l'ESPRIT. Or la forme de toute chose dans la nature a quatre propriétés : QUANTITÉ, QUALITÉ, RELATION et MODALITÉ. La quantité peut être *unité, multiplicité,* ou *totalité ;* la qualité peut être *réalité, négation, limitation ;* la relation peut être *substance et accident, cause et effet, action et réaction ;* la modalité peut être *possibilité, existence, nécessité !* Voilà donc douze catégories qui forment autant d'espèces d'activités dont est doué l'ENTENDEMENT. La forme de tout objet dans la nature est donc produite par l'ENTENDEMENT, et l'EXPÉRIENCE est un assemblage de phénomènes dans le TEMPS et l'ESPACE auxquels l'ENTENDEMENT a donné des *formes déterminées :* l'origine des *lois de la nature* est donc dans l'ESPRIT seul.

Mais, outre la connaissance des objets qui sont dans la nature, nous avons aussi la faculté de nous former des idées d'objets qui ne se trouvent ni dans l'espace, ni dans le temps, tels par exemple que *Dieu*, *l'âme immortelle*, *l'infini*, *l'éternité*. Cette faculté qui forme les idées est la RAISON, indépendante du temps et de l'espace; elle unit les catégories qui sont elles-mêmes hors du temps et de l'espace dans les SIX IDÉES de : *totalité absolue*, *limitation absolue*, *substance absolue*, *cause absolue*, *concurrence absolue*, *nécessité absolue*, sur lesquelles sont fondées les lois de la morale, comme celles de la nature le sont sur les catégories de l'entendement. La RAISON se divise en raison *spéculative*, et en raison *pratique* : *la raison spéculative* s'efforce de donner l'unité à nos connaissances; la *raison pratique* s'efforce de donner l'unité à nos désirs. Au moyen de ce tableau philosophique, on peut expliquer facilement tous les phénomènes de l'esprit humain. « Voici, dit M. Wirgman, le simple procédé par lequel nous acquérons des connaissances : le *sens* reçoit des impressions d'une *cause* inconnue par ses deux modes de recevoir, le *temps* et l'*espace*, lesquels modes sont imprimés aux sensations reçues. L'entendement agit alors sur cette matière donnée, et convertit nos sensations en objets intelligibles par le moyen de ses douze catégories. C'est ainsi que la *nature* est produite. La *raison*, par le moyen du syllogisme, entre ensuite dans ses importantes fonctions, qui consistent à régler et à arranger ces objets de la nature, dans le but de produire la plus grande somme de *bonheur humain*. Quoi qu'il en soit, ce n'est là qu'une affaire de spéculation, et elle ne peut être effectuée que par les lois restrictives de la prudence et de la modération, qui naissent de la *raison spéculative*.

« La *raison pratique* est destinée à un office encore plus élevé que celui de s'occuper de notre *bien-être temporel*, ou du pur arrangement de la *matière* de ce bas-monde. Elle a à remplir le premier de nos devoirs, qui est de veiller à l'intérêt de notre âme, conformément à la *divine révélation*, et a pour objet notre *bien-être éternel*. Celui-ci dépend entièrement de la *pureté des motifs* qui dirigent nos actions. C'est ainsi que la *moralité* est produite.

» L'homme n'arrive donc à la connaissance de la *loi morale* que par la conscience des opérations de sa propre *raison*. Qu'il se fasse seulement cette question : *Mon motif*

est-il tel qu'il doive être une loi universelle pour toute l'humanité? — Et il ne sera pas embarrassé de trouver une réponse. »

Comme on le voit, cette philosophie conduit ici au perfectionnement de l'état social, en donnant pour mobile, comme celle de Bentham, l'utilité générale. Je terminerai en regrettant que M. Wirgman ne nous en ait pas donné une exposition plus complète, plus développée; il est vrai qu'en offrant d'abord les beaux résultats qu'elle produit, il excite peut-être encore plus l'intérêt et la curiosité du public, et le prépare ainsi à quelque autre publication plus importante.

MUSÉE INDUSTRIEL; description complète de l'Exposition des produits de l'Industrie française faite en 1834, ou Statistique industrielle, manufacturière et agricole de la France à la même époque; publié par MM. DE MOLÉON, COCHAUD et PAULIN-DESORMEAUX. Paris, au Bureau central du *Recueil industriel*, rue Neuve-des-Capucines, n° 13 *bis*, et chez Ab. Cherbuliez et Ce, libraires, 1835. Tome Ier. In-8. Fig. — L'ouvrage complet formera 4 volumes. On souscrit en payant d'avance : pour Paris, 20 fr.; pour les départemens, 25 fr.; pour l'étranger, 30 fr.

MÉMOIRES ET EXTRAITS DE DÉLIBÉRATIONS DES CHAMBRES DE COMMERCE et des Chambres consultatives des Arts et Manufactures, actes de l'enquête commerciale et autres documens relatifs au projet de loi sur les douanes, qui sera soumis à la discussion des chambres législatives; recueillis pour tout ce qu'ils contiennent d'important, et mis en ordre par MM. COCHAUD et DE MOLÉON. Paris, au Bureau de la Société Polytechnique, rue Neuve-des-Capucines, n° 13 *bis*, et chez Ab. Cherbuliez et Ce, libraires. 1835. In-8. Prix : 6 fr.

Les expositions publiques de l'industrie sont une espèce de concours destiné à mettre en relief les progrès qu'elle fait, à encourager les efforts de ceux qui y consacrent leurs facultés et à les signaler à la reconnaissancee publique. Dans notre époque de raisonnement et de positivisme, les conquêtes de l'industrie sont estimées plus haut que celles des armes, et la gloire semble vouloir changer de temple : les lauriers la fatiguent; elle leur préfère quelques branches d'olivier; la fumée de la poudre dont elle était entourée fait place à la vapeur de l'eau, et l'aigle reployant ses ailes s'est blotti sous les plumes du coq. Les annales de l'industrie acquièrent donc ainsi une haute importance,

que, du reste, elles auraient dû avoir toujours, car, combien de découvertes utiles et ingénieuses dont on ignore l'histoire, combien d'arts qui, après avoir atteint un haut degré de perfectionnement, sont retombés dans l'oubli faute de chroniques, faute de traditions écrites! Le Musée industriel se propose de combler cette lacune d'une manière fort complète, en ouvrant aux arts industriels et à leurs adeptes des fastes historiques qui, semblables à ces antiques généalogies des familles illustres, formeront une sorte de *nobiliaire* accommodé aux idées du siècle, où les descendans de nos plus notables industriels retrouveront les titres qui auront marqué la carrière de leurs ancêtres, titres plus utiles à l'humanité que ceux de l'ancien blason. Dans ce but, MM. de Moléon, Cochaud et Paulin-Desormaux ont dû faire de leur Musée un recueil plus complet que le rapport même du Jury central de l'exposition, qui ne mentionne que les exposans auxquels une distinction a été accordée. A en juger par le premier volume que j'ai sous les yeux, ils n'ont rien omis de ce qu'embrassait leur sujet : depuis l'exposant récompensé par la médaille d'or ou par une décoration, jusqu'à celui qui n'a obtenu que les honneurs du concours, tous occuperont la place et le rang qui leur conviennent. Les nombreux produits qui avaient été exposés sur la place de la Concorde sont jugés consciencieusement par les auteurs du Musée industriel, qui, dans un style clair et concis, s'attachent à faire ressortir leurs qualités plus ou moins bonnes, plus ou moins supérieures ; à indiquer les perfectionnemens, les nouveaux procédés ; à montrer les succès obtenus par plusieurs exposans, qui, de simples ouvriers qu'ils étaient d'abord, se sont élevés par le développement de leurs facultés au rang de chefs d'ateliers ou de fabriques considérables. Sous tous ces divers rapports, le Musée industriel offre une véritable statistique de l'industrie française, propre à la faire dignement apprécier à l'étranger.

Cent planches gravées ajouteront à ce livre un nouvel intérêt, en servant à mieux faire comprendre tout ce qui a rapport surtout à la mécanique et au dessin. Parmi les vingt-cinq qui sont jointes au premier volume se trouvent : la perspective de la place de la Concorde et les plans des pavillons de l'Exposition ; la jolie vue du lac de Come, exécutée sur étoffe de soie par M. de Gentillon ; une partie du nouveau châle de cachemire dit *Ispahan*, fabriqué par

M. Gaussen, d'après les dessins de M. Couder, etc., etc.

Il est à désirer que cette entreprise soit encouragée par le public; les industriels doivent la soutenir, car ils en retireront honneur et utilité.

— Les *Mémoires et Extraits de délibérations* offrent un recueil complet de tous les actes qui ont rapport à l'enquête commerciale. On y retrouve les interrogatoires faits par le ministre concernant huit principales questions à résoudre : celles des fers et fontes, des houilles, des bestiaux, des salpêtres; et celles des poteries, des verreries, du plaqué, et des tissus de laines et de coton. Pour les quatre premières, on demandait des réductions de droits; pour les quatre dernières, il s'agissait de savoir si des droits seraient substitués aux prohibitions.

La loi de douanes nous apprendra quelles sont les conclusions que le gouvernement aura tirées de cet examen; en attendant, le public, vivement intéressé à la solution du problème, en a suivi avec attention toutes les opérations et a pu juger leur portée et leurs défauts. D'abord, tout en admirant ce premier essai d'enquête publique, on ne peut se dissimuler qu'il a été conduit de la manière la moins propre à obtenir un résultat; il fallait diviser et subdiviser le travail, comme font les Anglais, si l'on voulait l'approfondir convenablement; l'étendue d'une pareille opération, conduite ainsi en masse, devait effrayer, et l'on pouvait prévoir qu'elle ne produirait que des données vagues, contradictoires et trop générales. Ensuite, il est arrivé que les interrogatoires, au lieu de ne porter que sur des faits, ont souvent dégénéré en discussions vaines et inutiles, entre l'intérêt individuel du fabricant qui redoute l'abandon du système protecteur auquel il est redevable d'une sorte de monopole, et l'opinion, émise d'avance par les directeurs de l'Enquête, en faveur de la liberté du commerce. Certainement, dans l'état actuel où se trouve l'industrie française, créée et soutenue comme elle l'a été jusqu'à présent par le système protecteur de la prohibition, il serait dangereux d'abandonner tout-à-coup ce système et de prétendre passer sans transition à une liberté complète; le pays en souffrirait non moins que de ces révolutions politiques qui viennent subitement interrompre le cours paisible de l'existence d'un état, et lui communiquent une secousse violente. Mais, précisément pour éviter de pareilles secousses, il faut prévenir les besoins, suivre la marche

des choses et ne pas attendre que la nécessité soit urgente. La prohibition doit être petit à petit abandonnée toutes les fois que cela se peut faire, sans ébranler trop fortement une branche quelconque de l'industrie. On doit éviter surtout de créer de nouveaux monopoles, et mettre tous ses soins à recueillir des faits propres à éclairer cette grande question commerciale, dans laquelle on n'apporte la plupart du temps que passion, rivalité, égoïsme, au lieu de l'amour du bien public et de l'esprit de paix et de conciliation, qui seuls pourront la résoudre d'une manière avantageuse pour le pays. Convaincus de cette vérité, MM. Cochaud et de Moléon ont examiné avec soin tous les résultats de l'Enquête, et essayé d'en tirer les meilleures conclusions possibles, d'indiquer ce qu'il fallait faire pour profiter de ce grand travail et satisfaire les exigences de l'industrie. Ils passent en revue les huit principales questions, et exposent les réductions de droits qui leur semblent justes et utiles d'après les données plus ou moins complètes fournies par les interrogatoires. Leur ouvrage est le seul qui offre ainsi un exposé complet de l'enquête commerciale et de ses résultats. Dans la plupart des autres, et en particulier dans celui publié par le gouvernement, on s'est contenté de reproduire les dépositions des fabricans sans en tirer aucune conséquence.

LA FRANCE INDUSTRIELLE; Exposition permanente des produits des arts et de l'industrie française dans les quatre-vingt-six départemens. (Il paraît chaque mois un numéro de 20 feuilles grand in-8° à deux colonnes.) Paris, rue des Grands-Augustins, n° 20. Prix par an pour Paris : 7 fr.

Ce recueil périodique, commencé en avril 1834, s'est proposé d'ouvrir à l'industrie française un nouveau moyen de publicité, un nouvel organe par lequel elle puisse annoncer à tous, ses progrès et ses découvertes; un recueil où chacun puisse trouver enregistrés les conquêtes industrielles et les droits qu'ont acquis d'honorables fabricans à la reconnaissance publique. La première année, qui est complète, renferme plusieurs articles fort intéressans sur les chemins de fers, question qui s'agite depuis si longtemps en France sans produire presque aucun résultat; diverses notices biographiques sur des industriels remar-

quables; les nouvelles les plus intéressantes des arts et de l'industrie; enfin, de nombreux comptes-rendus de l'Exposition des produits de l'industrie, et une Analyse rapide des travaux de l'Enquête commerciale. En soignant sa rédaction, et en suivant avec persévérance tous les progrès et toutes les découvertes nouvelles, ce journal pourra rendre de véritables services, tout en s'assurant à lui-même un succès avantageux. Réveiller l'industrie, l'exciter, lui donner cette émulation et ce zèle qui lui manquent dans une grande partie de la France, c'est aujourd'hui le devoir de la presse, et ce faisant, elle rendra d'immenses services à la cause de la civilisation et du progrès.

ESSAI SUR L'AGRICULTURE dans ses rapports généraux, 1° avec les hommes; 2° avec les temps et les lieux; 3° avec les religions et les mœurs; 4° avec les sciences et les arts; par M. Bratrevin. Paris, chez Pissin. 1835. 1re livraison, in-8°. Prix : 2 fr. 50 c.

L'agriculture, trop long-temps abandonnée aux soins de praticiens ignorans, dédaignée comme un métier rude, fatigant, qui n'exigeait ni connaissances ni moyens intellectuels, a, depuis quelques années, repris son rang parmi les sciences les plus utiles à l'humanité, les plus propres à avancer la civilisation et à assurer le bonheur des peuples. Une foule d'écrivains distingués ont consacré leurs plumes à propager parmi les agriculteurs les notions nécessaires, les procédés avantageux, les découvertes intéressantes pour le perfectionnement de la culture. En même temps on travaille de toute part à répandre une instruction bienfaisante qui, en sapant par la base les préjugés qui s'opposent le plus aux améliorations progressives, assurera sans doute dans l'avenir le succès et la prospérité de l'agriculture dirigée dans sa route par le flambeau de la science. Mais, tandis que ce mouvement s'opère dans les peuples, il est malheureux que les gouvernemens, au lieu de le seconder, ne semblent chercher qu'à l'entraver. On veut à toute force protéger l'industrie et le commerce, qui n'ont que faire de cette protection funeste pour eux; et l'agriculture, qui seule en pourrait vraiment profiter, est abandonnée à elle-même. Nul encouragement ne vient à son secours; dans maintes contrées le manque de bonnes routes et de moyens de transport rendent inutiles la fertilité

du sol et les travaux des hommes; dans d'autres, ce sont les taxes et les codes qui dévorent tout le produit; dans d'autres, l'avidité spéculatrice et égoïste, ne songeant qu'au présent, ruine la terre en la dépouillant de ses antiques forêts, et prépare un triste avenir. Sur tous ces points, M. Berthevin plaide énergiquement la cause de l'agriculture pour laquelle il est animé d'un véritable amour de poète, et son intéressante dissertation offre souvent même des passages pleins d'éloquence. Regardant la science de la culture des terres comme la première de toutes, sans laquelle aucune société ne pourrait subsister long-temps, il expose dans de gracieux tableaux tous ces bienfaits : « Choisissons, dit-il, un essaim de la société, quelques » individus exilés tout-à-coup de la terre natale, en rai- » son de quelque commotion politique; transportons-les » inopinément dans une contrée vierge, que le pied de » l'homme civilisé n'a pas encore fouiée; dans une terre » qui, toujours libre de choisir les végétaux qu'elle vou- » lait porter, a semé avec une rare profusion les espèces » qu'elle avait adoptées; une contrée où la prairie et la » forêt se sont emparées, au gré de leurs caprices, de vastes » terreins; une contrée enfin où le ruisseau s'égare, que » le fleuve délaisse et couvre tour-à-tour. Dans sa marche » torrentueuse, le fleuve est souvent embarrassé. Succes- » sivement tyran ou bienfaiteur de la plaine, là il envase » une portion fertile, là il se fait une issue à travers les » rocs, qu'il se plaît à déchirer. L'agriculture dirigera le » fleuve, opposera à ses caprices de puissantes rives, cou- » vrira la prairie d'animaux, retiendra près d'elle, par l'ap- » pât d'une vie plus douce, ceux qui sont dociles à sa » voix; elle choisira parmi les végétaux ceux qui s'appro- » prient à ses besoins; elle convertira la forêt en un champ » fertile; les bois seront les appuis de sa demeure, alimen- » teront son foyer, et leurs derniers débris seront un en- » grais fécond. Elle essaiera, le succès enhardira sa mar- » che, l'espérance trompée éveillera sa prudence; de » nouveaux habitans naîtront, et la contrée offrira, avant » la période d'un demi-siècle, cette foule de prodiges que » la présence de l'agriculture sait toujours réaliser. »

Plus loin, il décrit les conquêtes de l'agriculture, qui sait, en quelque sorte, soumettre la nature à sa domination; qui va fouiller dans les entrailles de la terre pour se procurer l'eau qui lui manque; qui force les montagnes les

plus escarpées à lui payer un tribut, à lui prêter leurs flancs exposés aux ardens rayons du soleil, à lui livrer les herbes abondantes et vigoureuses qui recouvrent leurs pentes, les sapins majestueux dont leurs précipices sont hérissés ; qui, la première, offrit aux hommes l'idée et le modèle de ces ponts hardiment suspendus au-dessus de l'abîme par deux chaînes dont elle avait trouvé les matériaux dans ces lianes colossales que la nature a semées dans les forêts antiques. « Les animaux eux-mêmes, ces autres habitans de la terre » soumis par l'agriculture, viennent, les uns aider ses tra- » vaux, les autres, par leurs dépouilles, augmenter ses res- » sources; quelquefois, par les engrais qu'ils fournissent, » décupler ses produits, toujours servir ses intérêts, et » ajouter à la masse de ses richesses. Ils ont vécu pour » l'homme, ils mourront pour lui. »

Le livre de M. Berthevin, qui formera un gros volume in-8°, offrira une lecture pleine d'intérêt, soit à l'agriculteur se reposant de ses travaux, soit à l'habitant des villes qui aime à porter parfois ses idées hors des murs où il est renfermé, et jouir, au moins en pensée, de ces plaisirs de la campagne que sa position l'empêche de goûter en réalité. Je me permettrai une seule critique et un seul conseil à l'auteur : c'est de lui recommander de châtier davantage son style dont l'élégance est parfois, mais, il est juste de le dire, rarement, déparée par l'emploi de mots nouveaux et peu reçus. L'imprimeur aussi fera bien de surveiller mieux son travail, car cette première livraison ne fait pas honneur à ses presses, ni surtout à son correcteur d'épreuves.

TRAITÉ DE GÉOMÉTRIE, de Trigonométrie rectiligne, d'Arpentage et de Géodésie pratique ; suivi de Tables des Sinus et des Tangentes en nombres naturels; par M. A. Jeannet; revu avec soin, corrigé, mis en ordre, considérablement augmenté et publié par M. F. Gigault d'Olincourt. Bar-le-Duc, chez M. Gigault d'Olincourt. 1835. 2 vol. in-12, ornés d'un grand nombre de planches. Prix : 7 fr.

Cet ouvrage est particulièrement destiné aux colléges, aux instituteurs, et à toutes les personnes qui ont besoin de connaissances mathématiques élémentaires et applicables à la pratique. La clarté et la concision sont ses principaux mérites. L'auteur a su réunir dans un fort petit

espace toutes les notions nécessaires, les exposer avec lucidité, et intéresser les élèves par une suite de théorèmes, de problèmes et d'applications propres à stimuler leur zèle et à leur cacher l'aridité du travail. Il a cherché à remplacer les ouvrages longs et fatigans par lesquels on dégoûte trop souvent les jeunes gens de l'étude théorique. Son Traité, aussi complet cependant que tout autre livre du même genre, renferme la solution de toutes les difficultés qui peuvent se rencontrer, soit sur le terrain, soit dans le travail du cabinet. On y trouve des élémens de géométrie rapidement exposés; puis la description et l'emploi des instrumens servant au mesurage des lignes et des angles sur le terrain, et de ceux servant au rapport de ces lignes et de ces angles sur le papier; des élémens de trigonométrie offrant la résolution des triangles rectangles et des triangles obliquangles; un traité d'arpentage, avec la mesure des solides, la levée et la construction des plans, le nivellement, le calcul des déblais et des remblais, le partage et la division des terrains; enfin des tables des sinus et des tangentes en nombres naturels. Ce petit ouvrage mérite, je crois, d'être signalé aux écoles normales, aux instituteurs primaires, ainsi qu'aux administrations du cadastre et des ponts-et-chaussées. Si l'usage, seul bon juge en pareille matière, vient confirmer les éloges qu'il m'a paru mériter, MM. Jeannet et Gigault d'Olincourt auront rendu un véritable service à l'instruction publique, et leur livre obtiendra sans doute un brillant succès.

DE LA DESTRUCTION DES TISSUS dans le blanchîment et la teinture, et des moyens d'en prévenir les causes; par M. Gréau aîné. Paris, au Bureau de la Société Polytechnique, et chez Ab. Cherbuliez et C°, libraires. 1835. In-8. Prix : 3 fr.

Cette brochure renferme une foule de procédés nouveaux et de découvertes de la plus haute importance pour tous ceux qui s'occupent du blanchîment ou de la teinture des tissus. Frappé des graves inconvéniens qui résultaient des anciennes méthodes, M. Gréau s'est appliqué à rechercher les moyens de prévenir le mal immense que la fabrique en éprouvait. Il assure avoir obtenu de grands avantages, en substituant d'abord le rasage mécanique par une tondeuse, au flambage généralement usité en France et

en Angleterre pour les fils et tissus de coton; il démontre les effets nuisibles de l'excès de potasse ou de soude caustique, et fait, en outre, connaître les principaux effets des acides gras, provenant des savons en partie restés dans les tissus; puis il insiste sur l'avantage incontestable de se servir d'acide chlorhydrique, de préférence à l'acide sulfurique, dont le moindre excès peut entraîner de grands dommages. Enfin, il décrit les opérations spéciales qui ont pour but d'obtenir : 1° le *blanc ordinaire*, pour les fils et tissus; 2° le *blanc doux;* 3° le *blanc d'impression*, et les accompagne de détails et de tableaux de la plus grande utilité pour les fabricans. Il termine en indiquant un procédé très-simple et facile, pour nettoyer les impressions en faux-teint sans altérer les couleurs.

M. Gréau a eu la générosité rare de publier sans réserve tous ces procédés, sacrifiant ainsi son intérêt personnel à la douce satisfaction d'être utile à son pays. Il a voulu que tous les fabricans participassent à ses découvertes, comprenant quelle heureuse influence elles exerceraient sur les produits qui seront livrés dorénavant à la manutention et au commerce; il s'est trouvé heureux d'avoir ainsi servi en même temps la cause du fabricant et du négociant, du riche et du pauvre. Il faut espérer que l'industrie se montrera reconnaissante, et que le nom de ce digne fabricant sera rangé et conservé au nombre de ceux des bienfaiteurs du pays. Que la gloire et les honneurs ne soient plus exclusivement réservés aux beaux-arts, aux lettres, et surtout à la guerre; que l'utile industriel puisse aussi y aspirer, et alors nous verrons une heureuse révolution s'opérer dans la fabrique, où l'avidité égoïste et la jalouse concurrence feront plus souvent place aux sentimens nobles et généreux.

MANUEL PRATIQUE DU LITHOGRAPHE, ouvrage qui a obtenu une médaille de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale au concours de 1830; augmenté de notes sur les nouveaux procédés, avec les lois et ordonnances qui régissent cette profession; par M. J. Desportes, imprimeur-lithographe. Paris, 1835. Chez l'auteur, place du Pont-Neuf, 15. 1 vol. in-8, fig. Prix : 6 fr.

Cet ouvrage, écrit dans l'atelier même, par un praticien riche d'une longue expérience, renferme tous les procédés connus aujourd'hui et tous les perfectionnemens apportés

jusqu'à présent à cet art, qui ne compte qu'environ quarante années d'existence, et n'est encore, pour ainsi dire, qu'à son berceau. La lithographie aura sans doute dans l'avenir une brillante destinée, et ses progrès tendront toujours à lui donner une plus haute importance. Déjà les efforts que plusieurs artistes ont tentés pour obtenir le transport de vieilles gravures sur pierre ont obtenu quelque résultat; d'autres ont essayé la même chose pour les produits de la typographie, et quoique le succès soit encore loin d'être satisfaisant, on peut cependant espérer qu'un jour la lithographie viendra prêter une utile assistance à la gravure et à l'imprimerie, en permettant de faire à très-bas prix de nouveaux tirages et de nouvelles éditions. En attendant, on ne saurait qu'applaudir aux travaux de ceux qui s'en occupent avec persévérance, et qui cherchent à rassembler dans un même tableau tous les élémens et tous les résultats de cet art. Le *Manuel pratique* doit être vivement recommandé à tous les artistes; ils y trouveront d'excellens conseils et un exposé très-clair de tous les procédés lithographiques. Cet ouvrage offre d'ailleurs lui-même un spécimen curieux d'autographie, art qui, en se perfectionnant, pourra apporter une grande économie de temps et d'argent dans l'impression de certains ouvrages. Quand on voit quel degré de perfection avaient acquis les anciens copistes avant l'invention de l'imprimerie, on peut espérer qu'un jour l'autographie produira aussi des chefs-d'œuvre d'exécution dignes de figurer à côté des plus beaux produits de la typographie.

RECUEIL DE MOTS FRANÇAIS, rangés par ordre de matières, avec des notes sur les locutions vicieuses et des règles d'orthographe; par B. Pautex. Paris, chez Ab. Cherbuliez et Ce. In-8, cart. Prix : 1 fr. 50 c.

Ce livre est destiné à faciliter l'étude de l'orthographe en général, et particulièrement celle de l'orthographe d'usage, pour laquelle on ne saurait avoir recours aux grammaires, et qui ne peut s'acquérir que par la seule expérience. La lecture fréquente et l'emploi continuel des mots qui se gravent à la longue dans la mémoire des enfans, sont des moyens lents et pénibles. On a donc pensé que l'étude par cœur de ces mots et des lettres dont ils se

composent, offrirait une méthode bien plus prompte et non moins certaine d'arriver au même but. Des essais ont été tentés avec succès, et depuis bien des années déjà l'Académie de Genève a adopté les Recueils de mots pour l'enseignement de l'orthographe dans le collége; la plupart des pensionnats du même pays ont suivi son exemple et s'en trouvent bien. Je ne doute pas qu'en France aussi on ne les adopte bientôt. M. Pautex, dans son petit ouvrage dont il a déjà publié plusieurs éditions, et qu'il travaille toujours à perfectionner davantage, a réuni tous les mots les plus ordinairement usités et qui présentent quelque difficulté dans leur orthographe. Il les a rangés dans un ordre de matières propre à en rendre l'usage plus facile et plus avantageux, en inspirant aux enfans quelques idées de méthode et de classification indispensables pour la bonne direction des études; il y a ajouté un chapitre renfermant des règles d'orthographe simples et exposées avec clarté et concision tout à la fois, et un autre offrant environ cinq cents noms d'hommes illustres classés par catégories et rangés par ordre chronologique. On y trouve également des séries géographiques intéressantes, entre autres la liste des départemens de la France, avec l'origine de leurs noms respectifs et leurs rapports avec l'ancienne division par provinces. M. Pautex a su ainsi rendre son recueil de mots doublement utile; on peut le recommander en toute confiance aux instituts et aux pensionnats.

TABLEAU HISTORIQUE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE aux XVe et XVIe siècles; par J. P. Charpentier. Paris, 1835. In-8. Prix : 7 fr.

M. Charpentier a déjà publié un volume qui conduit l'histoire de la littérature du cinquième au quinzième siècle. Ce nouvel ouvrage est destiné à lui servir de suite et de complément. Il renferme une esquisse rapidement tracée de la littérature française, depuis son origine jusqu'au siècle dit de Louis XIV. Cette histoire, jusqu'ici peu explorée, a fourni à M. Charpentier l'occasion d'arracher à un injuste oubli plusieurs écrivains distingués.

Les plus anciens monumens de la langue française qui soient parvenus jusqu'à nous, sont les lois de Guillaume le Conquérant et le code de la France d'Orient. Après cela

vient l'histoire de Villehardoin « qui se recommande par » la fidélité des détails et la naïveté parfois élégante du » style. » A cette occasion, M. Charpentier examine comment s'est formée cette langue française, qui apparaît tout-à-coup si vive, si heureuse, si naturelle. Il en trouve l'origine dans la vie des châteaux où la race franke des seigneurs vivait séparée de la nation vaincue, étrangère à sa langue, et où « le roman se développa plus rapidement » et avec plus de grâce que dans les couvens, où il restait » étouffé sous les souvenirs et les habitudes du latin. » Après Villehardoin vient Joinville, et déjà on peut reconnaître l'influence exercée sur les esprits par l'emploi de la langue vulgaire dans les livres. L'impatience du joug et le désir de l'indépendance se font aussitôt sentir ; le doute ose élever la voix, la foi est ébranlée, et le roi Saint-Louis demande à ses conseillers : « Quelle chose est-ce que Dieu ? » C'est le réveil de la raison, de la science, qui font déjà pressentir la doctrine du libre examen.

Froissart, Christine de Pisan, Du Guesclin, sont tour à tour passés en revue par l'auteur, qui, dans son style concis et expressif, fait ressortir avec beaucoup de sagacité les mérites particuliers de chacun d'eux. Vers la fin du quinzième siècle, nous voyons l'histoire perdre sa naïveté primitive, sa couleur féodale : elle devient plus intelligente, elle semble commencer à s'apercevoir qu'il y a quelque chose en dehors des châteaux, probablement parce que ce quelque chose commence aussi de son côté à réfléchir et à prendre sa part d'activité et d'influence dans l'Etat. A cette occasion, M. Charpentier cherche à réformer les nombreuses erreurs commises sur le caractère et les actes de Louis XI, ainsi que sur les talens de Comines, qui, dans ces dernières années, mis en scène par de nombreux auteurs dramatiques et romanciers, ont été bien à tort représentés, l'un comme un roi populaire, profond politique, qui préparait le triomphe du peuple sur l'aristocratie, l'autre comme un second Tacite.

Sous les règnes de Charles VIII et de Louis XII, les expéditions des Français en Italie réagirent fortement sur la littérature et les imitations des poésies toscanes frayèrent la route à Clément-Marot et à Malherbe. Ainsi, sous François Ier, une ère nouvelle s'ouvrit pour la littérature, qui brilla d'un éclat vif et spirituel, et acquit dès-lors ce caractère national et particulier qu'elle a toujours con-

servé depuis. Ce n'est pas que la protection du prétendu *Père des lettres* lui fût d'un grand secours : François Ier, avec un goût décidé pour les lettres, ne sut point empêcher que les littérateurs ne fussent souvent en butte à des persécutions indignes, et il alla même jusqu'à songer à la prohibition complète de l'imprimerie. Mais l'élan était donné à l'esprit humain : il avait rompu ses chaînes, et le monarque n'osa pas mettre son projet à exécution. L'imprimerie était bien, en effet, le véritable ennemi qui menaçait à la foi l'Eglise et la monarchie ; ce *summum et postremum donum*, comme l'appelait Luther, ne tarda pas à ébranler toute la chrétienté par la force puissante et la rapidité de son action. L'imprimerie fit éclater la réforme qui se préparait depuis long-temps, et qui dut en grande partie à cet auxiliaire, son succès merveilleux.

Ici le livre de M. Charpentier est bien faible, et même plus que faible. Je suis fâché de le dire, c'est à peine s'il mentionne l'invention de l'imprimerie ; et quant à la Réforme, il eût vraîment mieux valu pour lui qu'il n'en dît mot. Il qualifie Luther de *joyeux moine de Wittemberg, ivre de bière et de licence*, injure tout au plus excusable dans la bouche de ses adversaires contemporains, mais qui, adressée aujourd'hui à l'homme de génie dont la renommée et l'œuvre ont traversé les siècles, ne saurait être tolérée. Au reste, il ne paraît pas que notre auteur soit bien fort sur l'histoire de la Réforme ; car, un peu plus loin, nous trouvons : *Aussi, à la voix de Luther, l'Allemagne et la Saxe, et bientôt à la voix de Zwingle, la Suisse, deviennent luthériennes.* Or, la Suisse n'est pas devenue luthérienne, et cette accolade de Luther et de Zwingle est d'autant plus extraordinaire, que M. Charpentier n'ignorait pas le profond dissentiment qui séparait ces deux réformateurs, au sujet de la présence réelle dans l'eucharistie, puisqu'après avoir ailleurs parlé de Calvin, qui fit brûler Servet, il ajoute : *Tous ces chefs de secte se ressemblaient : Luther aussi fit brûler Zwingle, pour dissentiment sur un article de foi ;* autre grave erreur qui est tout-à-fait impardonnable, car M. Charpentier n'avait qu'à ouvrir la vie de Zwingle, pour apprendre que ce digne héros, le plus doux et le plus avancé des réformateurs, mourut les armes à la main, en combattant pour ses opinions et pour la liberté de sa patrie. Son corps fut en effet brûlé, et on jeta ses cendres au vent ; mais ce furent

est une chose sérieuse et importante. On y remarque en général assez d'indépendance et une impartialité qui fait admettre les travaux d'opinions opposées et permet d'éclairer les questions par la discussion. Dans les derniers numéros que j'ai sous les yeux, se trouvent quelques articles fort remarquables. Je citerai entre autres une notice de M. Esquiros sur Cuvier, dans laquelle ce savant est jugé avec une sévérité hardie peut-être, mais qui me paraît justifiée par les faits, et qui d'ailleurs est accompagnée de l'expression de la plus vive admiration pour les travaux scientifiques de ce grand naturaliste; un article de M. F. Guillibert sur Georges Sand, où les qualités bonnes et mauvaises de cet écrivain sont appréciées avec talent, quoique j'avoue ne point partager toutes les vues de l'auteur à plusieurs égards, il me semble qu'il exalte un peu trop les mérites de G. Sand; un article de philologie de M. le colonel Armandi, qui m'a paru plein d'intérêt et capable de faire aimer aux moins savans la linguistique, cette science qui n'est que trop souvent sèche et aride sous la plume raide et sans vie de ses interprètes habituels; un tableau animé et brillant de Saint-Pétersbourg, par M. A. Desessarts; et enfin des révélations sur les deux Crébillon, qui sont doublement piquantes, comme curiosités biographiques d'abord et ensuite comme une excellente critique de la légèreté et de l'insouciance avec lesquelles certains auteurs abusent de la faveur publique qui s'est attachée à leur style brillant et spirituel, font de la biographie, de l'histoire, etc. etc. en entassant erreur sur erreur, et rédigent des articles d'encyclopédie absolument comme des articles de feuilleton.

LE PANTHÉON LITTÉRAIRE, collection universelle des chefs-d'œuvre de l'esprit humain : tome Ier, *Chroniques de J. Froissart*; tome II *Philosophie sacrée, choix d'ouvrages mystiques.* 2 vol. grand in-8. à deux colonnes. — Cette collection formera 100 volumes du prix de 10 fr. chacun. On peut souscrire pour un ouvrage séparé, à Paris, chez Desrez, libraire-éditeur, rue Saint-Georges, n° 11.

A mesure que l'instruction et le goût de la lecture se répandent davantage dans toutes les classes de la société, on sent toujours plus la nécessité de mettre à la portée de toutes les fortunes les chefs-d'œuvre de la littérature. Déjà

plusieurs entreprises ont été tentées dans ce but, mais si elles l'atteignaient par leur prix modique, d'un autre côté elles ne faisaient pas honneur aux progrès de la typographie; et bien souvent même le charlatanisme, trouvant moyen de s'y glisser, exploitait ce nouveau genre de librairie, et trompait le public en lui faisant payer encore beaucoup trop cher de mauvaises éditions incorrectes et mal imprimées. Le *Panthéon littéraire,* à en juger par ses premières livraisons, me paraît devoir répondre d'une manière beaucoup plus satisfaisante aux besoins de l'époque. Imprimé avec luxe sur un très-bon papier, dans un gros caractère qui ne fatigue point l'œil, quoique sa large justification soit divisée en deux colonnes, il offre le double avantage de concentrer beaucoup de matière dans un petit nombre de volumes, et de pouvoir livrer à un prix très-modique de grands ouvrages jusqu'ici fort chers. Ainsi, par exemple, les *Chroniques de Froissart,* dont la première édition, publiée en 1825 par M. Buchon, formait 16 volumes du prix de 96 francs, seront complètes et augmentées soit de livres inédits, soit d'un glossaire, dans 3 volumes du Panthéon, pour 30 francs, c'est-à-dire pour moins du tiers de l'ancien prix; et avec cela on trouvera une forte économie dans la reliure. Le volume de *Philosophie sacrée* contient divers ouvrages remarquables qui forment dans d'anciennes éditions 10 à 12 volumes et dont plusieurs sont même assez rares; ce sont : *Maximes chrétiennes; Confessions et Méditations de S. Augustin; Consolation de la philosophie, par Boèce; de la Considération, par S. Bernard; Imitation de Jésus-Christ; Principes de la Vie chrétienne; le Chemin du Ciel.*

Le plan de l'éditeur du *Panthéon littéraire* est de publier successivement les meilleurs auteurs de toutes les littératures connues, et d'élever ainsi un superbe monument à la gloire de l'esprit humain en réunissant dans une bibliothèque de 100 volumes toutes ses plus belles productions. Il estime, dans un tableau qui accompagne son Prospectus, que sa collection renfermera la matière de mille volumes in-8° ordinaire, et que, ne coûtant que 1,000 francs, elle offrira au public pour 1 franc ce qu'on lui vend journellement 7 fr. 50 c. Il voit dans cette diminution énorme des prix, une nouvelle ère pour la librairie, et il exprime la pensée que là se trouve tout l'avenir de ce commerce. Je crois aussi que la propagation de

auteurs français se laissant entraîner par leur imagination, préfèrent créer plutôt que de s'astreindre à copier, et débutent par vous offrir à nu le cœur et l'âme de leur héros, dont ils sont ensuite obligés de faire concorder toutes les actions avec le caractère qu'ils lui ont donné, quelqu'invraisemblance que cela jette sur la marche et sur l'ensemble de leur roman.

On me dira peut-être que des ouvrages tels que *Trévelyan* et *Coquetterie* sont pâles et sans verve. C'est possible, mais c'est que le monde est le plus souvent aussi ce que vous appelez pâle et sans verve, ce qui n'empêche pas qu'on s'intéresse à lui et qu'on préfère cette marche tranquille et uniforme aux tempêtes d'une crise violente, aux commotions politiques et sociales, aux horreurs de la guerre. De même pour les romans; un récit simple et vrai attache le lecteur, le captive et l'intéresse toujours plus que ces tableaux horribles, qui d'abord émeuvent et bouleversent, puis, si on les considère quelque temps, n'inspirent plus que dégoût et fatigue.

SOUVENIRS D'ANTONY, par Alexandre Dumas. Paris, 1835. In-8. Prix : 7 fr. 50 c.

Messire Antony devrait bien puiser ses souvenirs ailleurs que dans les journaux et revues que tout le monde a lus, car il s'expose ainsi à se voir accusé de charlatanisme, en donnant au public pour du nouveau ce qui n'est que du réchauffé. L'ouvrage que j'annonce ici renferme divers morceaux déjà connus depuis long-temps, et qui ne méritaient certainement pas d'être réunis en un volume. C'est une histoire de brigands, un bal masqué, une certaine Blanche, que j'ai déjà vus et lus au moins dans deux ou trois recueils différens; c'est l'ouverture de la chasse dont je me souviens d'avoir fait de bons rires avec quelques amis lorsqu'elle parut pour la première fois, moins longue et beaucoup plus spirituelle que dans cette nouvelle édition, où elle est accompagnée d'une foule de détails fatigans et puérils, ainsi que d'une histoire de Jacques Ier et de Jacques II, qui m'a paru être une véritable niaiserie. De telles bluettes ne sont faites que pour figurer dans les colonnes d'un feuilleton; mais les rallonger de cette manière, c'est ce qui s'appelle gâter à plaisir son œuvre.

M. Alexandre Dumas a fait plus d'une fois preuve d'une grande facilité, et il est plus coupable qu'un autre lorsqu'il s'expose ainsi volontairement au reproche de paresse. Si l'auteur d'Henri III n'a pas atteint la haute place que ses premiers succès semblaient lui promettre dans notre littérature, c'est à lui seul qu'il peut s'en prendre, car ses grandes facultés exercées par un travail assidu pouvaient le mener loin. Mais la vie de cabinet ne s'accorde pas avec la manie d'actualité, avec la fièvre de gloire contemporaine et trop souvent éphémère qui tourment aujourd'hui presque toutes les têtes. On prodigue son esprit, on dilapide ses talens avec une légèreté, une insouciance vraiment inexplicables. On jette au public les moindres miettes, les moindres traits spirituels échappés de sa plume, et on sacrifie tout son avenir à un succès passager qui ne dure pas plus qu'une mode nouvelle.

MADAME DE VARENNES, par Edouard Bergounioux. Paris, 1835. In-8. Prix : 7 fr. 50 c.

LA BELLE VEUVE, par Anatole Dumas. Paris, 1835. In-8. Prix : 7 fr. 50 c.

ALMARIA, par le comte Jules de Resseguier. Paris, 1835. In-8. Prix : 7 fr. 50 c.

JULIA, ou l'Amour à Naples, par Guy d'Agde. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

Voici une provision de sentimentalité pour les amateurs de passions exagérées. En vérité, si dans l'avenir on juge notre siècle par sa littérature, on lui trouvera une teinte bien sombre et en même temps des mœurs bien dissolues. La corruption insouciante et folle de la Régence semble avoir fait place à une autre corruption morne, langoureuse, vêtue de deuil; on se damne en pleurant des torrens de larmes comme on se damnait autrefois en riant et blasphémant. Le mysticisme de l'amour platonique s'est mêlé aux désordres de l'amour matériel, et, dans les romans du moins, nous voyons aujourd'hui non-seulement l'adultère presque érigé en principe ou représenté comme une révolte fort naturelle contre la prétendue injustice de la société, mais encore des jeunes filles s'abandonnant sans combat, sans remords, aux premières

imposer les pratiques les plus absurdes par le premier intrigant qui se dit envoyé par le grand Esprit; aussi les prophètes sont-ils aussi communs chez lui que les charlatans chez nous. Violent et emporté dans sa colère, il s'irrite pour la moindre chose, souvent sans sujet; vindicatif à un point excessif, il traite de lâche celui qui ne venge pas une injure faite à lui ou à quelque membre de sa famille, ou même à quelqu'un de ses ancêtres.

Quoi qu'en dise le traducteur dans sa préface, les *Mémoires de John Tanner* ne plaideront pas en faveur des Indiens, et, tout en partageant son indignation contre la manière dont on traite ces malheureuses peuplades, on comprendra cependant quels obstacles insurmontables s'opposent à toute tentative de civilisation. Ce n'est pas la jeune république des Etats-Unis qu'on accusera surtout d'injustice, ce sera bien plutôt les premiers conquérans qui abordèrent sur le sol Américain, et qui, au lieu de respecter la civilisation différente de la leur, qu'ils y trouvèrent, mirent tout à feu et à sang, portèrent partout la ruine, la désolation, et replongèrent ces peuples dans la barbarie, en prétendant les convertir par le fer et le bûcher.

John Tanner donne des détails curieux sur les divers usages des Ottawaws, ainsi que sur leurs cérémonies religieuses qu'il a lui-même pratiquées, quoique son esprit fût bien moins disposé que le leur à la superstition. Il se permettait même de nier la mission des envoyés du grand Esprit, et plus d'une fois son incrédulité faillit lui être funeste. Le seul attrait de la vie sauvage paraît être l'indépendance absolue dans laquelle se trouve chaque individu, libre de ses actions et n'ayant jamais à en rendre compte à personne. Point de gouvernement, point de lois, point de taxes; rien qui gêne la volonté individuelle; et il faut que cet avantage soit naturellement bien cher à l'homme, car le sauvage ne consent jamais volontiers à abandonner ses forêts et ses prairies où cependant il souffre presque continuellement de la faim et de la misère. Il est vrai que les hommes ont eu soin de garotter leur civilisation dans un si grand nombre d'entraves et de liens, de faire si bien sentir partout l'action du gouvernement et la chaîne du devoir, que leur poids doit être insupportable à celui qui n'est pas né au milieu d'eux. L'indépendance des Indiens est telle, que souvent le chef

qui, après avoir à grande peine rassemblé une armée un peu nombreuse, marche contre l'ennemi, se voit abandonné le long de la route sans qu'il puisse l'empêcher, et finit par arriver tout seul sur le champ de bataille.

Une chose fort curieuse, c'est la méthode emblématique dont les Indiens se servent pour suppléer à l'écriture. Chaque Indien a un surnom ou *totem*, qui signifie un objet quelconque; et lorsqu'ils veulent faire connaître une nouvelle, un événement, ils tracent un dessin grossier sur l'écorce des arbres ou sur la surface des pierres, et la disposition des objets indique le sens qu'ils veulent exprimer. Du reste, dans la plupart des actes de leur vie, les Indiens ressemblent à de grands enfans jouant, suivant leurs caprices, avec le tomahawk, le fusil ou le couteau, et se livrant sans frein à toutes leurs passions.

LA RUSSIE PENDANT LES GUERRES DE L'EMPIRE, 1805-1815; souvenirs historiques de M. Armand Domergue, recueillis et publiés par M. Melchior Tiran, et précédés d'une introduction par M. Capefigue. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

La campagne de Russie en 1812 est un des événemens les plus mémorables de notre siècle, non-seulement par les affreux désastres dont elle fut accompagnée, et qui en firent un terrible exemple des horreurs qu'enfante la guerre, mais encore par la puissante influence qu'elle exerça sur les destinées de la France et de l'Europe entière. La fortune de Napoléon vint se briser contre les frimats du Nord; les rigueurs d'un hiver russe, jointes au patriotisme exalté d'un peuple à demi barbare, lui portèrent les premiers coups et firent bientôt écrouler son empire, fondé sur les ruines de la république française. Un puissant intérêt historique vient donc s'ajouter à celui déjà si vif que cause la pensée de tant de misères, de tant d'infortunes individuelles qui furent la suite immédiate de cette désastreuse retraite de Moscou. Bien des récits ont déjà paru; tous ont été accueillis avec empressement, et bien d'autres encore pourront se publier avant de lasser la curiosité publique, car un sujet pareil ne tarit pas facilement. Dans cette lamentable expédition, les souffrances se comptèrent par milliers; il y en eut de tous les genres, de tous les degrés, et jamais sans doute on ne pourra toutes les raconter.

les passions ne cherchent pas à se cacher, et les réminiscences du moine se retrouvent souvent à côté des projets audacieux du hardi réformateur. Je regretterai seulement qu'un écrivain catholique ne puisse traiter un pareil sujet sans se croire obligé, pour l'acquit de sa conscience, de lancer en passant quelques mots bien aigres contre le protestantisme. M. Michelet admire avec enthousiasme le grand génie de Luther, il se déclare hautement l'ami de cette émancipation de l'esprit humain qui trouva dans le moine allemand un si vaillant défenseur, jouteur rude et téméraire qui ne craignit pas de se lever lui seul, armé de sa raison, contre toute la chrétienté catholique; et en même temps il traite le protestantisme, résultat de cette réforme qu'il admire, d'antagonisme impuissant à fonder rien de solide, de doctrine purement controversiste qui ne peut que saper et détruire, puis tomber elle-même tuée par son propre triomphe. «Le protestantisme, dit-il, ne survivra pas au catholicisme, il doit mourir avec lui. » Voilà, il faut en convenir, une étrange assertion. La liberté doit donc périr avec le despotisme, et l'indépendance de l'esprit, le libre examen est un vain fantôme après lequel le genre humain est condamné à courir éternellement, à travers mille dangers, pour n'arriver finalement qu'à se perdre dans le chaos du néant! Oh! non, une si désolante pensée ne peut être la vérité, et je la repousse de toutes mes forces comme une émancipation de ce funeste et sombre esprit de doute qui règne aujourd'hui sur la plupart de ces catholiques chez lesquels la foi est ébranlée. Ils sont en proie à la lutte pénible de leur raison contre leur éducation d'enfance : poussés par la première dans la voie des lumières et des idées progressives, ils se sentent encore retenus par les liens de la seconde qu'ils ont de la difficulté à secouer, sans rejeter à la fois avec l'ivraie le bon grain qu'elle peut aussi avoir semé dans leur intelligence.

Sans doute le protestantisme débuta par une controverse vive, forte, par des attaques violentes qui semblaient vouloir joncher le terrain des débris de tout ce qui existait alors. Mais, en pouvait-il être autrement? Comment une doctrine se substituerait-elle à une autre doctrine, si elle ne débutait par la renverser? Croit-on que le christianisme ne fut pas aussi un rude adversaire pour la religion païenne, et qu'il ne parut pas aussi, dans son temps, menacer de tout détruire, lui qui, à un culte tout sensuel, à une religion

toute idolâtre, venait substituer une idée ; lui qui renversait la matière pour élever à sa place l'esprit ? Jésus chassa du temple à coups de fouet les marchands qui en souillaient le sanctuaire, et cette juste indignation du maître ne fut que trop souvent imitée et poussée à l'excès par des disciples que leur zèle fougueux emportait trop loin. Ce n'était pas l'autorité d'un pape, d'un homme, que les premiers chrétiens sapaient ainsi, c'était celle de tout un olympe de dieux adorés depuis des siècles, et les païens dûrent croire aussi que ces audacieux novateurs allaient replonger le monde dans le chaos. Cependant il n'en fut rien : le christianisme reconstitua au contraire une société plus forte, une civilisation nouvelle, plus réelle et plus pure. Il est vrai qu'il pensa nécessaire de s'appuyer sur la doctrine de l'autorité, car il ne crut pas pouvoir encore séparer sa cause de celle de l'Etat, et il se fit monarque, despote absolu, parce qu'il avait besoin de l'appui des chefs qui alors résumaient en eux les peuples, et disposaient de leurs consciences, comme de leurs corps et de leurs biens. Mais la pensée de liberté, apportée au monde par le christianisme, ne se perdit pas ; elle germa lentement, écrasée et refoulée chaque fois qu'elle osait se montrer au jour, jusqu'à ce que le moment fût arrivé où elle devait triompher à son tour et faire faire un pas de plus à cette religion de progrès et de perfectionnement qui est fondée sur la charité et l'égalité, qui proscrit l'esclavage sous quelque vêtement qu'il se cache, qui prêche l'humilité, le renoncement aux vanités mondaines, et ne doit vouloir aspirer qu'à exercer une influence purement morale sur le gouvernement des Etats.

Martin Luther était fils d'un paysan, pauvre mineur, qui avait bien de la peine à soutenir sa petite famille, et dont les enfans se virent obligés quelquefois de recourir à l'aumône. « Et moi aussi, disait Martin lui-même, j'ai » été un pauvre mendiant, j'ai reçu du pain aux portes » des maisons, particulièrement à Eisenach, dans ma chère ville ! »

Heureusement quelques personnes s'intéressèrent à lui, et lui fournirent les moyens d'étudier. Il se voua au droit, carrière la plus estimée alors, mais ses goûts le portaient plutôt vers la littérature et les beaux-arts ; ayant fait, au moment d'un danger imminent, vœu de s'enfermer dans un couvent, sa destinée se trouva tout-à-coup fixée

d'une manière bien inattendue. Il voulut absolument accomplir ce vœu sans retard, et entra dans le cloître des Augustins, à Erfurth. Après deux ans, il fut consacré moine, et tout-à-fait livré à la vie religieuse. Alors il se sentit en proie à des combats intérieurs, et il parle souvent dans ses écrits des tentations qui l'assaillirent. Des doutes s'élevaient déjà parfois dans son esprit sur le véritable sens de divers passages des Ecritures. A cette époque, il alla visiter l'Italie, espérant sans doute raffermir sa foi et « laisser ses doutes aux tombeaux des saints Apôtres. » Mais quel fut son désappointement, en présence du spectacle mondain et plus scandaleux qu'édifiant que lui offrit l'Italie, encore païenne en quelque sorte sous les vêtemens du catholicisme! « D'abord il est reçu à Milan dans un » couvent de marbre. Il continue de couvent en couvent, » c'est-à-dire de palais en palais; partout grande chère, » tables somptueuses. Le candide Allemand s'étonnait un » peu de ces magnificences de l'humilité, de ces splen» deurs royales de la pénitence. Il se hasarda une fois à » dire aux moines italiens qu'ils feraient mieux de ne » pas manger de viande le vendredi. Cette parole faillit » lui coûter la vie; il n'échappa qu'avec peine à leurs em» bûches. »

De toutes parts il ne voyait que pompes brillantes; mais de foi vraie, de piété sincère, point ou peu. Le pape, tout occupé de la guerre contre les Français, ne rêvait que combats, et ses cardinaux ne se montraient naturellement pas moins belliqueux que lui. Que devenait la religion, au milieu de cette fièvre guerrière? « Si notre Allemand » se réfugiait aux églises, il n'avait pas même la conso» lation d'une bonne messe. Le prêtre romain expédiait le » saint sacrifice d'une telle vitesse, que Luther était » encore à l'évangile, quand l'officiant lui disait : *Ite,* » *missa est.* Ces prêtres italiens faisaient souvent parade » d'une scandaleuse audace d'esprit fort. Il leur arrivait, » en consacrant l'hostie, de dire : *Panis es, et panis ma*» *nebis.* Il ne restait plus qu'à fuir en se voilant la tête. » Luther quitta Rome au bout de quatorze jours. »

On comprend facilement quelle impression produisit un tel désenchantement sur un esprit déjà attaqué de la terrible maladie du doute. Ce fut certainement l'une des principales causes qui déterminèrent Luther à lever l'étendard de la révolte, ou du moins qui lui ôtèrent tout

scrupule : « Je ne voudrais pas, dit-il quelque part, je ne » voudrais pas, pour cent mille florins, ne pas avoir vu » Rome. Je serais resté dans l'inquiétude de faire peut-être » injustice au pape. »

La vente des indulgences, dont le commerce était dirigé en Allemagne par le dominicain Tetzel, prêtre avide et effronté, vint porter le dernier coup à la foi de Luther. Lorsque le prospectus de cette entreprise, fondée sur la crédulité et la superstition, tomba entre ses mains, il se sentit ému d'une sainte indignation contre les misérables qui faisaient de la religion un commerce de charlatans et de dupes. Son premier mouvement fut de s'adresser à son évêque pour le prier de faire taire Tetzel, puis à l'archevêque de Mayence; mais ses réclamations demeurèrent sans réponse et sans effets. Alors Luther, obéissant à la fougue de son caractère ferme et résolu, fit afficher le 31 octobre 1517, à midi, sur les murs de l'église du château de Wittemberg, une série de propositions, toutes plus audacieuses les unes que les autres, contre l'autorité du pape, contre son droit de pardon, contre la vente des indulgences, etc. etc. Ce fut un coup de tonnerre qui retentit dans toute l'Allemagne. Ces propositions, qui renfermaient à la fois le cri de la raison si long-temps étouffée sous le joug de l'autorité, la satire la plus mordante des abus de l'Eglise, et enfin les doctrines mystiques vers lesquelles les esprits allemands étaient déjà portés, obtinrent un immense succès; et, imprimées par milliers, elles se répandirent dans tous les pays de l'Europe avant que le pape se fût seulement douté du danger qui le menaçait. « Rivalités de moines! » dit Léon X, lorsque le bruit de cette controverse parvint à Rome, « Fra Luther est un beau génie! » En effet c'était un beau génie, et un génie allemand animé au plus haut point de cette persévérance dans ses projets, de cette opiniâtreté qui ne recule devant aucun obstacle, devant nul danger. Sa vie ne fut plus dès-lors qu'une lutte admirable contre Rome et ses foudres encore bien puissantes et redoutables. Il trouva heureusement dès ses premiers pas un appui, un protecteur dans l'électeur de Saxe; autrement la lumière de la Réforme eût encore une fois été remise sous le boisseau; les cachots et le bûcher auraient fait bonne justice du moine rebelle.

Je ne suivrai pas plus loin l'analyse de cet ouvrage, dont le lecteur peut déjà apprécier le mérite. Par des citations

et des extraits pleins d'intérêt, M. Michelet sait fort bien piquer la curiosité, montrer l'homme privé au sein de sa famille et de ses amis, et développer en même temps toutes les scènes importantes du grand drame de la Réforme qui se rattachent à la vie de Luther. On regrettera seulement qu'il n'ait pas complété son livre et offert de suite l'ensemble du tableau, en publiant soit l'introduction qu'il promet, soit les biographies qui doivent suivre. On lui reprochera de commencer maints ouvrages sans en achever aucun; reproche qu'il a prévu du reste et auquel il répond en disant : « A moitié de l'histoire romaine, j'ai rencontré le christianisme naissant; à moitié de l'histoire de France, je l'ai rencontré vieillissant et affaissé; ici, je le retrouve encore. Quelque part que j'aille, il est devant moi, il barre ma route et m'empêche de passer. » Mais ce n'est pas là une excuse valable. Pour un historien, le christianisme ne saurait être un étranger qui s'offre à lui inopinément sur son chemin; et avant de se mettre en route il a dû l'étudier, l'approfondir; il a du asseoir ses opinions et ses croyances à son égard, car il savait bien qu'il le rencontrerait et qu'il ne pourrait l'éviter. Au reste, M. Michelet me paraît avouer là, avec franchise et naïveté, l'un des plus grands défauts de l'éducation religieuse catholique, que la critique et la raison n'éclairent point encore de leur flambeau. La foi aveugle se trouve bientôt en présence de la philosophie sceptique, et la lutte ne laisse souvent après elle que ruines et décombres.

OUVRAGES SOUS PRESSE :

Chez AB. CHERBULIEZ, et Ce, *libraires à Paris et à Genève.*

HISTOIRE DES DOCTRINES MORALES ET POLITIQUES des trois derniers siècles; par M. F. Matter, correspondant de l'Institut, inspecteur-général des études, etc. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

CONTES ET RÉCITS POUR LA JEUNESSE, par madame Tourte-Cherbuliez; première série. 2 vol. in-12, fig. Prix : 7 fr. 50 c.

De l'Imprimerie de BEAU, à Saint-Germain-en-Laye.

Bulletin Littéraire

ET SCIENTIFIQUE.

Troisième année.

N° 11. — NOVEMBRE 1835.

N. B. Quelques personnes m'ayant témoigné le désir de voir un ordre plus méthodique adopté dans ce *Bulletin*, j'ai cherché à m'y conformer en établissant cinq grandes divisions qui se retrouveront dorénavant dans chaque numéro, savoir :

1° *Religion, Philosophie, Morale, Éducation;*
2° *Législation, Économie politique, etc.;*
3° *Sciences et Arts;*
4° *Littérature, Poésies, Romans;*
5° *Histoire, Géographie, Voyages.*

Du reste, des Tables publiées à la fin de l'année faciliteront toute espèce de recherches dans ce recueil périodique, et rien ne sera négligé pour répondre dignement aux bienveillans encouragemens de mes souscripteurs.

JOEL CHERBULIEZ.

RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

PHILOSOPHIE DU CHRISTIANISME, correspondance religieuse de L. Bautain, publiée par l'abbé H. DE BONNECHOSE. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

Sous la forme d'une correspondance entre un maître et ses élèves, M. Bautain publie un ouvrage de haute importanee, dans lequel il passe en revue tous les systèmes phi-

losophiques, et les juge du point de vue d'un catholicisme éclairé, quoique peut-être un peu mystique. Il cherche à prouver la vanité de toute philosophie qui prétend usurper la place de la religion, et expliquer tout dans l'Univers jusqu'à son Créateur. Après avoir suivi l'histoire des divers systèmes philosophiques depuis les temps antiques jusqu'à nos jours, il aborde le christianisme et en expose les doctrines et les dogmes, avec tous les développemens nécessaires à des catéchumènes qui veulent s'instruire dans la connaissance des saints mystères de la religion. Le style de M. Bautain est constamment noble et beau comme son sujet; mais sa religion est bien nébuleuse et me semble reléguée au-dessus des nuages, dans un sanctuaire où un fort petit nombre d'intelligences auront les capacités nécessaires pour suivre et comprendre le maître. Malgré un tel défaut, ce catholicisme spiritualiste est plus édifiant, plus pur et plus digne du Dieu auquel il s'adresse que le culte trop souvent matériel et sans élévation que pratiquent et qu'enseignent encore tant de prêtres peu éclairés, et tout-à-fait étrangers à la marche de l'esprit humain sur la route du progrès.

DOCTRINE CHRÉTIENNE EN HUIT SERMONS, publiés à l'occasion du jubilé de la Réformation, par B. Bouvier, pasteur. Genève et Paris, chez Ab. Cherbuliez et Ce. 1835. in-8. Prix: 6 fr. 50 c.

JUBILÉ DE LA RÉFORMATION. Service préparatoire, sermon et service d'action de grâces; par B. Bouvier, pasteur. Genève et Paris, chez Ab. Cherbuliez et comp^e^. 1835. In-8. Prix: 1 fr. 50 c.

Dans le premier de ces deux volumes, M. Bouvier a exposé et développé avec assez d'étendue ce que doit être aujourd'hui le christianisme, cette religion qui rapproche l'homme de Dieu comme un enfant de son père, et qui rejette toute médiation humaine entr'eux, toute autorité qui prétendrait s'interposer pour diriger à son gré les mouvemens de l'ame. Une *Adresse à ses concitoyens*, qui précède ses Sermons, lui a donné l'occasion de disculper les pasteurs de Genève, de plusieurs reproches qui leur sont adressés par les partisans de sectes exclusives, et de retracer les principes qui peuvent servir de base à la véritable tolérance religieuse que doivent surtout pratiquer aujourd'hui les protestans, ces descendans des premiers ré-

formateurs qui combattirent pour la liberté et l'indépendance de l'esprit humain. Ses paroles sont animées d'un esprit large et charitable qui sera, sans doute, dignement apprécié et trouvera, il faut l'espérer, de l'écho dans le monde. « Je le déclare donc, dit-il, nous ne sommes ni de Calvin, ni d'Arius, ni de Wesley, ni de Socin ; nous sommes de Christ et de son Evangile. A la Bible ! Chrétiens de tous les pays, de toutes les dénominations ; y croyez-vous sincèrement ? l'aimez-vous ? vous êtes nos frères et nos sœurs ; nous voulons marcher avec vous, et nous réjouir avec vous à sa clarté divine. »

Les Sermons et le Service préparatoire sont pleins d'onction, de noblesse et de piété. M. Bouvier a bien le genre de talent convenable à la chaire : son style est brillant, animé, pittoresque, si l'on ose encore employer ce mot si ridiculement prodigué depuis quelque temps ; son esprit est éclairé, à la hauteur de l'époque ; sa religion, douce, fervente et poétique. Voilà, je pense, les meilleures conditions de succès, aujourd'hui où l'on ne veut plus de ces controverses dogmatiques violentes et interminables qui dessèchent le cœur et tuent la religion, ni de cette éloquence métaphorique qui foudroie l'homme et l'écrase sous le poids de ses iniquités dans le sentiment de son impuissance absolue. Sans doute, il faut combattre l'orgueil, mais il faut aussi bien se garder de détruire dans le cœur humain ce sentiment de sa propre dignité comme créature intelligente, faite à l'image de Dieu, sans lequel tout effort vers le bien, tout essai de perfectionnement est frappé de nullité. Je terminerai cet article en donnant ici l'exorde de l'un de ces sermons, qui me paraît propre à faire bien apprécier la manière de l'orateur.

« L'époque où nous vivons est un passage agité et difficile, où l'ame étonnée du passé, et avide de cet avenir que pourtant elle redoute, va de secousse en secousse, d'incertitude en incertitude, sans trouver sur la terre habitable un seul lieu de repos : toutes les nations chancelantes sur elles-mêmes comme un homme ivre, s'agitant sans cause, souffrant sans maladie, se heurtant sans se haïr, s'armant quoique affamées de paix ; le commerce enchaîné par la défiance ; la liberté aux prises avec ses ennemis, et avec des amis pires peut-être ; l'esprit humain, tiraillé en tous sens, avançant aujourd'hui et rétrogradant demain, comme si le génie du bien et le génie du mal se le disputaient et

accueilli lors de sa première publication par Mme de Montolieu. J'ajouterai seulement que cette nouvelle traduction rend beaucoup mieux la simplicité de l'original allemand, et qu'elle renferme de plus la suite donnée par l'auteur, suite bien préférable, sous tous les rapports, à la conclusion romanesque et pitoyable que Mme de Montolieu avait jugé à propos de donner, avant que M. Wyss eût achevé son livre.

LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, ETC.

OCCIDENT ET ORIENT. Études politiques, morales et religieuses pendant 1833-1834 de l'ère chrétienne, 1249-1250 de l'hégyre. Par E. Barrault. Paris, 1835. in-8. Prix : 8 fr.

On sait que les Saint-Simoniens, après être venus échouer contre les bancs de la Cour d'assises et plus encore contre les dissensions intestines et l'inhabileté avec laquelle ils conduisaient leurs affaires, se sont tournés vers l'Orient et ont été chercher à implanter leurs doctrines au milieu de l'islamisme chancelant. C'est là que s'est retiré leur chef, accompagné de quelques fidèles. Le livre que j'annonce ici est l'œuvre de l'un de ces zélés disciples, de M. Barrault, dont la parole brillante attirait autrefois la foule avide d'entendre discuter les audacieuses théories de ces novateurs. Il a séjourné vingt mois dans l'Orient, et s'est cru en droit, dit-il, de déposer sur l'Orient. « Ce n'est ni un ré-» cit de voyage ni une description détaillée de mœurs, » d'institutions, de personnages, ni une suite de peintures » des lieux et des monumens renommés : c'est un témoi-» gnage. » Et pour sortir de ce langage mystique, j'ajouterai que c'est une dissertation intéressante sur l'état actuel de l'Orient, sur ses tendances, son avenir et la transformation probable de ses mœurs, ainsi que de sa religion. On y trouve un exemple de la facilité admirable qu'ont en général les écrivains français de s'approprier un sujet, de l'embrasser tout entier d'un coup-d'œil, quoiqu'ils ne fassent, en réalité, qu'entrevoir quelqu'une de ses parties; de parler longuement de choses qu'ils connaissent peu, et de faire habilement ressortir les deux ou trois idées qui

les occupent, en ne les montrant qu'au travers du prisme d'un style brillant qui en multiplie et en diversifie l'image de mille manières. C'est ainsi que M. Barrault nous fait voir dans les prisons enchantées du sérail turc le berceau duquel doit sortir un jour *la femme libre*, ce nouveau Messie dont il trouve l'annonce prophétique dans ces paroles prononcées par Manuel : *Il n'y aura en France une grande révolution sociale que par les femmes*, et dont enfin on peut voir le précurseur dans cette lady Stanhope qui, « étant au désert, et voulant savoir les secrets de » tribus arabes, a dormi avec les chefs de ces tribus. » On reconnaît bien là le spécieux échafaudage des théories saint-simoniennes, et avec cela on y retrouve ce langage mystique, figuré ou plutôt défiguré, qui rendait toute discussion avec leurs adeptes presque impossible. Comment M. Barrault a-t-il pu pénétrer dans l'intérieur des sérails, pour savoir quelles sont les pensées d'émancipation des esclaves qui, d'après ce qu'il rapporte lui-même, y végètent dans l'ignorance la plus complète; c'est ce qu'il ne dit pas plus qu'il n'explique le rapport qui peut exister entre les doctrines du *Père* et la phrase par laquelle Manuel exprimait sans doute une opinion partagée par tous les moralistes qui ont observé la France avec attention, et qui ont vu que les femmes n'y étaient ni respectées ni dignement aimées. L'honorable député eût été bien surpris, si on lui avait dit que cette phrase servirait de texte aux prêcheurs de *la femme libre*. Pour moi, j'aurais beaucoup préféré qu'au lieu d'enfourcher ainsi son dada saint-simonien, M. Barrault employât son talent à nous raconter simplement ce qu'il a vu et entendu dans le Levant; car dans le petit nombre de passages où il se contente d'être narrateur, son livre offre un intérêt véritable; et quoique peut-être un peu trop favorable à Méhémet-Ali, dont il excuse volontiers la tyrannie et la cruauté, il donne des détails qu'on ne trouve pas ailleurs sur les grands travaux qui s'exécutent en Egypte, et sur l'état réel de cette contrée, ainsi que sur l'empire ottoman et les réformes de Mahmoud. Mais le rôle de voyageur a paru trop mesquin à l'apôtre, et il préfère se lancer dans de mystiques prophéties, dans de nuageuses allégories au sujet de la fusion prochaine de l'Orient et de l'Occident, et du grand renouvellement qui « approche, dit-il, et qui

embrassera tous les peuples et toutes les régions, partout attendu et pressenti.

» L'humanité du vieux continent, se contemplant elle-» même, s'émeut et aspire à se régénérer. Elle tourne ses » regards vers l'Orient, son berceau, non pas comme le » Juif, pour s'y ensevelir dans la vallée du jugement der-» nier, mais pour s'y rajeunir. Elle veut rapporter sa sa-» gesse et ses arts sous le ciel qui les fit éclore, et lui » demander d'y verser une nouvelle vie. L'antique Mem-» non est muet : elle lui rendra la voix par l'éclat de sa » lumière, et cette voix lui révèlera à elle-même des » choses inouïes. Sur cette terre d'Orient, elle va chercher » héroïquement de vieux colosses, pour en faire les jouets » sublimes de ses peuples; et elle ira à son tour porter à » l'Orient les obélisques de sa science, afin de les élargir » en les posant sur cette base, et de provoquer cette terre » à faire surgir de son propre sein les monolithes vivans » d'un nouveau temple.

» Et voici que Jerusalem, après avoir prophétisé, par » les signes dont elle est marquée, un accord de ce qui » fut, prophétise par leur ruine l'heure prochaine de cet » accord, sa terre a tremblé et brisé les monumens sacrés » du passé : Jérusalem! n'annonces-tu pas le nouvel ave-» nir religieux? »

LES CODES FRANÇAIS en miniature; édition Diamant. Paris, chez Audin. 1836. In-32. Prix : 2 fr.

A mesure que nous avançons, les lois se multiplient avec une rapidité effrayante ; car, encore quelques sessions législatives, et la concision tant admirée du Code Napoléon aura fait place à un nouveau dédale qui n'aura, sur les anciennes coutumes, que l'avantage d'être commun à toute la France. Ce ne sont plus les cinq, ni les six, ni même les huit codes; le petit volume que j'annonce ici en contient bien une vingtaine, et Dieu sait comme ils s'acccordent! Grâces aux nombreux régimes qui se sont succédé en France, on y trouve des lois de toutes les façons, et ils auraient grand besoin d'être refondus et coordonnés de nouveau en un tout homogène qui fît disparaître toute contradiction, toute difficulté, et rendît plus

accessible à tous la connaissance si nécessaire et malheureusement si rare de la législation du pays. Pour que les lois soient respectées, il faut qu'elles soient bien connues, et clairement expliquées; on devrait donc en faire un objet d'enseignement tout-à-fait populaire. Mais, en attendant que cela ait lieu, l'édition que publie M. Audin a du moins l'avantage de réunir la totalité des codes sous le plus petit format possible.

DES CAUSES DE L'AFFAIBLISSEMENT DU COMMERCE DE BORDEAUX et des moyens d'y remédier; par Émile Blanc du Gers, mémoire lu à l'Institut, académie des sciences morales et politiques. Paris, au bureau de la *Revue d'économie politique*, 1835. In-8. Prix : 2 fr.

Ce Mémoire est d'une haute importance, non-seulement parce qu'il traite des moyens de relever le commerce d'un des premiers ports de la France, mais encore parce que les questions qu'il examine et dont il offre la solution intéressent vivement tous les pays où, l'industrie souffrant par les mêmes causes, pourraient s'appliquer les mêmes remèdes. Et combien de contrées languissent encore sous le poids de la protection et de la prohibition, ces deux maladies qui les rongent et les dessèchent! Bordeaux est un exemple frappant de leur influence funeste. Ce port, jadis si riche, si actif, si prospère, a vu décliner sa puissance à mesure que le système protecteur s'établissait; par une fatalité déplorable, ses ressources ont en même temps diminué; les débouchés les plus considérables de son industrie et de son commerce ont été fermés par des révolutions et des guerres; enfin, lorsque la paix sembla lui promettre un avenir plus heureux, les liens du fisc et de la prohibition l'enchaînaient si bien, qu'elle ne se sentit plus ni le pouvoir de relever son ancienne splendeur, ni le courage de lancer son activité dans de nouvelles voies. On se rappelle le cri de détresse jeté, il n'y a pas longtemps, par les vignerons de Bordeaux. Il eut du retentissement en France et y excita d'assez vives discussions, par l'amertume du ton qui y régnait et par les mesures extrêmes qu'on y proposait pour remédier au mal. L'exagération pourtant bien pardonnable de cette adresse lui fut nuisible, elle manqua son but et n'amena aucun changement dans la situation de Bordeaux.

breux exemples viennent à l'appui de chaque observation, et ce volume offre la description d'un assez grand nombre d'opérations difficiles et importantes. On y trouve aussi rapportés divers phénomènes bien curieux, qui se présentent rarement, mais qui peuvent se rencontrer dans le travail de l'enfantement. Le tableau des prodiges exécutés par la science pour combattre ces désordres, est bien propre à la faire admirer, et à jeter un vif intérêt sur des matières qui, au premier abord, n'en paraissent pas susceptibles pour tout autre qu'un homme de l'art.

GRANDE CARTE CÉLESTE représentant les positions et la marche des comètes périodiques de Halley et d'Encke, dressée par L. F. Wartmann. Genève et Paris, chez Ab. Cherbuliez et Ce. 1835. Une feuille avec un livret explicatif. Prix : 5 fr.

Les comètes, qui jadis étaient un objet d'effroi pour les populations ignorantes ou abusées par les charlatans qui y trouvaient leur profit, sont aujourd'hui attendues avec impatience et par les savans qui calculent leur marche, étudient leur cours, cherchent à découvrir leur substance, et par la foule désireuse de contempler un phénomène rare et digne d'admiration par l'éclat qu'il vient ajouter à l'aspect déjà si beau du ciel étoilé. Celle de Halley, vers laquelle toutes les lunettes sont aujourd'hui braquées, se montre à nous pour la quinzième fois depuis l'an 130 avant Jésus-Christ. Le 9 octobre, elle s'est trouvée à son point le plus rapproché de la terre, c'est-à-dire à sept millions de lieues; malheureusement, le mauvais temps qui a constamment régné durant la première quinzaine de ce mois, a empêché qu'elle fût visible à l'œil nu. Mais on a pu l'observer dès le 15, les nuages s'étant dispersés; elle apparaît comme une étoile assez terne avec une longue queue peu lumineuse encore. Quoique maintenant cet astre s'éloigne de nous, on pourra le voir plus brillant sans doute, car il se rapproche du soleil jusqu'à la fin du mois de novembre, ce qui contribuera à augmenter toujours son éclat. Sa queue surtout se présentant de profil, au lieu que jusqu'à présent elle était cachée par le noyau de la comète, deviendra probablement beaucoup plus visible.

La Carte de M. Wartmann est un excellent guide pour suivre sa marche; elle est fort bien exécutée, sur une grande échelle, renfermant environ 3,000 étoiles de pre-

mière à sixième grandeur, réparties en 92 constellations, qui présentent l'ensemble du ciel visible pour une latitude nord de 45 à 47 degrés. La position de la comète relativement à ces diverses constellations y est indiquée presque jour par jour, et les observations faites jusqu'à ce jour par les astronomes des divers pays, étant venues confirmer, sauf quelques légères déviations, l'exactitude des calculs de M. de Pontécoulant, suivant lesquels est dressée cette carte, lui ont donné un nouveau mérite comme monument des travaux admirables de la science moderne.

ÉTUDES ÉLÉMENTAIRES DE LA MUSIQUE, depuis ses premières notions jusqu'à celles de la composition; par DAMOUR et BURNETT. Paris, rue de la Harpe, 90. Il paraît tous les quinze jours une livraison in-8, du prix de 25 c.

Les auteurs de cet ouvrage se proposent de remplir une lacune souvent sentie dans l'enseignement de la musique, en faisant un livre à la fois élémentaire et complet, qui puisse servir de guide aux élèves dans cette étude et les aider à mieux graver dans leur esprit les leçons du maître. Ils rendront ainsi un véritable service aux personnes qui, douées par la nature d'un goût prononcé pour la musique et de dispositions heureuses, trouveront dans *ces études élémentaires* un excellent moyen de faire sans maître de rapides progrès dans la connaissance de cet art. MM. Damour et Burnett ont adopté la forme de demandes et réponses pour les points principaux de chaque chapitre, comme plus propre à être apprise par cœur et retenue; mais, à côté de ces questions courtes et précises, se trouvent des développemens plus étendus destinés à être lus et à faire mieux comprendre les définitions. Ce travail sera divisé en trois parties qui formeront un fort gros volume. La première renferme les connaissances préliminaires telles que l'explication des termes techniques, l'étude de la valeur des signes et des notes, les différentes divisions de la mesure, etc. La seconde traitera du chant, dont elle offrira une méthode complète, avec des morceaux à une et plusieurs voix. Enfin dans la troisième, se trouvera la méthode d'harmonie, cet art difficile de la composition et de l'analyse musicale, avec les moyens d'arranger la musique à une ou plusieurs voix, avec ou sans accompagnement d'instrumens.

Cet ouvrage est rédigé avec beaucoup de soin, dans un style clair et facile. Son exécution typographique est aussi très-satisfaisante, car c'est l'un des premiers livres où la musique se trouve intercalée dans le texte par les procédés ingénieux de MM. Louis, Tantenstein et Cordel.

LITTÉRATURE, POÉSIE, ROMANS.

MANUEL DE PHRASES françaises et allemandes, à l'usage des classes élémentaires; par A. Stahl. Paris, chez Taucny. 1835. In-18 cartonné. Prix : 1 fr. 50 c.

Ce petit volume destiné à l'enseignement de la langue allemande renferme de petites phrases très-courtes, offrant tous les mots les plus usités qui sont d'abord rangés en vocabulaire, de manière à être appris par cœur avant d'arriver aux phrases, et à faciliter l'étude de celles-ci. L'auteur y a ajouté seize dialogues sur les sujets les plus ordinaires de la conversation. C'est un livre élémentaire très-propre surtout à être mis entre les mains des enfans, pour seconder leurs premiers pas dans l'étude pénible de l'allemand : apprendre les phrases les plus usuelles, pour s'en servir ensuite en classe, ou dans la conversation avec le maître, c'est le meilleur moyen d'arriver promptement à vaincre ces difficultés résultant du génie différent des deux langues, allemande et française.

NI JAMAIS NI TOUJOURS; par Ch. Paul de Kock. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

Si je ne me trompe, M. Paul de Kock a publié il y a quelques années un petit volume de chansons intitulé : *La Bulle de savon*. Ce titre devrait figurer en tête de toutes ses œuvres; car il leur convient à merveille. Bulles de savon, légères, diaphanes, fragiles, brillantes de vives couleurs, qu'un souffle a créées et qu'un souffle détruit, tels sont ses romans, dont le style et la composition faciles, agréables, plaisent au lecteur, l'attachent un instant trop court pour le fatiguer, puis disparaissent et s'oublient dès que le volume est posé. Il est à regretter seule-

ment que M. Paul de Kock n'emploie pas un savon plus pur, et qu'on ait à craindre, parfois, d'être sali par l'éclat de ses bulles qui ne réfléchissent pas toujours la pureté du cœur ni le respect de la morale. *Ni Jamais, Ni Toujours*, est une esquisse rapide des quelques bonnes fortunes d'un homme de lettres qui apprend, par expérience, que c'est bien là la devise des amours de grisettes et de femmes coquettes; mais l'expérience ne saurait le corriger, et l'auteur nous le montre dans sa dernière page, se livrant de nouveau à la fougue d'une de ses passions éphémères qu'il avait pourtant déjà abandonnée une fois. Pour moi, j'aurais préféré qu'il nous peignît la triste vieillesse que se préparent ceux qui méprisent et prostituent ainsi les plus saintes et les plus nobles affections de l'ame, avec une coupable insouciance de l'avenir. On m'appellera peut-être moraliste sévère et censeur morose, mais il me semble que c'est prodiguer bien mal à propos son talent et sa verve, que de l'appliquer à de semblables productions, sans but et sans portée, qu'on les considère sous le rapport moral, ou bien sous celui de l'art et de la littérature.

SAGESSE, ou la Vie d'étudiant; par Arsène de Cey. Paris, 1835. 4 vol. in-12. Prix : 12 fr.

JULES-JOSEPH, pensée intime; par Alph. Fresse-Montval. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

UNE FILLE DU PEUPLE ET UNE DEMOISELLE DU MONDE; par E. L. Guérin. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

L'ORPHELINE DE MORET, par Taste-d'Ourt. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

DEUX ÉTOILES, par Alb. L. de La Brière. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

La *Vie d'Étudiant* est un roman de grisettes, qui n'a guères de valeur littéraire. M. Arsène de Cey marche sur les traces des Ricard, de Bast, et autres suivans de Paul de Kock, qui peignent comme lui les mœurs triviales, mais sans la même dose d'esprit ni la même vivacité de style.

— Je ne vous dirai pas si M. Fresse-Montval pense bien, car il écrit si mal que je n'ai pas eu le courage d'approfondir sa *Pensée intime*. Dans sa préface, qui est un vrai galimathias philosophique, il est beaucoup question de

l'*Anthropothéisme qui interpose son obscurité entre l'humanité et l'irradiation divine;* et du bien-être matériel rendu si difficile à acquérir pour l'homme, par *la servile obséquiosité de l'ame à subir les tyranniques exigences du corps et le despotisme des organes.* L'auteur, touché des *accidens nombreux et cruels* auquels sont en butte les hommes, *ces enfans du générateur universel*, a senti que pleurer sur ces misères ne suffisait pas et qu'il fallait en tirer des leçons profitables; « De là, l'ouvrage que l'on va lire, » ajoute-t-il.

« Humble et timide flambeau allumé sur des écueils » causes et témoins de bien des naufrages, quel que soit le » temps qui doive y projeter sa tremblante lueur, puisse- » t-il ne s'éteindre pas au souffle orageux des mers avant » d'avoir prêté, au moins à quelque nef égarée, une clarté » tutélaire et conservatrice! » Je ne sais s'il y aura beaucoup de nefs assez téméraires pour oser s'enfoncer avec M. Fresse-Montval *dans la rue des Maçons-Sorbonne, rue ordinairement si profondément paisible, si parfaitement solitaire, si obstinément silencieuse,* pour affronter *l'excès de cette bruyante agitation, le rassemblement de cette multitude, le débordement de tant de clameurs;* et demander *pourquoi toutes ces portières hors de leurs maisons, tous ces locataires à leurs croisées, tous ces passans stationnaires? A ce quartier d'une si casanière pruderie, d'où vient un tel luxe, une telle exubérance, un tel dévergondage de tumulte et de dissipation? Ne dirait-on pas d'un baptême, d'un enterrement ou d'une noce aux flambeaux?* Pour moi, après avoir atteint la fin de ce premier alinéa, je me suis senti accablé par la vertu soporofique de cette bizarre prose en tercets, et le livre est tombé de mes mains; je ne saurais donc vous en apprendre davantage à son égard.

— *Une Fille du peuple et une Demoiselle du monde* est un roman assez vulgairement conçu et écrit, mais dans un bon but qui est de relever la vertu humble et modeste trop souvent éclipsée par le faux éclat du monde. M. Guérin a du moins ici le mérite rare aujourd'hui de ne pas exalter le vice et les passions brutales. Le contraste qu'il nous offre entre une demoiselle du monde qui devient femme adultère, et une pauvre fille du peuple qui au milieu des écueils d'une vie pénible se conserve pure et vertueuse, est peut-être un lieu commun, mais ce n'en est pas moins une bonne leçon, toujours utile, toujours de circonstance. Il est fâcheux qu'il n'ait pas resserré davantage son tableau plein

de détails trop longs et parfois trop libres, et qu'il n'ait pas châtié davantage son style. On peut faire parler à l'ouvrier un langage simple et naturel, sans pour cela être obligé d'employer des termes grossiers, des locutions vicieuses.

— O vous, ceux d'entre mes lecteurs qui aimez, lorsque *le ciel est empourpré par les rayons du soleil couchant*, et que l'oiseau qui ne gazouille plus s'endort sur la branche, à errer au milieu des *bosquets dont les feuilles ne sont même point agitées par le plus léger zéphir*, ou bien parmi *les richesses qu'étalent avec profusion les bords embaumés de la Seine*, jusqu'à ce que *du clocher voisin, la première de dix heures se soit élancée dans les ténèbres, appelant après elle ses neuf sœurs qui, l'imitant, se jettent dans l'immensité des airs*; ô vous qui aimez *à feuilleter les replis de votre ame*; ô vous qui fixez avec plaisir de longs regards sur *une toute jeune fille aux yeux bleus, aux cheveux blonds, à la peau de satin blanc et rose*; ô vous qui ne craignez pas de contempler *deux vieilles femmes aux cheveux gris, aux yeux creux, à la peau ridée et cadavéreuse, à la main sèche, dont l'une était assise sur une pierre, l'autre debout*; item *trois crapauds sur une mauvaise table boiteuse où probablement ils étaient collés*; item *un chat paraissant ronfler sur la femme assise*; ô vous, *misanthropes!* ô vous, dont *l'ame vierge, qui s'étant jetée aveuglément dans tant d'ames saturées d'hypocrisie, se hâte de s'en arracher, reprend son vol, et les regarde de haut, doit trouver celles-ci étrangement difformes*; oh! oh! accourez-tous, voici de la pâture que vous dévorerez.

Et vous y verrez que M. Teste d'Ouet, lui, ne vous *dira pas tout ce que les rois et les grands de la terre peuvent inspirer de dégoût de l'espèce humaine*;

Et qu'il, *lui, se figure la cuve dont parle Perrault, cette cuve que l'ogresse avait fait remplir de crapauds, de vipères, de couleuvres, de tout ce qu'il y avait de plus venimeux, de plus malfaisant, de plus sale.*

Et, *certes, il n'en faudrait pas tant pour en faire détester l'espèce.* L'espèce de cuves sans doute.

Et *roulant dans un autre cercle il a appris à être défiant, et, papillon déjà brûlé, à ne point s'approcher trop du flambeau.*

Et, *un pied sur le pont maudit* de Montereau, il vit *sur une pile un jeune peintre qui caressait amoureusement un paysage.*

Et ce peintre s'appelait Charles, et ce Charles devient son ami, et *pourtant un léger chagrin venait de temps en temps jeter son bistre sur son ame.*

Et Ernest *pour la première fois voyait Angéla, et il adorait Angéla! il l'idolâtrait! Angéla était si jolie! oui, alors Angéla était bien jolie; et il fallait la fuir!!! la fuir! oui, la fuir!*

Et *sans se retourner, il a fui cette maison devenue pour lui un enfer; la jalousie le dévore, le ronge; de noirs soucis le poursuivent, le harcèlent, lui frappent à grands coups* (de marteau sans doute) *sur la tête et sur le cœur, et lui brûlent la paupière et lui tordent les nerfs;*

Et *la fièvre, pâle et bleuâtre, l'a, sur ses ailes de chauve-souris, porté sous les remparts de la capitale, d'où la voix de la sentinelle, lancée sur lui comme par une sarbacane, par trois fois siffle à son oreille et ne l'atteint pas. Ernest est devenu sourd à tout!*

Et si vous continuez, vous en verrez bien d'autres encore;

Et quand vous arriverez à la fin, vous vous écrierez sans doute : Oh! oh!! oh!!!

— *Les Deux étoiles, de M. de La Brière*, sont bien dignes de terminer cet article. C'est encore un de ces romans à prétentions philosophiques, à style amphigourique qui se chargent de faire gémir la presse au profit de MM. les épiciers, marchands de tabac et autres consommateurs de cornets. Sous ce point de vue, le format in-8°, réservé jadis pour les bons livres de bibliothèque, et prodigué aujourd'hui pour les plus misérables drogues littéraires, offre un avantage réel, qui est de conserver au papier, même après la brochure et la reliure des volumes, une grandeur qui présente encore quelque ressource et permet de l'utiliser comme maculature.

L'INDUSTRIEL, ou Noblesse et Roture; par le baron de Bildebrack. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

LAUZUN, par Paul de Musset. Paris, 1835. In-8°. Prix : 7 fr. 50 c.

CORISANDE DE MAULÉON, ou le Béarn au XVe siècle; par l'auteur de Nathalie. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

LES MONIKINS; par J. F. Cooper; roman traduit de l'anglais par A. J. B. Defaucompret. 4 vol. in-12. Prix : 9 fr.

L'*Industriel* est un roman riche en intrigues embrouillées,

en mystérieux intérêts, en machinations perfides, mais malheureusement assez pauvre de peintures bien tracées, de caractères peints d'une manière ferme, et surtout de style. Avec d'excellens matériaux pour exciter et entretenir la curiosité du lecteur, l'auteur n'a pas eu assez de talent pour réussir à faire un bon ouvrage. Il a voulu mettre en contraste la noblesse de la régence, corrompue, despotique et méprisable, avec l'austerité, les vertus paisibles et le travail respectable de ces industriels qui commençaient, sans s'en douter, à poser les premières bases de la révolution, en créant l'égalité de fortune qui devait bientôt entraîner celle des conditions et des priviléges. Mais ce tableau demande un peintre plus habile.

— Dans *Lauzun*, M. P. de Musset a entrepris une tâche difficile et hardie. Il a cherché à rétablir la vérité au sujet de Louis XIV et de sa cour, à remettre à sa véritable place le *grand roi* si ridiculement prôné, soit par les flagorneries des historiens monarchiques, soit par les romanesques mensonges de madame de Genlis, soit enfin par les admirateurs de ses prodigalités artistiques.

Prenant pour texte quelques passages des Mémoires de Saint-Simon, qui trace un portrait peu flatteur mais probablement plus véridique de ce prince, il a essayé de peindre les petites intrigues de cour dans lesquelles se passait sa vie, partagée entre les plaisirs de la débauche et les rigoureuses lois de la plus absurde étiquette. Lauzun est le héros de ce roman, qui, sans être un chef-d'œuvre, offre de l'intérêt et me paraît conçu dans un bon esprit.

— *Corisande de Mauléon* est une fade composition chevaleresque écrite dans un style prétentieux, avec une grande recherche de naïveté. Elle offre peu d'intérêt, et se traîne assez languissamment durant deux volumes pour arriver à une catastrophe bien noire ; mais heureusement, l'auteur, loin d'imiter nos écrivains sceptiques qui trouveraient là un beau thème pour discourir sur l'injustice de l'état social, en tire une leçon toute religieuse de résignation. « Savons-nous, dit-il, s'il n'est pas des joies » inconnues dans cette lutte des ames généreuses contre » le malheur! savons-nous ce qu'elles ressentent en dé- » couvrant l'étendue de leurs forces, et la puissance de » leur volonté ? n'y a-t-il pas dans le triomphe de ces » athlètes du bon et du juste, une révélation de leur » essence divine! n'est-ce pas une science qui n'est pas

» de la terre et qui leur apprend d'avance les harmonies » célestes, les éblouissantes clartés, les félicités du ciel! »

Cette pensée consolante rachète, du moins en partie, la faiblesse de l'ouvrage et réconcilie presque en le terminant le lecteur avec l'auteur.

— Dans les *Monikins*, M. Cooper, s'écartant toujours plus de la route qu'il suivit d'abord et où il rencontra de si brillans succès, a voulu faire un roman philosophique, tracer une peinture satirique de la société contemporaine.

Les *Monikins* sont, comme les Lilliputiens et les géans de Gullivert, un peuple de fantaisie imaginé pour servir de plastron aux critiques et aux sarcasmes; mais l'imitation n'est pas heureuse, M. Cooper n'a pas un talent propre à ce genre d'écrit. Sa plaisanterie n'est ni gaie, ni légère; je ne sais si l'on rit ainsi en Amérique, mais certainement ce n'est point là le rire spirituel des Sterne, des Swift, non plus que la gaîté mordante et libre des Rabelais, des Voltaire, etc. Il y a dans les *Monikins* une gravité lourde qui ôte tout le piquant et l'originalité que peuvent avoir les idées de l'auteur; on ne se sent nullement entraîné à poursuivre lorsqu'on a ouvert un volume de ce roman, et si on veut persister à le lire, l'ennui ne tarde pas à vous gagner. Il est fâcheux qu'un homme d'un talent aussi élevé que M. Cooper se fasse ainsi illusion sur la direction véritable de son esprit; c'est faire tort à la fois à sa propre renommée et aux intérêts du public qui a droit d'attendre de meilleures productions de l'auteur de l'*Espion*, des *Pionniers* et du *Pilote*.

AU MOIS DE MAI; par Albert de Calvimont. Paris, 1835. In-8. Prix : 7 fr. 50 c.

ROBERT LE MAGNIFIQUE, Histoire de la Normandie au XIe siècle, par M. Lottin de Laval. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

LA TAVERNIÈRE DE LA CITÉ; par Siméon Chaumier. Paris, 1835. In-8. Prix : 7 fr. 50 c.

LE BARON D'HOLBACH; par F. T. Claudon. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

Au mois de mai, la nature se revêt de tous ses charmes, les campagnes reverdissent, les bois se peuplent d'un monde d'oiseaux qui gazouillent et folâtrent avec joie au

milieu des feuilles nouvelles. Ce beau mois n'inspire d'ordinaire qu'amour et gaîté, il sourit à tout le monde, sauf pourtant, à ce qu'il paraît, à M. de Calvimont, car il l'a choisi pour y placer des scènes qui ne sont nullement gaies, nullement gracieuses. D'abord, c'est une maladie de langueur qui dévore un jeune artiste; puis l'ingratitude et l'abandon viennent récompenser l'amour d'une jeune fille qui a tout sacrifié pour lui sauver la vie et lui donner le bonheur; puis l'inconstance, l'infidélité arrivent à la suite pour noircir encore davantage l'intrigue; enfin la mort misérable du héros, l'oublieuse indifférence de l'héroïne, et l'égoïsme calculateur d'un ami viennent compléter ce tableau, qui, ainsi qu'on le voit, ressemble bien plus au mois de décembre qu'au mois de mai. C'est une triste image qui reflète toutes les misères du cœur humain, en agissant sur elles comme un verre grossissant.

— *Robert le Magnifique* est une composition historico-chevaleresque inspirée par cette manie de moyen-âge qui règne aujourd'hui. On y trouve toutes les conditions du genre, telles que seigneurs despotes en amour, femmes délaissées, amantes malheureuses et persécutées, Sarrazin perfide et ne respirant que vengeance, enfin départ du héros pour la Croisade afin de faire pénitence de ses nombreux méfaits.

— Quant à la *Tavernière de la Cité*, le titre seul suffit pour faire juger du reste. L'auteur est un zélé admirateur de Victor Hugo, et il déclare que la publication de *Notre-Dame de Paris* l'a engagé à faire voir aussi le jour à son œuvre. Mais ne croyez pas que ce soient les belles pages du poète qui l'aient touché; non, au contraire, ce sont ces quelques hideux tableaux semés le long du livre pour soutenir le système de l'auteur; il s'est enthousiasmé d'un bel amour pour le laid, et exagérant, comme tout imitateur, les défauts de son modèle, M. Siméon Chaumier a été chercher ses inspirations dans les sentines les plus impures, dans ces véritables égoûts de la société où le vice se montre à nu dans toute sa laideur. Il se complaît à en faire une description minutieuse, à en étaler à nos yeux tous les hideux détails. Aussi son roman n'inspirera-t-il qu'un dégoût profond à tout lecteur qui aura le courage de le parcourir. Je ne puis concevoir quel plaisir on trouve et quel but on se propose, en fouillant ainsi dans les plus sales chroniques pour en extraire et produire au grand jour

quelques haillons bons à jeter dans le ruisseau. Ni l'histoire, ni les mœurs, ni la littérature, ni l'art ne sauraient tirer aucun profit de pareilles recherches.

— M. Claudon a entrepris une tâche bien difficile en voulant décrire cette société si spirituelle et si originale des philosophes du 18e siècle, qu'ils avaient eux-mêmes baptisée du nom de la Synagogue, et dont les assemblées se tenaient dans le salon du baron d'Holbach. C'est en général une tentative fort chanceuse, de mettre ainsi en scène des hommes de lettres dont les livres se trouvent entre les mains de tout le monde, de faire parler ceux que leurs écrits ont fait proclamer de grands génies. Aussi trouvera-t-on dans cet ouvrage plusieurs scènes peu dignes des acteurs qui y jouent un rôle; quoique cependant M. Claudon fasse preuve, dans plusieurs autres, de talent et d'esprit; mais le cynisme de l'époque, et surtout de la maison d'Holbach, jette sur ce tableau des ombres qui le gâtent et qu'il eût fallu dissimuler au lieu de les exagérer. Je reprocherai aussi à l'auteur d'avoir trop allongé son récit et d'employer souvent un style diffus, maniéré, pour décrire les choses les plus simples.

HISTOIRE, GÉOGRAPHIE, VOYAGES.

HISTOIRE UNIVERSELLE DE L'ÉGLISE CHRÉTIENNE, par M. J. Matter, inspecteur-général des études. Strasbourg, 1829 à 1835, et se trouve à Paris chez Ab. Cherbuliez et Ce. 4 vol. in-8. Prix : 28 fr.

L'histoire ecclésiastique était demeurée long-temps en arrière de toutes les autres, étrangère aux progrès de la science, et ceux que leurs études obligeaient à s'en occuper se voyaient forcés d'aller la chercher dans d'anciens et volumineux recueils souvent mal rédigés, diffus et sans nul esprit de critique. On doit donc savoir gré à M. Matter d'avoir tenté de débrouiller ce chaos, d'autant plus qu'il l'a fait avec une impartialité et une sagesse trop rares en pareille matière.

Ce n'était pas chose facile, car si les documens abondent, la plupart sont entachés soit de cet esprit fanatique de secte

et de parti, si prompt à se déchaîner à propos de la moindre discussion religieuse, soit de ce scepticisme railleur qui prit souvent la place de la véritable philosophie. Dès les premiers temps du christianisme, il se forma maintes sectes diverses; du moment où le culte spirituel fut substitué au culte matériel, il éclata une foule de divisions et de subdivisions parmi les adeptes de la nouvelle religion. C'était une conséquence inévitable des innombrables variétés de tendance et de forme que la nature d'abord et ensuite l'éducation impriment à nos idées. La vérité est une, sans doute, mais il y a mille routes diverses pour y arriver, et chacun prit celle qui lui convenait. De là, des discussions, des querelles, des haines qui s'exhalèrent tantôt en luttes sanglantes, en persécutions horribles dans les temps de barbarie, tantôt en pamphlets et en violente guerre de plume aux époques plus avancées en civilisation. C'est au milieu de ce dédale qu'il faut chercher les sources de l'histoire ecclésiastique, et le flambeau de la raison a besoin de toute sa lumière pour en dissiper les ténèbres.

M. Matter a fort bien compris que cette histoire ne pouvait être détachée de l'histoire universelle, avec laquelle elle se trouve si intimement liée, puisque c'est le christianisme qui a créé presque en entier notre état social moderne. Aussi a-t-il suivi l'ordre chronologique des faits, méthode meilleure que toutes les autres classifications tentées jusqu'à présent. Son histoire est divisée en cinq périodes autour desquelles viennent se grouper tous les faits de détails et qui servent à faire mieux apprécier la marche des événemens en offrant ainsi dans un même tableau l'ensemble de tous ceux qui concourent à un même grand résultat.

Les premiers pas du christianisme dans le monde, sa lutte contre les religions juives et païennes, pendant l'espace de trois siècles jusqu'au règne de Constantin, forment la première période. Elle renferme un aperçu de l'état où se trouvait le judaïsme au moment où parut le Messie, et le récit de la vie de Jésus-Christ et des premiers apôtres. M. Matter, ne perdant jamais de vue son rôle d'historien impartial, laisse de côté avec beaucoup de tact tous les évènemens surnaturels qui sont du domaine de la foi et non de l'histoire, et qui doivent par conséquent échapper à toute critique. Il trace les travaux des successeurs des Apôtres, la fondation des premières

écoles chrétiennes, les progrès des doctrines nouvelles au milieu des persécutions de leurs ennemis et des discussions souvent trop puériles et trop envenimées de leurs adeptes. C'est un tableau curieux que celui du débordement de la pensée, une fois qu'on l'eut retirée du vieux lit de la superstition païenne où elle se perdait cachée à tous les regards. L'unité, cette chimère que l'homme poursuit sans cesse, et que le paganisme avait long-temps maintenue en offrant une place dans ses temples à tous les dieux qui se présentaient, fut rompue, et de toute part l'intelligence humaine faisant usage de son indépendance, il en résulta une diversité innombrable d'opinions et de sectes qui n'a rien d'étonnant dans cet univers dont la variété est l'ornement le plus beau, mais qui se trouvait alors au-dessus de la portée de l'esprit humain. De violentes dissensions, des luttes ensanglantées vinrent déchirer l'Eglise dès son berceau, comme pour rendre plus admirable encore son succès si rapide, sa victoire si merveilleuse contre les préjugés et les intérêts du vieux monde païen, ce triomphe brillant de l'esprit sur la matière.

Après Constantin commence la *seconde période*. L'Eglise chrétienne, assise sur le trône ou du moins à côté, lorsqu'elle se voit momentanément obligée d'en descendre, devient à son tour despote et intolérante pour le paganisme qui naguère la persécutait si cruellement ; elle lui rend avec usure les coups qu'elle en a reçus, l'esprit sacerdotal se substitue déjà à la charité chrétienne, lorsqu'un nouvel ennemi se présente et vient la menacer. Au sein de l'Arabie, Mahomet élève autel contre autel et se met, le glaive en main, à la tête de son peuple, pour substituer ses doctrines à celles du christianisme. La lutte fut sanglante, terrible, et l'Eglise chrétienne se vit opprimée par les armes du mahométisme en Asie, en Afrique et en Europe. Mais bientôt, à la voix d'un pélerin, la foi religieuse se réveille, l'enthousiasme se ranime, et de toute part la chrétienté s'arme pour aller reconquérir la Terre-Sainte, pour refouler dans l'Orient les nouveaux sectateurs. C'est la *troisième période* qui s'écoule de l'an 622 à l'an 1096. La lutte, brillante d'abord, se termina enfin au quinzième siècle de la plus déplorable manière pour les Chrétiens, qui avaient vainement sacrifié leurs biens et leur sang pendant plus de trois cents ans. Les croisades sont restées dans l'histoire tout à la fois comme un exemple de ce que peut l'enthousiasme noble

et dévoué, et comme une preuve de son impuissance à mener à bien une entreprise, lorsqu'il n'est pas aidé des secours de la raison et de la prudence.

L'Eglise grecque fut complètement asservie, et à peine Rome venait-elle de terminer cette désastreuse guerre, qu'au milieu même de son empire éclate la division. Cette *quatrième période* est funeste à l'autorité du pape : une nouvelle Eglise se détache de lui et entraîne dans sa défection la moitié de l'Europe. Alors éclate une guerre plus acharnée que toutes les autres. Toutes les foudres du Vatican sont dirigées contre l'hérésie, on la persécute et l'on invente pour elle le tribunal de l'Inquisition. La lutte se prolonge pendant plus de deux siècles, et quand enfin on est las d'employer le fer et le bûcher, comme moyens de conversion, on renonce à cette unité de croyances qu'on voulait à tout prix rétablir, on proclame son impossibilité, et la tolérance commence à régner. Cette *cinquième période* amène l'histoire de l'Eglise jusqu'à nos jours.

Ce court aperçu donne l'idée du vaste travail que M. Matter a renfermé dans ses quatre volumes. On regrettera en les lisant qu'il ait autant resserré son œuvre, car il en résulte que quelquefois l'intérêt en souffre; mais il est vrai que ce livre est plus particulièrement destiné à servir de guide dans l'étude de l'histoire ecclésiastique, et que le plan de l'auteur n'admettait pas beaucoup plus de développemens. L'érudition et le talent qu'il a déployés dans cette histoire en ont assuré le succès, que son esprit large et éclairé rendra certainement durable, car l'avenir viendra sans doute prouver la justesse de ses vues au sujet de la religion et de la philosophie que l'on a trop long-temps faites ennemies l'une de l'autre, tandis qu'elles se doivent mutuelle assistance.

« Pour expliquer l'homme et ses facultés, pour enseigner les droits qu'elles donnent et les devoirs qu'elles imposent, pour organiser et la vie privée et la publique, pour conduire toutes les affaires de ce monde : *la philosophie.*

» Pour expliquer l'autre monde, pour y conduire l'homme et lui assigner son rang parmi les êtres intelligens, destinés comme lui à l'immortalité; pour lui donner ce degré de lumière et de force qui le rend digne de s'élever dans les régions où aspire sa foi, pour le soutenir dans toutes ses luttes, pour le consoler dans toutes

» ses épreuves, et lui adoucir tous les maux, même la honte » et la misère; pour lui faire voir, dans tout ce qu'il y a » de plus douloureux ou de plus humiliant, un sujet de » joie et de glorification : *la religion*.

» On le voit, rien ne peut remplacer la religion, rien » ne pouvant remplir sa mission.

» Or, la religion, pour le monde moderne, n'est pas autre » chose que le christianisme. Le christianisme est donc en- » core la foi du monde.

» Et le christianisme prétend conserver son empire, » tant que la philosophie gardera le sien. C'est là sa *per- » pétuité*.

» Et le christianisme gardera pour fidèles tous ceux qui » comprennent ce que c'est qu'une religion, ce que c'est » qu'une philosophie. C'est là son *universalité*.

» Quand son fondateur a dit : *Mon empire n'est pas de » ce monde*, il a dit à tous les chrétiens le secret de la per- » pétuité et de l'universalité de ses doctrines, de ses insti- » tutions.

» Sous quelles formes le christianisme sera-t-il univer- » sel et perpétuel?

» La forme, c'est la part du temps, le fond seul est la » part de l'éternité. »

LES HOMMES REMARQUABLES DU CLERGÉ DE FRANCE; Biographie ecclésiastique, par Jules ZANOLE. Orléans, 1835. Se trouve à Paris et à Genève, chez Ab. Cherbuliez et Ce. 2 vol. in-8, qui paraîtront en 60 livraisons. Prix : 15 fr.

Le clergé, tour à tour en butte à la servile et superstitieuse adoration d'un troupeau dévoué, mais sans lumières, ou à la haine et aux injures souvent calomniatrices d'ennemis qui le rendirent tout entier responsable des vices de quelques-uns de ses membres, et l'accusèrent d'abus dont il gémissait lui-même, mais que l'esprit de l'époque plus puissant que lui le forçait à tolérer; le clergé mérite que l'histoire lui rende justice, aujourd'hui que le progrès des lumières a permis à la tolérance de prendre, en religion du moins, la place de l'aveugle esprit de secte et de parti.

Sans doute, le clergé compta souvent dans ses rangs des hommes ambitieux, cruels ou corrompus; mais c'est

une conséquence inévitable de l'imperfection humaine ; et si, d'une part, l'esprit sacerdotal a souvent troublé le monde, entravé le progrès ; d'une autre, on ne doit pas oublier que nous sommes redevables au clergé d'une foule de bienfaits, et avant tout, que c'est lui qui conserva, préserva de la ruine les précieux monumens de la science, et, tandis que le reste du monde était plongé dans une ignorance brutale et barbare, réchauffa dans son sein ces *belles-lettres* qui lui livrèrent cependant plus tard une rude guerre. C'est qu'il y avait dans le clergé des hommes qui valaient mieux que l'institution dont ils faisaient partie, qui en rejetaient tous les monstrueux abus et ne comprenaient que l'esprit charitable, évangélique et éclairé du véritable christianisme. Ce furent ces hommes-là qui alimentèrent le feu sacré de la science au milieu des ténèbres du moyen-âge, et ce furent eux encore qui, lorsque plus tard l'invention de l'imprimerie vint faire éclater l'incendie général, auraient voulu qu'au lieu d'opposer aux cris d'indépendance les bûchers et les excommunications, on acceptât franchement les conditions d'une réforme modérée, mais sévère et franche, qui était d'une nécesaité évidente et au moyen de laquelle on eût peut-être évité l'éclat d'une scission dans l'Église chrétienne.

Voilà l'esprit dans lequel je conçois une biographie ecclésiastique, et je ne pense pas me tromper en disant que c'est aussi celui qui paraît diriger M. Zanole dans son travail. Les grandes vertus, les mérites véritables et jugés tels dans tous les temps, viendront seuls prendre place dans ces pages d'où sera bannie toute espèce de controverse.

Les premières livraisons contiennent les vies de Saint-Remi évêque des Gaules, auquel est attribuée la conversion de Clovis et par conséquent l'établissement du christianisme dans la France ; de Saint-Césaire d'Arles et de Saint-Germain de Paris. L'existence de ces premiers ministres d'une religion qui avait à lutter à la fois contre les préjugés de l'erreur et la barbarie la plus inculte, renferme toute l'histoire de leur époque, sur laquelle il reste malheureusement peu de matériaux, peu de souvenirs. Mais ces hommes, dont la douceur et la charité contrastaient si fortement avec les mœurs sauvages et cruelles de leur siècle, figurent dignement en tête d'un tel livre. Que M. Zanole continue son travail dans le même esprit,

que la vraie piété et non la gloire mondaine soit le seul titre d'admission parmi ses *hommes remarquables du clergé*, et il élèvera un monument digne, beau et utile, à la vertu, à la religion vraie et consolante qui ne doit jamais avoir que des paroles de paix et de pardon.

STUDII SUL SECOLO DI PERICLE; libri sei di Tullio Dandolo. Milano, presso A. F. Stella e Figli. 1835. In-8°. Prix : 6 fr.

M. T. Dandolo s'est livré à d'intéressantes études sur les Grecs au siècle de Périclès, et il a rassemblé dans ce volume tout ce que les monumens de l'antiquité ont pu lui fournir de données sur les mœurs, les usages, l'esprit et la vie publique et privée d'Athènes à cette époque. C'est une statistique morale et physique de cette fameuse cité, dans laquelle se trouvent de nombreux détails fort curieux. Elle est divisée en six livres : le premier nous montre le plan d'Athènes, ses rues, ses monumens, sa population divisée en bourgeois par droit de naissance, bourgeois par adoption, étrangers et esclaves. On y trouve expliquée l'origine des noms athéniens presque tous significatifs, et un rapide aperçu sur l'histoire d'Athènes depuis Cécrops jusqu'à la mort d'Alcibiade ; on y voit ce que c'était que l'ostracisme et quelles furent les victimes de cette loi terrible.

Le second livre traite de la religion et de la philosophie. Après quelques observations sur le polythéisme grec, l'astronomie religieuse et le culte public d'Athènes, M. Dandolo retrace les premiers pas de la philosophie, puis il nous fait passer en revue Socrate, Diogène, Aristippe, Platon, Aristote, Pyrrhon, Epicure et Zénon, dont il expose brièvement les systèmes et l'histoire en s'appuyant sur des citations ou le témoignage d'écrivains distingués. Dans le troisième livre, intitulé : *Belles-Lettres*, nous trouvons un rapide tableau de la littérature grecque, ce brillant fleuron de la couronne attique. Le quatrième vient y ajouter l'éclat des beaux-arts dont les ruines qui couvrent le sol de l'antique Grèce attestent la splendeur et la prospérité. Les mœurs et usages publics ou privés du peuple d'Athènes forment le sujet du cinquième livre, où sont rassemblés de curieux détails sur la manière dont les anciens envisageaient la morale et l'amour, ces deux élémens de la

société auxquels le christianisme est venu donner une tout autre signification. Le sixième livre, enfin, contient une traduction italienne des Caractères de Théophraste qui ont été l'occasion et l'origine de cet ouvrage, puisque c'est en y travaillant que M. Tullio Dandolo a conçu l'idée de leur donner ainsi un plus grand développement, et d'esquisser comme il l'a fait le portrait de la république d'Athènes. Les *Etudes sur le Siècle de Périclès* seront lues avec plaisir et pourront servir, je pense, à populariser, ou, comme disent les Italiens, à *vulgariser* la connaissance de l'ancienne Grèce, qui n'est que trop souvent demeurée l'apanage exclusif des savans. Combien nos écrivains actuels seraient plus utiles et plus intéressans, si, au lieu de se livrer aux écarts absurdes de leur imagination déréglée, ils cherchaient à nous peindre avec naturel et vérité ces Romains et ces Grecs que nous n'avons guère vus encore qu'au forum, au sénat ou sur le champ de bataille, mais dans la vie intérieure desquels on ne nous a presque jamais conduits. C'est là une des nombreuses routes que nos faiseurs d'aujourd'hui négligent entièrement; il est vrai que pour celle-là, comme pour beaucoup d'autres, il faudrait étudier, travailler, et qu'il est plus facile et plus commode de s'asseoir devant son bureau avec sa plume et son papier pour tous matériaux, et de laisser errer son esprit au gré d'une fantaisie vagabonde.

RICORDI D'UN VIAGGIO PITTORICO ai laghi di Garda, di Loppio e di Ledro; di Giacomo Mosconi. Milano, per Ant. F. Stella e Figli. 1 vol. in-8.— Prix: 2 fr.

Ce petit volume contient les notes et souvenirs d'une promenade pittoresque aux lacs de Garda, de Loppio et de Ledro. M. G. Mosconi, grand amateur des voyages pédestres, se met en route avec un ami prêt comme lui à supporter gaîment la fatigue, à ne s'affliger d'aucun contretemps, et à jouir de tous les plaisirs, de toutes les sensations que procure l'aspect d'une nature belle, riante, majestueuse. L'un et l'autre sont artistes dans l'ame et s'en vont crayonnant sur leur album tous les sites agréables, tous les paysages enchanteurs qui s'offrent à eux. Tous les deux s'abandonnent avec charme aux douces rêveries, à la poésie simple et naïve qu'inspire la contem-

plation d'une campagne agreste et accidentée. Il y a dans les voyages à pied une source inépuisable de jouissances bien vives et bien fortes, qu'on essaierait vainement de faire comprendre à ceux qui ne les ont jamais goûtées. C'est l'union des plaisirs que procure ordinairement la vue d'un pays nouveau, avec l'indépendance la plus complète et l'appréciation de tous les petits détails d'un magnifique paysage dont le voyageur en carrosse ne peut qu'admirer l'ensemble en courant.

M. Mosconi décrit avec beaucoup de charme les lieux qu'il a parcourus. Je lui reprocherai seulement une tendance un peu trop prononcée à l'emphase pompeuse, défaut assez commun parmi les écrivains de sa nation, et qui tient du reste, je crois, à l'harmonie de la langue italienne, qui les séduit et les entraîne malgré eux. Mais son récit est semé de plusieurs petits épisodes d'une touche fort délicate qui y jettent de l'intérêt et le feront lire avec plaisir.

LA VÉRITÉ SUR LES CENT-JOURS, par Lucien Bonaparte, prince de Canino; suivie de documens historiques sur 1815. Paris, chez Ladvocat. 1835. In-8. Prix : 4 fr.

Le but de cet écrit est de réfuter quelques chapitres du premier volume des Mémoires de Lamarque qui ont rapport aux Cent-Jours. M. le prince de Canino cherche à laver Napoléon de toute espèce de reproche. Il le représente comme le citoyen le plus dévoué aux intérêts de la France, comme le patriote le plus pur, comme le plus véritable ami de la liberté. « Napoléon, dit-il, considéra » l'empire comme une dictature nécessaire à la France » jusqu'à la paix générale; et les bases jetées par lui pour » la reconstruction d'un patriciat prouvent que la monar- » chie constitutionnelle était le but définitif de sa politique.

» Napoléon, en couronnant ses frères, les fit servir à » l'intérêt de la France, et il sacrifia le repos et la grandeur » des siens à ce bien de la France, unique but de sa vie.

» Napoléon abdiqua, malgré mon avis, dans les Cent- » Jours; et il eut raison d'abdiquer, parce qu'il ne se re- » garda jamais que comme le magistrat suprême du peuple » français. »

Un tel panégyrique de la part d'un frère n'a certaine-

ment rien de blâmable ni de surprenant, mais je ne pense pas qu'il séduise personne aujourd'hui que la fumée de gloire qui enivrait tout le monde est un peu dissipée. C'est une folle tentative, que celle de vouloir changer la renommée d'un grand capitaine, du conquérant ambitieux, du génie militaire le plus remarquable qui ait paru depuis bien des siècles, en celle d'un Washington, d'un citoyen désintéressé et magnanime prêt à sacrifier tous ses interêts à ceux de sa patrie. Le jugement de l'histoire ne sera sans doute pas si favorable à l'homme qui tourmenta l'Europe par des guerres continuelles, et ne fit qu'ajouter de nouvelles chaînes à celles qui accablaient déjà le peuple en France et l'empêchaient d'avancer dans la voie des améliorations.

Mais une semblable erreur est bien pardonnable de la part d'un frère, et la critique respectera le noble sentiment qui a dirigé la plume de M. Lucien Bonaparte. En revanche, elle n'épargnera pas l'avertissement du libraire-éditeur, dans lequel, lui qui « s'est appliqué, depuis plus » de quinze ans, il ose le dire, avec une conscienciеuse » impartialité dont l'opinion publique lui a tenu compte, » à recueillir les documens de l'histoire contemporaine » sans acception de parti, déclare, pour son acquit per» sonnel, qu'il ne partage point quelques-unes des opi» nions de M. Lucien Bonaparte, qu'il n'en accepte point » toutes les inductions. » Déclaration fort importante pour le public, qui aurait pu le croire napoléoniste!!! tandis que, « plein de respect pour les lois établies, et de recon» naissance pour la monarchie qui assure la paix publique, » il rassemble les matériaux de l'histoire sans les juger. » Heureuse France! le libraire-éditeur par excellence te prend sous son égide, il est *plein de reconnaissance* pour ton gouvernement, et il ne partage point les opinions de « M. Lucien Bonaparte, homme de mouvement qui a vu » fixer le mouvement par une main révérée. »

O style!!!

« Sa modeste coopération ne dépendra jamais d'une » mission de parti; il l'a prouvé depuis long-temps par » ses affections et dans le choix de ses entreprises. »

O fleurs de rhétorique! quel sens mystérieux cachez-vous? Je ne sais; mais le public, plus heureux que moi, le devinera sans doute, et en tiendra compte à M. L.... comme de tous les autres travaux de sa carrière d'éditeur.

INDISCRÉTIONS; 1798-1830; souvenirs anecdotiques et politiques, tirés du porte-feuille d'un fonctionnaire de l'Empire, mis en ordre par MESSIEURS DESCLOSEAUX. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

L'indiscrétion est certainement l'une des qualités distinctives de notre époque. Dans le siècle dernier, lorsque Rousseau publia ses Mémoires ou Confessions, ce fut un grand scandale; de toute part on manifesta la plus vive réprobation contre cette innovation littéraire, qui n'était bonne, disait-on, qu'à déverser l'injure, la calomnie et le mépris sur une foule de gens, en divulguant leurs secrets de famille, leurs défauts intimes; en un mot, tous les détails bons ou mauvais de leur vie privée. Aujourd'hui, nous sommes bien loin de cette pudeur scrupuleuse, qui ne serait plus regardée que comme une pruderie ridicule: chacun publie ses mémoires, ses anecdotes, et tout homme quelque peu en relief de notre époque, est d'avance bien sûr que pas un de ses plus petits faits et gestes ne sera perdu pour la postérité.

Les *Indiscrétions* d'un fonctionnaire de l'Empire offrent elles-mêmes une preuve de ce que je viens de dire; on y trouve maintes anecdotes qui nous montrent, dans une circonstance fort peu marquante de la vie privée, la source de plus d'un fait historique qu'on eût vainement cherchée partout ailleurs. On y voit s'expliquer ainsi des antipathies ou des affections, des disgrâces ou des faveurs qui étaient encore demeurées des énigmes pour le public. Elles renferment une foule de révélations intéressantes sur les événemens de l'Empire et de la Restauration. Sans doute il s'y trouve aussi bien des anecdotes ou déjà connues ou insignifiantes; mais quelques fragmens, tels que celui sur le rappel des Bourbons en France, suffisent pour racheter ce défaut, et exciter au plus haut degré la curiosité du public.

RECTIFICATION.

Dans l'article sur les *Mémoires de Luther, publiés par M. Michelet*, qui se trouve à la fin du précédent numéro, on a par erreur attribué à l'auteur une phrase qui n'est pas de lui. Page 292, ligne 18, au lieu de: *Le protestantisme, dit-il*, il faut lire: Le protestantisme, *dit-on souvent*, ne survivra pas au catholicisme, etc.

Je m'empresse de réparer cette faute, et je saisis cette occasion de dire que, loin de se montrer hostile à la réforme religieuse, M. Michelet en parle toujours d'une manière large et éclairée, quoiqu'il déclare qu'elle ne soit pas l'objet de ses sympathies. La critique assez vive à laquelle son livre a donné lieu dans l'article déjà cité du Bulletin, s'adresse plutôt à la généralité des écrivains catholiques, qui montrent souvent la plus injuste partialité à cet égard.

De l'Imprimerie de BEAU, à Saint-Germain-en-Laye.

Bulletin Littéraire

ET SCIENTIFIQUE.

Troisième année.

N° 12. — DÉCEMBRE 1835.

THÉOLOGIE, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

DISCOURS SUR LA THÉOLOGIE NATURELLE, indiquant la nature de son évidence et les avantages de son étude, par H. lord Brougham; traduit de l'anglais sous les yeux de l'auteur, par J.-C. Tarver. Paris, 1835, in-8. Prix : 7 fr. 50 c.

Ce travail, dédié par l'auteur à M. Arago, est d'une profondeur qui surprendra beaucoup de gens peu accoutumés à voir des hommes d'état traiter de semblables matières. Il est vrai qu'en Angleterre la théologie est une chose sérieuse, une science que tous étudient et sur laquelle chacun se croit obligé de faire sa profession de foi, de déclarer ses principes. Lord Brougham a voulu donner à la théologie naturelle l'appui du raisonnement le plus logique, et compléter, sous ce rapport, les écrits déjà publiés avant lui par d'autres auteurs.

Il s'attache à faire ressortir son utilité, comme appui de la révélation, les avantages et les plaisirs de son étude.

Il cherche surtout à donner à cette étude une forme et une méthode tout-à-fait scientifique, en assimilant ses moyens à ceux employés dans les recherches de la physique et de la psychologie. La teinte savante qui en résulte, donne à ce livre quelque aridité; on dirait une thèse d'université où brille dans toute sa splendide sécheresse l'argumentation scholastique. Quelque forte et profonde que soit la logique sur laquelle il repose, je crains bien qu'il trouve peu de lecteurs et opère peu de conversions. Ce raisonnement mathématique appliqué à des idées est fatigant, pénible; l'intelligence a peine à le suivre longtemps, et l'auteur, qui consacre ensuite quelques chapitres à démontrer quels plaisirs peuvent découler de l'étude de la théologie naturelle, aura, je crois, bien de la peine à convaincre ceux qui auront astreint leur esprit à saisir d'un bout à l'autre sa dialectique serrée qui ne vous laisse pas un instant de repos pendant plus de la moitié du volume. C'est sans doute une belle et précieuse faculté de pouvoir ainsi s'abstraire, transporter sa pensée dans l'espace des théories et la forcer à y suivre, sans dévier, la ligne qu'on lui a assignée. Mais elle est bien rare, et l'homme qui s'y livre sans retenue ne saurait être compris que d'un très-petit nombre d'intelligences fortes et élevées. Ses résultats demandent beaucoup de développement pour être mis à la portée de la foule. Cependant, le discours de lord Brougham n'en est pas moins une œuvre fort remarquable, comme une tentative très-habile de donner rang parmi les sciences à la théologie naturelle, la seule partie de la théologie qui puisse y aspirer avec succès, puisqu'elle est la seule où les faits soient du domaine de la logique, tandis que la théologie dogmatique, qui a donné lieu à tant de débats, de controverses, à tant de lourds in-folios dont les épais volumes n'ont fait que cacher toujours plus la vérité à nos regards, la théologie dogmatique, dis-je, n'est et ne peut être qu'une affaire de foi dans laquelle le raisonnement n'entre pour rien ou presque rien.

SERMONS SUR DIVERS TEXTES DE L'ÉCRITURE-SAINTE; par Émile Frossard, pasteur de l'Église Réformée de Caen, à la résidence de Condé sur Noireau. Paris, chez Risler. 1835. In-8. Prix : 4 fr.

Ce volume renferme huit sermons écrits avec beaucoup

de simplicité et inspirés par une piété douce et vraie qui sait conserver à la religion toute sa force, toute sa noblesse, sans exagérer ces moyens de terreur qui, employés trop souvent mal à propos par les prédicateurs, repoussent plus qu'ils n'attirent. La chaire évangelique doit être une source de consolation pour les affligés, de conseils charitables pour ceux qui s'égarent, d'espérances et de joies pour les âmes fatiguées du monde et de ses plaisirs trompeurs. Mais combien d'esprits exaltés en ont souvent fait et en font encore un lieu de menaces d'où ils foudroient les pécheurs avec une rigueur injurieuse à la bonté infinie de Dieu, avec un orgueil bien peu semblable à l'humilité et à l'indulgente bonté de leur maître envers la femme pécheresse! Cette exagération fait un mal infini à la religion; aussi accueillera-t-on toujours avec plaisir les livres pieux qui, comme celui-ci, en sont tout-à-fait exempts. Si l'on n'y trouve pas une éloquence remarquable, un style brillant, du moins n'y rencontre-t-on que d'excellentes paroles, que des instructions religieuses formulées avec modération, avec sagesse, telles qu'un homme peut les adresser à d'autres hommes, et exposées en général assez clairement dans un langage à la portée de tous.

DÉVELOPPEMENS SUR LA BASE DES EMPIRES; par G.-S. Péréa. Clermont, chez Veysset; et à Paris, chez Paulin. In-8. Prix: 1 fr. 50 c.

La base des empires, c'est la morale, et en effet, l'opuscule de M. Péréa, renferme des principes moraux, dans le développement desquels l'auteur pense que tout le monde pourra puiser des leçons utiles, des conseils avantageux sur la meilleure manière de conduire sa vie pour trouver le bonheur ici-bas. On y rencontre beaucoup de lieux-communs, et l'expression n'en est pas toujours assez ingénieuse pour racheter ce défaut; mais, cependant il y a aussi bien des choses excellentes, et qu'on ne saurait trop répéter aux hommes. M. Péréa est animé d'un esprit large et philanthropique, bien digne de lui concilier l'estime de tous ses lecteurs. Je me permettrai seulement de relever une étrange assertion, qui ne me paraît pas fondée. L'auteur, considérant la justice comme un sen-

brillans ne cachent le plus souvent qu'injustice et barbarie, tandis qu'on les laisse dans l'ignorance la plus absolue de la vraie grandeur, de la véritable vertu. Ce ne sont pas les Alexandre, ni les Brutus, ni les Mucius Scévola qu'il faut leur offrir en exemples. Laissons dormir dans leur tombe ces guerriers fameux et ces fanatiques; ils ont assez bouleversé le monde. Donnons plutôt pour modèle à la génération qui s'élève ces hommes rares et précieux qui se rendirent utiles par leurs bienfaits, qui semèrent quelque bien sur leur passage ici-bas. La probité a grand besoin qu'on lui élève des autels, et aujourd'hui l'homme qui consacre sa vie à payer les dettes d'un père failli, est plus rare que celui qui affronte sans crainte les périls du champ de bataille. Assez long-temps l'honneur militaire a régné sur le monde en despote absolu; il faut renverser son temple et sur ses décombres élever celui de l'*honneur civil*, le seul qui puisse servir de base solide à la liberté et au bonheur public et privé.

Aussi je ne doute pas que ce dernier conte de madame Tourte ne rencontre beaucoup d'approbateurs, quoiqu'il heurte de front maints préjugés encore bien fortement enracinés. C'est de la morale éminemment utilitaire quoique inspirée par l'idée du devoir, ce qui prouve combien est oiseuse la querelle de mots à laquelle a souvent donné lieu la prétendue différence entre le devoir et l'utilité. Ces deux principes en effet, se confondent en un seul, car l'homme *doit* faire tout ce qui est *utile*. Ainsi l'a établi sans doute le Créateur, qui n'a pu rien vouloir d'inutile.

UNE HISTOIRE; par Mademoiselle S. Ulliac-Trémadeure. Paris, 1835, chez J. Pesron. In-12. Fig. Prix : 3 fr.

Cette histoire est celle d'une petite fille qui habite la campagne avec sa mère et son bon-papa et qui partage son temps entre l'étude, la promenade et des visites à ses petites amies. Par ses manières aimables, sa douceur et sa docilité, elle se concilie l'affection de ceux qui l'entourent, et s'en trouve bien récompensée par les plaisirs qu'on lui procure et les leçons intéressantes qu'on lui donne. Le bon-papa raconte une foule de choses fort curieuses sur l'histoire naturelle, et sait donner ainsi un vif attrait à la moindre promenade; tandis que la maman, par des occupations variées et agréables, fait passer le temps et abrége

les longues soirées d'hiver. La petite Eugénie serait donc parfaitement heureuse si dans ses relations avec de petites amies elle n'était souvent exposée à des froissemens d'amour-propre auxquels elle se montre fort sensible. Toutes ces petites querelles d'enfans et ces fiertés de petites filles qui singent la morgue de leurs parens, sont fort bien peintes par mademoiselle Ulliac ; peut-être seulement tiennent-elles un peu trop de place dans son livre : ce sont de misérables petites passions sur lesquelles il serait peut-être convenable de ne pas arrêter si long-temps l'imagination des enfans. Mais il n'est malheureusement que trop vrai qu'on ne peut faire un pas dans le monde sans se heurter contre elles.

LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, ETC.

PHILOSOPHIE DE L'ÉCONOMIE POLITIQUE, ou nouvelle exposition des principes de cette science ; par J. Dutens. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

Les anciens économistes regardaient la terre comme l'unique source de la richesse nationale, et l'agriculture était à leurs yeux la seule branche d'industrie qui pouvait ajouter à la masse de cette richesse, parce qu'elle était la seule qui augmentât en effet la quantité de la matière. Ils plaçaient au second rang l'industrie manufacturière, qui ne fait que changer la forme de la matière, et l'approprier à de nouveaux besoins ; et le commerce, qui la fait passer d'un lieu à un autre, selon les demandes, mais qui n'ajoute rien à la richesse nationale, puisqu'il n'augmente sa valeur que d'une quantité égale à celle consommée par la main-d'œuvre et les frais. Cette théorie rencontra des ennemis, car elle était peut-être trop avancée pour le temps où elle parut, et ses vues étaient trop larges, trop libérales pour obtenir de prime abord l'approbation générale. Il faut procéder, dans toutes les sciences nouvelles, avec mesure et gradation, si on veut y être suivi par la foule ; on ne saurait passer impunément des ténèbres les plus profondes à l'éclatante lumière du soleil, par une transition subite. Les économistes, dans leurs théories élevées, regardaient tous les peuples du monde comme formant

une seule nation, une vaste famille ayant les mêmes intérêts, les mêmes besoins, les mêmes ressources. Cette noble et féconde pensée heurtait trop de préjugés nationaux et d'intérêts individuels pour n'être pas vivement combattue. Les économistes anglais qui vinrent plus tard, et qui firent cependant faire tant de progrès à la science, en la popularisant et en la soumettant à de profondes discussions, se montrèrent tout-à-fait opposés aux économistes français du siècle dernier. Cette division a donné lieu à de longs débats qui, comme cela arrive presque toujours, ont été détournés de la voie qu'ils devaient suivre par l'esprit systématique et les doctrines exclusives. Cependant, ils ont du moins servi à éclairer maintes questions d'économie politique, et à aplanir la route pour arriver à reconnaître la vérité de ces mêmes théories qu'ils attaquaient. En effet, la division ne provenait que d'une différence dans la manière d'envisager *la nation*. Les Anglais ne donnent à ce mot que l'acception ordinaire, tandis que les anciens économistes l'appliquaient à la totalité du genre humain.

Les Anglais, ayant sous les yeux l'exemple de leur pays, qui doit toute sa richesse à l'industrie manufacturière et au commerce, oublient souvent que la science doit dans ses hypothèses considérer l'ensemble, le tout, et non pas seulement une de ses parties; dont la situation exceptionnelle ne saurait servir de modèle ni de preuve. Mais aujourd'hui il s'opère une réaction en faveur des idées anciennes plus larges et plus fécondes pour l'avenir de la science. On commence à sentir que la discussion s'était établie sur un mauvais terrain et que tous ses coups portaient à faux; on comprend la nécessité de fondre ensemble les diverses théories qui sont moins hostiles les unes aux autres qu'elles ne le paraissent, et d'assurer enfin la marche progressive de l'économie politique en lui donnant des bases solides et fixes. C'est dans ce but qu'a été conçu l'ouvrage de M. J. Dutems. Il partage les vues de Quesnay au sujet du produit net et du revenu national, mais professe en même temps la plus haute estime pour Smith et ses savantes recherches. Il combat les objections de M. de Sismondi contre l'emploi des machines, se montre chaud partisan des doctrines de Malthus sur le principe de la population, et rend hommage à Say pour avoir le premier rangé les facultés intellectuelles au nombre des capitaux qui peuvent servir à augmenter la richesse nationale. Il émet plusieurs idées nouvelles comme

développement du système de Quesnay, et traite d'une manière assez approfondie les questions de la propriété, de la monnaie, du fermage, et de l'impôt. Je crois que ce livre marquera et ne sera pas étranger aux progrès de la science ; mais je laisse à de plus habiles que moi le soin de l'analyser plus complètement et de critiquer ce qu'il peut offrir de faible ou de défectueux.

Je ne voulais qu'indiquer sa tendance, qui me semble fort bonne, ainsi que l'esprit conciliateur qui y règne d'un bout à l'autre et qui devrait toujours animer toutes les discussions scientifiques. L'homme qui se voue à la recherche de la vérité ne saurait mieux débuter qu'en rejetant dès l'abord loin de lui toutes les petites passions humaines qui ne peuvent qu'entraver sa marche.

SCIENCES ET ARTS.

TRAITÉ ÉLÉMENTAIRE DE PHYSIQUE; par M. l'abbé PINAULT. Paris 1835, 2 vol. in-8. 12 fr.

La première chose qui frappe en ouvrant ce livre, c'est une image de la Vierge Marie, à laquelle il est dédié avec ces mots : *Ad Mariam sine labe conceptam.* C'est une étrange idée, il faut en convenir ; mais Don Carlos en a bien fait le généralissime de ses armées, M. l'abbé peut donc à son tour l'ériger en professeur de physique si bon lui semble ; car si le commandement d'une troupe de soldats remis, même idéalement, aux mains d'une jeune vierge offre un non-sens absurde, la physique dédiée *ad Mariam sine labe conceptam* ne l'est pas moins. Je crains que beaucoup de gens ne referment aussitôt ce traité, à la vue d'un pareil axiome sur sa première page ; cependant je crois qu'ils auraient tort : cette dédicace peut facilement s'enlever, et il leur restera un bon ouvrage élémentaire clair et complet, dans lequel les notions de physique sont exposées avec beaucoup de développemens, d'après les dernières découvertes de la science, et accompagnées d'un grand nombre de figures. L'auteur, professeur dans un séminaire, joint la pratique à la théorie et sait combien il

égard, la correction typographique est bien difficile à obtenir. Voici la division que l'auteur a adoptée dans son travail : Après quelques notions préliminaires, il divise la Grammaire en trois parties principales, savoir :

La *Lexicologie*, où sont exposées les définitions, les propriétés et les diverses subdivisions des parties du discours ;

La *Lexigraphie*, qui s'occupe de l'orthographe et de son étymologie ;

La *Syntaxe*, dans laquelle, après avoir traité de l'analyse logique, l'auteur présente, pour les trois langues, les règles générales de la syntaxe d'accord, réduites à deux, et pour le français séparément, puis pour le grec et le latin ensemble, celles de la syntaxe de complément. Enfin à la suite de ces trois parties, viennent des observations particulières, la ponctuation, la prononciation, les idiotismes, la prosodie et la versification.

LES CHANTS DU CRÉPUSCULE ; par Victor Hugo. Paris, 1835. In-8. Prix : 8 fr.

J'ai vu, quelque part, comparer M. V. Hugo à l'une de ces toupies d'Allemagne, qui, chaque fois qu'on les lance dans une chambre, vont se heurter de nouveau contre les meubles qui l'entourent. Si la comparaison peut paraître triviale, elle n'en est pas moins vraie, et je ne sache pas qu'il y ait d'homme moins progressif que notre poète. Passez en revue toutes ses productions, et vous y retrouverez toujours exactement les mêmes défauts, les mêmes travers ; c'est un parti pris, à ce qu'il paraît : un diamant poli sur toutes ses faces n'a pas de valeur pour lui, il faut absolument qu'un de ses côtés au moins reste brut. Ne vous étonnez donc pas, si, en ouvrant les *Chants du Crépuscule*, vous rencontrez tout d'abord une de ces préfaces où M. Hugo parle en ces termes : « Quant à ce » volume en lui-même, l'auteur n'en dira rien non plus. » A quoi bon faire remarquer le fil, à peine visible peut-» être, qui lie ce livre aux livres précédens ? C'est toujours » la même pensée avec d'autres soucis, la même onde avec » d'autres vents, le même front avec d'autres rides, la » même vie avec un autre âge. » Ce superbe dédain avec lequel il laisse ainsi nonchalemment tomber une à une ses paroles, comme s'il craignait de se compromettre en s'a-

dressant directement au public, est vraiment pitoyable; car la morgue littéraire n'est pas la moins ridicule. Mais on pardonnerait volontiers ce petit travers, s'il était la seule tache du soleil. Malheureusement il en a bien d'autres.

Elle est sans doute fort ingénieuse et profonde, l'idée d'assimiler notre époque au Crépuscule, à cette lutte entre la lumière et les ténèbres, pendant laquelle il ne fait ni complètement jour, ni entièrement nuit, où tout apparaît incertain, douteux, sans formes arrêtées.

Croyances, passions, désespoir, espérances,
Rien n'est dans le grand jour et rien n'est dans la nuit;
Et le monde, sur qui flottent les apparences,
Est à demi couvert d'une ombre où tout reluit.

Mais, selon sa coutume, le poète une fois muni de cette image, l'épuise et la tord en tout sens avant de la quitter. Il en résulte une petite nomenclature de toutes les choses qu'on entend au Crépuscule, qui ne dure pas moins de huit strophes. Cette redondance de style, qu'on pourrait appeler le faire de M. V. Hugo en poésie, ainsi que celui de M. J. Janin en prose, ne peut être que fatigante; car, quel que soit l'esprit ou le génie de celui qui l'emploie, elle finit toujours par rappeler l'homme qui montre la lanterne magique, ou celui qui fait voir une ménagerie d'animaux vivans et *point zempaillés*. Il est inconcevable, surtout, que M. V. Hugo persiste dans cette mauvaise voie, car le poète ne peut pas racheter son pardon à force d'esprit, comme le feuilletoniste, et, à partir d'Hernani jusqu'à ce jour, les avis ne lui ont cependant pas manqué. Mais à ses yeux, la critique franche est de l'envie, et il n'y a d'honorables aristarques pour lui, que dans les flatteurs qui applaudissent et se pâment d'admiration devant tout ce qui sort de sa plume. Il se plaint que ses rêves de gloire lui échappent, et il accuse les autres de ce dont lui seul est coupable.

L'ombre en mon cœur s'est épanchée;
Sous mes prospérités cachée
La douleur pleure en ma maison;
Un ver ronge ma grappe mûre;
Toujours un tonnerre murmure
Derrière mon vague horizon.

L'espoir mène à des portes closes,
Cette terre est pleine de choses
Dont nous ne voyons qu'un côté.
Le sort de tous nos vœux se joue,
Et la vie est comme la roue
D'un char dans la poudre emporté!

A mesure que les années,
Plus pâles et moins couronnées,
Passent sur moi du haut du ciel,
Je vois s'envoler mes chimères
Comme des mouches éphémères
Qui n'ont pas su faire de miel!

Mon étoile a fui sous la nue.
La rose n'est plus revenue
Se poser sur mon rameau noir.
Au fond de la coupe est la lie,
Au fond des rêves la folie,
Au fond de l'aurore le soir!

Toujours quelque bouche flétrie,
Souvent par ma pitié nourrie,
Dans tous mes travaux m'outragea.
Aussi, que de tristes pensées,
Aussi que de cordes brisées,
Pendent à ma lyre déjà!

Certes, voilà de charmantes strophes, de la vraie poésie, bien sentie et bien dite. Pourquoi le poète ne parle-t-il pas toujours ce langage harmonieux, simple, éloquent? Pourquoi faut-il que ce soit le chagrin, le désappointement qui l'inspirent? Pourquoi? C'est qu'il a voulu faire école, et que, dans un but frivole d'amour-propre, il a compromis son génie. Il a prétendu sortir de l'ornière, et se créer un nouveau public : et il n'a fait que se creuser une autre ornière, où le public le voit avec peine s'embourber quelquefois. Voyez avec quelle recherche il amène, pour soutenir son système, des chutes brusques, inattendues, sans goût ni harmonie :

Vérité profonde!
Granit éprouvé
Qu'au fond de toute onde
Mon ancre a trouvé!

De ce monde sombre
Où passent dans l'ombre
Des songes sans nombre,
Plafond et pavé !

Comme il se plaît à trouver des images extraordinaires, forcées, obscures et peu nobles!

Mont d'où tout ruisselle !
Gouffre où tout s'en va !
Sublime étincelle
Que fait Jéhova !
Rayon qu'on blasphême !
OEil calme et suprême
Qu'au front de Dieu même
L'homme un jour creva !

Et par ces bizarres fantaisies, il gâte les morceaux les plus délicieux qu'ait produits, sans contredit, notre poésie moderne. Avec plus de déférence pour les avertissemens du public, M. V. Hugo obtiendrait bientôt toute la gloire qu'il peut souhaiter. Son imagination est bien plus riche, bien plus féconde que celle de Lamartine, sa mélodie bien plus variée; ses chants ne s'exhalent pas continuellement en soupirs; sa pensée est plus forte, et ses rêveries sont moins mystiques. On voudrait n'avoir que des éloges à lui donner, et si on se sent porté à le critiquer sévèrement, c'est par dépit de voir un si beau talent gâté par de pareils travers. Les *Chants du Crépuscule* renferment certainement, malgré les défauts volontaires de l'auteur, maintes poésies charmantes, et je ne puis résister au plaisir de terminer cet article par une nouvelle citation capable de faire dignement apprécier ce recueil.

S'il est un charmant gazon
Que le ciel arrose,
Où brille en toute saison
Quelque fleur éclose,
Où l'on cueille à pleine main
Lis, chèvre-feuille et jasmin,
J'en veux faire le chemin
Où ton pied se pose !

S'il est un sein bien aimant
Dont l'honneur dispose,

Dont le ferme dévouement
N'ait rien de morose,
Si toujours ce noble sein
Bat sous un digne dessein,
J'en veux faire le coussin
Où ton front se pose!

S'il est un rêve d'amour
Parfumé de rose,
Où l'on trouve chaque jour
Quelque douce chose,
Un rêve que Dieu bénit,
Où l'ame à l'ame s'unit,
Oh! j'en veux faire le nid
Où ton cœur se pose.

LA BÉDOUINE; par M. Poujoulat. Paris, 1835. 2 vol. in-18. Prix : 7 fr.

Voyez ces deux jolis petits volumes imprimés avec élégance, ornés de ce qu'on est convenu d'appeler *deux charmantes vignettes* de Célestin Nanteuil. Ne diriez-vous pas d'un frère d'Atala, de Réné, d'Ourika et autres bijoux littéraires qui forment une guirlande de fleurs autour du Parnasse moderne? Eh bien! détrompez-vous, c'est un manifeste contre l'Europe, contre notre civilisation, contre notre industrie, nos mœurs et nos sciences. L'auteur crie anathème contre le progrès, anathème contre la vie raffinée de nos cités, anathème contre la perfectibilité humaine! « Il m'a paru, dit-il dans sa préface, que les sociétés humaines n'avaient rien gagné pour leur bonheur dans leurs progrès de civilisation; il m'a paru que la vie des premiers temps du monde offrait plus de chances de bonheur que la vie actuelle de l'Europe. Nous avons perdu en félicité, me suis-je dit, ce que nous avons gagné en science; l'esprit s'est élevé aux dépens de l'ame; la civilisation a doté le monde d'admirables conquêtes, mais elle lui a ravi le repos. Vous savez ce que sont devenues les mœurs au milieu des merveilles du progrès social. »

La Bédouine est donc un argument en faveur de la vie patriarcale. C'est un chant des Arabes du Désert qui doit nous prouver combien la vie sous la tente est préférable au comfort de nos demeures fixes et à l'abri des injures de

l'air, combien l'homme est plus heureux au milieu des sables de l'Orient, que dans les fertiles et riantes campagnes de notre Europe. Dans le siècle dernier on plaidait en faveur de la vie sauvage, puis ensuite on porta aux nues la Chine et les Chinois; aujourd'hui c'est le tour des Patriarches, il y a progrès : encore quelques siècles et on reconnaîtra sans doute que la vie civilisée est supérieure à toutes les autres. Curieux cependant de voir comment M. Poujoulat soutenait cette thèse qui me paraissait non moins sophistique que celle si habilement défendue par Jean-Jacques, j'ai lu son livre. Mais il n'a point répondu à mon attente : non que j'aie été désappointé; au contraire, à la place d'une dissertation systématique, j'ai été agréablement surpris de trouver un vrai chant de Bédouin, parfumé de poésie et d'Orient. La brillante imagination de l'auteur, le charme de son style si bien approprié au sujet, l'intérêt touchant qui règne d'un bout à l'autre de cet épisode, les observations de mœurs et d'usages qui y sont semées m'ont causé le plus vif plaisir comme à tout lecteur entre les mains duquel tombera ce joli petit ouvrage. Mais de ce que M. Poujoulat annonce dans sa préface, je n'en ai pas trouvé un seul mot.

Augustin est un de ces jeunes hommes dont le monde égoïste a froissé le cœur encore sans expérience. Dégoûté de la vie comme tant d'autres, mais mieux avisé qu'eux, ce n'est pas à la mort qu'il demande un refuge, il part pour aller chercher en Orient de nouvelles émotions, un pays plus neuf, un peuple moins corrompu. Après quelque temps de séjour chez les moines du Liban pour étudier la langue arabe, Augustin les quitta « pour chercher les tribus vagabondes; il se dépouilla du costume franc, prit le abba ou manteau de laine rayée, couvrit sa tête d'un kéfié ou fichu jaune et chaussa les sandales de cuir. Avec une barbe noire qu'il avait laissée croître, et le kandjar de sa ceinture, chacun le prenait pour un Arabe du pays; il savait la langue comme un Fellah ou un Bédouin; les manières, le ton et les usages arabes lui étaient complètement familiers. » Reçu avec hospitalité par une tribu de Bédouins errans, il gagne bientôt leur confiance par son langage poétique, sa conduite franche et sa jeunesse, au point qu'il peut leur découvrir son origine européenne sans perdre leur amitié. Au contraire, il se voit adopté comme un enfant de la tribu, et son ame se retrempe à cette vie patriarcale, si simple

et si nouvelle pour lui. Le cheik de la tribu, le vieux Hassan possède un fille jeune et belle, et Augustin ayant vu Iellé, en devient amoureux. Le cheik la lui accorde pour épouse malgré la différence de religion et d'origine qui les sépare. Ceci paraîtra, je crois, un peu extraordinaire, et ce Bédouin tolérant sera sans doute regardé comme une pure création de l'auteur. Quoi qu'il en soit, le mariage se célèbre selon les mœurs du pays; et au milieu de la cérémonie une tribu ennemie survient, et un combat s'engage. Le pauvre Augustin se voit enlever sa fiancée. Il se met aussitôt à la poursuite du ravisseur, l'atteint, lui reprend sa proie et se croit enfin au comble du bonheur. Mais dans son ardeur il s'est beaucoup éloigné du camp des Bédouins et lorsqu'il veut y ramener Iellé il ne le trouve plus, et nul ne sait lui dire où la tribu du cheik Hassan a dirigé ses pas. Iellé se désole de ne plus voir son vieux père. Nos deux amans errent ainsi dans le désert, et maintes privations, maintes fatigues viennent remplir pour eux ces premiers jours d'hymen d'ordinaire si fleuris, si doux et si brillans. Enfin ils retrouvent Hassan, mais Iellé est enceinte et elle se frappe de l'idée que la naissance de son enfant doit la tuer. En vain Augustin cherche par tous les moyens à dissiper cette terreur; Iellé se noircit toujours plus l'esprit et finit en effet par mourir en mettant au monde un enfant mort. Augustin, brisé par le chagrin, ne tarda pas à les suivre dans la tombe. Cette triste histoire est racontée avec une grande simplicité, avec une sensibilité vraie qui attache et émeut. Mais, je le demande, où sont les merveilleux avantages de la vie errante, et l'auteur n'a-t-il pas entièrement oublié son but?

LUISA STROZZI; histoire italienne du XVIe siècle; par Rosini; traduit de l'italien. Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

SERVITUDE ET GRANDEUR MILITAIRES; par le comte Alfred de Vigny. Paris, 1835. In-8°. Prix : 8 fr.

M. Rosini a pris pour modèle le beau roman de Manzoni, dont le succès est venu stimuler une foule d'écrivains et doter l'Italie de maints romanciers dont aucun jusqu'ici n'a pu égaler le maître, ni même s'en approcher. *Luiza Strozzi* est un épisode historique de l'époque

d'Alexandre de Médicis, premier duc de Florence, ce prince indigne de ses glorieux ancêtres, qui ne s'occupa que de tyranniser sa patrie et d'augmenter sa puissance. On y trouve un tableau assez bien tracé de ce qu'était la société au seizième siècle, quoique l'auteur soit demeuré encore bien loin des vigoureuses et vraies couleurs que Manzoni sait si bien employer pour nous reporter aux temps anciens, et nous rendre témoins en quelque sorte oculaires des évènemens qu'il décrit. Cependant, M. Rosini sait exciter l'intérêt, et son roman sera lu, je crois, avec plaisir.

— Dans *Servitude et grandeur militaires*, M. de Vigny a présenté sous la forme de contes pleins d'un touchant intérêt, quelques souvenirs de sa vie militaire; quelques considérations très-philosophiques et bien vraies sur le triste état de soldat, sur les misères de cet esclave de la discipline, de cet instrument aveugle qui doit obéir à l'impulsion donnée comme le rouage d'une machine; enfin quelques consolantes paroles pour les malheureuses victimes de cette vieille institution qui tyrannise encore notre époque moderne, un tableau des vertus nobles et mâles que peut déployer le militaire même courbé sous le joug pesant de l'obéissance passive. Ce livre me paraît écrit dans un excellent esprit, celui qui, grâce au progrès de la civilisation, doit remplacer aujourd'hui la folle admiration qu'on professait naguère pour la carrière des armes. M. de Vigny exprime le vœu de voir bientôt les armées permanentes et mercenaires faire place aux milices nationales, armées seulement pour défendre leur patrie et tout-à-fait étrangères aux querelles de partis, ainsi qu'aux vues ambitieuses des chefs de l'état. Les exemples qu'il donne des affreuses positions où peut entraîner la servitude militaire d'aujourd'hui, sont bien faits pour inspirer à tous ses lecteurs le même désir. C'est d'ailleurs un vœu plein de philanthropie et d'humanité, car dès qu'il n'y aura plus d'autre armée que celle formée par les citoyens appelés à la défense de leur territoire, il ne pourra plus y avoir de guerre; le problême de la paix perpétuelle sera presque tout-à-fait résolu.

HISTOIRE, GÉOGRAPHIE, VOYAGES.

ŒUVRES CHOISIES DE VICO, contenant ses mémoires écrits par lui-même, la science nouvelle, les opuscules, lettres, etc. précédées d'une introduction sur sa vie et ses ouvrages, par M. MICHELET. Paris, chez Hachette. 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

Vico fut un de ces grands génies qui apparaissent de temps en temps au milieu des hommes pour leur découvrir quelqu'un des mystères de la science et les éclairer sur le sentier de la vie. Mais, comme beaucoup d'autres, il eut le malheur de naître trop tôt, de devancer son siècle et par conséquent d'en être mal compris et méconnu. Son livre la *Scienza nuova*, qui le premier exposa quelques idées de la phisolophie de l'histoire et enfanta en quelque sorte cette sience jusqu'alors inconnue, ne fut apprécié que d'un fort petit nombre de savans seuls capables d'en juger toute la portée. Mais le public encore trop peu éclairé demeura indifférent et laissa dans l'obscurité l'homme qui posait ainsi les premières bases de la science sociale. « Vico ne sortit guère de Naples. Il na» quit, il vieillit pauvre, dans les fonctions obscures de l'en» seignement; heureux et reconnaissant, lorsque les grands, » les gouverneurs espagnols ou autrichiens lui faisaient » l'honneur insigne de lui commander un discours, une » épitaphe, un épithalame. » Né en 1668, mort en 1744, il voua toute sa longue carrière à des travaux sans récompense et sans gloire contemporaine. Le lettré, à cette époque, n'avait pas tout-à-fait brisé les chaînes de la servitude, et la protection des grands lui tenait encore lieu de public. Celui dont le caractère indépendant ne pouvait se plier à la recherche et à la conservation de cette capricieuse faveur, devait se résigner à l'obscurité, et s'il en sortait par hasard quelquefois, ce n'était jamais sans sacrifier à la puissance. « Humilité vaniteuse, glorioles académiques, éloges splendides d'une foule d'illustres inconnus ; c'est là ce qu'on retrouverait dans la vie de tous » les lettrés de cette époque. Au milieu de ces misères, » dont il se croit lui-même préoccupé sérieusement, on » distingue que sa seule affaire est la poursuite de sa grande » idée. Il faut voir comme il partit de loin, comme il gravit

» péniblement des pieds et des mains l'âpre et solitaire » sentier de sa découverte, s'élevant chaque jour à une » région inconnue, ne rencontrant nul autre émule à sur- » passer que soi-même, se modifiant, et, comme dit Dante, » *transhumanant* à mesure qu'il montait; comment enfin, » lorsqu'il eut monté, qu'il se retourna et s'assit, il se trouva » avoir en une vie d'homme, escaladé toute une science. »

Ce dut être alors pour lui une jouissance bien grande, que celle qu'il éprouva en contemplant son œuvre, en parcourant et admirant dans toutes ses parties ce sublime édifice qui était le résultat de ses laborieuses études. On comprend qu'un plaisir si noble puisse compenser l'oubli du monde, révelér à l'homme de génie enfermé dans son cabinet la gloire de l'avenir, le faire assister, par la pensée, aux développemens réservés à ses idées dans les âges futurs et remplacer dignement pour lui les louanges si souvent menteuses d'une foule inconstante et légère. Cependant, cette jouissance ne devait pas non plus être sans mélange. L'homme ne s'isole pas impunément au milieu de la société, et Vico dut s'en apercevoir lorsqu'il eut atteint son but. « Le malheur, c'est qu'arrivé là, il se » trouvait seul, personne ne pouvait plus le comprendre. » L'originalité des idées, l'étrangeté du langage, l'isolait » également. Généralisant ses généralités, formulant, con- » centrant ses formules, il employait les dernières comme » locutions connues. Il lui était arrivé le contraire des » sept dormans. Il avait oublié la langue du passé, et ne » savait plus parler que celle de l'avenir. Mais si c'était » alors trop tôt, aujourd'hui peut-être, c'est déjà bien » tard : pour ce grand et malheureux génie, le temps n'est » jamais venu. »

Une chose encore devait contribuer à reléguer Vico dans une solitude complète; c'est qu'il eut souvent le tort d'effacer sa route à mesure qu'il avançait et semblait ainsi prendre plaisir à briser la chaîne qui pouvait l'unir encore à son siècle, à ruiner les échelons par lesquels on aurait pu tenter de le suivre. Cependant, quoi qu'il en soit, je crois que le temps est venu de rendre justice au grand génie, et si son livre n'a plus le mérite d'être seul et unique, il n'en reste pas moins comme un monument de ce que fut Vico, l'inventeur de la *science nouvelle*. La traduction de ses œuvres et les intéressantes dissertations de M. Michelet sur sa vie, ses écrits, ses principes, sont bien

en passant les bonnes et les mauvaises qualités de chacune.

MÉMOIRES DE JOHN HAMPDEN, histoire de la politique de son temps et de celle de son parti; par lord NUGENT; traduits par M. H. J. et précédés d'une introduction historique par M. DE SALVANDY. Paris, chez Arthus Bertrand. 1836. 2 vol. in-8. Prix: 15 fr.

John Hampden, ce grand citoyen qu'on peut citer comme l'un des beaux et rares exemples du courage civil, naquit en 1594 à Londres. Il appartenait à une noble et antique famille de Buckinghamshire. Après avoir terminé ses études de droit dans l'*Inner Temple* à Londres, il se maria en 1619 et parut vouloir se livrer entièrement aux occupations et aux plaisirs de la campagne; mais cette existence tranquille et retirée n'était pas celle qui devait le fixer. Bientôt il se sentit porté à s'intéresser aux affaires publiques, et fut nommé membre de la chambre des communes. C'était l'époque où commencèrent les hostilités entre Jacques Ier et le parlement. Hampden ne tarda pas à se signaler parmi ceux qui dirigeaient l'opposition aux tentatives despotiques du souverain. Le roi renvoya plusieurs parlemens les uns après les autres avant d'oser des mesures plus violentes. Mais on lui adressait toujours les mêmes hommes, Hampden, entre autres, fut chaque fois réélu et de fermes remontrances furent adressées avec une constance admirable, soit à Jacques, soit à son successeur Charles Ier, qui ne parvint pas mieux à réduire l'opposition des communes. Lorsque le gouvernement voulut essayer de faire lever la taxe des vaisseaux, Hampden fut un des premiers qui donnèrent l'exemple de la résistance légale en refusant de payer. Le procès qu'il soutint à cette occasion le mit en relief et en fit bientôt un des chefs du parti quand, quelque temps après, le roi leva l'étendart de la révolte et déclara la guerre au Parlement. Dans cette lutte mémorable, qui plus tard conduisit le malheureux monarque sur l'échafaud, Hampden joua un grand rôle; il déploya de grands talens militaires et se montra non moins vaillant soldat que courageux citoyen. Il mourut sur le champ de bataille pour la défense de ces mêmes droits, de ces mêmes libertés qu'il avait si noblement soutenus déjà dans le Parlement par son éloquence, par ses conseils pleins de sagesse et de fermeté, et par sa conduite admirable.

Ces mémoires pleins d'intérêt sont précédés d'une introduction historique de M. de Salvandy. C'est une espèce de parallèle entre la France et l'Angleterre, dans lequel il cherche, en montrant quelles sont les institutions respectives des deux pays, à prouver que la France jouit d'un régime de liberté bien plus vrai et bien plus complet que sa vieille rivale. La dissertation fleurie et ingénieuse de M. de Salvandy flattera la vanité de ses compatriotes, mais elle ne leur donnera pas cette vie active et énergique des municipalités anglaises qui, en dépit des abus énormes, des priviléges monstrueux que consacre encore la constitution, a constamment poussé et soutenu la nation anglaise sur la route du progrès sans qu'elle eût besoin d'avoir recours trop souvent aux violens remèdes des révolutions.

NEUF ANNNÉES A CONSTANTINOPLE, observations sur la topographie de cette capitale, l'hygiène et les mœurs de ses habitans, l'islamisme et son influence, la peste, ses causes, etc., etc.; par A. Brayer, docteur médecin praticien. Paris, 1836. 2 vol. in-8. ornés d'une carte. Prix : 16 fr.

Personne ne pouvait être mieux placé qu'un médecin pour nous donner des notions exactes, neuves et intéressantes sur les mœurs turques. En effet, grâce à sa profession, et pour peu qu'il se soit acquis de renommée à Constantinople, le médecin franc se voit reçu partout, admis jusque dans l'intimité de la vie domestique, jusque dans le sanctuaire du harem. Il est vrai que de tels priviléges ne lui sont accordés qu'à condition qu'il n'en abuse point, et que pour les conserver il lui faut agir avec la plus grande circonspection ; non-seulement éviter toute question, toute parole indiscrète, mais encore tout regard curieux, et se contenter de saisir délicatement la main qu'on lui présente, juger d'après les seules pulsations du pouls de toutes les maladies des femmes, du temps de leur grossesse, et même du sexe de l'enfant qu'elles portent dans leur sein. En revanche, le docteur se trouve initié dans une foule d'usages et de détails inconnus à tout autre ; on ne lui cache rien, il reçoit toute espèce de confidence et se voit entouré de plus de considération que nul autre franc. Aussi M. Brayer nous fait-il mieux connaître Constantinople qu'on ne l'avait fait jusqu'ici. Il nous promène dans tous les quartiers, dans tous

les environs ; nous introduit tour à tour chez le barbier, où l'on fume une pipe et boit une tasse de café en attendant son tour d'être rasé; chez le restaurateur, qui pour tout fond de cuisine a « quelques livres de chair de mouton proprement coupées en petits carrés égaux, une douzaine de brochettes en cuivre étamé, un grand réchaud et du charbon de bois; » aux bains, où l'on est soumis à des opérations assez désagréables qui durent plusieurs heures; chez ses pratiques grecques, arméniennes, turques; dans les promenades, aux cimetières, et partout où l'on peut désirer d'aller pour voir des choses nouvelles et intéressantes. Voici la description que fait notre auteur, de la vie d'un Turc de Constantinople :

« Les ustensiles et les provisions du ménage se ressentent de l'exiguité de son régime. La cuisine est des plus petites; un tourne-broche y est inconnu. Il ne s'y trouve que quelques vases de terre et de cuivre absolument indispensables. Le service de table est aussi simple; l'or et l'argent en sont bannis, la loi les proscrit. Il se compose de quelques cuillères de bois, de petites assiettes en terre de pipe, d'une cruche d'eau, d'un gobelet de cristal qui sert à toute la famille, de deux ou trois cafetières de cuivre de différentes dimensions, et d'une douzaine de tasses avec leurs soucoupes.

« Une ou deux o'kes de riz, une demi-livre de café brûlé et pilé, une demi-livre de fromage de Morée, une bouteille d'huile à brûler, quelques morceaux de savon de Candie, telles sont les provisions de fondation. En revenant de ses affaires, vers le coucher du soleil, le chef de la maison prend chez le boulanger autant de pidé qu'il y a de personnes dans sa famille, assez de viande et de légumes pour le repas qui va se faire, et les remet à sa femme ou à son esclave. Une demi-heure s'est à peine écoulée que tout est prêt. Un tabouret de quinze pouces de hauteur sert de soutien à un plateau circulaire de bois ou de cuivre étamé. Tous les membres de la famille se rangent autour assis sur leurs talons. Le mouton bouilli, coupé en petits morceaux et servi avec son bouillon dans un plat creux, est le premier mets qui se présente : le chef rompt une parcelle de pain, la trempe dans ce bouillon pendant quelques secondes, la porte lentement à sa bouche et la mange silencieusement; après lui les autres en font autant. Il trempe ensuite un second morceau de pain, sur

lequel il fixe, en allongeant l'indicateur de la main droite, un morceau de mouton nageant dans le liquide. Ce mets fini, le rôti est apporté; c'est encore du mouton coupé en petits carrés et tourné sur des charbons allumés au moyen d'une brochette en bois ou en cuivre. Chacun en prend deux ou trois. Le pileau vient ensuite. Un peu de fromage, un fruit de la saison termine le repas. La femme ramasse les miettes et les jette aux poules. Il ne reste plus rien du dîner.

« Après s'être rincé la bouche, frotté les dents avec les doigts, lavé la barbe et les mains, l'agha fume une pipe. Pendant ce temps sa femme lui fait une tasse de café, le lui apporte, et attend debout qu'il l'ait prise. Puis elle va chercher, dans le cabinet destiné à cet usage, deux matelas qu'elle étend par terre en été, sur le sopha en hiver; les recouvre d'un drap de toile de coton et d'une couverture à laquelle est ordinairement cousu un second drap, et prépare les effets de nuit de son chef. Celui-ci fait alors ses prières, ôte ses habits, ne garde que son caleçon et ses demi-bas, passe une longue camisole, met son turban de nuit et se couche. Après avoir regardé si tout est en ordre, sa compagne prend place auprès de lui; et tous deux, bénissant la Providence de l'heureuse journée qu'ils ont passée, la prient de leur en accorder beaucoup d'autres semblables. » Cette existence frugale et austère est ordonnée par le Coran, et elle prête à toute la population une apparence calme, sérieuse, pacifique; jamais de cris ni de disputes, et comme on ne sort guère qu'à pied, le plus grand silence règne ordinairement dans les rues de la ville.

Les récits de M. Brayer sont, sous bien des rapports, favorables aux Turcs; mais, en même temps, ils portent un cachet de simplicité et de véracité qui inspire la plus grande confiance. On voit qu'il raconte ce qu'il a vu, sans chercher à embellir son sujet par des broderies ou des forfanteries. Ainsi, par exemple, la naïveté avec laquelle il avoue combien il avait peur de la peste, dans les premiers temps de son séjour à Constantinople, vous prédispose à accueillir favorablement les argumens qu'il présente en faveur de la non-contagion de cette maladie.

La peste remplit tout un volume de son ouvrage : et c'est bien juste, puisqu'elle ne quitte guère la ville dont il parle. Mais ce n'est pas la partie la moins intéressante

du livre ; on y trouve une foule d'observations curieuses, de faits piquans, de données propres à éclairer la grande question de la contagion. On y rencontre encore une infinité de détails qui complètent le tableau de la vie publique et privée des Turcs, ces bizarres esclaves de la fatalité et du despotisme chez lesquels douleur, joie, chagrin, peines et plaisirs se résument par cette philosophique maxime : *Dieu l'a voulu ainsi.*

NOTES D'UN VOYAGE DANS LE MIDI DE LA FRANCE, par Prosper Mérimée, Inspecteur des monumens de France. Paris, 1835. In-8. Prix : 7 fr. 50 c.

A la lecture de ce titre, tous les amis du beau talent de l'auteur se seront réjouis en pensant que M. Mérimée reprenait la plume pour leur donner un voyage plein d'observations piquantes et originales, comme il était capable de le faire avec l'esprit si supérieur dont plusieurs de ses ouvrages offrent la preuve. Mais hélas ! quel sera leur désappointement, lorsqu'après s'être procuré avec empressement ce volume, ils l'ouvriront et n'y trouveront qu'architecture gothique, romaine, barbare, que transsepts et coupoles, que créneaux et ogives ! Ils ne reconnaîtront plus dans l'inspecteur des monumens de France, l'aimable et habile littérateur, et maudiront, sans doute, la manie de ces restaurateurs de vieilles murailles qui ensevelissent le talent le plus brillant sous la poussière des antiques églises, des ruines et des tombeaux. Sans doute les notes de M. Mérimée plairont aux antiquaires capables d'apprécier leur mérite artistique, mais il me semble que l'art ne doit pas exclure l'agrément, et qu'avec le talent spirituel que possède l'auteur, il lui aurait été possible de captiver les lecteurs de tout genre et de les entraîner avec lui dans ses courses archéologiques. Or c'est ce qu'il n'a point fait ; son livre est d'un bout à l'autre sec, aride, comme peut l'être parfois un mémoire de l'académie des inscriptions, et l'appât trompeur d'un titre qui semble promettre toute autre chose, fera encore accuser avec raison le charlatanisme des éditeurs parisiens. Un mot aurait suffi pour indiquer clairement le contenu du volume, mais ce mot eût trahi la spécialité resserrée du sujet et restreint considérablement le nombre des acheteurs ; tandis que des

notes d'un voyage semblent devoir intéresser tout le monde, surtout lorsqu'elles sont publiées par un écrivain déjà connu par des ouvrages d'un tout autre genre que celui-là. M. l'inspecteur des monumens de France ne devait sa renommée jusqu'à ce jour qu'à des compositions romanesques ou dramatiques.

VOYAGE A BUÉNOS-AYRES et à Porto-Alègre, par la Banda-Oriental, les Missions d'Uraguay et la province de Rio-Grande-do-Sul; par Arsène Isabel. Havre, 1835. In-8. Fig. Prix : 12 fr.

DE PARIS A NAPLES, études de mœurs, de marine et d'art, par A Jal. Paris, 1836. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

Ces deux voyages sont de genres bien différens. Le premier a pour but, d'indiquer de nouvelles routes commerciales, d'ouvrir de nouveaux débouchés à l'industrie française. L'auteur l'a dédié au commerce du Havre, et l'a fait suivre de considérations assez développées sur l'accroissement de prospérité que pourrait encore obtenir cette place déjà si florissante. Ce volume est imprimé avec un grand luxe, mais il ne m'a pas semblé que son contenu répondît à l'importance du sujet non plus qu'à la beauté du cadre. Il est pauvre d'observations et de récits intéressans, pauvre de science et de faits; on dirait l'œuvre d'un jeune homme qui a le goût des voyages peut-être, mais ne possède pas l'instruction nécessaire pour en profiter.

— *De Paris à Naples* est, ainsi que l'indique le titre, une excursion toute artistique, telle du reste que pouvait la faire l'auteur. M. Jal, employé depuis 1830 au ministère de la marine, projette une histoire de la marine française, et c'est dans l'intérêt de cette entreprise, qu'il obtint, l'an passé, la subvention nécessaire à son voyage. Je ne sais si l'histoire de la marine intéressera beaucoup le public français. La littérature dite maritime a eu, il est vrai, un succès de vogue, mais elle le devait à l'intérêt des situations nouvelles qu'elle prenait pour modèles, et je ne pense pas que l'histoire réelle et matérielle jouisse de la même faveur; les détails, qui sont déjà hasardés ici par M. Jal, obtiendront probablement peu de succès. Mais, quoi qu'il en soit, ces deux volumes se distinguent par une variété amusante de descriptions de toutes sortes qui se

succèdent comme un panorama vivant, dans un style facile et aussi rapide que le galop de la diligence. M. Jal rend ses impressions telles qu'il les a reçues, avec naturel, sans prétention, et se laisse naïvement aller quelquefois à ce sentiment de vanité française, qui lui fait trouver presque tous les théâtres italiens inférieurs au grand Opéra de la rue Lepelletier, et beaucoup de monumens fâmeux moins grandioses que ceux de Paris. Son séjour à Venise et ses relations avec Léopold Robert, offrent surtout un véritable intérêt. Au total cependant, beaucoup de gens trouveront que les 5,000 francs du budget donnés pour cet objet à M. Jal, ont produit un bien mince résultat, et qu'ils auraient facilement pu être mieux employés. Jusqu'ici, la plupart de ces tournées artistiques faites aux dépens de l'Etat, n'ont pas produit grand' chose, et je doute fort que l'expérience ait prouvé leur utilité.

HISTOIRE DU SOULÈVEMENT, DE LA GUERRE ET DE LA RÉVOLUTION D'ESPAGNE, par le comte de Toréno. Paris, 1835. Tome Ier. In-8. Prix : 7 fr. 50 c.

Cet ouvrage comprendra l'histoire d'Espagne pendant le premier quart du dix-neuvième siècle, époque durant laquelle les destinées de ce pays se rattachent à celles de toute l'Europe, et offrent le spectacle intéressant d'une lutte acharnée, soutenue par son peuple, pour l'indépendance et la liberté de la patrie. Dans son premier volume, M. de Toréno donne beaucoup de détails curieux sur les intrigues qui précèdèrent l'entrée en Espagne des troupes françaises, et par lesquelles Napoléon préparait de longue main l'exécution de ses ambitieux projets sur cette contrée. Il traite les Français sans aucun ménagement, en vrai patriote espagnol qui ne pouvait à cette époque les regarder que comme des ennemis perfides et dangereux.

Et en vérité, en considérant les faits avec impartialité, on ne saurait l'accuser d'être trop sévère, car l'astuce et la trahison présidèrent à toutes les négociations préliminaires, la violence et les excès accompagnèrent l'invasion, et enfin, rejetant le masque, les chefs de l'armée française ne tardèrent pas à montrer qu'ils regardaient l'Espagne comme un pays conquis, et qu'ils prétendaient la traiter en conséquence. On détrôna son souverain et on lui sub-

stitua un frère de Napoléon, vrai préfet de l'Empire caché sous le manteau royal. Faut-il s'étonner si alors la patience du peuple espagnol se lassa ; si, voyant tous les principes et toutes les choses qu'il était habitué à considérer comme sacrées, foulés aux pieds par d'insolens vainqueurs, il se révolta contre une pareille oppression, et appela à son aide tous les moyens de vengeance pour exterminer ou chasser de son territoire les étrangers qui en souillaient le sol à ses yeux par le sacrilége et la perfidie ! De tous côtés l'indignation poussa le peuple des villes et des campagnes à prendre les armes ; l'insurrection devient bientôt générale, et les Français se trouvèrent sur le sol mouvant d'un volcan prêt à les engloutir à chaque pas qu'ils faisaient. Cette réaction fut épouvantable, et si le courage et l'habileté que déployèrent les Espagnols sont dignes d'admiration, on ne peut s'empêcher, d'un autre côté, de déplorer vivement les actes de barbarie et de fanatisme cruels qui l'ont signalée. Il est vrai, cependant, que les Français n'avaient rien épargné pour exaspérer les esprits, et que toute leur conduite, dès leur entrée dans ce pays, semblait frappée d'aveuglement. Ils ne montrèrent dans cette conquête ni habileté, ni prudence. Au reste, l'injustice ne peut, heureusement, s'appuyer que sur la violence et l'arbitraire qui ne tardent pas à soulever les esprits contre elle. La traduction de l'ouvrage de M. de Toréno est due à la plume élégante de M. Viardot, qui, afin de faire marcher l'édition française aussi rapidement que l'espagnole, s'est adjoint deux collaborateurs, MM. D'Ayllon et Ferdinand Bascans. Elle formera 5 volumes. Lorsque cette histoire sera complète, et qu'on pourra l'apprécier dans son ensemble, j'en donnerai une analyse plus détaillée.

DE LA CIVILISATION ; Venise, Raguse ; par Eusèbe Salverte. Paris, 1835. 1 vol. in-8. Prix : 8 fr.

Sous ce titre M. Eusèbe Salverte a réuni plusieurs fragmens historiques d'un grand intérêt, dans lesquels il s'attache à offrir un tableau philosophique de l'histoire de la civilisation, et à démontrer qu'il existe une civilisation fixe et une civilisation progressive. S'appuyant sur les expériences que nous offre l'histoire des temps passés, il veut prouver que le monde moral a ses lois qui le ré-

gissent et auxquelles il ne saurait pas plus se soustraire que le monde physique; qu'il est des conséquences inévitables qu'il faut subir une fois un principe posé, et que les mêmes phases historiques ne se représentent pas deux fois; qu'on ne doit point craindre le retour du passé, pas plus qu'on ne peut espérer de forcer l'avenir à se mêler au présent. La société s'avançant toujours sur la route du progrès, les circonstances changent, les élémens se modifient, et les conditions de l'état social ne sauraient, au milieu de ce mouvement, demeurer seules stationnaires; l'immobilité devient alors pour elles une cause de ruine. Venise lui offre une preuve frappante de cette vérité. Cette république, fondée par quelques fugitifs qui allaient chercher dans ses lagunes l'indépendance et l'affranchissement de l'esclavage dont les barbares menaçaient l'Europe, grandit rapidement au souffle fécond de la liberté. Elle étonna bientôt le monde par sa prospérité et sa puissance. Mais sa civilisation, arrivée à un certain degré, fut arrêtée, et fixée par les intérêts aristocratiques qui s'étaient glissés à l'insu du peuple au sein de la cité, et elle demeura stationnaire tandis que les autres nations avançaient sur la route du progrès. Il en résulta qu'à la première commotion, Venise se trouva sans force, sans appui pour résister, et succomba sans même essayer de combattre. Puisse son exemple servir de leçon! Les vues de M. Salverte sont consolantes pour les amis du progrès, car elles tendent à prouver que la marche de l'humanité ne saurait jamais être long-temps arrêtée ou détournée de sa route, parceque le développement moral est plus puissant que toutes les entraves qu'on voudrait lui imposer; celles-ci ne servent qu'à rendre la lutte plus vive et par conséquent moins longue.

MM. les Souscripteurs, dont l'abonnement finit avec ce numéro, sont priés de renouveler sans retard s'ils ne veulent pas éprouver d'interruption dans l'envoi du Bulletin.

De l'Imprimerie de BEAU, à Saint-Germain-en-Laye.

TABLE

PAR ORDRE DE MATIÈRES

DES OUVRAGES ANALYSÉS DANS LA TROISIÈME ANNÉE

DU

BULLETIN LITTÉRAIRE

et Scientifique.

Pages.

THÉOLOGIE.

La Bible publiée par *S. Cahen*. 161
La Foi d'outremer, par *Goguel*. 82
Sermons de *Vidal*. 162
Doctrine chrétienne, par *Bouvier*. 298
Jubilé, service préparatoire. ibid.
Sermons de *Frossard*. 330
Le Christ devant le siècle. 57
Christ et Peuple. 166
Du Catholicisme dans l'éducation. 73
Céleste, par *Massé*. 164
Philosophie du Christianisme. 297
Considérations de *Sturm*. 63
Discours de *Brougham*. 329
Procès du Méthodisme. 132
La Religion naturelle. 57

JURISPRUDENCE.

Elémens de Législation. 111
Codes avec la concordance. 158
Codes en miniature. 304
Questions sur le code civil. 103
Code de Commerce expliqué. 262
Constitution de Genève. 260

SCIENCES ET ARTS.

Philosophie, Morale, Education.

Philosophie des révélations. 74
L'Euclide de la Grande-Bretagne. 263

Pages.

Développement des empires. 331
Occident et Orient. 302
Conseils de Morale. 193
La Mère de famille. 56
Essai d'éducation. 62
Merveilles du monde souterrain. 43
Le petit Bossu. 76
The Cherry Orchard. 94
The poor Bob. ibid.
The little Dog trusty. ibid.
The Orangeman. ibid.
Frank, a tale. 95
The stolen Boy. ibid.
Contes aux enfans. 140
Alfred, par *Marlès*. ibid.
Picturesque Word Box. 149
Infantine library. ibid.
Revue des Enfans. ibid.
Le livre des jeunes Filles. 168
Prévention et Sentiment. ibid.
Lectures manuscrites. 188
Nouveaux contes. 193
Une famille. ibid.
Histoire de Jean-Marie. 197
Dimanches de Daniel. ibid.
Souvenirs du grand-papa. ibid.
La Pierre de Touche. 225
L'Institutrice. 229
Contes aux jeunes agronomes. ibid.
Laideur et Beauté. ibid.
Richesse et Pauvreté. 301
Robinson Suisse. ibid.
Contes et Recits. 332
Une Histoire. 334

ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE etc.

Manuel d'économie politique. 1
Économie politique chrétienne. 26
Philosophie de l'économie politique. 335
De l'Avenir industriel de la France. 51
De la Liberté commerciale. 75
Des Canaux et des Chemins. 101
Musée industriel. 265
Mémoires des chambres de commerce. ibid
La France industrielle. 268
Destruction des tissus. 272
Causes de l'affaiblissement du commerce de Bordeaux. 305
Travaux aux Etats-Unis. 18
Sur l'homme, par *Quetelet*. 166
De la démocratie en Amérique. 29
Influence de la démocratie. 138
Mélanges, par *La Mennais*. 60
De la question Turque. 137
Un roi devant ses pairs. 169
Révolution de 1830. 171
Observations sur la Russie. 172

Physique, Histoire naturelle.

Traité de Physique. 337
Philosophie de l'histoire naturelle. 133
Études progressives. 173
Traité de Géologie. 175
Le règne minéral. 198
Introduction à la botanique. 19
Manuel de Botanique. 176
Encyclopédie botanique. 174

Médecine, Chirurgie.

Homéopathie, Analyse. 78
Traité des Rétentions. 338
Recherches sur l'asphyxie. 330
— sur la cataracte. 9
Précis d'anatomie comparée. 135
Histoire des ruptures de l'utérus. 307

Agriculture.

Maison rustique du 19e siècle. 68
Essai sur l'agriculture. 269

Mathématiques, Astronomie, Art militaire, Beaux-Arts, etc.

Traité de Géométrie. 271
Leçons d'Astronomie. 202
Grande Carte céleste. 308
Instruction sur la fortification. 203
Manuel du Lithographe. 273
Études de la musique. 309
Leçons sur les beaux-arts. 200
Galerie des arts. 44

BELLES-LETTRES.

Grammaire, Étude des langues.

Essai sur l'origine du langage. 24
Grammaire comparée. 339
Grammaire nationale. 148
Grammaire progressive. 92
Recueil de mots français. 274
Cours de langue anglaise. 205
— de versions anglaises. ibid.
Manuel de phrases allemandes. 340

Poésie, Art dramatique.

Revue poétique. 117
Les jeunes filles. 71
Chants du Crépuscule. 340
Le roman de la Rose. 234
Chatterton. 93
Angelo, par *V. Hugo*. 146
Teatro di Serviado. 178

Romans, Contes etc.

Le roman de l'avenir. 4
Jane Grey, par *Brot*. 5
Une Maîtresse sous Louis XIII. 7
Nouvelles de *Hauff*. 10
Vénus d'Arles, par *Bard*. 11
Parvenir, par *Cochut*. 13
Les Concini, par *Brisset*. ibid.
Manoël, par *Royer*. 14
Un roman de cuisinière. 16
Adhémar et Théodeberge. ibid.
Aspirans de marine. 18
Pascaline. 19
Le Polichinelle. 20
Malfilâtre, par *de Bast*. 21
Romans bretons. 32
Louis XV et Fleury. ibid.
Thomas de Marle. ibid.
Jean le Parricide. ibid.
Le monde comme il est. 33

The Princess. 42
Un secret. 44
L'Echelle de femmes. 59
La semaine de Paques. 64
Un mariage sans mari. ibid.
Les trois as. ibid.
Josaine, par *Ducange*. ibid.
Marie, ou l'Esclavage. 66
Le bon vieux temps. 67
El Etalaya. 70
Histoire d'un suicide. ibid.
La Grande-Prieure. 79
Les Créoles. ibid.
Le père Goriot. 80
Le comte de Toulouse. ibid.
Le livre des Cent et un. 41
Georges, par *Murat*. 85
Aloïse, par *Bergougnioux*. ibid.
Un Homme sans cœur. ibid.
Une Pythonisse. ibid.
Scènes populaires. 118
Les Gitanos. 119
Maladies du siècle. 120
Trois nouvelles. ibid.
Guiscrif. 121
Anselme, par *Buzoni*. ibid.
Mademoiselle de Valville. ibid.
Histoires contemporaines. ibid.
Isabelle de Bavière. 122
Scènes de la vie Castillane. ibid.
La Lampe de fer. 125
Saphira, par *Keratry*. ibid.
Le Nouveau Candide. 126
Le marquis de Pontange. ibid.
Jeune et Vieille. 127
Mademoiselle de Rohan. ibid.
Lucien Spalma. ibid.
Budic Mur. ibid.
Flavien, par *Al. Guiraud*. 129
La Bataglia di Benevento. 143
André et Leoni. 144
Deux Martyrs. ibid.
Histoires fausses et vraies. ibid.
Bonnivard à Chilon. 145
Le Prêche et la Messe. ibid.
Le Mari de la Reine. ibid.
Le Sachet. ibid.
Une Fleur à Vendre. 178
Grangeneuve. 179
L'Etudiant, par *Bulwer*. 180
Histoire de deux sœurs. 206
Le Pair de France. ibid.
La Maison de l'Ange. 207
Maison de 5 étages. ibid.
Café Procope. ibid.
Savinie. 209
Un Mariage. 209
Mémoires d'un Cavalier. ibid.
La Tour de Londres. 210
Clémence de Sançay. ibid.
Blanche de St.-Simon. ibid.
Outre-Mer. 211
Le Conseiller d'état. 237
Medianoches. ibid.
Le Jésuite. ibid.
Valida. 239
Henri Percy. ibid.
Jean Ango. ibid.
Coquetterie. 282
Souvenirs d'Antony. 284
Madame de Varennes. 285
La Belle Veuve. ibid.
Almaria. ibid.
Julia. ibid.
Ni jamais ni toujours. 310
Sagesse. 311
Une Fille du Peuple. ibid.
L'Orphelin de Moret. ibid.
Deux Étoiles. ibid.
Jules Joseph. ibid.
L'Industriel. 314
Lauzun. ibid.
Corisandre de Mauléon. ibid.
Les Monikins. ibid.
Au mois de mai. 316
Robert le Magnifique. ibid.
La Tavernière de la Cité. ibid.
Le baron d'Holbach. ibid.
La Bédouine. 344
Luisa Strozzi. 346
Grandeur militaire. ibid.

Critique, Mélanges, Polygraphes, Epistolaires.

Lettres de Livry. 232
Lycée de La Harpe. 204
De l'Allemagne, par *Heine*. 105
Notices sur l'Allemagne. 31
Au-delà du Rhin. 186
Etudes sur Goëthe. 241
Melanges de *Labouisse*. 243
Le Panthéon Littéraire. 280
Gœthe's Werke. 241
Lettres écrites en 1786 et 87. 22
Correspondance de madame *Campan*. 11

HISTOIRE.

Géographie, Voyages.

Petit Atlas, par *Hérisson*. 23

Le Globe, Atlas classique. 84
Atlas de Paris. 23
Abrégé de Géographie. 84
Souvenirs d'une promenade. 101
Voyages à Reanes les Bains. 243
— dans les Alpes. 35
Promenade dans la Suisse. 89
Feuilles de voyage. 48
Notes d'un voyage. 356
Voyage d'un exilé. 45
— d'une ignorante. 213
L'Italie, la Sicile, etc. 96
Tableau de la ville éternelle. 190
Ricordi d'un viaggio. 325
De Paris à Naples. 357
Londres. 69
Neuf ans à Constantinople. 353
Mémoires d'un officier. 221
Voyage en Arabie. 6
— à Boukhara. 151
— du Luxor. 191
Journal d'un séjour en Abyssinie. 40
Souvenirs d'Orient. 97
Souvenirs de *Laujon*. 160
Second voyage de *Ross*. 182
A Tour on the prairies. 86
Mémoires de J. Tanner. 287
Voyage à Buenos-Ayres. 357

Histoire Ecclésiastique.

Histoire de la destruction du paganisme. 217
Histoire de l'Eglise Chrétienne. 318
Jubilé de la Réformation. 257

Histoire Profane.

Les Siècles, par *Albitte*. 83
Analyse de l'histoire Asiatique. 155
Histoire Universelle. 157
Œuvres choisies de Vico. 348
Histoire de la civilisation. 49
Studii sul secolo di Pericle. 324
De la Civilisation. 359
Histoire de la chute de Rome. 247
Lettres sur l'histoire de France. 156
Histoire de Charles VIII. 37
Richelieu, Mazarin etc. 185
Commentaire sur les révolutions de France. 21
Histoire nationale de la Révolution. 17
La Vérité sur les Cent-Jours. 326
Indiscrétions. 328
Un Chapitre de Charles V. 255
Histoire des Vaudois. 40
— d'Espagne. 358
— d'Angleterre. 92
Mémoire sur les peuples du Bogota. 149

Bibliographie, Journaux, Histoire littéraire.

Catalogue de la bibliothèque de Genève. 25
Mémorial encyclopédique. 77
La France Littéraire. 279
Echo du monde savant. 104
Tableau de la littérature. 275
Histoire de la littérature allemande. 109

Biographie, Mémoires, Extraits, Franche-maçonnerie, etc.

Hommes remarquables du clergé. 322
Notice sur madame de La bouisse. 244
Mémoires de Luther. 291
— de Hampden. 352
Souvenirs de Lamarque. 38
Journal d'un Déporté. 47
Quinze ans d'un Proscrit. 89
Mémoires de Dumouriez. 91
Souvenirs de Desgenettes. ibid.
Mes prisons, par *Pellico*. 158
La Russie pendant les guerres. 289
Mélanges de Barante. 189
Abbotsford. 141
Antiquités d'Athènes. 127
Dix ans d'Études. 15
Catherine II. 36
Emilie Plater. ibid.
Les Communeros. 10
Manuel du franc-maçon. 111

TABLE ALPHABÉTIQUE

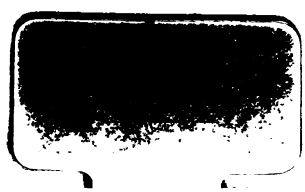
DES

NOMS D'AUTEURS.

	Pages.
Abrantès (Mme d'). Catherine.	36
— Histoires.	121
Albitte. Les Siècles.	83
Allez (*Ed.*). Maladies du Siècle.	120
Arago. Leçons d'astronomie.	202
Arbandre. Analyse de l'histoire.	155
Astoin. Nouvelles.	10
Balbi. Géographie.	84
Ballanche. Lettres.	22
— Emilie Plater.	36
Balzac. Le Père Goriot.	80
Barante. Mélanges.	189
Barbé-Marbois. Journal.	47
Barchou. Mémoires.	221
Bard (*J.*). La Vénus.	11
Barrault. Occident.	302
Bast (*A. de*). Malfilâtre.	21
Bastide (*Jenny*). Pascaline.	19
Bautain. Philosophie.	297
Baur (Mme de). Histoires.	144
Bazot. Manuel du Maçon.	111
Beaumont (*G. de*). Marie.	66
Benner. Commentaires.	21
Bères (*E.*). Commerce de Bordeaux.	305
Bergougnioux. Aloïse.	85
— Mme de Varennes.	285
Bernard (*Laure*). Contes.	149
— Mlle de Valville.	121
Berthevin. Essai sur l'agriculture.	269
Berthoud. Word-Box.	149
Bescherelle. Grammaire.	148
Beugnot. Du Paganisme.	217
Bignan. Louis XV.	32
Biguela. El Etalaya.	70
Bilderbeck. L'Industriel.	314
Blosseville. Mémoires de Tanner.	287
Bodin (*F.*). Roman.	4
Bodin (*Camille*). Savinie.	209
Bonaparte (*Lucien*). Les Cent Jours.	326
Bonnelier. Un Homme sans Cœur.	85
Bouvier. Doctrine chrétienne.	298
— Service du Jubilé.	ibid.
Bouzenot. Révolution.	17
Brayer. Constantinople.	353
Breuvery. De la Question Turque.	137
Brisset (*J.*). Les Concini.	13
Brot (*A.*). Jane Grey.	5
— Tour de Londres.	210
Brougham (*H.*). Théologie.	329
Buchon (*J.-A.-C.*). Correspondance.	11
Bulwer (*L.*). L'Etudiant.	180
Burckhardt. Voyages.	6
Burnes. Voyage.	151
Burnett. Etudes.	309
Busoni. Anselme.	121
Cabanon. Un roman.	16
Cahen. La Bible.	161
Calvimont. Au mois de Mai.	316
Campan (Mme). Correspondance.	11
Capefigue. Richelieu.	185
— La Russie.	289
Carlowitz (*baronne*). Jean.	32
— Le Pair.	206
Carron Du Villarts. Recherches.	9
Cellérier. Jubilé de la Réforme.	257
Chabot. Les Deux Sœurs.	206
Chaho. Philosophie.	74
Charpentier. Littérature.	275
Chasles. Le Sachet.	145
Chaumier. La Tavernière.	316
Chevalier. Les jeunes Filles.	71
Claudon. Baron d'Holbach.	316
Clausade. Feuilles de voyage.	48

Clerc (*L.*). Encyclopédie. 174
— Manuel de botanique. 175
Cochaud. Musée industriel. 265
Cochut. Parvenir. 13
Cooper (*F.*). Monikins. 314
Corbière (*Ed.*). Aspirans. 18
Couturier. Leçons de Schlegel. 200
Craon (*princesse de*). Henri Percy. 239
Custine. Le Monde comme il est. 33
Damour. Etudes de musique. 309
Dandolo. Sul secolo di Pericle. 324
David (*J. A.*). Lucien Spalma. 127
— Le Sachet. 145
Davin (*F.*). Histoire. 70
— Maison de l'Ange. 207
De Candolle (*Alph.*). Botanique. 19
Defaucompret. Mémoires. 209
— Monikins. 314
Delestre (Mme). Pythonisse. 85
De Saussure (*H. B.*). Voyages. 55
Des Genettes (*baron*). Souvenirs. 91
Desportes. Manuel du lithographe. 273
Dombasles. Avenir industriel. 51
Domergue. La Russie. 289
Dubouchet. Rétentions. 358
Ducange (*V.*). Joasine. 64
Dufour. Le Globe. 84
Dugué. La Semaine Sainte. 64
Dumas (*Alex.*). Isabelle. 122
— Souvenirs d'Antony. 284
Dumas (*Anat.*). La Belle Veuve. 285
Dumouriez. Mémoires. 91
Duparque. Déchirures de l'utérus. 307
Dupin. Révolution de 1830. 171
Dutems. Economie politique. 335
Duval. Histoire d'Angleterre. 92
Edgeworth (*miss*). Cherry Orchard. 94
— The poor Bob. ibid.
— The little Dog. ibid.
— The Orangeman. ibid.
— Frank. 95
Ewbank. De la démocratie. 158
Eyriès. Voyages en Arabie. 6
— Voyage de Burnes. 151
Fée (*A.-L.-A.*) Promenade. 89
Feslin (*lord*). Scènes castillanes. 122
Fenwick. Infantine Library. 149
Fresse-Montval. Jules Joseph. 311
Froissard. Chroniques. 280
Frossard. Sermons. 330
Gaillard. Fortification. 203
Gaume. Du Catholicisme. 73
Girard (*F.*). Deux Martyrs. 144
Girardin (*Mme*). Marquis de Pontange. 125
Giraudeau. L'Italie. 96
Gobat (*S.*). Journal. 40
Goguel. Foi d'Outre-Mer. 82
Gœthe. Werke. 241
Gombaut (*Mlle*). Histoire. 157
Gréau. Destruction des tissus. 272
Guerazzi. Bataglia di Benevente. 143
Guérin. Le Mari de la Reine. 145
— Une Fille. 311
Guiraud (*Al.*). Flavien. 129
Guizot (Mme). Conseils. 193
— Une Famille. ibid.
— Contes. ibid.
Guy d'Agde. Julia. 285
Hauff. Nouvelles. 10
Haussez (*baron d'*). Voyage. 45
Heine (*H.*). De l'Allemagne. 105
Hérisson. Petit Atlas. 23
Hollard. Précis d'anatomie. 135
Huard. Roman de la Rose. 234
Hugo (*Victor*). Angelo. 147
— Chants du Crépuscule. 340
Irving (*W.*). A Tour on the prairies. 86
— Abbotsford. 141
Isabel. Voyage. 357
Jacob (Paul Lacroix). Médianoches. 237
— Le bon vieux Temps. 67
Jal (*A.*). De Paris à Naples. 357
James. Mémoire d'un Cavalier. 209
Jeannet. Géométrie. 271
Jomard. Le Globe. 84
Jullien. Essai d'éducation. 62
Kératry. Saphira. 123
Koch (Paul de). Ni jamais. 310
La Bouisse. Voyage et mélanges. 243
La Brière. Deux Etoiles. 311
Lacroix (*J.*). Une Fleur. 178
La Fontaine (*Aug.*). Un Mariage. 64
La Harpe. Lycée. 204
Lamadelaine. Grande-Prieure. 79
Lamarque. Souvenirs. 38
Lamartine. Souvenirs. 97
Lamotte-Langon. Mlle de Rohan. 127

Lavater. Nouveau Candide. 125
Laujon. Souvenirs. 160
Latouche (de). Grangeneuve. 179
Laya (Mme). Jeune et Vieille. 127
Led'huy (Ch.). Les Trois As. 64
— Thomas de Marle. 32
— Le Jésuite. 237
Lerminier. Au-delà du Rhin. 186
Leviloux. Les Créoles. 79
Leynadier. Les Gitanos. 119
Lherbette. Liberté commerciale. 75
Lhéritier. Le Prêche. 145
Los Valles. Un Chapitre. 255
Lottin de Laval. Robert. 316
Madrolle. Un Roi. 169
Malan. Procès du méthodisme. 132
Mallet (G.). Bonnivard. 145
Malo. France littéraire. 279
Manceau (Mme). Prévention. 168
Marc. Secours aux asphyxiés. 230
Marlès. Alfred. 140
Marmier. Etudes sur Goëthe. 241
Martin de Paris. Essai. 24
Massé. Céleste. 164
Masson (M.). La Lampe. 123
Matter. Histoire de l'Eglise. 318
Maynard (L. de). Outre-Mer. 211
Mazerat. Questions sur le Code. 103
Menard (E.). Romans. 32
— Budic Mur. 127
Mennais (de La). Mélanges. 60
Mérimée. Notes. 356
Michelet. Mémoires de Luther. 291
— Œuvres de Vico. 348
Moléon (de). Musée industriel. 265
Monnier (H.). Scènes. 112
Morghan (lady). The Princess. 42
Mosconi. Ricordi d'un Viaggio. 325
Munier Desclozeaux. Indiscrétions. 328
Muret (Th.). Georges. 85
Musset (Paul de). Lauzun. 314
Muston (Al.). Histoire des Vaudois. 40
Nayral (Magloire.) Notice. 244
Necker (L. A.) Règne minéral. 198
Nelson. Histoire de la Révolution. 17
Nolau. Antiquités. 127
Nugent (lord). Mémoires d'Hampden. 352
Paravey. Mémoire. 149
Pautet. Manuel d'économie politique. 1
Pautex. Recueil de mots. 274
Pellico (Silvio). Mes Prisons. 158
Pelouze. Merveilles. 43
Perreau. Elémens de Législation. 111
Peréa. Bases des Empires. 331
Perrot. (A. M.) Atlas de Paris. 23
Peschier. (A.) Littérature all. 109
Pinault. Physique. 337
Poujoulat. La Bédouine. 344
Pourcelt. Un mariage. 209
Pourret des Gauds. Adhémar. 18
Poussin. Travaux. 18
Quetelet. Sur l'Homme. 166
Raymond (Michel). Un Secret. 44
Regnier. Tableau de Rome. 190
Reveil. Galerie des Arts. ibid.
Rosetti. Le Christ. 57
Roger de Beauvoir. Polichinelle. 20
— Café Procope. 207
Roseguier. Almaris. 285
Ricard. Maison de 5 étages. 207
Rogron. Code de commerce. 262
Rossini. Luisa Strozzi. 346
Ross. Second voyage. 182
Roux-Ferrand. Promenade. 101
— Des Canaux. ibid.
— Civilisation. 49
— Lettres à mes enfans. 156
Royer (Alph.) Manoël. 14
Rozet. Religion naturelle. 57
— Traité de géologie. 175
Sadler. Cours de versions. 205
— Cours de langue. ibid.
Saint-Hilaire. (G.) Etudes. 173
Saintine. Une maîtresse. 7
St.-Marc Girardin. Notices. 31
Salverte. (E.) Civilisation. 359
Sand. (G.) André. 144
Schlegel. Leçons sur les beaux-arts. 200
Segur (Ph. de). Charles VIII. 37
Serreau (Mlle). Grammaire. 92
Serviado. Teatro. 178
Siguier. Christ et Peuple. 166
Sirey (Mme). La mère de famille. 46
Sismondi. Chute de Rome. 247
Soulié (Fr.). Comte de Toulouse. 80
— Le Conseiller d'état. 237
Souvestre. L'échelle de femmes. 59
Spindler. Le Jésuite. 237
— Les Trois As. 64
Stahl. Manuel. 310
Straszewicz. Em. Plater. 36

Sturm. Considérations. 65
Sukau. Un Mariage. 64
Tanner. Mémoires. 287
Tardieu (Mme). Atlas. 23
Tarver. Théologie naturelle. 329
Taylor. Merveilles. 43
Ternaux. Communeros. 10
Teste-D'Ouet. L'Orpheline. 311
Thierry (*Aug.*). Dix ans d'Etudes. 15
Thouret (*Ant.*). Blanche. 210
Tiran (*M.*). La Russie. 289
Toqueville. Démocratie. 29
Torreno. Histoire d'Espagne. 358
Touchard-Lafosse. Jean Ango. 239
Tourte-Cherbuliez (Mme). Contes et Récits. 332
Tromlitz. Le Prêche. 145
Ulliac-Trémadeure (Mlle). Le Petit Bossu. 76
— Jean Marie. 197
— Dimanches de Daniel. ibid.
— Souvenirs. ibid.
— Pierre de Touche. 225
— L'Institutrice. 229
— Contes. ibid.
— Laideur et beauté. ibid.
— Une Histoire. 334
Vaucher. Catalogue. 25
Vaudoncourt (*G. de*). Quinze ans d'un Proscrit. 89
Verninac (*de*). Voyage. 191
Vernois. Homéopathie. 78
Vico. Œuvres. 348
Vidal. Sermons. 162
Vigny (*Alf. de*). Chatterton. 93
— Grandeur militaire. 346
Villeneuve (*vicomte Alban de*). Economie politique chrétienne. 26
Viret (*J.-J.*). Philosophie. 133
Waldor (Mme). Le Livre. 168
Wanderburch (Mme). Richesse. 301
Wartmann. Carte. 308
Wirgman. Euclide. 263
Wyss. Robinson Suisse. 301
Zanole. Hommes remarquables du Clergé. 322

FIN DES TABLES DU TOME III.